L'ISLAM, ENTREPRISE JUIVE

DE MOÏSE À MOHAMMED

Tome I

1. Conversion de Mohammed au judaïsme.
2. Les enseignements à Mohammed du rabbin de La Mecque.

par

Hanna ZAKARIAS

CHEZ L'AUTEUR
Boite Postale 45
Cahors (Lot)
FRANCE

S&L.

L'ISLAM, ENTREPRISE JUIVE

DE MOÏSE A MOHAMMED

TOME I

1. Conversion de Mohammed au judaïsme.

2. Les enseignements à Mohammed du rabbin de La Mecque.

par

HANNA ZAKARIAS

« S'agit-il de mon style, je l'abandonne. Veut-on s'attaquer à ma personne ? Ma conscience est mon refuge. Est-il question du fond de cet ouvrage ? Qu'on entre en lice ; mais qu'on prenne garde aux raisons qu'on y apportera ».

FABRE D'OLIVET, *La Langue hébraïque restituée*, t. I, Paris, 1815, p. X-XI.

PROPOS HORS D'HUMILITÉ

Dans l'étude qu'on va lire, il y a franchement du nouveau. Les résultats de notre travail constituent même une véritable révolution en matière islamique. Nous refusons toute classification qui mettrait notre ouvrage à la queue leu-leu dans une série de monographies religieuses. Notre étude n'a rien de commun avec les bons livres, les livres bien sages et bien pensants. C'est un ouvrage de science objective aboutissant à des conclusions inattendues.

Personne ne peut nous empêcher de penser de notre travail tout le bien que nous voulons ; c'est un privilège de tout auteur et nous y tenons. Ce que nous pensons de notre travail, c'est qu'il constitue, depuis treize siècles, le premier livre de vérité sur le Coran, Mohammed et l'Islam. Tous les autres ouvrages qui précèdent le nôtre sont à classer parmi des ouvrages de labeur, d'un labeur faussement orienté et pataugeant depuis le VIIe siècle, dans des ornières de plus en plus chaotiques. L'érudition qu'on y rencontre grossit sans cesse, sans jamais se renouveler ; elle dénote sans aucun doute un gros effort, mais un effort de l'extérieur. Par contre, c'est uniquement par l'intérieur que nous avons voulu empoigner le problème de l'Islam.

Dans ce premier livre, le lecteur assistera aux premières prédications d'un rabbin à la Mecque ; aux premières réactions des idolâtres mecquois. La première conquête spirituelle de ce rabbin est la conversion au judaïsme d'un certain Mohammed, marié très probablement à une juive, Khadidja, qui mit l'embargo sur son mari. Mohammed devenu juif sera désormais le meilleur auxiliaire du rabbin pour la judaïsation de l'Arabie.

PRÉFACE

*Dès qu'ils pénètrent dans l'étude des problèmes islamiques, les hommes tant soit peu habitués aux démonstrations claires et solides, ont l'impression d'entrer dans un champ de ténèbres, tortueux et impraticable. Chaque auteur nous apporte ses petites idées, plus ou moins bizarres; on y sent l'effort de se montrer, de paraître; mais l'*objet *lui-même reste bien loin dans la pénombre. Au fond, il n'est là que pour le* sujet.

Par ailleurs, si le domaine des études islamiques *s'étend chaque jour, nous entraînant dans un fouillis marécageux où l'on patauge depuis des siècles, un fouillis d'où n'émerge aucune idée générale, faute de clairières et d'avenues conductrices, par contre le champ des études proprement* coraniques *est fort restreint. On s'est beaucoup plus préoccupé d'un Islam constitué et statique que de la gestation même de cet Islam, de son apparition historique et de l'élaboration du « Coran ».*

Non seulement ces études sont rares, mais les hommes sincères reconnaissent qu'elles n'apportent à leur intelligence ni paix ni repos. Nous avons besoin de preuves et personne ne les apporte ou n'ose les apporter. C'est dans le point de départ de ces études qu'il faut d'abord chercher l'une des raisons fondamentales du malaise intellectuel que nous éprouvons. Ces études, en effet, sont bâties sur un a priori *qui vicie leur développement. Pour tous, le Coran est un livre révélé et Mohammed, un Prophète. On nous demande dès le début d'accepter cet axiome et c'est pourquoi notre intelligence demeure insatisfaite. Quant à nous, nous refusons de nous engager dans une pareille méthode. Au seuil de notre recherche, nous acceptons que le Coran* puisse *être un livre révélé et que Mohammed* puisse *être un Prophète. Nous n'avons aucune objection à présenter; la porte reste ouverte à toutes les conclusions de démarches sereines et* objectives. *Mais nous voulons des preuves.*

Dans ce travail qui voudrait être tout imprégné de probité intellectuelle, nous procéderons sans passion, du moins consciente, mais nous repoussons dès le début toute attitude fidéiste qu'on chercherait à nous imposer du dehors. La liberté de l'esprit — pour autant qu'elle soit possible — reste tout de même pour l'historien la plus solide garantie de son objectivité loyale.

*Où irions-nous si nous acceptions dès le principe de nos recherches l'*a priori *de la révélation coranique? Il nous suffit de regarder les musulmans eux-mêmes. D'après eux, puisque le Coran est un livre révélé, il n'a donc pas de paternité humaine. Dieu en est l'auteur et ce serait un blasphème pour un humain que d'oser même penser à faire l'histoire de la parole de Dieu. Le Coran ne s'étudie pas. On l'apprend par cœur, mais personne ne doit avoir l'audace impie d'en écrire l'histoire. L'homme ne peut se mesurer avec Allah.*

C'est pourquoi, chez les musulmans, le Coran qui a donné naissance à une multitude d'études linguistiques, à une prolification anormale et presque maladive de prescriptions juridiques, n'a jamais fait l'objet de recherches méthodiques sur la genèse de son apparition, son développement interne, ses raisons d'exister. Le musulman se refuse catégoriquement à ces sortes de démarches : le Coran est parole de Dieu, c'est un livre incréé, qui par conséquent échappe à toute humaine investigation. C'est la possibilité même des études coraniques que repousse l'Islam, en raison du principe a priori *de la Révélation du Coran et c'est précisément de cette possibilité dont nous prétendons revendiquer les droits. On nous objectera que les Orientaux n'ont pas les mêmes exigences que les Occidentaux; que les Orientaux n'ont pas besoin de se prouver leur foi; qu'une apologétique coranique n'a pas de place dans leur intelligence intuitive. Tous ces propos sont paroles oiseuses. Existe-t-il même encore des Orientaux dans le brassement gigantesque des peuples qui s'opère actuellement sous nos yeux? Les vieilles formules qui avaient cours il y a quelque vingt ou trente ans sur l'incompréhension entre l'Occident et l'Orient, vieilles formules qui, sorties des vieux dossiers, réapparaissent encore sporadiquement dans quelques études récentes, sont aujourd'hui bien démodées. Elles sont usées, elles ont fait leur temps. Elles ne touchent en rien, d'ailleurs, au problème que nous étudions sur la légitimité des études coraniques. Si les musulmans refusent cette légitimité, ce n'est pas à cause d'une moindre exigence intellectuelle, mais à cause du manque même de formation de l'esprit. Il y a de très bons avocats musulmans qui s'entendent à disséquer des textes juridiques. Il y a de bons médecins qui évoluent facilement dans les diagnostics variés. Mais — et c'est là le point fondamental qui nous intéresse — on ne trouve chez eux aucun historien coranique. Quelle en est la raison et pourquoi un musulman serait-il incapable de faire de l'histoire religieuse, alors que, par ailleurs, il n'est pas, par essence, inhabile dans les sciences juridiques, médicales, administratives ou politiques?*

Intellectuellement l'Islam est la religion la plus stagnante qu'on puisse imaginer et il n'y a guère de chance de voir surgir dans le monde musulman de sérieuses vocations d'historiens religieux. Les musulmans, en effet, ne connaissent pas leur religion et n'éprouvent

aucun désir de la connaître. La masse est illettrée, et parmi les lettrés, la volonté de recherches religieuses est totalement inexistante. Le coup de massue originelle qui a converti à l'Islam, au VII[e] *siècle, les peuples du Proche-Orient et les populations berbères de l'Afrique, continue à peser sur eux.*

*On a d'ailleurs bien soin d'en perpétuer l'efficacité. Le musulman par définition n'est pas nécessairement inintelligent; de fait, le musulman, en tant que musulman, n'est pas cultivé et vit toujours sous la contrainte intellectuelle. L'*a priori *de la Révélation le maintient dans ses prosternations. Médine est responsable. Responsable aussi l'organisation intérieure de l'Islam. La religion catholique a ses prêtres, l'orthodoxie a ses popes, le protestantisme ses pasteurs, qui instruisent les fidèles et les éclairent sur leurs dogmes. L'Islam n'a aucun guide. Les imams dans les mosquées ne savent que réciter des bribes du Coran, accompagnées parfois de vagues considérations morales; le sheihk, dans les médersas, n'a qu'un enseignement primaire d'où est bannie naturellement toute allusion historique, relative au Coran. Ce serait péché. En fin de compte, le musulman est seul. C'est merveille qu'il se maintienne dans sa foi et qu'il reste généralement fidèle à l'accomplissement extérieur des rites de l'Islam. Si le musulman a la foi, il en ignore le contenu réel; il ignore l'origine de sa religion, la portée historique du Coran, les rapports du Coran avec la Bible, Evangile et Ancien Testament. Tout cela est rigoureusement caché à la masse. Il ne nous intéresse pas de savoir si le musulman éprouve le besoin d'avoir des réponses à ces questions. Le fait nous suffit; le Coran ne doit pas en Islam constituer un objet de recherches historiques ou psychologiques. L'*a priori *de la Révélation stoppe dès le principe toute velléité de pareilles recherches.*

Un peu de philosophie pourrait cependant apporter de sérieuses raisons à la légitimité d'études coraniques. Admettons que le Coran soit parole révélée, qu'il soit un livre de Dieu. Mais Dieu dans cette révélation n'est pas seul. La vérité, Dieu la possède de toute éternité. Si, dans sa miséricorde, il décide d'en faire participer l'humanité, force lui est bien d'employer des moyens qui pourront toucher les hommes. Il se sert d'un instrument, d'un canal vivant, d'un Prophète. Quand Mohammed prêchait, ce n'était pas Dieu qui parlait en chair et en os. C'était bien Mohammed. Les conseils, les ordres donnés dans le Coran de Médine, relatifs aux femmes, à la guerre sainte, au butin étaient bel et bien des conseils et des ordres prononcés par la bouche même d'un homme, non point par la bouche d'Allah. Ce n'est pas Allah qui a ramassé les feuilles de palmier, collectionné les os fantômes de moutons pour y reproduire les prédications de Mohammed! Toute révélation est essentiellement une collaboration intellectuelle entre Dieu et l'homme, Dieu représentant la cause principale, et l'homme, la cause

instrumentale. Seul, l'acte créateur est unilatéral. Toute autre action est une collaboration. Il suffit pour nous en rendre compte de nous regarder agir. Prenons comme exemple l'action la plus banale; enfoncer un clou. C'est l'homme qui travaille; mais le marteau aussi travaille. L'homme tout entier et le marteau tout entier sont en étroite communion pour cette action unique. Mais si l'homme et le marteau sont en communion d'action, ils le sont différemment : l'homme conçoit, réfléchit, dirige; le marteau frappe et exécute. L'homme est la cause principale; le marteau, la cause instrumentale. Tel est le rôle précis de ces collaborateurs. Faisons un pas en avant : cette cause instrumentale ne peut avoir d'efficience que par l'agent principal. C'est clair. C'est parce que l'homme réfléchit et conduit le marteau, que ce dernier frappe et frappe de telle façon. Si la cause principale était inerte, la cause instrumentale serait sans vie. La preuve en est simple. Tant que l'homme ne saisira pas le marteau, ne l'activera pas, le marteau restera immobile et ne pourra jamais remplir sa fonction de marteau, c'est-à-dire son action propre. L'action de la cause instrumentale, et le mode même de cette action dépendent essentiellement de la cause principale.

Ce qui est vrai pour toute collaboration, l'est aussi pour cette collaboration spéciale qui s'appelle l'inspiration. Ce mode spécial de connaissance, — car nous sommes ici dans le domaine purement intellectuel — est véritablement une collaboration entre une cause principale : Dieu, et une cause instrumentale : l'homme. Dieu est cause principale, ce qui veut dire tout d'abord que l'action de l'instrument humain dépend entièrement de lui. C'est sa lumière à lui qui éclaire l'intelligence humaine et lui communique le donné révélé de quelque nature qu'il soit. Mais cela veut dire encore autre chose; si l'homme n'est qu'un instrument, il a cependant son action propre. Si le marteau était inactif et n'avait aucune efficience, le clou ne serait jamais enfoncé. L'instrument ne peut rien sans l'agent principal, mais celui-ci serait complètement inopérant, dans le courant ordinaire de l'action, sans la participation de l'instrument.

Il s'agit maintenant de bien comprendre cette participation instrumentale. Un principe général va nous permettre de la définir; l'action est toujours consécutive à l'être, ce qui est facilement intelligible. Un marteau n'agit pas comme une éponge, ni un homme comme une table. S'il en était autrement, n'importe quoi pourrait servir à n'importe quelle action. Par conséquent, dans l'évolution normale des choses, l'instrument conserve son action propre, action qui est en conformité avec sa nature. L'agent principal non seulement ne supprime pas l'action spécifique de l'instrument, mais il la suppose entière. Quand il s'agit de révélation, tout sera à la fois et simultanément effet de la cause principale et effet de la cause instrumentale. L'homme ne sera point pure passivité. Dans ce cas, il serait inutile. L'homme ne sera

pas non plus un canal amorphe, mais il travaillera avec Dieu. Tout, par conséquent, sera, à sa place, résultat de l'activité intellectuelle de l'homme et de l'activité divine. C'est ce qui explique que dans le donné révélé tout est divin et tout est humain (1) *et que rien ne peut échapper à cette intime collaboration : la simple virgule, comme la plus sublime pensée est à la fois travail de Dieu et travail de l'homme.*

En un mot, l'inspiration quelle qu'elle soit, n'est pas et ne peut pas être l'abêtissement ou l'anéantissement de l'homme et de son activité propre. La cause instrumentale conserve toute son efficience, mais sous la haute direction efficace de la cause principale. Le prophète sera donc cause instrumentale entre les mains du Très-Haut. Il conservera par conséquent toutes les modalités de sa nature et de son activité. La doctrine des causes occasionnelles proposée par Malebranche, est la négation même de la logique de nature et des lois normalement constituées. Mohammed rentre donc dans l'histoire, même dans une histoire de la Révélation. Il y rentre à titre de causalité instrumentale, c'est-à-dire dans son cadre chronologique, historique, moral, religieux, avec toutes les influences naturelles qui ont agi sur son tempérament. Et c'est pourquoi nous revendiquons pour l'histoire le droit d'appliquer ses méthodes dans l'étude du Coran.

Chez les Occidentaux, d'autres raisons viennent généralement fausser les études coraniques. Il faut d'abord regretter chez beaucoup d'érudits occidentaux l'absence de sens historique.

Tout le monde sait que le « Coran » othmanien est un défi à l'histoire. La chronologie y est remplacée par le « mètre ». Les 114 *sourates sont classées selon leur dimension : les plus longues au début, les plus brèves à la fin. C'est l'ordre inverse de la réalité : les sourates brèves placées à la fin du Coran othmanien, sont les plus anciennes et datent, dans la vie de Mohammed, de la période mecquoise, tandis que les sourates longues qu'Othman nous offre au début de son livre, se rapportent à la période médinoise et sont par conséquent les dernières, en date. Mais comment rétablir l'ordre réel de ces sourates qui s'échelonnent sur une période d'une vingtaine d'années* (612-632). *Dans cette masse de plus de* 6.000 *versets, bien rares sont les points de repères historiques qui nous permettraient d'attribuer à certains chapitres une date absolue, qui pourrait servir de pivot pour le groupement d'autres sourates. Les allusions historiques qu'on croit pouvoir trouver dans les sourates médinoises sont trop incertaines pour être utilisées comme*

(1) Nous sommes loin de l'idée qu'on se fait ordinairement de la Révélation : « Aux yeux des juifs et des chrétiens, un prophète n'est qu'un homme. Mais c'est un homme en qui l'Esprit-Saint, l'Esprit de Dieu, réside. (?) La révélation n'est, chez lui, qu'une inspiration générale (?) qui dirige, qui vivifie, sans les déterminer dans le détail, (?) ses paroles et ses actes ». (L. GAUTHIER, *Introduction à l'étude de la philosophie musulmane*, Paris, 1923, p. 103). Inutile de dire qu'une pareille doctrine de la Révélation est totalement étrangère non seulement au Christianisme, mais encore à la saine philosophie.

base de raisonnement. Nous les analyserons en temps voulu. Pour la période mecquoise, qui, seule, nous intéresse ici, nous ne possédons que de rarissimes données concrètes auxquelles l'historien, en souci de chronologie, pourrait se raccrocher en toute sécurité. Le Coran mecquois se présente comme une succession de petites narrations plus ou moins développées, complètement desossées des événements locaux et contemporains. La lecture en est insipide et, de prime abord, on n'y distingue aucune arête qui retiendrait l'attention ; on ne trouve aucun os à croquer dans ce livre amorphe et apparemment tellement ennuyeux dans sa somnolente continuité.

La lecture du Coran othmanien ne laisse dans l'esprit qu'un nuage de plus en plus opaque, déformant totalement l'évolution religieuse de Mohammed, ne laissant rien deviner du développement de sa mission, des remous de son âme, de ses hésitations, des combats intérieurs qu'il eut à soutenir principalement dans la période mecquoise de son apostolat. Par conséquent, avant d'aborder toute étude coranique, il faut, autant que faire se peut, restituer l'ordre chronologique des sourates, en fixer les différentes étapes. Cette démarche primordiale est absolument nécessaire si l'on veut essayer de comprendre le souffle intérieur de l'Islam, ses origines et son développement interne. Personne n'oserait plus aujourd'hui aborder l'étude d'un écrivain quel qu'il soit, sans tenir compte de la chronologie de ses œuvres. C'est un principe premier de toute étude historique.

Inquiets du carambolage médinois et privés de tout appui historique sérieux, certains exégètes ont cherché dans des analyses stylistiques, littéraires et conceptuelles, le moyen d'établir dans les 114 *sourates du Coran othmanien un certain ordre de succession. Parmi ces exégètes, il nous faut citer Grimme,* (1) *Hirschfeld,* (2) *surtout Nöldeke-Schwally.* (3) *Tous sont d'accord pour distinguer deux blocs de sourates : le bloc mecquois et le bloc médinois. D'une façon globale on peut admettre que les sourates mecquoises sont de l'ordre d'environ* 90. *Il en reste* 24 *pour la période post-hégirienne. Avoir réussi à établir cette grande division dans la succession informe du Coran, est déjà un résultat fort appréciable. Ce travail de discrimination ne présentait d'ailleurs pas dans l'ensemble de difficultés insurmontables.*

La méthode stylistique s'avérant rentable, ces grands exégètes coraniques essayèrent de pousser leurs avantages, en conjuguant l'analyse proprement littéraire et conceptuelle avec le développement extérieur de

(1) GRIMME (H.), *Mohamed*, t. I. *Das Leben*, Munich, 1892 ; t. II, *Einleitung in den Koran. System der Koranischen Theologie*, 1895.

(2) HARTWIG-HIRSCHFELD, *New Researches into the Composition and Exegesis of the Qoran*, Londres, 1902.

(3) NÖLDEKE-SCHWALLY, *Geschichte des Qorans*, 2e éd. ; 1re Partie : *Ueber den Ursprung des Qorans*, Leipzig, 1909 ; IIe Partie : *Die Sammlung des Qorans*, Leipzig, 1919.

la nouvelle religion mecquoise et parfois, aussi, avec la psychologie même de Mohammed, telle qu'ils la concevaient. Par de patientes recherches et de judicieuses remarques, ces savants en sont arrivés à distinguer dans les sourates mecquoises trois périodes, chacune de ces périodes correspondant à un progrès dans les prédications de Mohammed.

Grimme commence par grouper 38 *sourates autour de quelques idées très simples : idée d'un Dieu Tout-Puissant* (rabb) *et unique* (Allah) ; *résurrection et Jugement dernier; joies du Paradis et souffrances de l'Enfer. Pendant cette période Mohammed reste prédicateur. Il n'est pas encore Prophète.* (1)

Vient ensuite une période de transition, comprenant 10 *sourates, caractérisées par quelques idées nouvelles : proximité du Jugement dernier, négation de la féminité des anges; les sept portes de l'Enfer; nouveaux vocables de la Divinité.* (2)

La deuxième période mecquoise — en réalité, la troisième, si l'on compte la période de transition — est couverte par 40 *sourates — ce qui porte chez Grimme, le nombre des sourates mecquoises à* 88. *Dans cette seconde période, on rencontre des discussions sur la grâce de Dieu, sur la Révélation du Livre, sur les Prophètes antérieurs à Mohammed, Moïse y figure toujours en liaison avec Aaron, et Abraham avec Isaac et Jacob. On y trouve mention aussi du Nouveau Testament, en particulier de Jésus et de sa mère Marie. La grâce de Dieu,* Rahma, *est envisagée surtout comme miséricorde et longanimité, attributs qui président essentiellement au jugement des hommes, en particulier des Mecquois par Allah, le miséricordieux,* er-Rahmân. *Dans toutes ces sourates, on peut aussi remarquer l'emploi fréquent des paraboles.* (3)

Evidemment l'analyse conceptuelle des sourates mecquoises ne constitue dans le travail de Grimme qu'une simple esquisse. On peut reprocher avec raison à cet exégète de n'avoir retenu pour son classement que des données souvent accidentelles et fort peu caractéristiques, chevauchant d'ailleurs d'une période sur une autre. Si nous parlons de ce travail, c'est uniquement comme d'un effort louable pour établir certaines charnières dans le terne défilé des sourates othmaniennes.

Le classement de Nöldeke-Schwally a reçu davantage la faveur des érudits. Ce classement repose, lui aussi, sur quelques remarques stylistiques très simples. Nöldeke note que dans la première période mecquoise, englobant 48 *sourates, « c'est Dieu qui parle lui-même ». L'homme*

(1) Sour. 111, 107, 106, 105, 104, 103, 102, 101, 100, 99, 108, 96, 95, 94, 93, 92, 91, 90, 89, 88, 87, 86, 85, 84, 83, 82, 81, 80, 79, 78, 77, 76, 75, 74, 73, 70, 69, 68. Nous ne tenons pas compte des quelques versets que Grimme note comme étant interpolés. On remarquera que le classement proposé ici est à rebours du classement othmanien.

(2) Sour. 56, 55, 54, 53, 52, 51, 50, 15, 22, 14.

(3) Sour. 46, 72, 45, 44, 41, 97, 40, 39, 38, 37, 36, 35, 34, 32, 31, 67, 30, 29, 28, 27, 26, 71, 25, 20, 23, 43, 21, 19, 1, 42, 18, 17, 16, 13, 12, 11, 10, 7. Deux sourates 112 et 109 n'ont pu être classées ; elles appartiendraient cependant à la seconde période mecquoise.

disparaît comme dans les livres des grands Prophètes d'Israël. Le style est grandiose, plein d'images hardies. On y trouve 30 serments contre un seul, à Médine. Par ailleurs, ces sourates sont très courtes. Mohammed y est représenté comme un fou et un menteur.

Nöldeke, en combinant les résultats stylistiques avec les données traditionnelles, en est arrivé à distinguer dans les sourates mecquoises trois groupes principaux, (1) *correspondant à un développement externe de plus en plus large et précis des idées religieuses de Mohammed.*

Nos lecteurs comprendront à la fin de cet ouvrage pour quelle raison, tout en applaudissant au principe même du classement historique des sourates, tout en acceptant provisoirement (2) *les principaux résultats obtenus, nous repoussons catégoriquement la conception de l'Islam supposée dans l'ouvrage de Nöldeke.* (3) *Mais on ne doit cependant pas oublier l'effort accompli par ces auteurs, la direction donnée par eux aux études islamiques. Telle qu'elle est, cette substitution de l'ordre historique à la distribution métrique établie par les caramboleurs de Médine, suffit momentanément et initialement pour une lecture suffisamment compréhensive du Coran. Nous sortons du chaos pour entrer dans de grandes avenues. On peut y marcher avec une certaine sécurité, quitte à se débattre avec les broussailles.*

On aurait pu s'attendre à ce que les historiens coraniques, connaissant le contre-sens historique du Coran othmanien, fassent, eux aussi, quelque effort pour se conformer à l'ordre chronologique, tout en restant libres de le modifier pour des raisons sérieuses. Or, il n'en est rien. Les historiens continuent à traiter généralement le Coran comme un bloc statique et uniforme. Nous avons sous les yeux en écrivant ces lignes le dernier ouvrage de Tor Andræ, Mahomet. Sa vie et sa doctrine, *Paris, Adrien-Maisonneuve,* 1945, *que M. Gaudefroy-Demombynes, maître incontesté en études islamiques, a eu la malencontreuse idée de présenter comme ouvrage d'Initiation à l'Islam. C'est un mélange invraisemblable de théories plus ou moins fantai-*

(1) Première période : 96, 74, 111, 106, 108, 104, 107, 102, 105, 92, 90, 94, 93, 97, 86, 91, 80, 68, 97, 95, 103, 85, 73, 101, 99, 82, 81, 53, 84, 100, 79, 77, 78, 88, 89, 75, 83, 69, 51, 52, 56, 70, 55, 112, 109, 113, 114, 1 = 48 sourates.
Deuxième période : 54, 37, 71, 76, 44, 50, 20, 26, 15, 19, 38, 36, 43, 72, 67, 23, 21, 25, 17, 27, 18 = 21 sourates.
Troisième période : 32, 41, 45, 16, 30, 11, 14, 12, 40, 28, 39, 29, 31, 42, 10, 34, 35, 7, 46, 6, 13 = 21 sourates.

(2) Il serait absolument nécessaire, à la lumière des nouvelles conclusions apportées dans notre travail, de reprendre ce problème du classement historique des sourates. Comme Nöldeke, nous nous déclarons capable de reconnaître au style et au contenu la chronologie relative des sourates, c'est-à-dire leur appartenance à telle ou telle phase de la vie de Mohammed et au développement interne de l'Islam. Dans ce présent travail, nous ne pouvons nous étendre sur ces analyses.

(3) Nöldeke admet sans aucune critique que Mohammed est le fondateur de l'Islam, l'auteur du Coran. Il y a plus. Son ouvrage est encombré des légendes traditionnelles et ahurissantes. Nous estimons que ce travail aurait besoin d'un très sérieux nettoyage.

sistes, accrochées vaille que vaille à des textes coraniques extraits indistinctement de n'importe quelle sourate, sans tenir aucun compte ni de la chronologie ni de l'évolution des esprits et des situations. C'est une mixture incroyable de textes destinée à étayer de « préventionnelles » et hypothétiques conclusions qui peuvent sans doute amuser les auteurs, mais qui, à coup sûr, déconcertent les lecteurs, si peu exigeants soient-ils.

L'ouvrage de MONTET, Le Coran, *Payot, Paris,* 1929, *est tout aussi irréel et inobjectif. Il ne suffit pas pour décrire la genèse et le développement du Coran, d'être arabisant. Etre arabisant, c'est connaître l'arabe; ce n'est pas nécessairement posséder le sens de l'histoire et Montet nous en fournit une preuve éclatante. Son introduction comme ses annotations sont déconcertantes. Les sourates sont expliquées les unes après les autres, évidemment dans l'ordre médinois, sans aucune discrimination de temps et de lieu. Les textes qui n'ont cependant entre eux aucune corrélation sont jetés pêle-mêle les uns sur les autres pour résoudre d'invraisemblables problèmes.*

Commencé aux environs de 610, *le grand apostolat de Mohammed — de quelque nature qu'il soit — s'achèvera en* 632. *Inauguré à La Mecque, il se terminera à Médine. Il y a donc dans cette activité religieuse, un commencement, un milieu et une fin. Chacune de ces périodes baigne, pour ainsi dire, dans une atmosphère et des circonstances différentes. L'idéal intérieur de Mohammed a subi au cours de ses dernières vingt-cinq années, bien des transformations. Il s'est développé et modifié. Les réactions de ses compatriotes dont le « Coran » nous conserve l'écho, sont multiples et diverses. Il faut par conséquent tenir compte de toute cette évolution : évolution du donné religieux de l'Islam naissant; évolution dans la vie intérieure de Mohammed; évolution dans l'acceptation de son message par ses contemporains. Le « Coran » nous raconte un drame qui se joue pendant un quart de siècle, un drame qui a son début, ses intrigues variées et son dénouement. L'historien se doit d'en respecter la trame. L'érudit n'a aucune chance d'aboutir à une vision réelle des choses, s'il continue à puiser inconsidérément des textes dans les différentes périodes de l'apostolat de Mohammed, de les brasser dans un même mortier, avec l'idée d'établir une synthèse historico-dogmatique du « Coran ». Pareil amalgame n'a rien de commun avec une synthèse qui, dans notre cas, se résoud dans une vue quasi-intuitive des événements, reposant sur une analyse chronologique des textes.*

Les ouvrages de Blachère (1) *constituent un réel et grand progrès sur les travaux précédents. On y sent le souci constant de la chronologie des sourates et de l'exactitude dans la traduction. Mais à notre avis,*

(1) BLACHÈRE, (R.), *Le Coran. Traduction selon un essai de reclassement des sourates*, t. I, Paris, 1947, LIX + 273 pp.; t. II, Paris 1949, XIII + 536 pp.; t. III, 1951, suite de la pagination 537 — 1240; voir aussi ID., *Le Problème de Mahomet*, 1952, VIII + 133 pp.

*comme on le verra, il est fort regrettable que M. Blachère n'ait pas eu le même souci du réel et de l'*objet. *De ce chef, ses ouvrages, à peine nés, nous paraissent déjà vieillis. Intoxiqués par une foule de légendes incontrôlables, ses ouvrages par ailleurs grandement méritants, ne donnent pas à l'esprit le sentiment d'une solidité reposante. Nous ne pouvons pas dire qu'ils ont crevé le plafond traditionnel, fantaisiste et follement imaginatif des études islamiques.*

En conséquence, on ne pourra pas s'étonner que nous ne donnions aucune bibliographie. Tout au plus, une abondante bibliographie donnerait-elle l'illusion de la science et c'est précisément ce que nous voulons éviter. Il est trop facile de déverser au bas des pages des paniers de fiches, d'amonceler les références pour éclairer, soi-disant, un texte qu'on n'effleure même pas. Notre expérience sur ce point est faite depuis longtemps. Que de fois l'érudition ne masque-t-elle pas la paresse intellectuelle et l'incompréhension des textes ! Cette érudition dont nous parlons, si fréquente dans les travaux d'histoire, est bien souvent une science de parasite, une science de bas-côté. On remarquera que les érudits sont fréquemment des esprits impersonnels, craintifs ou incapables et c'est pour masquer ces faiblesses qu'ils font précisément appel à des amas de références de parade. On ne construit rien avec l'érudition. Entre l'érudit et le vrai savant, il y a la même différence qu'entre l'ouvrier qui fait des tas de pierres et l'architecte qui établit les plans d'un édifice. Il y a trop d'érudition dans les études coraniques et pas assez d'intelligence lucide. (1) *On scrute à la loupe, alors qu'il faudrait travailler à la lumière de projecteurs.*

Notre procès des études coraniques est sévère, (2) *nous le savons. Mais nous demandons à nos lecteurs de se mettre à notre place. Nous avons tout lu de la littérature coranique. Nous avons tout lu avec une profonde tristesse. Nous avons pensé constamment aux* 400 *millions de*

(1) Notre travail n'est pas un travail linguistique, ce n'est pas non plus un travail d'érudition, au sens où l'on entend généralement ce terme, c'est-à-dire un amoncellement de références et une exhibition de fiches. Nous n'avons pas visé non plus à écrire une histoire exhaustive sur les origines de l'Islam ; plus qu'à épuiser le sujet, nous avons simplement voulu donner quelques indications qui permettront de lire avec moins d'ennui et plus d'intelligence les milliers de versets de ce livre dénommé faussement « le Coran » et qui n'est que « le Coran arabe », comme nous disons la Bible anglaise, la Bible allemande ou la Bible française. Notre travail est essentiellement une méditation éclairée, fondée sur l'analyse des textes. Vue sous cet angle, notre étude ne pourrait, ne peut d'aucune façon effaroucher qui que ce soit : il n'est tout de même pas défendu aux musulmans de réfléchir sur leur religion.

Nous citerons habituellement la traduction de Blachère, qui aurait beaucoup gagné à être plus claire dans l'expression, moins rivée aux anciennes légendes musulmanes, toujours incontrôlables et souvent invraisemblables. La grande déficience de Blachère est cependant d'ignorer l'A. T., ce qui constitue une immense lacune quand on veut traduire un ouvrage dont les attaches juives sautent aux yeux.

Pour les références bibliques, nous citerons la Bible française, dite de Jérusalem, des éditions Du Cerf.

(2) Il est beaucoup plus sévère dans notre esprit que dans notre texte.

pauvres gens qu'on maintient depuis 13 *siècles dans l'obscurantisme le plus opaque, dans une méconnaissance totale du problème religieux ou simplement humain. Nous avons pensé et nous pensons aux érudits et aux historiens du monde entier qui ont fait et qui font encore fausse route, égarant à leur suite l'opinion publique si crédule dans les domaines qu'elle ignore et qu'il est si facile de leurrer.*

Devant toutes les folies dont nous avons dû faire l'expérience, les « insanités » et les inepties qui nous ont pris à la gorge en abordant ces études, il nous a été difficile parfois de conserver la paix intérieure. Nous l'avouons. Mais qu'on veuille bien penser qu'il nous a fallu soulever 13 *siècles d'incohérence et de divagations. Il a fallu nous dégager de tout un appareil de fausse érudition, de folles légendes et ce dégagement nous a demandé un rude et constant effort. Il a fallu nous désintoxiquer nous-même de tout ce fatras de sottises qui pesaient sur notre esprit, malgré nous. Le travail le plus difficile en matière coranique, c'est de se replacer tout simplement en face des textes; c'est dans la nudité de l'esprit que se font les véritables méditations.*

Cette méditation solitaire nous a conduit à des résultats absolument révolutionnaires, en matière coranique. Au fur et à mesure de notre lecture du texte, faite en honnête homme, un Mohammed se dégageait qui n'était pas le Mohammed traditionnel, travesti, camouflé par de sottes légendes. Pour nous, Mohammed n'a rien, absolument rien d'un Prophète. Son histoire est beaucoup plus simple et plus humaine. Au milieu de sa vie, cet homme qui avait vécu jusque-là dans l'idolâtrie, se convertit au judaïsme, à la pure religion d'Israël. Il y fut sans doute poussé par sa femme et certainement par un rabbin. C'est un rabbin qui lui fit connaître Moïse et les révélations de Yahwé sur le Mont Sinaï. Il y a plus. C'est un rabbin qui fit de Mohammed l'apôtre du judaïsme. Mohammed n'a jamais été qu'un instrument entre les mains des Juifs pour judaïser l'Arabie. A La Mecque, Mohammed n'a jamais eu la moindre initiative ni intellectuelle ni apostolique. Il y a plus encore. Le Coran qu'on nous représente comme le plus grand miracle de Mohammed, est l'œuvre de ce grand rabbin, fin connaisseur de la Bible, de l'histoire d'Israël, du Talmud et des Midraschim et ce Coran primitif est perdu ou du moins nous ne le connaissons plus directement. Il ne nous reste de cet ouvrage du rabbin que des bribes, à vrai dire d'importance, insérées dans un autre livre, qu'on désigne aujourd'hui faussement sous le nom de Coran et qui n'est qu'une Chronique, *un Livre d'histoire rédigé par le même rabbin, et que nous appelerons les* Actes de l'Islam.

Mohammed, le Coran arabe, l'Islam, représentent pour nous l'ultime tentative des Juifs pour assurer le triomphe d'Israël dans le bassin méditerranéen.

. . . .

Aujourd'hui, le fruit de nos méditations prolongées est mûr. Il se détache de nous. Il ne nous appartient plus. Il appartient au monde. Il va courir sa chance. C'est toujours avec émotion qu'on se sépare d'une idée qu'on a formée, nourrie, contemplée intérieurement. Que le fruit de ces longues méditations parte donc loin de nous! Comment sera-t-il goûté? Dieu seul le sait. (1) *De prime abord, chez les Musulmans et chez les érudits occidentaux, bien sagement conformistes, on criera au scandale et à l'impiété. Si nous sommes dans la vérité, Dieu donnera à ce fruit la saveur qui permettra de le faire apprécier. Le succès de la vérité appartient au Très-Haut. Dans notre âme et conscience, c'est la Vérité, l'unique Vérité que nous avons recherchée.*

(1) Nous n'ignorons pas qu'en France toute étude non conformiste sur l'Islam sera taxée immédiatement de dangereuse et d'imprudente. L'Angleterre est beaucoup plus libérale. Un Gouverneur anglais agit en administrateur pur et simple ; agent politique, il ne se mêle pas de religion. Les Gouverneurs et Résidents français éprouvent toujours le besoin, même et surtout s'ils sont incroyants, de « passer la main dans le dos des musulmans ». On raconte qu'un des derniers Gouverneurs de l'Algérie, d'un laïcisme notoire, pleurait à chaudes larmes en saluant les pèlerins de La Mecque. Les hauts fonctionnaires — moins réalistes et moins précis que leurs confrères anglais — parlent continuellement de communauté franco-musulmane. Cette communauté, en soi, est un mythe ; et si cette communauté existait, ce ne serait certainement pas sur les bases sus-dites : il ne peut pas y avoir de communauté « franco-musulmane ». Le terme *franco* désigne la *nation* occupante et le terme *musulman*, la religion des occupés. Pour être précis, il faudrait parler ou de communauté *christiano-musulmane* ou bien de communauté *franco-algérienne*, *franco-tunisienne*, *franco-marocaine*.

On croirait que les autorités françaises exigent de l'historien qui s'occupe des musulmans, de croire à l'Islam. Une critique de l'Islam n'est pas admise. On voudrait circonscrire l'histoire par le fidéisme, au moins un fidéisme d'apparence. En termes concrets : restez tranquilles ; ne nous causez pas d'ennuis. Écrivez tout ce que vous voulez sur l'Islam, mais faites au moins semblant d'y croire. C'est le mot d'ordre de toute l'Afrique du Nord : pas d'histoires avec l'Islam, mais le plus parfait neutralisme ou, ce qui est évidemment plus apprécié, une bienveillance au moins simulée. Nous ne pouvons tenir compte dans notre étude de ces consignes. A chacun sa liberté et sa dignité.

AVANT-PROPOS

A l'époque de Mohammed, La Mecque, qui deux siècles auparavant n'était encore qu'une agglomération mouvante autour du puits de Zemzem, constituait un centre commercial de grande importance.

Autrefois, du temps d'Isaïe (VIIIe s. av. J.-C.) et même d'Ezéchiel, les marchandises de la Perse et des Indes parvenaient en Syrie par la voie directe qui, remontant la vallée de l'Euphrate, passait au nord du désert syrien. (1) Les Arabes dont parle Isaïe, (2) nomades qui payaient leurs impôts en troupeaux, (3) fils du désert (4) et fils de l'Orient, (5) qui circulaient entre l'Euphrate et la Mer Morte, (6) comptaient déjà parmi les commerçants les plus entreprenants : « Dedan trafiquait avec toi des couvertures de cheval. L'Arabie et tous les princes de Cédar eux-mêmes trafiquaient avec toi : ils faisaient commerces d'agneaux, de béliers et de boucs. Les marchands de Séba et de Rahma trafiquaient avec toi : ils te pourvoyaient d'aromates de première qualité, de pierres précieuses et d'or... Les bateaux de Tarsis naviguaient pour ton approvisionnement ». (7)

Au VIe siècle de notre ère, la situation a complètement changé. Les rivalités entre Romains et Sassanides rendent les routes nordistes incertaines. Mais les commerçants de tous temps et de toutes races sont tenaces et ingénieux. Ils savent « crever » les barrières politiques et même militaires pour pousser leurs marchandises de l'avant. Il existe une géographie du commerce.

Comme il est difficile aux Ve et VIe siècles de circuler du nord-est au nord-ouest, on passera du sud au nord. On contourne le danger et c'est désormais sur les rives de la Mer Rouge que s'entasseront les dépôts. La Mecque est devenue une nécessité, une nécessité commerciale. C'est une république de marchands, créée sans plan défini, mais par instinct naturel. La Mecque,

(1) Sur l'histoire du commerce dans l'antiquité, voir surtout TOUTAIN (J.), *L'économie antique*, (dans la Collection de BERR (H.), *Evolution de l'humanité*) Paris, 1927, p. 180, etc. : Les grandes voies commerciales de terre, d'eau et de mer. — On pourra parcourir aussi l'ouvrage de KAMMERER (A.), *La Mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie depuis l'Antiquité*, t. I, Le Caire, 1929, en particulier le ch. VI. Si l'édition est luxueuse, le texte manque cependant d'originalité. Voir aussi STARCKY (J.), *Palmyre dans l'Orient ancien illustré*, Paris, 1952.

(2) Isaïe, XIII, 20.

(3) II Paralyp., XVII, 11.

(4) Isaïe, XIII, 20 ; Jer., XIII, 2.

(5) Ezéchiel, XXV, 4 ; XXVII, 22.

(6) L'Arabie biblique n'englobait ni la presqu'île sinaïtique, ni l'Arabie Petrée, ni la péninsule arabique. Les Livres Saints ne mentionnent aucune tribu arabe au sud du Hedjaz.

(7) Ezéchiel, XXVII, 20-25.

centre commercial, est née d'une bousculade politique et de la volonté de survie chez les trafiquants orientaux, qui veulent échapper aux pillards et aux pirates.

Bagdad, politiquement dominée par la Perse, intellectuellement sous l'influence prépondérante des nestoriens syriaques, en réalisant au profit du califat musulman l'unité du Proche-Orient, rendra paix et liberté à l'ancienne route classique qui, des Indes, aboutissait en Syrie par le Golfe Persique et la vallée de l'Euphrate. Ce faisant, elle précipitera la ruine commerciale de La Mecque et de la région, ruine déjà amorcée par les approbations données aux coupeurs de palmiers à Médine : « Ce que vous avez coupé (en fait) de palmiers, et ceux que vous avez laissés debout sur leurs racines, cela s'est fait avec la permission d'Allah, pour confondre les fauteurs d'iniquité ! » (1) Combler un puits dans le désert, couper un palmier dans une oasis, c'est semer des germes de mort ; du vivant même de Mohammed, La Mecque était entrée déjà dans le sillage de la décadence. Pour les Abbassides, de rivale, elle deviendra bientôt ennemie. La Mecque tombera sous les coups calculés et répétés de ces sultans abbassides, musulmans de religion, anti-mecquois d'intérêt. L'importance commerciale de La Mecque n'aura été que passagère, mais cependant suffisante en intensité et en durée pour marquer une époque.

Au VI^e^ siècle, La Mecque est donc un gros centre de trafiquants. Délaissant les territoires Sassanides — bien qu'ils aient pris soin de payer aux Perses, en bonne et due forme leurs droits de passage — les Mecquois piquent vers la Syrie et les terres byzantines où ils se trouvent en plus grande sécurité et à pied d'œuvre pour l'écoulement de leurs marchandises. Le « Coran » qui se lamente sur une victoire éphémère de Chosroès II, se plaît, par contre, à louer l'empire romano-byzantin : « Les Roumis (2) ont été vaincus aux confins de notre terre. Mais (à leur tour), après cette défaite, ils seront vainqueurs dans quelques années. A Yahwé, appartient l'ordre dans le passé comme dans l'avenir. Alors, les Croyants se réjouiront du secours de Yahwé. Il secourt qui Il veut, Il est le Puissant, le Miséricordieux ». (3)

Il y a une cinquantaine d'années, la place Djemaa el-Fna de Marrakech aurait pu nous donner une image approximative de La Mecque du VI^e^ siècle. Il y a autour de la Ka'ba tout un monde qui grouille, qui hurle, gesticule. Il y a aussi des hommes qui calculent et spéculent. On les voit réceptionner les marchandises qu'amènent à pas lents et cadencés les chameaux lourdement chargés des raisins de Taïf, encens et parfums de l'Arabie méridionale ; ivoires et poudres d'or d'Afrique ; produits de l'Inde et de la Chine. C'est sur des chevaux sans doute qu'on charge l'or et l'argent des mines des Banu-Salaim, tribu semi-sédentaire campée sur la route de Médine à La Mecque. Ce sont toutes des marchandises de choix, légères et fort chères : un chameau transportera à lui seul, une véritable fortune. Au retour, il ne reviendra pas à vide, car l'Arabie est surtout importatrice. A Gaza, dans les chouaris qui pendent bien équilibrés aux flancs des bêtes, on entassera des ballots d'étoffes d'Égypte, céréales et huile de Syrie. Les chargements sont tels que souvent les cha-

(1) Sour. LIX, 5.
(2) C'est-à-dire les Grecs byzantins, dont le rabbin de La Mecque souhaite le succès définitif.
(3) Sour. XXX, 1-3.

meaux en sont véritablement submergés, transformés en une masse informe, en un chaos invraisemblable.

Les Mecquois passent leur vie à organiser et à recevoir des caravanes. Il leur faut plusieurs mois pour préparer chacune d'elles. Les caravanes de l'hiver et de l'été sont passées dans la coutume. C'est presque une institution dont le Coran nous a conservé le souvenir : « Pour l'union des Koraïschites, qui s'unissent pour les caravanes de l'hiver et de l'été ». (1) Ils sont tous réunis autour de leur sanctuaire : convoyeurs qui guideront les chameaux. Ce sont les moins fortunés, quelquefois des hommes en faillite, à la conquête pénible d'une fortune qu'ils espèrent ou qu'ils n'ont point su garder. Il y a aussi les loqueteux, les miséreux, les aventuriers, gens des coups de main, car cette caravane, il faudra non seulement la conduire, mais aussi parfois la défendre. La caravane mecquoise est une richesse ambulante. Aboû Sofyan partit un jour, dit-on, en Syrie avec un millier de chameaux. La marchandise transportée était évaluée à 50.000 dinars or. Une seule maison, celle d'Aboû Ohaiha y participait pour les trois cinquièmes. Bien que ces chiffres aient pu être exagérés pour mettre davantage en relief la victoire des razzieurs musulmans, il n'en demeure pas moins que les caravanes mecquoises étaient d'une importance et d'une richesse exceptionnelles.

On s'imagine facilement la vitalité donnée à La Mecque par ces caravanes. Près de la Ka'ba, s'agitent une multitude de bédouins arabes et d'Éthiopiens, des hommes dont les couleurs s'échelonnent du jaunâtre au noir luisant. Il n'y a pas de barême de prix pour les marchandises qu'ils viennent offrir. Tout ce monde piaille. C'est au plus offrant, au plus rusé ; et quand un accord est intervenu, les acheteurs n'en ont pas encore fini. Ils calculent, pour les retenir, les droits de passage très élevés, que Byzantins et Perses s'entendent à réclamer. Des fortunes considérables se font et se défont avec la même rapidité. C'est un roulement d'argent, pareil à celui de la Bourse. Il n'y a pas de banque, au sens actuel, mais trafic. L'argent obtenu ou récupéré est aussitôt réemployé à d'autres achats. On prête aussi beaucoup et naturellement on prête avec usure, à cent pour cent. C'est ce que les Mecquois appellent vendre de l'argent : « Ceux qui se nourrissent de l'usure ne se dresseront (au Jugement dernier) que comme se dressera celui que le Démon aura roué de son toucher. Ils disent en effet : « le troc est comme l'usure ». (Non !) Yahwé a déclaré licite le troc et déclare illicite l'usure ». (2) « On eût difficilement imaginé un milieu où les capitaux jouissaient d'une plus active circulation. Le *tâdjir*, homme d'affaires, ne s'y préoccupait pas de thésauriser, d'amasser dans ses coffres-forts. Il professait une foi aveugle en la productivité indéfinie du capital, dans la vertu du crédit. Composée de courtiers et d'entremetteurs, la majeure partie de la population vivait de crédit ». (3)

Les femmes elles-mêmes subissaient cet engouement des affaires : la mère d'Aboû-Djahl tenait boutique de parfums ; Hind, femme d'Aboû-Sofyan trafiquait avec la Syrie et Khadidja était réputée comme une femme qui s'y connaissait fort bien en commerce.

(1) Sour. CVI, 1-2.
(2) Sour. II, 276.
(3) H. Lammens, art. *Mekka*, dans *Encyclopédie de l'Islam* (= *E. I.*), t. III, p. 509 A.

Si les Mecquois n'étaient pas tous aussi riches que Walid al-Mughîra; qu'Abbas et qu'Aboû-Lahâb, oncles de Mohammed, qu'Abdallâh, père du poète Omar ben Abî Rabî'a, tous aspiraient à le devenir. Mohammed se trouva un jour dans cette filière de la fortune.

La vitalité économique de La Mecque se trouvait favorisée par la Ka'ba, grand centre religieux de l'Arabie et qui, même avant le VII^e siècle, était devenue un lieu de pèlerinage célèbre. La Ka'ba existait déjà au II^e siècle après le Christ et fut reconstruite, dit-on, à l'époque même de Mohammed. C'était une construction imparfaitement rectangulaire de 12 mètres de long, 10 mètres de large, et 15 mètres de hauteur, placée sur un socle de marbre de 0 m 25, le tout, sauf le chéneau et la porte, recouvert d'un tapis noir, fourni aujourd'hui par les Égyptiens et changé chaque année. Ce sanctuaire avait été placé à proximité du puits de Zemzem, point de halte naturelle pour les nomades. On venait de loin pour s'abreuver à cette eau dont le désert était si parcimonieux. Les chameaux que la nature a créés si prudents, y faisaient leur plein pour les jours à venir. Plus tard — nous disons plus tard à dessein — pour rendre grâce aux dieux de ce lieu tout providentiel, on y avait placé une pierre noire, objet d'adoration. Les nomades qui avaient eu cette idée ne brillaient point par l'imagination. Plusieurs sanctuaires syriens avaient déjà orienté leur dévotion sur un pareil objet. (1) La pierre noire subsiste toujours. Elle est scellée à l'angle oriental de la Ka'ba, à un mètre et demi du sol. Ce petit bloc de pierre tendre qui nous est parvenu en trois morceaux et poussière de fragments éclatés, est maintenant ceinturé d'un anneau de fer. A l'époque de Mohammed, il n'est pas encore question de son origine céleste. Ce sont les Médinois, falsificateurs de l'histoire, qui ont imaginé que cette pierre avait été apportée du ciel par l'archange Gabriel, dans cette Ka'ba dont Abraham et même Adam auraient autrefois posé les fondements ! (2)

Au VI^e siècle, la Ka'ba était devenue un musée d'idoles et plus encore de fétiches, de fétiches lithiques surtout, comme il convient à des hommes du désert, dépourvus de tout sens artistique. Chaque tribu nomade y avait déposé les objets de son culte. (3) C'était une véritable grange à divinités, un bric-à-brac de cailloux, avec quelques rares statues. On comptait autant d'idoles que de jours dans l'année. Il y en avait pour tous les goûts, pour toutes les situations, pour toutes les tribus, pour les demi-sédentaires et les bédouins. Il y avait des divinités masculines et féminines ; on leur faisait des dons, des offrandes ; on leur offrait des sacrifices ; (4) on les conjurait par des baguettes, utilisées comme pour une espèce de tirage au sort ; on dansait autour de la Ka'ba. C'est aussi autour de cette Ka'ba que se tenaient les interminables palabres des Mecquois. On y devisait des nouvelles politiques et commerciales. Les hommes ont toujours aimé parler d'affaires autour d'un sanctuaire. C'est autour de la Ka'ba, centre de ralliement arabe, qu'un

(1) Les Nabatéens avaient aussi une pierre noire au sanctuaire rupestre de Petra
(2) La pierre de Scone n'est pas une nouveauté !
(3) On possède aujourd'hui de nombreuses photographies de La Mecque dans différents ouvrages sur l'Arabie ; voir par exemple, SNOUCK HURGRONGE, *Bildenatlas zu Mekka*.
(4) Sour. V, 102.

jour Mohammed discutera de la religion juive avec ses compatriotes.

Le « Coran » nous a conservé le nom de quelques-unes de ces divinités mecquoises : « Avez-vous considéré Allât et al-'Ouzzâ et Manât, la troisième idole ». (1) Nous expliquerons plus loin la signification réelle de ce texte très important. Pour nous replacer dans l'ambiance de La Mecque au VIIe siècle, il nous suffira pour l'instant de faire quelques remarques sur ces divinités.

Allât, la première idole mentionnée dans le texte précité était surtout vénérée à l'époque de Mohammed dans l'Arabie du Nord, et principalement à Taïf. (2) C'était une divinité stellaire ; dieu-soleil, par conséquent divinité féminine, que certains auteurs rapprochent aussi de la planète Vénus. Al-Lât ou Ilât faisait partie depuis longtemps du vieux fond religieux sémitique. Elle avait son temple et ses prêtres à Salkhad. On la vénérait chez les Thamoudéens, les Nabatéens, (3) chez les Lihyanites. (4) A La Mecque, elle avait la faveur des idolâtres. On la représentait sous la forme d'une pierre blanche carrée, quelquefois sous la forme d'un arbre.

Manât qui avait son sanctuaire au bord de la mer entre La Mecque et Médine, connue également des Nabatéens et des Thamoudéens, déesse féminine et fille d'Allât, était représentée dans la Ka'ba, comme Allât sous forme d'une grande pierre.

Al-'Ouzzâ qu'on apparente à l'Aphrodite des Perses, formait triade avec Allât et Manât et jouissait d'une vogue particulière à l'époque de Mohammed. Elle avait sa statue, son fétiche dans un arbre sacré, à Hourad, sur la route conduisant de La Mecque vers l'Irak.

Parmi les historiens des religions, les uns ont donné sur ces divinités de très précieuses indications ; d'autres, conduits par leur esprit de synthèse candide, ont été moins heureux, se laissant même entraîner jusqu'à d'incommensurables sottises. Nous citerons en exemple Tor Andrae, qui sur d'hypothétiques identifications entre Al-'Ouzzâ et Vénus — Aphrodite convertie d'après des témoignages chrétiens, dit-il, en « Etoile du Matin » —, n'hésite pas à écrire : « On voit combien la gracieuse et rayonnante reine du ciel fut chère à la dévotion méditerranéenne et proche-orientale, par le fait qu'elle a survécu à la chute du monde antique et s'est conquis une place dans le Christianisme catholique sous le nom de Vierge Marie, reine du ciel » (! ! !). (5) Pareilles considérations nous ramènent à un siècle en arrière.

(1) Sour. LIII, 19-22.

(2) Voir RYCKMANS (G.), *Les noms propres sud-sémitiques*, t. I, *Répertoire analytique*, Louvain, 1934 ; ID., *Les religions arabes préislamiques* dans *Histoire des Religions* de MORTIER-GORCE, t. III, 1947, p. 315-332 ; MARMADJI, *Les dieux du paganisme arabe, d'après Ibn al-Kalbi*, dans *Revue Biblique*, 1926, p. 397-420 ; DUSSAUD, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, 1907 ; etc. etc.

(3) P. P. JAUSSEN et SAVIGNAC, *Mission Archéologique en Arabie*, t. II ; Inscriptions 212, 213. — Voir NAU (FR.), *Les Arabes chrétiens de Mésopotamie et de Syrie du* VIIe *au* VIIIe *siècle*, Paris, 1933, p. 91 : « Les Nabatéens que l'on trouve installés au IVe siècle avant notre ère au sud de la Palestine avec Petra pour capitale, tenaient les routes du commerce entre l'Égypte, la Syrie, l'Arabie et la basse Mésopotamie. Ils avaient rayonné ensuite dans toutes ces régions. Vers le Nord, ils étaient arrivés à occuper la Transjordanie avec Bostra.. Des voies romaines, le long desquelles on a retrouvé des milliaires, conduisant de Bostra vers Damas, vers Tyr, vers la basse Mésopotamie, vers Amman, vers Petra, l'Arabie et la Mer Rouge... »

(4) *Ibid.*, Inscriptions lihyanites, p. 363, sq. ; inscription 39.

(5) TOR ANDRÆ, *op cit.*, p. 17.

A cette triade féminine, on peut adjoindre le dieu Wadd, mentionné si fréquemment dans les inscriptions minéennes et chez les Nabatéens. (1) Wadd est un nom de personne, un nom de famille et aussi un nom de divinité, le dieu-Amour, très vénéré dans le Hedjaz et titulaire principal de Dedan.

Les déesses Allât, Manât, al-'Ouzzâ et le dieu Wadd n'appartenaient pas en propre aux Mecquois. Ces divinités étaient vénérées en Arabie et dans les tribus du Proche-Orient depuis des siècles. Ce qu'il y a de remarquable, c'est le désir des Mecquois de faire collection, dans leur Ka'ba et pour leur propre compte, de toutes ces anciennes divinités. Centre commercial, La Mecque veut devenir centre religieux. On y rencontre aussi les dieux Souwâ, Yagoûth, Ia'oûk, Nasr qui formeraient avec Wadd, un groupe homogène. Ces idoles représenteraient, d'après la tradition musulmane, cinq justes qui auraient cru au message de Noé ; ce qui détermina les grands érudits à qualifier ces divinités de *noachiques!* Elles auraient été amenées de Djedda à La Mecque.

Nous sommes ici en pleine légende, provenant d'une mauvaise interprétation de la part des commentateurs musulmans, suivis par les historiens occidentaux, d'un texte du « Coran » (sour. LXXI, 20-24) :

20. (Il) dit : « Seigneur, ils m'ont désobéi et ont suivi celui dont la richesse et la descendance ne font qu'accroître la perdition.
21. Ils ont perpétré une immense perfidie
22. et se sont écriés : « N'abandonnez pas vos divinités ! N'abandonnez ni Wadd, ni Souwâ
23. Ni Yagoûth, ni Ia'ouk ni Nasr ».
24. Ils ont égaré un grand nombre.

Acceptons pour quelques instants la doctrine musulmane de la divinité du Coran. C'est Allah, par conséquent, qui aurait fait à Mohammed cette révélation sur les divinités « noachiques » ! Nous essaierons de voir plus tard quel peut bien être cet Allah, révélateur. Pour l'instant, constatons que cet Allah s'intéresse beaucoup à l'Ancien Testament ; il a beaucoup d'histoires bibliques à raconter. Dans cette sourate LXXI, c'est une histoire de Noé qu'il révèle à « son grand Prophète » Mohammed : « En vérité, nous envoyâmes Noé vers son peuple en lui disant : « Avertis ton peuple avant que ne l'atteigne un Tourment cruel » (v. 1)... Et Noé s'écria : « Seigneur, ne laisse sur la terre nul vivant parmi les infidèles... ». (v. 27-29) Cette double mention de Noé, au début et à la fin de la sourate LXXI, a fait bon chemin dans l'imagination des commentateurs musulmans et occidentaux qui n'ont pas hésité un seul instant à placer dans la bouche de Noé, tous les autres versets 2-26, récités, dit-on, par Allah à Mohammed ! Ils en ont conclu que ces cinq divinités dataient par conséquent de l'époque du déluge, qu'elles entraînèrent dans leur sillage d'erreurs une multitude d'hommes ; et c'est pour punir ces égarés qu'Allah aurait décidé de détruire le genre humain, l'ensevelissant sous les cataractes

(1) JAUSSEN et SAVIGNAC, *Mission Archéologique en Arabie*, t. I, 1909 ; t. II, 1914 ; voir en particulier, t. II, p. 380 : « Le dieu *Wadd* ou dieu *Amour* est très fréquemment nommé dans les inscriptions minéennes d'el-'Ela. Il était une des principales divinités honorées par les Minéens qui avaient naturellement implanté son culte dans leur florissante colonie du Hedjaz. Très vraisemblablement, il était regardé comme le titulaire principal du temple de Dedan ».

du ciel. Les musulmans ajoutèrent que ces divinités étaient parvenues à La Mecque par Djedda !

Naturellement, tout cela n'a aucune consistance et ne résiste pas à la critique. Il suffit d'une simple lecture attentive pour s'apercevoir que dans la sourate LXXI, le bloc 2-26, encastré entre les versets 1 et 27 n'a aucun rapport avec une histoire quelconque de Noé. Le texte se développe sur un plan local et anecdotique, et c'est un juif qui parle dans ces versets ; un juif que nous allons apprendre bientôt à bien connaître, grand prédicateur de La Mecque, instructeur de Mohammed et qui est le véritable fondateur de l'Islam. Ce juif, à la veille de terminer son Coran arabe, raconte dans cette sourate LXXI ses démêlés personnels avec les idolâtres mecquois, en particulier avec une riche famille de commerçants ; (v. 20). Ces idolâtres, dit-il à Mohammed, ont tramé un complot ; ils cherchent à entraîner les incroyants en les suppliant de ne pas adopter le Dieu d'Israël et les adjure de rester fidèles au culte de leurs dieux, d'abord à Wadd, le Dieu des Nabatéens, puis à Souwâ, Yagoûth, Ia'oûk, Nasr, dont nous savons seulement qu'ils faisaient partie du bric-à-brac de la Ka'ba.

Il n'y a donc aucune relation entre ces quatre dernières divinités et l'histoire de Noé ; on n'en trouve nulle mention, évidemment, ni dans la Bible, ni dans le Talmud. Les traducteurs et commentateurs n'ont pas lu le texte (1) et se sont laissé emporter par leur folle imagination.

Jusqu'ici, en résumé, nous avons donc trouvé dans la Ka'ba, à l'époque de Mohammed un premier groupe d'idoles : Allât, Manât, al-'Ouzzâ, Wadd, vieilles divinités sémitiques, adorées surtout chez les Nabatéens, les Thamoudéens, les Minéens. Un second groupe comprend quatre autres divinités : Souwâ, Yagoûth, Ia'oûk, Nasr, honorées par les Mecquois à l'époque de Mohammed, divinités probablement locales et récentes. On n'en trouve, en effet, aucune mention dans les inscriptions sémitiques. Il n'en est parlé que dans le « Coran » arabe.

Le cas de Djibt : sour. IV, 54 (2) et de Tâghout : XVI, 38 ; XXXIX, 19 ; II, 257, 259 ; IX, 63 ; V, 65, est totalement différent. Ce ne sont pas des divinités, encore moins des idoles, arabes et mecquoises. Elles n'ont aucune place dans la Ka'ba. Ils représentent l'esprit du mal, sans qu'il soit possible de préciser davantage ; plus exactement Djibt et Tâghout représentent l'esprit d'erreur, qui a séduit les Chrétiens et les a séparés des Juifs pour former une secte, arrachée du tronc originel : « N'as-tu pas vu ceux à qui a été donnée une part de l'Écriture. (3) Ils croient aux Djibt et aux Tâghout et disent de ceux qui sont infidèles : « Ceux-ci sont dans une meilleure direction que ceux qui se disent croyants ». Ces gens, ce sont ceux que Yahwé a maudits. Or, à quiconque est maudit par Yahwé, tu ne trouveras pas d'auxiliaire ». (4) Ces juifs renégats que sont les Chrétiens préfèrent les Infidèles, c'est-à-dire les idolâtres, aux Croyants, aux Juifs qui vivent selon la loi de

(1) Il n'est pas rare que traducteurs et commentateurs ne lisent pas le texte qu'ils traduisent ou commentent. Ils sautent d'un mot sur un autre qu'ils chargent et surchargent de notes et de considérations ; mais omettent de relier les mots entre eux, de lire la phrase, à plus forte raison le contexte.

(2) C'est la seule mention de Djibt dans le « Coran arabe ».

(3) Cette expression désigne les Chrétiens, comme nous le verrons plus tard.

(4) Sour. IV, 54-55.

Moïse et qui sont pour le prédicateur juif de La Mecque, les seuls et véritables croyants. Le verset 19 de la sourate XXXIX nous incite à penser que les Juifs qui s'étaient, aux suggestions de Taghoût, convertis au christianisme, ont fini par abandonner la « secte » des Chrétiens pour revenir au judaïsme, leur religion originelle, fondamentale, la religion de leur race : « Quant à ceux qui se sont écartés d'at-Taghoût, se refusant à l'adorer, et qui seront venus à récipiscence à Yahwé, à eux la Bonne Nouvelle. Annonce cette Bonne Nouvelle à mes serviteurs ». (1)

Originairement, les Chrétiens sont des juifs. N'ayant pu résister à Tâghout, l'esprit d'erreur, ils sont devenus des renégats : « Ils prétendent aujourd'hui encore croire à ce qu'on a fait descendre vers toi, Mohammed et à ce qu'on a fait descendre avant toi, c'est-à-dire à la religion de Moïse, que je t'ai révélée. Mais ces Chrétiens pour juger de la vérité, s'en remettent à l'arbitrage des Taghoût, alors qu'ils ont reçu l'ordre — par les révélations faites à Moïse sur le Sinaï — de les renier. Le Démon veut les jeter dans un égarement infini ». (2) « Quand (les Chrétiens) se présentent à nous, ils disent : « Nous croyons (3) ; mais ils entrent avec l'impiété et ils ressortent avec elle. Ces hommes ont été maudits par Dieu. Il s'en est courroucé et il a fait de ces renégats des singes et des porcs ». (4)

Les Djibt et les Taghoût n'ont donc, contrairement à ce qu'on affirme généralement, aucune place dans le Panthéon arabe. Ils représentent les mauvais génies qui poussèrent certains juifs à se détacher de la véritable religion, la religion de Moïse, pour adopter la religion du Christ, la pire ennemie du monothéisme d'Israël.

Ces remarques sommaires sur les divinités mecquoises nous permettent déjà de pénétrer dans le milieu religieux, tel que Mohammed l'a connu dans son pays.

1. — Nous y trouvons tout d'abord les idolâtres arabes. Ils représentent l'élément le plus nombreux de la population. Ils adorent les divinités de la Ka'ba. Parmi ces divinités, nous distinguons deux groupes :

a) Les divinités que nous appelons anciennes, parce qu'elles font partie du vieux fond sémitique, connues des Nabatéens, des Thamoudéens, des Minéens, des Lihyanites : Allât, Manât, al-'Ouzzâ et Wadd.

b) Les divinités récentes et locales : Souwâ, Yaghoût, Ia'oûk et Nasr. Nous ne connaissons ces idoles que par les brèves indications du « Coran » arabe. Ce qui est certain, c'est qu'elles n'ont aucun rapport avec Noé et c'est complètement à tort qu'on les appelle divinités *noachiques*. Ce qu'affirment à leur sujet les commentateurs musulmans n'est que pure imagination, greffée sur l'inintelligence d'un texte.

(1) Sour. XXXIX, 19 ; voir aussi XVI, 38 : « Nous avons certes envoyé dans chaque communauté, un apôtre qui dit : « Adorez Yahwé et évitez at-Taghoût ». Ce texte se rattache à la lutte entre juifs et chrétiens.

(2) Sour. IV, 63 ; voir aussi sour. II, 257-259.

(3) Ces Croyants ne peuvent désigner ni les Mecquois idolâtres, ni les Juifs fidèles. Ces croyants avaient primitivement reçu la lumière, mais ils s'en sont éloignés par la suite.

(4) Sour. V, 65.

2. — Nous trouvons aussi à La Mecque une communauté juive. Dans les textes que nous avons cités, c'est toujours un juif qui parle. Nous le rencontrerons partout dans le « Coran » arabe. C'est ce juif, ce rabbin, qui révèle à Mohammed la religion d'Israël. C'est lui qui compose le livre arabe que nous appelons d'une façon impropre le « Coran ». Ce juif est un rabbin si nous en jugeons par sa formation intellectuelle. Il a toute la culture d'un savant rabbin et on peut sans effort supposer qu'il gouverne la Communauté juive de La Mecque.

3. — Les Chrétiens eux aussi forment une communauté dans cette agglomération. Si les Juifs combattent les polythéistes arabes avec vigueur, ils attaquent davantage encore les Chrétiens. Les polythéistes, eux, n'ont jamais reçu les lumières de la Révélation divine, tandis que les Chrétiens se sont tournés vers l'idole-Christ après avoir vécu pendant des siècles sous la loi mosaïque. Renégats, les Chrétiens sont plus coupables que les purs idolâtres. Le rabbin les ravale au rang des singes et des porcs. Sa haine des Chrétiens est bien plus profonde que son mépris des idolâtres.

Au commencement du VIIe siècle de l'ère chrétienne, le polythéisme arabe, peut-être sous l'influence judéo-chrétienne, avait déjà évolué vers un certain énothéisme. (1) Il semble absolument prouvé, écrit D. B. Macdonald, que déjà avant Mohammed les arabes adoraient d'une certaine façon un dieu suprême, (2) qu'ils auraient appelé *Allah*. Mais que représente exactement Allah avant l'Islam ? Ce problème religieux est très complexe et il nous faut procéder avec beaucoup de prudence.

1. — ALLAH, DIEU DES JUIFS. — Le terme Allah désigne essentiellement dans le Coran arabe le Dieu des Juifs, le Yahwé de Moïse. Cette conclusion capitale apparaîtra en toute évidence à la fin de notre travail. Nous serons alors convaincus que l'Islam est une affaire purement juive : l'Islam constitue la plus puissante entreprise pour judaïser l'Arabie ; et le Dieu que le rabbin de La Mecque — avec lequel nous allons bientôt faire ample connaissance — annonce à Mohammed et aux Mecquois idolâtres, n'est autre que le Yahwé du Mont Sinaï, le Yahwé du Pentateuque. Nous verrons plus loin que l'Allah du rabbin, de ce rabbin instructeur de Mohammed et prédicateur à La Mecque, a toutes les qualités et tous les attributs du Dieu des Hébreux et des Juifs et ne possède même que ces seules qualités. Il est essentiellement Unique, Créateur, Tout-Puissant et pourvoyeur de tous les biens distribués à l'humanité. (3) Il est probable et même à peu près certain que le rabbin de La Mecque en prêchant devant les Arabes le Dieu de Moïse, l'ait désigné par le terme *Allah;* mais c'est à *Yahwé* qu'il pensait et c'est pour conserver la netteté de cette pensée, et par conséquent pour écarter toute équivoque, que nous avons volontairement et consciemment utilisé la forme *Yahwé*, sans oublier cepen-

(1) Nous constatons à Palmyre le même phénomène. On y trouve un dieu principal, Baalshamîn, le Maître des cieux, nommé encore maître du monde et de l'éternité. L'influence juive est ici manifeste.

(2) *Encyclopédie de l'Islam*, t. I, p. 304.

(3) Voir plus loin, Théologie rabbinique : Quelques mots sur la personnalité de Yahwé dans le Coran mecquois, pp. 279-293.

dant que le terme *Il* ou *Ilah* (1) se retrouve sous différentes formes chez les anciens Sémites, comme l'ont largement démontré les orientalistes. (2) Dans les vieilles inscriptions araméennes, phéniciennes, nous trouvons à côté d'autres dieux, le nom de *Il, Ilah, Ha-ilah.* Dussaud l'a rencontré cinq fois dans les inscriptions de Safa ; Littman, l'a relevé également plusieurs fois dans les graffiti thamoudéens ; les Phéniciens rendaient un culte à un Dieu principal, *El.*

Certains érudits ont voulu identifier *Ila* avec le dieu-lune, dieu masculin, comme on le sait ; et naturellement *Ila* faisait bon ménage avec sa femme *Ilahat,* dieu-soleil (le soleil étant féminin).

C'est par un terme dérivé d'*El* ou *Il* que les Hébreux désignaient leur Dieu : *El-ohim,* mais ce Dieu est désormais Unique, n'ayant plus ni femme, ni enfant et pas davantage d'associés. Les Hébreux ne possédaient point de Panthéon : *El-ohim* est Unique, parce qu'Il est le Tout-Puissant et qu'Il est seul Créateur des Cieux et de la Terre.

La traduction syriaque, dénommée *La Peschitto,* dont le plus ancien manuscrit connu serait du milieu du v[e] av. J. C., désigne par *Alloo* le Dieu des Juifs : « Au commencement, Alloo créa le ciel et la terre ».

2. — ALLAH, DIEU DES CHRÉTIENS. — Les Chrétiens arabes avant l'Islam n'avaient évidemment pas d'autres termes que les Juifs pour désigner Yahwé, le Dieu de Moïse : Allah désigne aussi le nom du Dieu des Chrétiens. *A priori,* on pouvait fort bien s'en douter, puisque le Dieu des Chrétiens n'est pas différent du Dieu de Moïse. Le christianisme est un complément du judaïsme. Il n'en est point une altération. Sans parler de toute la littérature arabo-chrétienne, nous trouvons dans le Coran arabe, plusieurs textes sur Allah, Dieu des Chrétiens. Comme nous le verrons plus loin en détail, le rabbin de La Mecque pour atteindre son but et implanter le judaïsme à La Mecque et parmi les tribus arabes avait à lutter contre les polythéistes idolâtres et contre les Juifs renégats qu'étaient les Chrétiens. De nombreux textes dans le « Coran » arabe visent précisément ces Chrétiens arabes ou ces juifs convertis au christianisme.

C'est aux Chrétiens que s'adresse sans aucun doute le rabbin de La Mecque quand il écrit : « Certes, si tu (leur) demandes : (3) Qui a créé les cieux et la

(1) Voir JAUSSEN et SAVIGNAC, *op. cit.*, t. II, p. 642, n. 2. Dans ce pays d'el-'Ela on trouve cette inscription : *Beni soit Elohim.* « Comme on était sur une terre étrangère, le pieux israëlite aura mis *Elohim* à la place de Iahwé, afin d'éviter que le nom sacré fût profané ». Il est probable que le rabbin de La Mecque utilisa pour la même raison le vocable Allah ; mais c'est toujours au Yahwé de Moïse que pense ce rabbin.

(2) Nous évitons à dessein d'amonceler des références sur ce thème désormais amplement connu grâce aux travaux de Nielsen, Landberg, de Vogué, Clermont-Ganneau, Lagrange, Dussaud, Jaussen et Savignac, Nau, Dhorme, Ryckmans, Marmadji, Starcky, etc... « Les inscriptions du sud de l'Arabie ont beaucoup augmenté le peu qu'on savait de l'ancien nom de « dieu » d'après la tradition arabe. Les savants arabes postérieurs à Mahomet considèrent la forme *El* comme étrangère, mais bien à tort. *El* était incontestablement avec *ilâh* le nom appellatif de « dieu » dans l'Arabie du sud ». (P. LAGRANGE, *Etudes sur les religions sémitiques,* Paris, 1903, p. 74).

(3) BLACHÈRE, *op. cit.*, p. 535 complète : « si tu demandes *aux Incrédules* », ce qui constitue un flagrant contre-sens. Nous allons nous en rendre compte en achevant la lecture du texte.

terre et a soumis le soleil et la lune ? Ils répondent : c'est Allah ». (1) Il s'agit ici d'hommes qui croient, qui croient en un Dieu, créateur du ciel et de la terre, à qui sont soumis le soleil et la lune, c'est-à-dire qui croient au Dieu des Juifs et qui cependant ont dévié de la croyance primitive des Juifs en adjoignant un autre Dieu au Dieu créateur de Moïse. Naturellement, dans ce texte, le rabbin ne s'attaque pas aux idolâtres mecquois, qui ne croient pas en ce Dieu, créateur de l'Univers. Il s'agit ici des Chrétiens dont la croyance de base est identique à la croyance des Juifs. Les uns et les autres croient à un Dieu Créateur et tout-puissant, que les uns et les autres dénomment Allah, en arabe. Mais les Juifs sont restés fidèles à la révélation de Moïse, tandis que les Chrétiens, juifs renégats et faux-frères, d'après le rabbin de La Mecque, ont dénaturé le monothéisme en donnant un fils à Yahwé, brisant ainsi la révélation du Dieu unique faite sur le Mont Sinaï. Allah, avant d'être le Dieu des polythéistes, désignait le Dieu de Moïse, reconnu par les Hébreux, admis aussi par les Chrétiens, avec cependant un complément essentiel : la Trinité des Personnes divines.

Nous retrouvons les mêmes considérations dans la sourate XXXI : « Certes, si tu leur demandes : « Qui a créé les cieux et la terre ? », ils répondent : « Louange à Yahwé ! » Loin de croire, la plupart ne savent pas. A Yahwé appartient ce qui est dans les cieux et sur la terre. Yahwé est le Suffisant à Soi-même, le Digne de Louanges ». (2) Quand on a compris que le prédicateur de La Mecque est un juif, (3) un vrai juif, instruit dans les Ecritures et la littérature rabbinique, que pour établir le monothéisme mosaïque dans le milieu mecquois, il doit lutter à la fois contre les polythéistes arabes et contre les Chrétiens, ces derniers étant beaucoup plus dangereux parce qu'ils admettent eux aussi la Révélation sinaïtique qu'ils ont, d'après les Juifs, ignominieusement dénaturée ; quand on a vraiment compris cette situation, tout devient simple dans l'histoire des origines de l'Islam et l'on peut aborder la lecture du Livre arabe avec le maximum de compréhension.

C'est encore en pensant aux Chrétiens qu'il faut lire le début de la sourate XXXIX, 2-6 :

2. Nous avons fait descendre vers toi l'Écriture avec la Vérité. Adore Yahwé Lui vouant le Culte !
3. Le Culte pur n'appartient-il pas à Yahwé ?
4. Ceux qui ont pris des patrons ('awliyâ'), en dehors de Yahwé, disent : « Nous ne les adorons que pour qu'ils nous rapprochent tout près de Yahwé ». En vérité, Yahwé jugera entre eux sur ce en quoi ils s'opposent.
5. Yahwé ne dirige pas celui qui est menteur et toujours incrédule.

(1) Sour. XXIX, 61.
(2) Sour. XXXI, 24-25.
(3) Sur les Juifs en Arabie, voir *Revue Biblique*, 1952, p. 465-467, le compte-rendu de l'ouvrage du Dr. Khaim Zeb Hirschberg, *Histoire des Juifs en Arabie depuis la ruine du Temple jusqu'à l'époque des Croisades*, publié en hébreu à Tel-Aviv, 1946, aux éditions Masadah. Cet ouvrage, est-il dit, « rappelle de façon scientifique et objective les affirmations profondes de ces deux races (arabe et juive) que les manœuvres intéressées de l'Occident ont réussi à dresser l'une contre l'autre dans une hostilité irréductible. » Nous verrons au cours de cette étude que les Arabes idolâtres de La Mecque étaient déjà farouchement dressés contre les Juifs.

6. Si Yahwé avait voulu se donner des enfants, Il aurait choisi parmi ce qu'Il crée, ce qu'Il aime le plus. Gloire à Lui ! Il est Yahwé, l'Unique, l'Invincible.

Ces croyants dont il est ici question vouent un culte aux associés, s'imaginant de la sorte se rapprocher de Yahwé (v. 4) ; (1) ils croient au Dieu des Juifs, qu'ils adorent sous le nom d'Allah. Ce sont des chrétiens, juifs eux aussi, mais séparés de leur souche originelle. Dieu jugera entre eux et ceux auxquels ils s'opposent, c'est-à-dire les juifs fidèles. Ces Chrétiens nous les rencontrons bien souvent à La Mecque. Il en est fait mention à maintes reprises dans le Livre arabe, mais un seul point nous intéresse ici : c'est que comme les Juifs de l'Arabie, ils reconnaissent le Dieu de Moïse comme leur propre Dieu, qu'ils désignent par le même vocable.

C'est encore, nous semble-t-il, à l'Allah des Chrétiens que fait allusion la sourate XXIX. La situation décrite dans cette sourate est assez claire. Le rabbin parle de navigateurs qui s'embarquent sur leurs bateaux. Ils prient Allah ; ils l'adorent, mais quand Allah les a conduits sains et saufs sur la terre ferme, voici qu'ils Lui donnent des Associés, c'est-à-dire dans ce contexte, qu'ils Lui associent Jésus et les Saints. (2)

Ce n'est pas le moment de démontrer que la lutte des Juifs contre les Chrétiens de La Mecque a été beaucoup plus ardente qu'on ne le soupçonne généralement ; que le rabbin mecquois a rencontré dans son apostolat beaucoup plus de difficulté avec les Chrétiens qu'avec les païens ; que le « Livre arabe » est plein d'allusions à cette lutte judéo-chrétienne. Pour l'instant qu'il nous suffise d'avoir dit qu'Allah n'est pas propriété des musulmans ; (3) que de nombreuses générations d'Arabes « avaient été catéchisées au nom d'Allah, avant Mohammed » et que beaucoup d'Arabes s'étaient convertis au christianisme, invoquant le Seigneur Tout-Puissant, le Dieu de Moïse sous le vocable d'Allah connu dans tout le monde sémitique.

3. — Allah des idolatres. — Les arabes non chrétiens et idolâtres connaissaient, eux aussi, le Dieu *Allah* avant la prédication mecquoise du rabbin, c'est-à-dire avant l'Islam. Cette conclusion est largement prouvée ; il nous suffira, par conséquent, de faire ici quelques simples remarques sur l'Allah des idolâtres de La Mecque, d'après le « Coran ». Dans la sourate VI, 137-138, le rabbin de La Mecque critique l'attitude des polythéistes arabes : « Ils donnent à Allah une part de ce qu'il a fait croître de la terre et des troupeaux : « Ceci est pour Allah », selon ce qu'ils prétendent, « et cela est à ceux que nous lui avons associés ». Mais ce qui est pour leurs associés ne parvient pas

(1) Voir aussi sour. XXXI, 11.

(2) Sour. XXIX, 65. Il est probable que le rabbin veut contrecarrer la prédication des Chrétiens qui cherchent à prouver la divinité du Christ par l'histoire de l'apaisement de la tempête, Matth. VIII, 23-26. Les disciples en danger invoquent le Seigneur ; mais une fois débarqués et hors de danger, c'est la puissance de Jésus qu'ils proclament ; voir aussi sour. X, 23 ; XVI, 56 ; XXXI, 31.

(3) Voir Nau (Fr.), *Les Arabes chrétiens de Mésopotamie et de Syrie du* VII^e^ *au* VIII^e^ *siècle*, Paris, 1933, p. 26, note : « Ce nom (Allah) n'appartient pas aux musulmans et il est la propriété des Arabes chrétiens ». Malheureusement, Nau ajoute à cette vérité une erreur de fait et de perspective quand il dit : « Mahomet le leur a emprunté (*certaitainement pas*), sans doute parce que lui-même l'employait depuis sa jeunesse ».

à Allah, tandis que ce qui est à Allah parvient à leurs associés ; combien mauvais est ce qu'ils jugent. De même, leurs associés ont paré de fausses apparences pour beaucoup d'associateurs le nombre de leurs enfants, afin de faire périr (ces associateurs) et de travestir pour eux leur culte. Si Allah avait voulu, ils n'auraient pas fait cela. Laissez-les donc, eux ainsi que ce qu'ils forgent ! » Ce texte de la sourate VI, versets 137-138, (1) de la période mecquoise, est d'une importance capitale pour l'histoire de la religion arabe anté-islamique, bien que cette importance ait échappé à la plupart des historiens et commentateurs.

Procédons à pas bien assurés. Ce texte, et il ne peut y avoir de doute sur ce point, s'adresse aux idolâtres de La Mecque, aux polythéistes de la Ka'ba. Ces polythéistes — non musulmans par conséquent — adorent une divinité placée au-dessus des autres. C'est Il-leh, Allah. Ces polythéistes — non musulmans — mettent à part pour *Allah (Lilleh)* une partie de leur récolte et de leur bétail. Une autre partie est réservée pour les associés. (1) Le « Coran » reproche à ces idolâtres de ne pas jouer franc jeu, dans leurs offrandes. Ils s'arrangeaient, en effet, dans leur distribution, de façon à conserver pour eux une partie de ces offrandes. Ils dépensaient la part d'Illeh, dit Ismaël Haggi dans son Commentaire du Coran, *Ruh el-Bayân*, pour leurs invités, leurs hôtes et leurs pauvres. Quel que soit le grief, un fait est certain, les polythéistes mecquois adorent Allah — le Dieu par excellence — auquel ils donnent des associés.

Allah est donc le Dieu des polythéistes. Il porte le même nom, possède exactement la même graphie que l'Allah des Juifs et des Chrétiens. De cette identité de nom et de graphie découlera toute la politique du rabbin de La Mecque, comme nous le verrons plus tard.

Pour l'instant, revenons au thème principal que nous révèle le texte cité. Dans le Panthéon arabe, il y a un Dieu suprême : Allah. Les Mecquois ne sont donc déjà plus de simples polythéistes. Dans leur « capharnaum » de divinités, ils ont mis un certain ordre. Il y a une tête, un chef : Allah. De polythéistes, les Mecquois ont glissé avant même l'arrivée de Mohammed vers une forme d'énothéisme, c'est-à-dire vers la suprématie d'un dieu sur la multitude des autres dieux et il est important de remarquer que cet énothéisme nous plonge en plein cœur de l'histoire de la révolution religieuse en Arabie au commencement du VIIe siècle de notre ère. Il constitue le tremplin d'où s'élancera le rabbin pour prêcher le monothéisme juif aux arabes. L'identité de nom facilitera, en effet, l'acheminement des polythéistes mecquois vers l'Allah des Hébreux et des Juifs, dont le rabbin s'efforcera de garder la pureté originelle contre les prétentions chrétiennes. En d'autres termes, tout l'art du rabbin, maître de Mohammed, sera, grâce à l'énothéisme arabe, de conduire les esprits vers le monothéisme juif concrétisé dans Yahwé. Il y aura transposition et glissement de concepts, sous l'identité de noms. Ce glissement qui s'opérera exclusivement sous l'influence juive, se manifestera tout d'abord, et visiblement, par un nettoyage de la Ka'ba.

(1) Voir aussi sour. XVI, 58 : « Ils donnent à ces divinités dont ils ne savent (rien) une partie de ce que nous leur avons attribué. Par Yahwé ! il vous sera certes demandé compte de ce que vous forgiez ! »

(1) Le « Coran » dit *nos associés* (fîhi shouraka'ou) et non pas comme traduit Montet, *op. cit.*, p. 227, v. 137, *leurs* associés.

Les commentateurs du Coran sont généralement passés à côté du v. 137 de la sourate VI, sans en percevoir le sens profond et la grande signification pour l'histoire religieuse de La Mecque aux VIe et VIIe siècles. D'après Abou Djafâr Tabari, (1) al-Baidhawi (2) Ismaël Haqqi (3) et même Mohamed Abdoû, (4) Mohammed aurait tout simplement, dans ce texte, reproché aux Mecquois leur coutume d'offrir à Allah une partie de leur récolte et de leur bétail. Les idolâtres ont tort *quand ils prétendent* (5) que « cela est pour Allah ». C'est cette prétention des Mecquois qui ferait, d'après eux, l'objet essentiel de l'intervention du « Prophète ». Cette habitude païenne est critiquable, répètent tous les commentaires, croyant interpréter fidèlement la pensée de leur maître, car à Allah on ne doit rien offrir, puisque tout Lui appartient. Ces exégètes font complètement fausse route. Mohammed n'est pour rien dans cette critique des polythéistes mecquois. C'est un rabbin juif qui parle et nullement Mohammed. Supposons même un instant que par impossible Mohammed soit lui-même directement intervenu dans cette affaire des offrandes faites à Allah, l'interprétation des commentateurs arabes n'en serait pas moins étrange et erronée. Comment Mohammed penserait-il à reprocher à ses compatriotes leur coutume d'offrir à Allah une partie de leur récolte et de leur bétail, alors qu'un peu plus tard, il demanderait lui-même (6) à ses compagnons de réserver à Allah un cinquième de leur butin : « Ils t'interrogeront (7) sur les butins ». Réponds : « Les butins appartiennent à Allah et à l'Apôtre » ; (8) « Sachez que chaque fois que vous faites du butin, le cinquième appartient à Allah et à son Apôtre ». (9) Par conséquent, le reproche de Mohammed à ses compatriotes ne pourrait d'aucune façon porter sur la prétention « d'offrir une partie de leurs biens à Allah ». Le grief qu'il pourrait leur adresser ne porterait que sur la façon dont ils conçoivent le partage. La part d'Allah, qui devait servir à soulager les pauvres, ne parvient jamais à destination ; ce sont les associés d'Allah qui, en fait, en profitent. Or, cette portion des associés, grossie dans le cas des Mecquois de la part d'Allah, était réservée aux prêtres et aux ministres du culte. Ce que Mohammed reprocherait à ses contemporains idolâtres, ce ne serait donc pas de présenter des offrandes à Allah, mais de ne rien lui donner, tout en faisant profession de lui offrir une partie de leurs biens.

En résumé, nous apprenons dans ces versets 137-138 de la sourate VI, qu'au sommet du Panthéon arabe, il existe une divinité suprême, Allah. Cet

(1) Né probablement en 889 ; mort en 923.
(2) Mort en 1282.
(3) Mort en 1724-1725.
(4) Né en 1849 ; mort en 1905. On peut lire sur Abdoû les pages 322-370 de GOLDZIHER (I.), *Die Richtungen der islamischen Koranauslegung*, Brill, Leiden, 1920 ; JOMIER (J.), *Le commentaire coranique du Manâr. Tendances modernes de l'exégèse coranique en Egypte*, Paris, G. P. Maisonneuve, 1954.
(5) « Quand ils prétendent », signifie, d'après les commentateurs sus-mentionnés et les traducteurs du Coran, que les Mecquois prétendent avoir le droit de faire des offrandes à Allah. Seul Kasimirski a glissé dans sa traduction une idée toute nouvelle : « Ceci est à Dieu (à Dieu *selon leur invention*) ».
(6) Toujours dans l'hypothèse des commentateurs, hypothèse dénuée de toute base.
(7) C'est le rabbin qui s'adresse à Mohammed.
(8) Sour. VIII, 1.
(9) *Ibid.*, 42 ; voir aussi sour. LIX, 71.

Allah des idolâtres n'a de commun que le nom, avec l'Allah des religions monothéistes, juive et chrétienne. L'Allah des arabes est le plus élevé des dieux ; il n'est pas l'unique. Aux yeux des juifs, le grand crime des polythéistes, fussent-ils même orientés vers une certaine hiérarchie, est de mettre à côté d'Allah des associés, des *surakâ.* (1) Allah est bon. Ce sont ses associés qui sont mauvais, méchants et perfides conseillers : « Ce sont eux qui ont poussé un grand nombre d'idolâtres à tuer leurs enfants ».

Quand ils auront renoncé à ces associés, purifié leur Ka'ba de ces pierres, sourdes, muettes et impuissantes, les Mecquois seront sur la bonne voie. Qu'ils conservent Allah — on s'arrangera avec lui — mais qu'ils chassent les associés. Ce sont des idoles, des idoles malfaisantes et qui obscurcissent la religion. La Ka'ba une fois balayée, la voie sera libre pour l'adoration de Yahwé, le Dieu unique révélé sur le Mont Sinaï. Chasser « les associés » de la Ka'ba serait par le fait même rendre à la religion sa véritable pureté et simplicité. (2) Il n'y a jamais eu qu'une seule révélation : elle fut faite à Abraham et à Moïse. Mais cette révélation a été obscurcie et obnubilée par toutes les déformations humaines. Le progrès religieux ne pourra s'accomplir que par un retour aux sources hébraïques ; et l'instrument de ce retour ne pourra jamais être qu'un juif et avant même d'aborder la lecture du « Coran », une question se pose, et elle se pose d'une façon inéluctable : Mohammed n'aurait-il été qu'un instrument entre les mains d'Israël pour convertir l'Arabie au judaïsme ou plus concrètement pour judaïser l'Arabie ?

Dans ce Panthéon mecquois, nous pouvons désormais distinguer un certain ordre. Ces figures de femme (Souwâ), de cheval (Ia'oûk), de lion (Yagoûth), d'aigle (Snar), d'homme (Wadd), ce sont les cinq divinités appelées faussement *noachiques.* Il y a aussi une trinité. C'est la trinité des filles d'Allah. Pour les idolâtres mecquois, Allah était un père de famille nombreuse, mais au fond très malchanceux. S'il a, en effet, beaucoup d'enfants, cette progéniture ne compte malheureusement que des filles ! : « Demande-leur : (3) Est-ce que ton Seigneur a des filles, comme vous avez des fils ? Ou bien avons-nous créé les anges femelles, eux étant témoins ? N'est-ce point par le fait de leur mensonge qu'ils disent : Allah a eu des enfants ? En vérité, ils sont des menteurs. A-t-il (Allah) préféré les filles aux fils ? Qu'en dites-vous ? Qu'en pensez-vous ? ». (4)

Beaucoup de ces filles d'Allah sont invisibles : ce sont les anges. Mais les Mecquois peuvent dans leur Panthéon vénérer des idoles qui sont ou représentent, elles aussi, des filles d'Allah. Ce sont ces divinités qui, à l'époque de Mohammed, ont d'ailleurs le plus de succès. Elles forment une trinité dont nous connaissons déjà les noms : Allât, al-'Ouzzâ et Manât, déesses vénérées

(1) Les grands coranisants parlent du « péché d'associationnisme ! » Mohammed, d'après eux, aurait été un spécialiste dans la lutte contre les « associationneurs ». De grâce, soyons plus simples. Ne croirait-on pas d'après certains pseudo-exégètes, que la simplicité de la pensée et de l'élocution est un signe de non-intelligence ! Bien souvent on cherche à « camoufler » la pénurie de pensée et de personnalité par une certaine « individualité » d'élocution.

(2) Sour. XXV, 57 : « Et ils adorent à côté d'Allah ce qui ne peut ni leur être utile, ni leur nuire. L'Infidèle est un auxiliaire (du Démon) contre son Seigneur » ; voir *ibid.*, 4.

(3) C'est toujours le rabbin qui s'adresse à Mohammed.

(4) Sour. XXXVII, 149-154 ; voir aussi LIII, 28 ; XLIII, 18 ; XVII, 2.

des Nabatéens et qui semblent avoir été importées de Bosra (1) en Arabie ; trinité féminine, (2) que le rabbin, comme nous le verrons, n'aura aucune peine à ridiculiser aux yeux des Mecquois.

Au-dessus de toutes ces divinités, plane Allah. (3)

Où est-il dans la Ka'ba ? Ne serait-il pas cette idole, qu'on appelle Houbal, « idole en cornaline rouge, placée au-dessus de la fontaine desséchée, où l'on jetait des offrandes ? ». (4) C'est possible, tout est possible ; mais dans ce cas, le nom de Houbal ne désignerait pas une idole concrète ; Houbal serait l'appellation primitive de *la* divinité, d'Ilah. Pour étayer cette identité entre Houbal et Allah, on remarquera, en effet, que le rabbin de La Mecque (5) qui combat avec ténacité le culte des idoles, des dieux associés, n'a jamais vitupéré contre Houbal, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire cependant si Houbal avait été réellement une idole, l'idole suprême. Ce silence, assez curieux, nous porterait à croire que Houbal n'est pas une idole, comme al-Lât, al-ʿOuzzâ et Manât, mais qu'il désigne la grande divinité, Allah, auquel à la Ka'ba on présentait des offrandes et qu'on interrogeait sur l'avenir à l'aide de baguettes. (6)

Pour les polythéistes mecquois, c'est évidemment Allah qui détient la plus grande puissance. Aucun associé ne possède une puissance égale à la sienne. Si Allah n'est pas le seul Dieu, il est le plus élevé. L'*Allah* des idolâtres n'est d'ailleurs sans doute pas une idole ; il est la divinité, le dieu par excellence, comme chez les autres sémites. Quand les Mecquois veulent donner à leurs paroles pleine autorité, c'est devant Allah et non pas devant une idole qu'ils profèrent leur serment : « Ils jurent par Allah, de leurs serments les plus solennels, (en disant) : « Allah ne ressuscitera point celui qui est mort ! » — Si ! une promesse qui repose sur Lui est vraie ! — Mais la plupart des hommes ne le savent pas ». (7)

> Dans ce texte, le rabbin s'adresse à des Mecquois qui ne croient pas à la résurrection des morts : les idolâtres affirment qu'Allah (c'est le Dieu des polythéistes de la Ka'ba) ne ressuscite point celui qui est mort. A cette affirmation le rabbin répond par une autre : Si, Allah ressuscitera. Nous en sommes

(1) P. SAVIGNAC, *Le sanctuaire d'Allat à Imran*, dans *Revue Biblique*, 1933, p. 405-422 ; 1934, p. 572-589; voir aussi *ibid.*, 1926, p. 26, 393.

(2) Sour. LIII, 19-21 ; XXXVII, 149.

(3) TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 22-23.

(4) G. RYCKMANS, *loc. cit.*, p. 310 B.

(5) La baguette a été depuis bien longtemps considérée comme l'instrument classique des magiciens. Elle était en usage chez les Egyptiens ; Jacob (Genèse XXX, 17) ; Moïse (Exode, IV, 2, 17, 20; VII, 9, etc.) se servaient de bâtons; voir aussi sur le tirage au sort chez les Juifs à l'aide de baguettes, MICHEL-PEETERS, *Evangiles apocryphes*, t. I, Paris, 1911, p. 81, 83, 85, 87 (Evangile du Pseudo-Matthieu) ; *Le Protévangile de Jacques*, *ibid.*, p. 19-23 ; PEETERS, *ibid.*, t. II, *l'Evangile de l'Enfance*, p. 84, 86-87. « Les artistes chrétiens eux-mêmes », écrit H. LECLERCQ, art. *Baguette* dans le *Dictionnaire* d'*Archéologie chrétienne et de Liturgie*, t. II, Première partie, col. 69-70, « n'ont pas hésité à représenter le Christ ou Moïse opérant des miracles, en se servant de la baguette ».

(6) Wellhauser qui fait cette remarque (voir RYCKMANS, *ibid.*), la met évidemment au compte de Mohammed, qui cependant n'a jamais eu à La Mecque la moindre initiative dans la lutte contre les idoles.

(7) Sour. XVI, 40.

sûrs, parce que toute promesse venant de Lui est vraie. Il est évident que dans la bouche du rabbin, le terme *Allah* a une tout autre signification que dans l'objection des idolâtres. Cet Allah, en effet, fait des promesses et ressuscite, tandis que l'Allah des Mecquois n'a fait aucune promesse et, par ailleurs, il ne fait pas ressusciter, au dire même de ses adeptes. Cet Allah des Juifs n'est autre que le Yahwé d'Israël; il en possède tous les attributs. Ce qui est encore plus remarquable, quand on lit attentivement les textes, c'est que dans leurs discussions, les Mecquois et le rabbin emploient le même terme *Allah*, sans toutefois parler le même langage. Cette confusion facilitera à notre avis, comme nous l'avons dit plus haut, l'effort apostolique du rabbin qui conservera sur ce point la terminologie arabe tout en lui insufflant un sens hébreu et juif.

« Les incrédules ont juré par Allah en leurs serments les plus solennels que si un Avertisseur venait à eux, ils se tiendraient certes dans une direction plus droite qu'aucune communauté. Or, quand un Avertisseur est venu à eux, cela n'a fait qu'accroître leur répulsion (de la vérité) »; (1) « Ils ont juré par Allah, en leurs serments solennels, que, si un signe leur apparaissait, ils y croiraient. Dis (leur) : ces signes ne se trouvent qu'auprès de Yahwé. Mais qui pourrait vous faire pressentir que, même si un signe (leur apparaissait), ils ne croiraient pas ? ». (2)

A travers tous ces textes qu'on pourrait multiplier, il paraît évident qu'au dessus des idoles du Panthéon, nous trouvons un dieu suprême. Ce dieu n'est pas une idole. C'est une divinité, par conséquent d'un ordre tout différent que les fétiches amoncelés dans la Ka'ba et cette divinité devant laquelle les idolâtres prononcent leurs serments les plus solennels, dont ils implorent le secours porte, elle aussi, le nom d'Allah.

En définitive, nous pouvons affirmer qu'Allah n'a aucun lien d'origine avec l'Islam. Bien avant l'Islam, on vénérait dans les tribus du Proche-Orient, un dieu suprême connu sous le nom d'Allah. Cette appellation recueillie par les juifs sera, bien avant Mohammed, adoptée par les chrétiens arabes. Et cet Allah des judéo-chrétiens ne désigne aucune autre divinité que le Yahwé de Moïse. C'est ce Dieu Yahwé, qui s'est nommé pour la première fois au Sinaï, qu'annonce à Mohammed et aux Mecquois le rabbin de La Mecque. En d'autres termes, il n'y a pas d'Islam fondé au VII^e^ siècle par Mohammed ; il n'y a pas un Allah, dieu spécifique des arabes, qui aurait révélé à Mohammed une religion nouvelle ; ce dieu n'est qu'un mythe sans aucune identité; Allah n'a jamais visité la Mecque ; l'Arabie n'a aucun droit à figurer parmi les nations du Livre. Il n'y a qu'un Dieu : le Yahwé de Moïse ; il n'y a qu'une seule révélation : celle du Mont Sinaï; il n'y a qu'un Livre : le Coran hébreu, seul Livre véridique de la Divinité, puisque, d'après le rabbin de La Mecque, les Chrétiens, juifs renégats, ne possèdant que des Écritures falsifiées. L'Islam, c'est

(1) Sour. XXXV, 40.
(2) Sour. VI, 109.

le judaïsme prêché aux arabes par un juif. Pour réussir dans ses plans grandioses de judaïsation de l'Arabie, le rabbin eut l'adresse de s'adjoindre un Arabe, un Arabe authentique, connu sous le nom de Mohammed. C'est sa suprême astuce.

Dès qu'on aborde les problèmes concernant le *curriculum vitæ* de cet Arabe, on se trouve orienté vers deux documents principaux : le Coran, extrêmement pauvre en données historiques, et la *Sira*, très prolixe en anecdotes et en récits de toutes espèces. Or, il a été positivement démontré que la *Sira*, ensemble des écrits s'occupant des gestes de Mahomet... énorme bibliothèque, sans analogue comme extension dans nos littératures occidentales, relevant en première ligne du hadîtz ou Tradition musulmane, n'est pas une source authentique d'informations. L'ensemble de la *Sira* n'est que broderie et imagination. Et de cette imagination, il faut sans cesse se défier, car « la Tradition n'a jamais travaillé au hasard, mais toujours en vue d'une thèse déterminée ». (1) Tout le monde le sait et malgré cela, des auteurs, cependant très avertis, continuent d'y puiser avec abondance pour rendre leur *Vie de Mahomet* attrayante et séduisante comme un roman policier. C'est de la mauvaise besogne.

Ce Mohammed dont nous venons de parler et qu'un rabbin convertit au judaïsme pour faciliter la réalisation de son propre idéal, s'appelait-il réellement Mohammed ? Ne s'agit-il pas plutôt d'un nom symbolique inventé par les Médinois pour caractériser d'un mot la carrière prophétique de leur héros? De Goeje a peut-être raison contre Caetani quand il remarque que « dès avant l'hégire, des musulmans faisaient choix de ce nom pour leur fils, espérant la bénédiction qu'il leur apporterait, et que le Prophète lui-même l'a donné à plus d'un nouveau-né. Si ce nom avait eu une signification symbolique, Mohammed en aurait défendu l'usage au lieu de l'encourager ». (2)

Si nous cherchons maintenant à préciser la date de naissance de Mohammed, d'autres difficultés surgissent aussitôt. On fait généralement naître Mohammed, en 570, l'année de l'Éléphant. Lisons attentivement la sourate CV, qui sert de base au raisonnement des musulmans et des érudits occidentaux :

1. N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a traité les Hommes de l'Éléphant ?
2. N'a-t-il point fait tourner leur stratagème en confusion ?
3. N'a-t-il point lancé contre eux des oiseaux, par vol,
4. qui leur jetaient des pierres d'argile,
5. en sorte que ton Seigneur en fit comme feuillage dévoré ?

Cette sourate, d'après nos grands savants, ferait allusion à un fait connu : un prince chrétien éthiopien Abraha, surnommé el-Achram, au nez fendu, à cause d'une blessure reçue dans un duel, aurait, à la suite d'un vœu, fait élever une église à Canâ dans le Yémen. Or, un jour il arriva que deux caravaniers de La Mecque, en voyage dans le pays, déposèrent des excréments dans ce sanctuaire chrétien. Pour se venger, Abraha décida d'organiser une

(1) H. LAMMENS, *L'âge de Mahomet et la Chronologie de la Sira*, dans *Journal Asiatique*, t. XVII (1911), p. 232 ; voir aussi : ID., *Qoran et tradition. Comment fut composée la vie de Mahomet*, dans *Recherches de science religieuse*, t. I, 1910, p. 26 et sq.

(2) M. J. DE GŒJE, *La filiation de Mohammed*, dans *Centenario della nascità di Michell Amari*, vol. I, Palerme, 1910, p. 158. — Il est possible que le nom primitif de Mohammed, ait été Qotam.

expédition de représailles sur la Ka'ba. Il en prit la tête, monté sur un éléphant. L'affaire tourna mal pour les Éthiopiens et la Ka'ba ne fut point souillée par les Chrétiens. (1) Telle est l'histoire qui aurait fourni le thème de la sourate CV, et comme ce fait exaltait le patriotisme mecquois, (2) les partisans de Mohammed crurent bon de faire coïncider la naissance du « Maître » avec cette « brillante victoire », remportée, d'après une tradition de seconde zone, en 570-571. Mohammed serait donc né à cette époque. Les musulmans modernes savent même qu'il naquit un lundi du deuxième quartier de la lune, « c'est-à-dire de la deuxième semaine du mois lunaire Rabî'I de l'année dite de l'Éléphant, date de l'invasion du Hedjaz entreprise (et d'ailleurs manquée) par le vice-roi du Yémen, Abraha, sous la domination byzantine, avec une armée où figura le plus grand éléphant du royaume byzantin ». (3)

Entre parenthèses, remarquons avec l'éminent auteur que nous citons en note, que ce bon petit Mohammed avait de la race. Il descendait, en effet, « d'Ismaël, fils d'Abraham, par des générations sur le nombre et le nom desquelles elle ne nous donne d'assurance que pour vingt-et-une, jusqu'à Adnâne, le reste étant enveloppé de doute et d'incertitude », « c'est-à-dire qu'il faut admettre 2260 ans entre Isamël (= Ismaël) et Abdallah, le père de Mohammed ». (4) N'est-ce pas là un travail historique admirable ! Quelle belle candeur !

Pour justifier le rapprochement entre la sourate CV et la naissance de Mohammed, les érudits contemporains ont remarqué que les anciens arabes n'avaient aucun moyen de fixer les grandes divisions du temps. Chez eux, les mois et les années se succédaient comme un ruban se déroulant d'une façon uniforme, sans que personne puisse jamais stabiliser ce déroulement continu par une date précise. Il est donc normal que, dans cette incapacité de mesurer le temps, les Arabes des VI^{e}-VII^{e} siècles aient compté par comparaison : Mohammed serait né à l'époque d'une expédition éthiopienne organisée contre La Mecque. « Mahomet lui-même », écrit Lammens, « a ignoré son âge et ne semble pas s'en être préoccupé. Il serait facile de le prouver ; le calcul par années lui demeura pratiquement étranger, comme il le fut aux Arabes préislamiques et aux Compagnons du Prophète, tous indifférents à la chronologie ». (5) Dans ces difficultés de comput, on comprend fort bien que les anciens arabes, au lieu de compter, comme nous le faisons, par chronologie absolue, aient procédé, par rapprochement de faits. Ce comput par comparaison n'a rien en soi que de très normal. Il était en usage naguère encore dans nos campagnes, à une époque où les illettrés constituaient la majorité du peuple. Mais si ce comput en soi est normal, qui ne voit que les biographes arabes ont cher-

(1) HUART (CL.), *Histoire des Arabes*, t. I, 1912, p. 87.
(2) Tout ceci, évidemment, n'est que pure imagination.
(3) DRAZ (M. A.), Professeur à l'Université du Caire (Al-Azhar), *Initiation au Koran. Exposé historique, analytique et comparatif*, Paris, Presses Universitaires, 1951, p. 4. Ce travail constitue l'une des deux thèses, soutenues le 15 décembre 1947 à l'Université de Paris, et grâce auxquelles l'auteur a mérité le grade de Docteur ès-Lettres avec la mention « Très Honorable ». Nous joignons nos félicitations à celles du jury, en nous permettant de suggérer à l'auteur pour une prochaine édition, une légère correction au titre de son travail : tout simplement d'y supprimer le terme *historique*, car ce travail n'a *absolument rien* qui corresponde aux exigences critiques, même les moins rigoureuses.
(4) DRAZ, *ibid.*, p. 4 et note 1.
(5) LAMMENS (H.), *L'âge de Mahomet et la chronologie de la Sira*, *ibid.*, p. 210.

ché en rapprochant la victoire mecquoise sur les Éthiopiens, de la naissance de Mohammed, à mettre en évidence et en relief la prédestination de leur Prophète ? La tradition qui est seule en cause dans ce rapprochement fantaisiste entre la naissance de Mohammed et l'aventure d'Abraha n'a cherché qu'à grandir le « Prophète » arabe. C'est pour elle une façon d'entourer cette naissance de merveilleux, d'un merveilleux, d'ailleurs, sans beaucoup de relief. La *Sira* a toujours des visées apologétiques. C'est pourquoi certains érudits ont attaqué cette tradition sur son propre terrain, en démontrant qu'il ne peut y avoir de concordance entre la razzia éthiopienne et la naissance de l'arrière petit-fils d'Abraham ! Cette razzia, en effet, eut lieu sans doute vers 530, c'est-à-dire une trentaine d'années avant ce qu'on croit être la date de naissance du futur mari de Khadidja.

Abandonnons d'ailleurs tous ces calculs, toutes ces hypothèses de pure imagination et relisons en paix la sourate CV dont nous avons reproduit plus haut le texte intégral. Comme nous pouvons le constater, il n'est absolument pas question de la naissance de Mohammed et l'exégète n'a vraiment aucune raison d'établir un pareil rapprochement. Rien dans le texte ne peut suggérer cette conclusion assez drôle. Par ailleurs, l'historien perd son temps quand il cherche à démontrer que les Arabes n'avaient pas encore au VII^e siècle de calendrier et qu'ils se servaient pour « dater » un événement de la méthode comparative. Toute dissertation sur les Arabes tombe ici à faux, puisque cette sourate CV n'a pas été rédigée par un Arabe, mais par un Juif, toujours le même, instructeur de Mohammed. Ce Juif, arguant d'un fait divers auquel il cherche à donner un relief tout particulier, essaie de démontrer à Mohammed que Yahwé n'est pas à court de ruse dès qu'il s'agit de précipiter la ruine des ennemis d'Israël. Quel magnifique exemple n'a-t-il pas donné de sa puissance et de son astuce en faisant trouer comme passoires les chrétiens d'Éthiopie, par des oiseaux qui les pourchassaient en leur lançant des boules d'argile. Cette sourate CV fait partie des documents qui feraient allusion dans le Coran arabe à l'animosité du rabbin de La Mecque contre les Chrétiens. Il faut toujours se souvenir en lisant ce livre arabe qu'il a été, comme nous le dirons plus tard, rédigé par un Juif et que ce livre d'histoire religieuse est foncièrement anti-chrétien. Quant au rapprochement entre cette sourate CV et la date de naissance de Mohammed, il est tout simplement le fait de la *Sira* cherchant à exalter son héros et n'a par conséquent aucune consistance. De la date de naissance de Mohammed, nous ne savons en fait absolument rien. Tout au plus, peut-on rapporter ici la suggestion du P. Lammens, d'après laquelle, Mohammed ne serait pas né en 570, mais dix ans plus tard, c'est-à-dire en 580 et serait mort par conséquent à 52 ans, en pleine force virile : « A l'encontre d'autres Prophètes, ses prédécesseurs, comme Noé, Abraham, il ne fut pas compté au nombre des vieillards. Contre cette assimilation, son extérieur eût protesté. Il venait de voir naître son dernier fils, Ibrahim et n'avait pas renoncé à l'espoir d'une nombreuse postérité, cette caractéristique des Prophètes d'après le Coran. La mort seule l'empêchera de contracter plusieurs mariages nouveaux, les fiancées étant arrivées trop tard. La fin de sa carrière coïncide précisément avec de nombreuses combinaisons matrimoniales ». (1)

(1) *Ibid.*, p. 237.

C'est à la tribu des Qoraïsch — que les historiens postérieurs feront naturellement descendre d'Abraham — qu'appartenait, dit-on encore, le nouveau né. Cette tribu était divisée en deux principales familles : les Omeyya et les Hachim dont les conditions sociales étaient bien différentes. Nomadisant autour de La Mecque, ces bédouins, dans un passé tout proche, s'étaient hasardés à établir leurs tentes au milieu même de l'agglomération mecquoise. Très entreprenants, ils s'étaient constitués gardiens de la Ka'ba. Devenus riches et omnipotents, ces demi-sédentaires, trafiquants de monnaie et usuriers, faisaient jadis villégiature à Taïf qui possédait les meilleurs raisins de l'Arabie. A la fin du VIe siècle, les Omeyya conservaient encore leurs richesses; mais, par contre, la famille des Hachim à laquelle appartenait Mohammed, avait perdu son ancienne splendeur. A la fin du VIe siècle, bien qu'ils fissent effort pour remonter la pente, les Hachimites demeuraient encore les parents pauvres de la tribu.

Abdallâh, le père de Mohammed, devait être un idolâtre fervent, comme son nom l'indique : Abdallâh, serviteur d'Allah, ce qui signifie probablement gardien de la Ka'ba. Comme tous les Hachimites, il était pauvre. A son fils, qu'il ne vit jamais ou qu'il eut à peine le temps d'apercevoir, Abdallâh ne laissa, *dit-on*, qu'un très mince héritage : cinq chameaux et une esclave éthiopienne ! Ce qui est certain, c'est que plus tard, le rabbin de La Mecque rappellera à Mohammed son enfance malheureuse et la bonté de Dieu à son égard : « Il t'a trouvé pauvre et il t'a enrichi ». (1) Orphelin de père, Mohammed, âgé seulement de quelques mois, perdit, dit-on, sa mère Amina, l'une des deux épouses d'Abdallâh. Mais on n'est jamais seul dans une tribu. Les Arabes avaient et conservent encore aujourd'hui le sens de l'hospitalité, dont les premiers bénéficiaires sont les membres de la famille. Les Hachimites, pauvres et avides, dont Mohammed se défiera toujours, ces demi-nomades que la tradition musulmane décrit comme des hommes au long nez, « assez allongé pour boire avant les lèvres », allaient prendre l'enfant en charge. Mohammed finit par échouer chez un certain Abdelmottalib, un parent certainement, et que l'on suppose être son grand-père. Abdelmottalib, dont le nom véritable était peut-être Spayba, était à cette époque, le plus aisé des Hachimites, d'après la légende. Il conserva auprès de lui son petit-fils, pendant deux années, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Mohammed pouvait avoir environ huit ans, trop jeune encore pour « se débrouiller » par ses propres moyens. Où va-t-on le caser désormais ? La parenté ne lui manquait pas et le clan des Hachimites était nombreux. Abdelmottalib aurait eu de ses six femmes différentes, au moins cinq fils. Si Abdallâh était mort, il en restait encore quatre autres, quatre oncles de Mohammed. Il y avait :

1. — Aboû Tâlib, pas riche, même miséreux et qui ne voulut jamais se convertir au judaïsme, malgré l'insistance de Mohammed. Un jour Aboû Tâlib, agissant au nom de la tribu des Qoraïsch, interviendra auprès de son neveu pour le prier de cesser ses prédications, jugées offensantes pour les Mecquois, mécontents — on le conçoit facilement — de la conversion d'Omar à la religion d'Israël. (2)

(1) Sour. XCIII, 8.
(2) C'est à cette intervention d'Aboû Tâlib que ferait allusion, raconte-t-on, la sourate XXXVIII, BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 238 note.

2. — Hamza, lui aussi, pauvre comme les autres Hachimites. Sa fille passait pour être la plus jolie du clan. Hamza, d'après une tradition invérifiable, aurait été tué à la razzia d'Ohod, le 25 janvier 625.

3. — Aboû Lahâb, qui se montra un des adversaires les plus acharnés de la religion juive, prêchée par son neveu. Nous avons dans la sourate CXI, une preuve de l'animosité particulière du rabbin contre cet oncle de Mohammed.

4. — Abbas, qui avait acquis une grosse fortune comme son frère Aboû Lahâb; mais, contrairement à ce dernier, Abbas adoptera comme son neveu, la religion de Moïse, sans doute avant la victoire de Badr, en janvier 624. (1)

Ce fut à Aboû Tâlib qu'aurait été confié Mohammed après la mort d'Abdelmottalib. Aboû Tâlib était pauvre, vivait de l'escorte des caravanes. Dans ses mois de présence à La Mecque, il faisait office de gardien de la Ka'ba, privilège qu'il sera obligé, dit-on, de céder plus tard à son frère Abbas, pour une dette qu'il ne pouvait acquitter. (2) Comme tous les petits galvaudeux de son âge, Mohammed passait son temps à s'amuser autour de la Ka'ba, fier de raconter à ses petits camarades qu'il était parent du sacristain du Temple. A l'époque des caravanes, il aimait sans doute à se faufiler en piaillant au milieu des chameaux, les frappant sur les jarrets avec son bâton, leur jetant des pierres, reniflant quelque mauvais tour à jouer et sûrement quelque larcin à commettre. Personne évidemment ne pensa jamais à lui apprendre à lire et à écrire.

On raconte qu'un jour Aboû Tâlib aurait emmené son neveu dans une des nombreuses caravanes qui partaient de La Mecque pour Gaza. Ce n'est pas impossible : Mohammed était pauvre. Il n'avait en mains aucun métier et il est tout naturel que son oncle ait pensé à l'emmener dans ses voyages. C'était l'occasion de lui faire gagner quelques sous et de le préparer au métier de caravanier. De cette façon, il ne mourrait pas de faim. Ce petit déluré de Mohammed dut se trémousser de joie à la pensée de partir si loin et de voir du pays. Il allait pouvoir se jucher sur un chameau qu'il tirerait aux passages difficiles, en hurlant comme un grand. Il serait allé, raconte toujours la légende, jusqu'à Bosra de Syrie; (3) au marché qui se tenait chaque année pendant trois jours, au souk Hobâchâ, dans le Tihama qui s'étend de la presqu'île de Sinaï jusqu'à la côte occidentale et méridionale de l'Arabie. C'est dans le Tihama qu'on installera plus tard, au x^e siècle, des fabriques de papiers. (4) Peut-être Mohammed alla-t-il aussi au marché de Ghorah, une des villes les plus importantes du Yemen. (5)

(1) Voir Montet, *op. cit.*, p. 279, la note 5, très amusante.

(2) Toujours d'après la légende.

(3) Il y avait beaucoup d'Arabes dans la région de Damas. Les Romains avaient même désigné cette région sous le nom d'Arabie et Bosra était devenue la capitale de ce nouveau royaume de Damas ; voir Aigrain, article *Arabie* dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie*, t. III, col. 1158 — 1339. On y trouvera une très sérieuse mise au point sur : 1. — L'Arabie ; 2. — Les origines chrétiennes en Arabie ; 3. — La diffusion chrétienne dans les régions arabes ; 4. — Le christianisme dans l'Arabie du Sud ; 5. — Les chrétiens à La Mecque.

(4) Blum (A.), *La route du Papier*, Grenoble, 1946, p. 62 ; Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, trad. de Slane, t. II, p. 406-410 ; Quatremère, *Notices et Extraits B. N.*, Paris 1865, t. XX, p. 407.

(5) Voir Caetani, *Annali dell'Islam*, t. I, Milan, 1906, p. 168 ; Huart, (Cl). *Une nouvelle source du Qoran*, dans *Journal Asiatique*, t. IV (1904), p. 126-129.

C'est dans ces expéditions, que Mohammed aurait apprit à connaître les mœurs des différents pays qu'il traversait, et qu'il aurait acquis l'expérience du commerce. Il était dès cette époque en excellente voie. Il réussira dans la vie. A La Mecque on le regarde déjà comme un garçon « très débrouillard ». On en parle et on vante ses initiatives. Il n'est encore que commis, mais déjà on pressent qu'il ira loin. C'est ici que se place dans la carrière de Mohammed un événement extraordinaire, un véritable conte de fées : son mariage avec Khadidja. Cette femme avait réputation de grande commerçante. Elle avait perdu son premier mari, banquier ; elle n'avait plus le second, lui aussi banquier, soit qu'il fut mort, soit qu'elle en fut divorcée. Khadidja cherchait un homme qui l'aiderait dans son commerce, un homme intelligent, qui posséderait l'expérience des caravanes. Mohammed réunissait ces qualités. Le choix de cette femme est fait. Comme la suite de notre récit le montrera, il n'est d'ailleurs pas impossible que le rabbin de La Mecque ait directement favorisé ce mariage.

Mohammed est jeune, entreprenant. En le prenant à son service, Khadidja, que nous croyons juive, y trouvait son compte et assurait du même coup l'avenir de ce jeune homme, trop intelligent pour rester commis. Mohammed commença par devenir l'associé de cette veuve. C'est lui désormais qui organisera ses caravanes. Khadidja l'aurait chargé de plusieurs expéditions en Syrie et dans le Yémen. Et pendant ses absences, Khadidja rêve à ce beau jeune homme. Il n'est pas riche. Qu'importe. Il est plein d'espérance. Mais quel dommage qu'il soit si jeune ! Quinze années les séparaient, au détriment de Khadidja. Elle avait, dit-on, une quarantaine d'années, et lui vingt-cinq. L'amour ne connaît pas d'obstacle, et malgré la différence d'âge et de niveau social, Khadidja qui a toute l'initiative dans cette aventure décide d'épouser Mohammed ; elle deviendra la « Mère des Croyants ».

Ce récit traditionnel du mariage de Khadidja et de Mohammed, soulève, à vrai dire, quelques sérieuses difficultés : comment dans cette Arabie, où les sens sont si précoces, Mohammed aurait-il attendu l'âge de vingt-cinq ans pour prendre femme ? Et s'il a réellement attendu cet âge pour se marier, comment a-t-il pu choisir une femme de quarante ans ? Chacun sait qu'à cet âge, les femmes arabes sont depuis longtemps déjà flétries et fanées. Pourquoi dans une région où l'on est si facilement polygame, Mohammed n'aurait-il pris qu'une seule femme ? On se sent mal à l'aise dans cette combinaison matrimoniale. (1)

Pour rester dans la ligne du vraisemblable, admettons que Khadidja épousa Mohammed, mais que nous ignorons la date de ce mariage et l'âge respectif des deux conjoints.

Mohammed est désormais casé. Il avait pleinement réussi et rapidement il était sorti du rang. De petit commis, de convoyeur de caravanes, de trafiquant dans les expéditions, Mohammed par son mariage avec une femme que les deux maris précédents, banquiers Makhzoumites, avaient rompue aux affaires, entrait désormais dans le grand commerce mecquois. (2) Le rabbin le lui rappellera au début de sa mission :

(1) Lammens (H.), *L'âge de Mahomet, loc. cit.*, p. 241.
(2) Comme on s'imagine que Mohammed a écrit le « Coran », on a voulu retrouver dans ce livre arabe des traces de la langue commerciale mecquoise et on nous renvoie

(Yahwé). . . . .
6. Ne t'a-t-il pas trouvé orphelin ? Et il t'a donné un abri.
7. Et il t'a trouvé errant et il t'a guidé.
8. Et il t'a trouvé pauvre, et il t'a enrichi ! (1)

. . . .

4. N'avons-nous pas élevé haut ta réputation ?
5. En vérité, à côté de l'adversité est le bonheur.
6. En vérité, à côté de l'adversité est la félicité. (2)

Ce qui nous fait douter aussi que Khadidja à l'époque de son mariage ait été quadragénaire, c'est la succession des maternités que la tradition lui attribue. Elle mit au monde quatre filles. Au fond, ce n'était pas très glorieux pour un arabe de n'avoir que des filles. La tradition musulmane mit fin à cette espèce d'infamie, en faisant de Mohammed le père d'un fils, appelé al-Qasim (3) et même de trois, de quatre, de huit garçons, qui arrivaient au monde par groupe de deux, au moins. On devait bien cela à la mémoire de Mohammed ! La tradition se chargeait de combler avec ampleur les déficiences de la réalité ! Avoir des enfants, c'était une dignité, un signe de caractère prophétique. (4) Mohammed ne pouvait manquer de posséder ce signe de sa destinée. Postérité et richesse sont deux concepts qui constituent la définition intégrale de la complète félicité terrestre. (5) Un Mohammed sans fils n'était plus un prophète ; il était à peine un homme. Mais l'histoire ne connaît pas les complaisances des haditz. Pour elle, Mohammed ne sera jamais que le père fantôme de fils diaphanes. Les filles qui n'ont aucune valeur en elles-mêmes, ne sont cependant pas à dédaigner. Elles représentent une monnaie d'échange souvent très estimable ; on peut les utiliser pour des alliances. Une fille, c'est la porte ouverte à de multiples combinaisons. En fait, les filles de Mohammed, si insignifiantes soient-elles, font partie essentielle de l'histoire de l'Islam naissant.

Zaïnab, qu'on croit être l'aînée parce qu'elle se mariera la première, épousera un neveu de sa mère, Aboû'-l-Aci ben Rabica. Elle faisait un riche mariage. Au moment de l'hégire, le ménage villégiaturait à Taïf et ne semble pas avoir suivi le père et le beau-père à Médine. « On dit » que Zaïnab, mère de deux enfants : un fils, Ali, et une fille Omâna, mourut avant son père Mohammed.

Après Zaïnab, on place parfois Roqaïa, sans être nullement sûr de cet ordre dans la succession des naissances. Elle fut donnée à un fils d'Aboû Lahâb. Ce mariage eut lieu évidemment avant tout apostolat de Mohammed, d'après les traditionnalistes qui répugnent à voir la fille du grand apôtre du monothéisme épouser un idolâtre. Quand Aboû Lahâb refusa de reconnaître la religion nouvelle et combattit son neveu, Roqaïa qui était une brave

à la sourate médinoise, III, 12. On a voulu voir aussi une similitude entre la langue commerciale du Coran et celle de Salomon (*Encycl. Islam*, t. III, p. 686 B, article *Muhammad*). Évidemment, nos coranisants modernes sont, eux aussi, très imaginatifs.

(1) Sour. XCIII, 6-8.

(2) Sour. XCIV, 4-6.

(3) On le déduit de la konia de Mohammed, dénommé Aboû'l-Qasim, mais ce raisonnement est loin d'être concluant.

(4) Sour. XIII, 38.

(5) Voir Sour. LXXIV, 12-13 ; LXVIII, 14 ; LXXI, 20 ; LXIV, 15 ; III 8, 112 ; LVII, 19 ; LXIII, 9.

fille et digne de son père, quitta son mari ! Elle ne voulait pas rester dans une famille hérétique. Elle divorça pour se convertir, comme son papa, au judaïsme. Roqaïa n'avait alors qu'une vingtaine d'années, âge de l'amour. Roqaïa était juive d'adoption, et elle était belle. Or, parmi les Qoraïsch, il y avait un jeune homme qui passait, lui aussi, pour être beau. Il s'appelait Othman. Cette fois, Mohammed ne s'y laisserait plus prendre. Othman aurait la fille, mais à condition de se faire juif lui aussi, et d'accepter le monothéisme d'Israël. Othman comprit et conclut marché avec Mohammed qui devenait ainsi son beau-père. Othman acquit dans l'Islam naissant une place considérable et deviendra vers 644 le troisième Khalife. C'est ce gendre de Mohammed qui préparera, raconte-t-on, l'édition définitive du « Coran », ce qui suppose chez lui un sens politique très avisé et une astuce incomparable. Afin d'accaparer pour son compte personnel les « paroles d'Allah », Othman aurait pris soin de faire détruire tous les exemplaires coraniques. Par là même, il devenait le maître absolu de la religion « mahométane ». Cette édition du Coran nous apparaît comme l'acte politique le plus considérable de la carrière d'Othman. Curieux personnage, que nous connaissons si peu et sur lequel repose tout le développement de l'Islam ! Malgré ses succès militaires en Nubie et en Perse, il réussit par son népotisme et son accaparement « de la Révélation » à mécontenter le « parti musulman ». Il mourut assassiné par des énergumènes, peut-être des juifs agissant sans doute à l'instigation d'Ali et de la veuve de Mohammed, Aïcha. Roqaïa ne vit pas ce tragique dénouement ; elle était morte sans postérité. Sa sœur Omm Koltoûm l'avait déjà remplacée dans le harem d'Othman. Omm Koltoûm est le véritable portrait de sa sœur Roqaïa. On dirait deux sœurs siamoises. Elles ont les mêmes gestes et la même destinée. Comme Roqaïa, Omm Koltoûm est donnée à un fils d'Aboû Lahâb, et comme ce fils est aussi ennemi du judaïsme que son père et que son frère, Omm Koltoûm le quitte. Plus tard, Othman lui ouvrira sa maison et son cœur. C'était, au fond, très commode.

Nous craignons fort cependant qu'Othman n'ait embrassé qu'une ombre et que Omm Koltoûm ne soit qu'une pure invention pour augmenter la progéniture de Mohammed. Il est difficile de faire dans l'histoire une place à un fils qui n'existe pas. Mais on peut glisser une fille dans le sillage de sa sœur.

A quelle date naquit Fathîma, la quatrième fille de Mohammed et de Khadidja, nous ne le savons pas. On ne peut prendre au sérieux les récits des biographes arabes, dans lesquels les intrigues politiques et le truquage systématique des sources, ont bien plus de part que les faits positifs. A l'âge d'une vingtaine d'années, c'est-à-dire à l'âge où la plupart des femmes arabes sont mariées depuis longtemps, cette grande fille amorphe fut offerte à Ali, le premier hachimite rallié à l'Islam juif, l'un des fils d'Aboû Tâlib, le tuteur bienveillant de Mohammed. Le ménage vécut d'abord très pauvrement. La santé de Fathîma était précaire; Ali n'avait pas de métier et il y eut bientôt au foyer deux enfants : Hasan et Hosaïn qu'ils pouvaient à peine nourrir. Ali aurait bien voulu se donner une seconde épouse, une fille du riche Aboû Djahl. Elle aurait sûrement amélioré son « ordinaire ». Mais Mohammed qui professait une morale très stricte pour les autres, s'y refusa toujours. Le pauvre Ali dut s'incliner. Fathîma mourra quelques mois après son père. Ali s'en consolera avec une rapidité fort compréhensive.

Quant à Khadidja, elle mourut, dit-on, en 620. Mohammed, s'il est réellement né en 580 aurait eu une quarantaine d'années. De prime abord, le ménage paraît avoir été des plus heureux. Khadidja n'aurait pas eu à disputer le cœur de son mari à d'autres femmes. Il n'y avait pas de harem chez la commerçante de La Mecque. De plus, le nombre assez élevé d'enfants qui naquirent de cette union, en nous confirmant que la femme de Mohammed n'était sans doute pas aussi âgée que le fait croire une tradition toujours suspecte, attesterait le grand amour des deux époux. Enfin, c'est à ces belles années de bonheur conjugal que ferait peut-être allusion le « Coran », évidemment d'après les grands érudits : « Et c'est aussi l'un des signes qu'il ait créé pour vous, de vous-mêmes, des épouses, pour que vous habitiez avec elles. Et il a établi entre vous l'affection et la tendresse. En vérité, en cela, il y a des signes pour ceux qui réfléchissent ». (1) Mais sait-on jamais ? Si l'on en juge par la psychologie simplement humaine, Khadidja qui avait déjà fait deux expériences de mariage, qui connaissait, sans aucun doute, l'impétuosité sexuelle de son mari, a dû exercer sur lui une jalouse vigilance et le tenir constamment en laisse. Il a fallu qu'elle soit forte pour limiter à elle seule les amours de son fougueux époux. Après tout, y a-t-elle réussi ? Qui pourra jamais nous le dire ? Khadidja était forte, parce qu'elle était riche. Mohammed a dû se sentir continuellement en infériorité sociale, le « petit garçon » de la maison. Sans doute, il était bien le mari, mais sa femme pouvait s'en séparer, comme elle l'avait déjà fait, dit-on, pour le mari précédent. Il est probable que Mohammed vécut sous cette menace constante de divorce. Heureusement, il avait des enfants qui pouvaient par leur simple existence le sauver d'une disgrâce toujours possible. Quoiqu'il en soit, la mort de Khadidja paraît avoir été pour le volcanique Mohammed une véritable libération. Enchaîné pendant toutes ses années de mariage, redevenu libre par la disparition de sa femme, (2) il donnera rapidement libre cours à son tempérament et prendra une magnifique revanche des restrictions passées. Avec l'héritage que lui laissa sans doute Khadidja, il va pouvoir enfin fonder et entretenir un respectable harem : on lui connaît quinze femmes, simultanément, sans compter les concubines. Mohammed est devenu quelqu'un ! Il n'a plus à rougir de son complexe d'infériorité, Après être resté fidèle, se plaît-on à dire, pendant des années à une seule femme, toujours la même, Mohammed, encore jeune, devient insatiable pendant les douze dernières années de sa vie. Aïcha ne manquera pas de l'accabler de reproches. Mohammed lui-même sentait bien l'anomalie de sa conduite. Même pour les Arabes polygames, il dépassait maintenant les bornes, parce que, dans ce domaine, il faisait fi de toutes lois auxquelles cependant il avait promis d'obéir, en acceptant la religion d'Israël. (3).

(1) Sour. XXX, 20.

(2) C'est-à-dire qu'après la mort de sa femme juive, Mohammed, enfin libéré, reprendra instantanément ses habitudes arabes.

(3) Voir COHEN (A.), *Le Talmud*, Paris, 1950, p. 218 : « Comme la Bible, le Talmud autorisait la polygamie, mais il ne la conseillait pas. Dans ses pages, on recueille sur ce point des opinions variées. « Un homme peut épouser autant de femmes que bon lui semble », affirme une autorité. Une autre déclare qu' « il ne peut en avoir plus de quatre »; voir aussi sour. IV.

Quand on nous parle de l'union idéale de Mohammed et de Khadidja, on comprend maintenant que nous restions quelque peu sceptique. Il nous est difficile de croire qu'un homme d'un tel débordement soit resté pendant des années fidèle à une seule femme. Ou bien, il a été réellement fidèle et dans ce cas il nous faut admettre que Khadidja avait une poigne de fer et que son mari, mal à l'aise sous une pareille férule, craignant à chaque instant de perdre sa situation, ne jouissait pas du parfait bonheur. Ou bien, il n'est pas resté fidèle et il a dû ruser maintes et maintes fois pour se soustraire aux regards soupçonneux d'une femme plus âgée que lui et par conséquent jalouse. C'est l'histoire quotidienne de l'humanité et Mohammed n'avait, certes, aucune tendance à l'exception.

Les historiens font mine de croire tout à fait normale la conduite de Mohammed vis-à-vis des femmes. Nous jugeons d'après nos mœurs occidentales et nos habitudes chrétiennes ! Nous sommes des rigides qui ne comprenons rien à l'Orient ! En fait, nous connaissons tous ces « clichés » centenaires et désormais désuets, aveux d'impuissance chez ceux qui les répètent encore. Montet glisse assez sournoisement que Mohammed fut presque un modèle de vertus : « Quant aux mariages qu'il contracta, Mahomet, en tout, n'eut que quinze femmes, dont onze seulement à la fois ». (1) Pour Tor Andrae, Mohammed doit être jugé non point « d'après nos conceptions morales, mais d'après celles qu'il avait lui-même. Pour comprendre son attitude sous ce rapport, nous devons connaître les mœurs de l'Arabie préislamique et les conditions alors existantes, avec lesquelles la morale sexuelle de Mahomet forme contraste ». (2) Mohammed aurait été un miroir de vertus. C'est nous, hommes du XX^e^ siècle, nous, Occidentaux, nous, tout imprégnés de christianisme, qui faisons fausse route dans les jugements que nous osons porter sur l'ascète Mohammed ! Cette audace nous l'avons et nous prétendons soutenir que vis-à-vis de ses contemporains, des Mecquois, des arabes polygames, Mohammed fut un scandale. La preuve, c'est que sur leurs remontrances, le rabbin se vit forcé de demander à Mohammed de restreindre le nombre de ses femmes : « Il n'est point licite à toi, (de prendre) encore (d'autres) femmes, en dehors de tes esclaves, ni de les changer contre (d'autres) épouses, fusses-tu ravi par leur beauté. Yahwé, de toute chose, est observateur ». (3)

Les Mecquois du VII^e^ siècle n'arrivaient pas à prendre au sérieux ce fameux Prophète et ils le disaient ouvertement et avec crudité : « Mohammed, tu n'es qu'un menteur ». Par contre, les commentateurs musulmans ont vu dans le débordement sexuel de Mohammed une preuve évidente de sa mission divine. Suivons bien la courbe de leur raisonnement : Par lui-même, affirment-ils, Mohammed était naturellement chaste. La preuve, c'est qu'il resta pendant des années, l'homme d'une seule femme. S'il en fut tout autrement après la mort de la « mère des croyants », on ne peut donc pas en rendre responsable le Prophète lui-même, le grand vertueux et la conclusion s'impose : c'est la volonté divine et elle seule, par l'intermédiaire d'un missionnaire qualifié, qui poussa Mohammed, dans une direction contraire à son tempérament. Ce n'est

(1) MONTET, *op. cit.*, p. 23.
(2) TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 187.
(3) Sour. XXXV, 52.

pas Mohammed qui agit, mais Allah qui agit en lui. Plus Mohammed s'abandonnera à ses passions et plus il apparaîtra comme un instrument manié par le Très-Haut. Voilà du moins une théologie facile à accepter. Raspoutine n'a rien innové quand il insinuait aux femmes que le salut était dans la contrition. Or la contrition n'existe que là où il y a péché. Plus on péchera, plus il y aura de contrition et plus grande sera la chance du bonheur éternel. Raspoutine ajoutait que la meilleure façon pour ces femmes, de pécher, était tout simplement de se commettre avec lui. Cette coupe de raisonnement nous la retrouvons chez la plupart des historiens — musulmans et occidentaux, anciens et modernes — à propos même du Coran. Le Coran existe, c'est un fait. Or, Mohammed ne savait ni lire ni écrire, c'est un autre fait. Donc, le Coran n'a pu être composé par lui, mais par Allah. C'est une certitude! Après de pareilles « inepties », nous ne pouvons formuler qu'un vœu; c'est que tous ces coranisants abandonnent Courteline et se mettent au moins pendant quelques mois à l'école d'Aristote, le vrai technicien du syllogisme.

Comme nous l'avons dit, nous n'écrivons pas une biographie de Mohammed. Nous n'avons point pareille prétention. Tout au plus, à l'aide de quelques textes, essayons-nous — en attendant que la pleine lumière soit faite — de soulever un coin du voile de la véritable physionomie de Mohammed et d'orienter ainsi l'esprit de nos lecteurs vers l'intelligence réelle et solide des pages qui vont suivre. Chacun d'ailleurs peut contrôler nos dires, en se référant au « Coran » lui-même, au seul « Coran », que nous nous efforçons de lire d'après les règles normales de la saine critique. Nous avons trop souffert de cette absence de critique loyale et sincère, chez la plupart des biographes de Mohammed et des arabisants traducteurs du « Coran », pour ne pas réagir massivement. Nous reviendrons dans notre travail sur Médine sur ce chapitre des femmes de Mohammed. Mais nous ne voulons pas achever cet avant-propos sans faire une dernière réflexion. Pour les coranisants, le Livre Sacré révélé par Dieu reste dans la ligne toute objective de la Révélation. Comme ce n'est pas Mohammed, mais Allah qui en est l'auteur, ils en concluent que le Coran n'a aucune attache avec le Prophète *(sic)* dont le rôle n'est qu'un rôle de répétiteur et rien de plus. Entre la Révélation et Mohammed, il n'y aurait, selon eux, qu'un rapport de contenant à contenu. Mais qui repousserait le contenant, mépriserait le contenu. Mohammed ne serait qu'un simple canal de transmission. Si la cause instrumentale qui est une vraie cause conserve nécessairement, comme nous l'avons vu plus haut, sa nature, sa forme propre, son action et ses habitudes individuelles et collectives, il n'en va pas de même quand on raisonne sur un simple « tuyau ». Le Coran, pour tous les historiens et les érudits, serait essentiellement une proclamation d'Allah par le tuyau-Mohammed. « Cette poésie (du Livre Sacré) », dit un traducteur du Coran, qui résume fort justement la doctrine traditionnelle, « est impersonnelle. Jamais le Prophète ne se met en cause ou laisse transparaître aussi peu soit-il de son tempérament *(sic)*. Comment le pourrait-il, du reste, puisque c'est Dieu qui parle par sa bouche *(sic)*. Aucune émotion humaine ne traverse jamais l'harmonie prédicante du Livre et, quand parfois un souffle la soulève, c'est un souffle divin. Cette impassibilité, ce manque d'humanité est surtout visible dans les versets qui traitent de morale et ont un tour impératif *(sic, sic)* ». (1) Pareille déclaration est en contradiction absolue avec tout le

« Coran », et constitue presque un abus de confiance vis-à-vis des lecteurs ou trop pressés ou trop crédules. Comment donc se fait-il que chacune des révélations soit une réponse au problème du moment auquel se heurtait Mohammed? D'où vient cet à propos merveilleux de l'Esprit qui sait si bien comprendre les intérêts personnels et passionnels de Mohammed ? Bien loin d'être impersonnel, le « Coran » est le carnet de route, psychologique, religieux et guerrier d'un rabbin juif aux prises avec les idolâtres arabes. Le « Coran », c'est l'histoire de Mohammed ; c'est sa biographie, le récit de son évolution, de sa conversion, de ses difficultés intérieures, de ses remords de conscience, de son impuissance personnelle, de ses heurts multiformes avec ses contemporains. C'est cette histoire que nous allons essayer de raconter dans les pages qui suivent, consacrées à la période mecquoise.

Le 25 juin 622, Mohammed, prédicateur du judaïsme, et ses adeptes convertis eux aussi à la religion d'Israël seront contraints de déguerpir sous les assauts combinés des idolâtres et des chrétiens. Ce départ peu glorieux, qu'on dénommera l'hégire, inaugurera dans l'histoire de l'Islam une période toute nouvelle, qui nous ouvrira, en temps opportun, d'autres perspectives.

(1) PESLE-TIDJANI, *Le Coran*, p. XIV.

LIVRE I

CONVERSION DE L'IDOLÂTRE MOHAMMED AU JUDAÏSME

LIVRE I

CONVERSION DE MOHAMMED AU JUDAISME

I. — UN PRÉDICATEUR JUIF A LA MECQUE.

Il n'y a pas que des idolâtres à La Mecque ; à côté d'hommes qui vénèrent les idoles et adorent le grand dieu Allah, il y en a d'autres qui professent et prêchent des idées religieuses toute différentes. Lisons par exemple la sourate XCII :

1. (Je le jure) par la nuit quand elle s'étend !
2. Et par le jour, quand il brille !
3. Et par Celui qui a créé le Mâle et la Femelle.

4. En vérité, les résultats de votre effort sont divergents.

5. Celui qui donne et qui craint Dieu
6. Et déclare vraie la Très Belle (Récompense)
7. A celui-là Nous faciliterons (l'accès) à l'Aise Suprême.

8. Celui qui est avare, empli de suffisance
9. et traite de mensonge la Très Belle (Récompense)
10. à celui-là, Nous faciliterons (l'accès) à la Gêne Suprême.

11. Et à rien ne lui servira sa fortune, quand il sera à l'abîme. (1)

12. C'est à Nous qu'appartient la Direction !
13. A Nous, certes, qu'appartiennent la (Vie) Dernière et Première !

14. Je vous ai donc avertis d'un Feu qui flamboie,
15. Que seul recevra en partage le plus scélérat
16. qui crie au mensonge et se détourne

17. Mais dont est éloigné le Craignant-Dieu
18. Qui donne son bien pour se purifier
19. Qui n'accorde à personne un bienfait appelant récompense,
20. (mais agit) seulement pour rechercher la face de son Seigneur très Auguste
21. Certes, celui-là sera satisfait !

(1) Voir Ps. XXXVII, 16 : « Mieux vaut peu pour le juste que tant de fortune pour l'impie » ; Prov. XV, 16 : « Mieux vaut peu avec la crainte de Yahwé qu'un trésor avec l'inquiétude » ; *ibid.*, XVI, 8 ; XVII, 1.

L'auteur de ce petit discours commence par prendre à témoin de ses paroles, la nuit et le jour. Un homme qui commence par faire un serment a certainement des choses graves à énoncer et il demande à ses auditeurs de le croire — de le croire sur parole. Dans tout serment, il y a la gravité de l'objet qu'on atteste ; un manque de preuves témoignant directement de la véracité du fait ou de l'objet ; enfin une supplique adressée à l'interlocuteur pour solliciter son acquiescement moyennant certaines garanties. L'auteur de la sourate XCII prend à témoin de ce qu'il va dire tout ce qu'il y a de plus évident dans le monde : le jour et la nuit. L'écrivain prend aussi à témoin un être qu'on ne voit pas, mais qui de toute évidence aussi, existe réellement : cet être est « celui qui a créé le Mâle et la Femelle » (v. 3) (1). D'après Blachère, « l'expression *le Mâle et la Femelle*, selon une tradition ancienne, désigne Adam et Ève » (2). On croirait que Blachère ait peur d'appeler par son nom cette tradition ancienne. On ne peut cependant pas hésiter un seul instant. L'auteur de notre sourate XCII se réfère clairement à un document que tout le monde connaît : le livre de la Genèse : « Et Dieu créa l'homme à son image. Il les a créés Mâle et Femelle ». (3)

Voici donc un écrivain qui, pour donner du poids à ses paroles, se réfère solennellement au Dieu de la Genèse, à Yahwé créateur du jour et de la nuit, du Mâle et de la Femelle. Ce Dieu créateur est représenté ici d'après les données bibliques et ce Dieu n'a rien de commun, si ce n'est peut-être le nom, avec l'Allah de la Ka'ba dépourvu de toute puissance créatrice.

Oui, je le jure par la nuit, par le jour, par Yahwé, le Créateur, l'humanité se distingue en deux catégories : d'un côté se trouvent les hommes qui font l'aumône, les Craignants-Dieu, qui croient en la vie future (v. 5-6), qui donnent leurs biens pour se purifier (v. 18), qui ne font pas l'aumône pour recevoir une récompense, (v. 19) mais uniquement pour rechercher la face de leur Seigneur (v. 20).

Ce n'est certainement pas là un idéal d'idolâtre et cependant il n'y a rien de nouveau dans ce langage. Cette attitude de foi et de bienfaisance n'est étrange que pour ceux qui ignorent l'Ancien Testament : la théologie de cette sourate est, en effet, exclusivement juive. Par exemple, les termes (*wa*)*ttaqà* employés au verset 5 de cette sourate XCII = *et s'abstenir de quelque chose par crainte ; illā l-ataqà*, du verset 17 = *qui craint Dieu*, évoquent une conception spécifiquement hébraïque des rapports de l'homme avec Dieu ; c'est par crainte qu'on fait le bien, par crainte qu'on évite le mal. C'est cette théologie que nous trouvons déjà condensée dans une réflexion d'Abraham : « Il n'y a sans doute aucune crainte de Dieu dans ce pays, et l'on me tuera à cause de ma femme ». (4)

(1) Voir aussi LXXV, 39 : « De l'être humain, Il a créé les deux sexes, le Mâle et la Femelle ». Le créateur désigne ici sans conteste, le Yahwé des Juifs ; LI, 49 : « De toute chose, Nous avons créé un couple » ; LIII, 21 : « Avez-vous le Mâle et, Lui, la Femelle ».

(2) Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 29. Qu'on ne s'étonne pas, après de pareilles remarques, que les coranisants n'aient rien compris au « Coran » et aux origines de l'Islam.

(3) Genèse, I, 27.

(4) Genèse, XX, 11.

Sur l'expression, *les Craignants-Dieu*, voir aussi sour. LXXVII, 41 : « En vérité, les *Craignants-Dieu* (participe actif du verbe *ettaqa*) seront parmi des ombrages et des sources et des fruits qu'ils convoiteront »; LXXVIII, 31-35 : « En vérité, aux *Craignants-Dieu* reviendra un lieu convoité, des vergers et des vignes, des (Belles) aux seins formés d'une égale jeunesse et des coupes débordantes » ; LXIX, 48 : « En vérité c'est là un avertissement pour les *Craignants-Dieu* »; XLIV, 51 : « Les *Craignants-Dieu* seront dans un séjour paisible, parmi des jardins et des sources » ; L, 30 : « (Le jour où) le Paradis sera tout proche des *Craignants-Dieu* » ; XV, 45 : « Les *Craignants-Dieu* seront parmi les jardins et les sources » ; XIX, 64 : « Voilà le jardin que nous donnons en apanage à ceux de nos serviteurs *qui nous ont craint* » ; *ibid.*, 73 : « Nous sauverons ceux *qui Nous ont craint* » ; XXXVIII, 49 : « En vérité, pour *ceux qui craignent Yahwé*, leur lieu de retour sera bien agréable » ; XXXIX, 21 : « Ceux au contraire *qui ont craint leur Seigneur*, auront des salles au dessus desquelles d'autres salles seront construites et au pied desquelles couleront des ruisseaux. Promesse de Yahwé ». Blachère traduit l'expression *Craignants-Dieu* par *pieux*, ce qui rend le texte absolument exsangue. L'auteur chercherait-il à écarter tout rapport entre L'A. T. et le Coran ? (voir plus haut, p. 54, n. 2). Le terme *Attaqa* et ses dérivés ne veut pas dire *pieux*, mais signifie exactement le *Craignant-Dieu*, terme biblique qui signifie lui-même : *celui qui craint Yahwé*. Traduire *attaqa* par *pieux*, comme le fait constamment Blachère, c'est couper le Coran arabe de sa racine juive, l'extraire brutalement de son milieu. Ce n'est pas avec ces tendances à la chirurgie qu'on peut écrire une histoire vivante des origines de l'Islam.

Cette notion de *crainte de Dieu*, *crainte de Yahwé* est essentiellement hébraïque. D'une façon globale, cette expression est équivalente de piété envers Dieu, Ps. XXXVI, 2 : « Chez l'impie est endurci le péché au fond du cœur ; point de crainte de Dieu devant des yeux ». Le Craignant-Dieu observe les commandements de Yahwé et lui rend le culte auquel Il a droit : « Crains Dieu et observe ses commandements, car c'est le devoir de tout homme », Ecclé., XII, 13, etc... Cette expression originairement hébraïque est reprise par les évangélistes (Luc I, 50 ; Act. X, 2, 22, 35 ; Apoc. XIX, 5 et par s. Paul (Col. III, 22). Il y a plus. A Rome, le *Craignant-Dieu* ou simplement le *Craignant*, désigne le prosélyte juif, celui qui suit le judaïsme. Il faut remarquer que dans la littérature juive et les livres de l'A. T., la crainte de Dieu n'exclut pas le précepte d'amour. Elle en est même la directe expression ; voir Deut. VI, 4-5 : « Écoute, Israël : Yahwé, notre Dieu est seul Yahwé. Tu aimeras Yahwé, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces » ; Lévitique XIX, 18 : « Tu aimeras

ton prochain comme toi-même. Je suis Yahwé », mais le sentiment fondamental qui, dans l'A. T., relie le créature au Tout-Puissant créateur, est incontestablement la crainte, qu'il ne faudrait d'ailleurs pas confondre avec la peur. La crainte est un sentiment extrêmement complexe, un mélange de respect, de vénération, de retenue ; voir, par exemple Talmud éd. MOISE SCHWAB, traité des Berakhoth, IX, 7 ; t. I, p. 170-172 ; *ibid.*, t. I, p. 171 : « L'Éternel a prononcé du mal contre toi (I Rois, XIII, 23). Agis donc envers Lui soit par crainte, soit par respect, car si tu éprouvais de la haine contre lui, souviens-toi que tu dois l'aimer, et un ami ne doit pas haïr ; ou bien, agis par respect, car si tu venais à te révolter, tu te souviendrais que tu dois le craindre, et celui qui éprouve de la crainte ne se révolte pas.

Il y a sept sortes de Pharisiens : 1° celui qui accepte la Loi comme un fardeau ; 2° celui qui agit par intérêt ; 3° celui qui se frappe la tête contre le mur pour éviter la vue d'une femme ; 4° celui qui agit par ostentation ; 5° celui qui vous prie de lui indiquer une bonne action à accomplir, ou 6° celui qui agit par crainte, et 7° par amour ».

M. Maritain a bien distingué crainte et peur, quand il écrit : « Il n'est pas vrai que l'Ancien Testament ne connaissait que la crainte, comme on le dit trop souvent avec une extraordinaire légèreté. Le précepte de l'amour, que le Nouveau Testament a mis dans une lumière incomparable l'Ancien Testament ne l'ignorait point et l'avait déjà formulé, qu'il s'agisse de l'amour de Dieu, ou de l'amour du prochain ». (M. MARITAIN, préface à l'ouvrage de BAHYA IBN PAQÛDA, *Introduction aux devoirs des cœurs*, traduit et présenté par CHOURAQUI (André), Paris, (sans date), p. XVI-XVII. — Sur la crainte de Yahwé, voir quelques beaux textes, Deut. X, 12, 20 ; Job, XXVIII, 28 ; Proverb. II, 4 ; IX, 10 ; XXIII, 4 ; Ps. XI, 10 ; LXXXVI, 11 ; Jér. X, 6-7.

Le *Craignant-Dieu* se reconnaît à deux qualités essentielles : la foi et l'aumône. Le Craignant-Dieu, est-il dit dans la sourate XCII, est celui qui donne (XCII, 5), le Craignant-Dieu est celui qui donne son bien pour se purifier (*ibid.*, 18) ; le Craignant-Dieu n'accorde à personne un bienfait appelant récompense (*ibid.*, 19) ; s'il donne, c'est uniquement pour rechercher la face de son Seigneur (*ibid.*, 20). (1) « Ton Seigneur », est-il dit ailleurs, « n'était pas capable de faire injustement périr ces cités alors que leurs habitants pratiquaient la sainteté ». (1)

Tous ces textes nous ramènent à la morale biblique et talmudique : les anciens Hébreux réservaient dans leurs champs un petit coin pour les pauvres et les étrangers. (2) Le droit de glanage (épis, grains de raisin, olives) était reconnu par la Loi, (3) ainsi que la dîme.

(1) Sour. XI, 111.
(2) Lévit., XIX, 9.
(3) *Ibid.* ; voir aussi Lévit., XXIII, 22 ; Deut., XXIV, 21 ; Ruth, II, 15-16.

Par ailleurs, le Talmud insiste sur la discrétion qu'on doit apporter dans la façon de faire l'aumône. D'après le Talmud de Babylone, « le rabbin Jannai, ayant vu un juif faire l'aumône publiquement, lui dit : « Il vaut mieux ne pas faire l'aumône que de la faire ainsi » ; un autre rabbin disait : « Celui qui fait l'aumône en secret est plus grand que Moïse lui-même, notre maître ». « C'est pour Dieu qu'il faut agir, pour rechercher la face du Seigneur ». *Wajhi rabbihi l-a'là*, dit le verset 20 de notre sourate XCII, c'est-à-dire *pour la face de Dieu, pour lui plaire*. Les juifs avaient une crainte de Yahwé si profonde qu'ils redoutaient de le voir. D'après eux, Yahwé était d'une telle puissance, qu'un seul de ses membres, pour parler au figuré, comme sa main ou sa face, lui suffisait pour exercer son empire ou procurer la suprême béatitude. C'est dans la ligne de cette théologie qu'il nous faut comprendre le verset 20 de notre sourate XCII : « ... agit seulement pour rechercher la face de mon Auguste Seigneur ».

La foi en la Résurrection, au Jugement dernier, au Paradis et à l'Enfer fait partie naturellement des qualités exigées du Craignant-Dieu : « Il doit déclarer vraie la Très Belle Récompense » (v. 6). (1) A la seconde catégorie d'hommes appartiennent les avares, les orgueilleux et les incroyants. Ceux-là ne connaîtront pas les joies du Paradis, mais seront précipités dans le feu : « Celui qui est avare, empli de suffisance et traite de mensonge la Très Belle Récompense, à celui-là Nous faciliterons l'accès au Grand malheur. Sa fortune ne lui servira à rien quand il courra vers cet abîme » (v. 8-11). « Je vous ai déjà avertis du Feu qui flamboie, qu'affronte seul le Très Impie, qui crie au mensonge et se détourne » (v. 14-16). Jethro disait déjà à Moïse : « Choisis parmi tout le peuple, des hommes capables, craignant, des hommes sûrs, qui haïssent le gain illicite, et fais-en des chefs du peuple ». (2) Là encore, le « Coran » arabe rejoint l'A. T. qui condamne l'avare et l'orgueilleux : « J'implore de toi deux choses » — paroles d'Agour, fils du Yaqué, de Massa — « ne les refuse pas avant que je meure : Éloigne de moi mensonge et fausseté ; ne me donne ni pauvreté, ni richesse ; laisse-moi goûter ma part de pain, de crainte qu'étant comblé je n'apostasie et ne dise : « Qui est Yahwé ? », ou encore qu'étant indigent, je ne dérobe et ne profane le nom de Dieu ». (3) L'avare, l'orgueilleux et l'impie sont tout prêts pour le malheur éternel. Malheur à celui qui ne craint pas. Le feu le guette et personne parmi les incroyants ne pourra l'éviter. Yahwé est le maître de tout : c'est à Lui qu'appartient la Direction ; Lui seul est capable de créer et de ressusciter (v. 12-13).

(1) Wa çaddaqa bil'- hocnà = et qui ajoute foi à la plus belle. *Çaddaqa* signifie : *ajouter foi à... croire que c'est vrai, sincère, véridique : Croire à la plus belle :* Kasimirski traduit : *et qui ajoute foi à la plus belle parole de la Révélation*. D'après le contexte, il s'agit sans aucun doute de la plus belle récompense, réservée aux Craignants-Dieu, tandis que le feu, *narun*, brûlera les incroyants, c'est-à-dire les hommes qui se refusent à croire à la Loi révélée par Yahwé à Moïse sur le Mont Sinaï. — *Hocna* signifie tout ce qui est beau au moral. Ce terme désigne aussi les 99 épithètes dont est qualifié Yahwé : le Grand, le Majestueux, etc... La traduction de MONTET, *op. cit.*, p. 845, v. 6 : *et qui a la foi la plus belle*, est manifestement insoutenable.

(2) Exode, XVIII, 21.

(3) Prov. XXX, 7-9 ; voir aussi Ps. XLIX, 7 ; LII, 9 ; etc... Notre travail est véritablement un travail d'orientation et nous ne pouvons songer à faire l'étude comparative complète (entre le « Coran » arabe et l'A. T.) de chacune des idées que nous rencontrons. Il nous suffit de donner ici quelques indications.

Avec cette sourate XCII, nous sommes en plein milieu biblique, loin de l'atmosphère polythéiste des idolâtres mecquois. L'auteur nous met en face d'un Dieu universel, créateur de l'Univers, du jour et de la nuit, du Mâle et de la Femelle, un Dieu auquel appartiennent la vie future et la vie d'ici-bas, un Dieu maître du Jugement, du Paradis et de l'Enfer. Celui qui croit et qui fait le bien jouira d'un bonheur éternel ; quant à celui qui est avare, orgueilleux et qui ne craint pas, il recevra en partage un tourment qui ne finira jamais. Tout ce que je vous dis, je le jure par Yahwé, Dieu qui ne ment jamais et dont les promesses ne sont jamais vaines.

Ce n'est pas la première fois que l'auteur de cette sourate XCII intervient publiquement auprès des Mecquois et qu'il se débat avec les Qoraïsch : Je vous annonce le Jugement et vous ne voulez y croire. Pour vous, ce Jugement est un mensonge. Tout est mensonge à vos yeux. La Résurrection est mensonge ; mensonge aussi de faire le bien : « Je vous ai déjà avertis (dans mes discours précédents) du feu qui flambe (v. 14). (1) Nul n'y brûlera si ce n'est le plus scélérat qui crie au mensonge et qui tourne le dos ». (v. 14-16) Pour les idolâtres, c'est un menteur celui qui follement annonce un Jugement dernier. Longtemps, longtemps, les Mecquois regimberont à cette idée du Jugement. Le Jugement est un mensonge ! Montet qui commente ce passage de notre sourate XCII, 16, déclare tout simplement et sans préavis, que c'est le Coran qui constitue un mensonge pour les Mecquois. (1) Le Coran ? Mais où est-il donc ce Livre ? Nous verrons bientôt que le Coran arabe n'existait pas encore à l'époque où nous sommes. Il ne verra le jour qu'au début de la seconde période mecquoise. Pour l'instant, il n'y a qu'un seul Coran, le Coran hébreu, le Coran de Moïse dont il sera parlé bientôt. Ce sont des réflexions comme celles de Montet qui brouillent toute l'histoire des origines de l'Islam et qui témoignent d'une totale méconnaissance de la véritable situation.

Un point est acquis : la sourate XCII est tout imprégnée de théologie et d'esprit biblique. C'est la doctrine hébraïque sur les Fins dernières, c'est le Dieu des Juifs qu'annonce aux Mecquois idolâtres l'auteur de notre sourate et il attache une telle importance à son message, qu'il le fait précéder par un serment solennel qui a la même tonalité biblique que le corps de la sourate.

Ce caractère « scripturaire » de la sourate XCII, bien établi, une question concrète se pose à notre esprit : quel peut bien être l'auteur de cette sourate ? Pour l'instant, nous ne voulons répondre à cette question que par des hypothèses — pour ne pas effaroucher trop tôt nos érudits coranisants, et ces hypothèses se réduisent à trois : ou bien c'est Allah, le Dieu des Arabes, qui aurait révélé à Mohammed le mystère des Fins dernières. Cette première hypothèse — certitude pour les musulmans et pour les traditionnalistes occidentaux — doit être écartée résolument, comme non-sens historique. Remarquons tout d'abord que cet Allah révélateur n'aurait aucune personnalité propre. Sa révélation ne lui aurait demandé aucun effort. Ce grand Allah n'aurait fait que répéter la révélation de son confrère Yahwé, sans ajouter aucune nouvelle particularité. Vis-à-vis de Yahwé, cet Allah ferait figure de pauvre. Il est même si pauvre qu'il n'apporte aucun message original. Il y a plus. Il est

(1) MONTET, *op. cit.*, p. 846, n. 2.

si pauvre qu'il n'existe même pas en dehors de Yahwé. Quel serait, en effet, cet Allah des Arabes ? Il ne pourrait être que l'image exacte, une « image télévisée » du Dieu des Juifs : créateur du ciel et de la terre, Dieu Tout-Puissant, un Dieu qui ressuscite sa créature, Dieu souverain Juge, récompensant les bons et précipitant les mauvais en Enfer. ALLAH N'EST QU'UN MYTHE. Mohammed serait-il donc l'auteur de la sourate XCII, que nous cherchons à identifier ? C'est la thèse des incroyants occidentaux, thèse insoutenable, qui ne peut résister à un seul instant de réflexion. A l'époque où nous sommes, en effet, c'est-à-dire au début d'une prédication monothéiste à La Mecque, Mohammed, comme nous allons le voir bientôt, est encore polythéiste, comme ses compatriotes et quand il abandonnera les idoles ancestrales, ce sera pour se convertir au Dieu de Moïse. En supposant même que cette sourate XCII soit postérieure à la première période mecquoise, l'érudit ou l'historien objectif ne pourra pas davantage l'attribuer à Mohammed. Cette sourate XCII et la doctrine biblique ne sont pas liées, en effet, par quelques rapprochements de textes parallèles. Du parallélisme des textes, on pourrait conclure à la rigueur que l'auteur de notre sourate a puisé directement ou indirectement dans les Livres saints d'Israël et que par conséquent Mohammed a connu l'A. T. Mais entre la sourate XCII et l'A. T., il y a beaucoup plus qu'un rapprochement de textes : ces deux productions littéraires sont liées, soudées par le même esprit, par la même âme, à tel point que sans crainte d'erreur, on peut affirmer que la sourate XCII a été rédigée par un auteur totalement imprégné de la doctrine et de l'âme judaïque. Pour faire de Mohammed l'auteur de cette sourate, il nous faudrait supposer chez lui un revirement subit et total, un changement d'âme, une assimilation complète du judaïsme.

Reste une troisième hypothèse qui paraît toute normale : c'est de penser qu'un discours si profondément enraciné dans le judaïsme n'a pu être prononcé que par un juif authentique, un juif en chair et en os. Tout historien honnête est conduit vers cette conclusion : un juif s'agite à La Mecque. Il y prêche publiquement, s'adresse directement aux idolâtres mecquois, les menace des peines de l'Enfer, s'ils refusent de croire à son message. Ce juif se présente aux arabes comme le Prophète de Dieu. Il connaît la Bible et le Talmud et il cherche à convertir les idolâtres à la religion d'Israël ! Dans cette hypothèse — qui nous achemine à vrai dire vers la certitude — Mohammed n'aurait absolument rien à voir avec la sourate XCII. Cette sourate se développe dans des idées qui lui sont, à cette époque, complètement étrangères. Elle n'intéresse ni sa formation religieuse, ni son apostolat personnel. C'est une sourate essentiellement juive, non seulement d'inspiration juive, mais prononcée, prêchée par un juif, connaissant parfaitement la Bible et le Talmud, comme nous venons de le dire, sourate prononcée et prêchée par un juif s'adressant aux Arabes, déjà habitués à entendre ces histoires juives, qu'ils ne veulent d'ailleurs pas accepter comme véridiques ! Imagine-t-on un juif, se présentant aux Arabes, comme Prophète de Dieu, et démolissant la vieille religion de La Mecque ! Et cependant le fait est là : dans cette sourate XCII, un juif annonce aux Mecquois la religion d'Israël, dans le but évident de les amener au judaïsme.

Le livre arabe, que nous appelons « Coran » — et qui n'est pas le Coran — comprend donc des sourates dont Mohammed n'est point l'auteur, dont

les pensées, le style et la forme littéraire ne peuvent d'aucune façon lui être attribués ; qu'on ne peut non plus attribuer à Allah, un Allah dont personne ne connaît l'identité et dont les révélations auraient manqué vraiment d'originalité. Il y a donc dans le livre qu'on appelle « le Coran », des sourates qui ne sont ni divines, ni « mahométanes », des sourates juives, écho de la prédication d'un juif aux arabes de La Mecque. Et si cette sourate XCII est une sourate rabbinique, le serment qui l'introduit est, lui aussi, rabbinique! Tout s'enchaîne évidemment. Les historiens, théologiens, exégètes, érudits, savants d'Université, tolba des Médersas professent pour ces petits chefs-d'œuvre que constituent ces serments une admiration sans borne, illimitée, presque béate. On trouve, disent-ils, au début de quelques sourates des serments d'une grande élévation, d'un style ciselé et d'une rare beauté ; oui, mais c'est un juif qui en est l'auteur !

La sourate XC qui, chronologiquement, doit être toute proche de la sourate XCII, nous maintient, elle aussi, dans une atmosphère biblique et juive. Ici encore l'auteur fait précéder son discours d'un serment (1) qui, cependant, ne voudrait pas être un serment :

1. Non ! Ce n'est pas la peine que je jure par ce pays
2. par cette ville où tu habites.
3. (Ce n'est pas la peine que) je jure ni par le père ni par l'enfant. Ce que je vais dire est d'une telle évidence, que je n'ai pas besoin de jurer.
4. Nous, Dieu, Nous avons créé l'homme dans la misère! [Pourquoi jurer pour attester la vérité d'une telle constatation ! Cet homme créé dans la misère, vous le connaissez tous. (2) Il crie au mensonge quand nous parlons de la vie future].
5. Croit-il que nul ne pourra rien contre lui ?
6. J'ai dévoré, dit-il, un bien considérable
7. Croit-il que nul ne l'ait vu ?
8. N'est-ce pas Nous qui lui avons donné deux yeux
9. une langue, deux lèvres
10. N'est-ce pas Nous qui lui avons indiqué les deux voies ?
11. Et cependant il ne s'est pas engagé dans la voie qui monte
12. Et qu'est-ce qui t'apprendra ce qu'est la voie ascendante ?
13. C'est affranchir un esclave,
14. Ou bien, par un jour de disette, nourrir
15. Un orphelin proche parent
16. Ou un pauvre dans le dénuement

. . . .

18. Ceux-là seront les gens de la Droite. (3)

(1) Le serment, c'est pour l'instant, le seul moyen dont dispose le rabbin pour accréditer ses paroles. Après la composition du Coran arabe, qui par le fait même de son existence, authentiquera la véracité du Coran hébreu révélé à Moïse par Yahwé, l'attestation par serment disparaîtra complètement. Mais au début de la prédication du rabbin, il n'est pas encore question du Coran arabe et c'est le serment qui donne force et puissance à la parole du rabbin et il en sera ainsi jusqu'au début de la seconde période mecquoise.

(2) Il est très probable que l'auteur de cette sourate vise, non pas l'humanité tout entière, mais un riche marchand mecquois qui s'opposait à la prédication du juif.

(3) Le v. 17 : « C'est être, en outre, du nombre de ceux qui ont la foi, se conseillent mutuellement la constance, se conseillent mutuellement la douceur » est considérée comme postérieur, par Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 113-114, probablement à cause de sa longueur (voir *ibid.*, t. II, p. 100). Or, nous verrons plus tard qu'on ne peut conclure de la longueur d'un verset à son origine médinoise.

C'était un grand acte de piété pour les anciens hébreux et juifs que la libération des captifs : *fakko, raqaba,* comme dit le v. 13 de cette sourate XC. La loi obligeait de le traiter avec beaucoup d'humanité et comme la plupart des captives étaient des filles et des femmes, le Deutéronome permet même de contracter mariage légitime avec elles. (1) Par ailleurs, les Psaumes contiennent de magnifiques prières pour le retour des captifs (2) et le Psaume CVI est un cantique d'action de grâce adressé à Yahwé par un captif libéré.

Le code mosaïque réclame aussi protection pour les Orphelins, *yâtôm* : « Vous ne contristerez point la veuve et l'orphelin. Si vous les contristez, ils crieront vers moi et j'entendrai leur cri, ma colère s'enflammera, et je vous détruirai par l'épée, et vos femmes seront veuves, et vos enfants des orphelins. (3) D'après l'auteur de la sourate XC, il ne peut également exister de véritable pureté sans le soulagement des *itim*, des orphelins. C'est dans la ligne de la religion hébraïque, que le juif développe ces considérations générales. Les hommes qui accompliront ces préceptes de bonté vis-à-vis des déshérités de la terre, seront les gens de la Droite : *açhâbo l-mash'ama.* Le terme *iamine* signifie *côté droit, le côté de bon augure, d'honneur, bonheur, félicité, heureux sort,* en définitive les élus qui seront placés à la droite de Dieu. Et nous voici, avec cette notion, plongés à nouveau dans le milieu biblique, qui emploie le même terme *yâmin* pour désigner la droite. Le fils préféré de Jacob est appelé le fils (*ben*) de la droite (*yâmin*) : Benjamin. (4)

19. Quant à ceux qui n'auront pas cru à Nos signes (*Aya*)
20. seront les Gens de la Gauche
21. Un feu se refermera sur eux.

Les gens de la Gauche, *açhâbo l-mash'ama,* ce sont les gens maudits, placés du côté « sinistre », gens de mauvais augure. Toutes ces expressions n'ont de véritable sens que chez un homme nourri de la vieille religion hébraïque, élevé dans la religion juive. « Prenez garde ! (riches mecquois). Vous n'honorez pas l'Orphelin ! Vous n'incitez pas à nourrir le pauvre ! Vous dévorez goulûment l'héritage (du Faible). Vous aimez la richesse d'une passion sans bornes ! ». (5) Votre attitude est contraire à la morale que nous, juifs, nous pratiquons depuis des siècles sur l'ordre de Yahwé : « Prends sur tes biens pour faire l'aumône... Ne détourne jamais ton visage d'un pauvre, et Dieu ne détournera pas le Sien de toi. Mesure ton aumône à ton abondance : si tu as beaucoup, donne davantage ; si tu as peu, donne peu ; mais n'hésite pas à faire l'aumône. C'est te constituer un beau trésor pour le jour du besoin. Car l'aumône délivre de la mort, et elle empêche d'aller dans les ténèbres. L'aumône est une offrande de valeur pour tous ceux qui la font en présence du Très-Haut ». (6)

(1) Deut. XXI, 10-14.
(2) Ps. XIII, 7 ; XXIV, 22 ; XXXIII, 23 ; CXVIII.
(3) Exode, XXII, 22-24 ; voir aussi LXIX, 33-34 ; XVII, 30 ; XIV, 32.
(4) Genèse, XXXV, 18.
(5) Sour. LXXIX, 18-21 ; voir aussi, LXIX, 33-34; XVIII, 30; XIV, 36.
(6) Tobie, IV, 7. Qu'on se rappelle sour. XCII, 20 : « Qui agit seulement pour rechercher la face de son Seigneur Très Auguste » ; Ps. XXXVII, 26-28 ; Prov. XIX, 17 : « Qui fait la charité prête à Yahwé, lequel paiera le bienfait de retour » ; Isaïe I, 17 : « Entraî-

Il fallait être juif pour dire aussi aux Mecquois idolâtres : « Ceux qui n'auront pas cru en Nos signes » (*Aya*). Le terme *aya*, au pluriel *aiat*, est radicalement hébreu. C'est le *ot* de l'Ancien Testament. L'idée elle-même est essentiellement hébraïque. *Ot, aya* signifient *signe* et le *signe* signifie *miracle, prodige, signe céleste* que Dieu donne aux hommes comme gage de sa parole. (1) C'est avec le sens de *miracle, de témoignage de la puissance de Yahwé*, que nous rencontrons ce terme très fréquemment dans la Pentateuque : « Et moi, je multiplierai miracles et prodiges en terre d'Egypte ». (2) Les Juifs étaient tellement habitués à se guider d'après les signes de Yahwé, qu'ils étaient dans le désarroi, dès qu'ils ne les apercevaient plus : « Brûlons tous les lieux d'Assemblées dans le pays ! Nos signes, nous ne les voyons plus ; il n'est plus de prophètes ; et nul parmi nous ne sait jusques à quand... ». (3)

Mohammed aurait pu, antérieurement à cette sourate XC, avoir quelques conversations avec des Juifs de La Mecque. Il aurait pu dans ces conversations obtenir quelques renseignements sur la religion d'Israël. Mais dans cette sourate XC, comme dans la sourate XCII, ce ne sont pas précisément des renseignements sur la religion de Moïse que nous trouvons ; nous y trouvons beaucoup plus : une éducation juive que Mohammed n'aurait certainement pas pu acquérir en fréquentant quelques gargotes. Par ailleurs, il n'est pas possible d'attribuer cette sourate à Allah ! Quel serait cet Allah qui ne révèlerait à Mohammed que les vieilles doctrines de l'Ancien Testament? Si Allah n'est pas simplement un mot, quelle peut être son identité ? A l'analyse des sourates, Allah n'est autre que le Yahwé des Juifs, prêché et annoncé par un juif aux polythéistes arabes.

La sourate XCI, comme les sourates XCII et XC, débute par un serment de la même inspiration que les serments précédents ; Blachère qui classe cette sourate sous le n. 7, c'est-à-dire à la première période mecquoise, remarque que « le style en est d'une énergie et d'une unité de rythme remarquables », éloge bien mérité que nous inscrivons très volontiers à l'actif du prédicateur juif, (4) auteur de cette nouvelle sourate :

1. Par le Soleil et sa clarté !
2. Par la Lune quand elle le suit !
3. Par le jour quand il le fait briller !
4. Par la nuit quand elle le couvre !
5. Par le Ciel et Celui qui l'a édifié !
6. Par la terre et Celui qui l'a étendue !
7. Par l'âme et Celui qui l'a formée harmonieusement
8. Et lui a appris son péché et sa piété !

nez-vous au bien, soyez soucieux de justice, secourez l'opprimé, soyez juste pour l'orphelin, plaidez pour la veuve » ; Ezéchiel XXII, 7 ; Zacharie VII, 10 : « N'opprimez point veuve et orphelin, métèque et pauvre, et ne méditez pas en votre cœur du mal l'un envers l'autre » ; etc... etc...

(1) Ce terme *aya* désignera aussi, mais plus tard, les versets du « Coran » arabe, considérés comme signes de la vérité divine, à l'instar des versets des Livres sacrés, dont ils ne sont qu'une simple adaptation.

(2) Exode, VII, 3 ; voir aussi *ibid.*, IV, 8, 9 ; VII, 9 ; X, 1, 2, etc. etc.

(3) Ps. LXXIV, 8-9.

(4) Nous le désignerons désormais sous le nom de Rabbin, à cause de sa connaissance étendue et profonde de l'A. T. et du Talmud.

9. Heureux sera celui qui aura purifié son âme !
10. Malheureux sera celui qui l'aura abaissée ! (1)

Et la sourate continue :

11. Les Thamoud ont crié au mensonge, par rebellion,
12. Quand se dressa leur Très Impie
13. et l'apôtre de Yahwé leur dit « (Ne touchez ni à) la Chamelle de Yahwé, ni à son lait ! »
14. Les Thamoud le traitèrent d'imposteur et sacrifièrent la Chamelle. Leur Seigneur les maudit pour leur péché et les anéantit
15. sans craindre la suite de leur disparition. (2)

Il est possible que ces derniers versets de la sourate XCI, 11-15, soient quelque peu postérieurs aux versets du début (1-10). Néanmoins, l'unité de fond n'en est pas brisée et la sourate toute entière se développe d'une façon normale et logique, comme nous allons le voir immédiatement.

Dans la période mecquoise, (3) il sera souvent question des Thamoudéens. Les Thamoudéens représentaient une ancienne tribu qui avait succédé aux Adites, (4) disparus à la suite des mêmes aventures. Ils habitaient dans des grottes de rochers, (5) dont il restait encore des vestiges au début du VIIe siècle. (6) Un jour Yahwé envoya, aux Thamoudéens, un prophète du nom de Salih. (7)

> Le Neby Salih, le « bon Prophète » est le titulaire de trois ou quatre *Muqam* (lieux-dits) en Palestine, dont l'un est désigné comme le lieu de son martyre ; les traînées rouges dans

(1) Sour. XCI, 1-10. — Rappelons ici les remarques de SABBAGH (T.), *La Métaphore dans le Coran*, Paris, 1943, p. 111 : « Il est intéressant de constater l'absence presque totale de tropes empruntés à la mer. Par contre, la terre, la montagne, la vallée, la dune, le bord d'un abîme, se rencontrent fréquemment (le mot terre se trouve, au propre et au figuré, plus de quatre cent cinquante fois). C'est donc devant un « Continental » que l'on se trouve. Mais si la mer ne figure pas dans des métaphores, la pluie vivifiante, l'eau et les termes qui s'y rapportent, se retrouvent souvent. Rien d'étonnant, car cet élément est d'une importance capitale pour l'homme vivant dans un pays sec et en contact perpétuel avec le désert ».

(2) Sour. XCI, 11-15.

(3) Période mecquoise — 1 : LXXXV, 17-18 ; LIII, 52 ; LXXXIX, 8 ; LXIX, 4-8 ; LI, 43-45. — 2 : LIV, 23-31 ; L, 12 ; XXVI, 141-158 ; XV, 80-84 ; XXXVIII, 12 ; XXV, 40-42 ; XXVII, 46-54. — 3 : XLI, 12-17 ; XI, 64-71, 98 ; XIV, 9 ; XL, 32 ; XXIX, 37 ; VII, 71. — Dans les sourates médinoises, voir XXII, 43 ; IX, 71.

(4) Sour. VII, 72 : « Souvenez-vous que le Seigneur a fait de vous les derniers détenteurs (de la terre), après les 'Ad ». Il y eut d'abord le peuple de Noé, puis les Adites. « (Souvenez-vous, Adites, que le Seigneur a fait de vous les derniers détenteurs après le peuple de Noé », (sour. VII, 67) ; puis vinrent les Thamoudéens.

(5) Sour. LXXXIX, 8 : « (*Ne sais-tu pas comment Il a traité*) les Thamoud qui creusèrent le roc dans la Vallée » (voir aussi XXVIII, 44). A la suite des commentateurs, BLACHÈRE, *op cit.*, t. II, p. 117, note, s'est cru obligé de donner un nom à cette vallée : le Wadi l-Qura « la Vallée des Bourgs », au nord de Médine. C'est de la pure fantaisie. Voir aussi XXVI, 149 : « Continuerez-vous à creuser des demeures avec art dans les montagnes ? » ; sour. XV, 82 : « Ils creusèrent, tranquilles, des demeures, dans les montagnes » ; VII, 72.

(6) Sour. XXIX, 37 : « (*Fais mention des*) 'Ad et des Thamoud. (*Leur sort*) vous apparaît dans leurs demeures ».

(7) Sour. XXVI, 142 ; XXVII, 46 ; XI, 64 ; VII, 71.

le calcaire sont supposées dues à son sang ; on montre aussi la caverne dans laquelle son fils se cacha auprès de ce lieu ; voir *Survey of Western Palestine-Special Papers*. Memoirs, t. II, 1881, p. 273 : de ces trois muqams, l'un est situé dans la mosquée dite des Quarante ou Mosquée blanche (Jami' a el-'abiad), à Ramleh, où il existe une petite qubba dédiée au souvenir de ce « prophète » des Thamoudéens ; un second, *ibid.*, p. 289, se trouve dans l'ancien district de Beni Zeid, entre Deir Ghassané au nord et Bir Zeit au sud-est. Dans la mosquée, on montre un tombeau attribué à Salih. — Un troisième est simplement noté et figure sur la carte près de Beit 'Afféh. — H. SCHMIDT et PAUL KAHLE, *Volkerzählungen aus Palästina*, dans *Forschungen zur Religion und Literatur des Alten und Neuen Testaments*, Göttingen, 1918, ont recueilli des légendes populaires sur Salih, transmises par les fellahs de Palestine : *Die Kamelin des Nebi Saleh* (p. 3) ; *Salih und die Diebe* (I. 9). Voir aussi J. CANAAN, *Mohammedan Saints and Sanctuaries in Palestine*, 1927, p. 110, n. 1 ; H. SCHMIDT, *Die Kunst der Volkserzählung bei palästinischen Bauer* dans *Jahresbericht des deutschen evangelischen Instituts fur Altertumwissenschaft des heiligen Landes*, 1913 (IX), p. 135, récit d'un paysan sur Nebi Saleh ; voir aussi DE VAUX, *Revue Biblique*, 1946, p. 271.

Aujourd'hui encore certains fellahs de Ramleh racontent que Neby Salih est le cinquième des prophètes vénérés par l'Islam, les quatre premiers étant Adam, Idriss, Noé, Hud, prophète des Adites.

Une autre liste des Prophètes du Coran qui ne sont pas mentionnés dans la Bible, donne les noms de Choaïb, Dhoul 'Kifl, Idriss, Houd, Salih. Voir *Le Koran Analysé* par JULES LA BEAUME, auteur de la science des Bonnes gens, remis en arabe par Moh. Fouad Abd el-Baky, membre du Comité Consultatif de l'Union Académique Internationale et traducteur Konouzn-Sounna. Introduction de l'illustre savant islamique Mohamed Farid Wagdy, rédacteur en chef de Nour el-Islam (El-Azhar), Le Caire, 1934, p. 51-59.

BUHL (FR.) dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, (1) remarque que les récits concernant Salih (2) sont assez étranges, puisqu'ils « sont en contradition avec le reste de la doctrine de Mohammed durant la période de La Mecque, à savoir qu'aucun prophète n'avait été envoyé aux arabes avant lui ». (3)

(1) T. IV, p. 111. — Nous voudrions pouvoir publier notre travail avant la réédition de l'*Encyclopédie de l'Islam* pour permettre aux auteurs de corriger leurs bévues dont fourmille ce savant recueil.

(2) De même que le récit sur Houd, apôtre des Adites.

(3) Sour. XXVIII, 46 : « Tu n'étais pas sur le flanc du Mont (*Sinaï*) quand nous interpellâmes (*Moïse*). Mais (*tu es venu*) par une grâce (*rahma*) de ton Seigneur pour *avertir* un peuple auquel n'était venu nul *Avertisseur* avant toi » ; XXXII, 2 : « Elle

Evidemment, Buhl aurait raison si le Coran arabe établissait ici une comparaison entre deux Prophètes : Mohammed et un de ses prédécesseurs, le prophète Salih, apôtre des Thamoudéens. Mais il n'en est absolument rien. Mohammed dans le Coran mecquois n'est jamais appelé Prophète. Il n'est Prophète que dans l'imagination des traducteurs (1) et commentateurs. Il y a plus, Buhl aurait raison si le rabbin mettait en parallèle deux arabes : Salih et Mohammed. Dans ce cas il y aurait véritable contradiction. Mais cette contradiction disparaît si Salih, au lieu d'être apôtre arabe, est un apôtre juif et c'est véritablement le cas dans le récit du rabbin. C'est une histoire spécifiquement juive que raconte ici notre juif de La Mecque. Salih est un juif envoyé à un clan de Thamoudéens, successeurs de Noé, successeurs des Adites. Salih est mis à l'alignement avec Noé, (2) Lot, (3) Moïse. (4) L'histoire des Thamoudéens relève du folklore israélite. Ce n'est qu'après la composition du Coran arabe, que les commentateurs s'empareront de cette histoire qu'ils attribueront naturellement à Mohammed et nous verrons des spécialistes coraniques établir dans leurs commentaires un nouveau chapitre sur le folklore, source d'information de Mohammed ! C'est vraiment ahurissant !

Le rabbin, continuant son histoire, raconte que les Thamoudéens se refusèrent à reconnaître Salih comme messager de Dieu et lui demandèrent *un signe* de sa mission. Salih fit alors descendre de la montagne une chamelle pleine, qu'il présenta comme la chamelle de Yahwé. (5) C'était un beau signe celui-là ! Eh bien, Mecquois, les Thamoudéens ne voulurent pas y croire et coupèrent les jarrets de la chamelle. Le châtiment ne se fit pas attendre. Yahwé les a tous anéantis par un tremblement de terre (6) et par la foudre. (7) Comprenez-vous, Mecquois, ce qui vous attend vous-mêmes, si vous continuez à vivre dans votre infidélité ?

est la Vérité émanant de ton Seigneur pour que tu *avertisses* un peuple auquel, avant toi, n'est venu aucun *Avertisseur* » ; XXXIV, 43 : « Avant toi, Nous ne leur avons envoyé aucun *Avertisseur* » ; XXXVI, 5 : « Pour *avertir* un peuple dont les ancêtres n'ont pas été *avertis*, en sorte qu'ils sont insouciants ».

(1) Voir pour les textes que nous venons de citer la traduction-commentaire de Blachère, sour. XXXVI, 2-3 ; XXVIII, 44 ; XXXIV, 43. Blachère complète tous ces textes en y déclarant Mohammed, prophète ! Ces élucubrations n'ont rien à faire avec le texte. Comme nous le voyons page précédente n. 3, Mohammed n'est et ne sera jamais qu'un avertisseur, c'est-à-dire que son rôle sera de rappeler à ses compatriotes arabes la révélation faite à Moïse sur le Sinaï.

(2) Sour. LIV, 9 ; LI, 46 ; XXVI, 105 ; XXV, 39 ; XXVII, 55 ; XI, 27 ; XIV, 9 ; XL, 32 ; VII, 57.

(3) Sour. LIV, 33 ; XXVI, 160 ; XV, 61 ; XI, 80 ; VII, 78.

(4) Sour. LIV, 41 ; LI, 38 ; XXVI, 9 ; VII, 101 ; voir aussi avec Abraham, XXVI, 69 ; XV, 81 ; XI, 72 ; avec Choaïb, XXVI, 176 ; XI, 85 ; VII, 83 ; avec Coré, XXIX, 38 ; Hamân, XXIX, 38.

(5) Sour. XCI, 13-15 ; LIV, 27 ; XXVI, 155-158 ; XI, 67 ; VII, 71.

(6) Sour. LI, 44-45 ; VII, 76.

(7) Sour. LXIX, 5 ; XLI, 12-16 ; XXV, 42 (la mauvaise pluie) ; voir G. Ryckmans, *Les religions arabes préislamiques*, dans *Histoire Générale des Religions, loc. cit.*, p. 312 : « Des graffites thamoudéens, au nombre d'environ 1 600, ont été relevés sur les parois rocheuses, le long des vallées du Hedjaz septentrional et central. On les appelait jadis des graffites « protoarabes », on leur donne aujourd'hui le nom de « thamoudéens » en relation avec la tribu arabe préislamique Thamoud, citée dans le Qoran. Ils datent pour la plupart des trois ou quatre siècles qui précédèrent l'Hégire ».

Cette conclusion nous éclaire sur les véritables intentions du rabbin. Ce n'est pas pour amuser son public que le juif raconte, en effet, cette histoire aux arabes rassemblés autour de lui. L'histoire des Thamoudéens n'est pas un petit fait divers inventé par le rabbin pour donner à la réunion un peu de mordant. Cette histoire des Thamoudéens est un enseignement et rentre dans la grande apologétique de l'apôtre d'Israël. Déjà il avait menacé les incrédules d'extermination. Et voilà dans cette ligne de menaces une précision qui devait courir dans les milieux juifs. Ecoutez bien, Mecquois. Il y eut autrefois une tribu qui adorait, elle aussi, des idoles. Yahwé pour la ramener dans la voie droite, lui avait envoyé un apôtre, comme il l'avait fait il y a longtemps pour le peuple de Noé. Mais les Thamoudéens ne voulurent pas se convertir et traitèrent cet apôtre de menteur. Ils furent anéantis. Attention, Mecquois idolâtres. N'est-ce pas ce que vous faites vis-à-vis de moi, rabbin de cette ville, envoyé auprès de vous par Yahwé pour vous annoncer la religion de Moïse ?

Cette sourate XCI nous est une preuve de la lutte déclanchée par les prédications du rabbin et de ses efforts pour convertir les polythéistes au Dieu d'Israël. Le rabbin se place sur le même rang que Salih, l'apôtre des Thamoudéens. Salih s'était présenté au nom de Dieu. On ne l'a pas cru. Dieu lui avait donné un signe : une chamelle. Les Thamoudéens n'ont pas voulu reconnaître ce signe. Ils ont péri, comme périrent les peuples de Noé, d'Abraham, de Lot, de Choaïb, qui refusèrent de se convertir au Dieu unique qu'on leur annonçait. Moi aussi, je suis votre apôtre. Je suis votre Prophète. Vous traitez de mensonge la religion que je vous annonce. Mais attention. Il pourrait vous arriver ce qui est arrivé aux Thamoudéens, à cause même de leur incrédulité. En racontant aux Mecquois, l'histoire des Thamoudéens, le rabbin voulait souligner que lui, juif, était vraiment le Prophète envoyé par Yahwé aux arabes ; l'histoire des Thamoudéens, il la maniait comme un argument apologétique en mettant en parallèle l'identité des situations et cela suppose que les Mecquois regimbaient, eux aussi, devant les prédications de leur singulier Prophète, le Prophète juif au service d'Israël. C'est cette tension entre le juif et les Mecquois que nous révèle cette histoire des Thamoudéens et pour que le juif menace les Mecquois d'extermination, il nous faut croire que cette tension était déjà bien puissante et déjà ancienne. Le récit de l'aventure des Thamoudéens, dans la bouche du juif, nous révèle des perspectives toutes nouvelles dans l'histoire des origines de l'Islam : un juif prêche aux Arabes la religion d'Israël. Jusqu'ici, il n'a pas encore parlé ni des Patriarches, ni des Prophètes, ni des privilèges accordés par Yahwé au peuple hébreu, ou s'il en a parlé, aucune sourate ne nous en a conservé le souvenir. Mais s'il ne mentionne pas encore Abraham ou Moïse, le rabbin raconte des choses étranges : après la mort, l'homme sera jugé ; il sera jugé au poids de ses actions. Préparez-vous au jugement. Croyez au Dieu créateur, créateur du monde, du mâle et de la femelle, du soleil et de la lune, du jour et de la nuit, de la terre et de tout ce qu'elle produit. Ce langage est nouveau pour les Mecquois. Ils ne veulent pas y croire. Le juif insiste. Il est l'envoyé de Dieu, le Prophète de Yahwé, et Yahwé extermine les nations qui s'obstinent dans leur incrédulité. C'est un juif, un juif authentique qui, au début du VIIe siècle, se présente comme le premier Prophète auprès des arabes ! La lutte est dure entre les

deux partis : le juif en arrive aux menaces. Gare à vous, Mecquois. Vous ne voulez pas me reconnaître comme envoyé de Yahwé auprès de vous! Vous ne voulez pas me reconnaître comme Prophète ! Savez-vous ce qui va vous arriver. Je vais vous le dire. Le rabbin est un homme astucieux et sait choisir ses arguments de combat. Les Thamoudéens ont péri parce qu'ils n'ont pas cru en Salih. (1) Votre Salih, à vous, Mecquois du VII^e^ siècle, c'est moi. C'est moi, votre Prophète. Si vous voulez vivre, croyez-en moi.

Les érudits qui font de l'histoire comme on enfile des perles, ne pouvaient évidemment rien comprendre à ce récit concernant les Thamoudéens, inséré dans le « Coran ». Ils n'ont rien saisi de la valeur historique et apologétique de ce récit, ni de sa valeur religieuse. L'histoire des Thamoudéens constitue dans le « Coran » arabe l'une des pièces essentielles dans les péripéties qui marquent les origines de l'Islam. Mohammed était encore polythéiste, que déjà à La Mecque, au début du VII^e^ siècle, un juif s'adressait aux arabes, leur annonçait une religion nouvelle — dont Mohammed lui-même ne connaissait pas le moindre mot, — la religion d'Israël. Ce juif se présentait comme Prophète et menaçait La Mecque d'extermination, si on ne voulait pas croire à son message et à sa qualité de Prophète.

Le rabbin a-t-il inventé lui-même de toutes pièces cette histoire des Thamoudéens ? On a fait grand bruit, il y a une cinquantaine d'années des poésies d''Ummayyah ibn Abî-s-Salt qui aurait vécu à Taïf, auprès d'un oncle d'Aboû Sofyan, lui-même oncle de Mohammed, et qui serait mort vers l'an 8 ou 9 de l'hégire. (2) Les poésies d''Ummayyah, comprenant 135 vers, nous sont parvenues par *Le Livre de la Création et de l'Histoire*, de Mothahbar ben Tahir el-Maqdisi, qui l'aurait composé en 966 après J.-C. (3) Or, entre beaucoup d'autres choses, on retrouve dans 'Ummayyah l'histoire des Thamoudéens et de leur prophète Salih : « Sur la base de la confession en un dieu conçu personnellement comme le « maître des serviteurs » se dessinent des figures apocalyptiques de la demeure de Dieu et des anges qui ornent sa cour, des légendes sur la création, des représentations eschatologiques de tribunal, de l'enfer et du Paradis ; on réclame l'observance des règles de morale pratique avec rappel d' « exemples frappants », dont les uns sont empruntés au matériel des légendes arabes ('Ad, Thamud), (4) les autres au matériel des légendes bibliques (le déluge, Abraham, Lot, Pharaon, etc...) ». (5)

On en a conclu évidemment qu'il y avait concordance, parfois même littérale entre les poésies d''Ummayyah et le Coran. Sur ce point, tout le monde est parfaitement d'accord. Mais les divergences commencent à s'affirmer dès

(1) Sour. XLI, 16 : « Quant à Thamoud, Nous les avons d'abord dirigés ; mais ils préférèrent l'aveuglement à la Direction et la tempête du châtiment ignominieux fondit sur eux en punition de leurs crimes. Mais nous sauvâmes ceux qui croyaient et les craignants-Dieu ».

(2) Naturellement cette chronologie si précise est purement fantaisiste.

(3) Publié et traduit par CL. HUART, dans les *Publications de l'Ecole des Langues orientales vivantes*, Paris 1899-1919. Voir, du même auteur, *La poésie arabe anté-islamique et le Coran*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des I. et B. L.*, 1914, p. 240-242 ; *Une nouvelle source du Qoran* dans *Journal Asiatique*, 1904, p. 125-167. Voir aussi H. H. BRÄU, art. *Thamud* dans *E. I.*, t. IV, p. 774.

(4) Pourquoi les histoires sur 'Ad et Thamoud seraient-elles des légendes *arabes?*

(5) H. H. BRÄU, art. *'Umayyah b. Abi-s-Salt*, dans *E. I.* t. IV, p. 1051.

qu'il s'agit d'apprécier historiquement ce parallélisme. Pour les uns, les poésies d''Ummayyah auraient été composées postérieurement au « Coran » et d'après les données coraniques. Ces mêmes auteurs vont même jusqu'à déclarer que tous les poèmes présentés comme anté-islamiques n'ont aucune valeur d'authenticité et ne sont que des remaniements fantaisistes de thèmes coraniques. Chez d'autres islamisants nous trouvons l'opinion exactement contraire : c'est Mohammed qui se serait inspiré de ces poésies d''Ummayyah : « Quand Mahomet récitait à ses contemporains les fragments d'un livre sacré dont il avait entendu l'inspiration au milieu du bourdonnement d'oreilles qu'il comparait au son mélancolique du gros grelot suspendu au cou des chameaux des caravanes, il lui revenait inconsciemment à la mémoire des expressions poétiques qu'Omayya avait le premier formulées ». Est-ce possible qu'un homme comme Huart (1) ait signé ces lignes ! La théorie des emprunts de Mohammed à 'Ummayyah est aujourd'hui tenue comme invraisemblable. Entre ces deux thèses extrêmes se glissa, comme il fallait s'y attendre, une troisième catégorie d'auteurs. D'après leur imagination, 'Ummayyah et Mohammed auraient travaillé séparément, mais en utilisant une même source — ce qui expliquerait à la fois les ressemblances et les différences — et cette source proviendrait d'un midrash aujourd'hui inconnu et qui n'aurait peut-être jamais eu qu'une existence orale. Toutes ces élucubrations n'ont pour nous aucun intérêt ; les « rêvasseries » de ces savants islamisants n'intéressent plus personne. L'exégèse d'un texte réclame aujourd'hui moins de références, moins de fiches et un peu plus de réflexion. Nous possédons un Livre arabe qu'on appelle couramment le « Coran ». Cette constatation est certaine. Dans ce Livre arabe, on trouve pour la période mecquoise environ 80 versets concernant l'histoire des Thamoudéens. Par ailleurs, il existe des poésies dont on ignore la date, attribuées à un certain arabe, du nom hypothétique d''Ummayyah ; et dans ces poésies, il est également question des Thamoudéens. Jusqu'ici nous sommes sur un terrain réel. Le problème qui se pose maintenant est de savoir à qui revient la priorité de cette histoire : au rabbin de La Mecque ou à 'Ummayyah ? Sans pousser l'analyse de ces deux textes dans le détail, le lecteur normal remarquera facilement que le récit du Coran arabe a un sens, une raison d'être, un but qu'on ne retrouve pas dans les poésies d''Ummayyah. Le Coran arabe raconte cette histoire des Thamoudéens pour prouver comment Yahwé, le Dieu d'Israël, anéantit les incrédules. Annoncé dans la sourate XCI, ce récit réapparaît à maintes fois dans le Coran mecquois, toujours englobé dans un cycle biblique, ainsi que l'histoire des Adites, et formant bloc avec les histoires concernant la lutte des Craignants-Dieu contre les infidèles. Dans 'Ummayyah, par contre, le récit a été arraché de sa propre signification. Il est pour ainsi dire exsangue. Et nous pouvons conclure en toute certitude que les poésies attribuées à cet 'Ummayyah dont la physionomie se perd dans le brouillard, n'a rien d'original, que, comme les Muqam du « Prophète » Salih, elles sont postérieures à la composition du Coran et qu'elles ne peuvent à aucun titre figurer comme spécimen de poésies anté-islamiques. (2)

(1) HUART, dans *Comptes rendus de l'Académie des I. et B. L.*, *loc. cit.*, p. 242.
(2) On sait que même certains musulmans mettent en doute l'existence de toute poésie arabe anté-islamique.

Dans cette sourate XCI, c'est le rabbin lui-même qui raconte aux Mecquois l'histoire des Thamoudéens exterminés pour avoir refusé de croire à l'autorité de leur prophète Salih. Peut-on trouver trace de ce Prophète dans les sources juives ? Les Thamoudéens ne constituent pas un mythe historique. Albert van den Branden (1) a recueilli avec une patience remarquable tout ce qu'il est possible de savoir jusque maintenant sur leur histoire et sur leur langue. Les Thamoudéens dont on relève des traces depuis le VIII^e^ siècle avant J.-C. jusqu'au IV^e^ siècle de notre ère, étaient une race de cultivateurs, sédentaires, établis au nord de l'Arabie, depuis le Négeb jusqu'à la frontière du Yémen. (2) Ils durent émigrer aux environs de La Mecque d'où ils furent chassés par les soldats de Sargon et vinrent occuper les montagnes du Hedjaz. Ils habitaient dans des grottes. De ces grottes détruites, certains vestiges devaient encore subsister au début du VII^e^ siècle ; ces Thamoudéens habitaient aussi dans des tombeaux nabatéens, à escaliers, dont les PP. Jaussen et Savignac trouvèrent des spécimens à Médaïn, par exemple, qui était territoire thamoudéen. On connaît aussi le nom de quelques divinités thamoudéennes dont plusieurs figureront dans le panthéon arabe : Hubal, dieu lunaire ; Yagût, Ilah, parèdre de Ilât ; 'Ilât, divinité stellaire qu'on identifiera avec la planète Vénus, Lât et Manât, cette dernière, déesse nabatéenne.

Aucun document, en dehors du Coran arabe, ne nous est parvenu sur le juste Salih.

Le rabbin de La Mecque, connaissait dans ses grandes lignes l'histoire des Thamoudéens : race disparue à la suite d'un cataclysme dont les ruines subsistaient encore aux environs de La Mecque et dont les arabes pouvaient fort bien constater l'existence. C'est sur ces bases d'une archéologie sommaire que le rabbin aura forgé la suite de son récit. Le but de ce rabbin est de convertir les arabes polythéistes. Si ces arabes ne veulent pas se convertir au Dieu d'Israël, ils périront. L'histoire juive fournit une liste impressionnante de races détruites pour leur incrédulité. Inutile d'ailleurs de chercher si loin ! Ne voyez-vous pas, Mecquois, les ruines des Thamoudéens? Ces ruines, je vais vous dire ce qu'elles signifient et le rabbin raconte — il en racontera bien d'autres aux arabes, comme nous le verrons plus loin — une histoire qu'il aura peut-être imaginée lui-même : ces ruines que vous voyez nous prouvent que les Thamoudéens ont été anéantis. S'ils ont été détruits, c'est parce qu'ils n'ont pas voulu reconnaître la Toute-Puissance de Yahwé. Dieu leur avait envoyé un prophète ; il s'appelait Salih (3), et Salih leur prêchait la vérité, comme je le fais moi-même au milieu de vous.

64. « O mon peuple ! adorez Yahwé ! Vous n'avez point de divinité (*vraie*) autre que Lui. C'est Lui qui vous a constitués (*à partir*) de la terre et (*qui*) vous y a fait pulluler. Demandez-lui pardon et revenez à Lui ! Mon Seigneur est proche et exauce ».

(1) *Les Inscriptions Thamoudéennes*, dans *Bibliothèque du Muséon*, vol. XXV, Louvain, 1950.

(2) On ne trouve pas d'inscriptions thamoudéennes dans le Sud de l'Arabie.

(3) En parlant de ce Prophète, c'est à lui-même que pense le rabbin.

65. On lui répondit : « O Salih ! avant ceci tu étais, parmi nous, une source d'espérance. Nous interdis-tu d'adorer ce qu'adorèrent nos pères ? En vérité, nous sommes certes dans un doute profond à l'égard de ce vers quoi tu nous convies ».

66. « O mon peuple ! » répondit (*Salih*), « que vous en semble ? Si je me conforme à une Preuve de mon Seigneur et si m'est venue une Miséricorde de Sa part, qui me secourra contre Yahwé, si je Lui désobéis ? Vous ne feriez qu'accroître ma perte (*si je vous suivais*).

67. O mon peuple ! voici la chamelle de Yahwé qui est pour vous un signe. Laissez-la paître sur la terre de Yahwé ! Ne lui faites pas de mal, sans quoi un tourment prochain vous touchera ! »

68. Les Thamoud la sacrifièrent et (Salih leur) dit : « Jouissez (*de vos biens*), dans votre séjour, durant trois jours ! C'est là une promesse non démentie ».

69. Quand Notre Ordre vint, par une grâce (*venue*) de Nous, Nous sauvâmes de l'opprobre de ce jour, Salih et ceux qui, avec lui, avaient cru. Ton Seigneur est le Fort, le Puissant.

70. Le Cri emporta ceux qui avaient été injustes et, au matin, dans leurs demeures, ils se trouvèrent gisants,

71. comme s'ils n'y avaient pas élu séjour. Oui ! Les Thamoud furent infidèles envers leur Seigneur ! Oui ! arrière aux Thamoud ! » (1)

A notre avis, cette histoire de Salih, de sa prédication, de la chamelle, de la révolte des Thamoudéens, est pure invention de prédicateur. Le rabbin cherche des exemples concrets et palpables de l'extermination des infidèles. En voici un, à la portée des arabes : il y a autour de La Mecque des ruines ; il y a donc des punis. Or, on ne peut être puni que pour infidélité.

L'histoire du prophète Salih est une preuve de l'imagination fertile du rabbin et de la crédulité des arabes.

La sourate XCI est une grande page dans l'histoire naissante de l'Islam et de la prédication du rabbin de La Mecque, et c'est dans cette sourate que pour la première fois se dégage vraiment la méthode apostolique du juif instructeur de Mohammed. Cette sourate est à la fois une supplique et une menace. (2)

La lecture de la sourate XCI éveille en nous d'une façon pleinement consciente un autre problème qui nous hante, il est vrai, depuis les sourates XC et XCII. Nous savons maintenant — et nous serons absolument convaincus

(1) Sour. XI, 64-71.

(2) C'est encore le rabbin qui aurait imaginé le complot des Thamoudéens contre Salih, sour. XXVII, 49-53 : « Or, dans la ville se trouvaient neuf personnages qui, sur terre, semaient le scandale, non la sainteté. Ils dirent : « Faisons par Allah (la grande divinité des Sémites) serment mutuel de tuer la nuit (Salih) et les siens ! Puis nous dirons certes à celui chargé de le venger : « Nous n'avons pas été témoins de l'assassinat des siens. En vérité, nous sommes sincères ! Ils ourdirent ruse, mais Nous ourdîmes une (*autre*) ruse sans qu'ils le pressentissent. Considère quelle fut la fin de leur ruse ! Nous les exterminâmes, eux et tout leur peuple ».

par la suite — que Mohammed n'est pour rien dans les sourates que nous avons déjà parcourues. Ces sourates qui baignent, pour ainsi dire, dans le judaïsme n'ont pu être écrites que par un juif. C'est un juif seul qui en est l'auteur. Dès lors, il nous faut bien admettre que ce juif savait manier à la perfection la langue arabe, dont il est lui-même le créateur.

Pour M. Blachère, dernier traducteur du Coran, le style de cette sourate XCI est, comme nous l'avons dit plus haut, d'une énergie et d'une unité de rythme remarquables. Acceptons cette appréciation. Il n'y a pas erreur de fond ; il n'y a qu'une erreur de personne. C'est le rabbin qui devient bénéficiaire des louanges accordées jusqu'ici à Mohammed et des critiques qu'on a pu lui faire. (1) Ajoutons que notre conception est beaucoup plus normale et plus sensée : un rabbin cultivé, habitué au style prophétique de l'Ancien Testament, vivant à La Mecque est certainement plus capable d'écrire en arabe, qu'un Mohammed qui n'a jamais appris ni à lire ni à écrire ! Il est certain qu'une étude linguistique du Coran, par ordre chronologique des sourates, une comparaison très poussée entre la langue du Coran et l'hébreu, serait d'un profit immense pour l'histoire des origines juives de l'Islam. C'est notre souhait personnel que nous trouvons exprimé sous la plume de G. Vayda, dans un article qui aurait pu être remarquable, sans la fausse atmosphère des haditz : « Pour offrir des garanties voulues de précision et d'indépendance critique, cette entreprise exigerait une compétence égale en islamologie et dans les études juives, autant dire qu'elle ne saurait être réalisée que par la collaboration de plusieurs travailleurs. Puissent des collaborations pareilles s'établir nombreuses afin de resserrer les liens des deux disciplines sœurs, l'islamologie et la science du judaïsme ». (2)

Ajoutons une fois de plus, qu'avant de se lancer dans une pareille entreprise, les jeunes islamologues, soucieux d'objectivité, devraient consentir à une sérieuse cure de désintoxication intellectuelle et rayer impitoyablement de leur mémoire toutes les élucubrations saugrenues de nos coranisants, quitte à repêcher par la suite les bribes raisonnablement acceptables.

A peu près à la même époque où il citait en exemple aux Mecquois incrédules l'extermination des Thamoudéens, le rabbin évoquait aussi le châtiment des Adites. (3)

(1) LAMMENS, *L'Age de Mahomet, loc. cit.*, p. 224-225, se montre très sévère sur les « exclamations » de Mahomet (?) concernant la nature, comme celles que nous lisons, par exemple, dans les serments de la sourate XCI : « Le Prophète ne peut pas assez s'extasier devant cet ordre providentiel, effaçant le signe de la nuit pour le remplacer par le signe éclatant du jour, pendant lequel les fidèles doivent s'assurer (les effets) de la munificence de leur Seigneur (*17*, 13). Comme tous les esprits d'une médiocre fécondité littéraire, il tourne et retourne ce thème, il montre Dieu « repliant le jour sur la nuit, et la nuit sur le jour » (*39*, 7), forçant le soleil et la lune à faire leur service. Il jure par ces météores, comme il jurerait par le Créateur (*74*, 36-38 ; *84*, 16-18 ; *89*, 1-6 et *passim*). Il est loin de montrer le même intérêt aux mois, aux années, divisions artificielles, unités psychologiques, ayant produit sur son intelligence une impression trop superficielle pour y avoir marqué ». Ces remarques s'appliquent en fait, non pas à Mohammed, mais au rabbin, auteur de ces serments.

(2) VAYDA (G.), *Juifs et musulmans selon le hadit*, dans *Journal Asiatique*, t. CCXIX, 1937, p. 127.

(3) Sur les Adites, nous en sommes encore réduits à de pures hypothèses qu'on trouvera résumées dans l'*Encyclopédie de l'Islam*.

1. Je le jure par l'aube !
2. Par dix nuits
3. Par le pair et l'impair
4. Par la nuit quand elle s'écoule. (1)

Ce serment, qu'en l'absence du Coran arabe, formule le rabbin pour accréditer ses paroles, introduit ici l'histoire des Adites, (2) châtiés, eux aussi, comme les Thamoudéens, pour avoir repoussé la bonne nouvelle d'un Dieu Unique, Yahwé, annoncée par leur prophète Houd : « O mon peuple, je ne suis pas fou, mais je suis un apôtre du Seigneur des Mondes. Je vous fais parvenir les messages de mon Seigneur et je suis pour vous un conseiller sûr ». (3) Craignez Dieu ; obéissez-Lui ; remerciez-Le de vous avoir donné des fils nombreux, des jardins et des sources.

Ces Adites que le rabbin place immédiatement après Noé et avant les Thamoudéens, qu'il réunit dans son apologétique aux aventures de Noé, de Lot, des Madianites, de Pharaon, (4) refusèrent d'entendre la voix de leur prophète. N'insiste pas, clamaient-ils ; avec nous, tu perds ton temps. Nous suivons la religion de nos ancêtres, (5) et nous ne voulons point parmi nous d'imposteur. Irrité par leur conduite et leur obstination, Yahwé les extermina par une violente tempête. (6) Ils avaient eu l'audace de nier les signes du Dieu d'Israël. (7) Remplis d'orgueil, ils se croyaient plus forts que Yahwé, qui Lui est le Dieu Tout-Puissant. (8) Peut-être, vous aussi, Mecquois incrédules, pensez-vous triompher de Dieu ? Vous vous trompez. Comme à vous, Nous leur avions donné ouïe, vue et cœur. Rien ne leur a servi. A vous, Nous avons fait les mêmes dons et vous non plus vous ne savez les utiliser. (9) Comme les Adites, comme les Thamoudéens, vous périrez si vous ne voulez pas entendre ma voie, renoncer à vos idoles et reconnaître le Dieu de Moïse.

Cette apologétique basée sur l'extermination des Adites, annoncée pour la première fois dans la sourate LXXXIX, prendra, comme on peut le constater par les lignes qui précèdent, beaucoup plus d'ampleur dans les prédications postérieures. La sourate XIV, 9-14 nous résume admirablement sur ce point l'enseignement du rabbin :

9. Le récit ne vous est-il point parvenu touchant ceux qui furent avant vous : le peuple de Noé, les 'Ad, les Thamoud

10. et ceux qui furent après eux, que Yahwé seul connaît ? Leurs apôtres vinrent à eux avec les Preuves, (mais les Impies) portèrent leurs mains *à leur bouche et s'écrièrent : « Nous sommes incrédules en votre message et, en vérité, nous sommes certes en un doute profond sur ce vers quoi vous nous appelez ».*

(1) Sour. LXXXIX, 1-3.
(2) *Ibid.*, 5-13 ; voir aussi LIII, 51 ; LI, 41 ; LIV, 18-22 ; L, 13 ; XXXVIII, 11 ; XXV, 40 ; XI, 52-63 ; XL, 32 ; XXIX, 37 ; VII, 63-72 ; XLVI, 20-24. Pour la période médinoise, voir XXII, 43 ; IX, 71.
(3) Sour. VII, 65-66.
(4) Sour. LIII, 51 ; L, 13 ; XXXVIII, 11 ; XXV, 40 ; XL, 32 ; XIV, 9.
(5) Sour. XI, 51.
(6) Sour. LIV, 19-20 ; LI, 41 ; XXVI, 123-140 ; XLVI, 23-24.
(7) Sour. XI, 62.
(8) Sour. XLI, 12-15.
(9) Sour. XLVI, 25.

11. Leurs apôtres répondirent : « Est-il un doute à l'égard de Yahwé, Créateur des Cieux et de la Terre ? Il vous appelle pour vous pardonner vos péchés et vous reporter jusqu'à un terme fixé ».

12. « Vous n'êtes », répliquèrent (les Impies), « que des mortels comme nous. Vous voulez nous écarter de ce qu'adoraient nos pères. Apportez-nous donc une preuve évidente ! »

13. Leurs apôtres leur dirent : « Nous ne sommes que des mortels comme vous ; mais Yahwé comble qui Il veut parmi Ses serviteurs. Il ne nous appartient de vous apporter une preuve

14. qu'avec l'autorité de Yahwé. Que sur Yahwé s'appuient les Croyants ! (1)

La méthode apostolique du rabbin a déjà atteint sa pleine perfection. Sans doute, les arguments pourront changer, se préciser, mais la structure même de cette apologétique a déjà ses contours définis et définitifs. Le rabbin prêche aux idolâtres mecquois le Dieu d'Israël. Quiconque reconnaîtra ce Dieu et fera le bien sera sauvé et recevra sa récompense dans le jardin de l'Eden ; quiconque s'obstinera dans le culte des idoles sera condamné à vivre éternellement dans une fournaise ardente. Si vous voulez votre véritable bonheur, Mecquois, écoutez-moi ; suivez-moi. Je suis l'apôtre envoyé vers vous par notre Dieu Yahwé. Ne faites pas comme les Adites, comme les Thamoudéens. Ils ont traité leurs apôtres Houd et Salih de menteurs et de pervers et Dieu les a exterminés. (2) Si vous refusez mon message, vous savez clairement ce qui vous attend.

2. — Conditions du salut dans les premiers enseignements du rabbin

La doctrine du rabbin ne variera jamais. Si dans les premières sourates, l'expression de cette doctrine est brève, succincte, les contours cependant en sont nettement définis. Quand il commence à prêcher aux Mecquois la religion d'Israël, le rabbin n'est pas un homme en formation. Il est déjà complètement formé. Ce sont les circonstances de son apostolat qui varieront avec

(1) Sur les Adites, voir l'article de Buhl dans *E. I.*, t. I, p. 123-124. Cet article ne fait que résumer matériellement les quelques notations du « Coran » arabe. D'après Wellhausen, *'ad* serait un nom commun : le temps ancien, *adj-'adi* ; et ce peuple mythique ne devrait son existence qu'à un malentendu. Pour Wensick (A. J.), *E. I.*, t. II, p. 348, Hûd qu'on assimile parfois à 'Abir, l''Eber biblique, l'ancêtre des Hébreux, serait dans le Coran un nom collectif (sour. II, 105, 129, 134) et la racine H. W. D. signifierait « confesser la religion juive » (sour. II, 59 ; IV, 48). D'après Hirschfeld, Hûd ne serait qu'une figure allégorique (*Beiträge zur Erklärung des Koran*, Leipzig, 1886, p. 17, n. 4). Que dire de tout cela ? Il nous faudrait des volumes pour rassembler toutes ces histoires inconsistantes des plus célèbres coranisants. Nous ne pouvons tout de même pas nous livrer à un pareil bricolage. Notre but est de chercher, d'après le texte le plus authentique, à comprendre les origines de l'Islam et nous constatons, à chacun de nos pas, que l'Islam n'est autre que le judaïsme prêché aux arabes par un rabbin de La Mecque.

(2) Voir parmi une multitude de textes, Ps. XXXVII, 9 : « Les méchants seront anéantis ; qui espère en Yahwé possédera la terre » ; *ibid.*, 17 : « Les bras de l'impie seront brisés ; mais Yahwé soutient les justes ».

le temps et qui obligeront le rabbin à donner plus de développement à tel ou tel aspect de sa prédication. Mais certains points fixés dès le début resteront invariables dans toute la période mecquoise — la seule que nous étudions pour l'instant. C'est ainsi que les conditions du salut, pour le rabbin de La Mecque, se ramènent à une formule très simple et constante : *croire, prier et faire le bien :*

1. (Je le jure) par le figuier et l'olivier !
2. Par le Mont Sinaï
3. Et par ce pays sacré !
4. Certes, Nous avons créé l'Homme en la forme la plus harmonieuse,
5. Puis, Nous l'avons rendu le plus bas de ceux qui sont bas !
6. Exception *pour ceux qui ont cru et fait le bien,* car à ceux-là appartient une rétribution sans reproche.
7. Qu'est-ce qui te fera, après cela, traiter la religion de mensonge ?
8. Yahwé n'est-il pas le plus juste des juges ? (1)

Je le jure par le figuier ! Naturellement pour nos grands coranisants, c'est Mohammed qui jure par le figuier ou plus exactement par le Mont des Figuiers. Nous avons déjà vu plus haut la manie des commentateurs de vouloir localiser dans des sites connus de simples noms communs. Le Mont des Figuiers désignerait ici soit le Zagros, soit un haut lieu près de Damas, soit le temple de Noé, c'est-à-dire le mont Ararat où Noé « atterrit ». Une fois engagés sur ces élucubrations, les savants coranisants ne se tiennent plus d'aise. Ce serment de Mohammed par le Mont des Figuiers et le Mont des Oliviers cadre parfaitement avec tout ce que nous savons par ailleurs sur les hauts lieux vénérés du Proche-Orient. Ils consultent leurs fiches et n'ont aucun embarras à trouver une liste imposante de ces montagnes divines. Blachère emboîte le pas avec gravité : « Cette interprétation semble plausible ; elle est en tout cas confirmée par les versets suivants. Le serment par des hauts lieux se retrouve d'ailleurs dans le Coran même, LII, 1 : « Par la montagne ». Ces exégètes raisonnent parfaitement bien. Tout s'enchaîne également dans l'illogisme. Engagé sur une fausse piste on ne peut tomber que d'ornières en ornières. Laissons donc ces commentateurs ; essayons de nous désintoxiquer mentalement et reprenons la lecture de notre texte :

Par le figuier (2)

Le figuier croît sur tout le pourtour du bassin méditerranéen. En Palestine, « le figuier, *tin* (*Ficus carica*) tient la seconde place (après l'olivier) au point de vue de l'extension ». (3) En Egypte aussi, le figuier est un des arbres fruitiers les plus répandus. Par contre, on ne le trouve pas en Arabie.

D'après CANDOLLE, *Origines des Plantes cultivées,* (4) le *Ficus carica* Linné ou Figuier proprement dit dont le type sauvage est connu sous le nom de

(1) Sour. XCV.
(2) *At-tin;* en hébreu : *ti'ênâh.*
(3) ABEL (F.-M.), *Géographie de la Palestine,* t. I. *Géographie physique et historique,* Paris, 1933, p. 214.
(4) CANDOLLE, (ALPH. DE), *Origines des Plantes cultivées,* 3e éd., Paris, 1886, p. 235-236.

Caprifiguier, est originaire de la Syrie, de la Perse, de l'Asie mineure, de la Grèce et de l'Afrique septentrionale. On le trouve de nos jours à l'état sauvage ou subspontané dans toute la région méditerranéenne jusqu'aux Canaries dans une zone d'étendue un peu variable qui du midi au nord va du 25e au 40e ou 42e degré de latitude, suivant les circonstances locales : aujourd'hui on trouve en Arabie et en Abyssinie des espèces du groupe Carica. Existaient-elles déjà en Arabie au VIIe siècle ? C'est possible, mais certainement pas en si grande abondance qu'en Palestine. On n'en trouve mention nulle part et dans le Coran, lui-même, on n'en parle qu'une seule fois, précisément dans cette sourate XCV, 1. Au temps de Moïse, on n'en trouvait point dans la région de Cadès dont l'emplacement exact, quoique fort discuté, se trouvait certainement en Arabie dans le désert de Sin, au sud d'Hesmona. (1) Les Hébreux, en arrivant dans cette région désertique, se plaignent amèrement à Moïse : « C'est une mauvaise contrée, où il n'y a pas d'endroit pour semer, *pas de figuiers*, pas de grenadiers et pas d'eau à boire ». (2) Qui a pu jurer à La Mecque par un arbre, le figuier, sinon inconnu, du moins rare dans le pays ? Certainement pas un arabe de l'Arabie, pour qui le figuier ne pouvait avoir aucun sens symbolique. C'est donc en dehors des Arabes, qu'il nous faut chercher l'auteur de ce serment de la sourate XCV. A qui penser, sinon au rabbin, surtout si l'on se rappelle que le figuier essentiellement égyptien et palestinien tient dans l'A. T. une place de premier ordre. Si le figuier manquait dans le désert de Sin, par contre il est mentionné parmi les arbres de la Terre Promise. (3) Il ne peut y avoir de bonheur sans figuier. (4) Associé avec la vigne, (5) il fait partie des jouissances réservées aux fidèles. Quant aux incroyants, ils verront le châtiment de Dieu tomber sur eux sous la forme de destructions de leurs vignes et de leurs figuiers. (6) Qu'un juif jure par le figuier, il n'y a là rien que de très normal ; c'est même la seule conclusion logique qui ressort de ce serment.

Je jure aussi par l'olivier ! (7)

L'olivier était lui aussi un arbre cher aux Hébreux. Lui aussi faisait partie

(1) Voir Dom. B. UBACH, O. S. B., *Le tombeau de Marie, sœur de Moïse à Cadès*, dans *Revue Biblique*, 1933, p. 562-568.

(2) Nombres, XX, 5. — Voir R. P. TELLIER, *Atlas Historique de l'Ancien Testament*, 1937, p. 30 et carte p. 31.

(3) Deut. VIII, 8 : « Yahwé te conduit vers un heureux pays, pays de torrents et de sources, d'eaux qui sourdent de l'abîme dans les vallées comme dans les montagnes, pays de froment et d'orge, de vignes, de *figuiers* et de grenadiers, pays d'oliviers, d'huile et de miel » ; voir Joël II, 22 : : « La vigne et le figuier donnent leurs richesses » ; etc... (Il suffit de parcourir une Concordance Biblique). Dans le Talmud, Maaseroth, I, 5 ; *éd. cit.*, t. III, p. 157-159, on pourra lire les prescriptions pour la cueillette et la consommation des figues à Jérusalem ; voir aussi *ibid.*, Demai, I, 1 ; t. II, p. 120-123 ; II, 1, p. 138. Voir aussi Schebiith, II, 5, p. 337, sur les différentes espèces de figues ; Berakhoth, IX, 3 ; t. I, p. 166 : les figues s'implantent même dans le roc.

(4) IV Rois, XVIII, 31 ; Isaïe, XXXVI, 16.

(5) I Rois, V, 5 ; III Rois, IV, 25 ; Mich., IV, 4 ; I Mach., XIV, 12, voir aussi le Chant de la Vigne dans Isaïe, ch. V.

(6) Joël, II, 22.

(7) Sour. XCV, 1.

du bonheur de la Terre Promise, (1) et des signes de la bénédiction de Yahwé (2) ou de sa réprobation. (3)

On ne peut donc trouver serment plus hébraïque dans sa teneur qu'un serment par le figuier et l'olivier, et ce caractère hébraïque est encore accentué dans notre sourate par la mention du Mont Sinaï dont l'histoire est capitale pour le peuple d'Israël. (4) Voit-on Mohammed, à l'époque où nous sommes, jurant devant ses compatriotes arabes, par le Mont Sinaï, la Montagne Sainte, phare qui illumine toute l'histoire des Hébreux ? Ce serait totalement inconcevable. Par contre, la sourate prend son sens normal quand on sait que le rabbin en est l'auteur.

Comme on le voit cette sourate ne peut se comprendre, elle aussi, qu'en référence à l'histoire biblique. Son auteur ne peut être qu'un juif dont la formation est toute imprégnée de ce milieu hébraïque. C'est un juif qui jure par le figuier, l'olivier, le Mont Sinaï. (5) Cette sourate qui paraissait à une première lecture presque sans consistance, nous amène aux mêmes conclusions extraordinaires déjà mentionnées plus haut, et qui s'affirment toujours davantage en poursuivant la lecture du Livre arabe : c'est un juif, un juif de La Mecque, qui annonce aux Arabes polythéistes la religion d'Israël, dans le but de les convertir au judaïsme. On ne réfléchira jamais assez sur cette conclusion qui bouleverse toute l'histoire de l'Islam. Jusqu'ici dans l'histoire religieuse de l'Arabie au début du VIIe siècle, nous n'avons pas encore rencontré Mohammed. Un juif et un juif seul prêche la religion juive aux arabes de La Mecque. C'est seulement quand il constatera son échec que le rabbin imaginera de se servir de Mohammed. Là où le juif est repoussé, Mohammed, parce qu'il est arabe, finira bien peut-être par passer. Mohammed, à La Mecque ne sera jamais qu'un stratagème imaginé par le rabbin pour faire triompher ses propres idées. Dans cette révolution religieuse, Mohammed n'aura jamais l'initiative.

Le rabbin continue dans cette sourate XCV, par une considération générale sur l'étrange destinée de l'humanité. L'homme avait été créé dans la forme la plus harmonieuse, c'est-à-dire sous une forme plus belle que toutes les autres créatures, car c'est à son image, à sa ressemblance que Yahwé façonna l'homme, et c'est par sa propre faute que l'homme est tombé. Cette théologie biblique est connue ; ce qui est important de remarquer ici une fois de plus, c'est qu'il est impossible de lire le Coran sans avoir constamment l'A. T. devant les yeux, non point, comme nous le dirons un peu plus tard,

(1) Deut., VI, 11 ; VIII, 7-8 ; IV Rois, XVIII, 32 ; II Esdras IX, 25.
(2) Deut., XXXII, 13.
(3) Deut., XXVIII, 40 ; Jos., XXIV, 14 ; Amos, IV, 9 ; Habacuc, III, 17.
(4) Voir aussi sour. XXIII, 20 : « (*Par l'eau, pousse*) un arbre qui sort du Mont Sinaï (*et qui*) produit de l'huile et un condiment pour les mangeurs » ; voir Talmud, Schebiith, IV, 10 ; *ibid.*, t. II, p. 365 : « Deut. XXVIII, 40 : *car tes olives tomberont de l'arbre*, cela veut dire que la malédiction consistera en ce que la plantation d'oliviers ne contienne que la 340e partie du total habituel ».

(5) Le serment continue : « (et) par cette ville sûre ». Les commentateurs précisent, en pensant évidemment à Mohammed : « Allusion à La Mekke et à son territoire sacré » (Blachère, *op cit.*, t. II, p. 23, note). Pourquoi La Mecque serait-elle déclarée territoire sacré ? Comme par ailleurs, cette sourate XCV est indubitablement rédigée par un juif, se représente-t-on bien un juif jurant par la ville commerçante des Arabes ? Nous pensons plutôt à une ville palestinienne, sans doute Jérusalem.

qu'il existe des analogies entre ces deux écrits, mais parce que le Coran arabe dans les parties que nous étudions maintenant EST l'Ancien Testament, prêché par un juif aux arabes.

L'incroyant (1) tombera au plus bas de ce qui est bas. Mais l'homme qui croit et accomplit le bien, sans esprit de retour, aura un sort tout différent :

> Ceux qui ont cru et fait le bien
> recevront une rétribution. (2)

Croire et faire le bien, ce sont les deux conditions du salut que préconise le rabbin au début de son apostolat mecquois : faire le bien, c'est-à-dire faire l'aumône, comme le demandent si fréquemment les Livres saints des juifs ; quant à la foi, elle est synonyme de crainte. On ne peut trouver rien de plus fidèlement juif que cette formule de la sourate XCV, 6 dont nous connaissons déjà par les v. 1-3 l'origine rabbinique ; formule que nous retrouverons tant de fois par la suite dans le Coran arabe, rédigé par le rabbin. (3)

La sourate XCV continue par ce verset :

> Qu'est-ce qui te fera encore traiter de mensonge le Jugement ? (4)

Ce procédé par mode interrogatoire rentre bien dans les habitudes du rabbin, rédacteur du Livre arabe ; nous le trouvons dans la sour. CIV : « Et qu'est-ce qui t'apprendra ce qu'est la Hotama », (5) et dans bien d'autres sourates :

> Et qui est-ce qui fera connaître ce qu'est la voie ascendante ? (6)
> Et qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est le jour de malheur ? (7)
> Et qu'est-ce qui te fera connaître ce que c'est (que l'Enfer) ? (8)

(1) L'incroyant est tout homme qui ne suit pas la religion d'Israël.

(2) Sour. XCV, 6. Le verset est un peu long et Blachère qui a fait de la longueur des versets un critère d'origine (mecquoise ou médinoise) met en doute son ancienneté ! (voir plus haut, p. 60, n. 3). Nous conservons la traduction généralement admise : *sans aucun reproche* (Montet) ; *une récompense incontestée* (Pesle-Tidjani). Blachère traduit : *une rétribution exempte de rappel*. Le trait, ajoute-t-il (p. 23, note), est typiquement arabe. Ce n'est point tout que donner. Il faut le faire sans le signaler à celui qu'on oblige, sinon cela équivaut à n'avoir rien fait ». On serait vraiment très curieux de savoir ce qui est « typiquement arabe » dans l'attitude décrite dans ce verset 6 (voir aussi sour. CVII, 5). Nous dirions plus volontiers qu'il n'y a là absolument rien d'arabe. Les pseudo-arabes que nous avons actuellement sous les yeux ne peuvent faire un geste de bienveillance sans qu'ils le claironnent aux quatre vents. Par contre, il est recommandé aux juifs de faire le bien sans ostentation et avec désintéressement ; voir entre autres Isaïe XXXIII, 15 : « Celui qui se conduit avec justice, qui parle loyalement et repousse un profit extorqué, qui secoue la main pour ne pas accepter de pot-de-vin, se bouche l'oreille aux propos sanguinaires, qui ferme les yeux pour ne pas voir le mal, celui-là habitera là-haut ».

(3) Voir sour. CIII, 3 ; XX, 84 ; XIX, 61, 96 ; XXXVIII, 23, 27 ; XXI, 94 ; XXV, 70 ; XVIII, 87, 107 ; XLV, 29 ; XVI, 99 ; XXX, 14, 44 ; XI, 25 ; XIV, 28 ; XL, 3 ; XXVIII, 67 ; XXIX, 6, 8, 58 ; XXXI, 7 ; XLII, 21, 22, 25 ; X, 9 ; XXXIV, 4, 36 ; VII, 40 ; XLVI, 12.

(4) Sour. XCV, 7.

(5) Sour. CIV, 5.

(6) Sour. XC, 12.

(7) Sour. CI, 2.

(8) *Ibid.*, 7.

Et qu'est-ce qui te fera connaître ce que c'est la Nuit du Décret Divin ? (1)
As-tu fait attention à celui qui traite la religion (juive) de mensonge ? (2)
Et qui te fera connaître le jour du Jugement ? (3)
Et qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est le Sidjdjîn ? (4)
Et qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est l'Illiyoûn ? (5)
Et qui te fera connaître l'inévitable ? (6)

Est-ce qu'elle est venue jusqu'à toi l'histoire des armées de Pharaon et de Thamoud (7)
L'histoire de Moïse est-elle parvenue jusqu'à toi ? (8)

La sourate XCV se termine par un verset sur la justice divine :

Dieu n'est-il pas le plus juste des Juges (v. 8)

Ce thème de la justice de Yahwé, justice parfaite d'où découle toute justice, revient sous mille formes dans les Livres saints de l'A. T., en particulier dans les Prophètes Isaïe et Jérémie (9) et son évocation dans le texte de la sourate XCV que nous parcourons, vient donner, s'il en était besoin, une confirmation finale, à l'origine rabbinique de cette sourate.

Dans la première phase de son apostolat mecquois, le rabbin trouve ligués contre lui les riches commerçants de La Mecque, égoïstes et jouisseurs, qui ne vivent que pour le bonheur d'ici-bas et l'on comprend facilement qu'il insiste sur les peines de l'Enfer et qu'il propose constamment comme condition du salut la crainte de Dieu et le soulagement des pauvres :

1. Je le jure par l'après-midi ! (10)
2. En vérité, l'homme est perdu,
3. excepté ceux qui croient et font le bien ; se recommandent mutuellement la vérité et se recommandent mutuellement la patience (11)

Dans la vie de l'au-delà, chacun sera jugé d'après ses œuvres. Les œuvres « pleines » — il faut comprendre pleines de bonnes actions — sont dénom-

(1) Sour. XCVII, 2.
(2) Sour. CVII, 1.
(3) Sour. LXXXII, 17-18.
(4) Sour. LXXXIII, 8.
(5) *Ibid.*, 19.
(6) Sour. LXIX, 3 ; voir aussi LXXXVI, 2 : « Et qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est l'Astre Nocturne ».
(7) Sour. LXXXV, 17.
(8) Sour. LXXIX, 15.
(9) GUILLET (J.), *Thèmes Bibliques. Etudes sur l'expression et le développement de la Révélation*, Paris, Aubier, s. d. (1951), p. 64-74.
(10) Blachère traduit : *Par le destin !* Pareil serment ne présente guère de sens acceptable. Par contre la formule : *je le jure par l'après-midi* trouve un parallèle dans sour. XCIII 1-2 : je le jure par la matinée ou la clarté du jour, je le jure par la nuit quand tombe l'obscurité ; XCI, 1 : je le jure par le soleil et sa clarté.
(11) Sour. CIII, 1-3 ;voir aussi XCV, 6 ; sur la patience, voir sour. LII, 48 ; LXX, 5 ; XXXVIII, 16 ; XVI, 120 ; XXX, 60 ; XI, 177 ; XL, 57 ; XXIX, 59 ; XXXI, 16 ; XLII, 41 ; X, 109 ; XLVI, 34. Dans l'A. T., la Patience est un des grands attributs de Yahwé. « (Moïse) invoqua le nom de Yahwé. Yahwé passa devant lui et il cria : « Yahwé, Yahwé, Dieu pitoyable et compatissant, patient » (Exode, XXXIV, 6, 12-14). *Dieu miséricordieux*

mées *lourdes* et recevront leur récompense dans une vie agréable ; tandis que les hommes qui n'ont jamais fait que des œuvres *légères*, sans poids, seront précipités dans le feu éternel.

1. Jour de malheur ! Qu'est-ce que le jour de malheur ?
2. Qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est le jour de malheur ? (1)
3. C'est le jour où les Hommes seront comme papillons dispersés (2)
4. (où) les monts seront comme flocons de laine cardée (3)
5. (Alors), celui dont lourdes seront les œuvres connaîtra une vie agréable,
6. (tandis que) celui dont légères seront les œuvres s'acheminera vers un abîme.
7. Qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est cet abîme ?
8. C'est un feu ardent. (4)

Nous nous demandons souvent en lisant le « Coran » arabe, comment les savants en arrivent à compliquer les situations les plus simples. N'ont-ils pas édifié de multiples thèses sur l'idéal de Mohammed ? Affirmons une fois de plus qu'il n'est jamais question dans ces textes, de Mohammed. Ce n'est pas un arabe que nous trouvons comme prédicateur dans ces sourates primitives, mais un homme qui s'inspire continuellement de l'A. T., et cet homme ne peut être qu'un juif. Parmi les savants, les uns ont voulu voir comme leit-motiv de la prédication de cet homme — dont ils n'ont d'ailleurs jamais soupçonné l'identité — le monothéisme ; d'autres, l'aumône ; d'autres encore le Jugement dernier. Il nous faut faire effort pour stopper tous ces fantaisistes dans leurs branlantes élucubrations et se servir pour l'étude de l'Islam des mêmes méthodes critiques employées surtout depuis Harnack dans la recherche concrète des origines chrétiennes. Nous avons été trop souvent égarés par tous ces coranisants, picorant de-ci de-là, sans aucune critique, quelques textes paraissant appuyer leurs propres imaginations, au détriment de la réalité cependant fort simple : un juif au VII^e siècle s'est mis en tête de faire du prosélytisme à La Mecque. Son but n'est pas compliqué : il veut remplacer le culte des idoles par l'adoration de Yahwé, le Dieu de Moïse. Yahwé est le seul Dieu ; Israël le seul dépositaire de la vérité ; le Coran hébreu, le seul livre qui nous livre la révélation de Dieu. Pour être sauvé, il faut croire en Yahwé et faire le bien. Mais quiconque refuse de reconnaître Yahwé et qui vit pour ses propres plaisirs, sans penser à soulager le prochain malheureux, sera emprisonné dans un feu ardent. Tout est simple dans cet enchaînement logique.

et compatissant, c'est le titre qui sera apposé en tête de chaque sourate, à l'exception de la sourate IX, sans doute par suite d'un oubli. Et cet exergue, remarquons-le bien, est emprunté au passage de l'Exode que nous venons de citer : il n'a absolument aucun caractère ni « mahométan », ni arabe.

Le Dieu patient de l'Exode, modèle et fondement de la patience de ses serviteurs, est aussi le Dieu tel que nous le représente tout l'A. T. et il est normal que le juif recommande cette patience soit à ses auditeurs, soit à Mohammed lui-même, comme nous le verrons par la suite.

(1) Sur le mode interrogatoire, voir plus haut, p. 76.
(2) SABBAGH (T.), *La métaphore dans le Coran*, Paris, 1943, p. 106, n. 66.
(3) *Ibid.*, p. 206, n. 339. On rencontre pareille métaphore dans la sourate LXX, 9.
(4) Sour. CI.

Chaque homme sera jugé au poids de ses œuvres. Cette image de la sourate CI, se retrouve encore dans la sourate XCIX, de la même époque :

1. Lorsque la terre tremblera de son tremblement,
2. que la terre rejettera ses fardeaux (1),
3. que l'Homme dira : « Qu'a-t-elle ? »
4. ce jour-là, elle racontera son histoire
5. selon ce que lui a révélé ton Seigneur.
6. Ce jour-là les Humains surgiront (des sépulchres), par groupes, pour que leur soient montrées leurs actions (2).
7. Qui aura fait le poids d'un atome de bien, le verra.
8. Qui aura fait le poids d'un atome de mal, le verra (3).

Les savants ont cru retrouver dans ces versets sur le poids de nos actes l'influence du... parsisme. Influence du parsisme sur Mohammed ! C'est vraiment extravagant.

Tout au plus, pourrait-on parler d'une influence mazdéiste sur le judaïsme. Mais pour soutenir pareille thèse, il faudrait commencer tout d'abord par constater qu'il existe entre les deux religions des points de contact spécifiques. L'idée de sanctions après la mort est à la fois trop générale en soi et trop commune aux religions pour qu'il nous soit permis de conclure à une influence du mazdéisme sur le judaïsme. De plus, il faudrait être certain que l'eschatologie mazdéiste est antérieure aux doctrines d'Israël sur les fins dernières. Des historiens et non des moindres ont même prétendu le contraire. La solution de notre problème est d'ailleurs beaucoup plus simple. Dans les sourates CI et XCIX, c'est toujours le même juif qui annonce aux Mecquois le Jugement dernier, destiné à séparer les bons des mauvais et il est tout naturel de penser que c'est à la littérature hébraïque qu'il emprunte ses comparaisons. Et elles ne manquent pas : « Ai-je fait route avec le mensonge, pressé le pas vers la fausseté ? Qu'Il me pèse sur une balance exacte. Lui, Dieu, reconnaîtra mon innocence ». (4) « Les paroles des hommes prudents sont pesées

(1) Isaïe, XXVI, 19 : « Tes morts revivront, leurs cadavres ressusciteront; réveillez-vous et exultez, *tous les gisants dans la poussière* ».

(2) *Ibid.*, 11-12 : « Et le feu préparé pour tes ennemis les dévorera. Yahwé ! Tu nous donnes la paix puisque tu nous traites comme nos actions le méritent ».

(3) Sour. XCIX ; voir aussi XXIII, 104, 105 ; XXI, 48 : « Nous poserons des balances justes au jour de la Résurrection et nulle âme ne sera lésée en la moindre chose et si cette chose est le poids d'un grain de moutarde, Nous l'apporterons. Il nous suffit de faire le compte ».

(4) Job, XXXI, 5-6 ; « Job, se réclamant de la loi du talion, demande à être pesé sur une balance exacte », voir LARCHER, Bible de Jérusalem, *Le Livre de Job*, Editions du Cerf, 1950, p. 128. Les Livres Saints condamnent à maintes reprises la fraude des poids et des mesures : Proverbes XI, 1 : « Abomination pour Yahwé : la balance fausse ! mais le poids juste lui est agréable »; XVI, 11 : « La balance et ses deux plateaux sont à Yahwé »; XX, 10 : « Poids et poids, boisseau et boisseau ! deux choses en égale horreur à Yahwé » (il ne faut pas user de deux poids et deux mesures) ; Amos, VIII, 4-6 : « Ecoutez ceci, vous qui écrasez le pauvre... Nous diminuerons l'epha (mesure de capacité pour les solides), augmenterons le sicle (unité de poids, servant à peser les lingots de monnaies), nous fausserons les balances pour tromper » (OSTY, Bible de Jérusalem, *Amos et Osée*, Editions du Cerf, 1952, p. 53) ; voir aussi Osée XII, 8 ; Michée VI, 10-11 ; voir sour. LXXXIII, 1-4 : « Malheur aux fraudeurs qui, lorsqu'ils demandent leur dû aux gens, demandent pleine mesure et qui lorsqu'ils mesurent ou pèsent pour les gens, leur

à la balance ». (1) « Fais une balance et des poids pour tes discours ». (2) « Je te parle encore des poids de la douleur : Oh, si l'on pouvait peser mon affliction, mettre sur une balance tous mes maux ensemble ! Mais c'est plus lourd que le sable des mers ». (3)

Quoique la sourate LXXXII soit peut-être un peu postérieure à la sourate XCIX, nous y retrouvons cependant les mêmes considérations et les mêmes développements rabbiniques. La sourate débute par les signes annonciateurs du Jugement dernier :

1. Quand le ciel s'entrouvrira,
2. quand les planètes se disperseront,
3. quand les mers seront projetées (*hors de leurs rivages*)
4. quand les sépulchres seront bouleversés,

tout homme pourra comprendre que le Jugement est proche.

5. toute âme saura ce qu'elle aura (amassé) pour ou contre elle.

Mais les idolâtres ne croient pas à ce Jugement dernier. Pour eux, la vie se termine à la mort. Il n'y a pas d'au-delà, ni Paradis ni Enfer. Le rabbin depuis le début de sa prédication se heurte à cette incompréhension des Mecquois :

6. O Homme ! qu'est-ce qui t'a trompé sur ton Seigneur magnanime ?
7. (C'est Yahwé) qui t'a créé, t'a formé et constitué harmonieusement,
8. t'a composé sous telle forme qu'Il a voulue.
9. (Au lieu de le louer), non ! tout au contraire ! vous traitez de mensonge le Jugement !

En ce temps-là, vous aurez des surprises. Devant vous, seront étalées toutes vos actions, bonnes ou mauvaises. Rien ne peut échapper au regard de Yahwé :

10. En vérité, à votre encontre, sont certes des (Anges) qui retiennent vos actes
11. des (Anges) nobles qui écrivent
12. sachant ce que vous faites !

A maintes reprises le rabbin rappellera à ses auditeurs arabes l'existence du Livre de vie qui reproduit chacun de nos actes et d'après lequel nous seront jugés. C'est un livre de comptes (4) dans lequel rien n'a été omis : « Tout ce qu'ils font est dans le Livre. Toute chose, petite et grande, y est inscrite ». (5) « Il n'est pas de bête sur la terre, dont la subsistance n'incombe

causent une perte ! Ceux-là ne pensent-ils pas qu'ils seront ressuscités ? » ; sour. LV, 6-8 : « Il a établi la balance. Ne fraudez pas dans la balance ! Etablissez la pesée avec équité et ne faussez pas la balance ».

(1) Eccli. XXI, 25.
(2) Eccli. XXVIII, 17.
(3) Job VI, 1-3.
(4) Sour. LXXVIII, 29.
(5) Sour. LIV, 52 ; la traduction de Blachère : « Toute chose qu'ils ont faite est *dans les Ecritures* (*Zubur*) », n'a dans ce contexte aucun sens acceptable.

à Yahwé, qui connaît sa tanière et son repaire. Tout est inscrit dans le Livre explicite ». (1) « Et il n'échappe à ton Seigneur, ni le poids d'un atome, (2) sur la terre et dans les cieux, ni (un poids) plus petit ou plus grand qu'un atome sans que cela soit (*consigné*) dans le Livre qui met tout en évidence ». (3) « A Lui n'échappent ni le poids d'un atome dans les cieux et sur la terre, ni un poids plus petit ou plus grand que cela, sans que cela soit (*consigné*) dans le Livre évident ». (4) « Allah a les clefs des choses cachées (5) qui ne sont connues que de Lui. Il sait ce qui est sur la terre ferme et dans la mer. Et il ne tombe pas une feuille qu'Il ne le sache. Il n'existe ni graine dans les ténèbres de la terre, ni (*brin*) vert ou desséché qui ne soit mentionné dans le Livre évident ». (6) Au Jour du Jugement, c'est ce Livre évident qui sera ouvert devant Dieu et devant Nous. (7) Tout sera mis en pleine clarté (8) et nous serons jugés à notre juste mesure : « Le Livre sera placé (entre les mains de chacun), et tu verras les pécheurs remplis de crainte au sujet de ce qu'il contient, et ils diront : « Malheur à nous ! Pourquoi ce Livre n'omet-il pas de compter (*toute action*) petite ou grande ? » Les hommes y trouveront présent tout ce qu'ils auront fait. Et ton Seigneur ne fera de tort à personne ». (9) « Nous n'imposerons pas à une âme une charge au-delà de ce qu'elle peut supporter ; car auprès de Nous se trouve le Livre qui proclame la vérité, et il ne sera fait aucun tort à personne ». (10)

« Nous avons attaché au cou de chaque homme son destin. Et nous lui ferons connaître, au jour de la résurrection, un livre qui lui sera présenté tout ouvert. (Nous lui dirons alors) : « Lis ce Livre. Tu as ton compte suffisant pour toi aujourd'hui ». (11) Malheur à celui qui verra ce Livre placé à sa gauche, il dira : « Plût au ciel qu'on ne m'eût pas remis mon livre ! que je ne connaisse pas ce qu'est mon compte ! ». (12) « Prenez garde ! En vérité, le Livre des Libertins est dans le Sijjîn. Et qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est le Sijjîn ? C'est un Livre écrit ». (13) « Qu'ils prennent garde ! En vérité, le Livre des Purs est dans le 'Illiyoûn. Et qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est le 'Illiyoûn ? C'est un Livre écrit ». (14) Et tout ce qui vaut pour les individus, vaut égale-

(1) Sour. XI, 8.
(2) Voir plus haut, p. 79.
(3) Sour. X, 62.
(4) Sour. XXXIV, 3 ; voir sour. X, 62.
(5) « Il a les clefs de l'Inconnaissable », dit Blachère, ce qui fausse la pensée du rabbin. Ce dernier explique à ses auditeurs que Dieu tient un registre de tout ce que nous faisons et qu'il connaît nos actes les plus cachés — et non pas l'Inconnaissable !
(6) Sour. VI, 59.
(7) Sour. LXXXI, 10 ; XXXIX, 69.
(8) Sour. C, 10.
(9) Sour. XVIII, 47.
(10) Sour. XXIII, 64.
(11) Sour. XVII, 14.
(12) Sour. LXIX, 25-26.
(13) Sour. LXXXIII, 7-9 ; sur la forme interrogative, voir plus haut, p. 77. Le mot *Sijjîn* qui est sûrement d'origine étrangère serait une altération du šé'ól hébreu. C'est l'explication la plus probable de l'origine de ce terme qu'on ne trouve que dans ce passage de la sourate LXXXIII.
(14) *Ibid.*, 18-20. — D'après BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 106, *'Illiyoûn* est nettement l'hébreu « *'Eliyon* », le Dieu Très-Haut, de la Genèse XLV, 18 ; le terme el-Saddaï était employé pour désigner le Dieu Tout-Puissant.

ment pour les nations : « Il n'y a pas de cité criminelle, que nous ne détruisions et châtions terriblement avant le jour de la résurrection. Cela est écrit dans le Livre » ; (1) « Et tu verras tous les peuples à genoux. Chaque peuple sera appelé devant son livre. (Yahwé leur dira), aujourd'hui vous allez être récompensés selon vos œuvres. Voici Notre Livre qui parle contre vous en toute vérité. Nous y avons écrit tout ce que vous avez fait ». (2)

Tout est biblique dans ces enseignements du rabbin. Rappelons-nous le Psaume CXXXIX : « Mes actions, tes yeux les voyaient, elles étaient toutes sur ton Livre ; mes jours, inscrits et dénombrés, avant que pas un d'eux n'apparût ». (3) « Qu'ils soient rayés du compte des vivants, qu'avec les justes ils ne soient plus inscrits ». (4) L'Ecclésiastique qui fut comme le livre de chevet du rabbin de La Mecque, le livre qui guidait son prosélytisme et orientait son apostolat, le livre que nous retrouvons comme sous-jacent dans bien des sourates, ne dit-il pas aussi : « Les œuvres de toute chair sont devant Lui, et l'on ne peut se cacher à Ses yeux ». (5) « Seront sauvés parmi ton peuple », dit Daniel, « tous ceux qui seront trouvés inscrits dans le Livre. Et beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns pour une vie éternelle, les autres pour un opprobre, pour une infamie éternelle ». (6)

C'est la même mystique que prêche le rabbin. Pour Israël, au terme de son évolution, le salut s'acquiert par la croyance en un Dieu unique. Yahwé n'a pas d'associé. Cette croyance doit être accompagnée de la prière et de la charité envers le prochain. Chaque individu sera jugé après sa mort, jugé d'après ses actes, inscrits dans le Livre de vie.

En ce jour terrible :

13. les purs seront certes dans les délices,
14. tandis que les méchants seront précipités dans une fournaise
15. qu'ils affronteront au Jour du Jugement
16. et dont ils ne seront pas absents !
17. Qu'est-ce qui t'apprendra ce qu'est le Jour du Jugement ?
18. Oui, qu'est-ce qui t'apprendra ce qu'est le Jour du Jugement ? (7)

Comme nous pouvons le constater, toutes ces premières sourates ont exactement la même courbe : on y prêche la religion d'Israël, le Dieu créateur du ciel et de la terre, le Dieu de la Genèse et le Dieu de Moïse. Ce n'est pas une leçon apprise récemment par cœur que récite l'auteur de ces sourates. Chaque verset, peut-on dire, est imprégné d'une vie toute spéciale, une vie toute formée dans le judaïsme. D'où nous pouvons, dès les premières sourates, conclure que l'auteur de ces prédications est un juif authentique. Cette conclusion qui s'affermit de plus en plus à la lecture du « Coran arabe » ne tardera

(1) Sour. XVII, 60.
(2) Sour. XLV, 26-28.
(3) Ps. CXXXIX, 16.
(4) Ps. LXIX, 29 ; dans la Bible de Jérusalem, *Les Psaumes*, Editions du Cerf, Tournay et Schwab renvoient à Exode XXXII, 32.
(5) Ecclé., XII, 14 ; Eccli., XXXIX, 19 ; voir aussi XVII, 13.
(6) Daniel XII, 1 ; voir aussi VII, 10 ; Isaïe IV, 3 ; Exode XXXII, 32-33.
(7) Sour. LXXXII ; à comparer ces versets 17-18 avec les v. 1-3 de la sourate CI ; voir plus haut, p. 77, pour la forme interrogative.

d'ailleurs pas à devenir une certitude absolue. Nous marchons jusqu'ici en terrain clair. Mais poursuivons nos réflexions. Si un juif prêche publiquement à La Mecque la religion d'Israël, c'est évidemment qu'il cherche à détourner les Mecquois des idoles de la Ka'ba pour les convertir au Dieu Unique des Juifs, au Yahwé de Moïse, sinon, sa prédication n'aurait aucun sens. Cette activité du rabbin de La Mecque ne plaisait pas à tout le monde ; cela se conçoit. C'étaient les riches commerçants qui se montraient les plus opposés : ces avares, remplis de suffisance, traitaient de mensonge les paroles du rabbin. (1) Tout ce qu'il y avait d'égoïste dans la haute société mecquoise s'acharnait contre ce prédicateur juif. (2) Le rabbin ripostait par des menaces : vous ne voulez pas croire à la véracité de mes paroles ; eh bien, je le jure, je le jure encore : vous serez anéantis, comme furent anéantis les Thamoudéens qui avaient refusé, eux aussi, de croire à leur prophète ; comme furent anéantis tous ceux qui ne voulurent jamais reconnaître le Dieu d'Israël. Oui, je le jure : vous serez un jour précipités dans une Fournaise qui ne s'éteindra jamais. Nul ne sera tourmenté d'un tel tourment. (3) En ce jour de malheur, votre fortune ne servira de rien. (4) Venez vers Israël. Demain, il sera trop tard !

La tranche finale de la sourate LXXIV, 41-55 résume avec clarté ces conditions du salut exposées par le rabbin de La Mecque : les Gens de la Droite demanderont aux pécheurs : Qu'est-ce qui vous a donc conduits dans ce lieu de souffrance et les pécheurs répondront : « Nous n'étions pas de ceux qui font la prière ; nous ne nourrissions pas le Pauvre ; nous discutions de concert avec les Discuteurs et nous traitions de mensonge le Jour du Jugement ». (5) « Et qui traite de mensonge le Jugement ? C'est celui qui repousse l'orphelin, qui n'incite pas à nourrir le pauvre. Malheur aux orants qui, de leur Prière, sont distraits, qui sont pleins d'ostentation et refusent l'Aide ». (6)

A côté des riches commerçants qui avaient réalisé des fortunes considérables, La Mecque, comme toutes les villes orientales devait pulluler de miséreux. Il y avait les estropiés qui traînassaient dans les ruelles ou flanaient des journées entières accroupis le long d'un mur ; les sans-travail dont la nudité était à peine recouverte de quelques lambeaux et de loques immondes, malheureux hébétés qui n'avaient rien d'autre à faire qu'à grignoter des détritus qu'ils se partageaient avec les chiens ; les aveugles, comme partout en Orient où le soleil fait des ravages dans des organismes débilités, étaient certainement fort nombreux. Ils invoquaient leurs dieux par des litanies monotones et sans fin qu'on n'entendait même plus, tant elles se confondaient avec le charivari des alentours de la Ka'ba.

Une inclination de la terre et les tendances morales d'un peuple sont désorientées : le soleil engendre la chaleur ; la chaleur, l'oisiveté ; l'oisiveté, la misère ; la misère, le batchich, le hachich et le malech, (7) les trois plaies de l'Orient arabe.

(1) Sour. XCII, 8-9.
(2) Sour. XC, 6, 13-16 ; LXXXIX, 19-21 ; XCV, 7.
(3) Sour. XCII, 10.
(4) *Ibid.*, 11 ; XC, 20-21 ; LXXXIX, 26 ; CI, 7-8.
(5) Sour. LXXIV, 42-47.
(6) Sour. CVII, 1-7.
(7) Malech ou manque total de réaction que certains commentateurs ont cherché à surélever en lui donnant la forme d'abandon à la Divine Providence.

Tous ces déshérités de la terre n'intéressaient personne. S'ils arrivaient à s'agripper au coin d'un riche burnous, qui frôlait leurs guenilles, la réponse était automatique et instantanée : d'un coup de pied, qu'un regard méprisant rendait encore plus sensible, on se débarrassait de leur importunité.

Depuis longtemps, cependant, les Israëlites s'étaient fait une religion de bienfaisance, d'aide et de charité envers les pauvres et les orphelins. Moïse avait acquis sur ce point une large expérience et il avait inséré dans le Code de l'Alliance ce précepte de soutien : Il ne faut rudoyer ni la veuve ni l'orphelin. (1) Quant aux miséreux, on leur abandonnera les terres mises en jachère la septième année. « Tes compatriotes indigents pourront s'en nourrir, et les bêtes des champs mangeront ce qu'ils auront laissé. Tu appliqueras ces mêmes règles à ta vigne et à ton olivier ». (2) On leur laissera les fruits tombés dans le verger, (3) ainsi que la glanure. (4) Il est recommandé aussi de ne pas exploiter le salaire de l'humble et du pauvre : « Chaque jour, tu lui donneras son salaire, sans laisser le soleil se coucher sur cette dette ; car il est pauvre et il attend impatiemment ce salaire ». (5) Evidemment, nous sommes bien loin de la charité chrétienne, du rayonnement religieux de l'aumône. Cependant, même à l'époque mosaïque, nous assistons déjà à une certaine spiritualisation de l'aumône ; c'est un péché que de fermer ton visage à ton frère pauvre et de ne rien lui donner... Certes, les pauvres ne disparaîtront pas de ce pays ; aussi je te prescris : « Tu dois ouvrir la main à ton frère, à celui qui est humilié et pauvre dans ton pays ». (6) Et les mêmes prescriptions sont valables pour la veuve et l'orphelin. (7) Israël s'affinera bien davantage encore dans ses épreuves et ses souffrances qui le feront sortir petit à petit des prescriptions légales pour le mettre en contact plus direct avec l'humanité. « Heureux celui qui prend souci du pauvre et du chétif ». Au jour du malheur, Yahwé le sauvera ». (8) Aux mauvais juges, le psalmiste fait encore ces recommandations : « Jusques à quand jugerez-vous contre l'équité, prendrez-vous parti pour les impies. Rendez justice à l'opprimé et à l'orphelin, au malheureux et au pauvre faites droit ; libérez le chétif et l'indigent, de la main des impies, sauvez-les ! ». (9) Et nous lisons dans les Proverbes : « Celui qui tourne en dérision le pauvre, outrage son Créateur ; celui qui rit d'un malheureux ne restera point impuni ». (10) C'est un grand sujet de méditation de contempler comment Israël cherche à se libérer, après la captivité, des prescriptions juridiques, des conceptions par trop terrestres du royaume de Dieu. C'est dans le malheur que Yahwé prépare l'avènement du Christ, en qui Israël aurait pu trouver la libération qu'il cherchait dans les profondeurs de ses aspirations. Le Talmud est sans doute une codification et une justification des moindres mou-

(1) Exode XXII, 21.
(2) *Ibid.*, XXIII, 10-11.
(3) Lévitique, XIX, 10.
(4) *Ibid.*, XXIII, 22.
(5) Deutér. XXIV, 15.
(6) *Ibid.*, XV, 9-11.
(7) Exode XXII, 22 ; Deut. X, 18 ; XIV, 29 ; XVI, 11, 19 ; XXIV, 17, 19, 20, 21 ; XXVI, 12 ; XXVII, 19.
(8) Ps., XLI, 1.
(9) Ps., LXXXII, 2-4 ; voir aussi Ps. CXLVI.
(10) Proverbes, XVII, 5 ; voir Lévitique XIX, 11-14.

vements de l'âme humaine, un instinct de morbide religiosité ; une manifestation extraordinaire de l'orgueil national d'Israël ; mais il est plus que cela : plusieurs talmudistes ont tendance — si minime soit-elle — à concevoir une religion qui serait *La* religion, arrachée pour ainsi dire des circonstances locales et ethnographiques qui l'emprisonne depuis Moïse. « Ceux qui dépensent », disent-ils, « l'argent des orphelins n'auront pas de place au Paradis ». (1) Le rabbin raconte aussi l'histoire du roi Monobaz, roi d'Adiabène, converti au judaïsme au premier siècle après J.-C. (2) Ce roi distribua tous ses biens entre les pauvres. Ses parents lui firent dire : tes ancêtres ont amassé des trésors et les ont ajoutés aux biens de leurs devanciers et toi, au lieu de cela, tu gaspilles tout ! C'est bien pour cela, dit-il, que j'agis ainsi ; mes ancêtres ont enfoui ici-bas des trésors terrestres ; moi, au contraire, je veux amasser pour le ciel, comme il est dit : *la vérité pousse sur terre et la justice* (l'aumône) *se voit du haut des cieux* (Ps. LXXV, 12) ; mes ancêtres ont enfoui des trésors qui ne rapportent pas de fruits, tandis que les miens en produisent, comme il est dit : *célébrez les vertus de l'homme juste, il recueillera le produit de ses œuvres* (Isaïe, III, 10) ; mes ancêtres ont amassé en un lieu que les mains humaines peuvent atteindre ; mais moi j'ai choisi pour mes trésors un endroit inaccessible, car il est dit : *l'équité et la justice* (l'aumône) *forment la base de son trône* (Ps. XCVII, 2) ; mes ancêtres ont réuni de l'argent et moi j'ai réuni des âmes, comme il est dit : *celui qui réunit les âmes est un sage* (Prov. XI, 30) ; mes ancêtres ont amassé pour d'autres et moi pour ma vie future, selon ce qu'il est dit : *ce sera un bienfait pour toi-même* (Deutér. XXIV, 13) ; mes ancêtres ont amassé pour ce bas monde et moi j'ai amassé pour le monde à venir, comme il est dit : *la charité sauve de la mort* (Proverbes, X, 2) ». (3)

Se trouverait-il au début du VIIe siècle, à La Mecque, un homme charitable qui, enfin, aurait pitié ? un homme qui aimerait les pauvres comme ses frères ? Pendant que les riches marchands parcouraient les rues avec jactance, sans jamais se soucier des miséreux qu'ils côtoyaient et bousculaient à chaque pas, ne pensant qu'à entasser des lingots d'or, à les compter avec jouissance et concupiscence, à s'en servir pour étaler leur domination par des prêts scandaleux, un homme commençait à prêcher publiquement, à intercéder en faveur des indigents, des orphelins et des esclaves, triple forme de la misère orientale à cette époque. Malheur aux mauvais riches ! Ils brûleront dans la fournaise ! Personne sur terre n'est propriétaire de sa fortune. C'est un péché et aussi une erreur d'en circonscrire l'usage à sa jouissance personnelle. La richesse est une force qui ne peut trouver son point d'achèvement que dans le soulagement de la misère. (4) Crois et fais le bien : c'est la véritable porte de salut. Malheur à celui qui est avare. (5) Malheur à celui qui refuse « d'affranchir un esclave, ou bien, par un jour de disette, de nourrir un orphelin proche parent ou un pauvre dans le dénuement ». (6) Il ne faut pas rudoyer l'orphelin, avait dit depuis longtemps, l'auteur de l'Exode (7) et le « Coran

(1) Talmud, Berakhoth, III, 3 ; *ibid.*, t. I, p. 297.
(2) COHEN, *op. cit.*, p. 115.
(3) Talmud, Péa. I, 1 ; *ibid.*, t. II, p. 7.
(4) Voir plus haut, p. 84-85.
(5) Sour. XCII, 8.
(6) Sour. XC, 13-16.
(7) Exode, XXII, 21.

arabe » faisant écho à ce texte du Code de l'Alliance, proclamait, lui aussi : « L'orphelin, ne le brime donc pas. Le mendiant ne le repousse donc pas ». (1)

S'appuyant sur tous ces textes, Grimme ne craint pas d'affirmer que Mohammed n'a jamais voulu fonder une religion nouvelle, mais qu'il a cherché à déclancher une révolution économique, apparentée au socialisme et que sa grande innovation réside dans l'introduction chez les arabes de la Zakât, impôt des pauvres ou impôt de purification. (2)

Très ému de cette thèse, Snouck Hurgronje concède à Grimme que la question religieuse est secondaire dans le Coran : « Jadis on avait coutume de considérer trop exclusivement le *monothéisme* comme le centre même de la prédication de Mohammed. On oubliait un peu que le polythéisme de ses contemporains arabes était un culte traditionnel, trop peu vivant pour provoquer une réaction passionnée. Quarante ans après la mort de Mohammed les gens de La Mecque avaient déjà de la peine à se rappeler les noms et les emplacements de leurs principaux fétiches d'antan. De plus, Mohammed lui-même a tenté un instant de donner satisfaction au conservatisme de ses compatriotes de La Mecque en concédant un certain rang à quelques-uns de leurs dieux. La lutte contre le soi-disant polythéisme, la trinité, etc... qui a été pour Mohammed le mobile déterminant de sa mission prophétique ». (3)

Après cette concession extravagante faite aux élucubrations de Grimme, Snouck Hurgronje attaque ce même auteur sur sa conception d'un Mohammed socialiste. « Dans les plus anciennes révélations le devoir de la *Zakât* est nommé avec les autres, mais sans qu'il soit accordé une prédominance quelconque ». (4) Ce qui prouve que ce n'était point là le souci principal de l'apôtre arabe. Quel serait donc l'idéal de Mohammed ? Tout simplement de prêcher le Jugement dernier.

Nos lecteurs se rendent-ils bien compte de tout ce qu'il y a d'inintelligent, d'inepte dans toutes ces théories de coranisants qui n'ont absolument rien compris au Coran ! Pour eux, Mohammed est un Prophète et comme il lui faut une mission spéciale, il faut nécessairement lui en trouver une. Vous

(1) Sour. XCIII, 9-10.

(2) Voir Grimme (H.), *Mohammed*, t. I : *Das Leben ;* t. II : *Einleitung in den Koran*, Münster, 1892, 1895. — Le terme *Zakât*, sorte de contribution exigée des riches pour subvenir aux besoins des pauvres est inconnu de la première période mecquoise. On le rencontre pour la première fois dans la sourate XIX, la sourate dite de Marie. L'enfant (fils de Marie) dit : Je suis serviteur d'Allah. Il m'a donné l'Ecriture et m'a fait Prophète. Il m'a béni où que je sois et m'a recommandé la Prière et l'Aumône (*Zakât*), tant que je resterai vivant (v. 31-32). Quelques versets plus loin, il est dit aussi d'Ismaël qu'il ordonnait à sa famille la Prière et l'Aumône » (v. 56). Dans cette sourate et les autres sourates mecquoises, XXIII, 1-4 : « Bienheureux sont les Croyants qui, dans leur Prière, sont humbles, qui de la jactance se détournent ; qui font l'Aumône » (à comparer avec CVII, 4-7) ; XXI, 73 ; XLI, 6 ; XXX, 38 ; XXXI, 3 ; VII, 155, la prière s'accompagne toujours de l'aumône. — Il faut attendre la période médinoise pour trouver au terme *zakât* le sens d'impôt ou d'imposition ; c'est-à-dire en somme un sens juridique d'aumône réglementée, voir sour. II, 40, 47, 104, 172, 277 ; XCVIII, 4 ; IV, 79, 160 ; XXXIII, 33 ; XXIV, 37, 55 ; LVIII, 14 ; XXII ; IX, 5, 11, 18, 72 ; V, 15. Dans tous ces textes — dont nous verrons plus tard la véritable signification — on trouve encore comme soudés les deux concepts : qui accomplissent la prière et qui font l'aumône.

(3) Snouck-Hurgronje, *Une nouvelle biographie de Mohammed*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, t. XXX, 1894, p. 158.

(4) *Ibid.*, p. 161.

avez peut-être cru que la religion tenait la première place dans le Coran ? Pas du tout ; la prédication du monothéisme est secondaire. Avant d'être religieux, Mohammed est un socialiste. On nous le représente comme un tribun qui préconiserait le partage des fortunes, qui imposerait aux riches des impôts bien déterminés, qui aurait créé des caisses d'épargne ou d'assurances. Si on fouillait la bibliographie coranique, peut-être trouverait-on de grands spécialistes, de puissants érudits qui feraient de Mohammed l'inventeur de la loi de 8 heures, de la loi des congés payés ! Nous ne plaisantons pas ; les théories de nos meilleurs coranisants sont de ce calibre-là ! Des cerveaux qui, à première vue paraissent normaux, qui abordent en conquérants les plus difficiles problèmes de l'exégèse biblique et de l'histoire ecclésiastique, pour lesquels ils ne sont d'ailleurs nullement préparés, s'effondrent totalement dès qu'ils se trouvent en face du Coran et des problèmes de l'Islam. Les voilà sans réaction ; ce qu'ils ont appris dans les livres sur la critique littéraire croule subitement ; ils sont comme frappés d'une ineptie fondamentale et d'une hébétude sans nom qui jure avec l'aspect sérieux qu'ils se croient obligés d'endosser comme un manteau mal taillé.

Eh bien oui, Grimme a tort, déclare solennellement Tor Andrae. Il y a tant de déclarations dans ses ouvrages ! « Il est erroné de croire que les préoccupations sociales furent au premier plan pour Mahomet. Ce ne sont pas des soucis humanitaires, mais des sentiments religieux qui l'ont inspiré. Certes, les accents de pitié pour les pauvres ne manquent pas chez lui. Comme toutes les natures nobles, il avait une compassion véritable pour les humbles, pour les misérables ». (1) Comment un auteur sensé peut-il avancer de pareilles affirmations ? Où sont les textes qui en authentiquent la véracité ? Et cependant la réalité est si simple. Un juif prêche à La Mecque. (2) Il prêche comme un juif peut prêcher, c'est-à-dire qu'il prêche la doctrine de l'A. T., et suivant le plan vital réalisé dans toute l'histoire d'Israël : abandonnez vos idoles ; croyez au Dieu Unique, Tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qui s'est révélé à Moïse sur le Mont Sinaï. Yahwé seul est Dieu. Au delà de cette vie, il en est une autre que vous préparez vous-même ici-bas : si vous croyez au Dieu de Moïse, si vous faites le bien, c'est-à-dire si vous secourez les malheureux, le Jugement vous sera favorable et vous irez jouir dans les jardins de l'Eden. Mais si, par contre, vous rejetez mes avertissements, si vous continuez à vivre dans le culte de vos idoles inertes et sans paroles ; si au lieu de secourir le pauvre et l'orphelin, vous cherchez à vivre dans la jouissance de vos richesses, vous serez punis, peut-être sur cette terre comme l'ont été les Adites et les Thamoudéens, certainement dans l'autre monde où vous attend un brasier éternel. L'Islam, dans ses origines, n'est vraiment qu'une entreprise juive. (3)

(1) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 74-75.

(2) Jusqu'ici, nous n'avons pas encore entendu la voix de Mohammed.

(3) Ainsi s'effondrent toutes les théories romanesques d'un Grimme, de Snouck-Hurgronje, de Tor Andrae, sur Mohammed et les réformes sociales en Arabie au VIIe siècle (peut-on imaginer pareils problèmes), sur le Jugement dernier, point central de la prédication de Mohammed, etc., etc... Mohammed n'est rien. Il sera plus tard, après sa conversion au judaïsme, un répétiteur. Pour l'instant, il n'est absolument rien. Nous n'entendons que la voix d'un juif annonçant aux Arabes la religion d'Israël.

3. — Premières réactions arabes contre le prédicateur juif

Il semble bien que le prédicateur juif de La Mecque ait surtout rencontré parmi ses plus violents adversaires les riches commerçants de cette ville :

1. Malheur au calomniateur acerbe (1)
2. qui a amassé une fortune et l'a comptée et recomptée !
3. Il pense que sa fortune l'a rendu immortel.
4. Qu'il prenne garde ! Il sera certes précipité dans la Hotama ;
5. Et qu'est-ce qui t'apprendra ce qu'est la Hotama ?
6. C'est le feu de Yahwé allumé
7. Qui dévore jusqu'aux entrailles
8. Qui est sur eux refermé
9. En longues colonnes (*de flammes*) (2)

Dans cette sourate CIV, certainement l'une des plus anciennes du « Coran », l'auteur vitupère contre un avare, un calomniateur, un infidèle qui ne croit pas à la vie future. Cet homme est un arabe idolâtre et nous retrouvons comme prédicateur, le rabbin que les sourates précédentes, sour. XCII, XC, XCI, LXXXIX, XCV, CIII, CI, XCIX, LXXXII, LXXIV, nous ont déjà fait connaître. Ce juif, naturellement, croit à un Dieu qui juge les hommes après leur mort et distribue à chacun, châtiment ou récompense, selon la valeur de ses actions. Le châtiment dont il menace ici les incroyants, c'est la Hotama. Bien qu'ignorant l'origine de ce terme, nous en connaissons cependant la pleine signification : la Hotama, c'est du feu et c'est par le feu que seront punis ceux qui auront préféré au message divin les jouissances des biens de ce monde. « C'est le feu d'Allah ». Mais de quel Allah s'agit-il ? L'Allah de la Ka'ba ? Nous ignorons la personnalité de ce dieu. Tout ce que nous savons, c'est qu'il est adoré par les idolâtres qui ne croient ni à la résurrection, ni à une punition quelconque, après la mort. Avons-nous un Allah fabriqué ici pour Mohammed, dans le but de faire de ce dernier un Prophète arabe ? Nous tombons dans la pure fantaisie et l'absurde imagination. Cependant, nous connaissons bien cet Allah dont parle le prédicateur de la sourate CIV. C'est un Dieu, le seul Dieu qui, comme le Yahwé de l'A. T. récompense les bons dans une autre vie et punit les méchants par un feu éternel, le feu de Yahwé. Dans cette sourate CIV, nous retrouvons une fois de plus, *toute* l'histoire de la révolution religieuse qui se prépare à La Mecque au début du VIIe siècle : un juif, un juif fort zélé et fort instruit, « fait de la réclame » pour la religion juive. Les riches mecquois forment barrage contre cette religion. Ils se refusent à pénétrer dans la synagogue. Ils ne veulent pas se mettre à la remorque des juifs. Le rabbin, ici comme dans les sourates précédentes, réagit par des menaces : tous ceux qui ne veulent pas reconnaître le message religieux qu'il annonce, ni adorer Yahwé, le Dieu de Moïse, iront en

(1) On a voulu voir dans ce calomniateur acerbe soit al-'Akhnas ibn Charîq, soit al-Walîd ibn al-Moghira. Des mots, rien de plus.

(2) Sour. CIV, 1-9.

Enfer, c'est-à-dire seront précipités dans « un feu qui dévore jusqu'aux entrailles, et qui se refermera sur eux ». (1)

En lisant cette succinte description de l'Enfer, prison et feu, notre esprit se reporte comme d'instinct aux textes d'Isaïe : « Ils seront rassemblés, emprisonnés dans un cachot, reclus en reclusion ». (2) « A Sion les pécheurs sont angoissés, un tremblement saisit les impies ; qui d'entre-nous pourra tenir devant ce feu dévorant, qui pourra demeurer devant ces flammes éternelles ? » (3) « Et quand on sortira, on verra le cadavre des hommes qui se sont révoltés contre moi. Pour eux, le ver ne mourra pas, ils seront en horreur à tout être vivant ». (4)

Un prédicateur, un juif prêche aux arabes de La Mecque la religion d'Israël ; les riches mecquois se liguent contre lui. Il les menace du feu de l'Enfer ! Telles sont, en quelques mots, les origines de l'Islam, c'est-à-dire du judaïsme implanté en milieu arabe.

La sourate CXI précise qu'Aboû-Lahâb, oncle de Mohammed, comptait parmi les riches adversaires du prédicateur juif :

1. Périssent les mains d'Aboû-Lahâb. Qu'il périsse ! (5)
2. Ses richesses et sa fortune ne lui serviront de rien.
3. Il sera exposé à un feu ardent,
4. Tandis que sa femme, portant du bois,
5. aura au cou une corde de fibres de palmier

Le raisonnement du rabbin est clair. Aboû-Lahâb, le seul personnage contemporain mentionné dans le « Livre » arabe, n'a pensé qu'à s'enrichir, n'utilisant sa fortune que pour ses jouissances personnelles. Il n'a fait qu'un bien mauvais placement et un mauvais calcul. Il s'est opposé avec sa femme à la nouvelle prédication. Elle les gênait sans doute dans leur égoïsme jouisseur, en leur faisant précepte de soulager les miséreux. Comme intérêt de sa fortune, il ne récoltera qu'un feu ardent et sa femme aussi avare que lui, acharnée, elle aussi, dans son refus de reconnaître le Dieu d'Israël, aura le cou lié avec des fibres de palmiers. O riches mecquois, vains idolâtres, plongés dans vos plaisirs, qui refusez de soulager le pauvre et l'orphelin, vous connaissez maintenant votre future destinée.

C'est encore les riches que nous rencontrons comme adversaires du rabbin dans la sourate CII :

1. La rivalité vous distrait
2. jusqu'à ce que vous visitiez les nécropoles.

(1) Sour. CIV, 6-8.
(2) Isaïe, XXIV, 22.
(3) *Ibid.*, XXXIII, 14.
(4) Ainsi se termine Isaïe, LXVI, 24.
(5) La traduction de Blachère suppose que Aboû-Lahâb est mort ; comme on le fait mourir en 624, cet extrait de sourate serait donc postérieur à l'hégire, ce qui nous semble fort peu vraisemblable. L'imprécision dogmatique donne, en effet, à cette sourate un caractère très ancien. Par ailleurs, si Aboû-Lahâb est mort, on ne comprend pas le futur du v. 3 : « Il *sera* exposé à un feu ardent ». C'est pour ces raisons que nous conservons à cette sourate CXI son caractère d'antiquité, et que nous maintenons en vie M. et Mme Aboû-Lahâb, oncle et tante de Mohammed et adversaires déterminés du rabbin de La Mecque.

3. Eh bien, non ! bientôt vous saurez !
4. Encore une fois, non ! bientôt vous saurez !
5. Non ! Ah si l'aviez su d'une science certaine !
6. Vous verrez la Fournaise !
7. Encore une fois, certes, vous la verrez avec l'œil de la certitude !
8. Encore une fois, certes, vous serez interrogés sur votre félicité (*terrestre*)

C'est toujours les mêmes hommes qui repoussent le message nouveau du rabbin : les riches passent leur temps dans les jouissances terrestres, et il leur faut une religion qui ne les embarrasse pas dans leurs appétits. C'est à qui arrivera le premier dans cette course insensée vers la fortune ; mais en fait, c'est vers la mort et le tombeau que tous se précipitent ! Parvenus au but, ils trouveront pour les accueillir une fournaise ardente. C'est parce qu'ils ne veulent pas renoncer à leur égoïsme, à la pleine jouissance de leur richesse, c'est parce qu'ils voient dans la prédication du rabbin une condamnation de leur manière de vivre, un frein à leur appétit de luxe, qu'Aboû-Lahâb et les riches commerçants de La Mecque font obstacle à la prédication du rabbin.

La jouissance de ces riches n'aura qu'un temps. Elle sera limitée à la courte durée de leur vie terrestre et le réveil sera dur. Vous vivez maintenant pour entasser votre or, mais bientôt le feu vous entourera pour vous dévorer de toutes parts.

Pour croire efficacement à cette destinée future qui sera nécessairement la vôtre, il vous faudrait renoncer à vos plaisirs et à toutes les jouissances vers lesquelles vous bondissez. Et cela, vous ne le voulez pas. C'est dur de renoncer à ce qui fait l'essentiel de votre vie ; et pour échapper à cette croyance qui exige le changement de vos habitudes, vous préférez nier la vie future, nier l'existence du feu. C'est la voie la plus facile, mais attention, c'est aussi la plus dangereuse. Votre incrédulité, cette incrédulité que vous voulez maintenir en vous, ne fait qu'aggraver votre cas.

Au début de sa prédication, le rabbin présente l'Enfer comme une fournaise, un feu ardent, un feu qui recouvre, un feu qui dévore jusqu'aux entrailles. Que nous sommes loin des terribles descriptions que nous trouverons plus tard dans le « Coran » ! Dans ces premières sourates, le lieu de punition est un feu et rien de plus. C'est tout. Combien de temps durera ce feu ? Il n'en est nullement question. Au regard de ce que nous lirons plus tard, le problème des Fins dernières : Jugement, Paradis et Enfer, est à peine effleuré.

On peut remarquer aussi que l'auditoire du rabbin est invariable : ce sont toujours les riches mecquois qui font cercle autour de lui. A qui s'adresse-t-il constamment ? Aux riches. C'est aux riches qu'il pense quand il expose la vie future : ce sont les mauvais riches qui seront entourés de feu. Pour l'instant, qui est le premier instant du combat pour la judaïsation de l'Arabie, le rabbin ne trouve en face de lui que des riches. Ce ne sont pas les pauvres qui forment son auditoire. Tous ces hommes accroupis autour de lui, ce sont les riches trafiquants arabes. Dans l'au-delà, d'ailleurs, il ne sera tenu aucun compte des situations sociales. Il n'y aura plus ni riche ni pauvre. L'homme sera jugé d'après sa foi et ses œuvres.

C'est encore à un riche commerçant de La Mecque que s'en prend le rabbin dans la sourate C dénommée *Sourate de Celles qui galopent. Celles qui galopent*

désignent sans aucun doute des cavales. (1) Elles font jaillir des étincelles, comme il est dit au verset 2 ; à l'improviste, elles surgissent à l'aube, faisant lever un nuage poudreux et tombent inopinément sur le camp ennemi : (2)

1. Par celles qui galopent, haletantes,
2. qui font jaillir des étincelles
3. qui surgissent à l'aube,
4. font alors lever un nuage poudreux
5. qui se frayent un chemin à travers les cohortes ennemies

En lisant cette jolie description du « Coran » arabe, c'est à Job que nous pensons :

Donnes-tu au cheval la bravoure,
revêts-tu son cou d'une crinière ?
Le fais-tu bondir comme la sauterelle ?
Son hennissement altier répand la terreur.
Il piaffe de joie dans le vallon,
avec vigueur il s'élance au-devant des armes
Il se moque de la peur et ne craint rien (3)

. . . .

La sourate C continue :

6. En vérité, l'homme (4) est ingrat (5) envers son Seigneur
7. En vérité, de cela, il est certes témoin !
8. En vérité, il est ardent dans la poursuite des biens (6)

(1) Nous préférons le titre donné par Montet à cette sourate : *Les chevaux de bataille.*

(2) Sour. C, 2-5. — Le v. 5 est généralement traduit : « *Qui se frayent un chemin à travers les cohortes ennemies* ». Cette traduction qui va dans le sens de l'exactitude devient chez Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 28 : « Et pénètrent alors au centre de Jam ! » Ici encore, Blachère s'est laissé influencer par les commentateurs arabes. Dans Tabary, le terme « Jam est soit l'ancien nom de Muzdalifa, soit le nom de toute la région comprise entre Arafa et Minâ ». C'est de cette région que les chevaux arriveraient au galop. Au fond cette interprétation n'a aucun sens. Nous verrons plus loin comment Blachère en est arrivé à traduire d'autres noms communs par des noms propres de lieu : Towâ (sour. LXXIX, 16), Moutahä et Ma'wa (sour. LIII, 14-15). Nous ne faisons aucun grief à Blachère de s'être laissé conduire dans sa traduction par les légendes arabes, chacun a pleine liberté de suivre sa fantaisie. Mais ce qui est grave dans le cas présent, c'est qu'en écoutant les romanciers arabes, on arrive à se détourner du rabbin de La Mecque et de ses principales sources d'information : la Bible hébraïque, le Coran de Moïse, et le Talmud. Or, pour comprendre le Coran arabe — qui n'est qu'une simple histoire de la lutte engagée par un juif contre les idolâtres mecquois — ce ne sont pas les Arabes qu'il faut regarder, mais le juif, instructeur de Mohammed, prédicateur à La Mecque et la Bible qu'il a constamment en mémoire.

(3) Job, XXXIX, 19-25.

(4) On peut penser à l'homme en général. Il est plus probable que le rabbin vise un Arabe en particulier. Peut-être s'agit-il du calomniateur acerbe dont il est question sour. CIX, 1. Nous savons d'une façon certaine qu'Aboû-Lahâb s'est toujours montré adversaire du judaïsme, sour. CXI.

(5) Voir aussi sour. LXXX, 16.

(6) Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 28 traduit : « En vérité, pour l'amour du bien, il est certes ardent ! » Il ne s'agit certainement pas dans ce verset de l'amour de ce qui est bien, ce qui ne pourrait cadrer d'aucune façon, ni avec le verset précédent (v. 7), ni avec le suivant (v. 9). On comprendrait mal que le rabbin qui vient de reprocher à l'incroyant son attitude ingrate (v. 6-7), le complimente immédiatement après sur son zèle du Bien.

9. Eh quoi ! ne sait-il pas qu'un jour ce qui est dans les tombes sera bouleversé (1)
10. Et ce qui est dans les poitrines sera mis à jour ?
11. En vérité, leur Seigneur, en ce jour-là, sera bien renseigné (2)

Le rabbin trouve toujours devant lui les mêmes adversaires, les riches, qui ne veulent pas renoncer à leurs idoles ancestrales, pour se rallier au Dieu d'Israël. Peut-être faut-il voir dans cette sourate une riposte aux attaques personnelles d'un mecquois, un riche mecquois, ne vivant que pour amasser des richesses et qui pourrait bien être Aboû-Lahâb, l'oncle de Mohammed. Ah, s'il croyait au Jugement dernier ! S'il savait d'une science certaine, qu'un jour les morts sortiront de leur tombeau et que tout ce qui est maintenant caché sera révélé !

Le troisième fragment de la sour. LXXX, développe les mêmes considérations :

16. Périsse l'homme ! Comme il est impie !
17. De quoi l'a-t-il créé ?
18. D'une goutte de sperme. Il l'a créé
19. et Il a décrété son destin ;
20. puis le Chemin, Il lui a facilité,
21. puis Il l'a fait mourir et mettre au tombeau ;
22. puis, quand Il le voudra, Il le ressuscitera.
23. Eh bien, non ! (l'Homme) n'a pas encore accompli ce que (le Seigneur) lui a ordonné
24. Que l'Homme considère sa nourriture !
25. Nous avons versé l'eau (du ciel) abondamment,
26. puis, Nous avons fendu la terre largement
27. et Nous y avons fait pousser graines,
28-29. vignes, cannes, oliviers, palmiers,
30-31. jardins touffus, fruits et pâturages,
32. objet de jouissance pour vous et vos troupeaux (3)

Oui, l'Homme est impie. Il ne pense à rien. Il ne pense pas que Dieu l'a créé, créé de rien, d'une goutte de sperme. (4) Il ne pense pas que Yahwé veille sur lui, qu'Il est le Maître de la vie et aussi de la mort et de la Résurrection.

1. Par le ciel et l'Astre Nocturne
2. (et qui est-ce qui te fera connaître ce qu'est l'Astre Nocturne)

. . . .

5. Que l'Homme considère de quoi il a été créé !
6. Il a été créé d'un liquide éjaculé
7. qui sort d'entre les lombes et les côtes.

(1) Voir aussi sour. CII, 2.
(2) Sour. C, 6-11.
(3) Sour. LXXX, 16-32.
(4) Cette expression revient souvent dans les discours du rabbin LXXXV, 6 (eau répandue) LIII, 47 ; LXXVII, 20 ; LXXV, 37 ; XXIII, 12 ; XXXVI, 77 ; XVIII, 35 XVI, 4 ; XL, 69 ; XXXV, 12.

8. En vérité, Il est certes capable de le ressusciter
9. au jour où seront éprouvés les secrets des cœurs
10. et où l'Homme n'aura ni force ni aide ! (1)

Nous retrouvons dans ces textes les thèmes classiques du rabbin, la théologie de l'A. T. que le juif bientôt développera avec beaucoup plus d'ampleur. Oui, l'homme est ingrat. Il lui suffirait cependant d'un peu de réflexion. N'est-ce pas Dieu qui vous procure la nourriture ? Et d'où vient cette pluie bienfaisante qui vient de tomber, si ce n'est du Tout-Puissant ? Regardez vos arbres. Ils sont maintenant couverts de fruits ! Contemplez vos jardins et vos pâturages. Ils sont comme un tapis de verdure. Vos moutons sont rarement à pareil régal et votre joie est complète. Mais pensez-vous, Mecquois, à remercier Dieu ? Non ! Vous ne savez pas accomplir le geste que le Seigneur attend de vous et c'est cependant sur ce geste que vous serez jugés :

33. Et quand viendra le fracas (2),
34. le jour où l'Homme fuira son frère,
35-36. sa mère et son père, sa compagne et ses fils,
37. (car) chacun aura sujet de ne considérer que soi,
38. ce jour-là des visages seront rayonnants
39. souriants et joyeux,
40. tandis que d'autres, à ce moment, seront couverts de poussière,
41. recouverts de ténèbres ;
42. ceux-là auront été les Infidèles et les Libertins (3)

Ces considérations ne nous étonnent plus. Nous les avons déjà rencontrées dans maintes sourates, et nous commençons à nous acclimater aux idées de ce juif, à son verbe majestueux et parfois grandiloquent, à ses sentiments religieux, à ses chants d'actions de grâce. C'est un rabbin certainement de grand style, d'une piété solide, appuyée sur deux bases fondamentales : l'histoire biblique qu'il va bientôt développer en larges extraits, et la considération des phénomènes de la nature physique et humaine, qu'il rattache par un réflexe de croyant, au Dieu créateur et provident.

Avec ce petit groupe de sourates que nous venons de parcourir, nous sommes aux toute premières origines de l'Islam : Mohammed n'y joue aucun rôle, ne connaissant absolument rien encore aux révélations de l'A. T. Nous ne rencontrons à cette période qu'un seul personnage : un homme qui parle comme un juif, qui connaît le Livre saint des Juifs. Tout de suite, des arabes se braquent contre lui. Ce sont les riches commerçants qui s'opposent à son enseignement. Et parmi ces riches, il en est un qui se distingue par son acharnement contre le prédicateur juif. C'est Aboû-Lahâb, l'oncle paternel de Mohammed.

A ses débuts apostoliques, les armes du rabbin contre ses adversaires sont à peine forgées : pour attester la véracité de ses paroles, pour donner plus de poids à son argumentation, le rabbin commence généralement son exposé ou résume la discussion par un serment solennel :

(1) Sour. LXXXVI, 1-10.
(2) Sour. LXXX, voir aussi sour. CI, 1-2.
(3) Sour. LXXX, 33-42 ; voir aussi pour le v. 42, sour. LXXXII, 14.

11. Par le ciel qui fait tomber la pluie
12. par la terre qui se fendille !
13. voici certes une parole décisive
14. et non une frivolité !
15. Ces gens ourdissent un stratagème.
16. mais Moi aussi j'ourdirai un stratagème.
17. Accorde un répit aux Infidèles, accorde-leur un délai ! (1)

Le rabbin usera de ce procédé du serment, jusqu'à ce que sous la poussée des idolâtres, il ait adapté en arabe le Coran hébreu, le grand signe de la Miséricorde divine.

D'autre part, à l'époque initiale où nous sommes, c'est-à-dire au début de ses entreprises, le rabbin n'a qu'un seul argument pour essayer d'amener à Yahwé les tribus arabes : la menace de l'Enfer, qu'il se contente d'ailleurs d'évoquer avec sobriété : nous n'en sommes pas encore arrivés aux grandes descriptions eschatologiques que le rabbin inventera pour réduire ses adversaires. On remarquera aussi que le juif évoque à peine l'idée d'un Paradis réservé aux craignants-Dieu et ce silence a pour nous valeur d'un fait historique. Au début de ses prédications, le succès du rabbin fut sans doute très limité. Nous le constaterons d'ailleurs plus tard. Il n'avait pas à promettre le Paradis à des adeptes qui n'existaient pas encore ; par contre, comme les riches mecquois se refusaient à croire à la religion d'Israël, le rabbin, suivant en cela la véritable tradition juive, les menaçait de l'Enfer qu'il décrit à cette époque uniquement comme un feu dévorant.

La sourate LXXXI nous fournit un magnifique exemple du style prophétique du rabbin. Dans sa première partie, v. 1-14, cette sourate remonte sans aucun doute à la première période mecquoise ; on y trouve la même sobriété dans la description de l'Enfer et du Paradis, la même allusion au Livre de vie. A notre avis, cependant, si nous en jugeons par l'ampleur des vues proprement eschatologique, ce fragment de sourate serait un peu postérieur aux sourates CIV, CXI, CII, C, LXXX, 16-32, 38-42 :

1. Quand le soleil sera obscurci,
2. Quand les étoiles seront ternies,
3. Quand les montagnes seront mises en marche,
4. Quand les (chamelles pleines de) dix mois seront négligées
5. Quand les bêtes farouches seront groupées
6. Quand les mers se seront mises à bouillonner,
7. Quand les âmes seront reparties en groupes
8. Quand on demandera à la victime
9. pour quel péché elle fut tuée (2)
10. Quand les feuillets seront déroulés (3)
11. Quand le ciel sera écarté

(1) Sour. LXXXVI, 11-17.

(2) D'après ce verset, le rabbin reprocherait aux idolâtres mecquois d'offrir à leurs divinités des sacrifices humains. Les commentateurs en ont conclu que les Arabes enterraient leurs filles vivantes et que cette coutume barbare avait disparu à la suite de l'intervention de Mohammed et voilà comment Mohammed est devenu un grand bienfaiteur de l'humanité. Nous ne pouvons que féliciter nos astucieux coranisants.

(3) Les feuillets du Livre de vie.

12. Quand la Fournaise sera attisée,
13. Quand le Paradis sera avancé
14. toute âme saura ce qu'elle aura accompli (1)

Il serait difficile de trouver dans tout le Coran arabe une autre sourate d'une pareille émotion et d'une semblable puissance, une synthèse si grandiose des signes précurseurs du Jugement dernier et en même temps une sobriété si poignante. Nous avons déjà pris plusieurs fois contact avec les serments du rabbin, mais aucun n'avait une telle force d'évocation. On ne pourrait comparer ce serment de la sourate LXXXI qu'à certaines pages de l'Ecclésiastique. Le rabbin de La Mecque fait ici figure de grand Patriarche et de Prophète.

On a écrit sur l'apostolat de Mohammed des pages innombrables, non seulement inutiles, mais complètement insensées. Ce pauvre Mohammed n'y est tout de même pour rien si un juif, instruit des Écritures et zélé, ému de l'ignorance et de l'immoralité des Mecquois, s'est mis en tête de leur donner un minimum d'éducation. Mohammed n'y est pour rien, si un juif annonce le Dieu d'Israël, s'il prêche la morale mosaïque, exposée dans le Code de l'Alliance. Mohammed n'y est tout de même pour rien si ce juif s'attaque aux riches mecquois, jouisseurs et égoïstes pour leur rappeler qu'ils ont des devoirs vis-à-vis du pauvre et de l'orphelin. Ce n'est pas aux miséreux que s'attaque le rabbin. Ils n'ont pour eux que leur misère et le message d'Israël ne leur apporte qu'espérance et promesse de soulagement. Mais le riche — quelle que soit sa nationalité et l'époque où il vit — le riche, parce qu'il est riche ne pense qu'à s'enrichir toujours davantage. Les paroles de bonté passent sans même effleurer son âme de pierre. Par nature, le riche se ferme aux appels du malheureux et de la misère. Au VIIe siècle, ce sont ces riches que le rabbin trouve dressés devant lui. Mais entre un Mohammed inerte et les riches marchands de La Mecque, il n'y a pas encore possibilité de conflit. En effet, Mohammed est jusque maintenant complètement inactif ; par contre les juifs sont entreprenants. Les juifs de l'Arabie vendent du vin et font naturellement commerce avec les caravanes. Des historiens ont pu douter de leur présence à La Mecque ; il suffisait cependant de lire le « Coran » arabe pour se rendre compte que l'homme qui prêche aux Mecquois l'existence d'un Dieu Unique, créateur du Ciel et de la Terre, Souverain Juge des hommes, la Récompense des Bons et la Punition des Méchants, cet homme qui prêche la pure et simple religion d'Israël ne peut être qu'un juif, un juif instruit, un chef de Communauté. Mais ces juifs, on les considère à La Mecque, au VIIe siècle, comme des étrangers ; on les méprise et on les déteste, on les tourne en ridicule, tout comme aujourd'hui dans le monde arabe et les riches Mecquois repoussent avec énergie leur message religieux.

Parmi ces Mecquois idolâtres, il en est un cependant dont la résistance fléchit. Mohammed, mari de Khadidja, va-t-il se convertir au judaïsme ?

(1) Sour. LXXXI, 1-14.

4. — Un argument nouveau dans l'apologétique du rabbin : Le coran hébreu

Avec le premier bloc de la sourate LXXX, v. 1-16, nous assistons à une scène, très lourde de conséquences. Pour en saisir le véritable sens, n'oublions pas que le rabbin proclamait depuis longtemps déjà, que le salut des hommes s'obtenait par la croyance et par l'aumône. La foi en Yahwé, Dieu Unique et la charité vis-à-vis des déshérités de la terre, assuraient seuls, d'après lui, le bonheur éternel de l'humanité. Les riches mecquois repoussaient, naturellement, pareil langage. Pour comprendre et appliquer ce précepte de l'aumône, tant recommandé dans l'A. T. et dans les prédications du rabbin, il leur fallait renoncer à leurs aises, à leurs habitudes d'égoïsme et de jouissance. Mais l'homme n'y renonce pour ainsi dire jamais tant qu'il lui reste un vague espoir de plaisir possible. Il est plus facile de changer d'idée et d'opinion que de changer de mœurs et d'habitude. Il était plus aisé à un arabe de renoncer à ses idoles et de croire à la religion juive que d'adopter le Code de l'Alliance. On aurait pu dire d'un arabe converti au judaïsme ce qu'on dit d'autres convertis : il y a un juif de plus, mais pas un arabe de moins.

Mohammed suivait la prédication du rabbin et déjà sans aucun doute inclinait vers la religion juive, pour des raisons que nous analyserons plus tard. Le rabbin s'intéressait tout particulièrement à cet auditeur ; il le suivait des yeux dans les réunions publiques ; il en scrutait tous les mouvements intérieurs : Mohammed, c'était peut-être l'homme de l'avenir. Au fond, si les Juifs avaient échoué jusque maintenant dans leur prosélytisme, n'était-ce point parce que, étrangers et haïs, ils en avaient, seuls, assumé toute la charge? Il leur avait manqué un arabe, un arabe authentique, qui aurait accepté de prêcher lui-même à ses compatriotes la religion de Moïse et pourquoi cet arabe ne serait-il pas Mohammed ? Il était riche et considéré. Le rabbin avait sans doute remarqué en lui un certain sens de la parole publique, certaines facilités d'élocution. La nature l'avait bien pourvu. Le rabbin n'avait qu'à diriger ces forces de nature pour faire de Mohammed un apôtre d'Israël. Il lui suffisait de lui raconter les histoires des Patriarches, l'imprégner de la foi en Yahwé, lui enseigner le Code de l'Alliance, en un mot le convertir au judaïsme. Avec l'aide de Mohammed, le rabbin pourrait toucher directement le Hedjaz, le Yemen. Ce serait du même coup, établir l'hégémonie juive sur toute l'Arabie. Quel beau rêve pour Israël ! Ce rêve deviendra réalité. Pour l'instant, le rabbin tout en expliquant aux Mecquois la doctrine de Moïse, ne quitte pas du regard Mohammed, en qui il a mis son espoir. Le rabbin est peut-être déjà fier de cet homme qu'intérieurement il nomme déjà son disciple. Ce Mohammed paraissait-il plus malléable que les autres mecquois ? Y avait-il déjà dans son comportement une attitude qui dénotait un début d'acquiescement à la religion d'Israël ? On pourrait le supposer à la lecture de la sourate LXXX. Le rabbin tient son assemblée habituelle; pour thème de sa conversation, il avait choisi quelque histoire de l'A. T., il en avait, comme toujours, tiré la conclusion que le salut de l'homme s'obtenait par la crainte de Yahwé et la charité vis-à-vis des déshérités de ce monde. Mohammed était présent à cette réunion, à côté des riches commerçants de son clan.

Soudain, il se produit un remous. Que se passe-t-il ? C'est un homme qui

s'approche, en tapotant la terre de son bâton. Tous les regards se tournent vers lui. Est-ce la place d'un pauvre de venir à côté des riches pour entendre des discours ! Mohammed se retourne. Un aveugle s'avance vers lui, un de hommes dont le soleil et la saleté orientale ont éteint la flamme du regard ; un de ces miséreux qui traînent à tâtons le long des murs leurs guenilles et leur lèpre, qui agrippent de leurs doigts inachevés et difformes le burnous des passants et qui de leurs litanies monotones et ininterrompues brisent l'étendue silencieuse du jour et de la nuit. La misère orientale est une vocation ; on la respecte et on la craint aussi. Le riche sera toujours limité dans sa fortune, mais le pauvre qui n'a rien possède en lui, un indéfini d'inconnu et de puissance latente. L'Orient et le bassin méditerranéen ont élaboré une philosophie de la misère. Le sentiment de la pitié qu'elle impose fait partie du culte ancestral ; s'y soustraire, c'est rejeter l'un des plus profonds sentiments religieux qui soit au fond de tout être humain et c'est aussi se livrer à la malédiction du Seigneur. Mohammed a entendu maintes fois le rabbin recommander la bonté vis-à-vis du pauvre, de l'orphelin, et de tout malheureux. Et voilà qu'une belle occasion se présente de prouver qu'il a compris les enseignements du prédicateur juif ! Le rabbin tout en continuant son discours l'observe, heureux sans doute de compter un auditeur arabe, sensible à sa prédication. Mais l'instinct, chez Mohammed, est encore le plus fort. Pour un riche, n'est-ce pas humiliant de se tenir auprès d'un pauvre, dans une réunion publique, de se mettre pour ainsi dire au niveau du plus bas ? Orateur et auditeur unis dans un même acte, bien qu'à titres différents, éprouvent les mêmes réactions. L'orateur a souvent tendance à mesurer la valeur de son verbe et l'amplitude de son succès à la qualité et au niveau social de ses auditeurs. Et voici que Mohammed, l'auditeur du rabbin, éprouve un sentiment de honte à l'approche de l'aveugle, comme si la pauvreté et le malheur d'un homme pouvait rabaisser la grandeur de son âme. L'aveugle le gêne. Mohammed est vexé. Il fronce le sourcil ; courroucé, il se détourne du pauvre et, avec affectation, il plante résolument son regard sur les riches commerçants assis autour de lui. Le rabbin n'a rien perdu de cette scène. Sans doute, fut-il humilié de voir que ce Mohammed qui semblait s'intéresser à la nouvelle doctrine, mettait si mal en pratique la morale qu'il ne cessait de recommander. D'un coup d'œil rapide, le rabbin a tout vu. Il a saisi les remous intérieurs qui bousculaient Mohammed dans ses instincts humains. Comment, Mohammed, tu te détournes du pauvre ! La présence de ce malheureux aveugle te gêne et t'humilie. Tu crois être moins grand parce qu'un petit te frôle. Tu préfères encore la compagnie du riche. Mohammed, je t'en avertis, tu suis un chemin tortueux ! Mohammed écoute le reproche qui le pique comme un dard. Il essaie de se défendre. Je ne connaissais pas, dit-il en parlant de cet aveugle, la pureté de ses intentions. — Il est possible, Mohammed, que tu aies pris pour une sollicitation d'aumônes, ce qui était un appel de l'âme. Dans ta honte instinctive, tu as cru voir une main qui se tendait vers toi, et tu n'as pas vu le cœur de l'aveugle qui cherchait la lumière. Mohammed, tu es coupable ! Sais-tu si ce malheureux n'est pas venu pour se purifier, se détourner des idoles, et donner sa foi au Dieu de Moïse ? Cette scène que racontent les premiers versets de la sourate LXXX est pénible, mais aussi très instructive sur les rapports du rabbin et du mari de Khadidja :

1. Il s'est renfrogné et détourné
2. car à lui est venu l'aveugle.
3. Que peux-tu savoir ? Peut-être celui-ci se purifiera-t-il
4. ou s'amendera-t-il, en sorte que le Rappel lui aura été utile ?
5. A celui qui affecte la suffisance
6. tu portes intérêt
7. (pourtant tu n'es pas responsable qu'il ne se purifie pas)
8. mais de celui qui vient à toi empli de zèle
9. et plein de crainte
10. toi, tu te désintéresses. (1)

Quel est cet homme qui se permet d'adresser publiquement de tels reproches à Mohammed ? Un riche Koraïchite qui se trouvait dans l'auditoire ? Certainement pas. Les idolâtres mecquois n'avaient qu'à se féliciter de leur puissance, féliciter aussi Mohammed de sa fidélité. Malgré les fréquentes exhortations du rabbin, le mari de Khadidja continuait à se comporter comme un véritable arabe. Mohammed leur appartenait encore. Il avait entendu, comme eux, annoncer les préceptes du Code de Moïse, mais tout en les entendant, il ne les écoutait pas. Ce fut sans aucun doute une grosse déception pour le rabbin de La Mecque : car, c'est le rabbin qui intervient ici pour reprocher à Mohammed son attitude égoïste et toute païenne. N'est-ce pas le rabbin qui, suivant strictement nos Saintes Ecritures, insiste sur le devoir de l'aumône et de l'amour du pauvre et de l'orphelin ? Cet homme qui intervient ici en discussion publique contre Mohammed, cet homme est un juif. (2) Pour lui, Mohammed est coupable ; il avait ici une magnifique occasion d'appliquer les principes de la morale mosaïque. Il s'y est refusé par orgueil instinctif. Il est plus coupable encore, parce qu'en s'écartant de l'aveugle miséreux, il risquait d'écarter celui-ci de la voie du « Rappel ». Nous apprendrons plus tard que *Rappel* pour le rabbin de La Mecque, désigne la principale fonction du Pentateuque de Moïse. Mais déjà dans cette même sourate LXXX, le rabbin enchaîne lui-même son raisonnement :

4. Ou s'amendera-t-il en sorte que le Rappel lui aura été utile ?

Mais oui, ce devoir de l'aumône est contenu dans le *Rappel*. Il est *Rappel* lui-même. Qui voudra s'en souvenir ? C'est la première fois que le rabbin introduit dans son apologétique cette notion de *Rappel*.

13. Et ce Rappel est contenu dans des Feuilles vénérées,
14. exaltées, purifiées,
15. dans les mains des Scribes
16. nobles et purs (3)

(1) Sour. LXXX, 1-10.

(2) La tradition médinoise s'est inquiété de cet événement qui marque un tournant décisif dans la vie de Mohammed. Elle a voulu identifier cet interlocuteur avec un Arabe que l'apôtre, en récompense du service tout intérieur qu'il lui rendit, aurait nommé par la suite, gouverneur de Médine. Quelle fable ! Et quel intérêt les musulmans médinois pouvaient-ils donc avoir à falsifier l'identité de cet homme ?

(3) Sour. LXXX, 13-16 : « Fi çohof[in] mokarrama marfou'a moṭahhara bi 'aydī safara kirâm barara qotila l-insân mā akfarah ».

Pour expliquer ce texte, les coranisants les plus distingués ont déployé des trésors d'ingéniosité ! Ils ont formulé leur exégèse en termes inoubliables ! D'après Montet, les scribes célestes seraient les anges, et le texte ferait ici allusion à l'origine divine du Coran ! (1) Pour Blachère aussi, « ces scribes sont évidemment les Anges chargés de fixer la Révélation dans l'Archétype du Coran ». (2) Et nous voici amené vers une doctrine et une terminologie toute nouvelles : il existe, affirme-t-on avec force, un Coran arabe. Personne n'en a jamais entendu parler; mais il existe quand même! Ce Coran arabe a été écrit par des anges et cette édition princeps en est conservée dans le ciel. Par conséquent le Coran arabe est vraiment divin et il est éternel. Là-dessus tout le monde s'incline. Les savants occidentaux s'extasient devant le Livre saint, le Livre sacré, le Livre des Anges, le Livre éternel. Que ne feraient pas les collectionneurs bibliophiles pour acheter à prix d'or, même de diamant, de platine, la toute première édition, en unique exemplaire de ce Livre extraordinaire. Relisons le texte en le savourant :

13. Ce Rappel est contenu dans des Feuilles vénérées
14. exaltées, purifiées,
15. dans les mains des Scribes
16. nobles et purs.

Il faut tout de même bien nous entendre. De quoi s'agit-il ? Où en sommes-nous dans l'histoire concrète des origines de l'Islam ? Essayons donc de juger sainement les choses : un juif, un juif instruit, un rabbin prêche aux arabes de La Mecque la religion d'Israël. Il prêche au nom de Yahwé — dont il est l'apôtre. Son message est bref et il est logique : il n'y a qu'un Dieu, le Dieu de Moïse. Les idoles n'ont aucune valeur d'utilité et sont également incapables de nuire. Yahwé est le seul Dieu, le seul Créateur du ciel et de la terre. Si vous voulez être sauvés, croyez en Yahwé, en d'autres termes, croyez en mon message, et faites le bien, en soulageant les miséreux. Si vous accomplissez ces préceptes, vous irez dans le Paradis. Vous ne savez pas ce qu'est le Paradis ? C'est un jardin arrosé par des ruisseaux d'eau fraîche ; vous y trouverez les fruits les plus délicieux et les boissons les plus pures. Et ce n'est pas tout. Si vous croyez en ma parole, je vous promets un bonheur beaucoup plus grand : dans le Paradis vous aurez pour votre plaisir éternel des femmes et des petits garçons. Vous voyez ce qui vous attend, si vous abandonnez vos idoles et si vous acceptez la religion d'Israël. Mais si vous ne voulez pas reconnaître le Dieu d'Israël, gare à vous, insensés. Vous n'aurez rien de ce qui est réservé aux Élus. Non seulement cela, mais vous serez brûlés sans arrêt dans une fournaise qui ne s'éteindra jamais ; comme nourriture, vous aurez des figues de Barbarie, qui vous piqueront la langue et le palais et vous n'aurez comme breuvage que du pus en ébullition. Réfléchissez bien, Mecquois, soyez raisonnables. Acceptez le Dieu d'Israël. Croyez et faites le bien. Parmi ses auditeurs, il en est un que le rabbin ne quitte pas des yeux. Il paraît comprendre sa prédication. C'est Mohammed, le mari de Khadidja. Il fréquente encore la Ka'ba, c'est vrai ; mais sa femme veille bien sur lui et cette femme de tête

(1) MONTET, *op. cit.*, p. 819, n. 4.
(2) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 35, note.

est juive, sans doute. Ce qui explique que le rabbin ait quelque visée sur le mari et qu'il en observe minutieusement les faits et gestes. Et voilà l'occasion rêvée. Le rabbin va constater et sans doute va se complaire à faire constater à d'autres auditeurs combien Mohammed sait profiter de ses leçons. Un pauvre, un aveugle s'avance. Mohammed qui a entendu tant de fois les prédications du rabbin, va sans aucun doute attirer vers lui ce malheureux, lui donner quelque chose. Eh bien, non. Mohammed n'est encore qu'un riche. Il n'a rien compris. Le rabbin en rougit. Mohammed, tu n'es pas encore dans le droit chemin ; tu n'as pas encore saisi ni la portée ni la teneur de mon enseignement. Et cependant, quand je te dis que pour être sauvé, il faut croire et faire le bien, je ne l'invente pas : *c'est écrit.* Pour la première fois, et pour forcer l'adhésion de ses auditeurs, le rabbin parle d'un Livre. Oui, tout ce que je vous annonce, est écrit, écrit dans un Livre, un vieux Livre, un Livre très vénéré et très vénérable. Le rabbin parle un langage très concret. En renvoyant Mohammed et ses auditeurs à un Livre, c'est bien un Livre qu'il veut désigner, un Livre composé de feuillets. C'est clair. Quel peut être ce Livre auquel le rabbin renvoie Mohammed et ses auditeurs mecquois ? Le Coran, c'est-à-dire le Coran arabe que nous connaissons ? Mais où est-il ce Coran à l'époque où nous sommes ? Jamais personne ne l'a vu, personne ne le connaît. Et cependant le rabbin nous parle ici d'un Livre qui doit être connu. Nous raconterons plus tard les véritables absurdités dont nos coranisants se sont fait les colporteurs inintelligents, au sujet du Coran arabe et de sa prétendue révélation à Mohammed. Comment peut-on voir dans ces Feuilles vénérées l'archétype céleste du Coran ? Que signifie tout ce charabia et pareil galimatia ? Nous sommes vraiment en plein déséquilibre, dans une espèce de démence collective d'où il faut tout de même essayer de sortir. Et pour couronner toutes ces élucubrations, on vient nous raconter que ces quatre petits versets sont une révélation du Tout-Puissant Allah ! Ce serait Allah — le Dieu spécifique des musulmans, ce qui est encore une erreur — qui aurait soufflé à l'oreille de Mohammed, non plus cette fois dans une grotte du Mont Hira, mais sur la place publique, devant des riches Mecquois et devant l'aveugle — que le précepte de l'aumône se trouve déjà dans un ancien Livre — on ne voit toujours pas quel Livre — et sans doute pour mieux se faire comprendre du « Prophète » *arabe*, Allah aurait employé une locution *araméenne, sarafatum* (1) pour désigner les « Anges » secrétaires ! C'est tout simplement grotesque et ridicule et ce qui est lamentable, ce n'est pas que les musulmans — ils en sont encore dans l'échelle des civilisations à l'époque carolingienne et même mérovingienne — croient à toutes ces « sottises » après les avoir inventées, c'est que des occidentaux absorbent tout cela sans sourciller et même qu'ils écrivent sur ces thèmes des livres savants en prenant des airs convaincus. Nous sommes dans le bluff le plus complet.

Le rabbin de La Mecque va nous remettre en pleine réalité. Écoute, Mohammed ! Ecoutez, Mecquois incrédules. Notre religion à nous, enfants d'Israël, c'est vraiment la religion divine, la religion révélée par Dieu. Et cette révélation est consignée dans un Livre aux pages honorées, exaltées, purifiées ; et ce Livre, Mohammed, tu peux le voir, le toucher, l'apprendre

(1) Voir plus bas, livre III : Le Coran arabe.

par cœur. C'est nous, juifs, qui en sommes les dépositaires depuis des siècles. Nous sommes le peuple choisi par Dieu pour conserver son message. Ce Livre de Dieu, c'est le Livre Juif ! Yahwé, le Dieu Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre, a parlé autrefois à nos Patriarches. Il s'est fait connaître à notre père Abraham et il s'est nommé à Moïse sur le Mont Sinaï et le Livre de la sourate LXXXVII, c'est précisément le Livre « d'Abraham et de Moïse » ; (1) tu peux le voir, Mohammed, recopié sur les parchemins et les rouleaux que possède toute synagogue, parchemins et rouleaux que l'on montre avec orgueil au visiteur étranger et qui sont la gloire d'Israël.

Mohammed, tu sais maintenant que le Dieu Tout-Puissant a parlé aux hommes, pas à tous les hommes, certes, mais aux plus grands hommes d'entre les Hébreux ; tu sais encore que ses Révélations ont été consignées sur des Feuilles vénérées, que ces Feuilles anciennes forment le Livre d'Abraham et de Moïse ; (2) que tu trouveras parmi les Révélations contenues dans ce saint Livre les grandes histoires du peuple d'Israël que je vais bientôt te raconter ; tu y trouveras aussi les principes de notre foi et de notre morale, cette morale que je te prêche et qui insiste à chaque instant sur l'amour du pauvre et du malheureux. Si tu veux connaître ce Livre, Mohammed, ce Livre merveilleux, qui est œuvre de Dieu, entre donc dans notre synagogue. Mohammed, viens avec Israël...

A cette heure précise, nous sommes au plus grand tournant de la vie de Mohammed, de l'histoire de l'Arabie et même de l'Histoire du monde religieux moderne. Il y a des tournants qu'il ne faut pas manquer ! Dans l'histoire religieuse, on en compte quatre ou cinq : l'Islam, l'Eglise orthodoxe, le Protestantisme et le problème social. En méditant sur ces grands événements on est bien obligé de constater que les communautés chrétiennes de l'Arabie ont manqué l'essentiel tournant de Mohammed. Dans l'écoulement continu du temps, il y a des virages qu'il faut savoir prendre avec maîtrise. La sagesse et la prudence ne sont pas nécessairement des vertus d'attentisme. Le zèle aussi est une vertu de prudence, de cette prudence qui s'appuie sur l'expérience du passé, pour mieux faire la conquête de l'avenir.

C'est donc bien clair. Les feuilles vénérées dont il est question dans la sourate LXXX ne sont pas les feuilles d'un Coran arabe hypothétique, éternel, dont la matrice existerait dans le ciel, dessinée par les anges. Ces feuilles vénérées représentent une réalité beaucoup plus concrète, une réalité visible et tangible, un Livre auquel pense nécessairement tout « bon israélite », un Livre des révélations faites par Dieu à Abraham et Moïse, à Moïse et Aaron.

114. Nous avons certes comblé Moïse et Aaron.
115. Nous les avons, eux et leur peuple, sauvés du malheur extrême.
116. Nous les assistâmes et ils furent les vainqueurs,
117. *Nous leur apportâmes l'Ecriture chargée d'évidence,*
118. Nous les conduisîmes tous deux dans la Voie Droite,

(1) Sour. LXXXVII, 18-19 « Inna hadhā la fīl-çoḥofi l-oulä; çohof Ibrahīm wa Mousâ.

(2) Sour. LIII, 36-37 : « Feuilles de Moïse et d'Abraham qui fut très fidèle »; voir plus loin, p. 201, notre paragraphe sur Abraham écrivain.

119. Nous les perpétuâmes parmi les Modernes
120. Salut sur Moïse et Aaron (1)

Nous avons donné à Moïse et à Aaron la Distinction, une lumière et un avertissement pour les craignants-Dieu. (2)

L'homme du grand Livre, c'est Moïse ; Aaron n'a été que son assistant, comme dira plus tard le rabbin : « Certes, nous avons donné l'Ecriture à Moïse et avons placé avec lui son frère Aaron comme *wazir* ». (3)

Sortis des folles et séculaires élucubrations des coranisants, nous marchons désormais sur un terrain ferme. Nous avons désormais la sensation de suivre, nous aussi, la Voie Droite, de nous trouver dans la bonne Direction. Quand le rabbin de La Mecque, pour réprimander Mohammed de son geste égoïste vis-à-vis de l'aveugle, le met en contradiction avec les *Feuilles vénérées*, c'est bien au Livre de Moïse qu'il pense, au rouleau du Pentateuque conservé dans toutes les synagogues, le véritable Livre de Direction, comme le dira sans cesse le rabbin : « Certes, Nous avons donné l'Ecriture à Moïse et Nous en avons fait une Direction pour les Fils d'Israël ». (4)

Après des textes et des affirmations aussi claires, il nous faut rayer toutes ces sottes inventions sur un Coran arabe écrit par des anges, conservé au ciel, révélé à Mohammed. Aucune de ces billevisées ne se justifie par aucun texte. Tout cela n'est que folie qui sera tôt ou tard balayée par un large souffle de raison. L'historien aux aguets, perçoit déjà les premières brises de ce cyclone qui libérera l'humanité de ce bluff incomparable.

A peine le rabbin a-t-il évoqué devant Mohammed et les idolâtres mecquois le souvenir du Livre de Moïse, qu'il leur raconte à ce propos une autre histoire, contenue dans la sourate XCVII, 1-3, de la première période mecquoise :

1. Nous l'avons fait descendre durant la Nuit de la Destinée (5)
2. Qu'est-ce qui t'apprendra ce qu'est la Nuit de la Destinée ? (6)
3. La nuit de la Destinée vaut mieux que mille mois (7)

Un gros volume ne suffirait pas pour recueillir les inepties écrites sur ces versets par nos plus grands coranisants. Mais deux secondes de lecture suffiront pour nous former une opinion solide sur la valeur exégétique de tout ce fatras de doctrines qu'on enseigne aux élèves des « Hautes Écoles », en

(1) Sour. XXXVII, 114-120.

(2) Sour. XXI, 49. C'est à partir de la sourate XXIII — qui, contrairement à l'ordre de Nöldeke doit suivre la sourate XXI et non la précéder, — que le rabbin attribua le Livre hébreu exclusivement à Moïse (XXIII, 51 : « Certes, Nous avons donné l'Ecriture à Moïse, (espérant que les fils d'Israël) iraient peut-être dans la bonne direction ».

(3) Sour. XXV, 37 ; voir aussi XI, 56 ; XXVIII, 43 ; VII, 141-142 ; VI, 155.

(4) Sour. XXXII, 23 ; voir aussi VI, 91. Plus tard, nous examinerons la sour. II, 73, 79, 81 ; IV, 152.

(5) *Keder, prédestination divine, destinée, sort.*

(6) Sur cette formule interrogative, voir plus haut, p. 77.

(7) On pourrait penser au Ps. LXXXIV, 11 : « Mieux vaut un jour en tes parvis que mille en ma chambre » ; mais BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 82, note, remarque avec gravité « qu'un tel rapprochement n'est pas d'évidence » !

France ! Pour Montet, professeur de Langues orientales, la « nuit de la Destinée » dont il est parlé dans la sourate XCVII est — ouvrons bien les oreilles — « celle pendant laquelle le Coran a été révélé à Mahomet ». (1) Ceci est écrit ; nous avons bien lu et vous avez bien entendu ! Il y a une nuit pendant laquelle Mohammed reçut la révélation du Coran, c'est-à-dire la révélation du Livre arabe de 114 sourates, comprenant 6.226 versets. On comprend que cette nuit soit célèbre — on le serait à moins ! Un homme reçoit d'Allah, une communication d'une ampleur extraordinaire ! On peut même se demander en supposant même qu'il ait prononcé son message avec une extrême rapidité si vraiment Allah a eu le temps matériel de le débiter en entier en une seule nuit ! Supposons qu'Allah ait réussi cette extraordinaire performance — ce dont Il est capable, puisqu'Il est Tout-Puissant — qu'a-t-Il bien pu raconter à Mohammed ? Les musulmans et les coranisants occidentaux répondent sans aucune hésitation : Allah a révélé à Mohammed le Coran arabe ! Or, nous verrons que le Coran arabe n'a été composé que plus tard par le rabbin de La Mecque. Jusqu'ici il n'en est pas question ; il ne pouvait en être question. (2)

Il y a plus. Les grands exégètes coraniques nous affirment sans sourciller que cette « Nuit de la Destinée est celle du 26 au 27 du mois du ramadân ». (3) Il faut vraiment être sans vergogne pour inventer et même répéter de semblables inepties.

Ce n'est pas tout. Les coranisants qui admettent que Mohammed a reçu d'Allah communication de 6.226 versets en arabe dans la nuit du 26 au 27 du ramadân, reconnaissent par ailleurs qu'en fait, les révélations de Mohammed s'échelonnent sur une période d'une vingtaine d'années. Il y aurait donc là flagrante contradiction ! Ce serait très mal connaître les historiens de l'Islam et les exégètes du Coran pour croire une seconde qu'ils vont se déclarer embarrassés. Mais non ! Il est vrai, disent-ils, que Mohammed reçut en une seule nuit communication de tout le Coran ; mais « cette connaissance lui avait été aussitôt reprise afin de lui être à nouveau transmise par fragments au cours de son apostolat ». (4) Comme savante trouvaille, c'est une merveille.

Laissons tout cela : abandonnons la révélation faite par Allah à Mohammed dans cette célèbre nuit du ramadân ; classons comme insanes pour n'y jamais revenir l'oubli de cette révélation et sa retransmission goutte à goutte au visionnaire privilégié et reprenons en main nos trois versets de la sourate XCVII. En abordant cette sourate, nous savons d'une façon positive que le rabbin a révélé à Mohammed et aux idolâtres mecquois l'existence de vieux Feuillets, vieux Feuillets de Moïse, contenant une Direction et un code de vie pour l''humanité. Et le rabbin enchaîne : cette Direction, Nous

(1) Montet, *op. cit.*, p. 852, n. 3.
(2) Voir liv. III : Le Coran arabe.
(3) Voir Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 82, note. — Remarquons que le Talmud raconte une histoire analogue à propos de Moïse, voir Talmud de Babylone ; *éd. cit.*, t. I, p. 229-230 : « R. Asche dit : « Moïse se trouvait au milieu de la nuit du 13 au 14 de Nisan et voici ce qu'il disait à Israël : « Dieu m'a dit que demain, à minuit, comme aujourd'hui, à (la même heure), je sortirai contre l'Egypte ».
(4) *Ibid.*

l'avons fait descendre, (1) Nous l'avons révélée, (2) Nous avons donné à l'humanité un code destiné à régler toutes les actions humaines. (3) C'est donc bien un code moral et juridique que Dieu a fait descendre vers l'humanité, en une nuit célèbre. Quel est ce code ? D'où et à quel endroit est-il descendu ? Quelle est cette nuit de la Révélation ? Déjà nous connaissons la réponse à ces diverses questions, puisque le rabbin lui-même a « révélé » à ses auditeurs mecquois l'existence des vieux Feuillets de Moïse. Écoutons maintenant l'Exode : « Moïse monta pour aller trouver Dieu. Yahwé l'appela de la montagne et lui dit : « Voici en quels termes tu parleras à la maison de Jacob, ce dont tu feras part aux enfants d'Israël ». (4) « Et Yahwé dit à Moïse : « Je vais venir à toi dans une épaisse nuée, afin que le peuple entende quand je te parlerai et prenne en toi une confiance indéfectible ». (5) « Qu'ils se tiennent prêts pour après-demain car, après-demain, Yahwé descendra, à la vue de tout le peuple, sur la montagne du Sinaï. Puis délimite le pourtour de la montagne et donne cet avertissement : Gardez-vous de gravir la montagne ou même d'en toucher la base ». (6) « Or, le surlendemain, au lever du jour, il y eut, sur la montagne, des tonnerres, des éclairs, une épaisse nuée accompagnée d'un puissant son de trompe et, dans le camp, tout le peuple trembla ». (7) « La montagne du Sinaï était toute fumante parce que Yahwé était descendu sous forme de feu. La fumée s'en élevait comme d'une fournaise et toute la montagne tremblait violemment ». (8) Et ce fut la grande révélation de la loi destinée à régler toutes choses. (9) Yahwé fit descendre sur le Mont Sinaï les tables de la Loi, pour Moïse qui les descendit à son tour au peuple stationné au pied de la montagne. C'est dans cette nuit célèbre, au milieu des éclairs et sur une montagne obscurcie par une épaisse fumée que Yahwé révéla la Loi à son serviteur Moïse. Ce sont vraiment de petits plaisantins, ces graves exégètes coraniques qui voudraient nous faire croire, uniquement d'après les fantaisies de leur imagination ou la nonchalance de leur esprit, que la nuit de la Destinée de la sourate XCVII désignerait la nuit pendant laquelle Mohammed aurait reçu d'Allah communication intégrale du Coran arabe. C'est tout simplement bouffon. La réalité, comme nous le voyons une fois de plus, est beaucoup plus simple que le roman : un rabbin raconte à des idolâtres que Yahwé, le Dieu d'Israël a donné à Moïse un code de morale, valable pour toujours et pour toute l'humanité et que cet événement capital pour l'histoire du monde eut lieu en une nuit célèbre. Le rabbin ne fait que rapporter ici le récit de l'Exode. Le pauvre Mohammed est absolument étranger à toute

(1) *Anzala, révéler en une seule fois,* par opposition à *nazzala, révéler fragment par fragment.*

(2) Il n'est pas dit : Nous *te* l'avons révélé.

(3) Sour. XCVII, 4 : « Les Anges et l'Esprit (*rouh*) y descendent avec la permission de leur Seigneur, pour tout ordre ». Il n'y a pas lieu de regarder ce verset comme une addition postérieure. Pareil verset rentre exactement dans la scène du Mont Sinaï que nous allons reproduire d'après la Genèse.

(4) Exode, XIX, 3.

(5) *Ibid.*, 9.

(6) *Ibid.*, 11-12.

(7) *Ibid.*, 16.

(8) *Ibid.*, 18.

(9) *Ibid.*, XX, etc.

cette aventure. Tout ce qu'il y a de nouveau chez lui, c'est qu'il n'en savait rien et qu'il le sait maintenant, grâce au rabbin :

1. Par cette Ecriture explicite !
2. Nous l'avons révélée par une Nuit bénie : Nous avons été celui qui avertit.
3. Durant cette nuit, fut dispensé tout ordre sage (1)

Qui pouvait raconter à Mohammed que Dieu avait parlé aux hommes et que ses paroles avaient été consignées par Moïse et que le récit de Moïse était conservé dans des Feuilles vénérées ? Qui pouvait raconter tout cela à Mohammed, si ce n'est un juif, un juif authentique, ce même juif qui était intervenu dans la scène de l'aveugle. Et ce juif ne connaissait pas seulement le récit de l'Exode. Il raconte, en effet, qu'au moment de la Révélation sur le Mont Sinaï, il se trouvait des anges faisant intermédiaires entre Yahwé fulgurant de majesté et Moïse trop fragile pour en soutenir l'éclat. Cette invention hagadiste — les juifs aussi avaient collectionné tout un arsenal d'historiettes destinées à combler généreusement les lacunes présumées de l'histoire — circulait depuis longtemps dans les milieux israëlites. Saint Luc et saint Paul en avaient eu connaissance : « Vous avez reçu la Loi » est-il dit dans les Actes des Apôtres, (2) « en considération des anges qui vous l'intimaient et vous ne l'avez pas gardée ». « Pourquoi donc la Loi » ? dit s. Paul. « Elle a été ajoutée à cause des transgressions jusqu'à ce que vint « la descendance à qui la promesse avait été faite ; elle a été promulguée par les anges, par l'entremise d'un médiateur ». (3) A l'époque du rabbin, cette légende sur les anges présents au Mont Sinaï n'avait pas encore disparu des milieux juifs.

Mohammed vient d'apprendre un fait vraiment extraordinaire : le vrai Dieu, ce n'est pas Houbal, le grand dieu de la Ka'ba ; ce n'est pas le dieu que viennent prier les Mecquois pour la réussite de leurs caravanes de l'hiver et de l'été. Ce dieu n'a d'existence que dans l'imagination des hommes. C'est un dieu-fantôme. Le vrai Dieu, c'est le Dieu d'Israël. Celui-là est vraiment le Tout-Puissant, le Créateur des cieux et de la terre ; celui-là étant Tout-Puissant n'a pas besoin d'aide ; il est seul, il est Unique. Et merveille des merveilles, ce Dieu Unique et Tout-Puissant, Seigneur et Créateur des Mondes, a parlé. Il a parlé aux hommes. C'est Lui, le Dieu Unique qui a fait entendre sa voix à Moïse, qui lui a dicté le code de vie, le Livre de Direction pour l'humanité. Ce Livre, c'est à nous, juifs, qu'il a été confié. Mohammed, Mohammed, mon fils, pourquoi ne viendrais-tu pas adorer avec nous le seul et véritable Dieu, Yahwé, celui qui est, comme il s'est appelé lui-même ? C'est déjà ton Seigneur. Il est le vrai Seigneur de tous les hommes. Entre le grand dieu de la Ka'ba et mon Dieu, il y a une distance incommensurable. Houbal est le Grand dieu ; Yahwé est le Dieu Unique. Tout en regardant le Grand dieu, tu peux déjà penser, Mohammed, au Dieu Unique qui a donné à Moïse le Livre Unique de Vérité. Dans la vie, il y a de fréquentes substitutions de pensée ; dans les gammes de sentiments, des transpositions subtiles et éthérées. Mohammed, je te demande peu de choses pour l'instant. Plus tard, je

(1) Sour. XLIV, 1-3.
(2) Actes des Apôtres, V, 53.
(3) Epître aux Galates, III, 19 ; Epître aux Hébreux II, 2.

serai sans doute plus exigeant. Pour l'instant je ne t'empêche pas de regarder le dieu de tes ancêtres, ton roi, rebbi ; mais en le regardant pense déjà au mien. C'est le vrai Dieu et c'est Lui, notre Yahwé qui t'a protégé dès ta plus tendre enfance. Viens vers Lui, Mohammed, rallie-toi au Dieu d'Israël. C'est ton protecteur. Crois en Lui : c'est la grande façon de lui témoigner ta reconnaissance :

1. Par la clarté diurne !
2. par la Nuit quand elle règne !
3. ton Seigneur ne t'a ni abandonné ni haï
4. Certes la (*Vie*) Dernière sera meilleure pour toi que la (*Vie*) Première !
5. Certes ton Seigneur te donnera et tu seras satisfait !
6. N'étais-tu pas orphelin quand Il t'a recueilli ?
7. N'étais-tu pas égaré quand Il t'a mis dans la bonne voie ?
8. N'étais-tu pas pauvre quand Il t'a enrichi ?
9. Ne maltraite pas l'orphelin !
10. Ne repousse pas le mendiant !
11. Clame partout les bienfaits de ton Seigneur (1)

Tout ce joli discours constitue de l'excellente apologétique, qui vient juste à point. Le rabbin est bien informé de la vie de Mohammed ! En quelques mots il en retrace les différentes étapes : rappelle-toi quand tu étais petit ; tu n'avais plus ni père ni mère et c'est alors que ton oncle t'a recueilli. Souviens-toi aussi de ton adolescence : tu ne savais que faire ; tu traînassais dans les rues de la ville et autour de la Ka'ba. C'est alors qu'on t'a employé dans les caravanes, qu'on t'a donné un commencement de métier. Mais en ce temps-là, tu n'étais pas riche. Rappelle-toi dans quel état de pauvreté tu as vécu et grâce à ton mariage avec la grande commerçante Khadidja — tu n'ignores pas sa race, Mohammed, ajoute le rabbin avec un sourire de finesse — tu es devenu riche et tu es riche, mon fils. N'est-ce pas vrai tout cela ? Mais as-tu pensé à remercier le Seigneur, à publier partout et à haute voix ses bienfaits ? (2)

Ce ne sont pas tes idoles qui sont venues à ton secours. C'est Yahwé, notre Dieu, qui a veillé sur toi avant même que tu ne le connaisses ! Tes idoles ne valent rien. Tu as vraiment la preuve de leur impuissance dans ta propre vie personnelle. Yahwé est le seul Dieu Puissant, le seul Dieu Miséricordieux. Il n'y a de Dieu que Lui ; Mohammed, comprends et viens à nous ! Pense, Mohammed, que Dieu, le Créateur du ciel et de la terre, que le Dieu éternel et Tout-Puissant a dicté sa Loi à l'humanité ; que pour cette divine communication, il a choisi notre grand Moïse, sur le Mont Sinaï, qu'il lui a parlé de vive voix au milieu des éclairs et d'une épaisse obscurité enveloppant comme d'un immense mystère cette montagne déjà si mystérieuse. Dieu a parlé aux Hommes et c'est nous, juifs, qui conservons ce Livre des révélations, qui contient tant d'histoires. Étais-tu là, Mohammed, parmi mes auditeurs, quand j'ai raconté l'histoire du Pharaon d'Égypte et de Thamoud : (3)

(1) Sour. XCIII.
(2) Le terme arabe *nia'm(ihi)* signifie grâce, dans le sens de *bien-être, richesse, opulence, bienfait et faveur. Nia'm* a le sens ici d'*avantages reçus*, de *faveurs accordées.*
(3) Voir sour. XCI; voir plus haut, p. 63.

17. T'est-il parvenu le récit (*touchant*) les Armées
18. de Pharaon et de Thamoud ?
19. Ceux qui ne croient pas disent que c'est un mensonge (1)

Et cependant, écoute, Mohammed : « Jehovah dit à Moïse : « Étends ta main sur la mer, que les eaux refluent sur les Égyptiens, leurs chars et leurs cavaliers ». Moïse étendit la main sur la mer et, au point du jour, la mer rentra dans son lit. Comme les Égyptiens, dans leur fuite, marchaient à sa rencontre, Yahwé les culbuta au milieu de la mer. Les eaux dans leur reflux submergèrent les chars et les cavaliers de toute l'armée de Pharaon qui s'étaient engagés, à la suite des enfants d'Israël, dans le lit de la mer. Pas un d'eux n'échappa ». (2) Ils ne savaient pas que Yahwé les tenait à Sa merci. (3) Tu vois, Mohammed, ce qui attend les incroyants, tous ceux qui refusent de croire au message des envoyés de Dieu. Ils périront, comme périrent les Thamoudéens, comme périrent les soldats de Pharaon. N'y a-t-il pas sujet à réflexion ? Que ceux qui peuvent réfléchir, réfléchissent. Et ce n'est pas moi, rabbin, qui invente ces histoires. Elles sont consignées dans nos Écritures que nous, juifs, nous conservons pieusement dans nos synagogues : « C'est le Coran glorieux, (écrit) sur une table gardée avec soin » :

Bal howa qor'ān^{un} majīd^{un}
Fī lawḥ^{in} māḥfouz. (4)

Les érudits ne pouvaient manquer de s'arrêter longuement sur ce texte fort clair, afin de l'embrouiller, pour se donner la joie de le clarifier, nous allons voir de quelle façon, et pour sauver ainsi la personnalité religieuse de Mohammed. Nous sommes déjà bien habitués à ces sortes d'élucubrations et il nous serait facile, sans même ouvrir les ouvrages de ces érudits, de reconstituer nous-mêmes leurs commentaires, sans même en prendre connaissance. Pour Montet, par exemple, — et nous pouvions fort bien le deviner à l'avance — ces deux versets de la sourate LXXXV font « allusion au texte original et divin du Coran : il est écrit sur une table gardée au ciel ». (5) Nous connaissons déjà ce jargon. On a peine à y croire et cependant notre citation est rigoureusement exacte. Dès qu'ils abordent le Coran, les érudits du niveau de Montet, de Tor Andrae, de Massignon et de la plupart des autres islamisants sont instantanément comme emprisonnés dans une gangue de crédulité qui stupéfait les musulmans eux-mêmes. Par conséquent, d'après Montet qui se joint bien sagement à toute une file de commentateurs, le *Qor'ān^{un} majīd^{un}* de la sourate LXXXV désignerait le livre arabe que nous appelons le Coran et ce livre arabe serait divin ; l'original serait gardé au ciel sur une table. Nous avons déjà rencontré ce genre de sornettes, et nous sommes vraiment

(1) Sour. LXXXV, 17-19.
(2) Exode, XIV, 26-28.
(3) Sour. LXXXV, 20.
(4) *Ibid.*, 21-22; BLACHÈRE traduit, *op. cit.*, t. II, p. 122 : « Pourtant ceci est une Prédication sublime sur une Table conservée ». Malgré ses efforts pour justifier sa traduction, Blachère n'arrive pas à nous convaincre que le terme *Prédication* rend exactement le sens du mot arabe *Qoran.* — KASIMIRSKI, *Le Coran*, p. 227 avait mieux dit : « C'est le Coran glorieux, écrit sur une table gardée avec soin ».
(5) MONTET, *op. cit.*, p. 382, n. 6.

étonnés que nos érudits n'aient pas précisé l'endroit où Allah aurait déposé cette table, qui doit être certainement de marbre ou d'albâtre !

Il serait peut-être bon, quant à nous, d'abandonner cette puissante érudition pour nous livrer à un minimum de réflexion : le Coran arabe dont parlent ces fameux commentateurs, où est-il ? Il est au ciel, nous répond-on ! Soit, mais avouons qu'il est bien difficile d'en faire la preuve. En tout cas, si c'est Mohammed qui parle dans cette sourate LXXXV, ce n'est certainement pas à l'original céleste du Coran arabe qu'il renvoie ses auditeurs, mais à un exemplaire terrestre, palpable, que chacun pourra ouvrir quand il le voudra pour retrouver les histoires qu'Allah révèle ! Même en y mettant de la bonne volonté, il faut bien avouer que toutes ces hypothèses sont de plus en plus embrouillées. Mais admettons qu'Allah dans cette sourate LXXXV révèlerait à Mohammed que l'histoire de Pharaon serait racontée dans le Coran arabe. Mais cet exemplaire du Coran arabe, où est-il à l'époque où nous sommes ? Il aurait été révélé d'un seul coup à Mohammed dans une nuit célèbre du mois du ramadân ! Puis Allah l'aurait retiré de la mémoire de son fameux Prophète ! Une seconde fois, Allah s'était ravisé et maintenant c'est par bribes qu'il faisait ses révélations ! Mais à l'époque de la sourate LXXXV, ces bribes ne pouvaient être que des miettes, c'est-à-dire que les révélations faites à Mohammed et transcrites sur des omoplates de mouton ! ! auraient compris, selon le comput de Nöldeke, même en tenant compte des additions postérieures que l'on retrouve indubitablement dans maintes sourates — 225 versets sur 6.226, total des versets révélés ! Ce n'est pas encore le glorieux Coran ! Et cependant, ce Coran doit exister, puisqu'il en est question dans cette sourate. Comme il n'existe pas sur terre, c'est donc qu'il existe au Ciel et voilà comment notre texte ferait nettement allusion à l'archétype original et divin du Coran, « gardé au Ciel sur une table conservée ! » Et c'est sur de pareilles inepties que reposent les élucubrations de ce qu'on appelle la théologie musulmane sur l'incréation et l'éternité du Coran arabe ! C'est véritablement ahurissant.

Revenons à un peu de bon sens. Dans cette sourate LXXXV, c'est le rabbin qui parle, comme dans les autres sourates. Mohammed, dit-il, je vais te raconter une belle histoire : l'anéantissement des armées de Pharaon, de ce Pharaon d'Égypte qui s'obstinait à ne pas reconnaître le Dieu de Moïse. Tu sais, Mohammed, c'est une histoire vraie ; ce n'est pas moi qui l'invente. Elle est contenue dans notre Coran qui depuis des siècles fait la gloire d'Israël. Il suffit pour la retrouver d'ouvrir le livre de l'Exode, comme nous l'avons fait plus haut.

Ce Coran hébreu, tu le connais un peu maintenant. Je t'en ai déjà parlé. C'est le Coran que Yahwé a révélé à Moïse sur le Mont Sinaï. Moïse en a copié les pages principales sur une table. C'est sur une table que Moïse transcrivit les commandements de Yahwé qui, depuis cette époque, servent de guide à l'humanité tout entière. Pour désigner cette table sacrée, (1) c'est encore à l'hébreu que le rabbin emprunte son expression : *lawḥ^{in}* sans doute pour se faire mieux comprendre des arabes ! A lui seul, ce terme nous prouve une fois de plus que l'instructeur de Mohammed est un juif qui connaît la langue de l'A. T. En fait, le rabbin ne fait ici que rappeler un événement universel-

(1) Sour. LXXXV, 22.

lement connu : « Yahwé dit à Moïse : « Monte vers moi sur la montagne et demeures-y, que je te remette les tables de pierre — la loi et les préceptes — que j'ai écrites pour leur instruction ». (1) Plus tard le rabbin rappellera à Mohammed que Jehovah a écrit sur des tables — al'wâhh — un commandement sur tous les sujets et une explication détaillée de toutes choses : « Prends (ces Tables) avec force et ordonne à ton peuple de prendre le meilleur d'elles ». (2) « Tels sont les commandements que Yahwé prescrivit à Moïse sur le Mont Sinaï à l'intention des enfants d'Israël ». (3) Ce sont ces mêmes tables de la Loi que Moïse brisa dans un accès de colère, provoqué par l'incompréhension d'Israël : « Quand Moïse revint, en courroux, désolé, il s'écria : « Combien détestable est ce que vous avez fait, après mon départ ! Avez-vous (*désiré*) hâté l'ordre de votre Seigneur ? » Et il jeta les tables par terre, et saisissant par la tête son frère Aaron, (4) il le tira vers lui et lui dit : « Seigneur ! pardonne-moi ainsi qu'à mon frère, et fais-nous entrer dans Ta miséricorde (5) et « quand la colère se fut tue en Moïse, il reprit les Tables et, dans la copie de celles-ci, se trouvaient Direction et Bienfait pour ceux qui, eux, redoutent leur Seigneur ». (6)

Reprenons maintenant le texte de la sourate LXXXV : le glorieux Coran dont il est parlé, n'est pas, de toute évidence, le Coran arabe qui n'existe même pas dans les plus lointaines perspectives. Par *Qor'ān* le rabbin désigne et entend désigner clairement le Coran hébreu, c'est-à-dire le Coran de Moïse, mentionné déjà dans une des sourates précédentes : « En vérité, cela se trouve certes dans les Premières Feuilles, les Feuilles d'Abraham et de Moïse ». (7)

Que les musulmans croient et qu'on leur fasse croire que leur Coran arabe — aujourd'hui perdu — existe de toute éternité, qu'il repose dans le ciel, sur une table bien gardée, c'est leur affaire personnelle et nous ne voulons pas nous ingérer dans leur propre croyance. A chacun sa liberté. Mais que leurs « pseudo-lettrés » ou leurs « pseudo-théologiens » prétendent s'appuyer sur le pseudo-Coran arabe pour justifier de pareilles inepties, il y a là certainement un abus de confiance ; et que les islamisants occidentaux s'engagent dans pareille voie, c'est totalement incompréhensible. Toutes ces élucubrations sans aucun fondement coranique, confrontées avec la claire réalité, s'écroulent comme châteaux de cartes devant cette simple histoire : un rabbin, zélé et instruit, prêche à La Mecque la religion de l'A. T., la religion de Moïse. Il ne parle pas uniquement pour parler. C'est l'évidence même. S'il prêche, c'est pour convaincre les Arabes que le Dieu de Moïse est le seul et le véritable Dieu, que les idoles de la Ka'ba n'ont absolument rien de vivant, à plus forte raison, rien de divin. En un mot, le rabbin qui est certainement un homme de très grande envergure, travaille pour amener les Arabes au Dieu d'Israël.

(1) Exode, XXII, 12.
(2) Sour. VII, 142 ; (voir aussi sour. XIX, 13).
(3) Lévit., XXVII, 34.
(4) Sour. VII, 149.
(5) *Ibid.*, 151.
(6) *Ibid.*, 153.
(7) Sour. LXXXVII, 18-19. C'est ce Coran hébreu que le rabbin recommandera à Mohammed de psalmodier, sour. LXXIII, 4.

Il semble bien qu'avant le VIIe siècle il y ait eu déjà quelques essais de judaïration de l'Arabie ; mais c'est la première fois que l'histoire nous révèle un projet de cette envergure, entrepris avec des moyens si parfaitement adaptés : le rabbin qui régissait à cette époque la communauté juive de La Mecque est certainement l'homme qu'il fallait pour réussir une entreprise de ce genre. Non seulement, il connaît la littérature juive, mais c'est encore un apôtre de grande puissance, un de ces hommes qu'on rencontre exceptionnellement dans l'histoire religieuse et surtout dans l'histoire religieuse de cette époque. Il ne manquait, certes pas, ni d'audace ni de génie : chercher à convertir les arabes en juifs, à ramener tous ces idolâtres au Dieu Unique d'Israël, c'était là un magnifique idéal. Et le rabbin était de taille à le réaliser : grand orateur à la façon des Prophètes de l'A. T., qu'il imitait à la perfection, ce rabbin savait émouvoir ses auditeurs. Il n'avait au fond qu'un grand défaut : celui d'être juif et il s'en rendit compte. Et c'est pour remédier à ce défaut de nature, que le rabbin imagina de se faire seconder dans son apostolat par un arabe. Très certainement, le rabbin ne fit pas ce choix, à la légère. Mohammed devait avoir de grandes qualités : il était riche, « débrouillard » ; il avait quelques prédispositions pour la parole publique et il était, par dessus tout, le mari de Khadidja, sans doute une juive qui poussa son mari vers Israël et qu'on a dénommée à juste titre la mère des Croyants, c'est-à-dire la mère des Néo-juifs.

Le rabbin est tenace. Son plan est grandiose, et il fera tout pour le réaliser !, tout jusqu'au mensonge, s'il le faut, en tout cas jusqu'à la ruse. Jusqu'ici, son argumentation est surtout faite de menaces. Si les Mecquois ne veulent pas venir à la religion d'Israël, ils seront anéantis, sans doute sur cette terre, comme les Thamoudéens ; certainement dans l'Enfer, après leur mort. Un des grands exemples de cet anéantissement des incrédules, nous est fourni par l'histoire de Moïse. Les armées de Pharaon ne furent-elles pas noyées parce que leur roi et chef refusa de se soumettre au Dieu que lui prêchait Moïse ? Cette histoire n'est pas une histoire inventée, comme celle de vos poètes et de vos conteurs. Dieu a parlé à Moïse et dans ce Livre de Dieu, il est dit : « Tu n'auras pas d'autres dieux que moi » ; « tu ne te prosterneras pas devant les images (d'idoles) et tu ne leur rendras point de culte, car moi, Yahwé, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux ». (1) Que faites-vous ici dans cette Ka'ba ? N'entendez-vous pas la voix de Yahwé ? Venez dans nos temples, nos synagogues. Vous verrez et vous toucherez le Livre de Dieu. le *Qor'ān* de Moïse ; les tables de la Loi, c'est nous, juifs, qui les gardons. Nous tenons en mains le guide de l'humanité.

La sourate LXXIX, elle aussi, de la première période mecquoise, nous ramène une fois de plus à cette histoire de Pharaon, puni pour son infidélité :

15. Est-ce que t'est parvenue l'histoire de Moïse
16. quand son Seigneur l'appela dans le Val Sacré, par deux fois
17. (*Disant*) : « Va vers Pharaon ; il s'est rebellé ».
18. Demande-lui : « Est-ce que tu désires te purifier ?

(1) Exode XX, 1-6.

19. et veux-tu que je te guide vers ton Seigneur, de façon que tu le craignes ? »
20. Moïse fit voir à Pharaon le signe suprême.
21. Pharaon usa du mensonge et fut indocile.
22. Puis, en secret, s'évertua,
23. Convoqua (les siens) et proclama :
24. Je suis votre Seigneur très auguste.
25. Yahwé le frappa alors du châtiment de la (vie) dernière et de la (vie) première.
26. En vérité, en cela est certes un enseignement pour qui craint (Yahwé) ! (1)

Mohammed as-tu bien compris cette histoire édifiante et terrible ? As-tu bien saisi l'enseignement qui s'en dégage pour ceux qui craignent Yahwé ? Cette histoire n'est pas une fable, Mohammed. Tu devines maintenant dans quel Livre on peut la trouver. Naturellement c'est toujours au *Qor'ān* de Moïse, au Coran hébreu que pense le rabbin. Qui pourrait en douter quand on lit dans cette sourate LXXIX, 16 : « Quand son Seigneur l'appela dans le Val Sacré par deux fois ! » N'est-il pas dit, en effet, dans l'Exode que le Seigneur avait appelé Moïse deux fois ? « Yahwé vit (Moïse) s'avancer pour mieux voir, et Dieu l'appela du milieu du buisson : « Moïse, Moïse ! » (2) Tout exégète libre de ses jugements conviendra sans peine qu'il y a identité entre ce texte de l'Exode et le passage que nous venons de reproduire de la sourate LXXIX et cette identité nous permet de conclure tout naturellement que l'auteur de cette dernière sourate est vraiment un juif et que ce juif connaissait parfaitement sa Bible. L'expression *towâ : deux fois* se trouve encore dans la sourate XX, 12, mais les traducteurs Kasimirski, Montet, Pesle-Tidjani, Blachère le rendent par un nom propre : « Je suis ton Seigneur. Ote tes sandales ! En vérité, tu es dans la Vallée Sacrée de Towâ ». (3) Quelle est cette vallée de Towâ ? Connaissant la tendance des commentateurs à localiser les noms communs dont ils ignorent le véritable sens, nous sommes enclins naturellement à penser que cette vallée n'existe que dans l'imagination féconde des traducteurs et commentateurs. Cette imagination créa tantôt des montagnes, tantôt des vallées. Peu importe. Elle a besoin de créer. Mais au lieu de se livrer à pareil effort, il suffisait ici encore d'ouvrir la Bible que le rabbin récite presque textuellement.

Coran arabe, sour. XX, 12.	Exode III, 4.
Je suis ton Seigneur. Ote tes sandales. En vérité, tu es dans la Vallée Sacrée de Towâ.	N'approche pas d'ici. Ote tes sandales de tes pieds, car le lieu que tu foules est une terre sainte.

(1) Sour. LXXIX, 15-26.
(2) Exode III, 4-5.
(3) Blachère, *op. cit.*, t. II p. 181 ; l'auteur ajoute en note : « Ici le mot Tuwâ paraît bien être le nom de la vallée », et par scrupule d'érudition, M. Blachère éprouve le besoin, *ibid.*, p. 43, en annotant le v. 16 de la sourate LXXIX, d'aligner les deux traductions : *dans le Val Sacré par deux fois; dans le Val sacré de Towâ*, en ajoutant en note : « Rien n'assure du sens à l'époque de Mahomet ». L'époque de Mohammed n'entre pas ici en ligne de compte. Le sens de Towâ pour un juif — de n'importe quelle époque — est clair : il signifie sans discussion possible le double appel dont il est question dans l'Exode.

Comme dans la sourate LXXIX, 16, le rabbin s'inspire clairement du texte de l'Exode que nous devons lire nous-mêmes si nous voulons comprendre le véritable sens de la sourate XX : je suis ton Seigneur. Ote tes sandales. (1) En vérité, tu es dans la Vallée — non pas de Towâ — mais des deux appels : Moïse, Moïse.

Progressivement, la véritable histoire des origines de l'Islam se dégage de la gangue durcie et rocailleuse, amoncelée depuis des siècles par les caramboleurs de Médine, par les pseudo-exégètes et pseudo-théologiens musulmans, par les traducteurs, commentateurs et historiens occidentaux. Et cette véritable histoire est simple. Elle a été conçue, réalisée par un rabbin, grand apôtre du judaïsme, dont l'activité s'employa entièrement à convertir les idolâtres arabes à la religion de Moïse. Moïse — et non point Abraham — est le grand chef religieux d'Israël, parce que le premier et le seul il a été le grand confident de Yahwé, qui en fit le dépositaire de sa Loi, des Tables de la Loi et du Coran, le Coran hébreu, le premier Coran le seul original : le *Qor'ān majid*[un], Le Livre sacré dont le rabbin s'inspire continuellement dans ses enseignements religieux.

1. (Je le jure) par la montagne !
2. par un écrit tracé
3. sur un parchemin déployé !
4. par le Temple fréquenté !

Ces premiers versets de la sourate LII, nous ramènent encore vers ce Coran hébreu, le seul qui existait avant la composition par le rabbin du Coran arabe, à la seconde période mecquoise. La Montagne désigne évidemment ici le Mont Sinaï dont il a été déjà parlé dans la sourate XCV, 2. (2) Et que signifie « cet écrit tracé sur un parchemin déployé ? » Naturellement, comme il fallait s'y attendre, cet écrit, remarque ingénuement Blachère, « semble désigner ici l'Archétype céleste du Coran. Toutefois, dans le n. 74 = XVII, 14, il s'agit du rôle dans lequel sont consignés les actes individuels ». (3) Pour Montet « cet écrit » n'est autre que le Coran arabe. (4) Nous pourrions passer en revue tous les commentateurs. Ils répondront tous, avec une admirable unanimité : « Présent, pour le Coran ! » Les gens qui ont pris l'habitude de faire de l'érudition, non pas en accolant des fiches bout à bout, mais en réfléchissant quelque peu, sont vraiment déroutés par des affirmations aussi péremptoires.

(1) Dans le Talmud, Berakhoth, IX, 8 ; *ibid.*, I, p. 173, il est écrit : « On a enseigné dans une *boraïtha* qu'il ne faut monter sur les montagnes du Temple, ni avec des souliers ni avec la poussière sur les pieds, ni avec de l'argent enveloppé dans une étoffe, ni avec sa ceinture. Pourquoi ? En vertu de ce verset : *Garde tes pieds quand tu vas dans la maison du Seigneur* (Ecclésiaste IV, 17) ». Cette coutume juive a prévalu chez les musulmans, et on l'entretient pour bien convaincre ces pauvres gens de la supériorité de leur religion ! Il faudrait tout de même leur expliquer que leur attitude n'est pas nouvelle, qu'elle remonte à Moïse et qu'ils restent en cela fidèles à leurs origines juives.

(2) Remarquons que dans les passages suivants, la Montagne Sainte désigne toujours le Mont Sion : Isaïe, XXIV, 23 ; XXVII, 18 ; LVII, 13 ; LXV, 11 ; LXVI, 20 ; Ezéchiel XVII, 23 ; XX, 40 ; Sophonie III, 11 ; Zacharie VIII, 3 ; Joël II, 1 ; IV, 17 ; Abdias 16 ; Psaumes II, 6 ; III, 5 ; XV, 1 ; XLIII, 3 ; XLVIII, 2 ; XCIX, 9.

(3) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 47, note.

(4) MONTET, *op. cit.*, p. 702, n. 4.

Ces pseudo-érudits nous racontent en effet, que le Coran a été rédigé à Médine, après la mort de Mohammed et voici qu'on en parle déjà dans des sourates de la première période mecquoise. Ces érudits nous racontent à grand renfort de texte, que Mohammed, plongé dans un demi sommeil extatique, dictait lui-même à son entourage, la révélation qu'il recevait de Yahwé, et que ses disciples recopiaient sur des tessons, de la vaisselle cassée, des omoplates de mouton, ces fameuses omoplates si chères aux plus grands exégètes et dont nous parlerons plus loin et voici que cet écrit de la sourate LII est transcrit sur un rouleau de parchemin. Tout cela, comme on le voit ne cadre pas très bien, dans le cerveau des érudits. Quant à l'archétype du Coran arabe — qui est comme une planche de secours pour M. Blachère et bien d'autres exégètes, il n'a jamais eu d'existence que dans l'imagination des coranisants ! Respirons un peu de bon sens pour lire ces quatre premiers versets de la sourate LII. Il n'est pas besoin d'être un grand seigneur de l'érudition pour les comprendre. C'est le rabbin qui parle et le serment qu'il profère — qui sera, d'ailleurs, l'un des derniers serments — est tout à fait normal dans la bouche d'un juif : je le jure par le Mont Sinaï. Je le jure par le Coran glorieux révélé par Yahwé à Moïse ; transcrit sur un rouleau de parchemin. Il n'y a rien que de biblique dans ces versets. Biblique aussi le quatrième verset : par le Temple fréquenté. Tout naturellement on pense à ce passage de l'Exode : « Fais-moi un sanctuaire, que je puisse résider parmi vous ». (1)

Un grand pas vient d'être fait dans l'apologétique du rabbin : ce rabbin se présente désormais comme le porte-parole de Moïse ; il ne parle plus en son nom propre, il s'appuie maintenant sur un Livre que nous avons identifié comme livre de Moïse, comme le Coran hébreu, contenant les révélations de Yahwé faites sur le Mont Sinaï et le Code chargé de présenter à l'humanité tout entière une règle de conduite. C'est maintenant autour de ce Livre que vont évoluer toutes les querelles religieuses de La Mecque, au début du VIIe siècle. Ce Coran hébreu, ce *Qor'ān majīd*^{un} place l'action du rabbin sur un terrain concret : le salut est dans la foi au Coran de Moïse.

Mohammed, comprends-tu bien maintenant ce que représente notre religion : c'est une religion qui vient directement de Dieu. C'est une création de Dieu et non point des hommes. C'est Dieu lui-même, le Dieu Unique et Véridique qui a révélé son nom à Moïse : « Je suis Yahwé, celui qui suis ». Depuis des siècles, Mohammed, depuis la grande aventure du Mont Sinaï, nous avons combattu pour maintenir dans le monde la Vérité et la Morale. Le Livre, le Coran dicté par Yahwé à Moïse nous ne l'avons ni égaré, ni perdu, ni falsifié. Le Coran qui constitue pour nous, juifs, la gloire de notre nation est toujours là. Tu peux voir, palper dans notre synagogue, ce rouleau de parchemin qui relate les antiques révélations faites par Yahwé à son Peuple Elu sur la Montagne Sacrée, cette montagne qui a résonné, il y a bien des siècles, de la parole divine. Mon fils, que valent vos idoles à côté de notre Dieu ? Que valent vos cailloux rassemblés dans la Ka'ba, à côté de notre Coran de Moïse? C'est ce Coran, Mohammed, que j'ai commencé à te révéler. Ecoute, c'est la parole de Yahwé.

(1) Exode, XXV, 8.

5. — Conversion et vocation de Mohammed

a) Introduction. — On a tout dit sur la vocation et l'inspiration de Mohammed, tout ce qu'il y a de plus ahurissant, de plus invraisemblable.

Ecoutons quelques pages de ce roman vraiment funambulesque imaginé par les commentateurs musulmans et nos extraordinaires coranisants. Ouvrons la marche : « Le Prophète — il s'agit naturellement de Mohammed ! — sait que, dès sa jeunesse, il a été l'objet d'une sollicitude particulière et que Dieu l'a *choisi* (Coran 93). (1) Mais, plus encore que les dons matériels, il y a la richesse spirituelle, la mission divine que le Prophète a reçue par une grâce imméritée. (2) *Allah l'a trouvé errant sur les voies du paganisme et l'a mené vers la vraie foi.* (3) Il a vu que Mahomet portait l'inquiétude et l'angoisse dans son âme, et qu'elle était oppressée. (4) L'inquiétude et l'angoisse, un espoir secret et si hardi, qu'il n'ose pas apparaître à fleur d'âme et reste enveloppé dans les ténèbres du désespoir, voilà les signes précurseurs d'une haute inspiration et d'une noble mission ». Ce n'est pas tout. Le célèbre historien continue ses « cabrioles », nous laissant dans l'ahurissement le plus complet. On n'a tout de même pas le droit d'abuser d'une telle façon de la bonne foi des lecteurs : « Allah », continue l'exégète fantaisiste, « lui a ôté ce poids du cœur, a élargi sa poitrine oppressée, rendu son nom honorable (Coran 94, 1-6) en le liant au sien, quand Mahomet, fils de 'Abdallah, devint l'apôtre d'Allah. (5) Mahomet dit certainement la vérité lorsqu'il affirme n'avoir jamais osé rêver pareille élévation.

86. *Tu n'espérais pas que l'Ecriture te fût communiquée, mais cela se fit par la grâce du Seigneur* (Coran, 28) (6)

Quand il eut réellement attendu et espéré qu'Allah donnerait aux Arabes aussi une Sainte Ecriture, il n'a pas osé s'avouer à lui-même l'espoir de devenir le nouveau Prophète » ! ! Et Tor Andrae continue par des considérations qui n'ont aucun rapport avec l'histoire et qui sont vraiment le fruit de sa propre imagination : « C'est pourquoi », dit-il, « la révélation fut pour lui un miracle total, un acte inattendu, inexplicable, de la grâce divine. Tel est le point solide sur lequel il revient toujours, lorsque chancellent les fondements de sa foi ; telle est la vérité dont il ne *peut* douter, parce qu'elle porte la marque de l'expérience vécue. Cette foi inébranlable dans le miracle de la révélation ne

(1) Il est très exact que dans cette sourate XCIII, le rabbin de La Mecque rappelle à Mohammed les prévenances dont il a été l'objet de la part de Yahwé, le Dieu de Moïse. Il l'invite à réfléchir sur ce thème ; la reconnaissance est une des voies les plus directes pour aller vers le Dieu Créateur Tout-Puissant.

(2) Cette interprétation des plus fantaisistes ne s'accroche à aucun texte.

(3) Voilà du pur roman. Chacun est libre d'écrire des romans, mais, dans ce cas, qu'on ne présente pas son œuvre comme livre sérieux.

(4) Où peut-on lire tout cela dans les documents authentiques ?

(5) Que peut bien signifier toutes ces phrases qui, pour nous, sont complètement vides de toute réalité.

(6) Et ceci est dit dans un ouvrage, présenté comme Initiation à l'Islam ! Le pauvre Mohammed n'avait pas à dire la vérité dans ce texte, pour cette excellente raison qu'il n'est point l'auteur d'un texte rédigé et écrit par le rabbin de La Mecque.

peut, à mon avis, être comprise psychologiquement que si l'on suppose que ce miracle s'est produit de façon inattendue et soudaine. Mahomet peut soutenir en toute sincérité que son Coran n'est pas une invention, un artifice ». (1) Il est vraiment dommage pour Tor Andrae que Mohammed n'ait participé en rien au Coran arabe, adaptation de l'unique Coran original, le Coran hébreu de Moïse, adaptation faite à La Mecque, avant l'hégire, par le rabbin de la synagogue mecquoise !

Il ne faut évidemment pas exiger plus de critique dans le milieu musulman. Le Dr M. A. Draz, professeur à l'Université du Caire (Al-Azhar), dans son *Initiation au Koran*, publié à Paris, aux Presses Universitaires, en 1951, nous raconte en ces termes la vocation de Mohammed : « Le premier symptôme de sa vocation prophétique, d'après son propre récit à Aïcha, consiste dans ce fait que tout ce qu'il voyait en songe se réalisait ponctuellement dans la veille, « avec une clarté semblable à celle du jour ». (2) Ensuite, il éprouva une certaine inclination à la solitude. Pour lieu de retraite, son choix porta sur le Mont Hirâ ou « Montagne de la lumière », au nord de Mekka. Là, loin du milieu impie et corrompu de la ville, loin aussi de toutes les préoccupations terrestres, il aimait à se retirer dans une grotte donnant sur le temple vénéré de la Ka'ba, et sur l'espace infini du firmament qui s'étend derrière elle ». Et après toutes ces fantaisies, Draz raconte comme tous les autres commentateurs la célèbre nuit de la Révélation du Coran, appliquant ainsi à Mohammed ce que le rabbin dit clairement de Moïse : « Or, voici qu'une nuit, dans ce calme absolu, exactement le 17 du mois de Ramadan, nous dit Ibn Sa'd (= février 610 de l'ère chrétienne) Mohammed entre en contact pour la première fois avec l'au-delà. Il a la première expérience de ce phénomène de la révélation proprement dite. Le processus en est rapporté par l'expérimentateur lui-même. Il nous le donne sous la forme d'un dialogue se déroulant entre précepteur et disciple, entre Gabriel et lui ». (3)

Abd-el-Jalil lui-même a, selon nous, complètement défiguré la physionomie de Mohammed. Ce dernier, écrit-il sans sourciller, « est venu transmettre un message (reconnaissance de l'Unicité de Dieu et obéissance à ses lois), d'abord aux Arabes. Ceux-ci étaient plongés dans l'idolâtrie. Leur terre avait cependant abrité Abraham lui-même qui y a bâti la maison d'Allah (la Ka'ba, à La Mekke) ; et voilà que celle-ci est devenue la demeure des idoles. Il y avait bien en Arabie des communautés de Juifs et des groupes de Chrétiens ; des tribus entières avaient même adhéré aux « Livres » révélés antérieurement. Mais les autres âmes religieuses qui pouvaient s'être aperçu de l'inanité de la religion des Arabes idolâtres, ne pouvaient guère reconnaître la vraie religion dans un Judaïsme atrophié et terre-à-terre ou dans le Christianisme divisé et déformé des tribus arabes, rebelles à ses exigences morales (mariage et charité en particulier) tout en restant plus ou moins fidèles à un ensemble doctrinal et liturgique. De plus, les éléments de ce Christianisme, bien que défigurés

(1) Tor Andrae, *op. cit.*, 68-69. Nous recommandons aussi la lecture des pp. 94 et ss. intitulées : *Aspect et origine de la nature prophétique de Mahomet.* Les historiens habitués aux analyses de textes y trouveront ample matière à réjouissance.

(2) Tant mieux, tant mieux, ça fait plaisir !

(3) Draz, p. 10-11 de l'ouvrage cité dans notre texte. L'auteur renvoie ici à la sourate XCVI, adressée par le rabbin à Mohammed, comme nous le verrons bientôt.

par l'hérésie et l'ignorance devaient paraître encore trop lourds de surnaturel ». (1) Nous admirons sincèrement les auteurs qui savent avec sérieux créer des thèses sur le néant. Ces lignes d'Abd-el-Jalil, comme celles de Montet, de Tor Andrae et de Draz, appartiennent bien plus au roman qu'à l'histoire et la seule attitude à prendre vis-à-vis de ces romans, c'est de les oublier totalement, si on veut raisonner d'une façon positive sur les origines de l'Islam. (2) On retrouve dans tous ces travaux des tendances foncièrement apologétiques qui ne peuvent que nuire à l'objectivité des recherches.

Gaudefroy-Demombynes, dans ce problème précis des origines de l'Islam, a été, lui aussi, comme pris aux pièges, par tous ses devanciers : « On peut supposer », écrit-il, que Mohammed « avait été impressionné par les doctrines judéo-chrétiennes (3) qui étaient, sans doute, professées à Mekka par quelques personnes et qui en inclinaient d'autres vers le monothéisme. Se sentant libéré par son mariage des soucis de la vie matérielle, il semble s'être livré tout entier à la méditation. La tradition le montre errant sur le mont Abou Qobaïs qui domine Mekka; il y a des visions qui se concrétisent enfin dans l'apparition de Gabriel (*Jibril*), (4) l'ange de l'Annonciation chrétienne, devenu en Islam l'ange de la Révélation ». (5) Cette dernière réflexion est déjà, à elle seule, très significative de toute une mentalité. Nous étudierons plus loin la question de l'archange Gabriel; remarquons seulement que l'Ange de l'Annonciation chrétienne n'est pas devenu en Islam l'Ange de la Révélation; mais que l'Islam a passé sous silence ce caractère annonciateur de l'archange Gabriel. Le rabbin de La Mecque ne pouvait évidemment pas raconter aux Arabes, qu'il voulait convertir au judaïsme, que Gabriel était venu annoncer la naissance du Fils de Dieu. Gaudefroy-Demombynes n'a pas seulement commis une erreur d'exégèse textuelle; c'est sa propre mentalité qui est faussée par tout un atavisme de plusieurs siècles d'impuissance vis-à-vis des études islamiques. Il faudrait avoir le courage de reconnaître cette faillite totale et séculaire dont souffrent en matière coranique, les grands Instituts de Langues Orientales, du Collège de France et des autres Instituts. C'est comme un chancre qui s'infiltre dans toutes les publications savantes, les Encyclopédies, les ouvrages de pro-

(1) Abd-el-Jalil, *L'Islam et Nous*, Paris, 1947, p. 22.

(2) Nous avons lu avec beaucoup d'attention le travail de Blachère, *Le Problème de Mahomet, Essai de biographie critique du fondateur de l'Islam*, Paris, Presses Universitaires, 1952. Le titre est déjà une prise de position inacceptable pour nous. Mohammed n'est d'aucune façon fondateur de l'Islam. De plus, Blachère n'empoigne pas à fond ce problème des origines de l'Islam. Il reste comme ligoté, sans pouvoir se délier, par toutes les données de la Tradition musulmane, incontrôlées, incontrôlables et très souvent ineptes et falsifiées. Après avoir lu cet ouvrage de Blachère, nous sommes obligés d'avouer que ni l'histoire, ni la critique exégétique n'ont rien à y gagner.

(3) Il n'est pas question, comme nous le verrons, de doctrines « judéo-chrétiennes » dans le « Coran », doctrines qu'Epiphane aurait encore connues en Transjordanie et s. Jérôme, en Palestine. Le « Coran » ne reproduit que les doctrines exclusivement et authentiquement bibliques (A. T.), combattant tout ce qui est chrétien.

(4) On remarquera que les arabisants aiment beaucoup parsemer leurs dissertations de termes arabes, ce qui n'ajoute absolument rien au caractère de leur écrit, mais ce qui doit, dans leur pensée, impressionner le lecteur, et cette mentalité qui prouve simplement que nous en sommes encore au berceau des études arabes.

(5) Gaudefroy-Demombynes (M.), Professeur à l'Ecole des Langues orientales, *Les Institutions musulmanes*, 3e édition, Paris, 1946, p. 17.

pagande, (1) les discours officiels. Avant d'entreprendre toute étude sérieuse, il faut faire œuvre de chirurgie : couper, tailler pour laisser au bon sens son jeu normal et sa souplesse naturelle. Oublions tout ce que viennent de nous raconter les auteurs précités et essayons de nous replacer, solidement et gaillardement, en pleine réalité. Commençons par déblayer le terrain en tuant le Mohammed visionnaire !

b) Mohammed, visionnaire? Les sourates LXXXI et LIII. — Pour déblayer le terrain, voyons un peu sur quels documents s'appuient les coranisants, les historiens et les romanciers pour affirmer qu'au début de sa carrière — qu'on appelle prophétique — Mohammed fut gratifié de visions qui le décidèrent d'entrer résolument dans la voie qui le conduisit à la fondation d'une nouvelle religion ! Tous les coranisants affirment l'existence de ces visions, tout en reconnaissant en même temps que Mohammed résolut de fonder lui-même l'Islam après avoir procédé à des enquêtes personnelles dans les milieux juifs et chrétiens et avoir fait son choix parmi ces doctrines.

Sourate LXXXI. — Lisons d'abord la partie de cette sourate qui nous intéresse directement :

15. Non ! j'en jure par les (astres) gravitants ;
16. cheminants et disparaissants !
17. par la nuit quand elle s'étend !
18. par l'aube quand s'exhale son souffle !
19. en vérité, c'est là, certes, la parole d'un vénérable messager
20. doué de pouvoir auprès du Maître du Trône, ferme,
21. obéi, en outre sûr !
22. Votre compagnon n'est point possédé !
23. Certes, il l'a vu à l'horizon éclatant !
24. De l'Inconnaissable, il n'est pas avare.
25. Ce n'est point la parole d'un démon lapidé.
26. Où allez-vous ?
27. Ce n'est qu'une Edification pour le monde,
28. pour ceux qui veulent, parmi vous, suivre la voie droite.
29. Mais vous ne voudrez qu'autant que voudra Yahwé, Seigneur des Mondes

Cette sourate LXXXI procure aux coranisants classiques une de leur plus grande joie. Ils sont vraiment dans la jubilation. Cette fois, disent-ils, « ça y est » : Mohammed, personne ne peut plus le nier, est vraiment un être extraor-

(1) Voir par exemple HUART (CL.), *Histoire des Arabes*, t. I, 1912, p. 102-103 : « Mahomet entendait une voix. Il semblerait que sa première pensée fut qu'il devenait fou ou poète ; car l'inspiration des poètes se traduisait par les mêmes symptômes, mais il fut bien vite rassuré et comprit qu'elle venait de tout autre source, que l'être qui l'obsédait n'était pas un *djinn* comme pour les poètes, mais un messager de la Divinité ; de sorte qu'au début de la lutte qu'il se sentait appelé à soutenir, l'idée dominante de ses prédications, c'est qu'il n'était pas un possédé des djinns, comme le croyait le vulgaire, mais que son inspiration était d'un ordre entièrement différent. Pour lui, c'était un être qu'il appelait rouh, « esprit », par réminiscence de ce qu'il avait appris du rôle du Saint-Esprit dans les Evangiles... ». Ce n'est même plus du roman ; cette littérature relève plutôt de la comédie.

dinaire, à qui Allah, son Dieu à lui, s'est manifesté d'une façon visible, à qui Il a révélé un Livre nouveau de religion, composé tout exprès pour lui. Moïse, Jésus-Christ et Mohammed forment la grande trilogie des fondateurs religieux du bassin méditerranéen.

« Mahomet a donc eu au dehors, à l'air libre, la vision qui a décidé de sa vocation. Un être s'est manifesté à lui, dont la splendeur et la majesté l'ont si bien rempli de crainte et de respect qu'il a eu pour toujours la certitude que la voix qui lui parlait n'était pas celle d'un djinn, mais d'un Etre supérieur. Le messager céleste est descendu vers lui, lui a fait une communication sur laquelle il garde un silence respectueux, mais qui fut vraisemblablement une injonction directe à devenir le Prophète et l'Envoyé d'Allah ». Nos lecteurs auront reconnu immédiatement la littérature de Tor Andrae. (1) Comme toujours, Blachère répète sous une forme à peine différente toute cette espèce de rêverie : « Mahomet », dit-il, « accomplissait une retraite pieuse, dans une caverne du Mont Hirâ, (2) quand se produisirent des faits qui, pour lui, représentèrent l'appel du Seigneur. (3) Pour un inspiré, ces circonstances, avec le recul du temps, revêtent une solennité particulière et se chargent de détails inoubliables. (4) Mahomet n'a pu manquer de rapporter à ses proches comment Allah lui avait révélé son choix ». Blachère, en exerçant encore son genre de critique, aurait fort bien pu imaginer le touchant dialogue entre Mohammed bouleversé par la voix d'Allah, de son Dieu qui daignait lui parler dans le creux de l'oreille et sa chère femme Khadidja, si heureuse d'avoir un tel mari, visiblement choisi par Dieu pour opérer de grandes choses ! « Et souvent, sans doute, par la suite », continue Blachère, « (Mahomet) a dû évoquer pour ses nouveaux disciples, le souvenir de cet instant décisif... » « On apprend que Mahomet a déjà été visité deux fois par l'Ange chargé du divin message. (5) Qu'il s'agisse de deux apparitions au moment même où commence la révélation, ce n'est guère douteux : plus jamais ailleurs le *Coran* ne rappellera ce miracle. C'est donc qu'il s'agit des plus solennels moments de la vie d'un inspiré, de ceux qui marquent la vocation de Dieu ». (6) Tor Andrae, Blachère et tous les autres coranisants se plaisent à conclure de cette sourate LXXXI que Mohammed, retiré dans une grotte du Mont Hira et plongé dans la prière et une profonde méditation, a réellement été illuminé et irradié par une vision qui aurait changé totalement ses dispositions intérieures. Cette vision aurait eu chez lui les mêmes effets que les Exercices de saint Ignace et aurait décidé de sa vocation !

(1) TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 46.

(2) Nous sommes très étonné qu'on ne l'ait pas envoyé à Solesmes, Farnborough ou Monte-Cassino !

(3) Le P. Saudreau et les Sulpiciens, en général, donnent cet appel comme un des signes indubitables de la vocation religieuse. Il faut y ajouter les aptitudes personnelles. Comme Mohammed n'en était pas dépourvu, les coranisants qui auraient quelque idée de ces problèmes de vocation, pourraient affirmer avec certitude que Mohammed avait les signes requis par l'école sulpicienne du XIXe siècle, pour se déclarer l'Elu d'Allah.

(4) C'est vraiment très amusant, surtout écrit avec une telle solennité et un tel sérieux.

(5) Au fond, les Français, même les érudits, sont des gens très pieux et, peut-être aussi, un peu crédules, surtout les érudits. Nous le constatons ici dans le texte que nous citons.

(6) BLACHÈRE, *Le Problème de Mahomet, éd. cit.*, p. 38-39.

Après toutes ces histoires abracadabrantes, rentrons dans le calme et reprenons à pied d'œuvre et lentement l'analyse de cette sourate LXXXI, en oubliant tout ce qui a été dit sur ce sujet. Arrêtons-nous d'abord à quelques détails. « Ce n'est point la parole d'un démon lapidé, de Satan lapidé, est-il dit au v. 25. A première vue cette formule paraît étrange. On la retrouve cependant dans plusieurs autres sourates : « O Iblis ! pourquoi n'es-tu point parmi ceux qui se prosternent ? ». Iblis répondit : « Je ne suis pas (créature) à me prosterner devant un mortel que Tu as créé d'une argile (tirée) d'une boue malléable ». Le Seigneur dit : « Sors d'ici, car tu es un lapidé ». (1) La même scène est racontée dans la sourate XXXVIII, avec la même conclusion : « (Dieu) dit : « Sors d'ici, car tu es un lapidé ». (2) Il est encore dit ailleurs : « Quand tu lis le Coran, cherche refuge auprès de Yahwé contre Satan, le lapidé ». (3)

Par quel hasard Mohammed aurait-il eu de pareilles idées ? Et par ailleurs dans quel but pouvait-il bien raconter ces légendes sur le Diable ? Un honnête critique a tout de suite le pressentiment qu'il lui faut orienter ses recherches vers une autre direction. Et il trouve sans difficulté que cette histoire de Satan le lapidé est pour ainsi amorcée par les discussions entre Abraham et son père Tharé : « Cher père ! », dit Abraham à son vrai père, avec une certaine componction toute cléricale, « Cher père ! pourquoi adores-tu ce qui n'entend ni ne voit ni ne te sert à rien ? Cher père ! moi j'ai reçu en savoir ce que tu n'as pas reçu. Suis-moi donc, je te guiderai en une voie unie ! Cher père ! n'adore pas Satan, car envers le Bienfaiteur, il fut indocile. Cher père ! je crains que ne te touche un tourment du Bienfaiteur, et que tu ne sois un suppôt du Démon ». Son père dit : « Aurais-tu de l'aversion pour nos divinités ? ô Abraham ! Si tu ne cesses je te lapiderai. Eloigne-toi de moi pour un temps ! ». (4) Dans ce passage, il n'est pas encore question de Satan le lapidé, mais d'une menace de lapidation d'Abraham par son père Taré. (5) Sidersky qui rapporte le texte que nous venons de citer, ajoute qu'« il est hors de doute que c'est d'une source juive que Mahomet avait tiré cette légende » (6) et à l'appui de cette affirmation il reproduit un passage du *Livre des Jubilés* (XII, 1-5). Or cet apocryphe nous raconte aussi, au 25e jubilé que « du temps de Noé, quand les hommes se furent multipliés et qu'ils eurent des filles, les anges de Dieu virent qu'elles étaient belles, se choisirent des femmes parmi elles et engendrèrent les géants. Les hommes devinrent mauvais et Dieu résolut de les détruire, à l'exception de Noé. Irrité contre les anges qu'il avait envoyés sur terre, il décida d'enlever toute leur puissance, et les fit enchaîner dans les profondeurs de la terre ». (7)

C'est sans doute dans ce milieu des apocryphes de l'A.T., plus précisément autour du *Livre des Jubilés*, appelé aussi Petite Genèse, composé par un juif de Palestine, au Ier siècle de notre ère, qu'est née la légende de Satan le Lapidé. La démonologie prenait de plus en plus d'ampleur et il importait plus que jamais

(1) Sour. XV, 32-34. Lapidé = *rajîm*, comme dans LXXXI, 25.
(2) Sour. XXXVIII, 78.
(3) Sour. XVI, 100.
(4) Sour. XIX, 43-47.
(5) Sur la lapidation chez les Juifs, voir plus loin, p. 211, n. 7.
(6) SIDERSKY, *op. cit.*, p. 39.
(7) Dict. de Th. Cath., article *Démon* par MANGENOT (A.), t. IV, 1re partie, col. 329.

d'inculquer dans les masses juives que le pouvoir de Satan était limité, que Yahwé avait le contrôle de tout ce qui se passait sur terre, même du mal. Les juifs, pour sauver le monothéisme mosaïque, insistaient sur cette idée qu'il n'y avait jamais eu deux principes de gouvernement : le principe du Bien appartenant à Yahwé et le principe du Mal s'identifiant avec Satan. Yahwé est seul maître de l'Univers. Il est l'Unique et par conséquent Tout-Puissant. Quel que soit le point d'attache littéraire de cette légende sur Satan le Lapidé ou Satan le Maudit, il est indéniable que cette idée est authentiquement biblique et que l'A.T. n'a jamais représenté le Démon comme tout-puissant dans le domaine du mal. (1)

Le v. 29 de notre sour. LXXXI, désignant Yahwé, comme le Seigneur des Mondes nous ramène encore en milieu hébraïque.

> Remarquons tout d'abord que cette expression *qu'autant que voudra Yahwé* se rencontre fréquemment dans les sourates mecquoises. Sour. LXXXI, 29 : (Mais vous ne voudrez (suivre la voie Droite) qu'autant que voudra Allah (= Yahwé), Seigneur des Mondes) ; voir LXXVI, 29 : « En vérité, ceci est un Rappel. Quiconque voudra prendre un Chemin vers son Seigneur ; (mais) vous ne le voudrez qu'autant que Yahwé voudra. En vérité, Yahwé est omniscient et sage ! » ; LXXIV, 54-55 : « Qu'ils prennent garde ! Voici un rappel : Quiconque voudra, s'en souviendra ! Ils ne se souviendront qu'autant que Yahwé l'aura voulu. Il détient la piété et détient le pardon ». Ces trois textes LXXXI, 29 ; LXXVI, 29 ; LXXIV, 54-55 résument, au fond, la doctrine du rabbin sur la prédestination, doctrine naturellement identique à celle de l'A. T.
>
> Pour l'expression *Seigneur des Mondes*, voir aussi LXIX, 41-43 : « Ce n'est pas la parole d'un poète ni la parole d'un devin ; c'est une Révélation du Seigneur des Mondes ! ». Cette expression désigne ici clairement les révélations faites par Yahwé ; voir plus loin, p. 123 ; LVI, 76-79, Blachère traduit : « Voici une Prédication bienfaisante (Le texte porte *Qor'ān*. Le mot *Prédication* qui indique un enseignement oral, risque d'égarer le lecteur. Il ne rend pas, d'ailleurs, l'idée du rabbin : contenue dans un Ecrit caché ; (sans broncher, Blachère déclare, *op. cit.*, t. II, p. 57, note, qu'il s'agit de « l'Archétype céleste

(1) MONTET, *op. cit.*, p. 132, n. 8 annotant le v. 31 de la sourate III où il est encore question de Satan le lapidé, remarque avec un sérieux imperturbable qu'il s'agit dans ce texte d'une « Allusion à la lapidation de Satan par les pèlerins de La Mecque dans le val de Minâ : Cette tradition vient de la légende musulmane, en vertu de laquelle Abraham aurait chassé à coups de pierre le diable (Iblis) qui voulait le tenter ». Il est clair que cette note n'est plus recevable aujourd'hui. Toujours avec le même sérieux, cet ineffable M. MONTET, *ibid.*, p. 822, n. 13 (annot. du v. 25 de la sour. LXXXI), écrit encore qu'il s'agit toujours d'une « allusion à la cérémonie de la « lapidation du Diable » par les pèlerins à Minâ, lors du pèlerinage à La Mecque. Ce rite (continue sans sourciller l'éminent coranisant) est très ancien et antérieur à l'Islam ; il était pratiqué en souvenir d'Abraham qui, d'après la légende, avait chassé à coups de pierres Satan, lorsque celui-ci avait essayé de le faire désobéir à Dieu, en refusant de lui offrir en sacrifice son fils Isaac ». Quelle débauche d'imagination !

du Coran »), que seul touchent les Purifiés. (Tous les commentateurs, dit Blachère, *ibid.*, « sont d'accord pour dire qu'il s'agit des Anges chargés de la garde de l'Archétype céleste. Plus tard, détourné de son sens et inscrit sur les exemplaires du Coran, ce verset signifiera que seuls les Musulmans, à l'exclusion des Juifs et des Chrétiens, seront admis à toucher au Coran »). — Jusqu'ici le texte de cette sourate LVI, 76-78 est très clair. Le rabbin de La Mecque, renvoie ses auditeurs ou plus exactement ses lecteurs au Coran hébreu qu'on ne peut toucher qu'avec des mains pures, comme il est dit dans le Talmud (voir plus haut, p. 100). Le rabbin ajoute : « C'est une révélation (*tanzil*) du Seigneur des Mondes ». Là encore, cette expression désigne nettement Yahwé révélant le Coran hébreu à Moïse sur le Mont Sinaï.

Sour. XXXVII, 83-85 : « (Abraham) dit à son père et à son peuple : « Qu'adorez-vous ? Faussement, recherchez-vous les divinités autres que Yahwé ? Quelle est votre opinion sur le Seigneur des Mondes », c'est-à-dire, vous, idolâtres que pensez-vous du Dieu Tout-Puissant, créateur des cieux et de la terre ? ; *ibid.*, 182 : « Louange à Yahwé, Seigneur des Mondes ». Evidemment, tous les coranisants traduisent : « Louange à Allah, Seigneur des Mondes ». Cette traduction *en fait* est exacte, puisque le terme Allah, en littérature judéo-chrétienne, est l'équivalent de Yahwé, créateur du Monde, Dieu Unique et Tout-Puissant, Révélateur de la Loi à Moïse sur le Mont Sinaï. Mais dans l'ordre intentionnel, cette traduction est une erreur des plus grossières, puisqu'au fond, elle oriente les lecteurs vers un dieu, différent de Yahwé, vers Allah qu'on nous présente comme le dieu spécial des Arabes. Ce n'est pas seulement une erreur, mais une ineptie et une bouffonnerie. — Sour. XXVI, 22 : « Pharaon reprit : Qu'est-ce que le Seigneur des Mondes », c'est-à-dire quel est ce Dieu que toi, Moïse, tu nous annonces ? Par conséquent, Moïse, en parlant de Yahwé le désignait sous le titre de Seigneur des Mondes. A la question du Pharaon, Moïse répond : *ibid.*, 23 : « (Le Seigneur des Mondes), c'est le Seigneur des Cieux et de la Terre et de ce qui est entre eux » ; *ibid.*, 75-77 : Abraham s'adressa à son père et à son peuple : « Avez-vous considéré », dit-il, « ce que vous adorez, vous et vos ancêtres les plus anciens ? Certes ces idoles sont un ennemi pour moi. Je n'adore que le Seigneur des Mondes », c'est-à-dire je n'adore que le Dieu Unique, Créateur, Tout-Puissant qui donnera plus tard son nom à Moïse : Yahwé ; *ibid.*, 97-98 : Les damnés diront : « Par Yahwé, nous étions, certes, dans un égarement évident, quand nous vous égalions (vous, faux dieux) au Seigneur des Mondes ». Là encore, comme dans le v. 77, le rabbin oppose les idoles que sont les faux dieux à Yahwé, le Dieu de Vérité ; *ibid.*, 192 : « ...Et il est certes une Révéla-

tion (*tanzil*) du Seigneur des Mondes ». Comme l'indique tout le contexte, le Seigneur des Mondes, c'est toujours Yahwé révélant la Loi à Moïse sur le Mont Sinaï. — Sour. XLIII, 45. Avec ce verset, nous sommes encore dans l'histoire de Moïse : « Nous avons certes envoyé Moïse avec Nos signes vers Pharaon et son Conseil. Moïse dit : « Je suis l'apôtre du Seigneur des Mondes ». En citant ces textes, nous ne faisons pas d'exégèse aux ciseaux. Nous mettons simplement en relief le langage normal et courant du rabbin de La Mecque. — Sour. XXVII, 7-9, pris encore de l'histoire de Moïse. Ce dernier dit à sa famille : « J'ai distingué un feu et je vais vous en rapporter un brandon brûlant : peut-être pourrez-vous vous chauffer ». Quand il fut arrivé (à l'endroit de ce feu), on l'interpella en ces termes : « Béni soit Celui qui est dans le feu et qui est autour (de ce feu). Gloire à Yahwé, Seigneur des Mondes ! O Moïse ! Je suis Yahwé, le Puissant, le Sage ». Naturellement, les traducteurs disent : « Gloire à Allah... Je suis Allah ». Dieu n'a certainement pas employé ce vocable pour s'adresser à Moïse et Moïse n'a certainement jamais parlé d'Allah. Si les commentateurs avaient analysé ce simple texte de la sourate XXVII, 7-9, ils auraient en quelque chance de soupçonner les origines réelles de l'Islam. L'auteur du Coran raconte ici une histoire de Moïse dont il a sous les yeux le texte original hébreu. S'il emploie le terme Allah, ce n'est pas parce que ce Dieu est un Dieu spécial pour les Arabes — il n'y a rien de spécialement arabe dans cette histoire de Moïse et dans les autres histoires bibliques que nous allons reproduire au liv. II de notre étude ; si on emploie ici le terme *Allah*, c'est parce que ce terme signifie exactement Yahwé, que notre texte dénomme encore Seigneur des Mondes. — Sour. XXXII, 1 : « La révélation (*tanzil*) de l'Ecriture — nul doute sur ce point — émane du Seigneur des Mondes ». La lecture de ce texte qui est cependant tout simple aurait évité aux coranisants de raconter un tas d'histoires plus ou moins ineptes sur la composition du Coran. Le Seigneur des Mondes, nous le connaissons maintenant : c'est le Dieu unique, opposé aux idoles. C'est le Créateur du Monde ; c'est le Dieu qui a fait monter Moïse sur la montagne sainte ; c'est Yahwé qui a révélé à Moïse le Code de l'Alliance. L'instructeur de Mohammed est bien un homme qui connaît toutes ces choses et qui raconte aux Mecquois que la Révélation n'est pas son invention, ni à plus forte raison, celle de son disciple, mais une Révélation du Tout-Puissant, Seigneur des Mondes. Tous ces textes lus avec un peu de réflexion nous apportent la preuve qu'un rabbin, le rabbin de La Mecque, est à l'origine de l'Islam. — Sour. XLI, 8 : « Dis : « En vérité, serez-vous infidèles envers Celui qui créa la terre en deux jours ? Lui donnerez-vous des égaux ? Celui-là est le Seigneur des

Mondes ». Celui-là c'est le Dieu créateur de la terre. C'est naturellement le rabbin qui parle et qui s'adresse à Mohammed en lui dictant ce qu'il doit dire aux Mecquois. Dis-leur, Mohammed, d'abandonner leurs idoles et d'être reconnaissants vis-à-vis du Seigneur des Mondes, le créateur de la Terre ». — Sour. XLV, 35 : « Louange » — non pas à Allah qui serait un Dieu arabe, mais « Louange à Yahwé » — le Dieu de Moïse, « Seigneur des Cieux, Seigneur de la Terre, Seigneur des Mondes ». — Sour. XL, 66-68 : « Yahwé est celui qui, pour vous, a disposé la terre comme séjour stable et le ciel comme édifice. Il vous a formés et a bien fait votre forme. Il vous a attribué d'excellentes nourritures. C'est là Yahwé, votre Seigneur. Béni soit Yahwé, le Seigneur des Mondes. Il est le Vivant. Nulle divinité excepté Lui. Priez-Le, Lui vouant un culte : Louange à Yahwé, Seigneur des Mondes ! Dis : « Les preuves m'étant venues de mon Seigneur, il m'a été interdit d'adorer ceux que vous priez en dehors de Yahwé. Il m'a été ordonné de me soumettre (*'aslama*) au Seigneur des Mondes ». Ce texte est substantiel. Dans la première partie, Yahwé nous est représenté toujours comme Créateur du Ciel et de la Terre, créateur de l'homme et son approvisionneur en nourriture, tous attributs réunis sous le vocable de Yahwé, Seigneur des Mondes ! Dans la seconde partie du texte, on dicte encore à Mohammed les termes de son intervention auprès des Mecquois idolâtres. Mohammed dis ceci : je n'ai plus le droit de prier vos idoles, de prier n'importe quel dieu en dehors de Yahwé. J'ai reçu l'ordre de me soumettre au Seigneur des Mondes, c'est-à-dire comme nous le savons d'une façon certaine : j'ai reçu l'ordre de prier Yahwé, le Dieu des Juifs, créateur du Monde et révélateur de la Loi à Moïse sur le Mont Sinaï. Mohammed reçoit l'ordre de se convertir au judaïsme. — Sour. XXVIII, 29-30 : « Quand Moïse eut terminé son bail et fut parti en famille, il distingua un feu du côté du Mont (Sinaï). Il dit à sa famille : « Restez ! j'ai distingué un feu. Peut-être reviendrai-je avec une information ou quelque brandon. Peut-être pourrez-vous vous chauffer. Venu (à ce feu), il lui fut crié, du flanc droit de la vallée, dans le bas-fond béni du milieu de l'arbre : « Moïse, je suis (non pas Allah), Yahwé, le Seigneur des Mondes ». C'est un doublet des versets 7-9, sour. XXVII, que nous avons lus plus haut. — Sour. XXXIX, 75. Dans le Paradis, les Anges faisant cercle autour du Trône, chanteront : « Louange à Yahwé, Seigneur des Mondes ». — Sour. X, 11 : « Et la fin de leur invocation (l'invocation des Elus au Paradis) sera : « Louange à Yahwé, Seigneur des Mondes ! » — Sour. VII, 52 : « Votre Seigneur est (non pas Allah, comme le disent traducteurs et commentateurs, mais) Yahwé qui créa les cieux et la terre en six jours, puis s'assit en majesté sur le Trône.

Il couvre le jour de la nuit qui le poursuit, avide, tandis que le soleil, la lune et les étoiles sont soumis à Son Ordre. N'a-t-il point la création et l'Ordre ? Béni soit Yahwé, Seigneur des Mondes ! » Comme toujours, le Seigneur des Mondes désigne le Dieu Tout-Puissant, qui règne seul sur l'Univers, le Dieu de Moïse et de la Révélation. — *Ibid.*, 65 : « O mon peuple ! » répondit Houd, « il n'est point en moi de folie, mais je suis un Apôtre du Seigneur des Mondes ». Houd avait été envoyé auprès des Adites pour les détourner de leurs idoles et les amener au Dieu d'Israël, que le rabbin désigne sous le vocable du Seigneur des Mondes. — *Ibid.*, 102 : « Et Moïse dit : « O Pharaon ! je suis un Apôtre du Seigneur des Mondes » (voir sour. XXVI, 22 ; XLIII, 45 ; XXVIII, 29-30). *Ibid.*, 118 : « (Les magiciens de Pharaon, tombèrent prosternés et dirent : « Nous croyons au Seigneur des Mondes », c'est-à-dire à Yahwé, le « Seigneur de Moïse et d'Aaron »; *ibid.*, 119. — Sourate VI, 163 : « Dis : « Ma prière, mes actes rituels (*nusuk*) mes comportements en ma vie et à ma mort appartiennent à Yahwé (non point à Allah, dieu particulier des Arabes), Seigneur des Mondes ». Le Seigneur des Mondes est incontestablement le Dieu Unique d'Israël, le Dieu d'Abraham, le Dieu de Moïse ; le Tout-Puissant créateur du Ciel et de la Terre, qui a révélé la Loi à Moïse sur le Mont Sinaï ; le Dieu que l'auteur du Coran arabe annonce aux Mecquois, qu'il oppose aux idoles et qui demande à Mohammed de devenir son apôtre. Le rabbin de La Mecque en insistant tout naturellement sur cette notion du Yahwé, Seigneur des Mondes — expression que nous rencontrons pour la première fois dans la sourate LXXXI, 29 — évolue véritablement dans le style et la mentalité bibliques. Il nous faut cependant apporter quelques nouvelles précisions. Remarquons tout d'abord que si la Puissance de Dieu est partout exprimée dans l'A.T., l'expression *Seigneur du Monde* ou *Seigneur des Mondes* n'est cependant pas hébraïque. Naturellement, nous trouvons dans les Livres hébreux des formules similaires : « Yahwé votre Dieu est le Dieu des dieux et le Seigneur des Seigneurs, le Dieu grand » ; (Deut., X, 17) mais en hébreu, il n'y a pas d'expression pour rendre le terme *monde, cosmos*, qui est d'origine grecque. Il faut attendre le II^e^ Livre des Macchabées, écrit en grec par un juif hellénisant, au II^e^ siècle avant le Christ pour le rencontrer dans nos saints Livres. A cette date, les Juifs voulant donner un nouvel élan aux cérémonies du Temple, commencèrent à employer ces expressions : Dieu, maître du Cosmos, de l'Univers (II Macc. VIII, 18 : Dieu, maître de toutes choses ; *ibid.*, XII, 15 : le grand souverain du Monde), Dieu roi du Monde (*ibid.*, VII, 9 : le Roi du Monde nous ressuscitera), créateur du Monde (*ibid.*, VII, 22 ; XIII, 14). Il n'est pas impossible que le rabbin de La Mecque ait

connu une version syriaque de ces Livres, d'après le grec. Cependant nous n'avons aucun indice pour affirmer ce fait. Cette hypothèse, d'ailleurs est inutile, si nous nous référons au texte arabe de la sourate LXXXI, 29 et des autres passages similaires que nous venons de mentionner. Le texte dit, en effet : *Rabbi l-'alamīn*, *'alamîn* étant le pluriel de *'alām*, qui en hébreu comme en syriaque signifie originairement *siècle*, la signification *monde* n'étant que secondaire et dérivée. *'Olām*, appliqué aux Lévites signifie *jusqu'à* 50 *ans*, Talmud Biccurim, II, 1 ; éd. cit., t. III, p. 370-371. *Rabbo l-'ālamīn* devrait être traduit, non pas comme on le fait généralement par *Seigneur des Mondes*, mais par *Seigneur des siècles*, le Seigneur qui domine tous les siècles à venir, qui a l'éternité devant lui. *'Olām* nous oriente vers une domination du temps et non point directement de l'étendue. Les textes foisonnent dans la Bible qui nous rappellent l'éternité de Dieu. Nous trouvons même une fois dans la Genèse XXI, 33, Yahwé, Dieu d'éternité : *El-'Olām* que nous rappelle singulièrement l'expression du rabbin, *Rabbi l-'alamīn*. Par conséquent dans tous les textes que nous avons cités dans cette note, *il ne faudrait pas dire :* Yahwé, *Seigneur des Mondes*, mais plus exactement, Yahwé, *Seigneur des siècles :* « Et que tous, sur la terre, reconnaissent que tu es le Seigneur, le Dieu éternel ». (1) Quelle que soit la traduction qu'on adopte, on doit reconnaître que l'expression est biblique : hébraïque (Seigneur des siècles), hellénique (Seigneur des Mondes). Nous croyons plus volontiers que le rabbin de La Mecque ne connut que la formule *Seigneur des siècles*. (2)

Dans cette sourate LXXXI, 15-29, à côté des formules talmudiques et bibliques : *Satan, le lapidé* (v. 25) ; Dieu, *Seigneur des Mondes* ou *Seigneur des siècles* (v. 24), nous en trouvons une autre au v. 20 : « Doué de pouvoir auprès du *Maître du Trône* ». Nous avons déjà vu dans notre Excursus précédent que les Anges dans le Paradis, groupés autour du Trône (3) chantaient les louanges de Yahwé ; que Yahwé jugeait l'humanité, assis en majesté sur son Trône. (4) En d'autres passages du Coran, Yahwé est encore qualifié de Maître du Trône, le Glorieux, (5) de Seigneur du Trône, (6) Seigneur du Trône magnifique (7) « Votre Seigneur est Yahwé qui créa le ciel et la terre, puis

(1) Eccli., XXXVI, 17, voir aussi *ibid.*, XVIII, 1 : « Celui qui vit éternellement a créé tout ensemble » ; Isaïe XL, 28 : « Yahwé est un Dieu éternel, créateur des confins de la terre ».

(2) Sour. XXIX, 14 : « Nous sauvâmes (seulement Noé) et ceux qui vivaient dans l'Arche et Nous fîmes de celle-ci un signe pour le monde (*'alamīn*), c'est-à-dire non pas pour la population, puisque Noé seul et sa famille devaient rester vivants, mais un signe pour les siècles à venir.

(3) Sour. XXXIX, 75 ; voir aussi XL, 7.

(4) Sour. VII, 52.

(5) Sour. LXXXV, 15.

(6) Sour. XLIII, 82.

(7) Sour. XXVII, 26.

s'assit en majesté sur le Trône. (1) Cette fois encore, cette expression nous ramène dans le milieu biblique. Ecoutons plutôt : « Mes ennemis se replient en arrière, ils trébuchent, ils succombent devant ta face, car tu m'as fait droit et justice ; tu as trouvé un juste juge ». (2) « Voici que Yahwé siège pour jamais, il a dressé son trône pour le jugement ». (3) « Il n'y a qu'un être sage, très redoutable, quand il siège sur son trône : c'est le Seigneur ». (4)

Ne perdons pas le fil de notre analyse. Nous lisons actuellement la sourate LXXXI, et plus précisément les versets 15-29, sur lesquels s'appuient depuis des siècles exégètes, historiens, commentateurs, théologiens, traducteurs pour composer un roman feuilleton sur une prétendue vision de Mohammed, vision qui aurait décidé de sa vocation de fondateur de religion nouvelle. Nous ne voulons pas nous engouffrer dans ces abîmes d'imagination. Nous sommes assis et nous lisons notre sourate en toute tranquillité et indépendance, en historien et en exégète ; il est inutile de se presser et de courir. Une bonne minute de réflexion vaut mieux qu'une journée passée à vider et à classer un panier de fiches. Jusqu'ici au cours de notre lecture, nous avons déjà fait un certain nombre de remarques sur le caractère spécifiquement biblique de certaines expressions rencontrées dans cette sour. LXXXI. La continuation de notre lecture nous réserve d'autres surprises. « En vérité », est-il dit au v. 27, « n'est-ce pas là une Edification pour l'Univers » ou pour les Mondes, peu importe. Ce qui nous intéresse ici, c'est le fond même de la pensée, contenue dans le terme *Edification*. Cette expression, dans le Coran arabe, n'a qu'un seul et unique sens. L'Edification désigne partout et toujours la doctrine contenue dans le Coran hébreu, révélé par Yahwé à Moïse. L'Edification c'est le contenu du Coran hébreu. Et on dit du Coran de Moïse qu'il est *Avertissement, Rappel, Ecriture, Edification, Guide*. Et quand le rabbin dit : « Ceci est une Edification pour le monde », il faut comprendre : cet enseignement qui est contenu dans l'Ecriture, c'est-à-dire dans le Coran hébreu, est un avertissement, un guide, une édification pour l'humanité tout entière. (5) Le rabbin renvoie donc ici ses auditeurs au Coran de Moïse, Coran qui contiendrait une histoire qu'il vient précisément de raconter. Et quelle est donc cette histoire :

15. Je le jure par les astres gravitants ;
19. En vérité, c'est là, certes, la parole d'un vénérable messager
20. doué de pouvoir auprès du Maître du Trône, ferme,
21. obéi, en outre sûr !
22. Votre compagnon n'est point un possédé
23. Certes, il l'a vu, à l'horizon éclatant !
. . . .
27. Et ceci est une Edification pour le Monde
. . . .

(1) Sour. X, 3 ; voir le doublet VII, 52. — Voir aussi XL, 15 ; II, 256 : « Son Trône s'étend sur les cieux et sur la terre », verset du plus pur judaïsme, que les musulmans regardent comme ayant une valeur exceptionnelle.

(2) Ps. IX, 5.

(3) *Ibid.*, 8.

(4) Eccli., I, 8 ; voir aussi Daniel III, 54.

(5) Voir plus haut, p. 99.

29. Mais vous ne voudrez qu'autant que voudra Yahwé, le Seigneur des siècles (1)

Quel est donc le noble apôtre, le vénérable messager, le *Rasoul[in] Karīm* du v. 19. Montet le sait et il s'empresse de nous renseigner avec une extrême précision. Il s'agit de l'Archange Gabriel. (2) Il n'est pas impossible *a priori* que le rabbin ait pensé à Gabriel qui a joué dans la Bible un rôle si important comme messager de Dieu et annonciateur de bonnes nouvelles. Voyons cependant notre texte d'un peu plus près. Remarquons tout d'abord qu'un Esprit, d'après le rabbin, est présent, lors de la Révélation au Mont Sinaï, comme intermédiaire entre Yahwé et Moïse. Des Anges accompagnaient cet Esprit : « Dans cette nuit, les Anges et l'Esprit descendent sur l'ordre de leur Seigneur, pour régler toutes choses. (3) Nous avons dit plus haut l'origine de cette histoire, (4) dont nous retrouvons l'écho dans la sourate XVI, 2 : « A son ordre, il fit descendre les Anges avec l'Esprit ». (5) L'esprit est également mentionné comme messager de Dieu auprès de la Sainte Vierge : « Et nous lui envoyâmes notre Esprit et il se présenta à elle sous la forme d'un homme bien fait ». (7) L'Esprit ne descend du ciel que sur l'ordre du Seigneur, (6) et il est dénommé fidèle, (8) saint. (9) Quoi qu'il en soit de l'identité de ces deux Esprits, un fait est certain pour les Juifs : un Esprit était présent au Sinaï (10) et c'est l'Esprit qui aurait insufflé à Moïse le Coran hébreu, révélé par Yahwé. Quiconque connaît la Loi participe par le fait même de cette connaissance, au souffle de l'Esprit. L'homme qui accepte la révélation sinaïtique, devient comme Moïse un inspiré. Sont inspirés tous ceux qui croient au Jugement dernier ; Mohammed sera un véritable inspiré quand il aura d'une façon résolue et définitive accepté la Révélation faite à Moïse que le rabbin lui annonce : « Ainsi Nous t'avons révélé (Mohammed), (11) un Esprit de Notre ordre. Antérieurement, tu ne connaissais point l'Ecriture — (c'est-à-dire le Coran hébreu de Moïse), tu n'avais pas la Foi (en Yahwé, l'Unique, le Créateur Tout-Puissant). Nous avons fait toutefois une lumière par laquelle Nous dirigeons ceux que Nous voulons parmi Nos serviteurs. En vérité, tu te diriges certes vers une Voie Droite, « la Voie de Yahwé », (12) (c'est-à-dire tu as abandonné tes idoles de la Ka'ba pour te convertir au Dieu de Moïse, le Dieu d'Israël, auteur du seul et unique livre qui existera jamais, le Coran hébreu. (13) Le rabbin a pu répéter vingt fois à Mohammed qu'il était inspiré, puisqu'il croyait

(1) Sour. LXXXI.
(2) MONTET, *op. cit.*, p. 822, n. 7.
(3) Sour. XCVI, 4.
(4) Voir plus haut, p. 101.
(5) Sour. XVI, 2.
(6) Sour. XIX, 17.
(7) Sour. XIX, 63.
(8) Sour. XXVI, 192-195.
(9) Sour. XVI, 104.
(10) Sour. XCIV, 4 ; XVI, 2, 104.
(11) De quel droit, Blachère précise-t-il la pensée du rabbin, en déclarant Prophète, Mohammed, l'élève du rabbin.
(12) Il est important de remarquer que pour le rabbin, il y a équivalence entre la voie droite et la voie indiquée par Yahwé.
(13) Sour. XLII, 52.

au Coran de Moïse, le Livre inspiré des juifs, mais quand les Mecquois interrogeront Mohammed sur cet Esprit inspirateur, il restera bouche-bée : « Les Infidèles t'interrogent sur l'Esprit (*rûh*). Réponds : l'Esprit procède de l'Ordre de ton Seigneur et il ne vous a été donné que peu de science (à ce sujet) ». (1)

Munis de tous ces renseignements et de toutes ces remarques, relisons encore une fois les versets 19-21 de la sourate LXXXI et solidement prenons en mains la situation :

19. En vérité, c'est là, certes, la parole d'un vénérable messager
20. doué de pouvoir auprès du Maître du Trône, ferme,
21. obéi, en outre sûr !

Devons-nous identifier, comme le fait Montet, ce vénérable messager avec l'archange Gabriel ? Remarquons que Gabriel n'est jamais mentionné dans aucune sourate mecquoise. Ce nom de Gabriel ne se lit que dans deux sourates médinoises : II, 91-92 et à propos d'une querelle de ménage dans LXVI, 4. Puisque les sourates mecquoises ignorent et veulent ignorer (2) le nom de Gabriel, nous ne voyons pas pourquoi les commentateurs se permettent eux-mêmes de préciser et de donner à tous ces textes où il est question de l'Esprit un sens absolument concret, catégorique et selon eux, définitif. Toutes leurs interprétations finissent par lasser les gens qui n'aiment tout de même pas qu'on leur présente, même dans leurs lectures, des pages de roman feuilleton du goût de celle-ci : « L'année où il devint Prophète (*sic*), Mahomet se rendit dans le mois du ramadan, avec sa famille, sur le mont Hira, pour s'y livrer à une méditation solitaire (!!!). (3) Alors, raconte le Prophète (*sic*), une nuit que je dormais, Gabriel vint à moi avec un étui de brocart (!!!), contenant un écrit et dit : « Récite ! ». Je répondis : « Je ne sais pas réciter ». Il pressa si lourdement sur moi que je crus mourir. Puis il me lâcha et me dit : « Récite ! ». Le Prophète refusa et par deux fois encore l'Ange réitéra ses mauvais traitements. Alors Mahomet demanda : « Que dois-je réciter ? et l'Ange répondit :

Prêche au nom de ton Seigneur qui créa (sour. 96). « Je me réveillai » poursuivit le Prophète et ce fut comme si j'avais écrit quelque chose en mon cœur. Je sortis (de la caverne), et quand je fus enfin au milieu de la montagne, j'entendis une voix céleste dire : « O Mahomet ! tu es l'apôtre d'Allah et je suis Gabriel ! ». Je levais la tête vers le ciel pour regarder, et voici que Gabriel était sous la forme d'un homme assis, à l'horizon, les jambes croisées (!) et il disait : « Tu es l'apôtre d'Allah et je suis Gabriel ». Je m'arrêtai, le regardant ; mais soit que je m'avançasse, soit que je reculasse en détournant mon visage, je ne pouvais fixer une région du ciel sans l'apercevoir ». Finalement, il disparut et Mohamet rejoignit les siens ». (4)

Quelle littérature ! Il faut tout de même que tous ces coranisants de pacotille disparaissent à tout jamais de la société des gens sérieux. Nous sommes

(1) Sour. XVII, 87.
(2) Dans la sourate à Marie, le rabbin avait eu belle occasion de nommer l'Archange Gabriel et il ne l'a pas fait.
(3) La retraite de Mohammed n'était cependant pas solitaire, puisque Mohammed avait demandé à sa femme et à toute sa famille de l'accompagner.
(4) Le lecteur aura reconnu tout de suite Tor Andrae, *op. cit.*, p. 43-44, ouvrage présenté aux Français, comme Initiation à l'Islam.

tous las de ce genre de phraséologie sans consistance. Mohammed valait beaucoup mieux que le fantoche qu'ils ont fabriqué et qu'ils nous présentent en vitrine. Mohammed ne manquait ni de grandeur ni de courage. Il a fallu à cet homme une énergie peu commune pour oser dans son milieu lutter contre les idoles, se convertir au judaïsme et se mettre au service d'un rabbin pour judaïser son pays : « N'est-ce pas une chose merveilleuse », s'écrie le rabbin, que nous ayons réussi à révéler à un homme, sorti d'entre nous, la religion de Moïse, la révélation de Yahwé, notre religion à nous, enfants d'Israël, non seulement d'avoir converti Mohammed à la religion d'Israël — ce qui est déjà en soi une merveille — mais de lui avoir communiqué le zèle apostolique et d'en avoir fait auprès de vous un apôtre du judaïsme. Il a répondu à notre appel : Mohammed, avertis les gens ! (1)

Nous sommes maintenant à même de comprendre la situation dépeinte dans la sourate LXXXI. Le vénérable messager du v. 19 n'a aucun point de commun avec l'Archange Gabriel. Quand on parle de Gabriel dans le Coran, il est bon de se souvenir que cet archange n'est jamais nommé dans aucune des sourates mecquoises ; que le rabbin le désigne uniformément par le vocable *rûh* = Esprit : « Les Infidèles t'interrogent sur l'Esprit (*rûh*) ; Réponds : « l'Esprit procède de l'Ordre de ton Seigneur et il ne vous a été donné que peu de science (à son sujet) ». (2) « (Nous envoyâmes vers Marie) notre Esprit (*rûh*) et il s'offrit à elle sous la forme d'un mortel accompli ». (3) « Ainsi, Nous t'avons révélé un Esprit (*rûh*) de notre Ordre ». (4)

Or, dans le texte de la sourate LXXXI que nous cherchons à comprendre, on ne trouvera ni le nom de Gabriel ni le terme *rûh*, ce qui est déjà fort étonnant si le rabbin avait voulu dans ce v. 19 désigner l'archange Gabriel, comme l'affirment tous les traducteurs et commentateurs du Coran. Dans ce verset qui a excité tant d'imaginations, le rabbin dont le discours est tout imprégné, comme nous venons de le constater, de souvenirs et d'expressions bibliques, ne parle que d'un *apôtre* = *rasoul*. Or dans le Coran, *rûh* et *rasoul* sont deux vocables contradictoires. Il ne sera jamais dit que l'Esprit est apôtre, que le *rûh* est *rasoul*, que Gabriel est apôtre. C'est impensable, dans la théologie du rabbin. L'esprit insuffle. L'apôtre exécute. On ne dira jamais que Yahwé, que Gabriel, Michel, les anges, les démons sont des apôtres. Les humains seuls sont apôtres, c'est-à-dire selon le rabbin, les zélateurs du monothéisme et du culte du Dieu de Moïse. Les expressions employées dans le Coran arabe de *rasoul* (*karīm*) = *noble apôtre ; rasoul amīn* = *apôtre fidèle*, ne s'appliquent jamais aux êtres spirituels. Par ces vocables, le rabbin ne désigne que des mortels, des humains : Abraham était un homme qui avait reconnu le créateur du ciel et de la terre, comme l'Unique et Véritable Dieu. Moïse n'était lui aussi qu'un mortel. Abraham et Moïse étaient des *Rasoul*, annonciateurs de Yahwé. Gabriel peut

(1) Sour. X, 2 : « Est-ce pour les Hommes une merveille que nous ayons révélé à un homme issu d'eux : « Avertis les Hommes et annonce à ceux qui croient qu'ils auront auprès de leur Seigneur, le mérite antérieur de la croyance ! » Les Infidèles ont dit : « En vérité, cet Homme est certes un magicien avéré ! »

(2) Sour. XVII, 87.

(3) Sour. XIX, 17.

(4) Sour. XLII, 52.

être désigné comme fidèle = *Amīn, rûh* (*un*) *amīn* (*un*), (1) mais il n'est pas apôtre, *rasoul*, Noé, par contre, est fidèle = *Amīn* et en même temps apôtre = *rasoul* :

105. Les contribules de Noé ont traité d'imposteurs les Envoyés
106. quand leur frère Noé leur dit : « Ne craindrez-vous pas (Dieu) » (2)
107. Je suis pour vous un *rasoul amīn*, un apôtre fidèle, sûr
108. Craignez Yahwé (3) et obéissez-moi !
109. Je ne vous réclame pour cela nul salaire : mon salaire n'incombe qu'au Seigneur des siècles.
110. Craignez Yahwé et obéissez-moi (4)

C'est exactement le même refrain, les mêmes formules que nous trouvons dans cette même sourate XXVI pour Houd, l'apôtre des Adites, (5) Salih, l'apôtre des Thamoudéens, (6) Lot (7) et Choaïb. (8) — Noé, Houd, Salih, Lot, Choaïb sont fidèles, mais en même temps apôtres. Dans cette même sourate, l'Esprit, lui aussi est fidèle, (9) mais il n'est évidemment pas apôtre. Moïse, lui aussi, et à plus forte raison, est apôtre. Il est même l'apôtre par excellence :

16. Certes, Nous avons tenté, avant eux, le peuple de Pharaon après que fut venu à eux un Apôtre noble (= Moïse)
17. qui leur dit : « Livrez-moi les serviteurs de Yahwé ! » Je suis pour vous un Apôtre sûr (10)

Contrairement à ce que pensent et affirment sans aucun contrôle les commentateurs, c'est encore à Moïse et certainement pas à Mohammed que s'applique le texte de la sourate LXIX, où il est question d'un noble apôtre :

40. En vérité, c'est là, certes, la parole d'un apôtre bienfaisant !
41. Ce n'est pas la parole d'un poète ! (Comme vous êtes de peu de foi !)
42. ni la parole d'un devin ! (Comme vous êtes de courte mémoire !)
43. C'est une Révélation du Seigneur des Siècles (c'est-à-dire de Yahwé) (11)

Et c'est Moïse et certes pas Mohammed, que désigne encore notre

(1) Sour. XXVI, 193.

(2) Il est évident que la traduction de Blachère : « Ne manquerez-vous point de la piété » n'exprime pas la pensée biblique du rabbin.

(3) Blachère traduit : « Soyez pieux envers Allah ». Le rabbin n'a pensé qu'à Yahwé, le Dieu de Moïse, et certainement pas à un Allah, Dieu des arabes ! — *Soyez pieux* n'est pas non plus une expression biblique. L'A. T. parle de la *crainte de Yahwé*.

(4) Sour. XXVI, 105-110. Le rabbin dira de même : Mecquois idolâtres, abandonnez vos idoles ; croyez au Dieu de Moïse, craignez-Le et obéissez-moi, à moi, rabbin de La Mecque, votre apôtre fidèle, délégué par Yahwé auprès de vous, pour vous annoncer les Révélations du Mont Sinaï.

(5) *Ibid.*, 123-131.

(6) *Ibid.*, 141-150.

(7) *Ibid.*, 160-164.

(8) *Ibid.*, 176-180.

(9) *Ibid.*, 193.

(10) Sour. XLIV, 16-17.

(11) Sour. LXIX, 40-43.

sour. LXXXI. Le messager dont il est question n'est pas un esprit = un *rûh*, c'est un apôtre, un *rasoul*, et ce *rasoul* dans l'idée d'un juif ne peut désigner que Moïse, le *rasoul* par excellence.

L'histoire de la vision du v. 23 reprend son véritable sens. Ce n'est point Mohammed *qui a vu ;* mais le voyant, c'est Moïse, le noble apôtre favorisé d'une vision, de cette vision sur le Mont Sinaï que nous raconte l'Exode et c'est un juif qui raconte à Mohammed et aux Mecquois cette vision de Moïse. Ce juif ne peut oublier dans ses discours aux idolâtres, ni sa religion, ni sa formation théologique. Nous l'avions déjà reconnu aux expressions : *Maître des Siècles, Avertissement pour l'Univers, Maître du Trône, Satan le lapidé*, toutes expressions que nous retrouvons soit dans la Bible, soit dans la Hagada. On ne peut s'y méprendre : l'homme qui parle aux Mecquois est tout imbibé de culture hébraïque. Ecoutez-le faire le récit de la vision de Moïse :

RÊVERIES DES TRADUCTEURS-COMMENTATEURS	RECONSTITUTION DU TEXTE
En vérité, c'est la parole de Gabriel, noble apôtre, puissant et établi auprès du Maître du Trône.	En vérité, dit le rabbin, voici la parole de Moïse, noble apôtre, puissant et établi auprès du Maître du du Trône.
Obéi et fidèle aussi.	Obéi et fidèle aussi.
Votre compagnon, (1) Mecquois, n'est pas un possédé.	Votre compagnon, (1) dit Moïse aux Hébreux, n'est pas un possédé.
Il l'a vu à l'horizon céleste.	Il a vu pleinement Yahwé à l'horizon céleste.
Et il ne se refuse à raconter ce qu'il a vu, c'est-à-dire les mystères d'Allah.	Et il nous a raconté longuement les mystères admirables que Yahwé lui révéla.
Ce ne sont pas les paroles de Satan le lapidé.	Ce ne sont pas les paroles de Satan le lapidé, mais bel et bien les paroles de Yahwé.
Mais où allez-vous ?	Mais où allez-vous ?

(1) Nous rencontrons fréquemment dans les sourates mecquoises, le terme de compagnon. Il y a les compagnons du Paradis ou de la droite (XLVI, 8, 26, 37, 89, 90 : XXXVI, 55 ; XXV, 26 ; XI, 25 ; VII, 42, 44, 48 ; XLVI, 13) ; les compagnons du Feu ou de la gauche (LVI, 9, 40 ; LXVII, 11 ; XL, 4, 46 ; XXXIX, 11 ; VII, 42, 45, 48) les mauvais compagnons, hommes (XXXIV, 54 ; L, 26) ou démons (XLIII, 37 ; XXI, 44 ; XLI, 24) ; les bons compagnons ou anges (XLIII, 53) ; les compagnons de la forêt (L, 13), de la caverne (XVIII, 8) de l'Aaraf (VII, 46), du navire (XXIX, 14), du fossé (LXXXV, 4, de la prison (XII, 39, 41). Cette appellation semble s'appliquer une fois à Mohammed : « Ne réfléchissent-ils pas que leur compagnon ne dépend pas d'un génie, mais qu'il est de toute évidence un avertisseur (XVII, 183). Nous allons examiner dans les lignes suivantes le cas de la sourate LIII, 2.

En vérité, n'est-ce pas une Edification pour le monde.	En vérité, ces paroles de Yahwé rapportées dans le Livre de Moïse, notre Coran hébreu, sont un avertissement pour l'humanité tout entière.
Pour celui d'entre vous qui veut chercher la Voie Droite ?	Pour celui d'entre vous qui veut chercher la Voie Droite.
Mais vous ne voudrez que ce que veut Allah le Maître des Mondes.	Mais vous ne voudrez, comme il est dit dans nos Saints Livres, que ce que veut Yahwé, le Maître des Siècles.

Le texte a repris son développement normal. En procurant à Mohammed, le mari de Khadidja, la faveur d'une vision sur le Mont Hira, nos trop naïfs coranisants ont tout simplement frustré Moïse et ridiculisé le pauvre Mohammed, qu'ils nous montrent transpirant à grosses gouttes, rouge comme une pivoine, complètement hébété et venant se jeter sur la poitrine de sa femme pour y trouver un peu de repos. On n'a pas le droit de se moquer si grossièrement d'un homme, qui avait tout de même un idéal concret, bien défini, puisqu'il cherchait à détourner ses compatriotes du culte d'idoles qui, après tout, n'étaient que des morceaux de pierre, pour leur faire connaître le Dieu Unique, Tout-Puissant, le Dieu d'Israël, Yahwé qui s'était révélé à Moïse sur le Mont Sinaï et dont les révélations remplissaient tout un livre, la Thora, le Livre, le *Qor'ān* hébreu, Unique lui-même comme Dieu. Mohammed en abandonnant les idoles de la Ka'ba, aurait pu sans doute se tourner vers le christianisme. C'est vrai, à supposer qu'il ait été libre de ses mouvements. Pour comprendre ce que nous voulons dire, regardons par exemple, ce qui se passe actuellement en Afrique Noire. Nous y constatons de nombreuses conversions au catholicisme, au protestantisme, à l'islamisme ; non point parce que les idolâtres après réflexion, ont adopté l'une ou l'autre de ces religions. Ces convertis africains n'ont pas le choix. Ils ne décident pas eux-mêmes de leur mouvement de conversion. S'ils sont « poussés » vers le catholicisme, ce n'est certes pas, parce qu'ils ont jugé le catholicisme supérieur aux autres religions, mais uniquement parce que concrètement ils ont été « travaillés » par des missionnaires catholiques. Il en va exactement de même pour Mohammed : Mohammed n'a préféré rien à rien. Il n'a pas rejeté le christianisme pour se convertir au judaïsme. Il n'a pas adopté le judaïsme parce qu'il a constaté par lui-même l'inanité des idoles de la K'aba. On ne perçoit nulle part que Mohammed ait eu la moindre initiative. Il ne s'est pas converti. Il a été converti. Et il a été converti au judaïsme, parce que concrètement il a été entrepris par un juif, qui lui a fait connaître la religion d'Israël. Ce juif lui parle beaucoup de Moïse, qui est au centre de la religion hébraïque et juive. Les Mecquois se refusent à reconnaître l'autorité de Moïse et dans la sourate LXXXI, le rabbin « lave » Moïse des accusations des idolâtres. Moïse n'est pas un possédé ; il n'est ni menteur, ni sorcier, ni poète. Il est le Noble apôtre du Seigneur du Trône. Ce qu'il a révélé aux hommes, ce ne sont point les

paroles de Satan, c'est la Loi qu'il annonce, cette Loi qui est un Avertissement pour les hommes sincères, Loi de vérité, Loi de direction qui provient directement de Yahwé. Yahwé, Moïse l'a vu à l'horizon céleste. Il entendit ses paroles de ses propres oreilles (1) et loin de garder pour lui ces secrets, il les communiquait régulièrement à son peuple.

Ainsi s'évanouit la vision que les coranisants avaient volée à Moïse pour en affubler piteusement Mohammed. Plût à Dieu que disparaissent pour toujours de l'histoire, les « insanités » que traducteurs, commentateurs, exégètes, historiens débitent si largement à leurs lecteurs depuis des siècles.

Sourate LIII. — Cette sourate LIII se compose non pas de trois « *révélations* » juxtaposées, comme l'affirment avec tant de naïveté les commentateurs, y compris M. Blachère, (2) mais de plusieurs *fragments* littéraires : v. 1-18 ; 19-26 ; 26-33 ; 34-57 ; 58-62.

Le premier fragment 1-18 nous raconte encore une histoire de vision, ce qui l'apparente à la sourate LXXXI, 15-27.

Cette sourate LIII que nous allons examiner maintenant débute, comme beaucoup d'autres sourates rabbiniques, par un serment solennel, ce qui nous permet déjà de conclure : que le Coran arabe n'existe pas encore et en second lieu que l'auteur de ce fragment est toujours le rabbin de La Mecque :

1. Par l'étoile quand elle s'abime !

Immédiatement après ce serment commence l'histoire d'une première vision qui va nous retenir quelques instants :

2. Votre contribule n'est pas égaré ! Il n'erre point.
3. Il ne parle pas par sa propre impulsion
4. C'est seulement là une Révélation qui lui a été transmise
5. Que lui a enseigné un redoutable, (3) fort et doué de sagacité
6. (qui se tenait) en majesté
7. alors qu'il était à l'horizon supérieur.
8. Puis il s'approcha et demeura suspendu
9. et fut à deux arcs ou moins.
10. Il révéla à son serviteur ce qu'il révéla.
11. Son imagination n'a pas abusé sa vue. (4)
12. Quoi ! Le chicanerez-vous sur ce qu'il voit.

Nous sommes malheureusement obligé de constater que la plupart de nos érudits se sont engouffrés dans ce texte avec une avidité béate, et que dans leur naïve « incrédulité », ils se sont mis à avaler les plus manifestes inepties : « Nous trouvons dans la Tradition », nous raconte-t-on « l'affirmation que Gabriel apparut à Mahomet sous forme visible. On prétend même que l'ange ressemblait à un homme dont on donne le nom. Mahomet conte dans la sou-

(1) Exode, XIX, 6 ; XX, 22 ; XXXIV, 33, etc...
(2) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 83.
(3) Comme la phrase manque de sujet, Blachère évidemment en a mis un : « ange ». Pourquoi un ange, alors qu'il s'agit manifestement de Yahwé ?
(4) Sour. LIII, 1-12.

rate 53 qu'il a bel et bien vu l'Etre qui lui apporte ses révélations, et il le sait d'une manière qui prouve que les visions étaient des cas exceptionnels. Comme c'est en général le cas pour les inspirés du type auditif, il semble n'avoir eu des visions qu'au début de son activité religieuse ». (1)

Nous avons vraiment quelque honte à reproduire pareils textes. Il faut cependant le faire de temps à autre, pour donner à nos lecteurs un soupçon de l'état lamentable des études coraniques et du mépris avec lequel les grands savants que nous cotoyons traitent les hommes qui ne lisent pas seulement pour s'amuser et se distraire, mais surtout pour s'instruire. Ces grands savants, exégètes, historiens ont échoué dans leurs analyses et leurs synthèses d'une façon cuisante. La cause fondamentale de leur échec, c'est que tout simplement ils ont oublié de lire les textes. Ils ont compté les syllabes des versets avec grand soin ; ils ont noté avec scrupule les assonances ; mais ils se sont arrêtés à ces opérations sans chercher à retrouver la réalité sous-jacente à ces textes. On peut — et nous parlons ici de pleine expérience — éditer un texte, l'annoter copieusement sans même le lire. Un texte n'est pas une suite de mots ; un texte a une âme, une vie propre. Il arrive fréquemment que des érudits reproduisent exactement et scientifiquement des mots sans jamais lire ou comprendre le texte. La plupart des coranisants et des arabisants nous donnent de cette déficience un terrible exemple. Pour réussir dans leurs entreprises, il leur fallait « crever » les mots pour arriver jusqu'à la réalité et cette réalité était cependant simple à saisir. Mais... il fallait réfléchir.

Comme toujours la scène se passe à la Mecque. Le rabbin parle devant un auditoire d'idolâtres qui se refusent à croire à son message, message spécifiquement sinaïtique, message purement mosaïque, contenu dans les vieilles Feuilles de Moïse et d'Aaron, et dans le *Qor'ān majīd^{un}*, le Coran hébreu contenant les Révélations du Seigneur des Siècles. Une fois de plus le rabbin fait face aux païens mecquois qui s'obstinent dans leur incrédulité. Vous ne voulez pas croire au message de Moïse. Ne savez-vous pas qu'il est dans la pleine vérité. Il s'en est expliqué lui-même en parlant aux Hébreux : « Votre compagnon, leur disait-il, n'est pas dans l'erreur. Il n'est point égaré. O Frères Hébreux, ce n'est point la passion qui m'aveugle ou me pousse. Je vous répète ce que m'a dit Yahwé. Il était là devant moi, dans la nuée. Ce que je vous apporte sur ces tables de pierre, c'est la Révélation du Très-Haut : « Yahwé dit à Moïse : « Taille deux tables de pierre, semblables aux premières, monte vers moi sur la montagne et j'y écrirai les paroles inscrites sur les premières tables que tu as brisées. Sois prêt pour demain matin, gravis à l'aube le Mont Sinaï et t'y tiens à ma disposition, au sommet de la montagne ». (2)

Yahwé était là devant moi. Il se tenait en majesté, comme suspendu dans les airs. « Yahwé descendit sous forme de nuée et il se tint là avec lui. Il invoqua le nom de Yahwé. Yahwé passa devant lui et Moïse cria : « Yahvé, Yahvé, Dieu pitoyable et compatissant, patient, riche en grâce et fidélité... ! ». (3) Et Yahwé révéla à Moïse, son serviteur, ce qu'Il lui révéla : « Yahvé dit à Moïse : « Mets par écrit ces paroles, car elles sont les clauses de l'Alliance que je con-

(1) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 49.
(2) Exode, XXXIV, 1-2 ; voir aussi *ibid.*, 3-4 ; XX, 21, etc... etc...
(3) Exode, XXXIV, 5-6.

clus avec toi et avec Israël ». Moïse demeura en ce lieu, avec Yahwé, quarante jours et quarante nuits, sans manger et sans boire. Et il écrivit sur les tables les clauses de l'Alliance — les dix paroles ». (1) Et c'est ce message, dit Moïse à son peuple, que j'ai mission de vous transmettre.

Cette grande aventure du Mont Sinaï, le rabbin aimait à la raconter à ses auditeurs mecquois. C'est sur le Mont Sinaï qu'était née, en effet, l'histoire d'Israël. C'est Moïse qui reçut de Yahwé, la grande Direction pour l'humanité. Abraham, dans la période mecquoise, n'est qu'un fait divers, qui rentre dans l'apologétique du rabbin au même titre que Noë, Lot, Jacob, Joseph et les autres Patriarches hébreux. C'est une grave erreur des coranisants, d'attribuer à l'histoire d'Abraham, dans les prédications mecquoises du rabbin, une valeur exceptionnelle. Le fait religieux qui domine tout Israël, le fait qui détermine sa vocation, c'est la Révélation faite par Yahwé à Moïse sur le Mont Sinaï. Comme dans la sourate LXXXI, c'est cette apparition de Yahwé que notre rabbin raconte aux Mecquois dans cette sourate LIII pour les convaincre de la vérité du Coran de Moïse : « Voudriez-vous après cela, chicaner avec lui, sur ce qu'il a vu ? ». (2) Moïse ne nous trompe pas. Il est le véritable apôtre de Yahwé.

Et le pauvre Mohammed, où est-il dans tout cela ? Il est là, devant le rabbin, avec les autres mecquois idolâtres. Il écoute cette merveilleuse histoire de Moïse que le rabbin raconte, avec l'idée spéciale, réfléchie de le convaincre et de l'amener à la religion de Moïse. Mais de vision... il n'en est pas question ! Encore une apparition qui s'évanouit...

Les coranisants ont-ils mieux réussi avec la troisième vision, racontée dans cette même sourate LIII, 13-18 :

13. Certes, il l'a vu une autre fois, (3)
14. près du jujubier d'al-Montahä
15. près duquel est le jardin d'al-Ma'wa,
16. quand couvrait le jujubier ce qui (*le*) couvrait.
17. Sa vue ne s'est détournée ni fixée ailleurs.
18. Certes, il a vu (*l'un*) des signes les plus grands de son Seigneur (4)

Pour comprendre concrètement ce texte, il est capital de se souvenir tout d'abord que le conteur qui s'adresse ici aux Mecquois est un juif, que ce juif parle aux Arabes pour les convaincre de la véracité de la religion juive. Moïse est à l'origine de cette religion. Et le message de Moïse est vrai, c'est Yahwé lui-même qui le lui dicta et ce sont les véritables paroles de Yahwé que Moïse transcrivit sur ses tablettes. Mohammed n'a absolument rien à faire dans cette histoire d'apparition de Yahwé à Moïse. Il suffisait pour s'en convaincre de réfléchir quelques instants. Dans quel but le rabbin raconterait-il au sujet de Mohammed de pareilles fantaisies ? Quel avantage pouvait-il espérer en faisant croire aux Mecquois que Mohammed avait vu l'Éternel ? Jusqu'ici Mohammed est encore adorateur des dieux de la Ka'ba. C'est à

(1) *Ibid.*, 27-28.
(2) Sour. LIII, 12.
(3) Wa laqad ra'aho nazlat^{an} okhrä = il le vit une autre fois.
(4) Laqad ra'ā min āyati rabbihi l-kobrä = il vit parmi les merveilles de son Seigneur, la plus grande merveille.

peine si le rabbin a pu jusque maintenant lui donner quelques leçons d'histoire juive ! Mohammed ne s'est pas encore converti au judaïsme. En soi, une vision de Mohammed, serait déjà bien difficile à accepter. Rien ne la justifierait dans le déroulement normal des événements ; mais il y a plus. Une vision à cette époque, alors que Mohammed ignore encore à peu près tout de l'A. T., serait un véritable contre-sens historique. Evidemment, tous nos commentateurs coranisants, généralement rationalistes dans leur pays d'origine et d'une crédulité ahurissante dès qu'il s'agit de l'Islam, ont admis avant tout contrôle que ce texte de la sourate LIII relatait une nouvelle vision de Mohammed ! Mais quel serait l'auteur de ce récit fabuleux ? C'est là une question importante et cependant personne n'en a cherché la solution. Pour tous ces érudits, c'est sans doute Allah ! Et le texte devient totalement incompréhensible : imagine-t-on Allah racontant que Mohammed l'aurait vu ? ajoutant même « qu'il l'aurait vu une seconde fois, près de la clôture ». Tout cela n'a aucun sens réel et l'on s'enfonce en plein galimatia.

Confortablement assis dans la croyance aux visions de Mohammed, les érudits se lancent sans rien perdre de leur dignité, dans toutes espèces d'hypothèses qui alimentent bientôt leurs graves discussions. Le jujubier d'al-Montahä serait un « jujubier merveilleux croissant à la limite du Septième Ciel ». Mais, non, dit Caetani, cette expression *Sidrati l-Muntahä* — jujubier d'al-Muntahä — représente un lieudit, près de La Mecque ! Parfait, dit Blachère. Caetani parle « avec infiniment de raison » ! (1) « Ce thème peut être en effet un nom de lieu dérivé de la racine *NHY* qui à la VIII^e^ forme verbale signifie : atteindre son plus haut niveau dans le bassin (en parlant de l'eau d'irrigation) » !! (2) Voilà au moins de la vraie science qui permet de saisir en toute clarté le sens de notre verset coranique ! Après de pareilles réflexions, n'accusons plus nos grands érudits de manquer d'humour et de ne rien comprendre au Coran arabe !

Quant au jardin d'al-Ma'wa, c'est évidemment pour les commentateurs et traducteurs un des jardins du Paradis. Eh bien, pas du tout. Il s'agit d'une villa entourée d'un jardin, dans la banlieue de La Mecque, comme serait par exemple une belle villa de Windsor, de Neuilly ou de la campagne romaine. Ainsi opine Sprenger. Encore une fois, c'est parfait, juge Blachère. Sprenger a jugé « avec beaucoup de raison ». (3)

Et après Sprenger il y a Bell. Ce dernier est un petit malin. Comme les deux versets :

> 14. près du jujubier d'al-Montahä
> 15. près duquel est le jardin d'al'Ma'wa

l'embarrassent, il propose — assez timidement cependant — de les rejeter comme addition postérieure ! Et c'est ainsi qu'à chaque génération, les commentaires coraniques se gonflent de pareilles sornettes.

Mais revenons à notre texte. La substance en est très claire et fort réaliste. Un juif parle aux Mecquois. C'est du certain. Il vient de leur raconter les appa-

(1) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 84, note.
(2) *Ibid.*
(3) BLACHÈRE, *op. cit.*, p. 84. — En parlant de Caetani, Blachère avait dit dans la note précédente qu'il avait jugé avec *infiniment de raison*.

ritions de Yahwé à Moïse, sur le Mont Sinaï. C'est sûr. Il continue sur le même thème en racontant qu'une fois encore Yahwé se montra à son Serviteur. C'est ce que nous lisons précisément dans l'Exode : « Moïse parla, et Dieu lui répondit par une voix. Yahwé descendit sur le Mont Sinaï, sur le sommet de la montagne, et Yahwé dit à Moïse : « Descends et défends expressément au peuple de franchir les barrières vers Jehovah, pour regarder, de peur qu'un grand nombre d'entre eux ne périssent. Que même les prêtres qui s'approchent de Yahwé se sanctifient, de peur que Jehovah ne les frappe de mort » : « Moïse dit à Yahwé : « Le Peuple ne pourra pas monter sur le Mont Sinaï, puisque vous nous en avez fait la défense expresse, en disant : « Pose des limites autour de la montagne, et sanctifie-là ». (1) C'est près de cette limite que Moïse vit l'Eternel, qui lui révéla : « Je suis Yahwé, ton Dieu». (2) C'est encore de l'Exode dont s'inspire manifestement le rabbin pour raconter une fois de plus l'apparition de Yahwé à Moïse, apparition qui est vraiment la base de toute l'histoire religieuse d'Israël. La limite dont il est parlé dans le Coran est la limite même dont il est parlé dans l'Exode. C'est une limite, une haie non point faite de lotus — le lotus ne peut servir à cet usage — mais de jujubier ou épines — ce qui nous rappelle le buisson de l'apparition : « L'ange de Yahwé lui apparut (à Moïse) en flamme de feu, du milieu du buisson. Et Moïse vit, et voici, le buisson était tout en feu et le buisson ne se consumait pas ». (3)

Un juif, voulant convertir les idolâtres mecquois et surtout Mohammed, le mari de Khadidja, une juive sans doute, à la religion d'Israël, se plaisait à leur raconter l'histoire de Moïse. Il avait raison, ce juif. Toute la religion d'Israël ne repose-t-elle pas sur Moïse, auteur du Coran hébreu, le seul Livre de religion qui existera jamais aux yeux des juifs. La Tora est guide de vérité et de justice. Yahwé en est l'auteur. Moïse n'est pas un djinn, un devin, un poète. Dieu lui est apparu. Il a parlé à Son serviteur. Gloire à Yahwé. Les musulmans ont voulu depuis des siècles substituer Mohammed à Moïse, en faire le nouveau Moïse arabe : le Mont Sinaï était remplacé par le Mont Hira ; comme Moïse, Mohammed aurait fait retraite sur la sainte Montagne ; comme Moïse, Mohammed aurait entendu la parole de Dieu. Comme Moïse raconte ses Révélations dans le Livre Saint, Mohammed aurait consigné dans le Coran les révélations d'Allah... Et nos grands coranisants, avalant à grandes gorgées tout ce qui arrive d'Orient, abreuvaient eux-mêmes l'Occident depuis des siècles de toutes ces « insanités » gonflées de ridicule. Nous savons désormais que tout cela n'est que sotte supercherie, et incompréhension et inintelligence du Coran arabe, œuvre d'un juif, dont Mohammed ne fut jamais que l'auxiliaire, utilisé savamment par son maître pour la judaïsation totale de l'Arabie.

Les fragments 1-12 ; 13-18 de la sourate LIII, racontent d'après l'Exode, comme nous venons de le voir, deux apparitions de Yahwé à Moïse et le rabbin

(1) Exode, XIX, 19-23.
(2) *Ibid.*, XX, 1, etc...
(3) *Ibid.*, III, 2-4. Sur les buissons palestiniens, voir E. Ha-Reubeni, *Recherches sur les Plantes de l'Evangile*, dans *Revue Biblique*, 1933, p. 230-234. Ces buissons servaient à la fois pour faire du feu et comme clôture. Isaïe v. 5 : « Supprime la haie et il sera en pâturage ; défonce la clôture et il sera un endroit foulé aux pieds ».

continue, v. 19-25, par une attaque directe contre des déesses de la Ka'ba et ce fragment s'enchaîne parfaitement avec le précédent. Nous, juifs, nous avons Moïse, qui a reçu de Yahwé les seules Révélations qui ont été faites à l'humanité et qui sont contenues dans notre Coran hébreu. Et vous, idolâtres mecquois, qu'avez-vous à nous présenter ?

19. Avez-vous considéré Allât et al-'Ouzzâ
20. Et Manât, cette troisième autre?

Et voilà tout ce que vous avez à mettre en parallèle avec le Dieu d'Israël qui s'est révélé à Moïse sur le Mont Sinaï ! C'est bien peu. Déjà on peut prévoir que la lutte entre le juif et les mecquois va devenir ardente. Jusqu'ici tout est logique, dans le raisonnement du rabbin qui va pousser son argumentation jusqu'aux extrêmes conclusions. Suivons-le dans ses attaques. Après le brève mention d'Allât, d'al'Ouzzâ et Manât, le texte coranique continue par cette réflexion :

20 bis. Ce sont les Sublimes Déesses
20 ter. Et leur intercession est certes souhaitée.

Quel scandale pour les coranisants totalement ahuris. Mettons-nous à leur place et nous comprendrons sans difficulté leur état de suffocation. D'après ces grands savants, Mohammed, le Prophète inspiré par Allah, aurait déjà révélé à ses disciples jusqu'à la sourate LIII, 27 autres sourates ! Allah et Mohammed auraient transpiré sang et eau pour raconter à ces pauvres idolâtres mecquois que leurs idoles ne valaient rien ; qu'Allah seul était Dieu, que seul il était Tout-Puissant. « Gémissant comme une chamelle en parturition », (1) Mohammed revenait chez lui et confiait à sa chère femme Khadidja les faveurs mystérieuses dont il était l'objet de la part d'Allah. Eh bien, oui, il était maintenant Prophète et voilà qu'un jour, un jour de folie, il oubliait tout ce qu'Allah venait de lui apprendre et recommandait la piété envers les déesses de la Ka'ba, les déesses sublimes Allât, al'Ouzzâ et Manât. Que s'est-il subitement passé dans l'âme de Mohammed ? Si Allah est lui-même responsable de ces versets, il faut admettre que cet Allah après avoir révélé à Mohammed son Unicité et sa Toute-Puissance, aurait pendant l'espace d'un instant changé d'avis et vanté l'efficacité des déesses mecquoises. Allah, l'Unique, se serait fait lui-même le chaperon d'associées qu'Il ne cessait de condamner. Pour les musulmans, ces versets sont intolérables. Ils constituent un véritable scandale et on ne peut les maintenir dans le « Coran ». Il faut simplement les supprimer. Ils sont d'inspiration diabolique !!! « C'est Satan », dit Tor Andrae, qui mit « dans la bouche de Mahomet ces deux versets, qui ne figurent plus dans l'actuelle recension du Coran ». (2) L'ineffable M. Montet les supprime aussi de son édition. Mais non, c'est trop simpliste d'attribuer au Diable ces deux versets, pensent d'autres savants coranisants. Mais s'ils ne sont pas d'inspiration démoniaque, ces deux versets, 20 bis et 20 ter, n'ont été introduits dans le Coran que très tardivement. Chaque savant,

(1) Voir Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 4.
(2) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 18.

comme on le voit, se débat comme il le peut, en matière coranique ! Mais voici d'autres érudits qui se lèvent pour contre-attaquer. On ne peut croire, affirme Caetani, à une interpolation postérieure. Quel musulman, en effet, aurait eu l'audace d'insérer dans un Coran déjà composé, des versets qui sont en contradiction formelle avec toute la doctrine coranique. Donc ces versets, qu'on n'a pu insérer postérieurement, font partie de la révélation primitive, au même titre que les autres versets de cette sourate LIII. Ainsi pensent Caetani, Tor Andrae, Blachère. Bien qu'il soit complètement inutile, comme nous allons bientôt le constater, ce raisonnement n'est pas illogique et se soutient dans les lignes d'un certain bon sens. Mais continuons : puisque ces versets existent et qu'ils font partie de la rédaction originale du Coran, il faut les expliquer et c'est là précisément que nous allons entrer dans le domaine des grandes fantaisies qui ont la prétention de se présenter comme hypothèses scientifiques. Ouvrons bien les oreilles, c'est l'heure de la grande réjouissance ! Ces versets sont authentiques, dit Caetani renforcé par Tor Andrae, mais le thème qu'ils développent est faux. Jamais Mohammed n'aurait osé louer d'une façon si catégorique le pouvoir des déesses mecquoises : « L'abandon du point de vue que (Mahomet) avait si énergiquement soutenu auparavant aurait complètement anéanti son action antérieure, et profondément ébranlé la considération qu'il avait acquise auprès de ses partisans ». (1) Lui aussi, Blachère maintient « ces versets dangereux, mais comme concession au Paganisme ». (2) « Cette idée de concession » ajoute-t-il ailleurs, « est fort plausible. Le commentateur Al-Baidawi, pourtant très prudent, l'admet lui-même et découvre, dans ces deux versets, le désir, chez le Prophète « que fût révélé quelque chose qui le rapprochât de ses cotribules ». Qu'une pareille concession ait paru très tôt intolérable, c'est indubitable. Mahomet, en personne, selon la Tradition biographique utilisée par l'exégèse, posa qu'il s'agissait d'une inspiration du démon ; il supprima donc ces deux versets qui faisaient des déesses Allât, ʻOuzzâ et Manât, des parèdres d'Allah capables de fléchir celui-ci par leur intercession ». (3) Comme on le voit, n'importe quelle sornette racontée par un quelconque musulman, en arabe, a chance de trouver bon accueil chez nos savants coranisants pétris d'une naïveté vraiment excessive.

Par ailleurs, il n'y a pas de jeu plus récréatif que de voir les grands « savants » se disputailler entre eux. Tor Andrae dont les affirmations nous ont déjà tellement amusés, ne veut pas de cette thèse de compromis. « Un compromis », dit-il « avec les Qoraïch était impossible à cette époque par la simple modification de quelques versets, alors que d'autre part le Coran est rempli d'attaques très âpres contre les païens de la Mekke et leurs dieux ». (4) Un compromis était peut-être impossible, mais Mohammed y a cependant pensé. Ce cher Mohammed, il a pensé à tant de choses ! Il avait cru qu'il pouvait faire un rapprochement avec les croyances païennes. C'était génial de sa part. C'était vraiment astucieux de fonder une religion mono-poly-théiste, le *mono* représenté par Allah, Tout-Puissant, et le *poly* composé des déesses-femelles

(1) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 19.
(2) Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 85.
(3) Id., *Le Problème de Mahomet*, p. 46.
(4) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 19.

de la Ka'ba : Allât, al'Ouzzâ, Manât. Intellectuellement, Mohammed avait eu vraiment un coup de génie et cela prouvait aussi son bon cœur. Il ne voulait en rien contrarier Allah. On sait que Mohammed n'a jamais fait de péché véniel ! Mais il ne voulait pas non plus faire la moindre peine aux déesses-femelles. Après tout, c'étaient des femmes et Mohammed n'a jamais fait de peine à une femme. Nos érudits coranisants nous le montrent, au contraire, tellement bon et compatissant envers le sexe faible, même envers les filles qu'on brûlait avant qu'il ne barrât la route à toutes ces atrocités ! On comprend dès lors que Mohammed, pour nos grands coranisants, ait voulu tout arranger : monothéisme et polythéisme ; Dieu Unique et déesses femelles. Il aimait sûrement les bons ménages ! Il ne faisait, d'ailleurs, en cela, qu'imiter les Chrétiens ! : « (Mohammed) accorde ainsi aux déesses susceptibles d'intercession la même situation que les Anges occupent dans la religion populaire des églises chrétiennes en Occident. On peut parler d'un véritable culte des anges ». Et les fiches s'étalent : « Didyme d'Alexandrie parle de nombreuses chapelles à la ville et à la campagne, auxquelles le peuple va en pèlerinage pour implorer l'intercession des Anges. Un prêtre syrien (1) dit de l'archange Michel : « Michel est le grand maître des choses célestes et terrestres. Il est le grand chef juste. Il est le suprême ordonnateur du Père Tout-Puissant. Il repose auprès du Père et le prie. Il se tient devant le trône du Père et le prie pour les péchés des hommes, jusqu'à ce qu'ils soient pardonnés ». (2) Il nous faut, en passant, remercier Tor Andrae de ne pas avoir reproduit ici toutes les fiches concernant l'histoire angélologique qu'un volume entier ne suffirait pas à reproduire. Encore une fois, merci.

Invention diabolique, interpolation malveillante, addition tardive, concession au paganisme, essai de concordisme de Mohammed, réminiscence ou imitation chrétienne ou plus précisément encore syriaco-chrétienne, toutes les inepties ont été dites par les savants coranisants sur ces versets 20 bis-20 ter de la sourate LIII. Nous croyons qu'on n'a jamais vu des hommes de science patauger de si ridicule façon et avec des allures si solennelles. (3)

Après avoir énuméré succinctement toutes les hypothèses inventées par les coranisants pour sortir des difficultés suscitées par les versets 20 bis et 20 ter, respirons largement et plaçons-nous résolument devant le texte de la sourate LIII :

(1) LEITPOLD, *Didymus der Blinde*, XIV, 3, 91 ; et avec cette petite référence en allemand, on est content. Bonheur des simples.

(2) TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 20.

(3) Ces versets ont vraiment fait perdre la tête aux historiens ; voir encore TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 19 : « Si l'on tient compte du mépris et de l'hostilité que les Qoraïch, tribu arabe habitant La Mekke, témoignèrent d'autre part à Mahomet, il paraît tout à fait invraisemblable qu'ils se soient laissés aller ainsi à écouter une récitation du Coran par le Prophète, et qu'à la suite d'une déclaration sans importance ils se soient montrés prêts à le reconnaître pour Prophète ». Nous sommes vraiment dans le summum du genre burlesque.

Pour BLACHÈRE, *op. cit.*, p. 85, comme nous l'avons dit, les versets 20 bis et 20 ter, auraient été supprimés, quand Mohammed se rendit compte de l'inefficacité de son essai de conciliation avec le paganisme mecquois. Et en effet, dit-il, le verset 23 suppose déjà cette suppression et se rattache directement au verset 20, consacrant la rupture avec le polythéisme. Ce n'est pas tout : les versets 21, 22, 24, 25 ne peuvent se comprendre que si les versets 20 bis et 20 ter sont déjà rayés du Coran. Pour TOR ANDRAE, (*ibid.*) p. 21, le verset 23 est un « addendum plus tardif, surajouté *évidemment* à Médine ».

19. Que croyez-vous d'Allât et al-'Ouzzâ
20. Et Manât, cette troisième autre.
20 bis. Ce sont les Sublimes Déesses
20 ter. Dont on peut vraiment espérer l'intercession.
21. Avez-vous le Mâle et Lui, la Femelle !
22. Cela, alors, serait un partage inique !
23. Ce ne sont que des noms dont vous les avez nommées, vous et vos pères. Allah ne fit descendre, avec elles, aucune probation. Vous ne suivez que votre conjecture et ce que désirent vos âmes alors que certes, à vos pères, est venue la Direction de leur Seigneur.
24. L'homme a-t-il ce qu'il désire ?
25. A Allah appartiennent la vie dernière et première.

Nous savons d'une façon certaine qu'à l'époque de la rédaction de ce texte, un juif prêche à la Mecque la religion d'Israël, dans le but, évidemment, de convertir les Arabes au judaïsme. Le rabbin appuie sa prédication sur le Coran hébreu de Moïse, livre des révélations divines. Et Moïse n'est pas un charlatan. Ce qu'il dit est vrai ; il a entendu les paroles de Yahwé, le Dieu unique, le Tout-Puissant, le Créateur du Ciel et de la Terre, le Dieu qui crée, qui fait vivre et qui ressuscite. Et vous, Mecquois, en face de toutes ces vérités, qu'avez-vous à me proposer ? Nous, nous avons Yahwé et vous ? Que croyez-vous de vos déesses, vos sublimes déesses ? Que peut-on espérer d'elles ? Et quelle plaisanterie de votre part d'attribuer à Allah des déesses, des femmes, des esprits-femelles ? Ne voyez-vous pas le ridicule de votre situation ? Comment, hommes stupides, vous attribuez des femmes et des filles à Dieu, alors que pour vous-mêmes vous en avez honte !

20 ter. Avez-vous le Mâle et Lui, la Femelle !
21. Ce serait là vraiment un bien mauvais calcul !

Le rabbin dans son ironie mordante, s'amuse à mettre la crédulité des Mecquois en contradiction avec leur conduite pratique, et il faut penser que cet argument devait piquer au vif les Qoraïsch, puisque le rabbin, tout au long de sa lutte contre le polythéisme, y reviendra à maintes reprises : Allah aurait-il des filles, alors que vous, vous ne voulez que des fils. Ainsi, d'après vous, votre Allah aurait préféré des filles aux fils ! (1) Apportez donc une preuve évidente qui vous permette de soutenir pareille croyance ! Nous, juifs, nous avons nos Ecritures. Où sont les vôtres ? Si vous dites vrai, apportez-les. (2)

Le rabbin triomphe. Il a trouvé pour ces intelligences frustes l'argument piquant, capable de les rendre ridicules à leurs propres yeux. Considérez donc votre inconséquence, magnifiques logiciens ! Vous voulez qu'Allah ait des filles. Par conséquent vous jugez qu'avoir des filles est une excellente affaire. Et si c'est une excellente affaire pour Allah, pourquoi est-ce pour vous catastrophe et déshonneur : « Les Infidèles ont donné à Allah des filles, parmi ses serviteurs. En vérité, l'Homme est un ingrat déclaré ! (3) Allah aurait-il pris

(1) Sour. LII, 39.
(2) Sour. XXXVIII, 153-155.
(3) Le rabbin a vraiment l'art de se moquer de ses adversaires. C'est dommage que nos savants coranisants n'en aient pas saisi l'humour. Ils sont vraiment trop sérieux pour comprendre. BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 259, annote ainsi ce verset : « Texte : ils

pour Lui des filles dans ce qu'Il crée alors qu'Il nous a octroyé des fils et que le visage d'un de ces Infidèles s'assombrit et qu'il est suffoqué quand on lui annonce (la naissance) de ce qu'il attribue de semblable au Bienfaiteur ». (1)

Pensez-vous à ce que vous dites quand vous attribuez des femmes à Dieu ? Il y aura des femmes dans le Paradis pour votre plaisir. Mais Dieu n'a pas besoin de femmes. Regardez donc les vôtres. A quoi passent-elles leur temps ? A leur parure et aux bavardages. C'est à celle qui aura au bras et aux chevilles les bracelets les plus pesants et les plus étincelants. Des journées entières, elles pilent le henné pour s'en enduire la chevelure, la paume des mains et la plante des pieds. Avec le Khol, elles se noircissent les sourcils ! Que sont donc vos femmes ? Des êtres qui passent leur temps à des colifichets, à des babioles, des êtres qui passent leur temps à jacasser et à raconter des niaiseries (2) et c'est tout cela que vous donnez à Dieu comme compagnes et qui meublent le fameux panthéon de votre Ka'ba ! Vraiment vous n'êtes pas très généreux vis-à-vis d'Allah ! Quand je parle de Yahwé, des apparitions de Dieu à Moïse sur le Mont Sinaï, vous me répondez par vos idoles-femelles et voyez à quelle inconséquence et à quelle folie vous aboutissez ! Ces noms de déesses, c'est vous et vos pères qui les avez inventés : Yahwé ne vous a donné aucune autorité à ce sujet. Vous ne suivez en cela que vos conjectures et vos imaginations, alors que le Seigneur Yahwé nous a envoyé, à nous juifs, qui sommes vos guides, la véritable Direction ! (3)

c) Mohammed à l'école du rabbin. — Il y avait au début du VII^e^ siècle, à La Mecque, un juif très instruit, très zélé pour la religion juive. Il connaissait, en véritable spécialiste, les Livres Saints et la littérature midraschique et talmudique. Il craignait Dieu et cherchait à établir à la Mecque le règne de Yahwé, c'est-à-dire à renverser les faux dieux et les déesses impuissantes de la Ka'ba pour les remplacer par le Dieu Unique, le Dieu de ses pères, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de Moïse. Ce juif voulait convertir les Arabes au judaïsme qui était à ses yeux la seule porte du salut. Il prêchait que Yahwé, le Yahwé du Mont Sinaï était le seul vrai Dieu, créateur du Ciel et de la Terre, qu'Il ressusciterait les hommes et qu'Il les jugerait selon leurs propres actions. L'entreprise du rabbin s'avérait, dès le début, des plus difficiles. Ce n'était pas une tâche facile de supplanter le Panthéon arabe par le Dieu des Juifs,

lui ont donné une partie parmi Ses serviteurs. Et il ajoute pour notre joie : « Vt. très important pour la connaissance de la théodicée mekkoise ». C'est vraiment hilarant et très amusant.

(1) Sour. XLIII, 14-16.

(2) *Ibid.*, 18.

(3) Sour. LIII, 23. — On ne pouvait manquer évidemment d'étudier la nature des visions de Mohammed — qu'il n'a d'ailleurs jamais eues. Ces visions furent-elles imaginaires ou réelles ? Mahomet a-t-il vu Allah ou le messager d'Allah ? Ce qu'il entendit lui fut-il « parlé » extérieurement ou intérieurement suggéré ? Certains coranisants supposent, contrairement à l'opinion commune, qu'une suggestion purement interne suffit à expliquer le mot « *awḥā waḥy*^un^ » souvent employé dans le Coran pour une simple impulsion du dedans. Ce n'est pas possible, répliquent d'autres « savants », tout d'abord parce que cette hypothèse s'oppose à la croyance musulmane traditionnelle ! Ensuite parce qu'elle s'oppose à la pensée de Mohammed qui prétend bien rapporter l'exacte parole d'Allah. En troisième lieu, cette opinion ne s'accorde pas non plus avec la théorie du Coran « incréé ». Tout cela n'est que discussion en l'air, sans aucune base historique. « Paroles verbales » et rien de plus.

de remplacer des déesses en pierre, des déesses qu'on pouvait palper par un Dieu invisible qu'on ne verrait jamais avec les yeux ! Le rabbin, cependant, n'abandonne pas la partie ! Il connaissait un Arabe qui pourrait l'aider considérablement dans ses projets de judaïsation. Cet homme avait une quarantaine d'années. Il jouissait d'une certaine renommée : il avait le goût de l'aventure et il venait de se marier avec une femme très astucieuse, très débrouillarde en affaires, très probablement juive. Mais Mohammed était polythéiste. Il ne connaissait rien de la Bible, rien de la Révélation mosaïque et sinaïtique, rien de l'histoire religieuse d'Israël. Mohammed avait la forme apostolique, il n'en avait pas le fond. Le rabbin va travailler à le façonner, à faire de son élève un véritable juif. Il lui raconte une foule de chose que Mohammed ignorait totalement. Il lui révèle qu'il existe un Dieu Unique, que ce Dieu Unique a parlé aux hommes, et que les Juifs conservent un recueil authentique de ses paroles. Ce recueil, Mohammed, tu ne le connais pas. Mais veux-tu le connaître ? Veux-tu connaître les grands serviteurs de Yahwé, les grands adorateurs du Très-Haut : Abraham, Isaac, Joseph, Moïse ? Viens chez moi. Je te raconterai leur vie ; tu ne seras plus ignorant comme le sont tous les Arabes. Tu connaîtras la vérité. Mohammed, viens chez moi. Et Mohammed va chez le rabbin. Il est âgé d'une quarantaine d'années et résolument il se met à fréquenter l'école rabbinique, à suivre les leçons du rabbin, à les répéter en chantant pour mieux les fixer dans sa mémoire. Ce qui est extraordinaire dans ce tableau, ce n'est pas d'entendre à la Mecque réciter le Coran hébreu, mais c'est de voir un Arabe, allant passer ses soirées chez un rabbin pour ânonner, pendant des heures entières, les histoires du Pentateuque ; ce qui est remarquable, c'est de voir un Arabe en pleine force de l'âge, et marié, fréquenter l'école comme un gamin de dix ans ! Mohammed, fais bien attention. Il ne faut pas trop attirer les regards de tes compatriotes. Quelle histoire si les gros marchands arrivaient à savoir que tu viens chez moi pour apprendre la religion d'Israël ! Il a bien fallu cependant que Khadidja « soit dans le coup » (1) et il a bien fallu qu'elle soit juive pour permettre à son mari de fréquenter si assidûment le rabbin de la ville. Dans la journée, Mohammed, continue son travail de commerçant, travail très absorbant : « Dans le jour, tu as de vastes occupations ». (2) Et c'est le soir que le rabbin demande à Mohammed de venir dans son gourbi, afin d'apprendre à déclamer le Coran : La première partie de la sourate LXXIII peut être considérée comme la sourate de l'école rabbinique, l'école du soir :

1. O toi, enveloppé d'un manteau !
2. reste en vigile seulement peu de temps,
3. la moitié ou moins de la moitié de la nuit
4. ou un peu plus — et psalmodie avec soin « le Coran »
5. Nous allons te communiquer une parole grave :
6. en vérité, le début de la nuit est plus fort en impression et les paroles plus fortes
7. Dans le jour, tu as de vastes occupations (3)

(1) On pourra lire sur la « douce Khadidja », le beau roman d'amour écrit de pure imagination par DERMENGHEN, *La vie de Mahomet, passim.*
(2) Sour. LXXIII, 7.
(3) *Ibid.*, 1-7.

D'après Montet, cette sourate LXXIII est d'un contenu si riche qu'on peut la considérer sans doute comme « la plus intéressante » du Coran. (1) Essayons à notre tour de comprendre l'exceptionnel intérêt de cette sourate. Remarquons tout d'abord que Mohammed est représenté enveloppé dans un manteau :

Yā 'ayyohā l-mozzamil

Dans la sourate LXXIV, 1, nous retrouvons Mohammed dans le même accoutrement :

Yā 'ayyouhā l -moddaththir

Les savants précisent que ce manteau dans lequel s'est enroulé Mohammed est le *ditar* dont les Bédouins s'enveloppaient la nuit, pour se protéger des brusques changements de température. C'est parfait. On pourrait donc admettre que Mohammed devant passer une partie de la nuit hors du domicile conjugal, ait senti le besoin de se couvrir pour ne pas attraper ou rhume ou bronchite. C'était tout à fait normal. Mais cette explication est vraiment trop prosaïque. Il nous faut plus de vie, plus de tragique ! Nos savants coranisants l'ont compris et vont se charger sans peine de satisfaire à nos désirs ! Ecoutons d'abord Tor Andrae : « Beaucoup de devins », dit-il, « se voilaient la tête quand ils cherchaient l'inspiration, Mahomet fait de même (Coran, 73,1 ; 74,1). Cette pratique est en effet un moyen classique de provoquer l'inspiration. Le druide s'enveloppe dans la peau du bœuf sacrifié, le devin islandais dans une peau de mouton grise. Parmi les poètes, Milton et Bousset savaient provoquer l'inspiration artistique de pareille façon. Les plus anciennes sourates du Coran débutent par des incantations solennelles où sont invoquées les forces de la nature ou toutes sortes de puissances mystiques... C'est le style mystérieux et sibyllin des devins ; ainsi ils commençaient leurs pièces en prose rimée ». (2)

Pour Blachère, « être recouvert d'un manteau » désigne *sans doute possible*, le Prophète en état d'extase ». (3) Et tout cela est dit avec un sérieux imperturbable dont le résultat le plus positif est de mettre en gaieté le lecteur.

Si Mohammed se couvre la tête d'un manteau, c'est donc qu'il se prépare à l'extase. Il allait chercher sa petite extase très souvent, le soir évidemment. Il en était malade : « De longs instants il demeurait ainsi, la tête enveloppée ». Naturellement, il étouffait, sa figure devenait écarlate et quand il était suffoqué, il venait vite auprès de sa chère femme, Khadidja, pour se faire dorloter ! (4) On ne peut en vouloir à Mohammed de prendre les moyens de se faire inspirer, les mêmes moyens que prendront plus tard Milton et Bousset !! Mohammed quitte donc le domicile conjugal, le soir, en se cachant la tête dans un manteau. Il part pour l'extase. Mais avant d'avoir son extase, il lui faut prier. Le voici maintenant en oraison :

(1) Montet, *op. cit.*, p. 79.
(2) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 28-29.
(3) Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 10.
(4) Voir Blachère, *ibid.*, p. 4.

2. Reste en vigile seulement peu de temps,
3. la moitié ou moins de la moitié de la nuit
4. ou un peu plus — et psalmodie avec soin le Coran (1)

Comme il fallait s'y attendre, les coranisants nous donnent de ce texte des commentaires fort édifiants et fort réjouissants. Si Mohammed se lève la nuit, c'est évidemment pour prier : « C'est une pratique ascétique fort lourde qui est imposée ici au Prophète ! ». (2) Pour Blachère aussi, Mohammed se lève pour prier ; mais Allah est bon, il ne veut pas trop fatiguer ni Mohammed ni ses disciples. S'il est question d'une diminution de veille, c'est pour « limiter le zèle des premiers convertis exténués par des oraisons nocturnes trop prolongées ». (3) C'est vraiment touchant. Allah a bon cœur et Mohammed aussi.

Abandonnons ces plaisanteries qu'on pourrait multiplier à l'indéfini et reprenons sérieusement la lecture de notre texte. Le fond de la réalité, nous le connaissons déjà et il nous apparaîtra de plus en plus en pleine clarté : la scène est occupée par un juif qui travaille à la judaïsation de l'Arabie. Concrètement et pour se faire aider dans son apostolat d'une façon efficace, il cherche à convertir à sa cause un Arabe influent. Il a misé sur Mohammed, le mari de Khadidja. Il en fera un apôtre au service du judaïsme. Dans ce but, il va lui apprendre dans les lignes générales la religion hébraïque et l'histoire des principaux personnages de l'histoire d'Israël. C'est évidemment une entreprise de longue haleine et le temps est limité. Dans la journée, Mohammed a beaucoup de travail pour organiser ses caravanes. Il n'a de liberté que pendant les premières heures du crépuscule. C'est à ces moments-là, Mohammed, que tu pourras venir chez moi. C'est d'ailleurs le moment le plus propice. On est tranquille et l'âme est pour ainsi dire plus réceptive. Mohammed, dit le rabbin, n'attends pas trop tard pour venir chez moi. Viens au début de la nuit. On est moins distrait, l'attention est plus concentrée, l'imagination plus vive. Mohammed part à son rendez-vous. Il prend la précaution de se couvrir d'un manteau, comme les Juifs le font depuis toujours : « Si tu prêtes à gage à ton prochain, tu n'entreras pas dans sa maison pour saisir le gage, quel qu'il soit. Tu te tiendras dehors et l'homme auquel tu prêtes t'apportera le gage dehors. Et si c'est un homme d'humble condition, tu n'iras pas te coucher en gardant son gage; tu le lui rendras au coucher du soleil, il se couchera dans son manteau, il te bénira et ce sera une bonne action aux yeux de Yahwé ton Dieu ». (4) Ce n'est peut-être pas seulement pour se préserver contre le froid que Mohammed s'enveloppe dans un manteau. Se rend-on bien compte de ce qu'il peut y avoir de scandaleux dans l'attitude du mari de Khadidja, un Arabe fréquentant le gourbi d'un juif ! Que de quolibets en perspective. Que de disputes en préparation, si les Qoraisch viennent à connaître cette incroyable histoire. Ils la connaîtront un jour, mais pour l'instant, il faut faire l'impossible pour la leur cacher : Mohammed ira chez le rabbin le soir, au début de la nuit, la tête voilée pour éviter les indiscrétions et les bavardages.

(1) Sour. LIII, 4.
(2) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 81.
(3) Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 97 ; voir aussi évidemment Montet, *op. cit.*, p. 792, n. 2, 3.
(4) Deutér., XXIV, 10-13.

Mohammed est maintenant arrivé dans le gourbi du juif. S'il y va, ce n'est point pour avoir une extase ; ce n'est même pas — n'en déplaise à nos savants coranisants — pour prier. Il n'est pas question de prière dans le texte de la sourate LXXIII que nous avons reproduit plus haut. Le but du rabbin pour l'instant est tout différent : s'il fait venir chez lui Mohammed, c'est pour lui apprendre à réciter le Coran ! : « Nous allons te communiquer une parole grave. Psalmodie avec soin le Coran ». (1) C'est la toute première fois que nous rencontrons ce terme *Coran*. En latin, le radical *legere* a donné *lex, res lecta,* la chose lue. Cette chose lue est un ordre de faire ou de ne pas faire telle action désignée et cela sous la condition d'une peine ou d'une récompense attachées à l'observation ou à l'infraction de la loi. Cet ordre est lu à ceux qu'il concerne, afin que personne ne puisse arguer de son ignorance. Il a été écrit pour être lu et pour être lu sans aucune altération. (2) Le terme *Qo'rān* a la même signification. *Qo'rān* substantif verbal de *Qarad, lire,* signifie ce qu'on lit, c'est-à-dire la Loi. Le *Qo'rān,* c'est la Loi écrite pour être lue. Or pour un juif, il n'existe qu'une seule Loi, révélée par Yahwé à Moïse sur le Mont-Sinaï. Cette identification du *Qo'rān* avec la Thora a été pour ainsi dire préparée par les sourates précédentes

Sour. LXXX, 13-15	(Rappel contenu) dans les Feuilles vénérées exaltées, purifiées dans les mains des scribes nobles et purs.
Sour. LXXXVII, 18-19	En vérité, cela se trouve dans les Premières Feuilles, les Feuilles d'Abraham et de Moïse
Sour. XCVII, 1	Nous l'avons fait descendre durant la nuit de la Destinée
Sour. LXXXVII, 6	Nous t'enseignerons à réciter et tu n'oublieras pas
Sour. LXXIII, 4	Psalmodie avec soin le *Qo'ran*

Le Coran que le rabbin va enseigner à Mohammed, que Mohammed apprendra par cœur en le scandant, c'est le Coran de Moïse, c'est la Loi juive, le Livre de la Direction. Partout, dans toutes ces sourates mecquoises, ce terme *Qo'rān,* que nous lisons 58 fois, aura la même signification. Partout *Qo'rān* signifie la Loi de Moïse, le Pentateuque. Il n'y a aucune exception. On pouvait s'en douter avec un peu de réflexion : dans la bouche d'un rabbin, le terme *Qo'rān,* livre de lecture, ne pouvait signifier qu'un Livre juif, le Livre par excellence, le Coran de Moïse. Sans empiéter sur l'avenir, remarquons qu'à l'époque de la sourate LXXIII, seul existe le Coran hébreu. Il n'en existe encore aucune adaptation arabe. Le rabbin a donc sous les yeux le texte hébreu de la Bible ; il en traduit oralement certaines parties en arabe, que Mohammed devra apprendre par cœur. Plus tard, poussé par les attaques des idolâtres mecquois, le rabbin mettra sur papier sa traduction orale. Nous aurons alors un Coran

(1) Sour. LXXIII, 4-5.
(2) VOLNEY, *Les Ruines*, ch. XXI. — En traduisant uniformément *Qo'rān* par *Prédication*, il est clair que Blachère se condamne à ne rien comprendre aux origines mêmes de l'Islam, aux grands mouvements de La Mecque qui décideront un jour le rabbin à réaliser lui-même une adaptation arabe du Coran hébreu, bref à ne rien comprendre au rôle joué par Mohammed dans toute cette aventure.

arabe, un livre arabe. Mais le vêtement seul aura changé : d'hébreu le Coran deviendra arabe et c'est le rabbin de La Mecque, le professeur de Mohammed, qui sera l'auteur de cette transposition.

Il nous est bien facile maintenant de nous représenter les relations entre Mohammed et le rabbin de La Mecque. Il y avait au début du VIIe siècle un rabbin, chef de la communauté juive de La Mecque, qui prêchait publiquement aux idolâtres arabes. Il leur racontait des histoires de Création, de Providence, de Jugement dernier, de Paradis, d'Enfer. Il leur parlait d'Adam, de Noé, d'Abraham, surtout de Moïse. Evidemment, tout cela n'alla pas sans provoquer une très vive opposition de la part de ses auditeurs, qui le chicanaient sur tout et le traitaient de menteur. Le rabbin eut vite compris que seul il n'arriverait à rien. C'est alors qu'il imagina pour réussir dans son entreprise de s'adjoindre un Arabe, auquel il apprendrait la Bible, qu'il convertirait au judaïsme et dont il se servirait pour atteindre plus facilement son auditoire. Le rabbin jeta son dévolu sur Mohammed. Ce dernier était un homme mûr; il jouissait auprès de ses compatriotes d'une certaine autorité. Il y avait cependant un gros obstacle : il fréquentait la Ka'ba et il n'était pas encore préparé à se convertir au judaïsme : il ignorait tout de l'histoire d'Israël et ne paraissait guère disposé à changer de religion. Il restait attaché à la religion de ses pères. La conversion de Mohammed au Dieu de Moïse paraissait donc, de prime abord, très difficile, d'autant plus que, comme nous le verrons plus tard, les idolâtres serraient leurs rangs pour maintenir Mohammed au milieu d'eux. Pour expliquer la réussite totale du rabbin, il nous faut supposer qu'il trouva à l'intérieur même de la famille de Mohammed un puissant appui et nous sommes amené à conclure nécessairement que Khadidja, la femme de Mohammed, devait être juive de race et de religion. Si elle eût été polythéiste, jamais le rabbin n'aurait pu réussir. D'accord avec sa femme, Mohammed va donc se mettre à l'étude du judaïsme. Dans la journée, ne viens pas me voir, lui dit le rabbin. Tu as tes occupations et je sais qu'elles sont nombreuses. Mais tu pourrais venir chez moi, après ton travail, à la tombée de la nuit. Au lieu de te coucher de suite, viens passer quelques heures à la maison. Nous prolongerons, d'ailleurs, notre conversation autant qu'il nous plaira. C'est tellement important ce que j'ai à te raconter. Et il faudra que tu retiennes bien mes leçons, que tu les saches par cœur, Mohammed. Ce n'est pas une tâche facile que nous commençons là ensemble. Et pour que cette entreprise aboutisse, surtout n'en dis rien à personne. Il faut que tes compatriotes ignorent tes allées et venues ; sinon, tu serais, Mohammed, exposé aux pires railleries et, non seulement cela, on pourrait même te faire un mauvais coup. (1) Prenons donc le maximum de précaution. Quand tu viendras chez moi, pour éviter qu'on te reconnaisse, couvre-toi bien le visage avec un manteau ; rabats ton burnous sur la tête. Il nous faut absolument éviter les regards indiscrets des Mecquois. (2) Alors qu'à La Mecque tout le monde est endormi, qu'on peut

(1) On comprendra facilement pourquoi nous adoptons ce tour familier pour expliquer certaines situations tout à fait normales et humaines. Il faut nous dégager des tonnes de fiches, qui nous oppressent.

(2) Il est fort possible que Mohammed pendant la leçon du rabbin, se soit couvert la tête pour concentrer son attention, tout comme les enfants de tous les pays, se prennent la tête dans les mains pour apprendre plus facilement leur leçon par cœur.

difficilement reconnaître un passant attardé, Mohammed, la tête enveloppée d'un manteau, se faufile dans les ruelles de la ville. Il court chez le rabbin. Il se précipite et s'engouffre dans son gourbi, pour éviter d'être reconnu par l'un ou l'autre de ses compatriotes et le rabbin commence à lui apprendre les histoires juives du temps passé. Mohammed est docile. Il écoute et s'efforce de retenir par cœur ce que le juif lui apprend. Il répète sa leçon, en la scandant, en la chantant, comme font encore aujourd'hui les petits musulmans entassés dans une chambre à moitié obscure, psalmodiant sous la conduite du maître les quelques versets du Coran qu'ils répèteront leur vie entière. (1)

La sourate LXXIII, 1-8 est véritablement la sourate de la classe rabbinique, école du soir et sans doute aussi école clandestine. (2) Fais bien attention, Mohammed. Ce que je vais t'apprendre, c'est une parole décisive ; ce n'est pas un discours frivole. Ce ne sont pas des plaisanteries que je vais te raconter; (3) ce que je vais te révéler (4) est d'une importance capitale.

La sourate LXXXVII, qui est certainement, elle aussi, de la première période mecquoise, et peut-être même un peu antérieure à la sourate LXXIII, nous met exactement dans la même ambiance :

1. Exalte le nom de ton Seigneur, le Très Haut
2. qui créa et forma harmonieusement,
3. qui décréta le destin (5) et dirigea,
4. qui fit sortir (de terre) le pâturage
5. et en fit un fourrage sombre ! (6)

Il nous est facile, à la simple lecture de ce texte, de reconnaître le rabbin de La Mecque : même style que dans les sourates précédentes ; mêmes considérations générales sur la Création et la Providence ; même rappel des bienfaits naturels prodigués par Yahwé aux humains et même procédé de pédagogie. Si le rabbin commence à parler avec une telle emphase, c'est qu'il va révéler une vérité de grande importance ou peut-être engager Mohammed dans une voie toute nouvelle :

1. Exalte le nom de ton Seigneur, le Très Haut

. . . .

6. Nous t'enseignerons à réciter et tu n'oublieras pas
7. Excepté ce que Yahwé voudra. Il sait ce qui est ouvert et ce qui est caché

(1) Voir CANTINEAU (J.) et BARBÈS (L.), *La récitation coranique à Damas et à Alger*, Extrait des *Annales de l'Institut des Langues orientales* (t. VI, Années 1942-1947).

(2) La fin de cette sourate LXXIII, 8-19 est consacrée aux thèmes habituels, que les Mecquois continuent à qualifier de mensonges. On note chez le rabbin un esprit d'entreprise et de lutte que nous n'avions pas rencontré dans les sourates précédentes. Le dernier verset 20 est sans aucun doute médinois ; et les versets 8-19 supposent une situation un peu plus tardive que celle où nous sommes maintenant. Nous les retrouverons dans la suite de notre récit.

(3) Sour. LXXXVI, 13-14 : Qawl^{un} façl... bil hazl, parole qui décide, qui tranche. Le terme *façl* signifie *décision, sentence qui termine une affaire. Hazl = plaisanterie, badinage* et même *libertinage*.

(4) Sour. LXXIII, 4.

(5) Qui enseigna le Décret de la Destinée, c'est-à-dire la Loi révélée à Moïse.

(6) Sour. LXXXVII, 1-5.

Il était sûr que le rabbin allait demander à Mohammed une démarche d'une gravité exceptionnelle : « Nous allons t'apprendre à réciter », à réciter par cœur :

Sa noqri'oka falā tansä (1)

c'est-à-dire mot à mot *nous te ferons réciter*, réciter des histoires et des enseignements qu'il est nécessaire pour toi de retenir. Mais quelles sont ces histoires et ces enseignements ? C'est tout simple. Pour l'ineffable M. Montet, il n'y a jamais de problèmes et nous pouvons d'instinct deviner sa réponse : Mohammed devra apprendre « par cœur le Coran ! On sait le rôle que joue la mémorisation du Coran dans la religion et la culture musulmane ». (2) Le Coran arabe que nous lisons maintenant comporte 323.871 lettres distribuées en 114 sourates, divisées en 6226 versets. (3) On raconte qu'il existe encore de jeunes musulmans auxquels il suffit de citer un verset pris au hasard pour déclencher immédiatement l'automatisme de leur mémoire. Sans arrêt et sans reprendre leur souffle, ces jeunes musulmans appelés « porteurs du Coran » se mettent à débiter la sourate toute entière et les suivantes, sans d'ailleurs y comprendre le moindre mot. Que Mohammed, lui aussi, ait été doué d'une mémoire exceptionnelle, comme les Orientaux, c'est possible. Mais le problème n'est pas là. La question principale est ici de préciser ce que Mohammed doit apprendre par cœur. Le Coran arabe ? Les 6226 versets ? Non, puisque ce Coran arabe intégral n'existe pas encore pour nos savants coranisants. Admettre qu'à l'époque de la sourate LXXXVII, le Coran arabe est complètement rédigé, ce serait aller à l'encontre de la tradition, tradition musulmane si respectée des historiens. Traducteurs, commentateurs, exégètes, historiens acceptent, en effet, d'après la tradition que Mohammed aurait reçu la révélation totale d'un Coran arabe dans une nuit du ramadân. Au second stade, cette révélation intégrale aurait été retirée à Mohammed. En troisième lieu, c'est-à-dire au stade où nous sommes actuellement, Yahwé aurait recommencé à faire de nouveau ses révélations à Mohammed, mais cette fois goutte à goutte et ce sont ces gouttelettes — c'est-à-dire les sourates antérieures à la sourate LXXXVII, que Mohammed devra apprendre par cœur ! Voilà à quelles absurdités on aboutit en suivant la tradition musulmane. Les commentateurs, exégètes et historiens devraient cependant savoir ce que valent les traditions arabes. Nous pouvons les définir par une simple comparaison. Qui n'a vu dans le désert une caravane de trente, quarante chameaux et même davantage ? La caravane avance d'un pas pesant et lent. Si vous marchez près du dernier chameau, vous avez l'impression de force et de sécurité, chaque chameau avançant sur les empreintes du chameau qui le précède. Mais si vous avez la malencontreuse curiosité de remonter la colonne, que verrez-vous à sa tête : un âne ! A la base de la tradition musulmane — dont exégètes et traducteurs contemporains évitent de s'écarter — on trouve également des fantaisistes qui racontent que Mohammed va apprendre par cœur le Coran, le Coran que lui révèle Allah goutte à goutte. Pratiquement, que peut bien signifier tout

(1) Sour. LXXXVII, 6.
(2) MONTET, *op. cit.*, p. 835, n. 2.
(3) ABD EL-JALIL, *Aspects intérieurs de l'Islam*, p. 202, n. 3.

ce verbiage ? Ce n'est pas tout. Allah a vraiment, d'après les Musulmans et nos coranisants, du temps à perdre. C'est Allah, en effet, qui se chargerait d'apprendre le Coran à Mohammed, de lui susurrer le Coran jusqu'à ce qu'il soit capable de le réciter par cœur. Vraiment, a-t-on juré de nous faire nager dans un torrent d'inepties ! Ce n'est pas Allah qui va se mettre à la disposition de Mohammed pour lui faire apprendre par cœur, en psalmodiant et en chantant un Coran arabe qui n'existe pas ni en tout ni en partie. C'est le rabbin qui devient l'instituteur de Mohammed et qui va lui apprendre à réciter par cœur le Coran de Moïse :

6. Nous allons t'apprendre à réciter et tu n'oublieras pas
7. Excepté ce que Yahwé voudra (1)

. . . .

18. Inna hadhā la fil-çohofi l-oulä
19. çohof Ibrahīm wa Mousa
En vérité, cela se trouve dans les Premières Feuilles
les Feuilles d'Abraham et de Moïse (2)

La situation est claire et ne présente pour des lecteurs attentifs aucune difficulté. Après son travail, Mohammed vient à la tombée de la nuit, chez le rabbin de La Mecque. Il y vient pour s'instruire. Il y vient sur l'ordre du rabbin dont le plan apostolique est nettement défini : le rabbin, homme d'étude, de méditation et d'action a conçu le dessein de judaïser l'Arabie païenne. Ce n'est pas chez lui une velléité passagère, mais une résolution ferme et tenace. Cependant, son action risque d'échouer par le seul fait qu'il est juif. Pour réussir auprès des Arabes, il faut que son action soit consolidée par l'un d'eux. Le rabbin a choisi Mohammed. Il le fait venir le soir chez lui, pour le former, l'instruire de la religion d'Israël et en fin de compte pour le convertir du paganisme au judaïsme, du polythéisme au monothéisme. Il n'existe qu'un seul Livre de religion pour un juif : c'est la Bible et dans la Bible, surtout le Pentateuque et dans le Pentateuque, surtout la Tora. C'est surtout la Tora que Mohammed, pour pouvoir collaborer efficacement au plan du rabbin, devra connaître jusqu'au bout des doigts, et réciter d'un bout à l'autre. Mais pour cela il n'y a qu'une façon d'enseigner : c'est de prendre le Livre hébreu, le traduire en arabe pour le rendre intelligible, et le faire réciter à Mohammed, en chantant. Il est connu que le rythme favorise la mémoire.

d) La conversion de Mohammed au judaïsme. — Mohammed fut un bon élève. Il avait bonne mémoire. Il écoutait la lecture de la Bible que lui faisait le rabbin. Il psalmodiait les versets que le juif lui traduisait oralement de l'hébreu en arabe et il s'enthousiasmait. Et dans son enthousiasme, il exagérait même ce que le rabbin lui enseignait. Il racontait des bêtises (3) et le

(1) Ces deux versets qui se suivent logiquement dans le contexte ont fait le tourment des traducteurs et commentateurs. Les plus astucieux, pour s'en débarrasser, les déclarent interpolés à une époque postérieure. D'autres, véritables équilibristes, y voient une amorce de la fameuse théorie des abrogations. Ce verset, d'après eux, voudrait dire : je vais t'apprendre le Coran, mais tu ne seras pas tenu à l'appliquer toujours et dans son intégralité. Ce que tu vas savoir maintenant, tu pourrais l'oublier plus tard. Que de précautions et que de prévoyance chez Allah ! C'est inimaginable.

(2) Sour. LXXXVII, 18-19.

(3) C'est à dessein que nous usons de ces formules, qui nous retracent l'exacte réalité.

rabbin était parfois obligé d'intervenir pour le calmer. Ne sois pas si pressé, Mohammed. Ne vas pas si vite. Et puis, ne fais pas de commentaire. Tu risques de tomber à faux, et de raconter des « bourdes ». Voyons, Mohammed, tu n'es pas encore formé. Ecoute-moi ; récite avec calme les versets que je t'apprends et comprends bien mes explications. Plus tard, tu parleras à tes compatriotes ; mais pour l'instant, sois simplement un bon élève :

16. Ne remue pas ta langue, en le disant, en vue de le hâter.
17. C'est à nous de le rassembler et de le réciter.
18. Quand nous le déclamons, suis-en bien la déclamation;
19. et ensuite, c'est à nous d'en expliquer le texte (1)

Ce texte fait le régal des commentateurs-acrobates. « Mahomet » nous raconte Tor Andrae en parlant de ces quatre versets que nous venons de citer, appartient de toute évidence (*sic*) au type auditif (!!!). Les révélations (?) lui sont dictées par une voix qu'il croit être celle de l'Archange Gabriel (*sic*). Il nous en donne volontairement (*sic*) confirmation dans la sourate 75. Maints inspirés ont remarqué que toute trace d'initiative personnelle entrave le jet spontané de l'inspiration (*sic*). Le Prophète ne doit pas remuer les lèvres pour former d'avance les mots que l'ange va dire (!!!). Il doit attendre la lecture en silence (!!!), avec calme et les paroles divines doivent s'imprimer ineffaçables dans sa mémoire ». (2) Il faut remercier bien sincèrement l'auteur de ces lignes de nous fournir tant d'occasions de nous récréer; mais c'est pousser tout de même la plaisanterie un peu loin et exagérer outre mesure la mésestime vis-à-vis des lecteurs qu'on veut initier à l'histoire de l'Islam.

D'après l'ineffable M. Montet, qui n'a jamais compris le moindre mot aux origines de l'Islam, il s'agirait au verset 16 de notre sourate LXXV, « de la révélation que l'ange Gabriel recommanderait à Mahomet de ne pas vouloir hâter par ses discours ». (3) Pour Lammens, le verset : « Ne remue pas ta langue, en le disant, en vue de le hâter », signifierait un ordre donné à Mohammed de ne pas se presser de mettre le Coran par écrit, afin de permettre par des révélations ultérieures, de modifier des révélations plus anciennes. (4) En d'autres termes, Mohammed, ne te presse pas. Tu as le temps de rédiger tes Mémoires religieux. Il est possible que les révélations récentes, modifient les révélations plus anciennes; et dans ce cas tu serais obligé de recommencer ta rédaction! Lammens suppose à tort que Mohammed est le véritable auteur du Coran, alors qu'il n'est absolument pour rien dans cette rédaction. Lammens suppose aussi ou semble supposer que Mohammed a reçu de véritables révélations et enfin qu'il peut se produire des contradictions dans les révélations qu'il reçoit. Quant à Blachère, il déclare que notre seul recours, pour comprendre ce passage, est la donnée suivante fournie par la tradition. « Quand Mahomet recevait

(1) Sour. LXXV, 16-19.
(2) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 48. On pourrait écrire un joli petit volume fort humoristique sur ce seul texte de la sourate LXXV, 16-19, vu par les commentateurs. — « Guignol ou Chignol était un personnage réel, un canut, de même que son ami, Gnafron (de *gnaf*), savetier ». (voir Nouveau Larousse illustré, publié sous la direction de Claude Augé, t. IV, p. 985, article Guignol).
(3) Montet, *op. cit.*, p. 802, n. 3.
(4) Lammens (H.), *Fatima*, p. 113.

la Révélation, sa langue s'agitait. (1) Allah (2) lui révéla alors de ne plus remuer la langue (3) car « c'est à Nous de rassembler la Révélation dans ta poitrine et de t'indiquer la récitation que tu dois en faire, quand Nous le ferons Nous-même. Alors suit sa récitation... C'est à Nous qu'il appartiendra de l'expliquer et Nous le ferons par ta bouche ». (4) A la suite de ces affirmations nous ne pouvons nous empêcher de plaindre le pauvre Mohammed. Regardons-le : sa langue est devenue toute rêche, fendillée et toute sanguinolente, à force de s'agiter. Allah a beau lui recommander de laisser sa langue tranquille. Mais Mohammed n'y parvient pas. Après tout, c'est la faute à Allah. Puisqu'il sait que Mohammed remue affreusement sa langue à chaque révélation, pourquoi l'entretenir dans ce tic en continuant à lui raconter des choses que jusqu'alors il ignorait !

Dans une autre note sur cette sourate LXXV, Blachère est plus sérieux ; son explication n'en demeure pas moins très amusante : « De ce texte », écrit-il, « au demeurant fort sybillin, il semble permis de déduire que l'inspiration, sentie comme un élément distinct du « moi » ne s'organisait en discours logique que par l'effet d'une intervention supérieure à ce « moi ». (5) Abandonnons ces piteuses rêvasseries pour reprendre l'explication toute logique, toute normale et complètement conforme au texte, que nous avons donnée plus haut : Mohammed se rend le soir chez le rabbin. Ce dernier lui apprend les histoires de l'A. T. ; et lui fait réciter par cœur quelques versets. C'est encore aujourd'hui la même méthode que nous trouvons employée dans les écoles rabbiniques et coraniques. Mohammed âgé approximativement d'une quarantaine d'années, et que sa femme a probablement débrouillé en histoires juives, fait de rapides progrès, trop rapides même. Devant ses emballements, le rabbin le calme : ne parle pas tant ; un peu de patience. Pour l'instant apprends les versets que je te récite. Tu n'es encore qu'un débutant. Ne te risque pas dans des explications du Pentateuque. C'est un travail qui relève de ma compétence.

Tout en faisant la classe à Mohammed, le rabbin continuait ses instructions publiques. Il abjurait les Mecquois polythéistes d'abandonner leurs idoles, de reconnaître le Dieu unique, le seul Dieu vrai, le Dieu d'Israël. S'ils croyaient en Yahwé, ils iraient dans le Paradis. S'ils demeuraient dans leurs erreurs, ils seraient punis, anéantis, comme l'ont été les Adites, les Thamoudéens, le peuple de Loth, les Madianites, le Pharaon et ses hommes, Coré et Haman, le peuple de Noé. Yahwé est un Dieu jaloux. Mohammed entendait toutes ces histoires de l'Enfer et de l'écrasement des peuples. Sa foi polythéiste en était ébranlée chaque jour davantage. Il voyait bien que les idoles ne servaient à rien, qu'elles n'étaient d'aucune utilité. C'étaient des pierres qui ne parlaient pas, qui n'entendaient pas. Qu'avaient-elles fait pour lui dans son enfance malheureuse ? Ce ne sont pas les idoles de la Ka'ba que t'ont aidé dans les années de misère. (6) C'est Yahwé, notre Dieu, qui t'a aimé avant même que

(1) C'était vraiment pénible !
(2) Qui est Allah ?
(3) En transcrivant ces lignes, nous ne pouvons nous empêcher de rire bien franchement !
(4) Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 71-72.
(5) Blachère, *Le Problème de Mahomet*, p. 41.
(6) Sour. XCIII, 1-11.

tu ne le connaisses. Yahwé est le seul Puissant, le seul Miséricordieux. Il n'y a de Dieu que Lui. Mohammed, tu es dans l'erreur, en adorant les pierres inertes de la Ka'ba. Notre Dieu, à nous, s'occupe de nous. Il nous donne des signes de Sa Miséricorde dans toute la nature, dans toutes les provisions dont il comble l'homme. Il veille sur tout, en toutes choses. Ecoute, écoute l'histoire d'Israël. Ne vois-tu pas que tous les idolâtres ont été châtiés et que le Peuple Elu a partout et toujours triomphé de ses ennemis. Un jour, viendra où il s'occupera de nous encore davantage : tous ceux qui l'ont renié seront punis du Feu éternel. Mais ceux qui l'ont craint sur cette terre seront récompensés par les délices du Paradis.

Mohammed, crains-tu Yahwé ? Dis-le-moi. L'heure décisive a sonné et Mohammed, l'arabe, récite avec le rabbin, sa profession de foi juive :

1. DIS : « Il est Yahwé, unique ;
2. Yahwé, le seul.
3. Il n'a pas engendré et n'a pas été engendré.
4. Personne n'est égal à Lui. (1)

C'est vraiment, dans toute sa précision, la profession de foi juive que le rabbin demande à Mohammed de prononcer. Si Mohammed brise avec les idoles de la Ka'ba ; s'il coupe tout lien religieux avec ses compatriotes, c'est pour adopter la religion d'Israël, comme nous le devinions depuis longtemps.

Yahwé est Unique. Il est Eternel. Toute la Bible est un chant à l'Unité et à l'Eternité de Dieu. A Yahwé, nul Dieu n'est égal. (2) « Hors de moi, il n'y a point de Dieu, « car je n'ai pas de fils », (3) je n'ai pas engendré ; et je n'ai pas de père ; je suis le Premier et le Dernier. (4) « Ainsi parle Jehovah, le Roi d'Israël et son rédempteur, Jehovah des armées : Je suis le premier et le dernier et il n'y a pas d'autre Dieu que moi », lit-on encore dans Isaïe. (5) Désormais, Mohammed adorera en public le Dieu d'Israël. L'arabe Mohammed est devenu juif. « Quiconque répudie l'idolâtrie est réputé être juif », déclare le Talmud. (6) Devant un événement si extraordinaire, comment vont réagir nos coranisants ? Quelles histoires saugrenues vont-ils imaginer pour escamoter les conclusions historiques qui découlent de cette sourate CXII ? Pour Montet, cette sourate CXII est une profession de foi musulmane, sans doute parce qu'elle proclame l'Unité de Dieu. Cette raison n'est vraiment pas valable. Quand Mohammed arriva sur la scène du monde, il y avait déjà 20 siècles qu'Israël luttait farouchement, inlassablement pour son monothéisme. Et parce qu'une sourate arabe dont on ne s'est pas donné la peine de comprendre l'origine, de rechercher l'auteur, affirme que Dieu est Unique et Seul, on nous raconte que cette sourate est une profession de foi musulmane ! Nous voudrions bien savoir en quoi consiste pareille profession ?

Tor Andrae a réussi un autre genre de performance. Dans sa *Vie de Mahomet* présenté aux lecteurs français comme ouvrage d'Initiation à l'Islam, il ne fait

(1) Sour. CXII.
(2) Voir plus bas, p. 301.
(3) Voir COHEN, *op. cit.*, p. 48.
(4) *Ibid.*
(5) Isaïe, XLIV, 6.
(6) COHEN, *op. cit.*, p. 48.

pas la moindre mention de cette sourate CXII, qui est cependant capitale pour le développement religieux de Mohammed. Et nous trouvons le même silence dans l'ouvrage d'Abd-el-Jalil, intitulé *Aspects intérieurs de l'Islam*. Cette sourate CXII est-elle donc si gênante ? Parmi les derniers traducteurs-exégètes, il nous reste heureusement Blachère. Cet auteur commence par nous raconter que le titre généralement reçu de cette sourate CXII est al — 'Ihlâs = *le Culte;* mais il en existe d'autres : Razi en énumère dix-huit. Quant à la date, dit-il, il y a divergence : les uns regardent cette sourate comme médinoise ; la majorité la place cependant en période mecquoise. Il existe aussi des exégètes moins tranchants. Pour eux, la sourate CXII aurait été révélée une première fois à La Mecque et aurait fait l'objet d'une seconde révélation à Médine. Blachère lui-même qui a souvent cependant des commentaires si amusants, trouve « que le désaccord entre les Orientalistes n'est pas moins réjouissant » !(1) Chacun juge, en effet, d'après son goût ou sa fantaisie quand il s'agit de classer cette sourate. Blachère prétend sur ce point donner la note juste. « Il est certain », dit-il « qu'à un moment donné (mais sûrement pas dès le début, comme le croit Muir (2) la nécessité s'est imposée d'avoir un *credo* à opposer aux Polythéistes d'une part et aux Juifs ou Chrétiens d'autre part ». Cette réflexion est complètement fausse. Elle serait juste si un beau jour Mohammed avait reçu des révélations spéciales d'Allah dont on ne pourra jamais, d'ailleurs, définir l'identité et que Mohammed à la suite de ces révélations ait senti lui-même le besoin de bien situer sa position religieuse, en face des Juifs, Chrétiens et Polythéistes. Or, il n'en est absolument rien. Si quelqu'un a eu besoin de se définir vis-à-vis des autres groupes religieux, ce n'est certes pas Mohammed, qui n'a jamais été qu'un élève et qu'un auxiliaire d'un juif, mais bien le rabbin lui-même. Il suffit d'ailleurs de lire les quatre versets de la sourate CXII pour se rendre compte qu'ils ne s'opposent nullement et en quoi que ce soit au *Credo* des Juifs. Même si nous ne savions pas que la sourate CXII a été rédigée par un juif, qu'elle ne peut reproduire que le monothéisme juif, nous serions incapable de soupçonner un seul instant que ce *credo* monothéiste de la sourate CXII puisse s'opposer au monothéisme juif. Peut-on dire quelle est la définition spécifique du monothéisme de l'Islam — d'un Islam, qui n'existait pas ?

Blachère continue : (3) « Il est certain que ces versets lapidaires (de la sourate CXII) où se résume le dogme de l'unicité divine, ne durent être énoncés qu'après que le Prophète eut pris lui-même conscience de ce qui l'opposait à ses compatriotes. Un tel *credo*, en particulier, est inconciliable avec la position hésitante attestée par les versets 19-20 de la sourate LIII ». Là encore, nous sommes forcés de rejeter le raisonnement de Blachère dont la majeure partie est inexacte : la sourate LIII ne peut être interprêtée comme une faiblesse vis-à-vis des déesses de la Ka'ba. Nous l'avons démontré plus haut. Cette sourate dans laquelle il est parlé de la triade féminine du Panthéon mecquois représente une attaque de front menée par le rabbin contre les Mecquois. Lui, rabbin, leur présente un Dieu, Créateur, Tout-Puissant, Unique. Et eux, les Mecquois qu'ont-ils à lui opposer ? Trois femmes ! Blachère auquel

(1) Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 123.
(2) Muir classait cette sourate la seconde du Coran.
(3) Blachère, *op. cit.*, p. 123.

il a manqué pour réussir de bases solides d'exégèse, va-t-il au moins mettre en valeur l'importance historique de cette sourate CXII ? Le savant critique y a sûrement pensé, sans s'arrêter cependant sur ce problème capital. « L'importance de cette sourate », dit-il, « est trop manifeste pour qu'il soit besoin d'y insister. Notons toutefois le soin avec lequel la Tradition a fixé les mérites attachés à sa fréquente récitation... Versets de 6 à 11 syllabes, rimant en *ad* ». (1) C'est fort bien de remarquer que les versets de la sourate CXII riment en *ad*, que les musulmans s'imaginent acquérir des mérites en récitant cette profession de foi, que cette sourate atteste la nécessité d'avoir un *credo*, mais il fallait surtout mettre en relief le caractère exclusivement juif de cette profession de foi. Ce n'est pas la « doctrine musulmane (1) qui affirme, avec une fermeté qui a quelque chose de farouche, le dogme de l'unité, ou plutôt de l'unicité de Dieu : Allah, l'Unique Sans Associé (Wahdahu lâ charîka lahu » ; (2) c'est Israël, qui proclame par ses Prophètes et dans toute son histoire ce dogme de l'Unicité de Yahwé. Quand Mohammed déclare solennellement sur commande à ses compatriotes qu'il n'existe qu'un seul Dieu, il ne fait que répéter un dogme juif, sur lequel le rabbin insiste depuis longtemps dans chacune de ses harangues. Il n'y a rien d'original dans le « Coran » arabe, au sujet de l'unicité de Dieu : le dogme lui-même, le raidissement avec lequel il est proclamé sont spécifiquement juifs et Mohammed n'affirmera le monothéisme que sur l'instigation de son maître le rabbin. Par sa confession de foi — répétons-le pour en prendre une forte conscience — Mohammed devient juif. L'Islam naîtra de cette confession de foi juive. Pour l'instant, nous n'en sommes encore qu'à l'aube de ce drame sans précédent dans l'histoire religieuse du bassin méditerranéen.

Le rabbin vient de remporter un premier succès : un arabe, Mohammed, le premier, vient de se convertir publiquement et officiellement au judaïsme et réciter sa profession de foi ! Mohammed croit maintenant au Dieu des Juifs, au Yahwé d'Israël. Quelle aventure ! On aurait pu voir des juifs se convertir au christianisme ; des chrétiens retourner au judaïsme. Il y avait de nombreux arabes ayant fait profession de foi chrétienne. On ne changeait pas de race en adoptant la religion du Christ. Les arabes chrétiens, au VIIe siècle comme aujourd'hui, conservaient leur nationalité. Mais jamais on n'avait vu un arabe, abandonnant sa nationalité arabe pour devenir juif. On ne pouvait être à la fois juif et arabe et on comprend — nous l'expliquerons bientôt avec ampleur — qu'un Mohammed en adoptant la religion d'Israël devenait par le fait même un renégat, non seulement un renégat religieux, mais un renégat national. Mohammed, le mari de Khadidja, en faisant profession de foi à Yahwé, le Dieu Unique, cessait par le fait même d'être membre d'une tribu arabe. Il entrait désormais dans la communauté juive.

Mohammed n'a pas abjuré pour lui seul. Il rend publique sa profession de foi ; publiquement et solennellement il brise tous les liens religieux avec les idolâtres de La Mecque. Dans la ville arabe, la conversion de Mohammed constitue un événement sensationnel et suscite des remous considérables. Ce fut une levée de boucliers contre cet arabe devenu juif. Par sa rupture avec les idoles, ce fou n'allait-il pas risquer de ruiner le Panthéon de La Mecque,

(1) Il n'y a pas de doctrine musulmane. Il n'y a dans le Coran qu'une doctrine exclusivement et totalement juive.

(2) ABD EL-JALIL, *L'Islam et nous*, 1947, p. 14-15.

orgueil des tribus nomades et des sédentaires ? Il n'y en avait point de pareil dans toute l'Arabie ! C'était auprès de la Ka'ba que les caravaniers venaient se regrouper. La Ka'ba était devenue le point de rendez-vous normal des nomades, le centre où l'on échangeait les serments, où s'effectuaient les contrats d'affaires. Sans l'attirance de la Ka'ba, que deviendrait La Mecque ? Mohammed, tu es fou, de vouloir ainsi ruiner un sanctuaire qui a fait la richesse de nos pères et qui constitue la gloire de notre pays ! Tu nous ruines et tu nous ruines au profit des juifs, qui sont, comme tu le sais, nos pires ennemis en tout.

Mais le rabbin veille sur son disciple :

1. Dis-(leur Mohammed) : « O ! Infidèles !
2. Je n'adorerai pas ce que vous adorez.
3. Et vous, vous n'adorez pas ce que j'adore.
4. Et moi, je n'adorerai pas ce que vous adorez
5. Et vous n'adorez pas ce que j'adore
6. A vous, votre religion. Moi, j'ai la mienne. (1)

Cette sourate constitue un renforcement de la profession de foi de Mohammed vis-à-vis du judaïsme, un nouvel acte solennel de rupture entre Mohammed, guidé par son précepteur juif et les polythéistes mecquois. C'est fini entre vous et moi : j'adore Yahwé, le Dieu d'Israël; vous, restez avec vos idoles. Blachère, toujours empêtré dans des traditions dont il n'a pas su se libérer, nous raconte, malgré la limpidité du texte que « cette sourate aurait été révélée en réponse à une proposition des Polythéistes de La Mekke de rendre simultanément ou alternativement un culte à Allah et aux Idoles ». (2) Sur quel mot, sur quel texte, sur quel verset peut donc s'appuyer une si sotte interprétation ? On aurait dans cette sourate CIX un écho des hésitations attestées par les versets 19-20 de la sourate LIII ! C'est véritablement de la pure aberration. Une fois de plus, apprenons à nos jeunes islamisants à faire une cure complète de désintoxication. S'ils veulent comprendre le problème de l'Islam, qu'ils oublient complètement ce genre de littérature et résolument donnons à nos grandes écoles une orientation solide en tout ce qui concerne l'histoire musulmane et principalement l'histoire coranique. Il faut tout de même dans ce domaine apporter un minimum de sérieux et d'esprit critique (3) et ne pas jouer, comme on le fait, avec des fantaisies stupides. Nous voudrions que notre travail sonne le glas définitif de cette littérature de pure imagination. (4)

(1) Sour. CIX. — Ces deux sourates CIX et CXII, sourates de la conversion de Mohammed, sont évidemment postérieures à la sourate LXXX qui nous rapporte un des premiers contacts officiels et publics du rabbin et de l'arabe. Mohammed était encore, à cette époque, polythéiste, ignorant la religion d'Israël. Cette sourate LXXX est sans doute contemporaine du mariage de Mohammed avec Khadidja. Par contre dans les sourates CXII et CIX, le rabbin a obtenu un premier résultat, avec l'aide sans doute de Khadidja : la conversion de son élève au judaïsme.

(2) Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 125.

(3) Voir encore Blachère, *Le Problème de Mahomet*, p. 55. Ecoutons cette réflexion qui ne correspond à aucune situation historique ; « le texte (de la sourate CIX) d'une datation impossible mais qui parait bien se situer immédiatement après l'échec de la propagande syncrétiste (entendez-bien) est en tout cas une véritable déclaration de guerre au Paganisme arabe ».

(4) Nous ne pouvons pas être plus conciliant dans nos expressions.

Repoussé par ses compatriotes, Mohammed est soutenu par le rabbin, profondément pieux et grand connaisseur des Ecritures. Mohammed, on t'attaque parce que tu as rejeté les idoles de la Ka'ba, parce que tu reconnais maintenant le Dieu Unique, Yahwé, qui s'est révélé à Moïse sur le Mont Sinaï et que nous, juifs, nous adorons depuis de nombreux siècles. Mais courage, mon fils : « Dieu est notre refuge et notre force. Son secours ne manque jamais dans la détresse ». (1) « Je le protégerai puisqu'il connaît mon nom. Il m'invoquera et je l'exaucerai. Je serai avec lui dans la détresse pour le délivrer et le glorifier ». (2) Tu n'as rien à craindre, Mohammed, Yahwé est un soleil et un bouclier... Il donne la grâce et la gloire. Il ne refuse aucun bien à ceux qui marchent dans l'innocence. (3) Jamais Yahwé n'a laissé tomber ceux qui le craignent. Partout, et à chaque page de nos Saints Livres, Dieu nous apparaît comme le seul refuge des croyants contre les méchants. Dieu est Grand et Tout-Puissant. Dis bien avec moi :

1. Je me réfugie auprès du Seigneur de l'Aube
2. contre le mal de ce qu'Il a créé,
3. contre le mal de l'obscurité quand elle s'étend,
4. contre le mal de celui qui souffle sur les nœuds (4)
5. contre le mal de l'envieux qui envie (5)

Ne crains rien, Mohammed. A tout instant du jour et de la nuit, Yahwé est auprès de toi. Personne ne peut te jeter de sort. Tu es fort de la force même de Dieu. Dis encore :

1. « Je cherche un refuge auprès du Seigneur des hommes,
2. Du souverain des hommes (6)
3. du Dieu des hommes,
4. contre le mal du Tentateur furtif
5. qui souffle (la tentation) dans la poitrine des hommes
6. (Tentateur) issu des Djinns et des Hommes » (7)

Ces deux sourates CXIII et CXIV classées les dernières dans le Coran othmanien et avant-dernières dans la première période mecquoise (8) par Nöldeke-Schwally, (8) ont, elles aussi, donné beaucoup de mal aux commentateurs. Pour Montet, ces deux sourates « sont des formules *finales* de l'œuvre tout entière »; elles sont finales puisqu'elles sont les dernières ! « Elles revêtent la même forme de langage et elles ont toutes deux un caractère de prière !

(1) Ps. XLVI, 1.
(2) Ps. XCI, 14-15 ; voir aussi XC, 1.
(3) Ps. LXXXIV, 12-13.
(4) « Allusion », dit BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 129, note, « à une pratique de magie sympathique qui a pour objet de nouer l'aiguillette ».
(5) Sour. CXIII ; voir aussi LI, 50-51 ; XIX, 18 ; XVII, 58.
(6) Ps. XLVII, 3 : « Jehovah est le Très-Haut, le redoutable, Grand Roi sur toute la terre. Il nous asservit les peuples et met les nations sous nos pieds » ; *ibid.*, 6-8 ; « Psalmodiez pour notre roi, psalmodiez, car il est Roi sur toute la terre. Dieu règne sur les nations, il siège sur son trône sacré ». Yahwé est notre roi depuis toujours, Ps. LXXIII, 12 ; etc.
(7) Sour. CXIV ; voir aussi sour. XXIII, 99 : « Dis : « Seigneur ! Je me réfugie en Toi, Seigneur, contre le fait qu'ils me circonviennent ».
(8) La dernière sourate étant le n. 1 du Coran othmanien.

On ne peut vraiment faire aucune objection à une exégèse si évidente ! Pour beaucoup de commentateurs, ces sourates du Refuge « auraient été révélées lors d'une tentative d'envoûtement perpétrée par un Juif médinois, sur la personne du Prophète ». (1) Allah serait le refuge naturel contre ces menaces diaboliques. (2) « Quand tu récites le Coran » cherche un refuge auprès d'Allah contre Satan le lapidé ». (2) D'après nos grands coranisants, les sourates CXIII et CXIV, seraient donc des formules magiques pour éloigner le mauvais esprit, le mauvais œil !

Une fois de plus, faisons appel à un peu de bon sens et réfléchissons : tout nous indique que ces deux sourates ont été prononcées et composées par l'instructeur juif de Mohammed, accusé par ses compatriotes d'être renégat à son pays et à sa religion. Le rabbin console son disciple et le fortifie dans sa foi, en lui répétant que Yahwé est le seul refuge contre les méchants : « Dis avec moi, Mohammed : Yahwé, Dieu d'Israël, vous êtes le seul Dieu de tous les royaumes de la terre ; c'est vous qui avez fait les cieux et la terre. (3) Vous êtes désormais mon refuge contre la méchanceté des hommes et Satan lui même ne pourra rien contre moi !

Par sa conversion au judaïsme, Mohammed devenait le premier Mouslim, le premier Soumis à Yahwé, c'est-à-dire que Mohammed le premier parmi les Arabes — et cela ne s'était pas encore vu — reniait les idoles de la Ka'ba pour se soumettre au Dieu des Juifs ! Le premier, il faisait profession de foi juive. L'Islam était né. Mais qu'on y prenne garde : l'Islam, comme nous l'avons déjà dit, ne représente d'aucune façon dans ses origines une religion nouvelle, une religion spécifique révélée par Allah à Mohammed — ce qui ne peut avoir aucun sens. L'ISLAM, C'EST LE JUDAISME. Mohammed dans cette évolution religieuse du pays, est le premier arabe à se prosterner devant le Dieu des Juifs. C'est en ce sens rigoureusement précis que par sa conversion Mohammed devient « musulman », le premier des musulmans, le premier juif, selon les principes du Talmud.

Dans les discussions avec les Mecquois, le rabbin lui rappellera sans cesse cette situation : « Dis : j'ai reçu l'ordre d'être de ceux qui sont résignés à Sa Volonté ». (4) L'Islam était né. L'Islam c'est tout d'abord le rejet des idoles, la reconnaissance de la Toute-Puissance de Yahwé, manifestée par des signes que Dieu lui-même a semés à profusion dans la nature ; c'est la reconnaissance de l'Unicité du Créateur Souverain et Eternel ; l'Islam, c'est la foi à ce Dieu Unique, Tout-Puissant et Créateur qui s'est révélé à Moïse sur le Mont Sinaï ;

(1) Voir BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 128.
(2) Sour. XVI, 100 ; voir aussi XLIV, 99-100 : « Dis : « Seigneur ! je me réfugie en Toi contre les harcèlements des Démons ! et je me réfugie en Toi, Seigneur, contre le fait qu'ils me circonviennent » ; voir aussi LI, 50-51 : « Réfugiez-vous auprès de Yahwé. Je suis pour vous, de sa part, un avertisseur explicite » ; (voir aussi XI, 27) ; XL, 28 : « Je me réfugie en mon Seigneur et en votre Seigneur », dit Moïse, contre tout superbe qui ne croit point dans le jour du Jugement » ; XI, 49 : « Seigneur », répondit Noé, « je cherche refuge en Toi contre le désir de Te demander ce dont je n'ai pas connaissance » ; Joseph demande à Dieu d'être son refuge, Genèse, XXXIX, 8-10 ; voir aussi Ps. CXLVI, 5 : « Heureux celui qui met son espoir en Yahwé », etc., etc. Quand le rabbin demande à Mohammed de se réfugier en Dieu, ses paroles sont tout à fait normales et nous n'avons pas à inventer des histoires de sorciers pour en comprendre le sens.
(3) IV Rois, XIX, 15, 19, etc.
(4) Sour. XXVII, 93 ; XL, 68 ; XXXIX, 14 ; X, 104.

l'Islam, c'est la Soumission totale aux commandements de Yahwé. Devenir musulman, c'était pour Mohammed briser avec la religion de ses ancêtres, pour adhérer totalement au judaïsme. Primitivement, le musulman n'est pas, comme on l'entend dire parfois, 80 % juif. Il ne peut être que juif, sans partage ni mélange d'aucune sorte.

On peut se demander si Mohammed fut sincère dans sa conversion au judaïsme. Evidemment il fut l'objet de fortes pressions de la part du rabbin qui lui donna l'ordre au nom de Yahwé de se convertir à la religion d'Israël, sous peine d'être puni sur terre et certainement de brûler plus tard en Enfer. Si je suis devenu le premier des *muslimina*, c'est-à-dire le premier arabe converti au judaïsme, c'est parce que j'en ai reçu l'ordre. Cette formule — nous le verrons plus tard — est suggérée à plusieurs reprises par le rabbin à Mohammed. Nous verrons aussi en son temps que le rabbin, pendant toute la période antérieure à l'hégire, (1) se tenait continuellement aux côtés de Mohammed pour le guider dans son action, lui dicter la teneur de ses prédications, les réponses à ses adversaires, pour l'aider aussi dans ses épreuves et ses découragements. On peut admettre de plus que Khadidja pesa aussi très fortement sur l'esprit de son mari. Si Mohammed fréquente assiduement le rabbin de La Mecque qui lui enseigne si parfaitement la religion juive, Mohammed ne peut certainement le faire qu'avec l'assentiment de sa femme. Et si Khadidja consentit à ce manège, c'est que certainement elle n'était pas idolâtre, qu'elle était juive de naissance. On concevrait mal une païenne permettant à son mari de fréquenter un juif pour s'instruire de la religion d'Israël. Il y a plus. Pour se convertir au judaïsme, abjurer la religion de ses ancêtres, Mohammed ne pouvait moralement agir seul : ou bien Khadidja se serait convertie au judaïsme en même temps que son mari : or, on ne trouve dans aucun document la moindre trace de pareille conversion. Ou bien, Khadidja serait demeurée païenne et idolâtre, tout en laissant son mari adopter une religion absolument contraire à la sienne. Cette seconde hypothèse est inconcevable ; dans ce foyer Khadidja-Mohammed, c'est évidemment, comme nous l'avons déjà vu et comme nous le dirons encore plus tard, Madame Mohammed qui « portait culotte » ; Mohammed n'eut jamais qu'à obéir tant que vécut sa première femme. Reste une solution qui paraît la plus normale : c'est que Khadidja était juive de naissance et qu'après avoir épousé Mohammed, elle exigea de son mari d'abandonner les faux dieux de la Ka'ba et de se convertir au Dieu des juifs. Il est probable que pour réussir dans cette entreprise qui devait avoir des résultats incalculables, Khadidja et le rabbin conjuguèrent leurs efforts. Mohammed est à la fois le converti de sa femme et du rabbin.

e) Médite, Mohammed, sur l'histoire de nos Patriarches et lève-toi pour annoncer le Dieu d'Israël. — « En vérité, Nous avons envoyé un Apôtre, témoin vis-à-vis de vous, comme Nous avons envoyé un Apôtre à Pharaon ». (2)

Ce n'est pas au hasard que le rabbin de La Mecque commence l'instruction religieuse de Mohammed, par l'histoire de Pharaon et de Moïse. Le rabbin avait tracé lui-même la route qu'il avait décidé de suivre. La route était droite

(1) Nous traiterons dans un autre travail de la période médinoise.
(2) Sour. LXXIII, 15.

et le plan tout simple : Pharaon avait désobéi à l'Apôtre que Yahwé lui avait envoyé ; et pour ce mépris et cette désobéissance, Dieu l'avait durement frappé (1) dans sa personne, et dans sa puissance. Comprends-tu, Mohammed, l'enseignement de cette histoire. Yahwé n'a jamais abandonné les hommes égarés. Toujours, Il leur a envoyé au moment décisif de leur évolution, des apôtres chargés de leur annoncer la vérité, de les détourner de leurs idoles. C'est ainsi que Moïse fut chargé par Yahwé d'éclairer le Pharaon et son peuple idolâtre. Tu connais, Mohammed, la fin de cette histoire : Pharaon ne voulut pas abandonner les dieux de sa nation ; il se refusa à reconnaître le Dieu unique que venait lui annoncer Moïse et Dieu le châtia d'un terrible châtiment. Cette histoire, la comprends-tu bien ? C'est un signe, un signe de la Puissance de Yahwé qui triomphe toujours des ennemis d'Israël. Comprends-tu, mon fils, le grand enseignement de cette histoire. Approche, approche : je vais te le révéler avec encore plus de précision.

Aucune race ne possède à un si haut degré que les juifs la force de persuasion et de suggestion. Les juifs ne crient pas ; ils susurrent ; ils ont l'art de susciter chez les gens qu'ils entreprennent des ambitions dont ils sauront plus tard se constituer les bénéficiaires à moins que par un retour naturel des choses, ils n'en deviennent les victimes. Mohammed, as-tu bien compris l'histoire du Pharaon et de Moïse ? Les yeux du rabbin jettent des feux ; sa voix se fait de plus en plus insinuante. Viens, mon fils, écoute la grande leçon qui se dégage de cette histoire. C'est Moïse, le grand Moïse des Hébreux, qui a révélé Yahwé à son peuple. Sais-tu qui est Moïse ? Moïse c'est toi, Mohammed... Tu es Moïse... Comme Moïse tu es chargé d'annoncer au peuple de La Mecque, le message divin. Tu es Moïse; les habitants de La Mecque et les Bédouins du désert représentent ton peuple. En reconnaissant Yahwé, le Dieu de Moïse comme l'Unique et Véritable Dieu, tu deviendras... comme Moïse, le chef de ton peuple. Jusqu'ici, tu n'étais qu'un commerçant, un commerçant comme les autres, qui avait réussi peut-être plus que les autres dans son trafic, mais enfin, tu n'étais qu'un commerçant. Maintenant que tu es devenu disciple de Yahwé, tu as une grande mission à réaliser : détruire les idoles de la Ka'ba et amener ton peuple au véritable Dieu. Ecoute bien, Mohammed : ce vrai Dieu, seul capable de donner des signes de son immense bonté et de sa miséricorde, ce Dieu, c'est le nôtre, le Dieu d'Israël ; c'est aussi le tien. La voix du rabbin se fait encore plus mystérieuse et plus profonde : Moïse c'est toi. Comme Moïse était l'apôtre envoyé par Yahwé aux Hébreux, tu es l'apôtre envoyé auprès des Arabes. Mon fils, Moïse... c'est toi. Pharaon, c'est tout le peuple idolâtre, les Mecquois qui t'entourent. Il n'y a qu'un vrai Dieu, tu le sais. Il est Tout-Puissant, Créateur et Unique. C'est notre Dieu à nous, enfants d'Israël. Il est aussi ton Dieu. Tu es l'apôtre des Arabes, avec la mission de les écarter de leurs idoles et de les amener au Dieu d'Abraham, d'Israël et de Jacob. S'ils ne veulent pas recevoir ton message, patience, mon Fils. Ils périront. Pharaon n'a pas voulu obéir aux enseignements de Moïse et Yahwé l'a fait périr avec ses armées, dans la mer. Prêche sans crainte, Mohammed. Le succès ne peut te manquer. Yahwé est Tout-Puissant. Mohammed, m'as-tu compris ? Moïse, c'est toi... Moïse a été traité par le Pharaon de fou, de devin,

(1) *Ibid.*, 16.

de magicien. (1) Les Mecquois se moqueront de toi ; ils t'insulteront de la même façon. Mais courage ; comme Moïse, tu triompheras de tes ennemis.

C'est par ce susurrement incessant, de plus en plus persuasif, que l'ambition naquit dans l'âme de Mohammed. Déjà, il se sent chef d'un peuple qui est devenu le sien. C'est lui qui cherchera maintenant à le convertir au judaïsme.

Le rabbin n'a jamais eu comme objectif d'enseigner toute la Bible à Mohammed. Son enseignement n'est pas un enseignement d'école ; c'est bien plus un programme d'action. Toujours, dans ses récits bibliques, le rabbin vise à modeler l'apostolat de son disciple sur celui des Patriarches. Ce qu'il cherche, c'est à fortifier Mohammed dans sa vocation de prédicateur du Dieu d'Israël. Le rabbin s'acharne à donner à Mohammed la conviction intérieure qu'il est appelé à continuer les Patriarches hébreux, les Prophètes juifs ; que, comme eux, il a maintenant pour mission de prêcher la miséricorde et la Justice du Dieu unique, le vrai Dieu, le Dieu d'Israël. En dehors d'Israël, il n'y a pas de salut. Le rabbin le répète sans cesse à Mohammed. Il n'y a point d'autre Dieu que Yahwé. Quelle grande mission est la tienne, Mohammed ! Tu rencontreras certes bien des difficultés sur ta route ; il faut t'y attendre. Mais tu es assuré du triomphe final.

Mohammed s'en retourne auprès de Khadidja et lui raconte, sans aucun doute, les projets d'avenir que le rabbin instille dans son âme. Je suis juif et je vais devenir le chef de nos tribus. Quel bonheur pour une femme d'être la femme d'un homme qui possède en soi un si brillant avenir. Resté seul, dans son gourbi, le rabbin remercie Yahwé ; mais aussi avec un sourire finement narquois, il pense à l'anomalie et l'étrangeté de la situation : jamais, on n'avait encore vu un Arabe aussi enthousiaste de la religion juive !

Mohammed est retourné chez le rabbin. Rapproche-toi, mon fils. J'ai un nouveau secret à te confier. Il n'y a de nouveau que le ton même de la voix du rabbin qui se fait de plus en plus lancinant. T'ai-je déjà raconté l'histoire d'Abraham ? Elle est aussi jolie que celle de Moïse. Abraham, lui aussi, fut un apôtre de Yahwé. Il prêcha contre les idoles, même les idoles de son père. Viens plus près encore, Mohammed ; et de sa voix à peine perceptible, plus douce que le miel, le rabbin susurre encore ces paroles qui provoquent à la longue, vertige et hallucination : Abraham, le grand Abraham... c'est toi. « N'invoque à côté de Yahwé, aucune autre divinité... Avertis ton clan le plus proche ». (2) Tu es leur Abraham. Et Noé, le grand Noé de notre Bible, c'est encore toi. Nous retrouvons toujours la même courbe dans les récits du rabbin : identité de mission pour les Patriarches et Mohammed, c'est-à-dire annonce par Mohammed du monothéisme juif aux arabes idolâtres ; identité d'épreuves, chez les Patriarches et Mohammed, enfin même assurance du triomphe final :

23. Nous avons (un jour) envoyé Noé à son peuple et il lui dit : « Peuple ! Adorez Yahwé. Vous n'avez aucune divinité autre que Lui. Eh quoi ! Ne le craignez-vous pas ? »
24. Mais le Conseil — ceux qui étaient infidèles parmi son peuple — dit : « Celui-ci n'est qu'un mortel comme vous, qui veut se placer au-dessus

(1) Voir plus bas, p. 211-213.
(2) Sour. XXVI, 213-214.

de vous. Si Yahwé avait voulu, Il aurait fait descendre des anges. Nous n'avons jamais entendu pareille chose parmi nos premiers ancêtres.
25. Ce n'est qu'un homme hanté des djinns. Guettez-le un certain temps ! »
26. Noé dit alors : « Seigneur, secours-moi, car ils me traitent d'imposteur ! »
27. Nous lui révélâmes alors : « Construis une arche sous Nos yeux » (1)

Si on lit ces textes avec attention, en les comparant à l'A. T., on s'aperçoit bien vite que ce sont bien plus des textes d'apologétique que des textes d'enseignement, des consignes d'action bien plus que des leçons de pure histoire. Le rabbin sait exactement ce qu'il veut. C'est pour affermir Mohammed dans sa vocation d'apôtre juif qu'il choisit dans la Bible les histoires qu'il lui raconte ; c'est pour soutenir son action d'apôtre d'Israël que non seulement il choisit ses histoires, mais qu'il leur donne encore une couleur moderne et locale.

Ces histoires bibliques convergent toutes, comme on peut s'en rendre compte de plus en plus, vers une conclusion toujours identique : c'est Yahwé qui a révélé le monothéisme au peuple hébreu ; et c'est Israël qui a reçu la mission de l'annoncer aux autres peuples. Mohammed tu fais désormais partie de cette lignée d'apôtres juifs : « O mon peuple ; vous n'avez pas d'autre Dieu que Lui. Ne le craignez-vous pas ? ». « Servez Dieu, vous n'avez pas d'autre Dieu que Lui. Ne le craindrez-vous pas ». Oui, Mohammed, prêche le Dieu Unique d'Israël. Ne te plains pas. Ce que tu souffres de la part de tes compatriotes, Noé l'a souffert, lui aussi, de la part de son peuple. Compare aux siennes, les vexations dont tu es la victime :

Vexations contre Noé	Vexations contre Mohammed
Ce n'est qu'un mortel comme vous qui veut se placer au-dessus de vous (XXIII, 24).	Qu'est celui-ci sinon un mortel comme vous ? » (XXI, 3).
Ce n'est qu'un homme hanté des Djinns (XXIII, 25).	Grâce aux bienfaits de ton Seigneur, tu n'es pas un possédé (LXVIII, 2) (2) (voir aussi LII, 29).
Noé dit : « Seigneur ! secours-moi, puisqu'ils me traitent d'imposteur ! » (XXIII, 26).	Malheur ce jour-là, à ceux qui traitent (les apôtres) de menteurs (LII, 11).
	Voici ce feu que vous traitiez de mensonge! (LII, 14) (voir aussi LVI, 51, 81 ; LV, 43 ; etc. etc.).
(Les adversaires de Noé dirent) : « Nous n'avons point entendu ceci parmi nos premiers ancêtres » (XXIII, 24).	(Les Infidèles) disent : « Nous avons trouvé nos pères en une communauté et nous suivons leurs traces » (XLIII, 21-22) (voir aussi XXXVIII, 6).

(1) Sour. XXIII, 23-27.
(2) Il est dit aussi de Moïse qu'il n'était pas un possédé (Sour. LXXXI, 22).

Mohammed, ne trouves-tu pas étrange de constater combien ton apostolat et ton histoire ressemblent à l'histoire et à l'apostolat de Noé ? L'histoire de Noé est comme la première édition d'une aventure que tu es en train de rééditer à la Mecque, parmi les tribus arabes. L'histoire de Noé est encore un signe pour ceux qui comprennent. Mais la plupart des gens ne seront jamais des croyants. (1) Rappelle-toi aussi l'histoire de Houd, apôtre des Adites, de Salih, apôtre des Thamoudéens, l'histoire de Lot, de Cho'aib, apôtre des Madianites. Tous ces apôtres fidèles prêchaient le Dieu Unique, la crainte de Yahwé, comme tu le fais, Mohammed. Ils ne demandaient aucun salaire. C'est de Dieu qu'ils attendaient leur récompense. Et malgré cela, leur peuple les traitait de menteurs, de magiciens, comme on le fait pour toi ; leur prédication était ridiculisée comme invention de vieille femme ; il en sera de même pour la tienne. Mais en fin de compte, et cela aussi sera vrai pour toi, la victoire resta entre leurs mains et Yahwé anéantit tous leurs ennemis. Ne te décourage jamais dans la mission que je t'ai confiée. Répète sans arrêt, sans jamais te lasser : « Yahwé ! Il n'y a pas d'autre Dieu que Lui ». (2) « Notre Dieu est seulement Yahwé. Il n'y a pas d'autre Dieu que Lui. Il embrasse tout dans sa science ». (3) « N'invoque, à côté de Yahwé, aucune autre divinité. » (4) « En vérité, (moi Yahwé), je suis Dieu. Il n'y a pas d'autre Dieu, excepté Dieu. Adore-moi donc et sois assidu à la prière ». (5)

Dieu est Unique. Il n'y a pas d'autre Dieu que Lui, et c'est par la volonté de Yahwé qu'Israël, le seul Israël est dépositaire de la vérité religieuse, et par cette insigne faveur, Israël est élevé au-dessus de tous les peuples et de toutes les races. Israël, le seul Israël est le peuple du Seigneur. Il est aussi le guide de tous les peuples. C'est Israël qui doit faire connaître le nom de Yahwé à l'humanité tout entière. Tout juif — pour être un vrai juif — doit être un véritable apôtre. Mohammed c'est cette fonction d'apôtre que je remplis auprès de toi. Et le chaînon continue : à ton tour, tu seras auprès de ton peuple l'apôtre de Yahwé. C'est cela même que j'attends de toi !

C'est pour faire de Mohammed un apôtre au service du judaïsme que le rabbin lui raconte les belles histoires de la Bible. Le choix de ces récits, l'identique structure de toutes ces histoires, sont de nature apologétique. Le rabbin ne choisit que les histoires dans lesquelles est nettement engagé le monothéisme, dans lesquelles il est démontré que les idolâtres, ennemis du Dieu unique, périssent toujours dans les plus terribles châtiments. Et toutes ces histoires s'achèvent uniformément sur le même ton, un ton de susurrement et presque de confidence : Mon fils, Noé c'est toi... Abraham, c'est toi... Lot, c'est toi... Moïse, c'est toi... ! Tu ressembles à tous ces apôtres, puisque tu subis les traitements qu'ils ont eux-mêmes endurés. Si tu es, comme eux, qualifié de menteur, c'est donc, que comme eux, tu es dans la Vérité !

Le monothéisme auquel Mohammed n'avait jamais pensé jusqu'à sa rencontre avec le rabbin, ce monothéisme auquel il donna son adhésion formelle et sans réticence, va devenir désormais le thème essentiel de ses discussions

(1) Sour. XXVI, 105-122.
(2) Sour. XX, 7.
(3) *Ibid.*, 98.
(4) Sour. XXVI, 213 ; XV, 96.
(5) Sour. XX, 14.

avec ses compatriotes qui ne veulent pas renoncer aux idoles de la Ka'ba. Mohammed est apôtre. Le rabbin, pour l'instant, est le maître de la situation et il est rempli d'espoir. La religion, surtout en Orient, est la porte ouverte pour la domination. La victoire du monothéisme juif marquera la soumission politique de l'Arabie à Israël. Le monothéisme est devenu, à La Mecque, une arme politique et avec quel art le rabbin sait la manier, cette arme !

Israël a l'art de la propagande et du maniement des esprits. Israël ne prouve pas. Prouver c'est dangereux. On risque de susciter des contradictions et des oppositions, de se scinder en camps bien définis et par conséquent irréductibles. Définir, c'est la plus haute fonction de l'intelligence humaine. Mais définir, c'est clarifier, c'est élaguer tout l'accidentel et le superflu pour ne conserver que les caractères génériques et spécifiques de l'idée et de l'objet. La définition, c'est le cauchemar des tribuns ! Le rabbin de La Mecque ne prouve pas ; il ne définit pas ; il enveloppe Mohammed dans ses subtilités qui petit à petit nouent l'esprit de son disciple et qui goutte à goutte déversent dans son âme le venin de l'ambition. Mohammed, il est inutile pour toi de scruter le fond des choses. Ne cherche pas à définir. Laisse-toi bercer par les susurrements de ton maître, par ses conclusions inachevées, auxquelles dans l'engourdissement léthargique de ton esprit, tu mettras toi-même un terme, sans t'en apercevoir. Mohammed, Mohammed, il y a quelques années, tu ne connaissais pas le Livre d'Israël. C'est moi, moi le rabbin de La Mecque, qui t'ai révélé les histoires de Moïse, de Pharaon, de Lot, d'Abraham, de Noé et d'Adam. Tu les connais maintenant toutes ces merveilleuses histoires. Maintenant aussi, tu fais partie de cette phalange d'apôtres de Yahwé. Tu es traité de menteur. Eux aussi, l'ont été avant toi, tu le sais bien. On t'accuse de magie... Tout comme Moïse. On te tourne en dérision, comme eux. Mohammed, il y a bien longtemps que je te le dis : Noé, c'est toi... Lot, c'est encore toi... Moïse, c'est encore et toujours toi. Comme eux, tu es l'apôtre de Yahwé. Les Mecquois, qui ne veulent pas croire à ton message, agissent comme le Pharaon d'Egypte, comme les peuples de Lot et de Noé, comme les Madianites, comme Goliath. L'histoire est un signe...

Un lent travail s'accomplit dans l'âme de Mohammed. Petit à petit s'éveille en lui sa conscience d'apôtre. Vos railleries, dira-t-il à ses compatriotes, sont une preuve que je marche dans la voie droite. Les apôtres qui m'ont précédé n'ont pas été traités différemment. Les injures que vous m'adressez maintenant, rejoignent dans le passé les injures de Pharaon à l'adresse de Moïse.

Elles sont un chaînon dans la tradition de l'infidélité. (1) Derrière Mohammed, il y a maintenant toute l'histoire d'Israël.

— Mohammed, que ta conscience soit en paix. Tu es dans la vraie direction. Il n'y a pas plusieurs divinités. Il n'y a qu'un Dieu, le Dieu des juifs, le Dieu de nos pères. Seul, Yahwé existe, le Tout- Puissant, le Très Miséricordieux, Celui qui récompense et qui punit. Mohammed, si tu veux être sauvé pour l'éternité, travaille à rattacher toute l'Arabie au Dieu qu'ont adoré nos pères, Abraham, Isaac et Jacob.

— Ai-je bien compris, rabbi ? Israël possède la vérité. Lui seul proclame le monothéisme dans toute sa pureté, à l'exclusion des chrétiens et des ido-

(1) Sour. LI, 52.

lâtres. Si je veux me maintenir dans la vérité, je dois, moi aussi, comme les grands Patriarches, annoncer à mes compatriotes la religion d'Israël, la seule vraie. Ai-je bien compris, rabbi ?

— Mon fils, tu as compris ta mission. Yahwé est le maître et il est l'Unique Seigneur. C'est lui, le Yahwé des Hébreux, le Dieu de nos pères qui doit, grâce à toi, devenir le Dieu des Arabes. Gloire à Lui. Mohammed, je te le demande, travaille à l'expansion de sa gloire ! C'est maintenant ta propre vocation.

On ne pourra jamais assez méditer sur cette extraordinaire conclusion.

Evidemment, il n'est pas question d'un Mohammed, Prophète, sceau des Prophètes, ce qui n'aurait aucun sens en période mecquoise. Le seul rôle de Mohammed, bien délimité par le rabbin, est d'annoncer aux idolâtres la religion d'Israël. Yahwé assigne à chaque nation un apôtre, affirme le rabbin (1) après l'Ecclésiastique. (2) Et chaque apôtre a reçu comme mission d'annoncer le monothéisme dans toute sa rigueur. C'est ainsi qu'après Noé, Nous fîmes surgir d'autres générations et que Nous leur envoyâmes des apôtres, chargés de leur dire : « Adorez Yahwé ! Vous n'avez aucune autre divinité que Lui. Ne le craindrez-vous pas ? ». (3) Avant toi, Mohammed, nous n'avons jamais envoyé d'apôtre sans lui avoir inspiré, qu'en vérité, il n'y a de Dieu si ce n'est Moi. Adorez-Moi donc ! (4) Nous n'envoyons d'apôtres que pour annoncer de bonnes nouvelles et pour avertir. (5) Tu es désormais, Mohammed, de cette lignée d'apôtres d'Israël et c'est Yahwé qui par moi a fait germer cette vocation dans ton âme. Tous les apôtres envoyés avant toi aux idolâtres, c'est Nous-même, Yahwé qui les avons inspirés. (6) Tu le sais, mon fils, tu n'es pas le premier apôtre du Dieu d'Israël. Nous t'avons déjà raconté l'histoire de quelques-uns de ces apôtres qui t'ont précédé. Il y en a d'autres que tu ne connais pas encore. Aucun d'eux n'a jamais apporté un signe de sa mission sans l'ordre de Yahwé. (7)

Le rabbin vient de réussir une magnifique opération, en amenant Mohammed à renoncer aux idoles mecquoises pour se convertir à la religion juive, au monothéisme d'Israël. Mais ce n'est là qu'une première étape sur la route qu'il s'est tracée. Le but final du rabbin est de convertir les Arabes au judaïsme en se servant de Mohammed, le premier Soumis. Convertir Mohammed, c'est bien. Mais il ne faut pas s'arrêter en si bon chemin. Mohammed doit devenir apôtre au service d'Israël, employer ses talents, sa fougue pour étendre parmi les tribus arabes le règne de Yahwé.

Mohammed, la vérité que je t'ai révélée, ne la conserve point pour toi. Je te l'ai révélée pour, qu'à ton tour, tu l'annonces à ton peuple.

1. Prêche au nom de ton Seigneur qui créa !
2. qui créa l'homme d'une adhérence.
3. Prêche ! ton Seigneur étant le Très Généreux

(1) Sour. X, 48.
(2) Eccli., XVII, 14.
(3) Sour. XXIII, 32-33.
(4) Sour. XXI, 25.
(5) Sour. XVIII, 54 ; voir aussi XVI, 38 ; LXVII, 8-9 ; XXXIX, 71.
(6) Sour. XVI, 45 ; etc.
(7) Sour. XL, 78.

4. qui enseigna par le Calame
5. et enseigna à l'homme ce qu'il ignorait. (1)

Cette sourate suppose évidemment la conversion de Mohammed au judaïsme et par conséquent l'enseignement direct du rabbin. En la considérant comme la plus ancienne dans la collection coranique les commentateurs se mettent dans l'impossibilité de comprendre l'évolution religieuse de Mohammed, dont nous connaissons maintenant les différentes étapes : d'abord polythéiste comme la plupart de ses compatriotes arabes, Mohammed épouse Khadidja, très probablement juive de naissance. Entrepris par le rabbin de La Mecque, Mohammed se convertit au judaïsme et reçut de son professeur juif la mission d'annoncer aux Arabes la religion d'Israël. De polythéiste, Mohammed devenait prédicateur juif. Cette sourate XCVI se place donc, non pas au début du « Coran » arabe, — ce qui ne peut avoir aucun sens historique — mais au terme de l'évolution religieuse de Mohammed, à une époque où Mohammed, après avoir été instruit du judaïsme, reçoit l'ordre de la part du rabbin d'annoncer à ses compatriotes idolâtres la vérité religieuse, contenue dans le message de Moïse, le Dieu créateur, Yahwé, le Dieu des Juifs.

'Iqra' : Prêche ce Dieu des juifs, Mohammed, ce Dieu qui sur le Mont Sinaï enseigna aux hommes ce qu'ils ignoraient, dont les paroles furent inscrites par Moïse sur les tables. Prêche, 'Iqra', (2) ce Dieu qui a donné à l'humanité la plus grande preuve de sa générosité et de sa miséricorde. Mohammed, désormais, quand tu parleras en public, ce sera pour annoncer la Toute-Puissance de ce Dieu Unique. Tu es maintenant des nôtres. C'est notre Dieu, ton Dieu et ton Seigneur que tu dois prêcher à tes compatriotes : 'Iqra', prêche au nom de ton Seigneur qui créa. Le rabbin a pu dire aussi : prêche le nom de ton Seigneur qui créa. Le Dieu qui créa, c'est-à-dire le Yahwé des Juifs.

Ibn Khaldoun, bon musulman et foncièrement anti-arabe (voir H. DE NOIRLIEU, *Vers une formule : l'Islam sans l'Arabie*, Paris, Imprimerie Deshayes, 83, rue de la Santé, Paris (s. d.) commente ainsi cette sourate XCVI, dans ses *Prolégomènes*, t. II, id. 1936 (reproduction), p. 439 : « Tant que l'homme est dans la première période de son existence et qu'il n'a pas encore obtenu la réflexion discernante, il n'est que matière hylique, puisqu'il ne sait absolument rien. Ensuite la forme (de l'humanité s'achève par des connaissances acquises au moyen d'instruments qui se trouvent à la disposition de l'homme : alors seulement l'humanité atteint la perfection de son être. Considérez la phrase que Dieu adressa à son Prophète en commençant à lui fournir des révélations : « Lis (dit-il), au nom de ton Seigneur, qui a créé (tout) ! il a créé

(1) Sour. XCVI, 1-5.
(2) Dans Isaïe XXIX, 11-12, nous trouvons une formule similaire : « Toute révélation est pour vous comme les mots d'un livre scellé (voir aussi Apocal., V, 1 et 11). On le donne à quelqu'un qui sait lire, en lui disant : « Lis cela ». Il répond : « Tu ne le peux pas, car le Livre est scellé ». Ou bien on donne le livre à quelqu'un qui ne sait pas lire en lui disant : « Lis cela », il répond : « Je ne sais pas lire ».

> l'homme d'un caillot de sang. Lis, au nom de ton Seigneur, le très-généreux, qui a enseigné l'usage du *calam!* qui a enseigné à l'homme ce qu'il (l'homme) ne savait pas ». (*Coran*, Sour. XCVI). Cela signifie que la Divinité a permis à l'homme d'acquérir des connaissances qu'il ne possédait pas à l'époque où il était un caillot de sang et un morceau de chair. Nous voyons par la nature de l'homme et par l'essence de son être que, chez lui, l'ignorance était d'abord totale (littéral. « essentielle ») et que son savoir consiste en connaissances acquises. Les saints versets que nous venons de citer et qui forment le commencement des révélations (faites à notre Prophète) indiquent la même chose : ils rappellent à l'homme, sous la forme d'un reproche, la première des diverses périodes de son existence, c'est-à-dire l'humanité dans l'état de sa formation et dans l'état pendant lequel elle acquiert des connaisssances. *Et Dieu a toujours possédé le savoir et la sagesse.*

Ce récit de la sourate XCVI a donné lieu à des flots, des torrents de divagations chez tous les commentateurs occidentaux à la remorque d'Ibn Sa'd qui, deux siècles après la mort de Mohammed, composa une « énorme biographie encyclopédique du Prophète, de ses Compagnons et de leurs successeurs », dans laquelle il déversa les produits les plus sots de sa folle imagination ; à la remorque aussi d'al-Bokhâri, plus tardif encore qu'Ibn Sa'd, et tout aussi « stupide ». Le lecteur nous excusera de ne pas reproduire ici toutes ces élucubrations, cependant fort réjouissantes. (1) Qu'il nous suffise de reproduire un seul texte, qu'on pourrait insérer dans un recueil de morceaux choisis humoristiques concernant l'Islam : « Les biographes occidentaux, jusqu'à présent », écrit Tor Andrae, « ont jugé que le récit de l'ange (Gabriel) qui force le Prophète à réciter était le récit original exact. Ils ont donc suivi la conception la plus générale des auteurs arabes influencés par l'autorité d'al-Bokhâri. En effet, l'histoire de la grotte du Mont Hira offre une grande vraisemblance psychologique » ! C'est vraiment ahurissant ! Après cette magistrale réflexion, Tor Andrae vide son sac à fiches : « On trouve chez beaucoup de peuples ce thème d'un Esprit qui saisit l'inspiré, le jette à terre et fait violence à son indocilité. — Le poète arabe est, lui aussi, jeté à terre par un djinn qui s'agenouille sur sa poitrine — le poète grec est musolepte, saisi par la déesse du chant. — En Israël, le prophète sent lourdement la main de Jehovah sur lui. — En Afrique occidentale et en Mélanésie, le futur prêtre ou magicien est pris de convulsions et c'est la preuve (qu'un Esprit s'est emparé de lui). — Quand Finney prêchait à Rochester... ». (2) On peut se rendre compte par ce seul texte, à quelles aberrations on arrive, en acceptant sans discriminations, les rêvasseries insensées de la tradition musulmane.

L'histoire est tout de même plus reposante. Le rabbin, après avoir recueilli l'abjuration de Mohammed et sa profession de foi à la religion d'Israël, poursuit sa pensée et lance Mohammed dans l'action : *'Iqra'*, prêche, prêche le

(1) MONTET, *op. cit.*, p. 850, n. 1 ; BLACHÈRE, *Le Problème de Mahomet*, p. 39.
(2) TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 45.

Dieu d'Israël ! Ta mission est une mission d'enseignement et d'action. Ton rôle est désormais bien défini : je te donne l'ordre de prêcher à tes compatriotes idolâtres, le Dieu qui créa, c'est-à-dire le Dieu de la Genèse, le Dieu de nos Pères, le Dieu d'Abraham et de Moïse :

1. O toi, qui es couvert d'un manteau (1)
2. lève-toi et avertis ! (2)
3. Ton Seigneur, magnifie-le !
4. Tes vêtements, purifie-les !
5. La souillure, fuis-là !
6. Ne donne pas, croyant trop donner !
7. Envers ton Seigneur, sois constant. (3)

Tout est juif dans cet ordre donné par le rabbin à Mohammed : lève-toi et annonce la parole de Yahwé ; (4) purifie auparavant tes vêtements. Il y a longtemps que Jacob avait dit à sa famille : « Otez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, purifiez-vous et changez de vêtements ». (5) Le culte des idoles est une souillure pour l'homme. Oui, Mohammed, renonce complètement au culte des idoles. Purifie ton âme, (6) pour chanter les louanges de Yahwé.

Mohammed, secoue le joug des idoles ! Purifie-toi de tout ce qui est impur. C'est la religion d'un Dieu Unique que désormais tu vas annoncer. Peut-on imaginer mission plus noble que celle de prêcher le message de Yahwé lui-même ! Mohammed, tu as bien compris maintenant ce que je te demande, le vrai sens de ta mission. Et la voix du rabbin se fait de plus en plus mielleuse et susurrante : Mohammed, mon fils, Mohammed, approche-toi et écoute : ouvre ton cœur. Regarde tout le travail qui t'attend ! Tu vas apporter la vérité à tes compatriotes, il est temps maintenant de commencer ton nouveau travail.

1. N'avons-nous pas ouvert ta poitrine ?
2. N'avons-nous pas déposé loin de toi le fardeau
3. Qui accablait ton dos ? (7)

C'est moi, rabbin qui t'ai ouvert la poitrine, en te révélant Yahwé comme autrefois il fut fait à Moïse, sur sa demande : « Moïse, (en effet) répondit : « Seigneur ! ouvre-moi mon cœur ! » (8) et le psalmiste chante dans sa prière :

(1) Voir plus haut, p. 144-145.
(2) Voir Néhémie, IX, 5 : « Levez-vous, bénissez l'Eternel votre Dieu, d'un monde à l'autre » ; voir aussi Talmud, Taanith, II, 12 ; *éd. cit.*, t. VI, p. 160 : « Au Temple, on ne se contentait pas de répondre amen à l'officiant, mais l'on disait la formule : « Béni soit le nom glorieux de son règne à tout jamais ». Cet usage était fondé sur ce qu'il est écrit (Néhémie, IX, 5) : « *Levez-vous, bénissez l'Eternel, votre Dieu, d'un monde à l'autre* ». La dite formule était répétée après chaque bénédiction.
(3) Sour. LXXIV, 1-7.
(4) Jérémie VII, 2 : « Tiens-toi à la porte de la Maison de Yahwé, proclames-y cette parole et dis : Ecoutez la parole de Yahwé ».
(5) Genèse, XXXV, 2.
(6) *Ibid.*, voir aussi Exode XIX, 10, 14 ; Lévitique, XI, 25, 28, 40, (purification après avoir transporté un cadavre; les idoles sont des êtres sans vie) ; *ibid.*, XIII, 16 (purification après avoir mangé une bête morte ou déchirée).
(7) Sour. XCIV, 1-3.
(8) Sour. XX, 26.

« Je me suis attaché à tes enseignements : Jehovah, ne permets pas que je sois confondu. Je cours dans la voie de tes commandements, car tu élargis mon cœur ». (1)

Tu ne savais rien, Mohammed, quand je t'ai rencontré pour la première fois. Tu ignorais nos saints Livres. Tu n'avais jamais entendu parler ni de Moïse, ni d'Aaron, ni de Pharaon, ni d'Abraham. En te racontant toutes leurs histoires, l'histoire de notre Peuple Elu et choisi, en te révélant l'existence de Dieu, le Dieu créateur et Unique, le Dieu d'Israël, je t'ai ouvert la poitrine, pour que tu puisses marcher avec clarté et courage sur les traces de nos ancêtres. Quant à tes adversaires, les idolâtres, ils ont un voile sur leur cœur. (2) Autrefois, Mohammed, toi aussi tu adorais les idoles. C'était comme un fardeau que tu portais. Aujourd'hui tu es libre, ton âme est légèrement tournée vers l'Unique. Lève-toi : annonce « la bonne nouvelle du terrible châtiment ». (3) Avertis les habitants de La Mecque du Feu qui attend les incrédules et les délices réservés aux soumis. (4) Peu importe que tu voies la réalisation de nos menaces — il est possible que ta mort les prévienne — ta mission à toi est de prêcher, de travailler à la conversion de tes compatriotes. Le reste est affaire de Yahwé. (5) Jusqu'à la veille de l'hégire, le rabbin répètera sans cesse à Mohammed qu'il lui est défendu désormais d'invoquer les idoles à côté de Yahwé. (6) Ta mission, Mohammed, je te le dis, je ne cesserai de te le dire, est de démontrer l'inanité des dieux de la Ka'ba et d'annoncer le Dieu Unique, le Dieu d'Israël. Mohammed, écoute l'histoire de nos grands Patriarches. Médite sur les enseignements qu'elle contient (7) comme nos Patriarches l'ont fait pour les temps idolâtres de l'antiquité ; *avertis* toi aussi ton peuple de l'existence d'un Dieu Unique Créateur et Souverain Juge ; le Dieu d'Israël. C'est pour toi un devoir de reconnaissance, je te l'ai dit, Mohammed (8) et je te le répète :

1. En vérité, Nous t'avons donné l'abondance
2. Prie donc en l'honneur de ton Seigneur et sacrifie !
3. En vérité, celui qui te hait, te trouve être le déshérité (9)

(1) Ps. CXVIII, 32. — Naturellement, TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 68-69, a commenté ces trois versets de la sourate XCIV, comme une scène d'opérette : « Allah... a étayé sa poitrine oppressée, rendu son nom honorable, en le liant au sien... C'est pourquoi la révélation fut pour lui (Mahomet) un miracle total, un acte inattendu, inexplicable, de la grâce divine... Cette foi inébranlable dans le miracle de la révélation ne peut, à mon avis, (TOR ANDRAE sera sans doute toujours le seul de son avis), être comprise psychologiquement que si l'on suppose que ce miracle s'est produit d'une façon inattendue et soudaine ».

Le rabbin emploie la même image dans la sour. XXXIX, 23 : « a faman sharaha llaho çadraho lil-islām = celui dont Yahwé a ouvert la poitrine »; voir aussi XXIX, 48; VI, 125.

(2) Sour. XVIII, 55.
(3) Sour. LXXXIV, 24.
(4) Sour. LXXXVIII, 21. — Ces deux sourates LXXXIV et LXXXVIII ont été placées à juste titre après la sourate LXXX. Elles supposent que le rabbin a déjà instruit Mohammed de la religion juive ; que Mohammed a fait profession de foi et qu'il a commencé à prêcher en public.
(5) Sour. XIII, 40.
(6) Sour. VI, 51.
(7) Sour. XII, III.
(8) Sour. XCIII.
(9) *Ibid.*

Comme il fallait s'y attendre, les exégètes et commentateurs ont inventé pour expliquer cette sourate un véritable roman : un jour, dit-on, qu'on raillait sans doute méchamment Mohammed de ne pas avoir de garçon, un brave homme qui assistait à cette scène en fut très ému et prit la parole pour encourager ce malheureux Mohammed. Va, ne te soucie de rien. Laisse tomber toutes ces railleries. Elles n'ont aucune importance. C'est Allah qui donne l'abondance. Prie ton Seigneur, ton roi, et offre lui des sacrifices. Celui qui se moque de toi, eût-il même de nombreux fils, qu'il serait encore plus deshérité que toi !

Nous ne voyons vraiment pas comment on peut tirer toutes ces fables des trois versets que nous venons de citer et qui forment la sourate CVIII. De quel Allah s'agirait-il ici ? Du dieu de la Ka'ba ? Ce n'est pas possible. N'oublions pas que, d'après les musulmans, cette sourate est une révélation d'un dieu différent d'Houbal ; ce dieu ne peut donc pas recommander à Mohammed d'aller prier à la Ka'ba et d'offrir des sacrifices à l'idole que Mohammed cherche précisément à renverser. Toutes ces élucubrations n'ont aucun sens positif. Soyons complaisant et acceptons que le dieu qui parle dans cette sourate CVIII est le dieu spécial de Mohammed. Ce dieu se montre ici fort bienveillant. Mon pauvre Mohammed, tu n'as pas de garçon, c'est vrai. C'est un peu de ma faute. Je t'ai déjà donné la richesse, j'aurais pu y ajouter des fils. Ta femme aurait été aussi fort heureuse. Mais ne te préoccupe pas trop de tous ces problèmes ; prie bien ton Seigneur et offre moi des sacrifices. De cette façon, tu seras moins deshérité que cet homme qui se moque de toi, parce que tu n'as que des filles. — C'est parfait, mais qui est cet Allah qui parle « si gentiment » au mari de Khadidja? Depuis treize siècles, aucun coranisant n'a jamais répondu à cette question.

Que nos lecteurs, une fois désintoxiqués de toutes ces folies, se reportent aux trois versets de la sourate CVIII, que nous avons reproduits plus haut : Le rabbin rappelle à Mohammed les bienfaits qu'il a reçus de Yahwé et il l'invite à prier et à offrir des sacrifices au Dieu Unique et Tout-Puissant. Le rabbin nous fait ici encore penser à Moïse : « Pharaon répondit à Moïse et à Aaron : Qui est Yahwé, à qui je devrais obéir en laissant partir Israël ? J'ignore tout de Yahwé ! Quant à Israël, je ne permettrai pas qu'il s'en aille ! « Ils dirent : « Le Dieu des Hébreux nous a rencontrés. Accorde-nous d'aller à trois jours de marche dans le désert pour y sacrifier à Yahwé notre Dieu ». (1) Mohammed, désormais, en abandonnant les idoles et par ta conversion à Yahwé, tu fais partie du Peuple Elu. C'est pour toi le suprême bonheur sur cette terre. Les vrais déshérités, ce sont tes détracteurs. Ton Seigneur, mon fils, est le vrai Dieu, celui qui ne trompe jamais, le Dieu Unique et Tout-Puissant. Que Yahwé bénisse ta tribu, les Qoraïch. Qu'Il leur donne paix et concorde pour leurs caravanes de l'hiver et de l'été. Qu'ils viennent tous, avec toi, dans notre synagogue pour y adorer le Seigneur, car c'est Lui qui les préserve de la faim et qui les garde de la peur. (2)

(1) Exode V, 2-3 ; voir aussi *ibid.*, 8 ; VII, 16 ; VIII, 1, 8, 20, 25.

(2) Sour. CVI, 1-5. Nous passons sur toutes les divagations écrites par les coranisants sur cette sourate dont voici le texte exact d'après la traduction de BLACHÈRE, *op. cit.*, p. 12-13 : « Pour l'entente des Qoraïch, de leur entente (*dans*) la caravane d'hiver et d'été. Qu'ils adorent le Seigneur de ce Temple, qui les a munis contre la faim, et mis à

La sourate CV dont nous avons parlé plus haut, à propos de la date de naissance de Mohammed, suppose, elle aussi, la conversion de ce dernier au judaïsme : N'as-tu point vu comment *ton Seigneur* a traité les hommes de l'Eléphant ?... *Ton Seigneur* fit comme feuillage dévoré (1) Ici encore, comme toujours et partout, c'est le rabbin qui parle. Il s'adresse à Mohammed et cherche évidemment à mettre en relief la Toute-Puissance de Yahwé, le Dieu d'Israël, devenu désormais le Seigneur de Mohammed. (2) N'oublie jamais, mon fils, que Yahwé, ton Dieu est toujours victorieux. Avertis tes compatriotes de cette vérité capitale pour le salut éternel.

f) Mohammed avertisseur, mais rien qu'avertisseur. — Etre avertisseur, ce n'est pas une fonction mineure, comme on l'a dit souvent. C'est une dignité très grande, qui résulte d'un choix du Dieu Tout-Puissant. Noé, qui a reçu de la part de Yahwé des bienfaits tellement remarquables que la Bible en a conservé le souvenir explicite, Noé qui avait reçu la mission d'annoncer aux incroyants la crainte du Seigneur, Noé, l'apôtre fidèle, est présenté lui aussi par le rabbin en qualité d'avertisseur : « Je ne suis qu'un avertisseur qui vous annonce clairement l'existence d'un Dieu Unique. (3) Mais n'étant qu'avertisseur, il était cependant avertisseur : « Cherchez donc refuge en Yahwé. En vérité, je suis pour vous, de Sa part, un clair avertisseur. N'adjoignez à Yahwé aucune autre divinité. Je suis pour vous, de Sa part, un clair avertisseur ». (4) C'est toujours de la part de Yahwé, qu'un humain mortel reçoit les fonctions d'avertir. Avertir, c'est une mission qui suppose la réception d'un message remis directement ou indirectement par Yahwé. C'est du Dieu Tout-Puissant que Noé reçut la mission d'annoncer à son peuple l'Unité du Dieu Créateur. (5) Par Noé, Abraham, Moïse, les grands Patriarches et les Prophètes d'Israël, c'est tout le peuple juif qui a reçu communication de ce message d'Unité ; il l'a reçu avec la mission de l'annoncer à toute l'humanité et c'est d'après l'accueil fait à ce message que les hommes se divisent en croyants et incroyants, en bons et réprouvés. La grande règle de morale qui domine tous les préceptes est que le salut n'est assuré qu'aux seuls hommes qui croient aux avertisseurs de la Vérité, uniquement choisis dans le peuple juif qui est le peuple de Dieu. Tous les apôtres d'Israël ont été des avertisseurs ! Moi-même qui t'instruis, Mohammed, je suis un avertisseur. (6) Et toi, mon fils, tu es

l'abri d'une crainte. » Nous avons dans ces 5 versets un véritable tableau de la vie mecquoise à l'époque de Mohammed. La Mecque est la grande ville commerciale de l'Arabie ; c'est à La Mecque que s'organisent deux fois par an les grandes caravanes qui partent pour le Yémen ou pour Bosra de Syrie et tout ce trafic est entre les mains des Qoraïch, tribu à laquelle appartient la famille de Mohammed.

(1) Sour. CV, 1, 5. Le rabbin raconte aux v. 3-4 que des oiseaux, par vol, leur lançaient des *pierres d'argile*, de même que les émissaires qui se présentèrent à Abraham avaient été envoyés « contre un peuple de pécheurs, afin de lancer contre eux des *blocs d'argile* », sour. LI, 33. On trouvera peut-être un jour que, dans la sourate CV, le rabbin fait tout simplement allusion à la destruction de Sodome et Gomorrhe.

(2) Le rabbin exalterait non point une victoire des adorateurs des dieux de la Ka'ba sur les chrétiens d'Ethiopie, mais une victoire israëlite sur des idolâtres, qui combattaient montés sur des éléphants.

(3) Sour. XXVI, 115.

(4) Sour. LI, 50-51.

(5) Voir plus loin, p. 240-246.

(6) Sour. XI, 2 : « N'adorez que Yahwé ! Je suis pour vous, de Sa part, un Avertis-

aussi un avertisseur, comme l'ont été les grands parmi les grands d'Israël et comme je le suis moi-même : « Avertis, toi. L'avertissement profitera au moins aux croyants ». (1) Dis-leur, à tes compatriotes : « Je suis un avertisseur avisé » : (2) mais « Je ne suis qu'un véritable avertisseur ». (3) Je vous avertis du message que j'ai reçu.

Mohammed, comprends-tu bien ta mission ? Tu as derrière toi, comme exemples et comme modèles, tous les apôtres que Yahwé a délégués auprès de leurs peuples pour les arracher à l'ignorance. Tu es maintenant de leur race. Tu marches dans leur sillage. Tu as été choisi pour être l'avertisseur de ton peuple. Les tribus arabes constituent maintenant ton champ d'action. Tu es leur chef. Tu es leur premier chef. Avant toi, on n'avait jamais vu un Arabe surgir à la lumière. Aucun d'eux ne s'était jamais soumis à Yahwé. Tu es le premier soumis, (4) le premier Arabe qui se soit placé sous la loi d'Israël, révélée par Yahwé sur le Mont Sinaï. Quel honneur pour toi, Mohammed, d'être le premier *Soumis*. Tu es le premier aussi, parmi les apôtres chargés de prêcher à ton peuple, cette Soumission au Dieu d'Israël. Mohammed, tu es le premier avertisseur, étant le premier Soumis. Avant toi, les Arabes n'avaient reçu aucun avertisseur. « La révélation de l'Ecriture, il n'y a sur ce point aucun doute, émane du Seigneur des Siècles. Diront-ils : « Il l'a forgée ». Non point ! Elle est la vérité émanant de ton Seigneur pour que tu avertisses un peuple, auquel, avant toi, n'est venu aucun Avertisseur ». (5) L'Ecriture, c'est-à-dire, le Coran hébreu, est une révélation faite à Moïse par Yahwé, créateur Tout-Puissant, Eternel, Dominateur des Siècles. On ne peut élever sur ce point aucune objection; et si on t'a fait connaître, Mohammed, cette révélation du Mont Sinaï, c'est pour que toi-même tu la fasses connaître à ton peuple. « Tu n'étais pas (Mohammed) sur le flanc du Mont Sinaï quand Nous (interpellâmes) Moïse. Mais par une grâce de ton Seigneur, tu en as reçu connaissance pour avertir un peuple auquel n'était venu nul avertisseur avant toi ». (6) C'est toi, Mohammed, qui as reçu, le premier, la grande mission de chasser les idoles de la Ka'ba, de faire connaître à tes compatriotes la Révélation du Mont Sinaï et de les amener au culte du seul et unique vrai Dieu, le Dieu d'Israël.

Reprenons en mains le « Coran », dans l'ordre chronologique fixé par Nöldeke ; même si cet ordre n'est point parfait et reste, en beaucoup de cas, sujet à révision, il nous fournira cependant occasion de remarques importantes. Nous constaterons tout d'abord que dans aucune sourate antérieure à la sourate LXXX, dans laquelle le rabbin parle pour la première fois d'une façon explicite des Anciennes Feuilles de Moïse, il n'est question d'un Mohammed avertisseur. Le contraire nous surprendrait. Mohammed ne peut devenir avertisseur

seur et un Annonciateur. » Le v. 51 de la sourate LI que nous avons appliqué à Noé (voir page précédente, n. 4) pourrait s'entendre du rabbin lui-même ; ce dernier texte en tout cas ne peut s'appliquer à Mohammed auquel s'adresse le rabbin immédiatement après LI, 55 : « Avertis, car l'avertissement est utile aux croyants ».

(1) Sour. LI, 55.

(2) Sour. XV, 89.

(3) Sour. XXXVIII, 70.

(4) Nous verrons plus loin, liv. IV, que le rabbin considère les chrétiens comme des juifs renégats, par conséquent des Insoumis.

(5) Sour. XXXII, 2.

(6) Sour. XXVIII, 46.

nad'ir qu'après avoir reçu mission d'annoncer un message et, ce message, il ne le recevra que du rabbin, après la sourate LXXX. Mohammed ne deviendra avertisseur, qu'à l'époque où il recevra, après sa conversion, l'ordre de prêcher. *Avertir*, c'est proprement la fonction apostolique de Mohammed, fonction bien précisée par le rabbin. Il y a donc synchronisme entre conversion, devenir apôtre et devenir avertisseur. Et c'est après la sourate LXXX que Mohammed reçoit de son instructeur juif la mission de prêcher la religion d'Israël. C'est dans les sourates LXXIII, LXXXIV, LXXIV, LXXIX, LI, LII, appartenant toutes à la première période mecquoise, que nous trouvons les premières allusions à l'activité apostolique de Mohammed. Avant la sourate LXXX, le rabbin emploie bien le terme *avertissement :* « Prenez garde ! Par la lumière ! Par la nuit quand elle recule ! Par l'aube quand elle point ! (La Sâqar) est un des plus grands tourments (donné) en avertissement aux Mortels ». (1) Mais on ne trouvera jamais, — et pour la raison que nous avons dite — l'expression *avertisseur*. C'est dans la sourate LXXXIV que le rabbin applique ce terme à Mohammed : « Avertis-les, *Fabachchirhom* de la bonne nouvelle d'un châtiment cruel ». (2) Par la suite, c'est toujours par ce terme que le rabbin définira la mission de son élève et disciple. Les Mecquois ne manqueront certainement pas de t'interroger sur l'heure du Jugement dernier. Tu n'en sais rien, Mohammed, et ta mission n'est pas de la connaître. « Toi, tu es seulement un Avertisseur pour ceux qui le craignent ». (3) C'est parce que Mohammed connaît maintenant le sort réservé aux croyants et aux incrédules, c'est parce qu'il sait que Yahwé anéantit les peuples, qui refusent d'écouter leurs apôtres, c'est parce qu'il a fait sa soumission au Dieu d'Israël, que le rabbin peut le lancer désormais dans l'action, en qualité de premier avertisseur auprès des tribus arabes.

Dans notre chapitre consacré aux grandes bagarres mecquoises, nous verrons que le message annoncé par Mohammed aux Arabes, sur l'ordre du rabbin, variera selon les circonstances : d'une façon générale, nous constatons que le message de Mohammed suit la même courbe que les enseignements

(1) Sour. LXXIV, 35-39. (Voir aussi LXXX, 11. Naturellement, d'après MONTET, *op. cit.*, p. 799, n. 9, cet avertissement viendrait de Mohammed. Après la sourate LXXX, le rabbin emploiera aussi très souvent ce terme, sour. LXXIII, 15-19 ; LXXIV, 54 (*tedkira* signifie dans le Coran arabe, ressouvenance ou admonition. L'avertisseur est celui qui rappelle) ; LXIX, 48 : « En vérité, c'est là un Avertissement pour ceux qui craignent Yahwé » ; voir aussi parmi les sourates de la seconde et troisième période mecquoise, sour. XLIV, 2. Yahwé est nommé ici comme le premier avertisseur communiquant l'Ecriture à Moïse ; LXXVI, 29 : « En vérité, ceci est un Avertissement = un Rappel (*tadkira*) ; XXI, 10 ; XVIII, 2).

(2) Sour. LXXXIV, 24. Le rabbin parle ici avec ironie, comme d'ailleurs il le fait souvent. L'instructeur de Mohammed n'était pas dépourvu d'humour.

(3) Sour. LIII, 57 : « Hādha nadhırun min al nodhori l-oulä = celui-ci est un avertisseur du nombre des avertisseurs précédents ». (*Nodhor*, substantif pluriel de *nadhir*). Soyouti explique ce texte de la façon suivante : celui-ci, c'est-à-dire Mohammed, est un avertisseur de la lignée des avertisseurs ; par conséquent prophète semblable aux Prophètes antérieurs. Mohammed, le Prophète, a été envoyé aux Arabes comme les autres Prophètes ont été envoyés auprès de leurs propres peuples » !! ; voir aussi sour. LXXIX, 45 : « Innamā anta mondhiro man yakhshahā = tu ne fais qu'avertir quiconque la redoute », c'est-à-dire ton avertissement ne profitera qu'à ceux qui redoutent l'heure : *Moundhir* est un participe actif de la même racine que *nadhir* ; sour. XCII, 16 ; XI, 15, 33.

du rabbin. Le contraire serait inconcevable. Mohammed ne sera jamais, à La Mecque, que l'écho de son Maître. A l'instar du rabbin, Mohammed commencera par avertir ses compatriotes des Fins dernières. (1) Par la suite, nous le verrons intervenir — toujours guidé par le rabbin — dans les grandes luttes monothéistes : « Dis-(leur, Mohammed) : «Je ne suis qu'un Avertisseur. Il n'est de Divinité que Yahwé, l'Unique, l'Invincible, Seigneur des Cieux et de la Terre et de ce qui est entre eux, le Puissant, le Pardonneur ». (2) Après la sourate XX, le message de Mohammed embrassera encore de nouveaux horizons. Cette sourate XX est aussi capitale dans le Coran que la sourate LXXX. Jusqu'à la sourate XX, à chaque fois qu'il est question du Coran, dans le Coran arabe, c'est au Coran hébreu que le rabbin fait allusion. La sourate XX nous met pour la première fois en présence d'un Coran arabe qui ne sera qu'une adaptation faite par le rabbin du Coran hébreu. A partir de l'existence du Coran arabe, même à l'état embryonnaire, Mohammed recevra l'ordre de son auteur d'avertir les Mecquois de la divinité de ce Livre qui est lui-même un avertissement : (3) « En vérité, nous avons rendu facile dans ta langue (arabe) (le Coran hébreu), afin que tu en fasses l'heureuse annonce à ceux qui sont pieux et que tu en avertisses les gens hostiles ». (4)

Le message de Mohammed variera donc selon les circonstances, c'est-à-dire suivant les grandes lignes du plan apostolique du rabbin. Jamais, Mohammed, converti au judaïsme, n'aura l'initiative de son action. Il ne sera qu'un avertisseur (5) aux ordres d'un juif, un *répétiteur* qui *répètera* les leçons que lui donne son maître juif sur l'A. T., avec la mission de les *répéter* à ses compatriotes arabes.

La prédication juive de Mohammed suscitera évidemment l'étonnement des Mecquois, stupéfaits de voir le mari de Khadidja prendre fait et cause pour la religion d'Israël : « Ils se sont étonnés », dit le rabbin, « que soit venu à eux un Avertisseur issu d'eux. Les Infidèles ont dit : « Voici une chose étrange ! ». (6) « N'est-ce pas pour les hommes (de La Mecque) que nous avons révélé à un homme (issu) d'eux : « Avertis les hommes et annonce à ceux qui croient qu'ils auront, auprès de leur Seigneur, le mérite antérieur de la croyance ! » Les Infidèles ont dit : « En vérité, (cet homme) est certes un véritable magicien ». (7)

Mohammed, ton rôle est désormais bien défini : « Tu n'es qu'un Avertisseur. Nous t'avons envoyé, (Mohammed), (8) avec la vérité, en Annonciateur et Avertisseur. Il n'est aucune nation chez qui ne soit passé un Avertisseur ». (9) Les Mecquois avaient vraiment de sérieuses raisons de s'étonner ! Tant que Mohammed était resté célibataire, on n'avait qu'à se louer de lui :

(1) *Ibid.;* voir aussi LXXXVIII, 21. — Naturellement, Mohammed, par la suite, recevra à maintes reprises l'ordre d'annoncer cette partie du message mosaïque, sour. LXVII, 26.

(2) Sour. XXXVIII, 65-66 ; voir aussi *ibid.*, 70, etc. etc.

(3) Sour. XLIV, 2 ; XXI, 10 ; XLVI, 11.

(4) Sour. XIX, 97 ; voir aussi XXXVI, 1-5 ; XXV, 1 ; XXXII, 2 ; VII, 1.

(5) Sour. LXVII, 26 ; XVII, 106 ; XXXIV, 45 ; XXXV, 21.

(6) Sour. L, 2.

(7) Sour. X, 2.

(8) Et non point *Prophète*, comme le dit BLACHÈRE, *op. cit.*, t. III, p. 601.

(9) Sour. XXXV, 21-22.

il travaillait assidûment et avec succès ; jamais il n'avait fait mine de vouloir quitter les dieux de la Ka'ba. Il les invoquait même pour la pleine réussite de son travail, qui se confondait avec le travail de la cité. Mais depuis son mariage, quel changement ! Mohammed s'était mis à fréquenter les Juifs. Il avait pris des leçons de religion juive. Il s'était converti au Dieu d'Israël, le Dieu de ces étrangers détestés. Il priait maintenant comme les Juifs; sans aucune vergogne, on l'entendait vitupérer devant ses compatriotes ébahis sur l'inanité des idoles ancestrales, qu'il ridiculisait en public. Sur les racontars d'un juif, il prêchait sur la Toute-Puissance du Dieu d'un dénommé Moïse qu'aucun des adorateurs qui fréquentaient la Ka'ba ne connaissait ; il parlait aussi très souvent d'Abraham, complètement ignoré à cette époque des Arabes de La Mecque. Le rabbin avait eu la partie belle pour démontrer à son élève que les idoles n'étaient que des morceaux de pierre sans vue, sans ouïe, sans toucher, totalement impuissantes. Il n'y a qu'un seul Dieu qui soit capable de créer. C'est le Dieu des Juifs, le Dieu de la Genèse : « Au commencement, Dieu créa le Ciel et la Terre ». Et ce Dieu créateur est aussi un Dieu de justice. Il récompense ceux qui croient en Lui, à Ses signes, aux apôtres qu'Il envoie. Mais gare à ceux qui se refusent à se ranger sous sa Loi ! Mohammed écoute et il frémit. Il a peur et il reconnaît que le Dieu d'Israël est le seul Dieu, que les idoles n'ont pas de vie. Un jour, il récite sur l'ordre et la dictée de son maître un acte d'abjuration. Mohammed affirme publiquement et solennellement que parmi la multitude des divinités il n'existe qu'un seul Dieu capable de créer. Rabbi, je crois maintenant au Dieu d'Israël. Le rabbin n'est plus seul pour son apostolat arabe. Il est aidé par un Arabe! Les Mecquois, témoins de ces scènes, en sont outrés, scandalisés : jamais on n'avait vu un Arabe faire de la propagande pour la religion des Juifs.

Mohammed a l'enthousiasme des convertis. Et le rabbin lui-même est parfois obligé de freiner l'ardeur de son élève devenu son disciple et son collaborateur. Mohammed, dis ceci à ceux qui t'écoutent et qui se moquent de toi : « Je ne suis pas un innovateur parmi les apôtres. (1) Je ne sais ce qu'on fera ni de moi ni de vous. Je ne sais que ce qui m'a été révélé et ne suis qu'un Avertisseur sincère ». (2) Mohammed, as-tu bien compris ton rôle, le rôle que je t'ai enseigné pour notre action commune? Tu es un avertisseur. Ta mission, je te le répète, est d'avertir les Arabes, tes cotribules, de la religion d'Israël, de la Toute-Puissance de Yahwé. Tu es le premier avertisseur, parmi les Arabes, de l'ancienne vérité divine révélée par Yahwé lui-même au peuple choisi. Tu es l'avertisseur d'Israël. Ce n'est plus en ton nom que tu agis. Tu es un délégué et un porte-parole. Ton rôle consiste à répéter ce qui a été dit avant toi et qui n'est pas de toi. (3)

Parmi les fondateurs de religion, il n'y a aucune place pour Mohammed. Mohammed n'a rien innové. Il a *tout* reçu et ce sont les juifs qui lui ont *tout* donné, avec l'ordre de ne rien ajouter aux révélations antérieures de Yahwé. Jamais Mohammed n'a enrichi l'humanité de la moindre perspective nouvelle sur l'Eternel, l'Infini, l'Unicité de Dieu, les Fins dernières; jamais, Mohammed

(1) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. III, p. 657, note, explique : Je ne suis pas « un être exceptionnel rompant avec la nature humaine » !

(2) Sour. XLVI, 8.

(3) Sour. XLI, 43 ; sour. VI, 50 ; voir aussi XLIII, 42.

n'a donné la moindre impulsion nouvelle à l'âme humaine, dont il ignorait totalement le désir intime du divin. Comme avertisseur, tu n'as pas non plus de pouvoir ni sur les cœurs, ni sur les vivants, ni sur les morts. C'est à Dieu seul qu'est dévolue la Puissance : « Les morts ne sauraient être égalés aux vivants. Yahwé fait entendre qui Il veut, mais (toi) tu ne peux faire entendre ceux qui sont dans les tombeaux. Tu n'es qu'un Avertisseur ». (1) Yahwé a parlé aux hommes, il y a des siècles et des siècles. Il a parlé à Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, David, Salomon. Il leur a fait connaître des vérités qu'aucune intelligence humaine n'aurait pu découvrir. Mais depuis nos Prophètes — et Jésus était parmi les Prophètes d'Israël — Yahwé n'est jamais plus entré en communication directe avec l'humanité : « Il n'a pas été donné à un mortel que Yahwé lui parle, sinon par révélation, ou de derrière un voile, ou par l'envoi d'un apôtre qui révèle avec sa permission ce qu'Il veut ». (2) C'est ainsi que je t'ai révélé, mon fils, les histoires merveilleuses de la Bible : « Tu ne les connaissais pas, ni toi, ni ton peuple. (3) La religion que je t'ai révélée, c'est celle qui avait été établie pour Noé, pour Abraham, pour Moïse et aussi pour Jésus dont les sectes se sont emparé ». (4) Ton inspirateur, c'est moi ; c'est moi, mon fils, qui t'ai révélé ce que tu ne connaissais pas ; c'est moi qui t'ai raconté, d'après nos Livres Saints et nos pieux commentateurs, les histoires de Noé, d'Abraham, de Joseph, de Moïse ; c'est moi qui t'ai fait frissonner en te représentant les tourments de l'Enfer, et tressaillir de joie devant les plaisirs du Paradis. Ton inspirateur, Mohammed, tu le sais bien, c'est moi, ton rabbin, et tu n'as qu'à répéter les leçons que je t'enseigne. Ces leçons viennent de Yahwé, puisque je les puise dans nos Livres Saints, inspirés par Lui.

Dans l'histoire religieuse de l'humanité, il n'y eut jamais qu'une seule révélation faite par Yahwé à Moïse sur le Mont Sinaï. Tu n'as pas, Mohammed, à chercher de nouvelles lumières, ni un autre champ d'action. Il n'y a qu'une vérité : c'est la vérité de nos Saints Livres.

L'Islam, comme religion spécifique, est un mythe. Son nom véritable et originel est JUDAISME. Ton rôle, Mohammed est de rappeler le nom de ton Seigneur, de te dévouer complètement à Lui. (5) Mais cependant ne dépasse pas les bornes, tu n'es qu'un avertisseur de la religion d'Israël. (6)

(1) Sour. XXXV, 21 ; XXVII, 83 ; X, 99-100.
(2) Sour. XLII, 50-61.
(3) Sour. XI, 51.
(4) Sour. XLII, 11.
(5) Sour. LXXIII, 8. Cette sourate est composée de textes appartenant à différentes périodes. Le groupe de versets auquel appartient le v. 8 cadre bien avec les événements de la fin de la première période mecquoise.

(6) Sour. XXV, 57-58 : « Ils adorent, en dehors d'Allah, ce qui ne leur est ni utile ni nuisible. L'infidèle est un auxiliaire (du Démon) contre son Seigneur. Nous ne t'avons envoyé que comme Annonciateur et Avertisseur ». On aurait tort de croire que le rabbin pour établir à La Mecque la religion juive, n'eut qu'à lutter contre les idolâtres. Ses principaux adversaires furent sans aucun doute les Chrétiens, ces juifs rénégats. Comme les Juifs, ils adorent bien Allah, c'est-à-dire Yahwé, le Dieu qui sur le Mont Sinaï s'est révélé à Moïse. Mais en dehors d'Allah, ils invoquent aussi des êtres qui n'ont aucune puissance, c'est-à-dire la Vierge et les Saints, qui obscurcissent la révélation faite à Moïse sur l'Unicité divine. Ces chrétiens sont de véritables infidèles, pire et plus dangereux que les idolâtres. Mohammed tu n'as rien à faire avec eux ; tu n'as pas à entrer dans leurs discussions et leurs querelles. Tu n'as qu'à prêcher purement et simplement la religion de l'A. T.

CONCLUSION

Au début du VII^e siècle, la Mecque est devenue un centre très animé. (1) Les places et les faubourgs sont encombrés de chameaux et de chamelons. Les chameaux, qui tout à l'heure étaient ensevelis sous une montagne de marchandises, ont été délestés de leurs fardeaux. Un jarret ligoté pour éviter toute fuite, ces animaux baraquent le jour, abrités par un mince filet d'ombre. La nuit, on les voit accroupis près d'un feu de brindilles. Leurs conducteurs nomades, eux aussi accroupis, et enveloppés dans leur ample burnous, forment cercle, laissant tomber à longs intervalles des paroles brèves, à peine perceptibles. Parfois leur voix s'élève, rendue plus sonore par le silence de la nuit. C'est l'heure des gages pour les marchés du lendemain. On croirait assister à une représentation de l'époque patriarcale, représentations telles qu'on peut les voir encore aujourd'hui sur les marchés orientaux, et même sur la place centrale de Ghardaia et près des remparts de Fès.

Aux premières heures du jour, la vie va renaître, l'animation va s'amplifier jusqu'à devenir houleuse. Les caravanes, celles qui arrivent et celles qui partent, donnent à La Mecque son véritable aspect de foire. On s'interpelle, on vocifère. C'est la Bourse. Dans cet amalgame de tribus et de nations les plus hétéroclites, des poètes à gages font office de publicité. Leurs contes amusent et on les croit. Ces Arabes incultes sont les hommes les plus crédules qu'on puisse trouver. Au milieu d'eux, les poètes sont rois. On les croit, mais on les craint aussi. On craint les traits qu'ils savent décocher avec adresse et qui tuent des réputations, à la façon d'un serpent qui glisse dans les parties vulnérables son dard venimeux et mortel. Ces poètes ont réputation de sorciers, dont l'âme mystérieuse et insondable est habitée par les djenoun. On se raconte aussi tous les potins du pays. Mohammed est sur la sellette. Les anciens l'avaient connu traînaillant dans les rues ; un de ses oncles, pour l'enlever à l'oisiveté, l'avait emmené avec lui dans ses caravanes. Le jeune garçon avait vu du pays. Très vite, il s'était débrouillé et quand une réputation a pris corps, elle s'amplifie rapidement et d'une façon démesurée. Une riche veuve, qui avait besoin d'un homme le demande en mariage ! Des enfants, malheureusement des filles, viennent coup sur coup égayer le foyer. Mais dans ce ménage dépareillé, Mohammed qui n'avait rien apporté à sa femme, n'eut jamais qu'un rôle subalterne. A cette époque, le mari de Khadidja n'a d'autre ambition, d'autre souci que de réussir dans les affaires. Le problème religieux ne s'est jamais posé à son esprit. Il ne connaît que les dieux et les déesses de la Ka'ba.

Mais voici qu'un juif se met à prêcher sur la religion d'Israël. De cette religion, Mohammed ne connaît rien. Il ignore tout du monothéisme, de la révélation du Mont Sinaï, il ne connaît aucun patriarche de l'A. T. Entre Mohammed et le judaïsme, on ne saisit encore aucun contact. Le mari de Khadidja cependant commence à s'intéresser aux prédications du rabbin. Il

(1) Sour. XLII, 11.

va les entendre, après accord préalable avec sa femme, ce qui nous permet de conjecturer avec une quasi-certitude que Madame Mohammed était juive et qu'elle même poussa son mari — qui avait de bonnes raisons d'être apparemment docile — vers le rabbin de La Mecque. Au début de son mariage, Mohammed n'était encore qu'un polythéiste, comme l'un quelconque des Mecquois. Les commentateurs du Coran ont négligé cette vérité primordiale et fondamentale. Leur faute est de n'avoir tenu aucun compte de l'ordre chronologique des sourates, du développement interne de l'Islam, d'avoir au contraire placé toutes les sourates sur un plan uniforme, d'avoir interprété les sourates du début par les sourates postérieures et finales et d'avoir ainsi forgé un amalgame qui n'a absolument plus rien d'historique. Il leur a manqué et il leur manque l'ascèse intellectuelle pratique qui consiste à marcher pas à pas, à ne pas empiéter sur l'avenir pour expliquer le présent. Même les plus avertis ne savent pas éviter cet écueil du pêle-mêle. Nous en avons un exemple frappant dans l'ouvrage de Jean Abd-el-Jalil, *Aspects intérieurs de l'Islam.* (1) A juste titre, l'auteur remarque que « si l'on suit la chronologie de Nöldeke qui, sans éliminer toutes les difficultés, oriente mieux que tout autre la recherche de l'esprit, on peut discerner ces deux tendances (mecquoise et médinoise) et contempler le déploiement de la doctrine. Elles ne s'affirment pas en même temps et au même degré dès le début, et elles ne s'excluent jamais l'une l'autre ». (2) Mais aussitôt après cette déclaration de principe, Abd-el-Jalil, ne se souciant plus de maintenir sa monture, galope à travers le Coran, sans aucun respect des grandes avenues. C'est une véritable fantasia, dans laquelle l'éminent cavalier effleure tout ce qu'il rencontre, ne nous laissant qu'une image floue et fausse d'un Islam que cependant il devrait bien connaître. En définitive, dans ses travaux toujours tendancieux, Abd-el-Jalil ne nous présente pas l'Islam tel qu'il est, mais l'Islam tel qu'il devrait être ou plus exactement tel que l'auteur voudrait le voir réalisé. Qu'il est donc difficile de maintenir son intelligence dans les limites du texte !

Le rabbin continue à palabrer. Il fait des serments qui émerveillent par leur puissance et leur grandeur. Quelle langue parle-t-il ? Il parle arabe, mais un arabe dans lequel on retrouve des réminiscences hébraïques et araméennes. Et ce juif connaît parfaitement les Ecritures. On ne peut le comprendre pleinement que si l'on connaît l'Ancien Testament. Ses paroles sont remplies de souvenirs bibliques ; sa doctrine n'est que biblique. Son Dieu est Créateur, le Créateur du Soleil et de la Lune, du mâle et de la femelle ; Dieu unique et provident. Il veille sur ses créatures ; c'est un Dieu qui ressuscite, récompense et punit. On ne peut l'approcher qu'avec respect, une crainte révérentielle. Les croyants sont des craignants-Dieu. On l'appelle Yahwé. Il a parlé à Moïse sur le Mont Sinaï. Ses paroles qui font Loi ont été recueillies, mises par écrit. Yahwé lui-même est l'auteur du Livre de Moïse, du Coran hébreu, le seul Coran qui existera jamais.

L'auditoire arabe se dresse contre ce juif. On l'insulte et on le traite de menteur. Il proteste et menace ; je suis l'envoyé de Yahwé, le Prophète délégué auprès de vous, pour vous amener vers notre Dieu. Si vous m'obéissez et si

(1) Editions du Seuil, Paris, 1949.
(2) *Op. cit.*, p. 24.

vous croyez à mon message, vous serez sauvés, si, au contraire, vous ne voulez pas me suivre, c'est le Feu éternel qui vous attend. Yahwé punit terriblement les infidèles qui ne veulent pas se ranger sous sa Loi. Votre salut n'est que dans la religion d'Israël.

Un gros travail s'accomplit dans l'esprit de Mohammed. Il écoute le rabbin. Il écoute aussi Khadidja. C'est vrai, les idoles de la Ka'ba ne valent rien, ne sont utiles à rien ! Mais s'il les abandonne, il deviendra la risée de toute La Mecque. Bien plus, on le méprisera ; il sera la honte de la ville : jamais, en effet, on n'a vu un Arabe à la remorque d'un juif ! Et Mohammed est déjà engagé sur la voie du judaïsme. S'il refuse désormais d'avancer plus avant, de s'engager totalement dans la religion d'Israël, il risque de faire du puissant rabbin, son pire ennemi. Il y a plus. Que fera Khadidja? Il faut tout craindre de cette femme. Le couple ne peut pas suivre deux chemins différents : le chemin de la Synagogue et le chemin de la Ka'ba. La vie du ménage n'est plus possible que par la conversion de Mohammed à la religion de Moïse. Rabbi, je crois désormais à Yahwé, le Dieu des Juifs.

LIVRE II

LES GRANDS ENSEIGNEMENTS DU RABBIN A MOHAMMED

PROPOS HORS D'HUMILITÉ

Dans ce deuxième livre, le lecteur pourra prendre conscience des grands enseignements du rabbin, enseignements qui constituent bien plutôt des sujets de méditation que des leçons proprement didactiques. Le rabbin trouvait en face de lui un Panthéon arabe qui n'avait ni l'antiquité, ni la grandeur religieuse, ni la magnificence artistique des Panthéons égyptiens de l'époque pharaonique. Le Panthéon mecquois était minime dans ses dimensions, minime aussi dans ses aspirations religieuses. C'était un Panthéon de clans, de tribus ; les nomades venaient en passant jeter une pierre de plus dans ce bric-à-brac de cailloux amoncelés autour de la pierre noire, un fétiche. Dans ce fouillis, il n'y a point d'âme et parce qu'il n'y a pas d'âme, il n'y a pas d'art. Il existe aussi à La Mecque une église chrétienne. Pour le rabbin, c'est un scandale. On y adore un soi-disant fils de Dieu. Or, Yahwé n'a pas de fils. La révélation faite à Moïse sur le Mont Sinaï est catégorique sur ce point. L'Islam, que nous allons saisir dans sa source, ne constitue pas une évolution religieuse à partir du Panthéon arabe et de l'Eglise chrétienne. En violente opposition avec ces deux centres religieux, l'Islam n'est qu'une brutale implantation du judaïsme en milieu mecquois et ceci par le fait unique d'un rabbin dont nous allons entendre les grandioses leçons sur le mode de l'Ancien Testament.

LIVRE II

LES GRANDS ENSEIGNEMENTS DU RABBIN A MOHAMMED

A. — LES PERSONNAGES BIBLIQUES DANS L'ENSEIGNEMENT DU RABBIN

Mohammed est désormais assis dans le judaïsme. Il s'est véritablement converti au Dieu d'Israël, que le rabbin de la Mecque lui a révélé. Mais le travail de ce rabbin ne s'achève pas avec la conversion du mari de Khadidja. Cette conversion n'était au fond qu'une démarche préliminaire. Le but définitif du rabbin est d'utiliser Mohammed, un Mohammed converti, pour l'expansion en Arabie de la religion juive. Pour atteindre le but qu'il s'est fixé, le rabbin doit maintenant former l'esprit religieux de son néophyte, l'instruire en profondeur dans l'histoire d'Israël, histoire qui se confond avec le triomphe de Yahwé sur les idolâtres. Comme nous allons le voir, cet enseignement du rabbin n'a rien de livresque ni de purement méthodique. Ce n'est pas non plus un enseignement théorique, mais un enseignement dicté par les circonstances et modelé pour ainsi dire sur les réactions des auditeurs. Chaque sourate est présentée comme une page d'histoire et une tranche de vie. Il est essentiel de s'en souvenir dans l'exposé qui va suivre.

Nous avons vu dans les pages précédentes qu'il était absolument nécessaire pour comprendre le Coran de la période mecquoise de se référer constamment à l'A. T., sous peine de n'y rien comprendre. On peut dire que chaque récit du rabbin est imprégné de théologie et de réminiscences bibliques. Alors que Mohammed était encore polythéiste et qu'il ignorait tout de l'A. T., nous voyons apparaître dans les sourates les noms de Pharaon (1) et de Noé ; (2) c'était sans aucun doute la première fois que les Mecquois entendaient parler de ces personnages. Et déjà, le rabbin avait donné ses références. C'est dans un Livre qu'il avait appris, disait-il, l'existence de ces personnages :

> (Ceci est écrit) dans des Feuilles vénérées. (3)
>
> En vérité, cela se trouve dans les Premières Feuilles,
> Les Feuilles d'Abraham et de Moïse. (4)
>
> C'est le glorieux Coran
> Sur une table gardée. (5)

(1) Sour. LXXXV, 18 ; LXXIII, 15-16 ; LXXXIX, 9 ; LXIX, 9.
(2) Sour. LIII, 53.
(3) Sour. LXXX, 13.
(4) Sour. LXXXVII, 18-19.
(5) Sour. LXXXV, 21-22.

N'a-t-il pas été avisé par ce qui est dans les Feuilles de Moïse
Et d'Abraham qui fut très fidèle (1)

Le rabbin renvoie donc ses auditeurs à un Livre ancien, qu'il désigne sous le nom de « Livre de Moïse et d'Abraham », c'est-à-dire au Pentateuque, qu'il appelle le Livre, le Coran et c'est ce Coran que Mohammed apprendra désormais à réciter par cœur, sous la direction du rabbin.

Nous t'apprendrons à réciter et tu n'oublieras pas. (2)

Jusqu'ici le rabbin, tout en indiquant clairement sa source d'information : le Coran hébreu, n'a fait encore qu'évoquer en passant l'histoire de Pharaon et de Noé. Mais à partir de la sourate LI, c'est un flot de citations à tel point que l'enseignement rabbinique devient une simple démarcation du Pentateuque.
C'est avec la sourate LI, en effet, que commencent ces grandes citations du Pentateuque. Déjà dans cette sourate, sur 60 versets, 22 sont consacrés à Abraham, à Moïse, Noé, aux Adites et Thamoudéens.

I

ABRAHAM (3)

1. — ABRAHAM DANS LA SOURATE LI :

a) Lecture du texte :

24. Est-ce que t'est parvenu le récit des hôtes honorés d'Abraham ?
25. Quand ils entrèrent chez lui, ils lui dirent : « Salut ! » et il répondit : « Salut ! (Vous êtes) des gens inconnus ! »
26. Et il alla trouver sa femme et il apporta un veau gras.
27. Il le leur présenta et dit : « Ne mangerez-vous point ! »
28. Il éprouvait devant eux une crainte. « N'aie pas peur » lui dirent-ils, et ils lui annoncèrent *la naissance* d'un fils sage.
29. La femme d'Abraham se mit alors à crier : elle se frappa le visage et dit : « Je suis une vieille femme stérile ! »
30. « Ainsi a parlé ton Seigneur » (4) reprirent-ils. « Il est le Sage et l'Omniscient ».

31. Quel objet vous amena, ô Envoyés ! » demanda Abraham.
32. Nous avons été envoyés contre un peuple de pécheurs », répliquèrent-ils.
33. « Afin de lancer contre eux des blocs d'argile, (5)
34. Marqués auprès de ton Seigneur, pour les impies.

(1) Sour. LIII, 37-38.
(2) Sour. LXXXVII, 6.
(3) Nous suivons l'ordre de la sourate LI.
(4) Ce serait un véritable anachronisme de désigner Dieu par le terme de Yahwé à la période d'Abraham.
(5) La même image se retrouve dans la sour. CV, 4 ; voir plus haut, p. 172, n. 1.

35. Nous avons fait sortir ceux des croyants qui se trouvaient dans cette ville
36. Nous n'y avons trouvé qu'une seule demeure de Soumis à Dieu. »
37. Et nous avons laissé, en cette cité, un signe pour ceux qui craignent le Tourment cruel. (1)

Le récit que nous venons de rapporter se divise en deux parties que nous avons séparées par un intervalle. La première partie raconte la visite d'étrangers à Abraham venus pour annoncer à Sara qu'elle enfanterait un fils, malgré son âge avancé. (2) Dans la seconde partie, on mentionne en bref la destruction de Sodome où les envoyés ne trouvèrent qu'une seule demeure de fidèles, (3) de résignés à la volonté de Dieu — *mi nal moslimīn* (v. 36) (4).

b) Ces deux récits sont extraits de la Genèse XVIII, 2-15 ; 16-33 et XIX, 1-29. Il est stupéfiant que Blachère qui note si scrupuleusement les rimes des sourates et les historiettes des commentateurs, n'ait pas jugé utile de mentionner cette source originale dans sa traduction de la sourate LI. (5)

Non seulement le narrateur du « Coran », connaît l'Exode, mais encore un passage du Midrasch *Genèse-Rabhah*, XVIII, 16. Dans l'Exode, les trois messagers envoyés auprès d'Abraham mangent ce que leur offre Abraham (Exode XVIII, 5, 8). A Sodome, les deux envoyés hésitent à séjourner dans la ville, mais acceptent de prendre la nourriture préparée par Lot (Ex., XIX, 3). Par contre, dans le « Coran », les messagers font quelque difficulté pour manger la nourriture qui leur est offerte et Abraham leur dit : « Ne mangerez-vous point ? » (6)

Cette hésitation des trois envoyés est également rapportée dans une autre sourate : « Nos émissaires apportèrent la bonne nouvelle à Abraham et dirent : « Salut ». Il répondit : « Salut » et il ne tarda pas à apporter un veau rôti. (7) Veau tendre et bon, (8) veau gras, (9) veau rôti, (10) le menu du « Coran » ne change pas. Il est conforme au menu établi par Abraham dans l'Exode. Mais pourquoi Abraham a-t-il peur? Parce qu'il s'est aperçu que ses hôtes hésitaient

(1) Sour. LI, 24-37.
(2) Sur l'annonce de la naissance d'un fils, voir aussi XXXVII, 112-113 : « Nous lui annonçâmes la venue d'Isaac, prophète parmi les Saints. Nous le bénîmes, lui (Abraham) et Isaac » ; XI, 74 : «Nous lui annonçâmes la naissance d'Isaac et après Isaac, de Jacob » ; cette annonce fut suivie de la naissance elle-même, voir XIX, 50 : « Nous lui donnâmes Isaac et de chacun d'eux (Abraham et Isaac) nous fîmes un Prophète » ; XXI, 72 : « Nous lui accordâmes Isaac et Jacob, comme surcroît et de tous, nous fîmes des Saints » ; XI, 84 : « Et nous avons accordé à Abraham, Isaac et Jacob ».
(3) Genèse XIX.
(4) Il est important de noter que le terme *Musulmans, Soumis à Dieu*, est employé ici pour la première fois pour désigner les craignants-Dieu. Nous reviendrons ailleurs sur cette considération. Voir aussi XXXVII, 103, malgré les efforts des coranisants pour détourner le texte de son véritable sens.
(5) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 137.
(6) Sour. LI, 27.
(7) Sour. XI, 72. Dans cette sourate qu'il classe 77e (nous ne savons pour quelles raisons), Blachère se réfère cette fois à la Genèse.
(8) Exode, XVIII, 7.
(9) Sour. LI, 26.
(10) Sour. XI, 73.

à manger. Ne rien accepter dans ces conditions, ce n'est pas seulement une grave incorrection, c'est aussi le signe d'intentions malveillantes. On conçoit qu'Abraham ait éprouvé quelque crainte devant les hésitations des Envoyés et qu'il leur ait posé la question : « Ne mangerez-vous point ? ». Or, aucune réflexion de la Genèse, XVIII, 2-15, ne pouvait prêter à pareille interprétation. Les hôtes d'Abraham n'hésitèrent pas à manger. Mais arrivés chez Lot, ces mêmes hôtes refusèrent cette fois la nourriture qu'on leur offrait et il fallut toute l'insistance de Lot pour les décider à prolonger leur séjour et à manger : « Voici, mes Seigneurs, entrez, je vous prie, chez votre serviteur pour y passer la nuit ; lavez vos pieds ; vous vous lèverez de bon matin et vous poursuivrez votre route ». Ils répondirent : « Non, nous passerons la nuit sur la place ». Mais Lot leur fit tant d'insistances qu'ils vinrent chez lui et entrèrent dans sa maison. Il leur prépara un festin et fit cuire des pains sans levain ; et ils mangèrent ». (1) Dans la Bible, les Envoyés hésitent donc à manger chez Lot. Mais Lot ne ressent aucune crainte ; par contre, chez Abraham, les Envoyés n'hésitent pas, mais Abraham éprouve des doutes sur leurs bonnes intentions. Dans le Coran, le rabbin transpose le récit de la Bible : c'est sous la tente d'Abraham — et non pas sous la tente de Lot — que les Envoyés témoignent de quelque réticence et naturellement c'est Abraham qui éprouve un sentiment de frayeur : « Il leur présente (un veau gras) et dit : « Ne mangerez-vous point ? ». Il éprouvait devant eux une crainte ». (2) « Ayant vu que leurs mains ne se portaient pas vers ce mets, il fut pris de suspicion à leur égard et éprouva de la frayeur devant eux : « Ne crains rien », lui dirent-ils, « Nous sommes envoyés au peuple de Lot ». (3) Que le rabbin ait attribué à Abraham un sentiment de frayeur que l'Exode ne fait qu'insinuer pour Lot, peu importe ; ce détail ne tire point à conséquence. Ce qui est intéressant de remarquer c'est qu'entre la Bible et le récit rabbinique du Coran, nous trouvons un midrasch qui a donné occasion au rabbin de prêter à Abraham un sentiment de peur, consécutif à l'attitude des Envoyés en face de la nourriture présentée par leur hôte. « Et lui (Abraham) se tenait debout devant eux sous l'ordre et ils mangèrent. (4) Et le midrasch (5) ajoute : « Est-ce que les Anges mangeaient ? C'est qu'ils avaient l'air comme s'ils mangeaient réellement ». (6)

Non seulement, le narrateur du Coran connaît dans le détail le texte de la Genèse, en fait l'exacte analyse, mais il connaît aussi l'interprétation midraschique sur ce texte biblique.

c) Origine rabbinique de ce récit arabe. — Imagine-t-on positivement un Mohammed, un arabe, ignorant tout de l'Ancien Testament quelque temps auparavant, ignorant même à cette époque l'existence du Livre hébreu, du Coran des Juifs, et qui connaîtrait maintenant dans les subtilités les plus ténues le texte de la Genèse et son commentaire midraschique ? Historiquement,

(1) Genèse, XIX, 2-3.
(2) Sour. LI, 27-28.
(3) Sour. XI, 73.
(4) Genèse, XVIII, 8.
(5) *Genèse-Rabbah*, XVIII, 11.
(6) SIDERSKY, *Les Légendes musulmanes dans le Coran et dans la vie des Prophètes*, Paris, 1933, p. 46.

pareille perspective n'a aucun sens. Nous tomberions dans l'absurde. Et ce qui serait totalement absurde pour Mohammed, devient par contre tout à fait normal, quand on sait que ces récits bibliques du Coran arabe sont œuvre d'un juif, d'un rabbin non seulement zélé, zélé à tel point qu'il rêve de convertir l'Arabie au judaïsme, mais d'un rabbin parfait connaisseur du Livre sacré, c'est-à-dire du Coran hébreu — le seul qui existe — et de la littérature midraschique. Tout ce qui est dit sur les informations religieuses de Mohammed doit être impitoyablement rayé des histoires sur les origines de l'Islam. Personne ne peut plus souscrire à des réflexions de ce genre qui pullulent dans les ouvrages des coranisants : « Il est probable que Mahomet avait entendu ce récit dans les milieux juifs, avec la remarque du Midrash qu'il avait rapportée exactement ». (1) Tout cela n'a aucun sens. Mohammed est absolument étranger à toutes ces histoires bibliques. C'est le rabbin qui les raconte et les interprète avec toute sa science. Mohammed n'est qu'un simple auditeur, et rien de plus. Et quand il prendra à la Mecque quelques initiatives religieuses, ce ne sera jamais que comme « instrument », manœuvré par les mains subtiles d'un juif. Que peut bien signifier dans ces conditions tout le jargon usé, irréel dont les vies de Mohammed sont encombrées : Mohammed, Prophète ; Mohammed, inspiré ; Livre sacré, Texte sacré, Révélation divine? Soyons vrais, réalistes. Loin d'être inspiré, Mohammed n'est qu'un laquais manié par un juif et le « Coran » de La Mecque n'est qu'un « Précis d'histoires juives » racontées par un rabbin. D'inspiration, il n'en est nullement question. Dénommer « Prophète », l'arabe Mohammed, c'est aller complètement à l'encontre de la réalité. C'est tout simplement du bluff et de la supercherie. Comme les Mecquois le lui diront bientôt : « Tu n'es qu'un homme instruit par les autres ». Les Mecquois n'étaient pas sots. Ils s'étaient parfaitement rendus compte du « truc », de cette pseudo-révélation faite à Mohammed et ils savaient que Mohammed n'était instruit que par un juif. Et puis, que veut-on dire quand on affirme que Mohammed avait reconnu en Abraham le type de sa foi en Dieu unique? Qu'on débarrasse donc, une fois pour toutes, la littérature coranique de toutes ces balivernes. Mohammed n'a rien reconnu du tout. Ce n'est pas lui qui a découvert Abraham, pas plus que les autres personnages de l'A. T. Mon Dieu, comment ce pauvre homme illettré aurait-il bien pu faire pour connaître toutes les histoires de la Bible et les commentaires du Talmud! Mohammed, nous te le disons : Tu n'es qu'un homme instruit par les autres.

C'est dans la sourate LI que nous trouvons le premier récit du « Coran » sur Abraham. Il n'est pas inutile d'en faire la remarque. A ce propos, les Revues ont signalé une thèse soutenue la 19 mai 1951 à l'Institut Catholique de Paris, par M. Moubarac, prêtre de rite maronite, sur Abraham dans le Coran. On en a fait grand éloge. L'idée en elle-même était, en effet, excellente : « On sait », lisons-nous dans le compte rendu que nous avons sous les yeux, « que Mahomet avait reconnu en Abraham le type de sa foi en Dieu-Unique ; mais les historiens pensaient que c'est seulement après l'hégire que

(1) *Ibid.*, p. 46.

la figure du patriarche biblique prit toute son importance aux yeux du Prophète ». L'abbé Moubarac, qui a lu certainement le Coran, n'a pas eu de peine à démontrer que, bien avant l'hégire, il était question d'Abraham dans les sourates mecquoises. C'est le seul point positif que nous puissions admettre dans cette thèse. Le recteur de l'Institut Catholique, félicitant le candidat Moubarac, aurait « souligné l'intérêt considérable que présentera la publication de (cette) thèse, qui permettra à l'Islam de mieux comprendre tout ce qu'il a de commun avec le christianisme ». (Journal *La Croix*, 29 mai 1951). Cette tendance de l'apologétique officielle est en soi, croyons-nous, inadmissible. L'Islam fondé par un Juif, n'a absolument rien de commun avec le Christianisme, sauf dans les parties qui pourraient être communes au judaïsme et au christianisme.

MOUBARAC (Y.) a publié, après sa soutenance de thèse, un article dans les *Cahiers Sioniens*, juin 1951, p. 104 (196)- 120 (212), intitulé *Abraham en Islam*. Etant un vieux routier en histoire, les nombreuses références ne peuvent nous impressionner. Malgré l'appareil scientifique qui est en train, d'ailleurs, de passer de mode, il nous est très difficile d'admettre la thèse de l'auteur résumée en une phrase que nous livrons à la méditation de nos lecteurs : « En reconnaissant une sorte de connaturalité psychologico-religieuse entre Abraham et Mohammed et une certaine communauté de destin entre les deux personnages, il est aisé de repérer dans la prédication du Prophète arabe (*sic*), autant que dans les événements de sa vie, toute une voie spirituelle abrahamique. Plus qu'un exemplarisme étroit, il y aurait là une sorte de « typologie vécue » (!!) C'est ce genre de littérature qui continue à brouiller l'atmosphère des études coraniques et qu'il nous faut rayer à tout jamais de ce domaine. C'est la base même de ces études que nous devons reprendre en mains. Si ces travaux, par certains aspects très méritants, comme celui que nous signalons, ne présentent aucun sens historique, c'est parce que les auteurs font précisément intervenir comme élément constructif de l'Islam, un Arabe, Mohammed, dont le rôle principal à La Mecque, n'a jamais été que de répéter les enseignements d'un rabbin. Mohammed n'est pas un fondateur de religion. Il n'est qu'un répétiteur au service d'un Juif. Toutes les dissertations qui se développent hors de ce cadre historique ne sont que fantaisie.

Si le rabbin raconte aux Mecquois des histoires extraites de la Bible ce n'est point en qualité de simple conteur, dans le seul but d'amuser ses auditeurs. Par ailleurs, ce n'est pas un cours suivi de l'A. T. que le rabbin veut donner aux idolâtres polythéistes. C'est un cours choisi qu'il leur fait, dans un but bien déterminé. Ces histoires bibliques forment le fond de la grande apologétique du rabbin.

Le sacrifice d'Isaac n'est raconté qu'une seule fois aux Arabes par le rabbin, XXXVII, 98-109. Le récit naturellement est emprunté à la Genèse, XXII, 1-14 ; mais contrairement à la Genèse, qui désigne nommément par son nom Isaac, victime du sacrifice, le rabbin ne donne pas de nom à cette victime, ou s'il l'a fait, ce nom a été supprimé par la suite. Remarquons que, d'après le Talmud, Berakhoth, I, 9 ; *éd. cit.*, t. I, p. 26 : « Quatre individus ont reçu leur nom avant leur naissance ; ce sont Isaac, Ismaël, Josias et Salomon ». Son nom (d'Isaac) n'a pas changé. « C'est que le nom de ces deux patriarches (Abram changé en Abraham ; Israël en Jacob) leur a été donné par leur famille, tandis que celui d'Isaac a été donné par Dieu », *ibid.*, p. 25.

Le Talmud remarque encore, Taanith, I, 4 ; *éd. cit.*, t. VI, p. 157, que : « Le salut d'Isaac équivaut à celui d'Israël ; Rab. b. Aba dit au nom de R. Yohanan ; le patriarche Abraham a proclamé devant l'Eternel ces mots : Maître de l'Univers, il est clair et manifeste devant toi qu'au moment de me donner ton ordre de sacrifier mon fils Isaac, j'aurais pu faire des objections, et t'opposer ta promesse faite la veille (Genèse XXI, 12) de *constituer ma postérité par Isaac ;* puis modifiant l'avis, tu m'ordonnas (*ib.* XXII, 2) *de le sacrifier en holocauste*. Mais je me suis bien gardé d'agir ainsi et dominant mes affections, je me suis rendu à ton désir. Qu'il te plaise donc, Eternel mon Dieu, au moment où les enfants de mon fils Isaac seront dans l'adversité et n'auront personne pour prendre leur défense de l'assumer toi-même en leur faveur ».

Les Arabes, dit-on, auraient remplacé l'Isaac de la Bible par Ismaël. A notre avis, les origines de cette substitution seraient bien plutôt juives. Ismaël, en effet, est fils d'Agar (Gen. XVI, 15), ce qui veut dire que si les Juifs et les Arabes sont des Sémites, les premiers sont des Sémites de pure race, tandis que les Arabes ne seraient que des sémites « de la jambe gauche ». Il se serait fait au cours des âges une sélection dans les Sémites ; les Arabes ne seraient que des laissés pour compte ; il nous paraît donc peu probable que les Arabes aient inventé eux-mêmes cette théorie ethnique, assez méprisante pour eux. De plus, quand dans l'épreuve du sacrifice demandé par Yahwé à Abraham, on substitue Ismaël à Isaac on semble vouloir indiquer que l'humanité n'aurait guère été lésée par la mise à mort de la victime. Cette substitution n'est pas le fait du rabbin prédicateur à La Mecque. Jamais il ne porte de jugement défavorable sur Ismaël, bien au contraire : XXXVIII, 48 : « Et mentionne Ismaël, Elisée et Dhou-l-Kifl : chacun d'eux est parmi les meilleurs » ; XIX, 55 : « Et mentionne dans l'Ecriture Ismaël qui fut sincère dans sa promesse et fut apôtre et prophète » ; VI, 86 : « Nous avons

dirigé aussi Ismaël, Elisée, Jonas et Loth. Nous avons placé chacun d'eux au-dessus du monde ». Par ailleurs, cette substitution de victime, à caractère péjoratif pour les Arabes, n'est sans doute pas le fait de ces derniers ; ou si les Arabes en sont les auteurs, ils l'ont été inconsciemment, poussés par des Juifs.

Déjà au début de son apostolat, le rabbin avait raconté aux Mecquois l'histoire du Pharaon et des Thamoudéens comme un terrible exemple de la vengeance divine vis-à-vis des incroyants :

17. T'est-il parvenu le récit (touchant) les Armées
18. De Pharaon et les Thamoud ?
19. Mais ceux qui ne croient pas disent que c'est un mensonge
20. Et cependant Allah les tient à sa merci (1)

Pharaon et les Thamoudéens n'ont pas cru aux envoyés de Dieu et parce qu'ils n'ont pas cru, ils ont été exterminés. Ce thème va revenir continuellement dans les sourates suivantes : tous ceux qui refusèrent de croire aux messages de Dieu ont été exterminés. Et ce thème est spécifiquement biblique : Yahwé est le protecteur d'Israël et Yahwé écrase tous les ennemis d'Israël et ceux qui n'obéissent pas à ses commandements. L'histoire du peuple juif est toute entière régie par cette intime conviction. C'est Sodome et Gomorrhe qui sont détruits « parce que le cri contre ses habitants est grand devant l'Éternel ». (2) Seules les familles des justes, Abraham et Lot, sont épargnées à cause de leur fidélité : « Lorsque Dieu détruisit les villes de la plaine, il se souvint d'Abraham, et il fit échapper Lot au bouleversement, lorsqu'il bouleversa les villes où Lot habitait ». (3) — « A cause de la malédiction et du mensonge qu'ils profèrent, détruis- (les) dans (ta) fureur ; détruis- (les) et qu'ils ne soient plus ! Et qu'on sache que Yahwé règne sur Jacob jusqu'aux extrémités de la Terre ». (4)

Qu'on relise encore les oracles de Jérémie contre les nations païennes. Partout, c'est la même conviction : Israël a été choisi pour garder les commandements de Dieu ; Israël avec la promesse et la protection de Yahwé remplira sa mission jusqu'à la fin des temps. Tous ceux — individus et nations — qui s'opposent à ce dessein providentiel seront exterminés, rayés du nombre des vivants. « Je suis Dieu pour tous ceux qui viennent au monde, mais c'est à toi seul que j'ai associé mon nom. On ne m'appelle pas le Dieu des idolâtres, mais le Dieu d'Israël ». (5) « Quiconque se soulève contre Israël agit comme s'il se soulevait contre le Saint Unique (béni soit-il) ». « Quiconque hait Israël est semblable à celui qui hait Dieu ». (6)

C'est la même psychologie et la même foi dans les destinées d'Israël que

(1) Sour. LXXXV, 17-20 ; voir Blachère, *op. cit.*, p. 122 : « T'est-il parvenu le récit touchant les Armées, Pharaon et les Thamoud ? »
(2) Genèse XIX, 13.
(3) *Ibid.*, 29.
(4) Ps. LIX, 14 ; voir aussi LXXXIII, 18-19. L'A. T. est rempli de ces textes et de ces menaces contre les ennemis d'Israël.
(5) Cohen, (A.), *op. cit.*, p.104-106.
(6) *Ibidem.*

nous retrouvons dans les sourates mecquoises : ceux qui ne croient pas et qui traitent le religion d'Israël de mensongère, Yahwé les tient à sa merci. (1) C'est parce que le Pharaon a été rebelle à l'apôtre d'Israël, que nous l'avons frappé d'une grave punition. (2) Le Seigneur est toujours dans un lieu d'observation. Il a vu la corruption de Pharaon et des Adites et des Thamoudéens et il les frappa du fouet du châtiment. (3)

C'est cette même perspective historique que nous trouvons encore dans l'histoire des messagers envoyés auprès d'Abraham et de Lot : « En vérité nous sommes envoyés contre un peuple de pécheurs, afin de lancer contre eux des blocs d'argile, marqués auprès de ton Seigneur, pour les Impies ». (4) C'est pour arriver à cette conclusion que le rabbin raconte aux Mecquois incrédules la mission des Envoyés de Dieu. Son but profond et véritable, c'est de leur montrer, à l'aide de l'histoire juive, que les ennemis d'Israël sont les ennemis de Yahwé, et que les ennemis de Yahwé seront exterminés.

d) Persistance dans le « Coran » mecquois de l'argument de l'anéantissement des incrédules. — Cette menace d'extermination, le rabbin la laissera planer sur la tête des Arabes pendant toute la période mecquoise. Elle constitue un des grands arguments qu'il manie avec une suprême adresse, pour forcer la conversion des Mecquois à la religion d'Israël. Toutes les histoires bibliques que le rabbin raconte, convergent vers ce but unique, comme nous allons le voir : convertissez-vous au judaïsme, sinon vous disparaîtrez et vous serez détruits, comme tous les peuples qui ont refusé le message de Yahwé. Sans cesse le rabbin annonce aux Mecquois, le triomphe final d'Israël, conformément au plan développé dans l'A. T. : « Combien nous avons fait périr, avant eux, de générations qui, plus qu'eux, étaient redoutables ! » (5) « Quoi ! (cela ne fut-il point pour eux une direction de voir) combien Nous fîmes périr avant eux de générations sur les demeures de qui ils marchent ». (6) Et toujours et sans cesse le rabbin revient sur la destruction des générations injustes et incroyantes. (7) Mecquois, tout ce que je vous dis, Israël l'a expérimenté dans son histoire. Pas seulement Israël, mais vous aussi. Les Thamoudéens étaient bien un peuple de votre race. Ils ont refusé, eux aussi, de croire à leur apôtre Salih. Et qu'en reste-t-il ? Rien, que de rares souvenirs de cavernes abandonnées. Eux aussi, ils ont péri. Vous pouvez le constater vous-mêmes : « Parcourez donc le pays et considérez quelle fut la fin de ceux qui furent antérieurement : la plupart d'entre eux étaient des idolâtres ». (8) Parcourez le

(1) Sour. LXXXV, 17-20.
(2) Sour. LXXIII, 15-11.
(3) Sour. LXXXIX, 5-13 ; LXIX, 4-10.
(4) Sour LI, 32-33.
(5) L, 35 ; XLIII, 7.
(6) Sour. XX, 128.
(7) Sour. XCI, 11 ; LIII, 51-52 ; LXXXIX, 5, 8 ; LXIX, 1-10 ; LI, passim ; XIX, 98 ; XXXVIII, 2 ; XXXVI, 20 ; XXI, 6, 11, 95 ; XVII, 18, 60 ; XVIII, 58 ; XXXII, 26 ; XI, 102, 118-119 ; XXVIII, 43, 58 ; X, 14 ; VII, 3 ; XLVI, 26 ; VI, 6, 131. — Depuis Moïse, la Bible menace d'extermination les idolâtres, ennemis de Yahwé et par conséquent ennemis d'Israël, peuple élu de Yahwé (voir PIROT, *La Sainte Bible*, vol. II, 573 n. 7) : Deut., VII, 21-22 ; IX, 4 ; XVIII, 12 ; XXV, 19 ; Lévit., XX, 23 ; III Rois XIV 24 ; XXI, 26 ; IV R., XVI, 3 ; XVII, 8 ; XXI, 2 ; Ps. IX en entier ; XCII, 8-10.
(8) Sour. XXX, 41.

pays et vous verrez de vos yeux qu'il n'y a pas de refuge pour vous devant la colère de Dieu, (1) qu'il existe sur vos terres des traces de la vengeance de Yahwé, (2) et cependant ces nations détruites à cause de leur incroyance étaient bien plus fortes que vous : « Eh quoi ! n'ont-ils point parcouru le pays et considéré ce que fut la fin de ceux qui furent avant eux ? Plus redoutables qu'eux par la force et les ouvrages, sur la terre, ils ont été cependant saisis par Yahwé, pour leurs péchés, et n'ont eu contre Yahwé nul préservateur ». (3)

Cet argument de la destruction des incroyants, destiné à faire pression sur les Arabes, est essentiel et constant dans l'apologétique du rabbin. Nous verrons même bientôt que les menaces d'anéantissement et les menaces de l'Enfer redoublent à la troisième période mecquoise et jusqu'aux approches de l'hégire : ce qui signifie historiquement qu'à cette époque, les polythéistes s'obstinent de plus en plus dans leur idolâtrie et luttent avec plus d'acharnement contre le rabbin et contre Mohammed, devenu traître aux traditions ancestrales et apôtre conscient du judaïsme parmi ses compatriotes arabes. Nouvelle lumière sur l'hégire !

e) La grande apologétique du rabbin. — Pour comprendre un texte, il faut le lire, le relire, l'analyser, le retourner sous toutes ses faces ; quitter ensuite le texte pour aller vers l'auteur, rechercher les intentions de ce dernier, scruter « ce qu'il a dans la tête et derrière la tête ». L'intelligence d'un texte suppose un va-et-vient constant entre la lettre et l'esprit qui l'a conçue. Comprendre une sourate du Coran, ce n'est pas seulement déterminer les rimes, accumuler les propos des commentateurs, fussent-ils les meilleurs et tout le monde sait que ce n'est pas le cas pour les commentateurs arabes. Tout cet amas de notes ne touche pas au fond même du texte. C'est une science de périphérie ; ce n'est pas de l'exégèse. On commencera à s'acheminer vers l'intelligence d'un texte, dès qu'on aura pu en déterminer les sources. Les sources nous permettent d'entrer dans la véritable formation intellectuelle de l'auteur, dans son milieu, mais cela ne suffit pas encore pour comprendre la vraie valeur d'un texte ; à ce stade on n'est pas sorti de l'analyse statique, alors que toute parole et tout texte est action et mouvement. On n'a pas compris un texte tant qu'on n'a pas retrouvé la véritable intention de l'auteur. Dans notre cas concret, il faut nous demander et rechercher quelle est l'action déterminante qu'a voulu provoquer le rabbin en racontant aux Mecquois l'histoire des hôtes d'Abraham et de Lot. Nous l'avons déjà dit d'un mot : si le rabbin raconte cette aventure d'Abraham et de Lot, c'est pour démontrer aux Mecquois qu'on ne peut, sous peine d'extermination, résister aux ordres de Yahwé, à la religion d'Israël. Il nous reste à réfléchir quelques instants sur cette conclusion, à y réfléchir en le méditant.

Où en sommes-nous de l'aventure mecquoise ? Un juif prêche à La Mecque, aux polythéistes, une religion nouvelle, la religion juive. Chacun de ses discours est imprégné de théologie biblique. C'est une immense réforme que le juif veut introduire chez les Arabes. Il s'agit, ni plus ni moins, de leur faire abandonner l'idolâtrie pour les attacher à la religion d'Israël, la seule vraie aux yeux du

(1) Sour. L, 35.
(2) Sour. XXII, 26 ; XXXV, 43 ; VI, 11.
(3) Sour. XL, 22 ; voir aussi verset 82.

rabbin. Remarquons que l'islamisme, c'est-à-dire la conversion des polythéistes mecquois à un Dieu Unique, ou plus concrètement la conversion des idolâtres arabes à la religion juive, ne peut être considérée comme l'aboutissement d'une lente évolution interne, comme ce fut le cas par exemple pour l'énothéisme égyptien. En Arabie, il n'y eut pas d'évolution religieuse, une ascendante progression, par simplification, du polythéisme vers la formule monothéiste d'Israël. L'islamisme ne fut qu'une brutale substitution du judaïsme à l'idolâtrie, par l'action efficace de la communauté juive de La Mecque, aidée dans cet apostolat par le ménage Khadidja-Mohammed.

Comme il fallait s'y attendre, les Arabes, surtout les riches commerçants, commencèrent par résister. Leur première réaction fut de traiter cette nouveauté de mensonge. Le rabbin de son côté réagit violemment. Il réagit comme un juif, avec sa formation de juif : vous n'êtes pas, dit-il, les premiers et les seuls à traiter de mensonge la religion de Yahwé. Des peuples et des nations ont eu la même attitude. Et vous savez ce qu'il en est advenu : Yahwé les a exterminés. Rappelez-vous comment ont été détruites Sodome et Gomorrhe ? Et je pourrais vous raconter des quantités d'histoires du même genre. Notre Dieu est un Dieu vengeur. Si vous ne voulez pas périr, vous aussi, quittez vos idées et venez à Yahwé, l'Unique.

Ne croyez pas que Yahwé va vous faire de nouvelles révélations. Certes, non ! mais vous avez un moyen de connaître la religion qu'il a révélée aux hommes, la Direction qu'il a donnée à l'humanité. Chaque peuple a un apôtre qui lui révèle la vérité (1) et qui est pour lui le porte-parole de Dieu, du Dieu des Juifs naturellement, de Yahwé, l'Unique. L'apôtre est le remplaçant visible de Yahwé. Qui obéit à l'Apôtre obéit à Dieu et qui refuse sa confiance au Prophète, refuse obéissance à Yahwé. Dans toutes les menaces du rabbin, sans aucune exception, l'on constate une identité totale entre le Prophète envoyé par Yahwé et Yahwé lui-même. Dieu s'est manifesté directement une seule fois, à Moïse sur le Mont Sinaï. Depuis lors, c'est par les Prophètes, continuateurs d'Abraham et de Moïse, qu'il instruit et appelle l'humanité. Pourquoi les Thamoudéens ont-ils été exterminés ? (2) Parce qu'ils ont traité de menteur l'apôtre de Yahwé. (3) Vous disparaîtrez, vous aussi, si vous ne croyez pas au Prophète envoyé vers vous par notre Dieu. Et quel est ce Prophète envoyé par Dieu aux Arabes de La Mecque ? Le véritable Prophète des Arabes, celui qui leur parle au nom de Dieu, qui par ses connaissances bibliques est seul qualifié pour découvrir les stratagèmes de Yahwé, ce véritable Prophète, c'est le rabbin. Pendant toute la période mecquoise, Mohammed n'aura jamais l'initiative de son apostolat. Comme nous l'avons déjà dit, il ne sera jamais qu'un instrument entre les mains des Juifs. Les Juifs se serviront de Mohammed pour implanter à La Mecque la religion d'Israël et dans cet apostolat, ils seront sans aucun doute, puissamment aidés par la femme de Mohammed, Khadidja, très probablement et presque certainement juive d'origine. Et c'est avec raison que Khadidja, la juive, sera appelée la mère des croyants, c'est-à-dire des Arabes convertis au judaïsme. C'est par ces perspectives qu'on peut saisir par le-dedans, et d'une façon toute concrète

(1) Voir plus haut, p. 166.
(2) Voir plus haut, p. 63-70.
(3) Sour. XCI, 11 ; LIV, 23 ; XXVI, 141, etc. etc.

et toute humaine, les origines de l'Islam : un rabbin, Prophète des Arabes! Et c'est pour accréditer sa mission de Prophète arabe, que le juif raconte toutes les aventures des peuples incroyants. Nous allons bientôt le constater avec ampleur. Les Thamoudéens ont été exterminés pour n'avoir pas cru à leur Prophète Salih. Pharaon a péri, parce qu'il n'a pas cru à Moïse, le Prophète de Yahwé. Vous aussi, Mecquois, vous avez un Prophète : c'est moi, le rabbin de La Mecque, envoyé vers vous pour vous arracher à vos idoles et vous convertir au vrai Dieu, l'Unique. Qui n'accepte pas ma mission, est ennemi de Dieu et il périra. Votre Prophète, c'est moi. C'est moi seul qui suis chargé de vous parler au nom de Yahwé.

Et ce n'est pas tout. Ces récits d'extermination de la sourate LI poursuivent encore un autre but : un but d'éducation. Un jour viendra, Mohammed, où toi aussi tu annonceras à tes compatriotes la religion d'Israël. Toi aussi, tu seras tourné en dérision, insulté, traité de menteur. Courage, mon fils. La victoire est à toi. Tu te souviendras de nos Prophètes, des calomnies dont ils ont été l'objet. Tu te souviendras aussi que Yahwé a vengé ses apôtres et qu'il a anéanti les incroyants. Dans les histoires que je te raconte, tu puiseras force et courage.

Si le rabbin raconte les aventures des Prophètes de l'A.T., c'est pour attirer les Arabes vers Israël, par la crainte du châtiment et de l'anéantissement ; c'est aussi pour accréditer sa propre mission de Prophète envoyé par Yahwé aux Arabes et c'est enfin pour fortifier Mohammed dans la voie que le rabbin lui prépare.

2. — APERÇU RAPIDE SUR LA MENTION D'ABRAHAM DANS LES AUTRES SOURATES MECQUOISES

a) L'histoire des hôtes d'Abraham est encore racontée dans la sourate XV dans laquelle nous ne trouvons aucun détail que nous ne connaissions déjà : arrivée inopinée des hôtes ; leur salut de Paix ; la crainte d'Abraham ; l'annonce de la naissance d'un fils ; (1) la question d'Abraham aux envoyés sur le véritable but de leur mission ; la réponse de ces derniers : « En vérité, nous avons été envoyés vers un peuple pécheur ». (2) Si on avait cependant à faire l'analyse rigoureuse de cette sourate, on pourrait conclure qu'elle est plus fidèle au texte scripturaire que le récit de la sourate LI.

b) Abraham, champion du monothéisme. — De la bonne centaine de versets consacrés pendant les seconde (3) et troisième (4) périodes mecquoises à Abraham, la majorité représente Abraham comme champion du monothéisme :

> 81. En vérité, parmi Ses sectateurs (d'Allah) se trouve certes Abraham
> 82. quand, venu à son Seigneur avec un cœur pur,

(1) Sour. XV, 51-58.
(2) Sour. XI, 72-78. — Sur la naissance d'Isaac, voir aussi sour. XXIX, 26 ; XXXVII, 97-113.
(3) Plus de 80 versets.
(4) Une vingtaine de versets.

83. Il dit à son père et à son peuple : « Qu'adorez-vous ? »
84. Faussement, recherchez-vous les divinités autres qu'Allah ?
85. Quelle est votre opinion sur le Seigneur des Mondes ? » (1)

. . . .

88. Ils se détournèrent de lui, montrant le dos.
89. Il se glissa alors auprès de leurs divinités et (*leur*) dit : « Quoi ! Vous ne mangez pas ?
90. Pourquoi ne parlez-vous point ? »
91. Et il se rua sur elles, (*les*) frappant de la dextre.
92. On se précipita vers lui, en courant.
93. « Adorez-vous », demanda-t-il, « ce que vous sculptez »,
94. Alors que (*c'est*) Allah (*qui*) vous a créés, (*vous*) et ce que vous avez façonné ? »
95. « Construisez pour lui un four », répondit-on, « et jetez-le dans la Fournaise ! »
96. (Les gens) voulurent (*ainsi*) le duper, mais Nous fîmes d'eux les vaincus (2)

Nous reconnaissons de suite dans ce récit des réminiscences du Ps. CXIII : « Leurs idoles sont de l'argent et de l'or, *ouvrage de la main des hommes* ; » « Ils ont une bouche et ne parlent pas ». (3) Sur l'histoire elle-même racontée dans cette sourate, la Bible est assez peu loquace. Elle nous apprend seulement qu'Abraham avait pour père Térah, que Térah, Abraham et Lot sortirent d'Ur en Chaldée, pour aller au pays de Chanaan et qu'ils s'établirent à Haran. (4) Josué ajoute : « C'est de l'autre côté du Fleuve qu'habitaient jadis vos pères, Térah, père d'Abraham et de Nachor, et ils servaient d'autres dieux », (5) « probablement le dieu-lune et le dieu de la foudre, connus, sous des noms divers, chez tous les nomades du Proche-Orient. Il faut y ajouter les *téraphim*, idoles de la tente, de la famille ou de la maison, espèces de dieux mineurs tutélaires, dont la disparition se fera peu à peu en Israël ». (6)

D'après la Bible, nous savons donc que Térah adorait des idoles, et que son fils Abram adorait le vrai Dieu. Retraçant à longs traits le chemin parcouru par Israël pour établir et maintenir sa foi monothéiste, Josué prend son point de départ dans Abraham, le véritable père de la religion du Dieu Unique. (7) Le rabbin de La Mecque reproduit exactement le même canevas historique. Abraham est pour lui la pierre angulaire du monothéisme hébreu. Mais nous trouvons dans notre sourate XXXVII des détails qu'on ne lit pas dans la Bible : discussion entre Abraham et son père ; lutte ouverte contre les idoles ; révolte du peuple contre Abraham et triomphe final de ce dernier.

(1) Voir plus haut, p. 121-126.
(2) Sour. XXXVII, 81-96.
(3) Ps. CXIII, 4-5, reproduit aussi dans *Le Livre des Jubilés*, XII, 6-7 ; voir aussi Deut., XXIX, 4 ; Ps. XCV, 16 sq. ; LXV, 5 sq. ; voir aussi sour. VII, 178.
(4) Genèse, 31-32 : « Térah prit Abram, son fils, et Lot, fils d'Aran, son petit-fils, et Saraï, sa belle-fille, femme d'Abram, son fils et ils sortirent ensemble d'Ur des Chaldéens, pour aller au pays de Chanaan ; mais arrivés à Haran, ils s'y établirent. Les jours de Térah furent de deux cent-cinq ans, et Térah mourut à Haran ». Dans la sour. VI, 74, le père d'Abraham est dénommé Azar.
(5) Josué, XXIV, 2.
(6) PIROT-CLAMER, *La Sainte Bible*, t. III, p. 128.
(7) A relire tout le ch. XXIV de Josué, grandiose aperçu sur l'histoire religieuse d'Israël.

C'est évidemment à une source juive que ces détails ont été empruntés. Sidersky (1) concrétise cette source dans « l'un des *Pseudépigraphes de l'Ancien Testament*, le fameux *Livre des Jubilés* qui relate (XII, 1-5) les remontrances que fit le patriarche Abraham à son père Tharé au sujet du culte des idoles, objets fabriqués par la main de l'homme, ainsi que la réponse de son père (*Ibidem*, XII, 6-7). (2)

Une fois de plus, nous constatons que le rabbin, Prophète des arabes, est un homme très cultivé, connaissant la littérature religieuse juive : Bible, Talmud, Pseudépigraphes. Comment peut-on penser un seul instant que Mohammed — même s'il avait eu l'initiative de la révolution religieuse qui s'accomplit au VII^e^ siècle à La Mecque — ait pu posséder pareille science !! Il faut *vivre* le judaïsme pour en avoir une connaissance si *vivante*. C'est une *vie* juive — plus que des *sources* juives — que nous trouvons dans tous ces récits du Coran. Même s'il l'eût voulu, Mohammed aurait été incapable d'arriver par lui-même à une science si parfaite. En courant de café en café, comme le disent Nöldeke et Huart, Mohammed aurait peut-être pu à la rigueur obtenir quelques renseignements sur les juifs, leurs mœurs, leur religion, mais ce n'est pas dans les tavernes qu'un homme pouvait acquérir une expérience juive, comme celle que nous constatons dans les sourates mecquoises ! Il faut être juif pour penser juif aussi parfaitement. D'ailleurs, il ne subsiste plus aucun doute sur ce point : l'apôtre des arabes, est un rabbin ; c'est un rabbin qui a cherché, devant les échecs de sa propre prédication, à s'attacher Mohammed ; c'est le rabbin qui va former Mohammed au « judaïsme » ; c'est le rabbin qui lui impose et délimite sa mission d'apôtre d'Israël. Ce qui serait complètement incompréhensible, s'il s'agissait de Mohammed, devient normal dès qu'il s'agit du rabbin, d'un juif instruit. Il est naturel, en effet, de penser qu'un juif puisse connaître, d'une façon vivante, la littérature biblique et rabbinique comme celle que nous rencontrons à chaque pas dans les sourates mecquoises.

C'est encore sous l'aspect d'apôtre du monothéisme que Mohammed, sur l'ordre du Prophète juif, racontera lui-même cette histoire d'Abraham :

69. Communique l'histoire d'Abraham,
70. quand il dit à son père et à son peuple : « qu'adorez-vous ? »
71. Ils répondirent : « Nous adorons les idoles et, tout le jour, nous leur rendons un culte. »
72. (Abraham leur) demanda : « Est-ce qu'elles vous entendent lorsque vous les appelez ?
73. Vous sont-elles utiles, ou vous font-elles du mal ? » (3)

(1) SIDERSKY, *op. cit.*, p. 39, qui aurait pu pousser beaucoup plus à fond sa démonstration.

(2) Voir aussi *ibid.*, p. 37, où Sidersky rattache le passage concernant Abraham, vendeur et casseur d'idoles au Midrasch, *Genèse-Rabhah*, XXXVIII, 19.

(3) Sour. XXVI, 69-73 ; voir la suite 74-82. MOUBARAC, *loc. cit.*, p. 111 (203) remarque qu'il serait intéressant de comparer l'histoire coranique d'Abraham à son sens biblique. Nous sommes complètement d'accord sur ce point à deux conditions : c'est que la comparaison soit vraiment objective, c'est-à-dire qu'on ne mêle pas au texte de la Genèse, des considérations néo-testamentaires, en d'autres termes, qu'on n'interprète pas les données bibliques de l'A. T., par la théologie chrétienne du I^er^ ou du XX^e^ siècle. En second lieu, qu'on ait toujours présente à l'esprit cette idée fondamentale que le pauvre Moham-

Introduit par une formule toute nouvelle, dont nous verrons plus loin la véritable signification : « Communique l'histoire d'Abraham », (1) c'est le même dialogue entre Abraham et son père que nous raconte la sourate XIX, (2) sans aucun élément additionnel et c'est encore comme champion du monothéisme qu'Abraham est représenté aux Mecquois. (3) Abraham continue, après Noé, la lignée des grands Prophètes, chargés d'annoncer à l'humanité l'existence d'un Dieu Unique :

13. Et nous envoyâmes Noé à son peuple...

. . . .

15. (Fais mention d') Abraham, quand il dit à son peuple : « Adorez Allah, craignez-Le. C'est un bien pour vous, si vous le savez.
16. Seulement, vous n'adorez, en dehors d'Allah, que des idoles, et vous commettez un blasphème. En vérité, ceux que vous adorez en dehors d'Allah ne peuvent rien faire pour vous... ».
17. Et si vous criez au mensonge, (d'autres) communautés avant vous ont aussi crié au mensonge (4)

On comprend facilement que luttant contre le polythéisme arabe, le rabbin ait insisté sur le monothéisme d'Abraham. Une fois encore il revient sur cette considération dans le sourate XXI.

52. Et certes, Nous avons apporté à Abraham sa rectitude auparavant — car Nous le connaissions —
53. Quand il dit à son père et à son peuple : « Que sont ces statues devant lesquelles vous vous tenez ? »
54. Ils répondirent : « Nous avons trouvé nos pères les adorant. »
55. (Abraham) dit : « Certes, vous et vos pères, vous êtes dans un égarement évident. »
56. Ils répliquèrent : « Es-tu venu à nous avec la Vérité ou bien es-tu de ceux qui se jouent ? »
57. « Tout au contraire », répondit Abraham, « votre Seigneur est le Seigneur des Cieux et de la Terre. (C'est Lui) qui les a créés et je suis de ceux qui en témoignent.
58. Par Allah ! je bernerai certes vos idoles après que vous aurez le dos tourné. »
59. Et il les mit en pièces sauf la plus grande d'*entre* elles, *espérant que* peut-être (les Impies) s'en prendraient à elle.
60. (*A leur retour*), les idolâtres dirent : « Celui qui a fait cela à nos divinités est certes parmi les Injustes. »
61. « Nous avons entendu », ajoutèrent-ils, « un jeune homme nommé Abraham, qui vilipendait (ces idoles).

med n'est absolument pour rien dans les récits bibliques du « Coran ». Nous serions obligés de conclure que Mohammed est le véritable Moïse des Hébreux et qu'il est l'authentique auteur du Pentateuque. On trouvera bien, après tout, quelque savant pour soutenir cette thèse. Il faut s'attendre à tout en matière coranique.

(1) C'est sûrement par erreur de transcription que MONTET, *op. cit.*, p. 422, n. 5, annote ce verset de la façon suivante : « Ces paroles sont adressées à Allah par Mahomet ». (Voir pour correctif, *ibid.*, p. 423, n. 5).

(2) Sour. XIX, 42-51. Au v. 47, Térah menace de lapider son fils Abraham : « Si tu ne cesses, certes je te lapiderai ! éloigne-toi de moi pour un temps ».

(3) Voir aussi XLIII, 25-27.

(4) Sour. XXIX, 13-17.

62. Amenez-le-nous, au vu de la foule, pour qu'elle soit témoin. »
63. « C'est toi », demandèrent-ils, « ô Abraham ! qui as fait ceci à nos idoles ? »
64. « Non ! », répondit-il, « ceci a été fait par celle-ci, la plus grande d'*entre* elles. Interrogez-les si elles peuvent parler. »
65. (Les Impies) revinrent à eux-mêmes et dirent : « Vous êtes des Injustes ! »
66. (Mais) ensuite, ils firent volte-face *et dirent :* « Certes, tu sais que ces idoles ne parlent point ! »
67. « Eh quoi ! », dit Abraham, « adorez-vous, en dehors d'Allah, ce qui ne vous est utile et ne vous est nuisible en rien ? Fi de vous et de ce que vous adorez en dehors d'Allah ! Eh quoi ! ne raisonnerez-vous pas ? »
68. « Brûlez-le », s'écrièrent les Impies, « et secourez vos divinités si vous *le* voulez faire ! »
69. Mais Nous dîmes : « O feu ! sois froid et salut pour Abraham ! »
70. Et, alors qu'ils voulurent perdre Abraham, (1) Nous fîmes d'eux les Perdants
71. Nous le sauvâmes ainsi que Loth en *les dirigeant* vers la terre par Nous bénie pour le monde
72. Et Nous lui accordâmes Isaac et Jacob, comme surcroît et, de tous, Nous fîmes des Saints. (2)

c) La notion d'*Hanif*. — Il est extrêmement douteux que cette notion d'*Hanif* appartienne à la période mecquoise. (3) Elle rentre, en effet, dans un cadre historique absolument différent du climat mecquois ; elle s'insère dans une atmosphère de discorde (4) dont nous raconterons plus tard l'origine. Elle représente le suprême effort du rabbin pour maintenir dans la voie hébraïque les Arabes rattachés déjà au judaïsme. Pour nous, la notion d'*Hanif* est spécifiquement médinoise :

119. A ceux qui suivent le judaïsme, Nous avons interdit ce que Nous t'avons énuméré tout à l'heure. Nous ne les avons point lésés : ce sont eux qui se sont lésés eux-mêmes.

. . . .

121. Abraham a été un guide, un homme docile à Allah, un *hanif*, et il n'a pas été parmi les Associateurs.
122. Il a été reconnaissant de ses Faveurs à Allah qui l'a choisi et dirigé vers une Voie Droite.

. . . .

124. Ensuite, Nous t'avons révélé : « Suis la religion d'Abraham en *hanif*, car il ne fut point parmi les Associateurs ». (5)

Dans cette sourate que nous venons de citer, ces versets sont encadrés pour ainsi dire de prescriptions légales : interdiction du porc, (6) respect du sabbat, (7) qui n'avaient aucune raison d'être à La Mecque, prescriptions qui

(1) Sur l'épreuve du feu, voir aussi sour. XXIX, 23.
(2) Sour. XXI, 52-72 ; voir SIDERSKY, *op. cit.*, p. 37-38.
(3) Sour. XVI, 121, 124 ; XXX, 29 (31-42) ; X, 105 ; VI, 79, 162.
(4) Cette discorde est très nuancée. Nous en expliquerons le véritable sens dans notre volume consacré à Médine.
(5) Sour. XVI, 119-124.
(6) *Ibid.*, 116.
(7) *Ibid.*, 125. Le verset 79 de la sourate VI, s'il est mecquois, se place sans aucun doute à une période toute proche de l'hégire. Nous en réservons l'exégèse pour l'histoire de Médine.

font partie essentielle des institutions musulmanes promulguées à Médine. Par ailleurs, l'Hanifisme d'Abraham est une invention toute spéciale du rabbin. Cette doctrine suppose un redoublement de lutte entre les premiers musulmans, leurs maîtres juifs et les chrétiens ; une recrudescence d'attaques contre Israël et, comme nous l'avons dit, un dernier essai du rabbin de maintenir l'Islam naissant sous le joug hébraïque. Abraham apparaîtra à Médine comme un monothéiste à l'abri de toute discussion ; si les musulmans refusent Israël, peut-être accepteront-ils la religion d'Abraham, leur aïeul. En résumé Abraham, *hanif*, est encore une invention du rabbin, un dernier essai de sauvetage des ambitions juives. Nous en étudierons plus tard, dans la période médinoise, le développement historique, qui nous réserve bien des surprises.

Mohammed, écoute avec attention l'histoire du grand Patriarche Abraham. Dans cette histoire il y a un *Signe*, une Direction. Tu comprends maintenant, Mohammed, que l'existence d'un Dieu unique n'est pas d'invention humaine, qu'elle n'est pas une fable imaginée par des fous. C'est Yahwé lui-même, le Seigneur des Mondes, qui s'est révélé à Israël. C'est Yahwé, notre Yahwé à nous, Israëlites, qui a mis dans le cœur d'Abraham, notre premier Patriarche, la foi au Dieu Unique. Mohammed, Mohammed, mon fils : Abraham, c'est toi... Abraham a lutté pour le monothéisme. C'est aussi ta mission. Abraham a lutté contre les idoles. C'est aussi le but premier de ton apostolat. Abraham a même lutté contre son père idolâtre. Toi aussi, tu dois lutter contre les tiens pour les arracher aux dieux et déesses de la Ka'ba et les amener à la religion d'Israël. Abraham a été menacé dans sa vie. Toi aussi, Mohammed, tu seras persécuté par tes compatriotes. Mohammed, mon fils, Abraham, c'est toi... Et dans l'intime de son cœur Mohammed se répète : Abraham, c'est moi... A chaque récit du rabbin, la vocation de Mohammed se précise. Le rabbin lui fabrique une âme d'apôtre, d'apôtre juif ! Courage, courage, mon fils. Dans tes épreuves, souviens-toi d'Abraham. C'est toi, Mohammed, qui est dans la vérité, en prêchant la religion révélée par Yahwé à Israël. Courage, Mohammed, tu suis la Voie Droite (1) comme Abraham. En vérité, tous ceux qui agissent ou agiront mal à ton égard, recevront la même punition que les incroyants d'autrefois. Ils périront.

3. — ABRAHAM, PHILOSOPHE, ÉCRIVAIN

Dans la Genèse, il est question en de multiples endroits des apparitions de Yahwé à Abraham. C'est Yahwé qui donne à Abraham l'ordre de quitter son pays pour aller en Chanaan ; (2) c'est Yahwé qui à maintes reprises promet à Abraham une nombreuse postérité ; (3) c'est avec Abraham que Yahwé renouvelle son alliance. (4) Autrefois, Noé en avait été le bénéficiaire, sous le signe de l'Arche ; plus tard, Moïse le deviendra sous le signe du Sinaï ; l'alliance de Yahwé avec Abraham est placée sous le signe de la Circoncision. (5) Dans la Genèse, Dieu *guide* Abraham ; il le *conduit* dans les actes importants de sa vie.

(1) Voir entre mille textes, Talmud, Qiddouschin, I, 10 ; *éd. cit.*, t. IX, p. 237, 239.
(2) Genèse, XII, 1 ; XV, 7.
(3) *Ibid.*, XII, 3, 7 ; XIII, 14-17 ; XV, 1-5, etc. ; XVII, 2-8 ; XVIII, 18-19 ; XXII, 17-18.
(4) *Ibid.*, XV, 18 ; XVII, 2, 7.
(5) *Ibid.*, XVII, 10-14 ; XXI, 4 (circoncision d'Isaac).

Sans doute, n'est-il pas exclu comme révélateur, puisqu'il demande à Abraha de lutter contre le polythéisme de son père, polythéisme absolument contraire à l'Unité divine. (1) Mais il reste que dans la Bible, Yahwé dans ses rapports avec Abraham, apparaît davantage comme guide, comme protecteur (2) que comme révélateur de sa nature intime. En cette absence de révélation directe, il faut bien expliquer comment Abraham est arrivé à la connaissance du monothéisme qu'il professe, sans l'enseigner explicitement.

Rencontrant un jour Abraham, « Melchisédech, le roi de Salem, apporta du pain et du vin ; il était prêtre du Dieu Très haut ; il bénit Abram et dit : « Béni soit Abram par le Dieu Très-Haut, qui a créé le ciel et la terre ! » Et Abraham répondit au roi de Sodome : « J'ai levé la main vers Yahwé, le Dieu Très-Haut, qui a créé le ciel et la terre ! » (3) La véritable profession de foi d'Abraham porte moins sur le monothéisme, cependant toujours sous-jacent dans toute l'activité du Patriarche, que sur la Toute-Puissance de Yahwé, (4) Pour Abraham, Yahwé est moins l'Unique, que le Créateur du Ciel et de la Terre, (5) le Roi de l'Univers, l'Éternel Tout-Puissant. (6) C'est pour conserver dans sa pureté cette notion d'un Yahwé Créateur, Tout Puissant qu'Abraham avait quitté son pays natal, s'adonnant au culte des idoles. Le Dieu d'Abraham, c'est le Dieu terrible, presqu'inaccessible à la miséricorde ; il est le juge de toute la terre (7) et on ne peut l'approcher qu'avec crainte (8) et une totale obéissance.

Or, cette Toute-Puissance de Yahwé éclate à chaque pas. La création est partout. L'homme en est écrasé. Il est broyé à chaque instant par la simple vue de l'Univers, qui proclame la magnificence créatrice du Très-Haut. Et l'on conçoit que la littérature rabbinique ait représenté Abraham comme un philosophe qui découvrirait l'existence de Dieu en remontant de l'effet à la cause. La comparaison est inexacte. Abraham ne raisonne pas. Il n'a aucune intention de prouver l'existence du Créateur. Cette existence s'impose, elle pèse d'un poids infini sur l'esprit des créatures. Ce sont les Talmudistes qui ont décomposé pour ainsi dire l'attitude psychologique d'Abraham en deux étapes : considération de l'Univers et ascension de son esprit, à partir du créé vers le Créateur. Une anecdote bien connue concrétise dans la littérature talmudique cette ascension d'Abraham vers le Tout-Puissant : « Quand Abraham se révolta contre l'idolâtrie, son père l'amena devant le roi Nemrod ; celui-ci lui demanda, puisqu'il ne voulait pas adorer des images, d'adorer le feu. Abraham répliqua : « Nous devrions plutôt adorer l'eau qui éteint le feu. — Eh bien, adore l'eau », dit Nemrod. — Abraham riposta : « En ce cas, nous devrions adorer le nuage, duquel l'eau procède ». — Adore donc le nuage », dit Nemrod. Abraham objecta : « En ce cas, nous devrions adorer le vent qui disperse le nuage. — Alors, adore le vent, qui disperse le nuage. — Abraham poursuivit : En ce cas, nous devrions

(1) *Ibid.*, XV, 7 : « Je suis Yahwé » ; c'est à Yahwé qu'Abraham bâtit des autels à Sichem (XII, 7), à Béthel (XII, 8) ; aux chênes de Mambré (XIII, 18).
(2) *Ibid.*, les ch. XV et XVI en entier.
(3) Genèse, XIV, 18-22.
(4) *Ibid.*, XVII, 1.
(5) *Ibid.*, XXI, 12 ; XXIV, 3, 7.
(6) *Ibid.*, XXI, 33.
(7) *Ibid.*, XVIII, 25.
(8) *Ibid.*, XX, 11 ; XXII, 12.

plutôt adorer l'être vivant, qui porte le vent ». La chaîne du raisonnement aboutit à admettre un Suprême Créateur. (1)

L'Abraham du « Coran » mecquois rejoint l'Abraham de la Bible et plus encore du Talmud, dans la notion de Yahwé. Yahwé est pour lui le Seigneur des Mondes, (2) le Créateur, (3) le guide auquel il faut obéir; (4) le nourricier des hommes ; (5) il est aussi le Dieu qui ressuscite (6) et le juge qui n'admet pas d'avocat. (7)

Abraham dit :

75. Avez-vous considéré ce que vous adorez,
76. vous et vos ancêtres les plus anciens ?
77. Certes ces idoles sont un ennemi pour moi. Je n'adore que le Seigneur des Mondes
78. qui m'a créé et me guide,
79. qui me donne à manger et à boire
80. et quand je suis malade, c'est Lui qui me guérit ;
81. C'est Lui qui me fera mourir, puis me ressuscitera ;
82. qui, je l'espère, me pardonnera mes péchés, au Jour de la Résurrection. (8)

C'est cette image de l'Abraham talmudique que le rabbin de la Mecque a toujours devant les yeux dans ses discussions avec les Arabes. C'est sous l'aspect de Créateur et de Guide que le rabbin décrit le Dieu d'Abraham. Ce n'est pas à Abraham que Yahwé a révélé son véritable nom propre. C'est à Moïse que pour la première fois Dieu a révélé son nom et communiqué sa véritable identité : « Le Seigneur parla encore à Moïse, et lui dit : Je suis le Seigneur qui ai apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob, comme le Dieu Tout-Puissant ; mais je ne me suis point fait connaître à eux sous ce nom qui marque que je suis celui qui est ». (9)

Le rabbin n'a pas ignoré non plus l'histoire des rapports de Nemrod et d'Abraham. La conversation entre ces deux personnages que nous avons relatée plus haut, n'est sans doute pas mentionnée explicitement ; mais elle y est supposée. Après la réponse d'Abraham concernant l'adoration réservée à l'Être vivant et créateur de l'Univers, Nemrod aurait fait soumettre Abraham à l'épreuve du feu, sous l'inspiration de Satan. Il aurait ordonné « de construire une baliste avec du bois, d'y placer Abraham, de le lancer en l'air pour le faire retomber dans les flammes du bûcher. Au moment où Abraham se trouvait déjà lancé dans les airs, Dieu ordonna à Gabriel d'aller le soutenir et de lui parler ». (10) C'est cette histoire spécifiquement talmudique que raconte le rabbin de la Mecque à ses adversaires polythéistes :

(1) Cohen (A.), *op. cit.*, p. 43-44.
(2) Sour. XXXVII, 85 ; XXVI, 77, 98; voir aussi sourate VI, 74-79 dont nous réservons l'étude pour la période médinoise.
(3) Sour. XXXVII, 94 ; XXVI, 78 ; XLIII, 26.
(6) Sour. XXXVII, 97 ; XXVI, 78 ; XLIII, 26.
(5) Sour. XXIX, 16.
(4) Sour. XXVI, 81 ; XXIX, 16, 24.
(7) Sour. XXVI, 83-102.
(8) *Ibid.*, 75-82.
(9) Exode, VI, 2-3.
(10) Cohen (A.), *op. cit.*, p. 32.

93. « Et Abraham leur dit : « Adorez-vous ce que vous taillez vous-mêmes
94. alors que c'est Allah qui vous a créés, vous et ce que vous façonnez »
95. « Construisez pour lui, un four », répondit-on « et jetez-le dans la fournaise ! »
96. Ils voulurent lui tendre un piège, mais nous fîmes d'eux les vaincus (1)

Le Talmud, tablant sur l'esprit philosophique d'Abraham qui savait remonter de cause en cause, ne pouvait manquer d'attribuer des écrits au premier Patriarche hébreu. Comme c'est la souveraineté de Dieu Créateur que célèbre Abraham, il est tout naturel qu'il soit l'auteur du *Jetzirah* ou livre de la Création. Ayant aussi combattu les idoles de son pays, on lui attribue également un traité de l'idolâtrie, ainsi que les Psaumes LXXXIX et XC :

Yahwé, Dieu des armées, qui est comme toi ?
Tu es puissant, Yahwé et ta fidélité t'entoure.
C'est toi qui maîtrise l'orgueil de la mer ; quand ses flots se soulèvent, c'est toi qui les apaises.
C'est toi qui as broyé Rahab comme un tué, dispersé tes ennemis par ton bras de puissance.
A toi le ciel ; à toi aussi la terre,
Le monde et son contenu ; c'est toi qui les fondas.
Le nord et le midi, c'est toi qui les créas (2)
Seigneur, tu as été pour nous un refuge d'âge en âge.
Avant que les montagnes fussent engendrées,
Enfantés la terre et le monde
De toujours à toujours, tu es Dieu (3)

Abraham, d'après le Talmud de Jérusalem, aurait aussi composé des prières du matin. (4) D'après les légendes talmudiques, Abraham aurait donc été le premier écrivain-philosophe et religieux. Et c'est précisément ce qu'affirme le rabbin de La Mecque, dont nous connaissons la vaste érudition :

En vérité cela est déjà dans les Livres anciens,
Les Livres d'Abraham et de Moïse (5)

Lui a-t-on fait connaître ce qui se trouve dans les pages de Moïse
Et d'Abraham qui fut fidèle à sa promesse (6)

Les traducteurs modernes du Coran, comme Montet et Blachère, ont passé à côté de ces textes sans se poser aucun problème. Il aurait été cependant important de faire remarquer aux lecteurs qu'une fois de plus, le rabbin de la Mecque s'inspire ici des commentaires talmudiques. (7)

(1) Sour. XXXVII, 93-96. — C'est encore le même récit d'origine talmudique que nous trouvons dans les sourates XXI, 67-70 et XXIX, 23. Voir SIDERSKY, *op. cit.*, p. 32-35.
(2) Ps. LXXXIX, 9-13.
(3) Ps. XC, 1-2.
(4) Talmud de Jérusalem, Traité des Berakhoth, ch. IV, n. 1 ; *éd. cit.*, t. I, p. 72 : Des trois prières rituelles des juifs, la prière du matin aurait pour auteur Abraham ; la prière de l'après-midi, Isaac ; la prière du soir, Jacob.
(5) Sour. LXXXVII, 18-19.
(6) Sour. LIII, 36-37.
(7) SIDERSKY, *op. cit.*, ne fait aucune mention d'Abraham, écrivain. — Quand Dieu veut faire prendre conscience à Abraham de l'importance de la postérité qu'il lui

CONCLUSION

En conclusion, répétons ce que nous avons déjà dit à plusieurs reprises : si on a le moindre sens critique, peut-on imaginer une seconde que Mohammed ait connu par ses fréquentations dans les gargotes, tous ces récits de la Bible, les finesses de la théologie biblique, les commentaires talmudiques qui fusent partout dans le « Coran » ? Qui oserait soutenir pareille thèse qui touche à l'invraisemblance ? De plus peut-on se représenter un Allah s'amusant à révéler à Mohamed toutes ces fables talmudiques. Un Allah de ce calibre-là n'aurait été qu'un juif, un juif du meilleur teint. La vérité est beaucoup plus simple : un rabbin s'était mis en tête de convertir l'Arabie au judaïsme. Tout naturellement, il pensait et parlait comme un rabbin. Il racontait des histoires de l'A. T., qu'il savait agrémenter par des légendes qui, depuis des siècles, circulaient dans les synagogues. Les Arabes écoutaient ces histoires, mais la plupart s'en moquaient. Pour eux, tout cela n'était que mensonge. Mohammed, lui aussi, écoutait. Mais désormais il écoutait comme un Arabe converti au judaïsme.

II

MOÏSE

Josué avait brossé un grand tableau des munificences de Dieu à l'égard du Peuple Elu : « Josué réunit toutes les tribus d'Israël à Sichem, puis il appelle les anciens d'Israël, ses chefs, ses juges, ses commissaires qui se rangèrent en présence de Dieu. Josué dit alors à tout le peuple : « Ainsi s'est exprimé (Yahwé), le Dieu d'Israël : Au delà du fleuve habitèrent vos ancêtres depuis les temps antiques : Térah, père d'Abraham et de Nahor, qui servirent des dieux étrangers. Alors je pris votre père Abraham du pays d'au-delà du fleuve et je lui fis traverser toute la terre de Canaan ; je multipliai sa descendance et je lui donnai Isaac. A Isaac, je donnai Jacob et Esaü. A Esaü, je donnai la montagne de Séir en toute propriété. Jacob et ses fils descendirent en Égypte. J'envoyais ensuite Moïse et Aaron et frappai l'Égypte par les prodiges que j'opérai au milieu d'elle. Ensuite je vous en fis sortir. Je fis donc sortir vos pères de l'Égypte et vous arrivâtes à la mer. Les Égyptiens poursuivirent vos pères avec des chars et des cavaliers jusqu'à la mer des Roseaux. Ils crièrent alors vers Yahwé qui étendit un brouillard épais entre vous et les Égyptiens et fit

promet, il lui dit : « Lève ton regard vers le ciel, et compte les étoiles » (Gen. XV, 5). Il n'en fallait pas plus pour faire d'Abraham un astrologue, auteur de plusieurs ouvrages d'astronomie et d'astrologie. Le Talmud proteste : « Autrefois, votre père Abraham avait désiré faire de l'astronomie, mais je ne le lui permis point.. Abraham dit : « Seigneur de l'Univers, j'ai consulté mon horoscope, et je ne suis pas destiné à avoir un fils ». Dieu reprit : « Trêve de ton astrologie ! Les planètes n'ont aucune influence sur Israël ». (COHEN, *op. cit.*, p. 338). C'est sans doute un écho de cette réputation d'Abraham comme astrologue que nous trouvons dans la sourate XXXVII, 85-86 : « Que pensez-vous du Seigneur des Mondes. Et il jeta un regard sur les étoiles ». Voir MONTET, *op. cit.*, p. 601, n. 3 ; BLACHÈRE, *op. cit.*, p. 158, note des versets 86-7, s'évertue à vouloir démontrer que ces deux versets ne sont pas à leur place.

revenir sur eux la mer qui les recouvrit. Vous avez vu de vos propres yeux ce que j'ai fait en Égypte... Et maintenant craignez Yahwé et servez-le dans la perfection et toute sincérité ; éloignez les dieux que servirent vos pères, au delà du Fleuve et en Égypte, et servez Yahwé ». (1).

Le rabbin de la Mecque connaissait ce récit de Josué, auquel il emprunta certains détails sur Térah, le père d'Abraham. Il y a plus : le plan général du rabbin sur la Providence divine et les bienfaits de Yahwé envers Israël concorde exactement avec le plan de Josué ; et nous trouvons chez l'un et chez l'autre la même conclusion : Écartez les dieux qu'ont servi vos pères ; craignez et servez Yahwé, le Dieu d'Israël. L'histoire est ici apologétique, une apologétique générale et individuelle : tous ceux qui refusent de croire aux envoyés de Dieu, périront, comme ont péri sous Abraham, Sodome et Gomorrhe, les ennemis de Yahwé ; comme périront Pharaon et son armée, les ennemis de Moïse et du peuple de Dieu. En ces histoires tragiques, il y a un signe, le signe de la vengeance divine vis-à-vis des incroyants et des pervers. Ces histoires bibliques que nous trouvons dans le Coran visent d'autres buts encore, ceux-là plus personnels : puisque le rabbin est le Prophète de Dieu envoyé aux Arabes, les Arabes qui ne veulent pas croire à sa mission seront punis, en ce monde peut-être, mais sûrement dans la vie de l'au-delà, où ils brûleront éternellement. C'est sa propre qualité de Prophète juif auprès des Arabes que le rabbin veut affermir en racontant toutes ces histoires bibliques. C'est sa propre cause qu'il défend. Et ce rabbin a maintenant un disciple arabe, converti au judaïsme ; cet arabe, Mohammed, conduit par son maître le rabbin, fera certainement meilleure besogne pour la conversion des Arabes au judaïsme, que les juifs eux-mêmes. Mais cet « erzatz », il s'agit de le former, de l'ancrer dans sa nouvelle vocation, de le prémunir contre les attaques de ses compatriotes, de le mettre en garde aussi contre ses propres découragements. Mohammed, les tiens ne voudront pas te croire. Souviens-toi d'Abraham et de son père. Ils te mettront à l'épreuve. Souviens-toi de Moïse et de Pharaon. Tu n'es pas plus qu'Abraham et pas plus que Moïse. Il est juste que, pour une mission analogue, tu aies les mêmes tourments, que tu subisses les mêmes calomnies. Tous les Prophètes d'Israël ont été maltraités par leurs ennemis. Mais souviens-toi, mon fils, que tous ces ennemis ont été punis, anéantis par notre Yahwé Tout-Puissant. Mohammed, mon fils, tu vaincras, si tu crois au Dieu d'Israël.

Écoute maintenant l'histoire de Moïse. (2) Tu vas constater une fois de plus comment notre Yahwé récompense les siens et écrase les oppresseurs de son Peuple Élu et comment aussi il soutient ses apôtres. Dans la seule période mecquoise, 400 versets environ sont consacrés à l'histoire de Moïse, d'Aaron et du Pharaon d'Égypte ! Et la plupart de ces versets sont extraits de l'Exode. Comme dans l'A. T., la mission essentielle de Moïse dans le « Coran », est d'arracher le peuple hébreu de l'oppression des Égyptiens, de le conduire dans la Terre Promise et de lui donner une législation. Moïse, est à la fois libérateur et législateur par choix et élection divines.

(1) JOSUÉ, ch. XXIV, 1-14

(2) Sour. LXXXVII, 19 ; LXXIII, 15-16 ; LXXXI, 19-29 ; LIII, 2-18, 37 ; LI, 38-40 ; XXXVII, 114-122 ; XLIV, 16-32 ; XX, 8-99 ; XXVI, 9-68 ; XIX, 52-54 ; XXI, 49-51 ; XVII, 103-106 ; XXVII, 7-14 ; XVIII, 59-61 ; XXXII, 23 ; XLI, 45 ; XI, 99-101 ; XL, 38-49 ; XXVIII, 2-49 ; X, 76-93 ; VII, 101-156 ; 159-160 ; VI, 91, 155.

1. — LA PRÉDESTINATION DE MOISE

Yahwé prépare de loin ses stratagèmes. Qui aurait pu considérer avec le regard de Dieu ce frêle enfant déposé sur le Nil dans une corbeille, aurait tout de suite compris que Yahwé, le Dieu d'Israël, l'avait choisi pour une grande œuvre. En ce temps-là, régnait sur l'Égypte un Pharaon orgueilleux et puissant. Mohammed, il ne se doutait, certes pas, ce Pharaon, que son orgueil façonnait sa propre ruine. En faisant mettre à mort une partie des mâles de son peuple, il croyait faire preuve de force. En réalité, il s'affaiblissait lui-même : « En vérité, Pharaon était altier dans le pays et il fut cause que son peuple se divisa. Il affaiblit une partie d'entre eux, en faisant mettre à mort leur fils et en ne laissant vivre que leurs femmes. En vérité, il était de ceux qui répandent le désordre ». (1) S'il n'avait semé la crainte dans le pays, jamais une mère n'aurait conçu l'idée de jeter son fils dans une corbeille pour le sauver. Moïse n'aurait jamais été sauvé des eaux ! Ainsi Yahwé prépare les voies de ses élus. « Voici ce que nous révélâmes à la mère de Moïse : « Allaite-le, et si tu es effrayée à son sujet, jette-le dans le fleuve, et ne crains rien et ne sois pas inquiète. En vérité, Nous te le rendrons et Nous ferons de lui un des Apôtres ». (2) Et le rabbin raconte la jolie histoire de la fille de Pharaon, recueillant cet enfant d'hébreu, et le rendant à sa mère. (3) Tout est biblique dans ce récit de la naissance de Moïse, sauf un détail : « Nous rendîmes interdits pour lui les seins des nourrices (égyptiennes), jusqu'au moment où (la sœur) dit : « (Voulez-vous) que je vous indique la famille d'une maison où l'on prendra soin de lui pour vous, et où on sera bon pour lui ». (4) Ce détail provient sans aucun doute de quelque midrasch commentant le texte de l'Exode : « Veux-tu que j'aille te chercher une nourrice parmi les femmes des hébreux pour allaiter cet enfant ? » (5) Avant de sauver son peuple, Moïse est lui-même sauvé.

Élevé dans le palais de Pharaon, par une erreur politique de ce dernier, Moïse arrivé à l'âge de la puberté, est rempli de sagesse et de science : « Et lorsqu'il eut atteint l'âge de la puberté et qu'il fut devenu fort, Nous lui donnâmes la sagesse et la science. C'est ainsi que nous récompensons ceux qui font le bien ». (6) Nous ne savons rien d'autre sur l'adolescence de Moïse ; c'est bien plus tard que se place un événement qui devait avoir de grandes répercussions sur la psychologie de l'élu de Yahwé : le meurtre d'un égyptien : « Il entra dans la ville au temps où sa population était insouciante et il y trouva deux hommes qui se battaient ; l'un d'eux était de sa nation, et l'autre de ses ennemis. Et celui qui était de sa nation lui demanda du secours contre celui qui était de ses ennemis. Et Moïse donna à celui-ci un coup de poing et l'acheva. Et il dit : « C'est l'œuvre de Satan ; en vérité, c'est un ennemi qui évidemment égare (l'homme) ». (7) Le meurtre de l'égyptien est pleinement conforme au récit biblique, (8) sauf en ce qui concerne l'intervention de Satan.

(1) Sour. XXVIII, 3
(2) *Ibid.*, 6.
(3) Sour. XXVIII, 6-12 ; XX, 37-41 ; voir Exode, II, 1-10.
(4) *Ibid.*, 12.
(5) *Ibid.*, 7.
(6) *Ibid.*, 13.
(7) *Ibid.*, 14 ; voir aussi XX, 41.
(8) Exode, II, 11-12.

Le lendemain, étant sorti dans la ville, Moïse fut témoin d'une nouvelle bagarre, entre deux hébreux, dit la Bible, (1) entre un hébreu et un égyptien raconte le rabbin. (2) De suite Moïse reconnut l'homme qu'il avait secouru la veille. Il se contenta de le calmer et de lui dire : « Tu es vraiment un querelleur ». (3) Voyant cela, le second batailleur — égyptien ou hébreu — se rebiffa et, toisant Moïse, il lui lança quelques paroles amères, qui témoignent de l'autorité prise par l'élu de Dieu sur ses compatriotes et sur leurs oppresseurs : « O Moïse, veux-tu me tuer, comme tu as tué hier une personne ? Tu n'as qu'un désir, devenir un tyran dans le pays ; et tu ne désires pas être de ceux qui font le bien ». (4) « Qui t'a établi chef et juge sur nous ? » dit l'Exode. (5) En s'entendant reprocher publiquement son crime de la veille, Moïse qui avait déjà mis sa conscience en règle avec Yahwé (6) prit peur et commença à redouter le châtiment du Pharaon. (7) Par ce meurtre, Moïse ne venait-il pas de compromettre sa mission de futur libérateur ? Pharaon voyait d'un mauvais œil cet hébreu qu'il avait élevé dans son palais, prendre une telle autorité dans son royaume ! Qu'adviendrait-il de sa propre puissance, si cet hébreu continuait à se présenter comme juge et chef ? Dans un conseil réuni par le roi, Moïse fut condamné à mort. (8) Pour échapper à son châtiment, Moïse résolut de fuir. « Il sortit de la ville effrayé, et il regardait partout autour de lui. Il dit (alors) : « O mon Seigneur ! sauve-moi ! (9) Et ce fut l'arrivée au puits de Madian, l'intervention de Moïse en faveur des filles de Jethro, contre les bergers qui voulaient les chasser et les empêcher d'abreuver leurs troupeaux. (10) Ce geste d'autorité et de bienveillance valut à Moïse la confiance de Jethro qui lui donna en mariage une de ses filles, Séphora : « En vérité, je désire te marier à l'une de mes deux (11) filles que voici, à la condition que tu sois à mon service pendant huit ans. Et si tu veux remplir dix ans, ce sera à ta volonté. Car je ne veux rien t'imposer d'excessif. Tu me trouveras (toujours), s'il plaît à Dieu, équitable ». (12)

Du pays des Madianites, Moïse se tenait facilement au courant des affaires d'Égypte. C'est ainsi qu'il apprit la mort du Pharaon, son père adoptif et son pire ennemi. Le changement de personne n'adoucissait cependant point le sort des Hébreux. L'heure de Yahwé allait sonner. Un jour que « Moïse faisait paître le troupeau de Jethro son beau-père, prêtre de Madian, il mena le troupeau au delà du désert et arriva à la montagne de Dieu, à Horeb. L'ange de Yahwé lui apparut en flamme de feu, du milieu du buisson. Et Moïse vit et voici, le buisson était tout en feu, et le buisson ne se consumait pas... Et Dieu l'appela du milieu du buisson et dit : Moïse ! Moïse ! ». (13) Le rabbin de la Mecque n'a pas

(1) *Ibid.*, 13.
(2) Sour. XXVIII, 17.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*, 18.
(5) Exode, II, 14.
(6) Sour. XXVIII, 15-16.
(7) Sour. XXVI, 13.
(8) Sour. XXVIII, 19 ; Exode II, 15.
(9) *Ibid.*, 20 ; Exode, II, 11-14.
(10) *Ibid.*, 22-29.
(11) L'Exode parle de sept filles, II, 16. Mais comme Moïse n'en rencontra que deux au puits (Sour. XXVIII, 25), il n'eut à choisir comme femme qu'une de ces deux.
(12) Sour. XXVIII, 27. Ce contrat de travail n'est pas mentionné dans l'Exode.
(13) Exode, III, 1-5.

oublié cette particularité de ce double appel : Moïse, Moïse, (1) ce qui suppose évidemment une étude attentive du texte biblique et des commentateurs juifs. « Lorsque (Moïse) vit un feu, il dit à sa famille : « Restez ! En vérité, je distingue un feu. Peut-être vous en rapporterai-je un tison ou (re) trouverai-je, par ce feu, notre chemin ». Quand il fut arrivé à ce feu, il lui fut crié : « Moïse ! » Je suis ton Seigneur. Ote tes sandales ! En vérité, tu es dans la vallée sainte des deux appels » (2) — Mais qui es-tu pour me parler de la sorte ? — Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. (3) Le rabbin ne donnera pas aux Mecquois cette définition qu'ils n'auraient point comprise, ne connaissant pas suffisamment l'histoire d'Israël. Il la remplace par une autre, plus compréhensive pour un peuple polythéiste : « En vérité, je suis ton Seigneur... En vérité, je suis Dieu. Il n'y a pas de Dieu excepté Moi ». (4) Et le rabbin ajoutera pour les Mecquois : « Votre Dieu est seulement Allah : il n'y a pas d'autre dieu que Lui ». (5) C'est moi, Yahwé, qui te parle de l'intérieur de ce buisson ardent. J'ai vu la misère de ton peuple, ses souffrances parmi les Égyptiens. « Et maintenant, va, je t'envoie auprès du Pharaon pour faire sortir mon peuple, les enfants de Dieu ». (6) Moïse est devenu l'Élu de Dieu pour la libération d'Israël. (7) Mais que suis-je, Seigneur, pour oser me présenter devant Pharaon. On n'a pas oublié à la cour du roi, le crime que j'ai commis jadis. Tu m'as pardonné, toi, Seigneur, mais le Pharaon d'Égypte a la mémoire fidèle. (8) Et je ne suis pas un homme à la parole facile, et cela dès hier et dès avant-hier, et même encore depuis que vous parlez à votre serviteur, j'ai la bouche et la langue embarrassée. (9) Même cette particularité de Moïse est racontée aux Mecquois par le rabbin : « Mon Seigneur, élargis ma poitrine, et rends ma tâche facile ! Et dénoue le nœud de ma langue, pour qu'ils puissent comprendre mes paroles ». (10) — Pourquoi, n'as-tu pas confiance, Moïse. Je t'ai choisi et cela veut dire que je te donnerai tous les moyens pour réussir. N'as-tu ton frère Aaron? Il parle facilement, lui, et pourra exprimer devant Pharaon, les pensées que je te dicterai. (11) «Mon frère Aaron» répète le rabbin» a la parole plus aisée que moi. Envoie-le avec moi pour m'assister et confirmer mes dires. En vérité, je crains qu'ils ne me traitent de menteur». (12) (Dieu) dit : « Nous fortifierons ton bras par ton frère. Nous vous donnerons à vous deux une grande autorité, et ils ne vous atteindrons (jamais). (13) Et nous te donnerons un pouvoir de thaumaturge si étonnant qu'ils en resteront confondus. D'ailleurs pourquoi attendre : qu'as-tu dans la main? Un bâton... Jette-le et il deviendra serpent. Prends la queue du serpent et il redeviendra bâton. (14)

(1) Sour. LXXIX, 16 ; XX, 12. Voir plus haut, p. 111.
(2) Sour. XX, 9-10 ; XXVIII, 29.
(3) Exode, III, 6.
(4) Sour. XX, 12, 14.
(5) *Ibid.*, 98.
(6) Exode, III, 7-10.
(7) Sour. XX, 13.
(8) Sour. XXVI, 17 ; XXVIII, 33.
(9) Exode, III, 10-11.
(10) Sour. XX, 21-29 ; voir aussi XXVI, 12 ; XXVIII, 34.
(11) Exode, III, 12-16 ; sour. XX, 30-34 ; XIX, 54 ; XXVIII, 34-35 ; X, 76.
(12) Voir *ibid.*, IV, 1.
(13) Sour. XXVIII, 34-35.
(14) Exode, IV, 26 ; voir sour. XX, 18-22 : XXVII, 10 ; XXVIII, 31 : « Jette ton

Moïse, voici encore un autre signe. Regarde ta main. Elle est de couleur de chair. Mets-la dans ton sein, elle deviendra blanche, couleur de lèpre. Retire-la et ta main reprendra sa couleur naturelle. (1) Si les Égyptiens, au cœur dur, ne veulent pas croire aux miracles du bâton et de la main, voici un miracle de secours : « Tu prendras de l'eau du fleuve, et tu la répandras sur le sol, et l'eau que tu auras prise du fleuve deviendra du sang sur le sol ». (2) Le rabbin ne mentionne pas ce miracle de secours, sans doute parce que Moïse n'eut pas l'occasion d'en faire usage. Il ne raconte, d'après l'Exode, que les miracles du bâton et de la main : « C'est là Ma démonstration (venue) de ton Seigneur, pour Pharaon et son Conseil qui sont un peuple pervers ». (3) Courage, Moïse. Quitte ce pays de Madian, présente-toi devant le roi d'Égypte et demande-lui de laisser partir mon peuple : « Allez tous deux (toi et Aaron) vers le Pharaon et dites tous deux : « En vérité, nous sommes les apôtres du Seigneur des Mondes, pour que tu renvoies avec nous les enfants d'Israël ». (4)

Comme il fallait s'y attendre, la première entrevue de Moïse et du nouveau Pharaon manquera totalement d'aménité : à la Cour, on se souvenait encore de Moïse et du meurtre de l'égyptien. Le roi coupa net la parole aux messagers de Yahwé. S'adressant à Moïse, il réveille ces pénibles souvenirs : « Ne t'avons-nous pas élevé, tout enfant? N'es-tu pas resté, parmi nous, en ta vie, des années?

Et tu as accompli l'action que tu sais ! Aussi, es-tu un ingrat ! » (5) Bien qu'il s'attendît à ce reproche, Moïse prend peur ; et s'excuse de son crime : « J'ai commis cet acte alors que j'étais parmi les Égarés. Et je vous ai fui parce que je vous ai craint ! » (6) Sans reprendre haleine, le Pharaon continue : « A propos quel est le Seigneur des Mondes dont tu parles. Je ne le connais pas et je n'ai pas d'ordre à recevoir de lui. (7) « Le Seigneur des Mondes », répondent Moïse et Aaron, « c'est le Seigneur des cieux et de la terre et de ce qui est entre deux. Que n'êtes-vous convaincus ! » (8) « Ne vous élevez pas contre Allah ! En vérité, je viens vers vous avec une autorité évidente ! » (9) Oui, le Seigneur des Mondes, c'est le Seigneur de l'Orient et de l'Occident et de ce qui est entre eux deux. Que ne raisonnez-vous pas? » (10) C'est aussi le Seigneur à vous, Pharaon, et le Seigneur de vos pères d'autrefois ». (11) « O Pharaon, je suis un apôtre du Seigneur des Mondes. Je suis digne de ne dire sur Yahwé que la vérité. Je suis venu à vous avec un signe manifeste de votre

bâton ! Et quand il le vit s'agiter comme un serpent, il tourna le dos et s'enfuit et ne revint pas » ; voir détail identique dans la sour. XXVII, 10.

(1) Exode, IV, 6-8 ; voir sour. XX, 23 ; XXVIII, 12.

(2) *Ibid.*, 9.

(3) Sour. XXVIII, 32.

(4) Sour. XXVI, 15-16.

(5) *Ibid.*, 17-18 ; Moïse échappa à l'épée de Pharaon, Talmud, Berakhoth, IX, 2 ; *éd. cit.*, t. I, p. 155 : « Un homme peut-il échapper au pouvoir d'un roi ? (Exode, XVIII, 4 ; II, 15). C'est qu'au moment où le roi, après avoir fait saisir Moïse, donna l'ordre de lui trancher la tête, l'épée rebondit contre le cou de Moïse et se brisa. R.Abiatar ajoute que le glaive, en rebondissant tua par contre-coup, le bourreau ».

(6) *Ibid.*, 19-20.

(7) Exode, V, 2. — Sour. XXVI, 22 ; XX, 51.

(8) Sour. XXVI, 23.

(9) Sour. XLIV, 18.

(10) Sour. XXVI, 27.

(11) *Ibid.*, 25.

Seigneur. Renvoie avec moi les fils d'Israël ». (1) J'ai été choisi par Dieu pour cette œuvre de libération. Et Moïse, à cet instant, dut énumérer en lui-même toutes les faveurs de Yahwé, préparation à sa grande mission : « C'est sur toi que j'ai répandu mon Amour. J'ai voulu que tu fusses élevé sous mes yeux. Un jour ta sœur se promenait et disait : « Voulez-vous que je vous indique quelqu'un qui se chargera de lui ? Nous te renvoyâmes alors à ta mère, afin que son œil fut rafraîchi, et qu'elle ne s'attristât plus. Puis, tu as tué un homme et Nous te sauvâmes de l'affiction, et Nous t'éprouvâmes par des épreuves variées. Tu demeuras des années chez les hommes de Madian; puis tu viens ici sur un décret, ô Moïse! C'est pour Moi-même que je t'ai réservé ». (2) Tu veux savoir, Pharaon, quel est ce Dieu des Hébreux ». C'est Notre Seigneur qui a donné à toutes choses sa création ; c'est Lui qui guide dans la voie droite... C'est Lui qui a fait de la terre un divan ; Lui qui vous a tracé des routes ; Lui qui a fait descendre pour vous l'eau du ciel. Et avec cette eau, nous faisons pousser des végétaux différents. Nourrissez-vous et paissez vos troupeaux. En vérité, en cela il y a des signes pour ceux qui sont intelligents. C'est d'elle (la terre) que Nous vous avons créés et Nous vous y ferons retourner, et Nous vous en ferons sortir une seconde fois. (3)

Vous qui m'entourez, dit le Pharaon, entendez-vous cet homme ? (4) Le Dieu de l'Univers, c'est moi ; c'est moi qui règne sur le plus grand des empires. « Si tu prends un autre dieu que moi, je te ferai sûrement emprisonner ». (5) Tu ne le feras pas, car j'apporte avec moi un signe évident de ma mission. (6) — Voyons un peu. Montre-moi ce signe. (7) C'était le moment pour Moïse de mettre en pratique la leçon de Yahwé. Moïse saisit donc son bâton et voici que le bâton devint serpent. Il mit sa main dans son sein et elle devint toute blanche. (8) Pharaon n'en croyait point ses yeux. C'est extraordinaire. Moïse est vraiment un savant magicien, (9) on ne peut le nier. Peut-être s'est-il mis en tête de nous chasser d'Égypte avec sa magie. (10) Mais nous aussi, nous avons nos magiciens fameux et renommés, qui sauront le confondre. Ce n'est point par des tours de passe-passe que ce fou, (11) ce menteur, (12) cet ensorcelé, (13) arrivera à nous détourner de la religion de nos pères et à s'emparer de notre royaume. (14) Maintenons-le dans l'illusion du succès (15) et pen-

(1) Sour. VII, 102-103 ; XX, 49. Jusqu'ici, le Dieu de Moïse, comme le Dieu d'Abraham est essentiellement le Seigneur des Mondes, sour. XXIV, 16 ; XVII, 104 ; XXVII, 8 ; XXVIII, 30 ; VII, 102 ; Celui qui guide dans la voie droite, XXXVII, 118 ; XX, 52 ; le Souverain Créateur, XX, 52.
(2) Sour. XX, 39-43.
(3) *Ibid.* 51-57.
(4) Sour. XXVI, 24.
(5) *Ibid.*, 28.
(6) *Ibid.*, 29.
(7) *Ibid.*, 30 ; VII, 103.
(8) *Ibid.*, 31-32 ; XX, 58 ; VII, 104-107.
(9) *Ibid.*, 33 ; VII, 106.
(10) Sour. XX, 59 ; XXVI, 34 ; XXVII, 13 ; XXVIII, 36 ; VII, 106.
(11) Sour. LI, 39 ; XXVI, 26.
(12) Sour. XX, 50, 58.
(13) Sour. XVII, 103.
(14) Sour. X, 79.
(15) Sour. XXVI, 35 ; VII, 107.

dant ce temps battons le rappel de nos magiciens. (1) Nous fixerons un rendez-vous et un lieu de rencontre. Ce sera très amusant pour le peuple. (2) J'accepte, dit Moïse, fort de la promesse divine. Que notre tournoi soit une fête publique. (3) « Pharaon se retira ; il prépara ses ruses ; puis il se présenta. — Malheur à vous, dit Moïse. Ne forgez pas de mensonge contre Dieu, de peur qu'Il ne vous atteigne par le châtiment. Car quiconque forge un mensonge contre Dieu, tombe dans un état misérable. Et (les Égyptiens) discutèrent entre eux sur leur affaire et se parlèrent en secret. Ils dirent : « Ces deux hommes sont certainement deux magiciens ; ils veulent vous chasser de votre pays par leur magie et éclipser votre art remarquable. Accordez vos artifices et venez en cortège. Heureux, aujourd'hui, sera celui qui l'emportera ». (4) Les magiciens ont la promesse, s'ils sont vainqueurs, d'approcher du trône de Pharaon. (5) Le grand jour est arrivé. Moïse et les magiciens d'Égypte sont réunis sur la place publique. Par un geste solennel, que les Français renouvelleront beaucoup plus tard, Moïse se montre grand seigneur. A vous, Messieurs, de jouer les premiers. (6) Les magiciens font merveille : « Leurs cordes et leurs bâtons qu'ils tenaient, rampaient ». (7) « Par la puissance du Pharaon, nous allons certes être les vainqueurs ». (8) Ils effrayaient les gens, tellement leurs tours étaient extraordinaires. (9) Moïse commençait à trembler et à douter de sa puissance. (10) Mais Yahwé le rassura intérieurement. (11) Ce que vous venez de faire, dit Moïse, c'est simplement artifice de magicien. Or le magicien n'est point heureux partout où il va ». (12) A son tour, Moïse jeta son bâton et ce fut le succès éclatant. Le bâton de Moïse et d'Aaron engloutit la bâton des Égyptiens (13) et les magiciens se convertirent, (14) malgré les menaces du Pharaon. (15) « Les magiciens tombèrent prosternés et dirent : « Nous croyons au Seigneur d'Aaron et de Moïse ». (16) Mais le Pharaon leur dit : « Vous avez cru en lui avant que je ne vous le permette. En vérité, (Moïse) est certes le premier qui vous enseigna la magie. Certes, je vous ferai trancher la main droite et le

(1) Sour. XX, 69 ; XXVI, 36-39 ; X, 80.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, 60-61. — De tous temps, les Hébreux et les Juifs condamnaient la magie. Moïse, dans le récit de l'Exode, n'est pas présenté comme magicien. S'il accepte le pari du Pharaon, ce n'est point pour mesurer ce qui serait sa propre magie avec la magie des Egyptiens (voir Levit., XX, 6 ; Deut., XVIII, 9-11). Il ne s'agit pas ici d'un tournoi entre deux magies, la magie hébraïque et la magie égyptienne. Moïse n'est pas un magicien. Il se présente devant le Pharaon comme un homme soutenu par la puissance de Dieu. Il est dit dans le Talmud que « dix mesures de sorcellerie sont descendues en ce monde; l'Egypte en prit neuf; le reste du monde, un. La science de Moïse émane du Saint-Esprit ». (Cohen, *op. cit.*, p. 339).
(4) *Ibid.*, 62-67.
(5) Sour. XXVI, 41 ; VII, 111.
(6) Sour. XX, 68 ; XXVI, 42 ; X, 80 ; VII, 112-113.
(7) *Ibid.*, 69.
(8) Sour. XXVI, 43.
(9) Sour. VII, 113.
(10) Sour. XX, 70.
(11) *Ibid.*, 71.
(12) Sour. X, 71-86 ; voir aussi VII, 114.
(13) Exode, VII, 12 ; Sour. XX, 72 ; XXVI, 4 ; VII, 114.
(14) Sour. XX, 73 ; XXVI, 45 ; X, 85-86 ; VII, 115-119.
(15) *Ibid.*, 74 ; XXVI, 49 ; VII, 120-121.
(16) *Ibid.*, 73 ; XXVI, 46-47.

pied gauche. Je vous ferai crucifier sur des stipes de palmiers ! Certes, vous saurez qui de nous détient un tourment plus dur et plus long. Ils répondirent : « Nul dommage. En vérité, c'est à notre Seigneur que nous retournerons. Nous espérons que notre Seigneur nous pardonnera nos péchés ; car nous avons été parmi les premiers croyants ». (1) Le rabbin de La Mecque se sépare nettement de la Bible qui ignore la conversion des Mages du Pharaon ; mais s'il s'éloigne de l'Exode, le rabbin ne quitte pas pour autant la littérature juive. L'aventure des magiciens est racontée, en effet, dans un Targum de Jérusalem, (2) qui connaît le nom de ces magiciens : Jannès et Jambrès, leur conversion au Dieu de Moïse et leur départ, avec les Hébreux, pour le désert sinaïtique. Il en est encore fait mention dans un midrasch sur : « *Le peuple voyant que Moïse tardait à descendre de la Montagne.* (3) Sont arrivés les quarante mille qui sortirent d'Égypte avec les Israëlites, parmi lesquels les deux chefs magiciens *Jannès et Jambrès,* (4) ceux qui produisirent devant Pharaon tous les actes de magie ». (5)

Il ne sera pas dit qu'un Pharaon d'Égypte ait été battu par des magiciens étrangers, par un Dieu dont le pays n'a aucune connaissance. Les Hébreux ne quitteront pas mon royaume. (6) Je mettrai à mort et mes magiciens et Moïse et les mâles de leur peuple. Nous ne laisserons que les filles. (7) J'abatterai même leur dieu : « Conseil, je ne vous connais pas d'autre dieu que moi-même ». (8) Fou de colère et de rage, Pharaon hurle qu'il atteindra dans son ciel ce Dieu des Hébreux : « Haman ! fais-moi cuire des briques et édifie-moi

(1) Sour. XXVI, 45-51 ; voir aussi XXVI, 46, 50-51 ; VII, 122-123 : « O notre Seigneur ! répands sur nous ta patience et reçois-nous « musulmans ».

(2) Exode, VII, 10.

(3) Exode, XXXII, 1.

(4) Exode, VII, 11, ignore le nom de ces deux magiciens.

(5) SIDERSKY, *op. cit.*, p. 87. Voir abbé BARGÈS, *Tradition musulmane sur les magiciens du Pharaon*, extraite du *Livre des charmes de la Société* ou *Histoire de l'Egypte et du Caire*, dans *Journal Asiatique*, IVe série, t. II, 1843, p. 73-84 : « Mahomet (sic) est le premier, à notre connaissance qui ait parlé de cette conversion des magiciens ; il tenait sans doute cette tradition des rabbins qui ont singulièrement ajouté au récit de la Bible » (p. 77, n. 21). Nous savons maintenant que Mohammed n'est absolument pour rien dans la transmission de cette légende. C'est le rabbin qui racontant aux Mecquois l'histoire de Moïse, enjolive le texte biblique par les fantaisies midraschiques. — C'est aussi par la tradition juive — orale ou écrite — que saint Paul connaît le nom des deux magiciens du Pharaon, dont il ne raconte d'ailleurs pas la conversion, II Timothée, ch. III, 8 : « Pareils à Jannès ou à Jambrès (Mambrès) qui s'opposèrent à Moïse ».

(6) Sour. VII, 124.

(7) *Ibid.*, 137. — Sur la menace de lapidation réservée à Moïse, voir sour. XLIV, 19. « Aux termes de la Loi, quatre genres de mort, auxquels on condamne pour des crimes divers, sont prononcés par les tribunaux ; ainsi on condamne à être lapidé, ou brûlé, ou à avoir le cou coupé, ou à être étranglé », Talmud, Sanhédrin, ch. VII ; *éd. cit.*, t. XI, p. 1 : « Voici quels coupables sont punis de mort par la lapidation : celui qui cohabite avec sa mère ou avec la femme de son père, ou avec la femme de son fils, ou avec un homme, ou avec un animal ; ou une femme qui attire un animal pour qu'il abuse d'elle ; celui qui blasphème, celui qui rend un culte aux idoles ; celui qui livre ses enfants à Moloc, celui qui pratique la nécromancie ou la magie (Lévitique XX, 6), celui qui profane le jour du sabath ; celui qui maudit son père ou sa mère ; celui qui commet un adultère avec une jeune fiancée de seconde adolescence ; celui qui, par séduction, détermine un individu ou toute une ville à rendre le culte aux divinités païennes, le sorcier, un enfant pervers et rebelle envers ses parents. (Deut. XXI, 18), Talmud, *ibid.*, p. 5) ; voir COHEN, *op. cit.*, p. 382-384.

(8) Sour. XXVIII, 38.

une tour afin que peut-être je m'élève jusqu'au dieu de Moïse. (1) En vérité, je pense que (Moïse) est un imposteur ». (2)

La confiance de Moïse reste entière : « Il dit à son peuple : « Implorez l'aide de Dieu et soyez patients. En vérité, la terre est à Dieu. Il la donne en héritage à qui Il veut de ses serviteurs ; et la vie future est pour ceux qui Le craignent ». (3) Du temps de Joseph, Nous avons déjà laissé tomber notre punition sur le peuple des Pharaons, « avec les années de disette et la pénurie de fruits, espérant que peut-être ils s'amenderaient ». (4) Pharaon, si vous vous souvenez de votre histoire, et si vous refusez d'obéir à l'ordre de Yahwé, vous devez savoir que je dis la vérité. — Ne prends pas la peine de nous convaincre ; quels que soient les signes que tu peux nous apporter, nous ne te croirons pas. (5) Et la lutte s'engage entre Moïse et le puissant roi. De grandes plaies s'abattent sur le pays. L'Exode en compte dix : l'eau changée en sang ; les grenouilles, les moustiques, les mouches, la peste du bétail, les pustules, la grêle et le tonnerre, les sauterelles, les ténèbres ; plaies des premiers nés. Le « Coran » n'énumère explicitement que six calamités : l'inondation, les sauterelles, les poux, les grenouilles et le sang. (6) Il y ajoute le miracle de la main. (7) SIDERSKY (8) fait remarquer que le midrasch Exode-Rabhah, XIV, ne compte que neuf signes, identifiant la plaie de pétrification avec celle de l'obscurité.

Pharaon était trop orgueilleux (9) pour se rendre aux indications divines. Chaque plaie le faisait trembler ; il promettait tout ce qu'on voulait, mais immédiatement après, il revenait sur sa parole : « Et lorsque la plaie tombait sur eux, ils disaient : « O Moïse, prie ton Seigneur pour nous, en vertu du pacte qu'il a conclu avec toi ! En vérité, si tu écartes de nous le courroux, nous croirons en toi, et nous renverrons sûrement avec toi les fils d'Israël ». Mais quand Nous éloignions d'eux la plaie, et que le temps fixé d'avance (était expiré), eux rompaient leur promesse ». (10) Ces Égyptiens sont bien coupables. (11) Ils sont en abomination devant Dieu. (12)

Mais un jour, Pharaon fléchit et les Hébreux quittèrent son royaume. Sur le conseil de Yahwé, ils partirent la nuit. (13) Mais, une fois de plus, le Pharaon regretta sa promesse et il se mit à la poursuite des Hébreux. Heureusement,

(1) D'après le rabbin qui a certainement connu ce détail par des légendes juives (SIDERSKY, *op. cit.*, p. 82), Pharaon aurait confié à Haman, son grand vizir (sour. XL, 28 ; XXIX, 38), la construction de cette tour (sour. XL, 38). Haman est représenté comme un des plus grands adversaires de Moïse avec le Pharaon et Korah (sour. XL, 25 ; XXVIII). Lui aussi aurait été noyé lors du passage de la Mer Rouge.

(2) *Ibid.* ; voir aussi XL, 38-39.

(3) Sour. VII, 125.

(4) *Ibid.*, 127 ; voir Genèse, XLI, 53-57 ; XLVII, 13-21.

(5) *Ibid.*, 129.

(6) Sour. VII, 130. — Sur les sauterelles, voir aussi LIV, 7 ; Lévitique XI, 22 ; Juges, VI, 5 ; VII, 12.

(7) Sour. XXVII, 12 : « Et mets ta main dans l'ouverture de ta tunique. Elle ressortira blanche, sans mal ». C'est là un des neuf signes ; voir aussi sour. XVII, 103 : « Nous avons accordé à Moïse neuf signes manifestes ».

(8) SIDERSKY, *op. cit.*, p. 84, n. 4.

(9) Sour. VII, 130.

(10) *Ibid.*, 131-132 ; voir aussi XXVII, 14.

(11) Sour. XLIV, 21.

(12) Sour. XXVII, 12.

(13) Exode, XII, 29-42 ; sour. XLIV, 22 ; XX, 79 ; XXVI, 52.

Yahwé veillait sur les siens. « En vérité, ô Pharaon, je te crois perdu ». (1) La fin du roi d'Égypte et de son armée fut épouvantable. « Les Égyptiens disaient : « En vérité, ces gens sont une bande peu nombreuse. Certes ils sont courroucés contre nous ! Mais nous sommes une multitude et nous sommes sur nos gardes ! »... (2) « Les Égyptiens poursuivirent en effet ceux-ci, en marche vers l'est. Quand les deux masses s'aperçurent, les compagnons de Moïse s'écrièrent : « Nous sommes certes rejoints ! » (Mais) Moïse dit : « Non point ! Avec moi est mon Seigneur. Il me dirigera ». Et Nous révélâmes à Moïse : « Frappe la mer, de ton bâton ! » Elle s'entr'ouvrit et chaque partie fut comme une montagne immense. Nous fîmes avancer (les Fils d'Israël), puis les autres. Nous sauvâmes Moïse et tous ceux qui étaient avec lui, puis Nous engloutîmes les autres ». (3) Yahwé a eu le dernier mot. Commencée sur cette terre, l'histoire de Pharaon n'est pas finie. Elle s'achève dans la vie de l'au-delà. « En vérité, celui qui vient à son Seigneur, en coupable, à lui est destinée la Géhenne, où il ne meurt ni ne vit ». (4) Celui qui vient au contraire à Lui, en croyant, ayant accompli le bien, (5) à lui reviennent les degrés sublimes du Paradis, les jardins d'Eden, sous (les arbres desquels) coulent des ruisseaux ; et où il restera éternellement. C'est la récompense de l'homme qui est resté pur. (6) Les ordres de Pharaon n'ont pas été droits. C'est pourquoi, cet impie « précédera son peuple au jour de la résurrection et il le mènera à l'aiguade de Feu. Quelle détestable aiguade ! Ils auront été et seront poursuivis par une malédiction, en cette vie, et au jour de la Résurrection. Quelle détestable compagne ce sera ». (7) Pharaon, je vous avais cependant prévenu. Je vous avais dit d'abandonner vos idoles et de reconnaître Yahwé, l'Unique, le Tout-Puissant, le Miséricordieux, le Dieu d'Israël. Vous m'aviez entendu quand je disais aux Hébreux : « O mon peuple ! Suivez-moi ! je vous dirigerai dans le chemin de la Rectitude. O mon peuple ! cette vie immédiate n'est qu'une (vaine) jouissance alors que la vie dernière est le séjour de la stabilité. Quiconque fait une mauvaise action ne sera récompensé que par un mal égal ; mais quiconque, homme ou femme, sera croyant, celui-là entrera au Jardin où il recevra tous les biens, sans compter. O mon peuple, pourquoi vous appelé-je au salut, alors que vous m'appelez à la perdition ? Vous m'appelez à ne pas croire en Allah et à lui adjoindre des divinités que j'ignore, alors que je vous appelle au Puissant, et à Celui qui pardonne. (8) Il n'y a aucun doute que les Divi-

(1) Sour. XVII, 104.
(2) *Ibid.*, Sour. XXVI, 54-56, 60-68 ; voir aussi XLIV, 23 ; XX, 80-82 ; XVII, 105 ; X, 90 ; VII, 132.
(3) Sour. XX, 76.
(4) *Ibid.*
(5) Voir plus haut, p. 76-77.
(6) Sour. XX, 77-78.
(7) Sour. XI, 100-101 ; voir aussi XL, 49 ; XXVIII, 42 (et XX, 15-17).
(8) *Ibid.*, 42-45 ; voir aussi XX, 14 ; X, 90 : « Et Nous fîmes passer la mer aux Fils d'Israël ; et Pharaon et ses troupes les poursuivirent avec acharnement et rapidité, jusqu'à ce qu'enfin, sur le point d'être englouti, (Pharaon) dit : « Je crois qu'il n'existe pas d'autre Dieu que Celui en qui croient les Fils d'Israël. Et je suis parmi les Soumis (à Lui) ». Et Yahwé dit : « Maintenant (tu te convertis) alors que tu as désobéi auparavant et que tu fus parmi les semeurs de scandale ! Aujourd'hui, pourtant, Nous te sauvons en ton corps, afin que tu sois un signe pour ceux qui viendront après toi. En vérité, nombreux parmi les Hommes sont ceux qui, de Nos signes sont certes

nités auxquelles vous me conviez n'ont aucun pouvoir ni en cette vie ni dans l'autre, et que nous devons tous retourner vers Allah et que les impies seront les hôtes du Feu ».

Mecquois qui faites cercle autour de moi, vous entendez cette jolie histoire. « Mais en vérité, cette histoire est un signe ; malheureusement la plupart des hommes ne croiront jamais ». (1) Mohammed, en as-tu bien compris la leçon ? Il n'y a qu'un Dieu, le Dieu qui a créé et le Dieu qui guide et le Dieu qui créera une seconde fois en nous ressuscitant. C'est le Dieu qui distribuera à chacun selon ses œuvres. Les déesses de votre Ka'ba n'ont aucun pouvoir ni sur cette terre ni dans l'autre. Ce sont des déesses fabriquées par vous, inertes et sans vie.

Écoutez bien encore, Mecquois, ce Dieu Unique, Tout-Puissant, Miséricordieux et Juste, ce n'est pas votre Dieu. Il le deviendra, si vous le voulez, mais depuis des siècles, ce Dieu est le Dieu d'Israël. Vous entendez bien? C'est avec nous, juifs, qu'Il a conclu Son alliance. Nous, juifs, nous sommes la race élue, la race privilégiée, celle à qui Yahwé a promis prospérité pour toujours. Israël est seul dépositaire de la Vérité et des Promesses du Très-Haut. Les preuves de cette prédilection ne manquent pas dans notre vie. Je vous avais raconté l'histoire d'Abraham et voici maintenant celle de Moïse. Retenez-la bien dans vos mémoires. Quiconque obéit aux apôtres d'Israël, obéit à Dieu et il sera sauvé. Quiconque ne voit dans ces signes que des mensonges, périra. Moïse était le noble apôtre de Yahwé, (2) comme je suis moi-même votre apôtre envoyé par Dieu. Moïse avait pour lui la vérité. La force de Yahwé était sa force. Pharaon était puissant. Il ne voulut pas croire aux signes de Moïse ; il resta incrédule, malgré tous les appels de Dieu, sous forme d'épreuves. Il est mort englouti avec son armée. Pharaon, c'est votre propre image, l'image de l'orgueilleux qui prend peur à la première calamité, qui fait toutes les promesses qu'on désire de lui et qui se redresse et revient à ses anciennes erreurs quand l'alerte disparaît. Pharaon, c'est le symbole de l'incrédulité humaine, de l'entêtement de l'homme qui se raidit dans son orgueil, quels que soient les signes qu'on lui apporte. Mecquois, qui restez incrédules devant les paroles de Yahwé, vous êtes les Pharaons des tribus arabes ! Et toi, Mohammed, as-tu compris? Tu vas devenir l'apôtre juif au milieu de ta race. Tu vas devenir

insoucieux ». D'après ce verset, Pharaon se serait donc converti à la dernière heure et ferait ainsi partie des « anciens musulmans », c'est-à-dire des résignés à la volonté de Dieu.

(1) Sour. XXVI, 67-68.

(2) Sour. XLIV, 16 ; voir COHEN, *op. cit.*, p. 178 : « De tous les prophètes hébreux, le plus éminent fut Moïse. Il distance les autres et se tient à leur tête en dignité. « Quelle fut la distinction établie entre Moïse et les autres prophètes ? Ces derniers regardaient à travers neuf *specularia* tandis qu'entre Moïse et Dieu, il y en avait un seul : ceux des autres prophètes étaient nuageux, celui de Moïse était clair ». Donc il saisissait plus intimement qu'eux le message divin. La révélation qui lui fut accordée a été la source où puisèrent tous les prophètes venus après lui. « Ce que les prophètes étaient destinés à annoncer aux générations subséquentes, ils le reçurent du Mont Sinaï ». « Moïse a prononcé toutes les paroles des autres prophètes aussi bien que les siennes et quiconque prophétisa ne fit qu'exprimer la substance de la prophétie de Moïse ». Il en résulte que rien dans ce qui fut dit par un prophète venu après Moïse ne saurait contredire ses propres écrits, ni y ajouter ou en retrancher quoi que ce soit » ; voir Talmud, Maghella, I, 5 ; *éd. cit.*, t. VI, p. 206-207 : « Parmi les préceptes qui nous ont été ordonnés par Moïse, celui-ci nous a dit que nul autre prophète ne viendra faire aucune innovation essentielle ».

un héraut de la religion d'Israël. Ta mission est maintenant de convertir tes compatriotes à la religion des juifs. Mohammed, mon fils, Moïse c'est encore toi. Tu es Abraham... Tu es Moïse... Tu as une mission pareille à la leur : annoncer aux Arabes le Yahwé des Hébreux. Abraham a eu des ennemis, même dans sa famille. Toute l'Égypte s'est dressée contre Moïse. Abraham et Moïse ont été traités de menteurs. Ne t'étonne pas si toi-même tu dois souffrir. Mais tu vaincras, comme Abraham et Moïse, si tu es fidèle à la mission que déjà j'ai commencé de t'assigner. Souviens-toi bien qu'il n'existe qu'un Dieu, Créateur et Tout-Puissant ; qu'un seul peuple avec lequel il conclut son Alliance éternelle : le peuple d'Israël, dépositaire de la vérité divine. Tu le sais bien, maintenant. Nous, juifs, nous seuls, sommes dans la Voie Droite. Et tout ce que je te dis, ce n'est pas moi qui te le dis ! C'est Yahwé qui l'a révélé à Moïse. Qui me suit obéit à Yahwé. Il n'y a qu'un Dieu : Yahwé ; qu'une révélation : celle qui fut faite à Moïse ; qu'une Loi, la Thora ; qu'une race élue : Israël, qu'un seul Prophète envoyé par Yahwé auprès de vous : moi-même, le rabbin de La Mecque. Tu seras sauvé, Mohammed, ta race sera sauvée à une seule condition : c'est que, renonçant à vos idoles, vous vous rendiez à l'appel du Dieu Unique, appel que je fais entendre parmi vous, en vous racontant les bienfaits de Dieu vis-à-vis de son peuple et les châtiments réservés aux incrédules. Mohammed, et vous tous Mecquois, venez, venez au Dieu de Moïse. Croyez à mes paroles.

C'est bien le Dieu de Moïse qu'annonce aux Arabes le rabbin de La Mecque, le Dieu qui a choisi Israël, qui a sauvé son peuple de l'oppression. C'est bien le Dieu du Pentateuque et de l'Ancien Testament que prêche le juif ! Il n'y a pas un Dieu des musulmans. Il n'y a que le Dieu des Juifs annoncé aux Arabes par un juif qui connaît sa Bible. Toute l'histoire de Moïse dans le « Coran » est l'histoire même du Moïse de l'Exode. Le « Coran » ne connaît que le Moïse des Hébreux, enrichi de quelques légendes dues à l'imagination des Juifs : refus de Moïse de se nourrir du lait des Égyptiennes ; rôle de Satan dans le meurtre de l'Égyptien par Moïse ; contrat de travail de huit ans entre Jethro et Moïse ; reproches faits à Moïse par Pharaon au sujet de ce meurtre ; conversion des magiciens Jannès et Jambrès ; construction d'une tour par Pharaon et reconnaissance de ce dernier *in extremis*, de la Toute Puissance du Dieu de Moïse. Bible et légendes talmudiques, c'est tout ce que nous trouvons dans le « Coran » sur l'histoire de Moïse et rien de plus. Nous sommes uniquement dans l'ambiance judaïque. Comment pourrait-il en être autrement ? Le juif, apôtre des Arabes, ne peut raconter que ce qu'il sait, la Bible et le Talmud. Répétons-le encore : Il n'y a pas de Dieu musulman. Il n'y a que le Dieu des Juifs. Et si un jour les Mecquois arrivent à croire à un Dieu Unique, ce ne sera qu'au Dieu des Juifs, annoncé par un Juif ! Histoire étrange, mais vraie !

2. — MOÏSE, LÉGISLATEUR

La Mer Rouge passée, l'armée égyptienne engloutie, Moïse et son peuple échouèrent chez un peuple idolâtre : « Avec les fils d'Israël, nous avons traversé la mer ; et ils arrivèrent chez un peuple attaché à ses idoles. Alors, les fils d'Israël dirent : « O Moïse, fais-nous un Dieu comme

leurs dieux ». Mais Moïse dit : « En vérité, vous êtes un peuple de Sans-Loi ». (1)

La traversée du désert est à peine mentionnée dans le Coran. Une seule fois il y est question de la manne et des cailles : « O Fils d'Israël ! Nous vous avons sauvés de votre ennemi et Nous avons fait alliance avec vous sur le flanc droit de la montagne. Nous avons fait descendre sur vous la manne et les cailles. Mangez des (nourritures) exquises dont Nous vous avons gratifiés ! (Toutefois) ne faites point d'excès en cela, sinon Ma colère s'abattra sur vous ! Or tout homme sur qui s'abat Ma colère, va à l'abîme ». (2) Le rabbin passe sous silence les murmures des Raphidiens, (3) la victoire sur les Amalécites, (4) la rencontre de Jethro et de Moïse (5). Le récit de ces événements ne rentrait pas directement dans sa construction apologétique. Le fait principal, extraordinaire en soi, capital pour l'histoire juive, base de tout le prosélytisme judaïque, orgueil des Fils d'Israël, c'est la vision de Yahwé sur le Mont Sinaï. Le rabbin a déjà raconté cette vision dans deux sourates. (6) Après avoir laissé à Aaron, la garde de son peuple, (7) Moïse se rendit en hâte (8) à l'appel de Dieu. « Et lorsque Moïse vint à Notre rendez-vous et que son Seigneur lui eut parlé, Moïse dit : « Seigneur, montre-toi à moi, afin que je puisse Te voir ! » — Dieu lui dit : « Tu ne peux pas Me voir ; mais regarde vers la montagne et, si elle reste immobile à sa place, tu Me verras ». Mais lorsque Son Seigneur apparut sur la montagne, Il en fit de la poussière et Moïse tomba sur le sol évanoui. (9) Et lorsqu'il fut revenu à lui, Moïse dit : « Gloire à Toi ! Je reviens à Toi. Je suis le premier des croyants. Dieu dit : « O Moïse, en vérité, Je t'ai choisi d'entre tous les hommes pour te charger de Mon message et Mes paroles. Prends ce que Je te donne et sois parmi les reconnaissants ! ». (10)

Le résultat de cette célèbre entrevue nocturne a été consigné dans les Tables — les Tables de la Loi — et dans un Livre : « Nous avons écrit pour lui (Moïse) sur des tables une instruction sur tous les sujets et une explication détaillée de toutes choses. Prends ces Tables avec force, et ordonne à ton peuple de les observer le mieux possible ». (11) Ce sont ces commandements écrits sur des Tables par des scribes nobles et purs, (12) c'est-à-dire par les anges qui

(1) Sour. VII, 134.
(2) Sour. XX, 82-83 ; XIX, 53-54 ; voir Exode, ch. XVI.
(3) Exode, ch. XVII, 1-7.
(4) *Ibid.*, 8-10.
(5) *Ibid.*, ch. XVIII.
(6) Sour. LIII, 2-18 ; LXXXI, 19-29.
(7) Sour. VII, 138. Moïse resta sur le Sinaï 40 nuits ; voir Exode, XXIV, 18.
(8) Sour. XX, 65.
(9) Exode, III, 2-19. — Bien que Yahwé, d'après Nombres XII, 6-8, parlait « de bouche à bouche avec Moïse », ce dernier cependant n'a pas vu Dieu visuellement ; il n'en éprouva qu'une présence phonétique, c'est-à-dire en termes plus simples qu'il entendit Dieu sans le voir.
(10) Sour. VII, 139-141. Qal : yā Mousa Innī çṭafaytoka 'a lä l-nāsi bi-risālatī wa bi-kalāmi fa-khodh mā ātaytoka wa kon min al-shakirīn = Il dit : « o Moïse ! je t'ai choisi parmi les hommes pour (porter) mes messages et ma parole. Prends ce que je t'ai apporté (les révélations) et sois du nombre des reconnaissants ».
(11) *Ibid.*, 142.
(12) Sour. LXXX, 13-16. — D'après la Hagadda, La Loi fut donnée à Moïse par l'intermédiaire des Anges ; voir l'écho de cette tradition dans Act. VII, 53 ; Galat., III, 19 ; Hébr., II, 2, etc.

assistèrent aux colloques divins qui furent révélés à Moïse en une nuit célèbre, (1) sur le Mont Sinaï. Dans toute cette histoire, il n'y a aucune trace d'un Coran arabe ! Ce serait vraiment absurde de le penser. Ici, c'est un juif qui parle ; il raconte la vision du Sinaï et il la raconte naturellement d'après l'Exode. Que viennent faire dans cette histoire si simple toutes les élucubrations absolument stupides des musulmans et des coranisants qui nous représentent le Coran comme révélé par Dieu à Mohammed, un Coran ayant sa matrice dans l'Éternité !! Pour l'historien, il ne reste de toutes ces élucubrations « hystériques, » de ce qu'on appelle la théologie musulmane, que le néant et le ridicule.

Moïse a reçu de Yahwé les Tables de la Loi. Tout dans sa vie antérieure n'était que préparation à cet acte solennel et décisif. Ce sont ces Tables avec les autres prescriptions divines qui forment la Thora, le Coran hébreu naturellement. Il n'existe que celui-là. Moïse a été choisi par Yahwé pour la composition du Coran. Le rabbin en a déjà parlé, en le désignant par les Livres anciens d'Abraham (2) et de Moïse, (3) par les pages honorées, (4) par le glorieux Coran sur une table gardée. (5) Le rabbin parle encore du Coran de Moïse et d'Aaron : « Et nous leur avons donné à tous deux le Livre lucide », (6) pages de Moïse, (7) Livre de la Distinction, c'est-à-dire le Livre qui permet désormais de distinguer le bien et le mal, (8) lumière pour l'humanité et avertissement pour les craignants-Dieu ; (9) c'est un Livre que nous avons envoyé d'en haut, comme un appel divin à l'humanité. Qui peut le nier après avoir entendu l'histoire de Moïse. (10) « Nous avons donné à Moïse le Livre. Et nous en avons fait une Direction pour les enfants d'Israël ». (11) C'est ce Livre dont je vous raconte les principales histoires qui fut donné à Moïse par Yahwé qui le confirma de toute son autorité, pour éviter toute querelle à son sujet. (12) Israël n'est-il pas le peuple privilégié entre tous ? « Nous avons donné à Moïse (le Livre de) la Direction » (13) et « Nous en avons fait hériter les enfants d'Israël, Direction et Rappel pour ceux qui sont doués de sens ». (14) « Nous avons donné l'Écriture à Moïse après avoir fait périr les générations premières, comme Appel à la clairvoyance, Direction et Grâce pour les hommes, espérant que peut-être ils réfléchiraient ». (15)

Ce n'est pas le moment d'étudier ici l'origine du Coran arabe ; nous étudierons plus loin ce problème essentiel. Mais remarquons cependant que les textes que nous venons de citer forment à eux seuls une base de toute première

(1) Sour. XCVII.
(2) Voir plus haut, p. 110; 147; 151; 185; 204.
(3) Sour. LXXXVII, 18-19.
(4) Sour. LXXX, 13-15.
(5) Sour. LXXXV, 21-22.
(6) Sour. XXXVII, 117 ; XXI, 48.
(7) Sour. LIII, 37.
(8) Sour. XXI, 49.
(9) *Ibid.*
(10) *Ibid.*, 51.
(11) Sour. XXXII, 23.
(12) Sour. XLI, 45.
(13) *Ibid.*
(14) Sour. XL, 56.
(15) Sour. XXVIII, 43 ; voir aussi sour. VI, 91 que nous expliquerons en son temps ; et versets 155-157.

solidité pour la solution de ce problème. Avant tout autre Livre, il existe un Coran, révélé en hébreu par Yahwé à Moïse, en une nuit bénie, sur le Mont Sinaï. C'est le Coran par excellence ; le Coran arabe n'aura d'existence que par lui. En lui-même, comme nous le verrons plus tard, le Coran arabe n'a pas d'existence propre ; son contenu n'est autre que le contenu du Coran hébreu. Comme particularité, il n'aura pour lui que le vêtement extérieur, la langue, la langue arabe, alors que le Coran original est une langue hébraïque. Mais ce simple vêtement ne suffit pas pour caractériser un Livre. Il n'y a qu'un Livre, qu'un seul Coran ; c'est le Coran hébreu de Moïse dont nous dégagerons les qualités internes dans un chapitre spécial.

Moïse est l'homme du Livre. Sa mission spéciale se concrétise dans ce Livre. La libération du peuple hébreu n'est elle-même qu'une préparation à la réception de la Loi, guide pour le peuple d'Israël et Direction pour l'humanité tout entière.

Pendant que Moïse est sur la montagne, le peuple hébreu s'agite. Il oublie bien vite qu'il est le Peuple Elu et qu'il doit vivre dans la foi du Dieu Unique. A l'instigation de Sameri, connu de la littérature haggadique, (1) les Hébreux fabriquèrent un veau d'or auquel ils prodiguèrent leurs adorations : « Le peuple de Moïse, après lui, fabriqua de ses ornements précieux le corps d'un bœuf qui beuglait ». (2) Aaron ne put arriver à freiner leur instinct de perversité. (3) Averti par Yahwé de leur infidélité, Moïse descendit, courroucé et affligé de la montagne. (4) D'un regard, il foudroie le peuple, Aaron et Sameri. O mon peuple, qu'as-tu fait ? « Votre Seigneur ne vous a-t-il pas fait une belle promesse ? L'Alliance fut-elle trop longue pour vous ou avez-vous désiré que s'abatte sur vous un courroux de votre Seigneur en sorte que vous avez manqué à votre engagement envers moi ? » (5) Nous n'y sommes pour rien, répondent piteusement les Hébreux. Ce n'est pas de notre faute. C'est la faute à Sameri qui a jeté les bijoux dans le feu pour en fabriquer un veau mugissant en disant que c'était là notre dieu. (6) — Vous êtes tout de même bien naïfs et bien fous, répliqua Moïse. Est-ce que votre veau est capable de parler ? Est-ce qu'il peut vous être utile ? Est-ce qu'il a pouvoir de vous nuire ? » (7) Toi, Sameri, quels étaient tes desseins en fabriquant cette idole ? Lui aussi, Sameri, s'excuse : « J'ai vu ce qu'ils ne voyaient point. J'ai pris une poignée de la poussière laissée par l'Envoyé et je l'ai lancée. Ainsi me suggéra mon âme ». (8) Va-t-en, dit Moïse. Regarde encore une fois ton Dieu que tu viens d'adorer avec dévotion. Tu ne le verras plus. Je vais le réduire en poussière et jetterai cette poussière dans la mer. Parce que tu as été infidèle, tu seras désormais comme un lépreux. Personne n'osera plus t'approcher ; et il t'est réservé pour l'autre monde, une

(1) SIDERSKY, *op. cit.*, p. 88-89 ; sour. XX, 87-90 ; voir aussi Osée, VIII, 5-6 : « Ton veau, Samarie, je le repousse, ma colère s'enflamme contre lui... Oui, le veau de Samarie s'en ira en flammes » (voir I Rois, XII, 28, 32).

(2) Sour. VII, 146.

(3) Sour. XX, 92-93.

(4) *Ibid.*, 88.

(5) Sour. XX, 89.

(6) *Ibid.*, 90.

(7) *Ibid.*, 91 ; VII, 146.

(8) *Ibid.*, 96 ; VII, 146. — D'après le Talmud, COHEN, *op. cit.*, p. 102, c'est Satan qui serait responsable de la fabrication du veau d'or.

menace à laquelle tu ne saurais échapper. (1) Et toi, Aaron, qu'as-tu fait pendant mon absence ? Je t'avais laissé pleine responsabilité sur le peuple de Yahwé. Qu'en as-tu fait ? — Ce n'est pas de ma faute, dit Aaron ; c'est la faute au peuple d'Israël. Je ne voulais pas qu'il adore un veau d'or. Je lui disais : Attention, c'est une épreuve et une tentation. Mais le peuple n'a pas voulu m'obéir : « Nous ne cesserons de l'adorer jusqu'au retour de Moïse auprès de nous ». (2) Moïse ne se tenait plus d'indignation. O fils de ma mère, supplia Aaron, ne me saisis pas par la barbe ou par la tête. Je n'ai pas voulu semer la division parmi les fils d'Israël ; je n'ai pas voulu te désobéir. (3) La colère de Moïse est à son comble. C'est une abomination, ce que vous venez de faire. Voulez-vous attirer sur nous la vengeance de Yahwé ? (4) Qu'as-tu laissé faire, Aaron ? Et pendant que j'étais dans l'intimité divine, tu blasphémais. Tiens, les voilà les Tables de Yahwé et Moïse les jeta par terre et les brisa, (5) tout en secouant violemment son frère par la tête. Il faut bien un responsable. (6) Aaron supplie : « O fils de ma mère ! Les Fils d'Israël m'ont abaissé et ont failli me tuer. Ne fais pas que mes ennemis se réjouissent de mon malheur, et ne me mets point parmi le peuple des injustes. (7) Les Tables de la Loi sont par terre brisées. (8) Après ce geste inutile, la colère de Moïse s'est subitement calmée et avec douceur il s'adresse maintenant à Yahwé : « O Seigneur, pardonne-nous, à moi et à mon frère et fais-nous entrer dans Ta Miséricorde, car tu es le plus miséricordieux des miséricordieux. » (9)

(1) *Ibid.*, 97. — Le rabbin rappelle aussi la révolte de Korah contre Moïse, racontée avec beaucoup de détails dans les Nombres, ch. XVI. D'après des sources juives (SIDERSKY, *op. cit.*, p. 96), Korah aurait été extrêmement riche (sour. XXVIII, 76, 79) et très savant (*ibid.*, 78). Il essaya de soulever le peuple contre Moïse, pour lequel il fut très injuste (*ibid.*, 76), malgré les remontrances que le peuple lui-même lui faisait (*ibid.*, 76-77), ainsi que les vrais savants (*ibid.*, 80). Mais avec le Pharaon et Haman, il ne cessait de traiter Moïse de menteur et de magicien (sour. XL, 25 ; voir aussi XXIX, 38). Il fut englouti dans la terre (sour. XVIII, 81 ; XXIX, 38-39) ; voir Exode, XVI, 30-32). Le rabbin en tire cette conclusion : « Ceux qui prennent des patrons, à côté de Yahwé, ressemblent à l'araignée, qui se fait elle-même une maison. En vérité, c'est la plus frêle des maisons que la maison de l'araignée ; s'ils le savaient ! En vérité, Yahwé connaît tout ce qu'ils invoquent à côté de Lui ! Car il est le Puissant, le Sage ! » (sour. XXIX, 40-41) « Les incroyants ne prospèrent pas » (sour. XXVIII, 82).

(2) *Ibid.*, 92-93.

(3) *Ibid.*, 94-95. — L'ineffable MONTET, *op. cit.*, p. 435, n. 7, voit dans ce geste de tirer la barbe le signe d'une affectueuse salutation !

(4) Sour. VII, 149.

(5) *Ibid.*

(6) Exode, XXXII, 25 : « Moïse vit que le peuple n'avait plus de frein parce qu'Aaron lui avait ôté tout frein ».

(7) Sour. VII, 149.

(8) Les juifs racontaient que Moïse s'était enrichi de ces débris ; voir Talmud, Scheqalim, ch. V, 2 (3) ; *ibid.*, t. V, p. 295 : « On ne nommera pas moins de 2 fonctionnaires pour administrer les valeurs » est-il dit. C'est conforme, dit R. Nahman au nom de R. Mena, à ce que la Bible dit (Exode, XXVIII, 5) : *ils prendront l'or, l'azur et la pourpre* (ils étaient donc au moins deux surveillants). R. Néhémie (Hama) b. R. Hanina dit que Moïse s'est enrichi par les déchets des tables de la Loi, comme il est dit (ib. XXXIV, 1) : *taille-toi 2 tables de pierre*, c.-à.-d. que l'excédent résultant de cette taille (faite dans des matériaux fort précieux) sera pour toi. R. Hanina dit que Dieu découvrit à Moïse, dans sa tente, une mine de pierres précieuses et de perles, et que de là provient la richesse de Moïse ».

(9) Sour. VII, 150 ; XXXVII, 120 : « Que la paix repose sur Moïse et Aaron ».

Peuple d'Israël, ô race élue, votre Dieu est seulement Yahwé. Il n'y a pas d'autre Dieu que Lui. Il embrasse tout dans sa science ! » (1) Yahwé est le seul Dieu. Il est le Dieu d'Israël. C'est pour vous amener à Lui que je viens de vous raconter l'histoire de Moïse. (2)

III

NOTE SUR CHOAÏB, BEAU-FRÈRE DE MOÏSE

Mecquois, c'est pour vous encore une terrible leçon que l'histoire de Choaïb ou Hohab. D'après la Bible, Hohab aurait été frère de Sephora, fils de Raguel ou Jethro et par conséquent beau-frère de Moïse. D'après d'autres exégètes, il conviendrait plutôt d'identifier non pas Raguel avec Jethro, mais Jethro avec Hoab. (3) Il est difficile de dire ce qu'en pensait le rabbin, quoique les coranisants n'hésitent pas — ils n'hésitent jamais — à faire de Choaïb et Jethro une seule et unique personne. En tout cas, c'est un épisode de l'histoire des Madianites que le rabbin se propose de raconter aux Mecquois. Le thème général est toujours le même : les hommes qui refusent de croire au vrai Dieu, au Yahwé d'Israël, seront punis, jusqu'à l'extermination.

L'histoire des Madianites intéresse à la fois les Israélites et les Arabes. Ils sont désignés dans la Bible, comme habitant sous la tente, possédant également places et villes fortes, (4) organisant des caravanes, (5) ayant de nombreux troupeaux de brebis, de bœufs, d'ânes (6) et de chameaux. (7) Les Madianites auxquels pense le rabbin étaient sans aucun doute idolâtres, par conséquent des ennemis d'Israël. Ils adoraient Béelphégor et cherchaient par l'intermédiaire de Cozbi et de leurs filles à séduire les Israélites, à les rattacher à leurs idoles. Or, Jethro ou Choaïb était prêtre du Très-Haut; à peine eut-il connu le Dieu des Hébreux qu'il se plaça sous sa protection. Jethro n'était pas idolâtre, quand il offrait des holocaustes à Elohim. (8) Jethro était une exception parmi les Madianites, car entre Madianites et Hébreux, il ne pouvait y avoir de paix. Il faudra attendre Gédéon pour voir ces deux peuples vivre en bonne harmonie.

(1) Sour. XX, 98.

(2) Le rabbin mentionne aussi, sour. VII, 138, les 40 nuits passées par Moïse sur le Sinaï, Exode, XXIV, 18 ; et les 70 hommes, sour. VII, 158, choisis par Moïse pour une nouvelle entrevue avec Yahwé au Sinaï. Voir Nombres, XI, 16 et surtout Exode, XXIV, 9. Nous étudierons ailleurs la sourate XVIII, elle aussi, naturellement, d'origine rabbinique ; Mohammed n'a aucune part active dans cette composition. Le seul intérêt de cette sourate est de compléter nos connaissances sur l'érudition du rabbin. Voir BLACHÈRE, *op. cit.*, p. 340 ; SIDERSKY, *op. cit.*, p. 90-95 ; Moïse et Khédr, *ibid.*, p. 92 : « Partant du verset biblique : Fais-moi connaître tes voies (Exode, XXXIII, 13), la littérature aggadique a fait éclore quelques légendes du type de l'entrevue de Moïse avec Khédr, racontant certains événements tristes et cruels, en apparence, mais justifiés par certains détails particuliers, révélés à l'homme par voie divine ».

(3) Sur Hoab, voir Nombres, X, 29-32 (Hohab aurait servi de guide aux Israëlites dans le désert) ; Juges, IV, 11.

(4) Nombres, XXXI, 10.

(5) Genèse, XXXVII, 21.

(6) Nombres, XXXI, 32-24.

(7) Juges, VI, 5 ; VII, 12 ; VIII, 22-26.

(8) Exode, XVIII, 12.

Choaïb aurait tenté d'amener sa tribu au culte de Yahwé : « Ne craindrez-vous pas Allah ? En vérité, je suis pour vous un apôtre sûr. Craignez Yahwé et obéissez-moi ! Je ne vous demande pas de salaire pour cela, mon salaire est uniquement auprès du Seigneur des Mondes ». (1) Choaïb insiste beaucoup sur le sentiment de la justice : « Faites juste la mesure. Ne soyez pas parmi ceux qui font mauvaise mesure. Pesez avec une balance exacte. Ne fraudez pas les hommes dans leurs biens et ne soyez pas malfaisants, sur la terre, portant la corruption ! Et craignez celui qui vous a créés, vous et les générations antérieures ». (2) Ce souci de la justice est bien dans la tendance de Jethro. Quand il donnait des conseils à son gendre Moïse sur l'administration judiciaire, (3) il est probable que Jethro parlait d'expérience et que depuis longtemps il avait essayé de développer chez ses nomades ce sentiment de la justice. Mais les Madianites n'entendaient pas ce langage. De quelle autorité, viens-tu nous parler ? disaient-ils. Tu n'es qu'un simple mortel, (4) un ensorcelé. (5) D'après les légendes juives, ce serait Jethro qui aurait donné à Moïse la verge miraculeuse, remise par Dieu à Adam, transmise à Hénoch, à Sem, à Abraham, à Isaac, Jacob qui l'aurait apportée en Égypte pour la remettre à son fils Joseph. (6) Tu viens, Choaïb, nous prêcher le Dieu que t'a fait connaître Moïse, en nous disant : « O mon peuple ! Adorez Yahwé ! Vous n'avez pas d'autre divinité que Lui ». (7) Mais tu n'es qu'un menteur ! (8) Veux-tu donc nous faire abandonner nos dieux. Tu es bien brave, mais insensé : « Ta religion t'ordonne-t-elle que nous abandonnions ce qu'adoraient nos pères ou (que nous cessions) de faire de nos richesses ce que nous voulons ? ». (9) Je ne cherche qu'une chose, répondit Choaïb : « C'est de vous rendre plus vertueux. Mon assistance n'est qu'en Allah. C'est sur Lui que je m'appuie et c'est vers Lui que je reviens repentant ». (10) Si vous refusez de me croire, je crains pour vous les châtiments les plus terribles. Rappelez-vous l'histoire du peuple de Noé, des Houdites et de leur prophète Salih. Ce qui est arrivé au peuple de Lot n'est pas tellement éloigné de vous. (11) Nous ne comprenons pas ce que tu veux dire. Tes histoires n'ont aucun sens pour nous. Félicite-toi d'avoir ta

(1) Sour. XXVI, 171-180.
(2) *Ibid.*, 181-184. — Voir aussi XI, 85-86 ; VII, 83, voir plus haut, p. 80.
(3) Exode, XVIII, 18-23 ; voir sur Jethro et la promulgation de la Loi, Talmud traité Meghilla, ch. I, 11 ; *ibid.*, t. VI, p. 222 : « *Jethro, le beau-père de Moïse, prit un holocauste et des sacrifices à offrir à Dieu.* » Il se peut, dit R. Yossé, qu'il faille adopter l'avis d'après lequel Jethro est venu après la promulgation de la Loi (lorsqu'on avait déjà connaissance des diverses offrandes). Or, R. Houna dit qu'il y a deux avis à ce sujet exprimés par Juda b. Rabbi et R. Yanaï ; d'après l'un, Jethro est venu *avant* la promulgation de la Loi ; d'après l'autre, il n'est venu qu'*après* elle.
D'après R. Hiskia, Jethro connut le fait du passage de la mer Rouge ; et c'est aussi l'avis de R. Yossé ; selon R. Levi il eut connaissance de la guerre d'Amalek ; enfin, selon Juda b. Rabbi, il sut que la Loi a été promulgée ; donc à ce dernier il faut attribuer l'avis disant que Jethro est venu voir Moïse après la promulgation de la Loi ».
(4) Sour. XXVI, 186.
(5) *Ibid.*, 185.
(6) SIDERSKY, *op. cit.*, p. 78-80.
(7) Sour. XI, 85 ; XXIX, 35.
(8) Sour. XXVI, 189 ; XI, 95 ; XXIX, 36 ; VII, 90.
(9) Sour. XI, 89.
(10) *Ibid.*, 90.
(11) *Ibid.*, 91-92.

famille. C'est grâce à elle que tu conserves la vie. Sans elle, tu serais vite lapidé. (1) Yahwé vaut mieux que ma famille. Faites, d'ailleurs, tout ce que vous voulez. Yahwé aussi va agir. (2) Montre-nous un signe et nous croirons en toi : « Fais tomber sur nous des fragments du ciel, si tu es (du nombre) de ceux qui disent la vérité ». (3) Et les Madianites continuaient à traiter de menteurs, leur frère Choaïb, prophète de Yahwé. (4) Devant cette obstination et cette incrédulité, la droite de Yahwé s'appesantit lourdement : ce fut le châtiment d'un jour terrible, jour de l'ombre. (5) On trouva les Madianites couchés sur la poitrine, dans leurs maisons, comme s'ils n'y avaient jamais habité. (6) Les Madianites avaient été anéantis par un tremblement de terre. (7) Mais Choaïb fut sauvé. (8)

Cette histoire de Jethro se rattache, sans aucun doute, à la Bible. Mais telle qu'elle se présente dans le livre arabe, cette histoire a dû germer dans le cerveau fécond de quelque commentateur juif.

IV

AUTRES PERSONNAGES BIBLIQUES

Les histoires d'Abraham et de Moïse forment par le nombre des versets et leur importance dans l'apologétique générale du rabbin, une portion considérable du « Coran » arabe. Mais le rabbin ne s'est pas contenté de raconter sans cesse les mêmes histoires. Il était facile pour lui de trouver dans les autres personnages bibliques des motifs à réflexion pour Mohammed et les Mecquois. Le Livre, le Coran hébreu est rempli d'anecdoctes qui prouvent la sollicitude spéciale de Yahwé pour Israël : partout est annoncé le triomphe des Juifs et l'écrasement de leurs ennemis. Le rabbin n'avait qu'à puiser dans cet arsenal biblique qu'il connaissait « sur le bout des doigts ».

1. — ADAM

Adam, c'est l'histoire de la Création, de la Toute-Puissance de Yahwé, de l'entrée du démon dans le monde, de l'aventure du Paradis terrestre et de la chute du premier couple humain. Naturellement, le Coran arabe n'apportera dans ce domaine, absolument rien qui ne soit dans le Coran hébreu ou dans les commentaires midraschiques ou talmudiques.

a) Création de l'Univers. — Le Dieu du rabbin est le Dieu même de la Genèse. Le contraire serait, d'ailleurs, impensable. Le Dieu du rabbin est donc avant tout le Dieu créateur. Dieu a créé parce qu'Il l'a bien voulu. La

(1) *Ibid.*, 93.
(2) *Ibid.*, 94-95.
(3) Sour. XXVI, 187.
(4) *Ibid.*, 189.
(5) *Ibid.*, 189.
(6) Sour. XI, 98 ; XXIX, 36 ; VII, 89.
(7) Sour. XXIX, 36 ; VII, 89.
(8) Sour. XI, 98.

création est un acte libre : « Ton Seigneur crée ce qu'Il veut ». (1) La création est suspendue toute entière à un acte de sa volonté divine ; comme dans le récit biblique : « Au commencement Dieu créa le ciel et le terre... Dieu dit : « Que la lumière soit ! « et la lumière fut ». (2) Le rabbin revient à plusieurs reprises sur ce décret de Yawhé, Seigneur des Mondes, qui préside à la Création de l'Univers : « En vérité, Nous avons tout créé par un décret ! Et Notre ordre n'est qu'un seul (mot), prompt comme un clin d'œil ». (3) « Son ordre, quand Il veut une chose, se réduit uniquement à dire : « Sois ! » et elle est ! ». (4) Nous disons seulement au sujet d'une chose que Nous désirons, Notre parole : « Sois », et elle est ». (5) Il n'existe rien qui n'ait été créé par Dieu : « Parcourez la terre et considérez comment (Yahwé) a produit la création... En vérité, Yahwé est puissant sur tout ». (6)

Comme dans la Genèse encore, Dieu a créé l'Univers en six jours : « Nous avons créé les cieux et la terre, et ce qui est entre deux, en six jours ». (7) Les deux premiers jours, Dieu a créé la terre, et les quatre autres jours, tout ce qui était nécessaire à la vie des hommes : « Eh quoi ! ne croirez-vous pas réellement en Celui qui a créé la terre en deux jours et Lui donnerez-vous des égaux. C'est Lui qui est le Seigneur des Mondes. Et Il a placé sur elle des montagnes immobiles. Il l'a bénie. Il y a réparti des nourritures en quatre jours, exactement ». (8) Et l'Esprit de Dieu planait au-dessus des eaux. (9) « Son trône », répète le rabbin était « au-dessus des eaux ». (10) Le rabbin connaît bien les enseignements bibliques, il ajoute qu'au bout de six jours, c'est-à-dire après la création, Yahwé n'éprouva aucune fatigue : « Et la fatigue ne Nous a point atteint ». (11) Ce verset devait naturellement mettre en branle l'imagination des grands coranisants. Il y a, disent-ils, contradiction manifeste entre le Coran qui affirme que Dieu n'éprouva aucune fatigue après la création, et la Bible qui nous raconte que Dieu se reposa le septième jour. (12) Or pareille contradiction ne pouvait se produire à La Mecque. Pendant la période mecquoise, il y eut, en effet, accord parfait entre Mohammed et les Juifs. Le verset 37 de la sourate L est donc « incontestablement médinois... et fait allusion aux polémiques religieuses de Médine, lorsque Mahomet s'attaquait au judaïsme ». (13) A La Mecque, Mohammed aurait donc enseigné avec les Juifs, qu'après le sixième jour de la Création, Dieu aurait été fatigué et aurait eu besoin de repos ; à Médine, ce brave Mohammed, brouillé avec les Juifs, aurait prêché, pour témoigner à ses adversaires son mécontentement et son mépris, que Dieu n'a jamais éprouvé de fatigue ! Voilà au moins des interprétations réjouissantes. Ne devrait-on pas créer pour nos coranisants un prix

(1) Sour. XXVIII, 68.
(2) Genèse, I, 1-3.
(3) Sour. LIV, 49-50.
(4) Sour. XXXVI, 82.
(5) Sour. XVI, 42 ; voir aussi XLI, 11.
(6) Sour. XXIX, 19.
(7) Sour. L, 37.
(8) Sour. XLI, 8-9.
(9) Genèse, I, 2.
(10) Sour. XI, 9.
(11) Sour. L, 37 ; voir aussi *ibid.*, 14.
(12) Genèse, II, 1-3.
(13) Montet, *op. cit.*, p. 696, n. 6. Ainsi pense aussi Nöldeke.

spécial de « critique comique » ? Blachère, par contre, commentant notre texte sur la « fraîcheur et verdeur » de Dieu qui le mettent à l'abri de toute fatigue, prend vraiment un aspect sérieux : « Goldziher », dit-il, « se demande d'autre part (*Islamisme et parsisme*, dans *Revue Histoire des Religions*, XLIII (1901), p. 28) si l'on n'aurait pas là un trait parallèle à celui de la Création du monde en six périodes, particulières au parsisme et mentionnées dans le *Zend-Avesta*, trad. Darmesteter, I, 37 sq.). (1) Pareille réflexion accompagnée de références savantes donne tout de même à un travail d'érudition une couleur de science, sinon de grande réflexion. Mais laissons ces grands savants à leurs élucubrations. Il ne faut pas être trop sévère. Chacun dans sa vie a besoin d'un petit jouet et de son violon d'Ingres. Quant à nous, réfléchissons une seconde sur notre texte. Nous possédons désormais, comme base de critique, un élément solide : nous savons, en effet, que les histoires bibliques du Coran ont été racontées aux Mecquois par un juif, très versé dans la connaissance de la Bible et de ses commentaires. Nous savons encore que ce pauvre Mohammed n'a aucune initiative dans ces récits bibliques. Le contraire est impensable. Voudrait-on nous expliquer comment Mohammed, récemment encore polythéiste, aurait connu « jusqu'au bout des ongles » la Bible, la Bible hébraïque, le Talmud, les Midraschim ? Dans sa partie intellectuelle, on peut fort bien écrire l'histoire des origines de l'Islam sans jamais faire la moindre allusion à Mohammed. Toute la partie didactique du Coran mecquois est exclusivement juive. C'est partout le rabbin qui parle et qui enseigne. Cette conclusion une fois comprise, le problème qui tourmente les fameux exégètes coraniques devient tout simple : ce rabbin instructeur de Mohammed, en disant dans la sourate L, 37 que Dieu n'a ressenti dans la création aucune fatigue, s'est-il mis en contradiction avec la Genèse qui nous raconte qu'après le sixième jour, Yahwé éprouva le besoin de se reposer ? Pour parler de contradiction, il faut connaître bien peu la Bible. Isaïe, auquel se réfère le rabbin de La Mecque, n'a-t-il pas écrit : « Ne savez-vous point, n'avez-vous point appris que le Seigneur est le Dieu éternel qui a créé toute l'étendue de la terre, qui ne s'épuise point et ne se fatigue point, et dont la sagesse est impénétrable ». (2) Par ailleurs, le Talmud déclare, lui aussi, « que dans le ciel il n'y a ni effort, ni fatigue, qu'on ne s'assied pas, qu'on n'a pas de dos ». (3) Par conséquent, si nos exégètes de fortune veulent bien réfléchir, ils verront qu'il ne peut y avoir de contradiction entre le Coran et la Bible ; que le rabbin, unique auteur des sourates mecquoises, ne s'est pas lui-même contredit, et qu'enfin c'est aux exégètes bibliques et à eux seuls que revient le soin de nous montrer si l'enseignement d'Isaïe sur la non-fatigue de Dieu est conforme au repos que la Genèse impose à Yahwé après le sixième jour de la Création. Nos commentateurs coraniques, en faisant leur examen de conscience, s'apercevront certainement — et nous espérons qu'ils éprouveront le ferme propos d'éviter pareilles bévues — qu'ils commettent une singulière erreur en déclarant médinois un verset dont ils n'ont pas compris le sens biblique et talmudique.

L'ordre de la création, tel qu'il est suivi par le rabbin, peut donner lieu aussi à des remarques fort suggestives. D'après la Genèse, Yahwé aurait

(1) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 178.
(2) Isaïe, XL, 28.
(3) COHEN, *op. cit.*, p. 97.

commencé son action créatrice par la séparation de la Lumière et des Ténèbres (1er jour) ; il aurait continué par le Ciel (2e jour), la Terre, la Mer et la vie végétale (3e jour), le Soleil et la Lune (4e jour), les grands animaux aquatiques et les oiseaux (5e jour), enfin les bêtes de la terre pour terminer par la création de l'homme faite à son image (6e jour). Les rabbins ont beaucoup discuté sur cette ordre biblique. Leurs discussions ont surtout porté sur un point : le ciel a-t-il été créé avant la terre ou la terre a-t-elle précédé le ciel dans l'acte créateur de Yahwé ? « L'école de Chammaï enseignait la priorité du ciel ; l'école de Hillel, celle de la terre. Chacune d'elles motivait son opinion. L'école de Chammaï usait d'une comparaison : Dieu a agi comme un roi qui se fit un trône, après quoi il lui donna un marchepied. Ainsi, dit le Saint Unique (béni soit-il !) : « Le ciel est mon trône, la terre est mon marchepied » (Isaïe, 66, 1). L'école de Hillel évoque un roi construisant un palais, commençant par les étages inférieurs avant d'aboutir au plus élevé ». (1) On discutait aussi « pour savoir si la création de la lumière a précédé celle du monde ». « Le r. Isaac disait que la lumière fut créée la première, avant toute chose. Voici la parabole d'un roi qui voulait édifier un palais dont l'emplacement se trouvait dans les ténèbres. Que fit-il ? Il alluma des torches et des lanternes pour savoir où il convenait de placer les fondations. De même, la lumière a été créée premièrement. D'après le r. Néhémie, c'est le monde que Dieu créa en premier lieu ; pensez à la parabole du roi qui bâtit un palais et ensuite l'éclaira à l'aide de torches et de lanternes ». (2).

Le juif de La Mecque connaissait ces discussions rabbiniques, dont nous retrouvons l'écho dans son Coran arabe. Dans la sourate LXXIX, il place en premier lieu, suivant l'ordre de la Genèse, la création du Ciel : « Il a élevé la voûte et l'a établie harmonieusement. Il en a assombri la nuit et fait surgir la clarté. La terre après cela, Il l'a étendue. Il en a fait sortir l'eau, le pâturage. Les montagnes, Il les a dressées, en profit pour vous et vos troupeaux ». (3) Par contre, dans la sourate XLI, le rabbin adopte l'ordre énuméré par Hillel et assigne à la Terre, la première place dans la création : « Ne croirez-vous pas réellement en Celui qui a créé la terre en deux jours et Lui donnerez-vous des égaux ? C'est Lui qui est le Seigneur des Mondes ! » Et Il a placé sur elle des montagnes immobiles. Il l'a bénie et Il y a réparti des nourritures en quatre jours exactement. Ensuite, Il se tourna vers le Ciel, qui n'était encore que fumée. Et Il lui dit, ainsi qu'à la terre : « Venez de gré ou de force ! » et le Ciel et la Terre répondirent : « Nous venons avec obéissance ». (4)

Comme dans la Bible on trouve sept expressions pour désigner le Ciel, les rabbins en ont conclu à l'existence de sept cieux. (5) Cette conception a été, elle aussi, reprise par le rabbin de La Mecque : « Nous avons construit au-dessus de vous sept (cieux) inébranlables ». (6) Le trait n'a rien de spé-

(1) Talmud, traité Haghiga, II, 1 ; *ibid.*, t. VI, p. 276 : « Les Schammaïtes disent : le ciel a été créé d'abord, puis la terre ; selon les Hillélites, c'est l'inverse » ; etc. ; voir aussi COHEN, *op. cit.*, p. 82-83.
(2) COHEN, *op. cit.*, p. 77.
(3) Sour. LXXIX, 28-33.
(4) Sour. XLI, 8-10.
(5) COHEN, *ibid.*, p. 74.
(6) Sour. LXXVIII, 12 ; voir Ps. CIV, 2 : « Il a déployé les Cieux comme une tente ».

cialement islamique, (1) comme l'affirme Montet (2) dont l'érudition était décidément trop courte. La croyance aux sept cieux est d'origine rabbinique et reprise tout naturellement par le rabbin de La Mecque qui connaissait fort bien sa littérature juive. Dans la sourate LXVII, 3, le rabbin explique à nouveau que c'est Yahwé « qui a créé sept cieux les uns au-dessus des autres ». Le verset 11 de la sourate XLI est encore plus explicite et plus gonflé, pour ainsi dire, de considérations rabbiniques : « Il décréta qu'il y aurait sept cieux » ; et Il les fit en deux jours ». Dans la même sourate, le rabbin de La Mecque avait assigné deux jours pour la création de la terre ; quatre jours pour la création de tout ce qui devait servir à la nourriture des hommes et voici qu'il ajoute encore deux jours pour la création du Ciel. Nous aboutissons ainsi au chiffre 8 pour la création de l'Univers. Nous exemptons nos lecteurs de toutes les « savantes » dissertations « théologiques » greffées sur ce calcul : $2 + 4 + 2$ font bien 8. C'est exact et nous suivons jusque-là les savantes conclusions des commentateurs. Mais comme nous connaissons le rabbin, comme nous savons qu'il croit à la création en six jours, (3) qu'il suit le texte de la Genèse, nous ne voulons pas et nous ne pouvons pas le mettre ici encore en contradiction avec la Bible. Ce n'est pas le rabbin qu'il faut accuser, mais nous-mêmes qui ne comprenons pas ses paroles. Par exception, quelques commentateurs musulmans ont proposé une exégèse correcte : « Tabari, suivi notamment par Râzi, explique que dans le verset 9, l'expression *en quatre jours* ne suppose point quatre jours se surajoutant aux deux jours employés à la création propre de la Terre (v.8), mais englobe au contraire ces deux jours. Ainsi on arrive à la somme : 2 jours pour la création de la Terre + 2 jours pour la création des formes terrestres + 2 jours pour la création du Ciel, des Anges, etc... = 6 jours ». (4)

Reprenons le verset 11 de la sourate XLI, à propos des sept cieux : « (Yahwé) décréta qu'il y aurait sept cieux et (Il les fit en) deux jours ». Le rabbin ajoute immédiatement après : « Et Il révéla à chaque ciel Ses ordres ». Pour comprendre ce membre de phrase, il faut se rappeler que les rabbins, dans leur minutie, cherchèrent à attribuer à chacun de ces sept cieux, une fonction spéciale. (5) C'est évidemment à ce travail des commentateurs juifs que pense ici le rabbin de La Mecque en déclarant que Yahwé a donné ses ordres à chacun de ces cieux. D'après les rabbins, le ciel serait peuplé « d'anges officiants, qui chantent la nuit, mais gardent le silence pendant le jour, pour l'honneur d'Israël ». (6) C'est à ces anges, imaginés par les rabbins que fait encore allusion la finale de ce verset 11 de la même sourate XLI : « Nous le pourvûmes de gardiens ».

En résumé, ici comme partout ailleurs, dans les sourates mecquoises, c'est un juif qui s'adresse aux Mecquois et en particulier à Mohammed. Ce juif, Prophète des Arabes, parle tout naturellement comme un juif, un juif instruit. Tout ce qu'il sait, il le sait par la Bible et les commentaires rabbiniques ; il

(1) Cette expression est d'ailleurs impropre, comme nous le verrons plus loin.
(2) Montet, *op. cit.*, p. 813, n. 1.
(3) Voir plus haut, p. 223.
(4) Blachère, *op. cit.*, p. 361, note du verset 11.
(5) Cohen, *op. cit.*, p. 74.
(6) *Ibid.*

connaît si bien la Bible et les commentaires qu'il entremêle leurs informations. Dans ses paroles, tout est juif, biblique et rabbinique. Comme dans la Bible, Yahwé est pour le rabbin mecquois le créateur de toutes choses, le Seigneur des Mondes ; la création est un acte libre et provient d'un seul décret de Yahwé. Comme la Bible, le rabbin enseigne qu'il a suffi à Dieu de 6 jours pour achever son œuvre créatrice. Par ailleurs, il connaît les discussions des écoles rabbiniques sur l'ordre même de la création ; sur la distribution du firmament en sept cieux, ayant chacun leur fonction déterminée. Qu'on veuille bien nous dire comment Mohammed, qui pendant la plus grande partie de sa vie a fréquenté la Ka'ba, adoré les idoles, aurait pu parvenir à une connaissance si étendue et si minutieuse de la littérature juive ! Et par ailleurs, quel intérêt aurait eu Yahwé à révéler aux Mecquois la religion juive, la seule religion juive, à mettre en relief la grandeur d'Israël ? Quel aurait été le but de Yahwé en vantant aux Arabes les privilèges des Juifs, en leur racontant les histoires bibliques toutes et toujours à l'honneur d'Israël, seul peuple dépositaire de la vérité divine ! Comment l'immense connaissance que l'on doit supposer à Yahwé aurait-elle été limitée à la seule Bible et aux commentaires rabbiniques ? C'est à ce problème que nous voudrions voir répondre nos grands coranisants.

b) La création de l'homme. — Yahwé acheva son œuvre par la création de l'homme : « Nous vous avons établis sur la terre et Nous y avons fait pour vous des moyens de vivre. Combien peu vous êtes reconnaissants. Et nous vous créâmes ensuite. Nous vous donnâmes votre forme ». (1) Et ce fut le premier homme, créé du limon de la terre (2) et pour cette raison dénommé Adam. Il était, certes, plus difficile à Yahwé de créer le ciel et la terre que de créer l'homme : « Étiez-vous plus ardus à créer, ou bien le ciel qu'Il a édifié ? » ; (3) « Créer les cieux et la terre est certes plus grandiose que créer les Hommes ». (4)

C'est avec Adam que Yahwé conclut son premier pacte : « Certes, Nous avons fait alliance avec Adam, auparavant ». (5) Le Talmud avait déjà déclaré qu'Adam fut un grand saint. Un midrasch va même jusqu'à déclarer qu'Adam aurait été digne de recevoir la révélation de la Thora. Les commentateurs musulmans se hâteront de conclure qu'Adam fut le premier Prophète et Mohammed, le dernier (6) et par conséquent le plus grand, résumé et synthèse de toutes les révélations précédentes. « Mais Adam a oublié et Nous ne trouvâmes en lui aucune détermination ». (7)

Ce qui fait le centre de l'histoire d'Adam, dans le Coran, c'est sans aucun doute le récit de la tentation. Le rabbin y insiste à plusieurs reprises et tou-

(1) Sour. VII, 10.
(2) *Ibid.*, 11 = Genèse, 11, 7 ; voir aussi sour. XVII, 63 ; XXXVII, 11.
(3) Sour. LXXIX, 27.
(4) Sour. XL, 59 ; l'homme est bien peu de chose, sour. XXV, 16.
(5) Sour. XX, 114.
(6) Sidersky, *op. cit.*, p. 13.
(7) Sour. XX, 114. Adam a oublié le commandement de Dieu et il est mort. « Un homme sans péché eût nécessairement été immortel ». « Il n'y a point de mort en dehors du péché ». « Les anges officiants disaient devant le Saint Unique (béni soit-il !) : « Pourquoi infliges-tu à Adam le châtiment de la mort ? » Il répondit : « Je lui avais imposé une loi rigoureuse et il la transgressa ». « Si l'on vous dit qu'au cas où Adam n'eût pas péché et mangé du fruit de l'arbre prohibé, il eût vécu éternellement, répondez que ce fut effectivement le cas d'Elie », Cohen, *op. cit.*, p. 119.

jours dans les mêmes termes. Mais pour comprendre cet épisode, il nous faut dire ici quelques mots des anges.

1. Quelques notions d'angélologie juive. — L'angélologie tient une grande place dans l'A. T. et dans les développements rabbiniques. Il est par conséquent normal qu'il en soit fait très souvent mention dans les discours du rabbin de La Mecque.

D'après ce rabbin, la création des anges est antérieure à la création de l'homme, puisque, comme nous le verrons plus loin, l'homme à peine créé, Dieu appela ses anges pour adorer sa dernière œuvre.

D'après les commentaires juifs, les anges auraient été créés de feu. « D'où furent-ils créés ? Du fleuve de feu, répond un rabbin, (1) en s'appuyant sur le texte de Daniel : « Un fleuve de feu coulait, sortant de devant lui ; mille milliers le servaient, et une myriade de myriades se tenaient debout devant lui ». (2) C'est ce que nous trouvons aussi dans le Coran, à propos d'Iblis, un des anges créés par Dieu : « Je (Iblis) suis meilleur que lui (Adam). Tu m'as créé de feu et Tu l'as créé de limon ». (3) L'ange est donc supérieur à l'homme.

Sur la nature elle-même des Anges, les Juifs sont fort mal renseignés. Ils insistent beaucoup, par contre, sur leur rôle ministériel. La première fonction des anges, d'après eux, est de se tenir près du trône de Dieu : « J'ai vu Yahwé assis sur son trône, et toute l'armée du ciel se tenait auprès de lui, à sa droite et à sa gauche ». (4) C'est la même idée qu'exprime le rabbin aux Mecquois : « (Les anges) qui portent le Trône et ceux qui sont autour de Lui exaltent la louange de leur Seigneur. Ils croient en Lui ». (5) Allah est unique ; les anges en sont les serviteurs, (6) et comme serviteurs, ils n'adressent jamais la parole au Maître. Ils sont à l'écoute de ses ordres. (7) Placés en rangs, (8) ils tremblent devant le Tout-Puissant (9) et n'oseraient jamais intervenir en faveur de quelque créature, avant d'en avoir reçu la permission. (10) Ce serait donc une erreur que de chercher à obtenir leur faveur. (11)

Ils sont tellement nombreux, que Dieu seul peut en connaître le nombre. (12) Daniel avait déjà dit : « Mille milliers le servaient (Yahwé) et une myriade de myriades se tenaient debout devant lui ». (13)

Avant la captivité de Babylone, l'A. T. ne connaissait aucun nom d'anges.

(1) Cohen, *op. cit.*, p. 93 : « Il fait des vents ses messagers, des flammes du feu, ses ministres ». (Ps. CIV, 3-4.)
(2) Daniel, VII, 10.
(3) Sour. VII, 11.
(4) I Rois, XXII, 19 ; voir aussi Isaïe VI ; Job I, 6.
(5) Sour. XL, 7 ; d'après le Talmud, voir Cohen, *op. cit.*, p. 74 : « c'est dans *maon* (un des sept noms du Ciel) que se trouvent les troupes d'anges officiants, qui chantent la nuit mais gardent le silence pendant le jour pour l'honneur d'Israël, ainsi qu'il est dit : « Le jour, l'Eternel m'accordera sa grâce, et la nuit, le chant de ses louanges sera avec moi. » (Ps. XLII, 8.)
(6) Sour. XXI, 26.
(7) *Ibid.*, 27.
(8) Sour. XXXVII, 1.
(9) Sour. XXI, 29.
(10) *Ibid.*, 28-29.
(11) Sour. XLII, 3.
(12) Sour. LXXIV, 34 ; Cohen, *op. cit.*, p. 98.
(13) Daniel, VII, 10.

C'est pendant et après cette période qu'on désigne trois anges par leurs noms : Gabriel, (1) Raphaël (2) et Michel. (3) Le quatrième livre d'Esdras parle de Jérémiel (4) et d'Uriel. (5) Le rabbin fait preuve de la même discrétion dans les noms donnés aux anges, d'une telle discrétion que dans les sourates mecquoises aucun ange n'est désigné nommément. On ne trouvera les noms de Gabriel et de Michel que dans les sourates médinoises — dont nous nous abstenons délibérément de parler et dont l'étude nous réserve d'immenses et joyeuses surprises.

Dans la vie de l'au-delà, les anges exercent encore d'autres fonctions ! Alors qu'habituellement quatre anges seulement sont désignés pour porter le trône du Très-Haut, (6) il y en aura huit le jour de la Résurrection : « Les anges seront sur les confins (du ciel), et huit d'entre eux en ce jour-là, porteront le trône de ton Seigneur sur leurs épaules ». (7) Dix-neuf autres ont comme fonction d'être les gardiens de l'Enfer : « Sur lui veillent dix-neuf (Archanges). Nous n'avons pris comme gardiens du Feu que des Archanges. Nous avons pris ce nombre seulement pour éprouver ceux qui ne croient pas ; pour que soient convaincus ceux qui ont reçu le Livre, pour que grandisse la foi de ceux qui ont cru ». (8) Ces dix-neuf anges sont commandés par Mâlik qui maintient les condamnés dans leurs souffrances atroces et terribles : « O Mâlik, que ton Seigneur nous achève » et (Mâlik) dira : « Demeurez ». (9)

Les Anges de Yahwé sont chargés aussi des missions auprès des hommes. Ce sont les messagers du Très-Haut. La littérature rabbinique est très prolixe sur ces missions angéliques. C'est ainsi que Gabriel et Michel auraient été témoins au mariage d'Adam et d'Ève ; (10) ce furent ces mêmes anges qui « tinrent les cordons du poêle » à l'enterrement de Moïse. (11) Isaïe déjà nous les représente avec des ailes : « Des Séraphins se tenaient au-dessus de lui, ayant chacun six ailes : deux, pour se couvrir la face ; deux, pour se couvrir les pieds, deux, pour voler ». (12) Le nombre d'ailes variait dans la littérature rabbinique selon l'importance de ces missions angéliques. L'archange Gabriel s'en vit attribuer jusqu'à 600. Le rabbin de La Mecque n'ignorait pas ces représentations angéliques : « Gloire à Allah », dit-il, « créateur des cieux et de la terre : c'est Lui qui fait les Anges ses messagers, doués d'ailes (disposées) par paires ou par trois ou par quatre ». Ils descendent sur terre, rapides comme l'éclair.

(1) Daniel, VIII, 16 ; IX, 21.
(2) *Ibid.*, X, 13, 21 ; XII, 1.
(3) Tobie, III, 25.
(4) IV Esdras, IV, 36.
(5) *Ibid.*, V, 29.
(6) Cohen, *op. cit.*, p. 95.
(7) Sour. LXIX, 17.
(8) Sour. LXXIV, 30-31.
(9) Sour. XLIII, 77. En hébreu, les anges sont généralement désignés par le terme *mal'âk*, émissaire.
(10) Dans ce mariage d'Adam et d'Ève, le principal rôle revient cependant à Dieu. C'est Yahwé, en effet, « qui tresse les cheveux d'Ève avant de la présenter à Adam. Le Très-Saint fit auprès d'Adam les fonctions de garçon d'honneur » (Talmud, Berakhoth, IX, 9 ; *ibid.*, t. I, p. 490).
(11) Cohen, *ibid.*, p. 95.
(12) Isaïe, VI, 2.

Pendant que dans le ciel, avec la permission de Yahwé, les bons anges intercèdent pour les croyants, (1) sur terre, ils chassent les démons ; (2) ils gardent les fidèles : Tout homme (3) a des anges gardiens devant lui et derrière lui, qui veillent sur lui sur l'ordre de Yahwé. (4)

D'après la littérature juive, c'est encore les anges qui inscrivent dans un Livre les actions des hommes. (5) Il en est de même pour le rabbin de La Mecque : « Comptent-ils (les incroyants) que Nous n'entendons pas leurs secrets et leurs confidences ? Mais si ! Nos émissaires mettent tout par écrit ». (6) « En vérité, Nos envoyés ont mis par écrit tout ce que vous machinez ». (7)

A l'heure de la mort, les anges sont présents. Les rabbins avaient longuement disserté sur ce sujet : « Lorsqu'un homme va quitter le monde », disaient-ils, « l'ange de la mort apparaît pour emporter son âme (*Nechama*). (8) Le *nechama* ressemble à une veine remplie de sang et pourvue de veinules dispersées à travers le corps. L'ange de la mort saisit l'extrémité de cette veine et l'ôte (du corps). S'il s'agit d'un juste, l'opération se fait avec douceur, comme on retire un cheveu du lait, mais si c'est un méchant, son âme lui est reprise comme dans un tourbillon des eaux à l'entrée d'un étroit défilé, ou selon d'autres, comme on arrache des épines d'une balle de laine, en la déchirant par derrière. Aussitôt que son extraction a eu lieu, l'individu meurt ». (9) Le rabbin de La Mecque connaissait ces dissertations. La comparaison de la veine, principe de la vie corporelle et qui parcourt tout l'organisme humain, a été reprise par lui pour montrer comme Dieu nous est présent : « Nous avons créé l'homme et Nous savons ce que son âme lui suggère ; car Nous sommes plus près de lui que sa veine jugulaire ». (10) Il évoque aussi à maintes reprises l'ange de la mort, qui procède tantôt avec douceur, tantôt avec brutalité, selon qu'il s'agit de croyants ou d'infidèles : « Je le jure par ceux qui arrachent avec violence et par ceux qui enlèvent avec douceur ». (11) Ce sont les anges qui recueillent l'âme des bons et des méchants, conduisant les uns dans les jardins d'Eden, les autres dans la fournaise ardente. (12)

(1) Sour. XL, 7 ; XLII, 3.
(2) Sour. XXXVII, 2. Dans le ciel, les anges empêchent également les démons d'avoir quelque contact avec le Paradis.
(3) Chaque peuple aurait aussi son ange gardien ; Michel était chargé du peuple juif, voir Daniel, X, 13, 21.
(4) Sour. XIX, 65 ; LXXII, 27 ; XIII, 12 ; VI, 61. — Des textes comme ceux de Genèse, XXIV, 7, 40 ; Exode, XIV, 19 ; XXIII, 20, 23, 33 ; XXXII, 34 ; Nombres, XX, 16 ; XXII, 22, 24, 26 ; Tobie, V, 5, 21, 27 ; Malachie, III, 1 ; II Macch., XV, 23, ont légitimement été utilisés pour établir la doctrine de l'ange gardien.
(5) COHEN, *op. cit.*, p. 99.
(6) Sour. XLIII, 80.
(7) Sour. X, 22 ; voir aussi L, 16-17, 20 ; VII, 35.
(8) COHEN, *op. cit.*, p. 120.
(9) *Ibid.*
(10) Sour. L, 15.
(11) Sour. LXXIX, 1-2. Si Blachère avait connu les doctrines rabbiniques, il n'aurait certainement pas proposé la traduction qu'il nous donne et qui est totalement incompréhensible : « Par celles qui tirent puissantes ; par celles qui vont rapides », p. 41-42 ; voir aussi sour. XXXII, 11. C'est Satan qui fait mourir ; c'est pourquoi on le désigne sous le nom d'ange de la mort ; et dans cette funèbre fonction, Satan est aussi appelé *Douma*. (Talmud, Berakhoth, III, 3 ; *ibid.*, t. I, p. 297 ; Kilaïm, IX, 6 ; *ibid.*, t. II, p. 320.)
(12) Sour. LIV, 6 ; XXXII, 11 ; XVI, 30, 34-35 ; VII, 35 ; VI, 61.

Si grandes que soient ces fonctions, il en est une qui les surpasse toutes, qui est la plus merveilleuse, la plus sublime aux yeux des Musulmans, fonction à laquelle personne ne pouvait s'attendre, fonction qui fait la gloire de tout l'Islam, qu'on raconte dans toutes les médersas, qui stimule l'ambition religieuse de tous les adeptes de Mohammed ! Quand on a le bonheur et l'honneur d'avoir des anges occupés à ce super-ministère, que peuvent bien valoir les autres religions, juive et chrétienne, dépourvues de ce privilège « ahurissant », d'une suréminence extraordinairement exceptionnelle ! La traduction de Blachère a camouflé cette mission angélique. Nous lisons cette phrase plate et comme exsangue, comme il arrive souvent dans ce travail sans relief : « Qui récitent une invocation ». (1) De quelle invocation s'agit-il ? Nul ne le sait et ne le saura jamais. Kasimirski est plus concret et nous donne le véritable sens de ce verset : « Par ceux qui récitent le Koran ». (2) Comme le contexte nous l'indique, il s'agit des anges. Il y a donc dans le ciel des anges qui sont uniquement occupés à réciter le Coran ! N'est-ce pas véritablement merveilleux ! Méditons bien cette affirmation : il y a des anges, au ciel, entourant le trône du Tout-Puissant, et dont l'unique fonction est de réciter le Coran, le Coran de Mohammed évidemment, le Coran arabe, celui que récitent sur terre les Musulmans. Quelle belle histoire et pleine d'humour, ne pourrait-on pas écrire sur les commentaires de ce verset ! Est-ce donc possible que des anges récitent le Coran ! Mais oui, c'est possible, c'est même certain puisque Mohammed lui-même l'affirme dans son Coran ! Une religion qui a ce privilège ne peut être que la véritable religion ; un Prophète qui prêche ce que récitent les anges « à longueur d'années », ne peut-être que le plus grand des Prophètes ! « Parmi les anges », affirme Montet sans vergogne, « il en est qui sont chargés de réciter le Coran, comme il en est qui sont chargés de repousser les démons ». (3)

Ce privilège nous paraît tellement extraordinaire, que nous ne pouvons y souscrire sans un minimum de réflexion. Avons-nous bien saisi le sens de ce verset ? Ne risquons-nous pas, en répétant les commentaires traditionnels, de jeter le discrédit sur des milliers de fidèles musulmans, à qui on impose déjà tant d'énormes idioties ! En soi, que des anges récitent « jour et nuit » le Coran, c'est franchement absurde et les commentateurs qui répètent sans sourciller cette affirmation, ne brillent tout de même pas par une saine critique ! On ne peut vraiment pas croire que ce fut Allah qui révéla pareille stupidité à Mohammed. Allah comme révélateur arabe est d'ailleurs inexistant. Jusqu'ici, du moins, nous n'avons pas eu l'occasion de faire sa connaissance. En second lieu, cette étrange révélation dénoterait chez Allah révélateur un profond mépris pour ces Arabes prêts à avaler les « bobards » les plus inimaginables. Voilà pour Allah. Quant à Mohammed, tout ce qu'il sait, il ne le saura jamais que par l'enseignement d'un juif et ce qu'il apprendra, ne sera jamais que d'origine juive. Mohammed, l'Arabe, n'est à La Mecque qu'un « robot » manœuvré par un juif beaucoup plus intelligent que lui et qui se sert de lui pour assurer le succès du judaïsme en Arabie. Voilà pour Mohammed. Enfin, le Coran arabe que les anges récitent — sans doute en psalmodiant et

(1) Blachère, *op. cit.*, p. 152, v. 3.
(2) Kasimirski, *op. cit.*, p. 405, v. 3.
(3) Montet, *op. cit.*, p. 596, n. 5.

accompagnés de trompettes — où est-il ? Si nos coranisants l'ont trouvé, qu'ils nous l'annoncent vite ! On pourra les nommer immédiatement sans vote préalable, Membres de la plus grande Académie Universelle ! Leur nom sera attaché à cette sensationnelle découverte et ils auront leur buste dans une galerie de Musée — l'un des grands rêves des érudits de pacotille. Mais ce ne sera jamais qu'un rêve. Ce petit verset : « Les anges récitent le Coran » appartient à la sourate XXXVII, de la seconde période mecquoise. Or à cette époque, il n'y a pas encore de Coran arabe. Pour qu'il y ait un Coran arabe, il faudra une occasion qui ne s'est pas encore produite, comme nous le verrons bientôt. (1) Au temps de la sourate XXXVII, le Coran arabe n'existe pas. Et cependant nos érudits bravant tous les néants — inexistence de Yahwé révélateur ; inexistence du Coran arabe, affirment avec leur assurance pompeuse et coutumière que le Coran arabe, — révélé par Yahwé à Mohammed, est chanté dans le ciel par les anges !

Pour les études coraniques, nous ne demandons qu'une seule chose : un peu de réflexion !

Il était une fois un juif rempli de zèle. Il avait fait de solides études bibliques et talmudiques. Il vivait à La Mecque et il était si zélé qu'il rêvait d'amener toute l'Arabie idolâtre au Dieu Unique d'Israël. Il était dévoré du zèle de la maison de Yahwé. Il lui fallait du courage, à lui juif, pour attaquer des Arabes dans leur domaine religieux. Du courage, il en avait. Ne prêchait-il pas en public devant les Arabes et ne leur racontait-il pas des histoires purement juives. Il se livrait encore à un autre travail, tout aussi dangereux ; il le faisait sans bruit, comme en sourdine. Plus tard les Mecquois qui s'aperçurent du stratagème, le lui reprocheront à plusieurs reprises. Que fait-il donc ce juif, en cachette ? Il travaille à une chose extraordinaire : à la transformation d'un arabe en juif. Il a choisi Mohammed. Si Mohammed devient juif, ce sera le triomphe du rabbin. (2)

« Il y a des anges qui récitent le Coran ». C'est notre juif qui raconte cette histoire aux Mecquois. Évidemment, il ne parle que du Coran hébreu, le seul qui existe, le seul qui existera jamais, et le rabbin raconte qu'il y a dans le ciel des anges qui récitent le Coran des Juifs. Il y aurait donc, d'après le rabbin de La Mecque, des anges qui connaîtraient l'hébreu et qui de plus connaîtraient le Livre hébreu, la Tora. Ce n'est pas du nouveau. Il y a longtemps que les rabbins avaient affirmé que les anges parlaient l'hébreu. Sauf Gabriel initié à tous les idiomes à cause de ses multiples missions, les anges ne parlaient même que l'hébreu : « Ils ignoraient l'araméen ; c'est pourquoi il ne fallait pas exposer à Dieu ses requêtes en se servant de cette langue, les anges ayant à porter les prières jusqu'au trône divin. On a émis l'hypothèse que ceci visait pratiquement à maintenir l'usage de l'hébreu au moins pour prier, alors que l'araméen l'avait supplanté comme langue maternelle des Juifs ». (3) Non seulement, d'après les rabbins, les anges parlaient l'hébreu, mais ils connaissaient aussi le Coran, c'est-à-dire la Loi, la Loi de Moïse, révélée sur le Sinaï. Ils étaient au Sinaï lorsque Yahwé révéla la Loi à Moïse : « Yahwé est venu du

(1) Voir plus bas, liv. III.
(2) Il faut toujours avoir ces perspectives devant les yeux, si l'on veut comprendre n'importe quel verset des sourates mecquoises.
(3) Cohen, *op. cit.*, p. 94.

Sinaï, il s'est levé pour eux de Seïr, il a resplendi de la montagne de Pharan ; il est sorti du milieu des saintes myriades ». (1) C'est par leur intermédiaire (2) que Yahwé révéla les Tables à Moïse.

« Il y a des anges qui récitent le Coran ». Cette formule prend désormais un sens, un vrai sens judaïque ; d'après les rabbins, les anges parlent l'hébreu ; ce sont eux qui récitèrent à Moïse la Loi divine, le Livre, le Coran hébreu. Et c'est ainsi que tout s'écroule dans les échafaudages à la fois tendancieux et sots des commentateurs musulmans et de nos savants coranisants. La réalité est cependant bien simple : il existait une fois un rabbin à La Mecque...

2. Adam, épreuve pour les anges. — Yahwé avait pris soin d'avertir les anges de la création de l'homme : « Ton Seigneur dit aux anges : « En vérité, je vais créer un mortel d'une argile tirée d'une boue malléable ». (3) Les anges savaient donc à quoi s'en tenir sur le création d'Adam et sur la matière dont il était formé. D'après la Genèse, pour donner la vie à ce petit tas de boue, Yahwé lui souffla dans les narines un souffle de vie, et l'homme devint un être vivant. (4) Le rabbin de La Mecque reprend la même figure : « Et lorsque je l'aurai harmonieusement formé et aurai insufflé en lui Mon souffle de vie ». (5) Yahwé vit que son œuvre était belle, si belle que l'idée lui vint — une idée vraiment étrange — de demander aux anges de se prosterner devant Adam. (6)

Tous les anges obéirent à l'ordre de Yahwé, sauf un seul, parmi les plus élevés, (7) que le rabbin appelle Iblis. Il refusa de se prosterner devant Adam.(8) Iblis était enflé d'orgueil, d'un orgueil insupportable. (9) Comment moi qui suis un ange, d'une nature élevée, créé de feu, m'abaisserais-je à adorer un homme, bien inférieur à moi, créé de boue méprisable ? Ne suis-je pas supérieur à lui, meilleur que lui. Moi, je suis immortel et Adam est voué à la mort. (10) Je n'adorerai pas un homme ; je ne me prosternerai pas devant lui : « Iblis refusa d'être avec ceux qui se prosternèrent ». (Yahwé lui dit : « O Iblis, pour-

(1) Exode III, 2 ; Deut. XXXIII, 2.
(2) Voir plus haut p. 216-217.
(3) Sour. XV, 28 ; XXXVII, 11 ; XXXVIII, 71. — D'après le Talmud, Sanhédrin, IV ; *ibid.*, t. X, p. 271, l'homme a été créé le vendredi « afin qu'il commence la vie par une pratique religieuse (la sanctification du sabbat). (Selon une autre explication), il a été le dernier être créé, par comparaison avec un roi qui donne un grand festin, invite des hôtes ; de même il est dit (Proverbes IX, 1) : *La sagesse bâtit sa maison*, qualification applicable à Dieu, qui a construit le monde, selon ces mots (*ibid.*, III, 19) : *L'Éternel a fondé la terre avec sagesse*. Puis, il est dit (ibid. IX, 1) : Elle a taillé ses 7 colonnes; ceci vise les sept jours de la création ».
(4) Genèse, II, 7 ; VII, 22 ; Isaïe, II, 22 ; voir GUILLET (J.), *Thèmes bibliques*, Paris, 1950, p. 218.
(5) Sour. XV, 29 ; XXXVIII, 72.
(6) Sour. XX, 115 ; XV, 29-30 ; XXXVIII, 72 ; XVII, 63 ; XVIII, 48 ; VII, 10 ; voir Ps. VIII, 6 : « Tu as fait l'homme de peu inférieur à Dieu », ce que le rabbin traduit : « Nous avons créé l'homme en la plus belle prestance » (Sour. XLV, 4).
(7) Sour. XXXVIII, 76. Dans la sourate XVIII, 48, Satan à cause de son action maléfique est appelé djinn.
(8) Sour. XX, 115 ; XV, 31 ; XXXVIII, 72 ; XVII, 63 ; XVIII, 48 ; VII, 10.
(9) Sour. XXXVIII, 71.
(10) Sour. XV, 33. — « Une croyance générale attribuait aux anges l'immortalité et n'admettait pas qu'ils eussent à perpétuer leur espèce » (COHEN, *op. cit.*, p. 93).

quoi n'es-tu point parmi ceux qui se prosternent ». Il répondit : « Je ne suis pas créature à me prosterner devant un mortel que Tu as créé d'une argile tirée d'une boue malléable ». (1) Yahwé lui dit : « O Iblis ! qu'est-ce qui t'a empêché de te prosterner devant ce que J'ai créé de Mes mains ? Fus-tu orgueilleux ou fus-tu parmi les Superbes ? » Iblis répondit : « Je suis meilleur que ce que Tu as créé. Tu m'as créé de feu, (2) alors que Tu l'as créé d'argile ». (3) Ne vois-tu pas, Yahwé, celui que tu as honoré, en le mettant au-dessus de moi. Il est créé de boue. (4) « Je suis meilleur que lui. Tu m'as créé de feu alors que Tu l'as créé d'argile ». (5) La distinction entre bons et mauvais anges aurait été dans le ciel, occasionnée par cet ordre donné aux anges de se prosterner devant l'homme. C'est l'obéissance à cet ordre, d'une part, et le péché d'orgueil d'autre part, qui sont à l'origine de cette distinction. Toute cette histoire de l'adoration de l'homme par les anges et du refus d'Iblis se lit dans maints passages midraschiques. C'est dans ces textes que le rabbin de la Mecque a certainement appris à connaître l'aventure que nous venons de raconter.

Cette aventure toute céleste allait avoir sur terre de graves répercussions. L'orgueil d'Iblis devait, en effet, le mettre en lutte à la fois contre Yahwé et contre l'homme.

Sors d'ici, lui cria Yahwé ; (6) tu n'es plus digne du ciel, puisque tu es en révolte contre Moi. Ma malédiction est sur toi jusqu'au jour du Jugement. (7) Tu seras désormais Satan le lapidé (8) et l'Enfer est pour toi et ceux qui te suivent. (9) — Laisse-moi un peu de répit et nous verrons qui de Toi ou de moi aura finalement raison : « O mon Seigneur, donne-moi du répit jusqu'au jour où l'on sera ranimé ». (10) — Eh bien entendu, je te laisse le répit que tu demandes jusqu'au jour de la Résurrection. (11) — Dans son entêtement diabolique, Iblis ricana : « Par Ta puissance, je le jure, sûrement je les jetterai tous dans l'aber-

(1) *Ibid.*, 31-33.
(2) Voir Ps. CIV, 3 : « Des vents, il fait ses messagers ; des flammes de feu, ses serviteurs » ; voir plus haut, p. 228 n. 1.
(3) Sour. XXXVIII, 75-77.
(4) Sour. XVII, 63-64.
(5) Sour. VII, 11 ; voir Abd-el-Jalil, *Aspects intérieurs de l'Islam*, Édition du Seuil, 1947, p. 43-44. — Dieu créa Adam seul ; voir Talmud, Sanhédrin, IV, 9 ; *éd. cit.*, t. X, p. 270 ; sur la création d'Adam et la production d'Ève, voir aussi Talmud de Jérusalem, Berakhoth, IX, 2 ; *éd. cit.*, t. I, p. 153.
(6) Sour. XV, 34 ; XXXVIII, 78 ; XVII, 65 ; VII, 17.
(7) *Ibid.*, 35 ; XXXVIII, 79 ; voir Cohen, *op. cit.*, p. 103-104 : « En dépit des profondes racines que la croyance aux anges avait implantées dans le judaïsme de l'époque talmudique, il n'est pas moins évident que des essais d'affaiblir cette croyance et de réduire l'importance des anges se donnaient libre cours. En particulier, on soutint que l'homme, lorsqu'il craint Dieu, est supérieur aux anges. Cela ressort de cette description : « Lorsqu'Adam habitait le jardin d'Eden (sans péché), il se reposait habituellement, tandis que les anges officiants lui apprêtaient de la viande et lui filtraient du vin ». On disait aussi : « Les justes sont plus grands que les anges officiants ». Et : « Si un homme s'abstient de pratiquer la magie, il est introduit dans une partie du ciel où même les anges officiants ne sauraient pénétrer ». Ces vues culminent dans une déclaration typique : « Dans la vie à venir, le Saint-Unique (béni soit-il !) établira le séjour céleste des justes à l'intérieur de celui des anges officiants », donc, plus près du trône ».
(8) Sour. XV, 34 ; XXXVIII, 78 ; XVI, 100.
(9) Sour. XXVI, 94 ; XV, 43 ; XXXVIII, 85 ; XVII, 65 ; VII, 17.
(10) Sour. XV, 36 ; XXXVIII, 80 ; XVII, 64 ; VII, 13-14.
(11) *Ibid.*, 37-38 ; XXXVIII, 83.

ration ». (1) « Je leur ferai tout paraître beau sur la terre et certainement je les jetterai tous ensemble en erreur ». (2) — Iblis, tu n'auras pas le dernier mot. Sur Mes serviteurs fidèles, je t'enlève dès à présent tout pouvoir et toute autorité. (3) Seuls t'écouteront les infidèles. « Suborne donc de ta voix ceux que tu pourras, parmi eux. Fonds sur eux avec ta cavalerie et ton infanterie. Associe-toi à eux dans leurs biens et leurs enfants ! Fais-leur des promesses ». (4) En te dressant contre Moi, (5) c'est l'Enfer qui t'attend toi et tes adeptes. (6)

On a voulu voir dans l'histoire d'Iblis une manifestation fondamentale de l'esprit arabe, instinctivement ennemi de toute hiérarchie dans l'être, l'action et la sensibilité et par conséquent ennemi de toute fusion, et repoussé sans cesse vers le séparatisme des choses : « Si l'orgueilleux Iblis réalisa le type *du réprouvé,* c'est qu'il s'est rendu coupable du blasphème le plus monstrueux aux yeux du séparatisme ; en proclamant que le feu est supérieur au limon, qu'il y a des degrés de dignité dans l'être, il s'est fait contre le Dieu du Coran, le champion de l'esprit fusionniste ». (7) « Il s'agissait ici, encore, d'affirmer avec éclat l'esprit séparatiste de la réforme musulmane ». (8) Comme nous l'avons déjà dit, nous ne cherchons pas à réfuter toutes les inepties écrites sur le Coran. Il nous faudrait une immense bibliothèque. Il nous suffit de jeter de-ci de-là quelques spécimens, quelques échantillons des folles affirmations qui pullulent dans les ouvrages de nos savants ! Ainsi pour Gauthier, Mohammed voulait se faire le champion du séparatisme arabe ! Quelles drôleries peuvent germer dans le cerveau des humains ! Et pour y arriver, Mohammed aurait supprimé la Trinité ! Comment peut-on raconter de telles choses ! Ce n'est pas tout. « La Trinité se passe », mais l'esprit fusionniste reste encore. Il y a les anges comme intermédiaire hiérarchique entre Dieu et l'homme. C'est cet intermédiaire que Mohammed va s'attacher maintenant à supprimer dans l'Islam pour rester fidèle au séparatisme national : « Une fois la Trinité ruinée, il fallait, pour supprimer ce nouveau moyen terme, frapper un grand coup : pour bien établir qu'il est sacrilège de placer les anges à mi-hauteur entre l'homme et Dieu, y avait-il un plus sûr moyen que de les rabaisser hyperboliquement au-dessous de l'homme, et de montrer, par une image hardie, Dieu en personne leur ordonnant d'abdiquer eux-mêmes, solennellement, pareille prétention en se prosternant devant cette œuvre de ses mains. Voilà, je crois, l'unique solution possible de ce logogriphe, le plus déconcertant peut-être que l'on puisse trouver dans le Coran, mais qui devient très clair dès qu'on en a la clef ». (9)

D'après Gauthier, on se représente très bien Mohammed en bras de chemise, et boxant, avec le brassard rouge des arabes séparatistes, contre les fusionnistes juifs et chrétiens. Quel dommage qu'on n'en ait pas pris une photographie.

(1) Sour. XXXVIII, 83 ; mais le pouvoir du démon est limité, sour. XVI, 101 : « Celui-ci n'a nul pouvoir contre ceux qui croient et s'appuient sur leur Seigneur. »
(2) *Ibid.*, 39 ; VII, 199 ; ABD-EL-JALIL, *op. cit.*, p. 45.
(3) Sour. XV, 42 ; XVII, 67 ; XV, 101 ; XXXIV, 19.
(4) Sour. XVII, 66.
(5) Sour. XV, 41.
(6) *Ibid*,. 43 ; XXXVI, 63-64 ; XVII, 65-66.
(7) GAUTHIER (L.), *Introduction*, p. 103.
(8) *Ibid.*, p. 101.
(9) *Ibid.*, p. 102-103.

La réalité tout de même est plus simple : il y avait une fois à La Mecque un rabbin qui connaissait sa Bible et la littérature juive...

3. Adam et le Diable. — Iblis après sa désobéissance à Yahwé avait déjà l'âme de Satan. Adam vivait dans le Paradis terrestre avec son épouse. (1) Ici « au Paradis, tu ne souffriras ni de la faim, ni de la nudité ! Tu n'y souffriras ni de la soif ni de chaleur ». (2) « O Adam, habite ce jardin, toi et ton épouse ! Mangez de ses fruits partout où vous voudrez ». (3) Je ne vous demande qu'une chose. N'approchez pas de cet arbre, car si vous en mangiez, vous seriez du nombre des injustes. (4) Il est à peine utile de rappeler ici le passage de la Genèse : « Tu peux manger de tous les arbres du jardin ; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras certainement ». (5) Mais Iblis veillait. Dès l'instant où il s'était révolté contre Yahwé, il était devenu ennemi d'Adam. Yahwé en avait prévenu Adam : « O Adam, en vérité, celui-ci est un ennemi pour toi et ton épouse. (Fais attention) à ce qu'il ne vous chasse pas du Paradis, sinon vous serez réduits à la misère ». (6) C'est l'humanité tout entière qu'allait désormais guetter Iblis, converti en Cheïtan : « Je les harcèlerai certes, devant eux, derrière eux, sur leur droite et sur leur gauche et Tu ne trouveras point reconnaissants la plupart d'entre eux ». (7)

Alors qu'Adam jouit de son bonheur, Iblis déjà s'approche à pas veloutés et susurre (8) à l'oreille d'Adam : Regarde ta nudité ! Veux-tu devenir un Ange, ainsi que ton épouse ? (9) Veux-tu être immortel (10) et jouir d'un pouvoir qui ne décline pas. (11) Si Yahwé vous a défendu de manger de l'arbre de l'immortalité, c'est pour t'empêcher de devenir comme lui. Écoute, Adam, manges-en. Va, suis mes conseils. Tu t'en trouveras bien. Je suis un bon conseiller pour toi et ton épouse. (12)

Comme on le voit, il n'est pas question explicitement du serpent dans l'histoire de la tentation d'Adam et d'Ève, mais seulement du Cheïtan, c'est-à-dire d'Iblis converti en Satan. Il courait sur le Démon des « racontars » amusants dans le Talmud et les Midraschim. « Satan était un grand dignitaire dans les cieux... Il n'a pas trouvé de plus rusé que le serpent pour faire du mal ; il *monta à cheval* sur lui pour aller séduire Adam ». (13) Est-ce à cette légende que ferait allusion le rabbin de la Mecque quand il dit : « Fonds sur eux avec ta cavalerie

(1) Le nom d'Ève n'est jamais prononcé dans le Coran.
(2) Sour. XX, 116-117.
(3) Sour. VII, 18.
(4) *Ibid.*
(5) Genèse, II, 16-17. L'arbre de vie d'après le Talmud de Jérusalem, Berakhoth, I; *ibid.*, t. I, p. 7, serait si grand qu'il faudrait à raison de 4 milles par jour, 500 ans pour aller du tronc jusqu'au sommet.
(6) Sour. XX, 115 ; voir aussi sour. XXV, 31, 57 ; XXXV, 5-6.
(7) Sour. VII, 16.
(8) Sour. XX, 118.
(9) Sour. VII, 19.
(10) *Ibid.*, 19 ; XX, 118.
(11) Sour. XX, 118.
(12) Sour. VII, 20.
(13) SIDERSKY, *op. cit.*, p. 15.

et ton infanterie » ? (1) Le serpent n'aurait été qu'un moyen de transport pour Iblis, mais c'est Satan lui-même qui agit comme tentateur, poussé, comme nous l'avons vu, par son instinct de jalousie : « Adam était installé au Paradis, et des anges lui rôtissaient de la viande et rafraichissaient le vin. En le regardant et en voyant tous les honneurs qui lui étaient rendus, le serpent devint très jaloux de l'homme ». (2)

Adam perdit la tête et il céda. (3) Le résultat ne se fit pas attendre. Le premier homme et la première femme s'aperçurent qu'ils étaient nus : « Lorsqu'ils eurent goûté des fruits (de l'arbre), leur nudité leur apparut, et ils disposèrent sur eux des feuilles d'arbres du jardin ». (4) Et Yahwé leur apparut. Vous n'êtes que des nigauds. Je vous avais cependant prévenu, que Satan était pour vous un ennemi déclaré. (5) Votre rébellion va vous coûter cher à vous et à vos descendants. Quittez d'abord le Paradis. (6) Vous aurez sur la terre séjour et jouissance pour un temps. Vous y vivrez, vous y mourrez et vous en sortirez (un jour) ». (7) Et vos descendants auront toujours Satan pour ennemi et ils seront eux-mêmes ennemis les uns des autres. (8) A cette heure précise, Adam ressentit deux mouvements différents : la rebellion contre Yahwé, (9) et en même temps, le repentir de sa faute : « O Notre Seigneur, nous nous sommes faits du mal à nous-mêmes, et si Tu ne nous pardonnes pas, et ne Nous fais miséricorde, nous serons certainement parmi les Perdants ». (10) Dans sa miséricorde, Yahwé pardonna à Adam : « Puis son Seigneur l'a élu, lui a pardonné et l'a dirigé », (11) en ajoutant : « Assurément vous parviendra de Moi une Direction ». (12)

Par la séduction d'Adam, Iblis venait d'entrer dans la grande histoire de l'humanité. (13) Désormais, il rôdera parmi les humains. « Il arriva un jour que les fils de Dieu étant venus se présenter devant Yahwé, Satan vint aussi au milieu d'eux se présenter devant Yahwé. Et Yahwé dit à Satan : « D'où viens-tu ? ». Satan répondit à Yahwé et dit : « De parcourir le monde et de m'y promener ». (14) Satan, depuis Adam, est devenu un fléau pour l'humanité, dit le rabbin, (15) et en particulier pour vous : « O Fils d'Adam ! Nous avons fait descendre sur vous un vêtement pour couvrir votre nudité ainsi que des atours. (16) Mais le vêtement de la piété est le meilleur. C'est là un des signes de Yahwé. O Fils d'Adam ! que le Démon ne vous tente point, de même qu'il fit sortir du

(1) Sour. XVII, 66.
(2) SIDERSKY, *op. cit.*, p. 14.
(3) Sour. VII, 21 ; XX, 119. On remarquera que dans le récit du rabbin, il n'est pas question du rôle d'Ève dans la tentation.
(4) Sour. VII, 21 ; XX, 119.
(5) *Ibid.*, 21.
(6) *Ibid.*, 23 ; XX, 121.
(7) *Ibid.*, 23-24.
(8) Sour. XX, 121 ; VII, 23.
(9) *Ibid.*, 119
(10) Sour. VII, 22.
(11) Sour. XX, 120.
(12) *Ibid.*, 121.
(13) Voir LEFÈVRE (A.), *Satan*, dans *Études Carmélitaines*, 1948 ; GUILLET (J.), *Thèmes Bibliques*, Paris, 1950, p. 130-140.
(14) Job, II, 1-2.
(15) Sour. VII, 16 ; XVII, 55.
(16) Ce ne fut pas chose facile pour le premier couple de l'humanité de se vêtir ; voir Talmud de Jérusalem, Berakhoth, IX, 2 ; *ibid.*, t. I, p. 159.

Jardin votre père et votre mère (*primitifs*), leur arrachant leur vêtement pour leur faire voir leur nudité ! Le Démon, lui, ainsi que sa cohorte, vous voient d'où vous ne les voyez point ! En vérité, Nous avons fait des démons patrons pour ceux qui ne croient pas ». (1) Satan est votre ennemi. (2) « En vérité, Satan est pour vous un ennemi ; tenez-le donc pour un ennemi. Il appelle seulement (ceux de) sa faction pour qu'ils soient parmi les Hôtes du Brasier ». (3) Satan est un traître pour l'homme. (4)

Mais pourquoi le rabbin raconte-t-il aux Mecquois cette histoire d'Adam, de Satan et des ravages causés par le Démon dans l'humanité, ravages qui se termineront dans le feu de l'Enfer ? C'est uniquement pour arriver à la conclusion finale : si vous refusez de croire au Dieu d'Israël, si vous rejetez les paroles de votre Prophète juif représentant Yahwé, si vous ne voulez pas croire à la Parole du Très-Haut, consignée dans le Coran hébreu, c'est parce que vous abandonnez vos âmes aux séductions de Satan et c'est l'Enfer qui sera votre partage éternel : « C'est Satan qui a égaré une grande multitude d'entre vous. Pourquoi n'y pensez-vous pas ? Voilà la Géhenne dont vous étiez menacés ! Affrontez-la aujourd'hui, parce que vous n'avez cru ». (5) C'est le Démon qui pousse au mal les incroyants. (6) C'est Satan qui vous induit tous ensemble en erreur. (7) C'est sur les idolâtres que s'étend son pouvoir. (8) L'enfer vous attend parce que vous êtes les serviteurs du Diable. Voulez-vous, Mecquois, éviter l'Enfer, le Feu éternel ? Ne suivez pas Satan. Croyez au message de Yahwé et à son messager. Satan n'a pas de pouvoir sur ceux qui croient. (9) La voie droite, c'est moi qui vous l'enseigne. Si vous me suivez, vous serez à l'abri des embûches du Diable, vous éviterez l'Enfer, vous irez dans le Paradis où tous vos désirs seront satisfaits.

Il était une fois un rabbin, à La Mecque... Et il se servait de toutes ses connaissances bibliques et de la littérature juive pour convertir les Arabes au judaïsme...

Toutes les histoires bibliques lui étaient bonnes comme moyen de propagande. Il savait toujours en tirer les conclusions valables. Satan lui-même servait sa propagande. « O, Fils d'Adam ! assurément viennent à vous des Apôtres (*issus*) de vous qui vous rapportent Mes signes. Alors ceux qui auront craint Dieu et fait le bien, n'auront rien à redouter et ils ne seront pas attristés. Mais ceux qui (au contraire) auront traité Nos signes de mensonges, et qui, gonflés d'orgueil se seront détournés d'eux, ceux-là seront les Hôtes du Feu où ils y resteront éternellement ». (10)

Des théologiens chrétiens, exposant ce qu'ils croyaient être la doctrine du Coran sur le péché d'Adam, ont eu la naïveté de

(1) Sour. VII, 25-26.
(2) Sour. XVII, 55.
(3) Sour. XXXV, 6.
(4) Sour. XXV, 31.
(5) Sour. XXXVI, 62-63.
(6) Sour. XIX, 86.
(7) Sour. XV, 39.
(8) Sour. XVI, 102 ; VII, 26.
(9) Sour. XV, 40-42 ; XVI, 101, etc.
(10) Sour. VII, 33-34.

se demander si Mohammed avait adopté pour son compte le dogme du péché originel et même s'il avait commis des péchés personnels. On est ahuri de pareilles questions. Par charité, nous répondrons cependant d'une façon succincte.

Comment ce pauvre homme de Mohammed aurait-il pu concevoir doctrine aussi subtile que la doctrine du péché originel? De plus il faut toujours se souvenir quand on lit le « Coran » qu'il n'existe pas de théologie coranique. Il n'existe qu'une théologie biblique exposée par le rabbin à Mohammed et aux Mecquois. Or, on ne saura jamais dans quelle mesure, Mohammed, élève du rabbin, a compris la doctrine de son maître.

Dans l'étude de ce problème, comme pour toutes les autres conceptions dogmatiques ou morales du « Coran » arabe, il faut procéder par étapes : Les écrits bibliques peuvent-ils servir à étayer une doctrine de péché originel ? Le Talmud a-t-il précisé cette doctrine (COHEN, *op. cit.*, p. 144 ; voir aussi Talmud, traité Qiddouschin, I ; *éd. cit.*, t. IX, p. 236 : « L'homme instruit dans la Bible, dans la Mischna, et au courant des usages du monde, ne péchera pas facilement, comme il est dit (Ecclésiaste, IV, 12). *Le triple fil ne sera pas rompu aisément;* mais celui qui n'a ni instruction, ni conduite, ne fait pas partie du monde habité (est un être insociable) ».

Dans quelle mesure le rabbin instructeur de Mohammed et prédicateur juif à La Mecque, connaissait-il ces doctrines bibliques et talmudiques ? L'expression *fils d'Adam*, que nous avons rencontrée à plusieurs reprises, nous permet à elle seule, de conclure que le rabbin, comme le Talmud, admettait que la faute des premiers ancêtres rejaillissait sur leurs descendants.

Le rabbin distingue bien péché mortel et péché véniel, sour. LIII, 32-33 : « A Yahwé appartient ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre, afin qu'Il punisse ceux qui ont mal fait et gratifie ceux qui ont bien fait de la très Belle (Récompense) (voir sour. XXI, 101 ; XVI, 64) ; ceux qui évitent les très graves péchés et les turpitudes et (ne commettent) que des vétilles ».

Les commentateurs et les historiens écrivent à ce sujet des choses ridiculement monstrueuses : « La dogmatique de l'Islam », affirme sans vergogne TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 178-179, ouvrage qu'on propose aux Français comme livre d'initiation à l'Islam, « a dépeint le Prophète (*sic*) sans péché. D'ailleurs il n'a commis aucune faute grave, tout au plus peut-on lui imputer des péchés véniels, qu'il a reconnus, sans y faire autrement attention ». Ces lignes sont vraiment une des plus saillantes manifestations de gâtisme qu'on puisse trouver en histoire.

Nous avons sous les yeux un opuscule d'un autre historien qui n'est pas un inconnu : GIBB (H. A. R.), *La structure de la*

pensée religieuse de l'Islam, traduit de l'anglais par Jeanne et Félix Arin, Paris, 1950, p. 16. Pouvons-nous lui demander ce que signifie cette affirmation que, pour notre part, nous jugeons absolument inepte : « Le christianisme affirmait et continue d'affirmer la doctrine du péché originel. Bien que l'Islam la rejette officiellement comme dogme... » (!!!)

2. — NOÉ

Quel intérêt avait le rabbin à raconter l'histoire de Noé aux Mecquois et à Mohammed ? Il faut croire que le rabbin y attachait cependant une grande importance, puisque dans les sourates mecquoises, 116 versets sont consacrés à l'aventure de Noé, que nous en trouvons de longs récits dans les sourates LXXI (29 versets), XXVI (16 versets), XI (25 versets) et que la sourate LXXI a même été dénommée sourate de Noé. (1) L'histoire de Noé constituait un argument lumineux pour l'apologétique du rabbin : Yahwé envoie des apôtres pour annoncer le véritable Dieu. Ces apôtres se heurtent à des incrédules qui les traitent de menteurs et souvent les maltraitent. Finalement, les apôtres triomphent et leurs ennemis sont punis et même anéantis. Tel est le thème général qui forme le fond de toutes les histoires bibliques racontées par le rabbin, toujours avec une arrière-pensée : c'est moi le prophète envoyé parmi vous pour annoncer le vrai Dieu, le Dieu d'Israël. Vous refusez de me croire ; vous ne voulez pas vous rallier à la religion de nos pères. J'ai chargé l'un des vôtres, de me remplacer auprès de vous pour vous convaincre plus facilement. Vous nous traitez tous deux de menteurs, ce en quoi vous n'inventez rien. Les incroyants l'ont fait bien avant vous. Eux et leur race ont péri. C'est le même sort qui vous attend. Écoutez l'histoire de Noé. En cela, il y a un signe de Yahwé.

Noé avait été choisi par Dieu pour prêcher à son peuple. (2) En se présentant aux gens qui l'entouraient, Noé commença par leur déclarer qu'il était un apôtre fidèle (3) et qu'il allait leur réciter ce que Yahwé lui commandait : « Craignez Dieu et obéissez-moi ! Je ne vous demande pas de salaire pour cela ; mon salaire est uniquement auprès du Seigneur des Mondes. Craignez donc Dieu et obéissez-moi ». (4) « O mon peuple ! En vérité, je suis pour vous un Avertisseur explicite. Adorez Allah ! Craignez-le et obéissez-Moi ! Il vous pardonnera vos péchés et vous (les) remettra jusqu'à un terme désigné. En vérité, le terme d'Allah, quand il vient ne saurait être différé. Puissiez-vous le comprendre ». (5). « Nous avons envoyé Noé vers son peuple et il dit : « O mon peuple ! je suis pour

(1) Voir sur l'histoire de Noé, sour. LIII, 53 ; LI, 46 ; LIV, 9-15 ; XXXVII, 73-80 ; LXXI, 1-29 ; L, 12 ; XXVI, 105-120 ; XXXVIII, 11 ; XXIII, 23-43 ; XXI, 76-77 ; XXV, 39 ; XVII, 3 ; XI, 27-51 ; XIV, 9 ; XL, 32 ; XXIX, 13-14 ; XLII, 11 ; X, 72-74 ; VII, 57-62 ; VI, 84.

(2) Sour. LXXI, 1 ; XXVI, 107 ; XXIII, 23 ; XXXI, 27.

(3) Sour. XXVI, 107.

(4) *Ibid.*, 108-110 ; voir aussi sour. XXVI, 180. — Cette fois cette réflexion est mise au compte de Choaïb : « Je ne vous réclame pour cela nul salaire : mon salaire n'incombe qu'au Seigneur des Mondes » ; voir plus haut, p. 221, n. 1.

(5) Sour. LXXI, 2-4.

vous un Avertisseur explicite. N'adorez qu'Allah ! En vérité, je redoute pour vous le châtiment d'un jour cruel ». (1) Noé fait partie de l'histoire de la grande lutte qui dure depuis le commencement du monde des croyants contre les infidèles, des monothéistes contre les idolâtres.

Au message de Noé, le peuple répondit par des sarcasmes. Tais-toi : tu n'es qu'un menteur, (2) un fou, (3) habité par un djinn. (4) Tu n'es qu'un mortel, comme nous, (5) un mortel parmi les plus vils (6) et suivi par la vile populace. (7) Tu n'es pas supérieur à nous : (8) « Nous ne te voyons que comme un mortel semblable à nous. Nous te voyons seulement suivi, sans réflexion, par ceux qui sont les plus vils parmi nous. Nous ne voyons en vous aucun mérite sur nous. Bien plutôt nous pensons que vous êtes des menteurs ». (9) — Et Noé réplique à ses adversaires : « Je ne vous dis pas que j'ai les trésors de Dieu : je ne connais pas l'invisible. Je ne vous dis pas non plus : « En vérité, je suis un Ange ». Je ne saurais dire non plus à ceux que vos yeux méprisent qu'Allah ne leur donnera nul bien... » (10) « O mon peuple ! Je ne vous demande pas d'argent. (11) Ma récompense vient uniquement de Dieu. Et je ne peux pas repousser ceux qui croient ; en vérité, ils rencontreront leur Seigneur. Mais je vois que vous êtes un peuple d'ignorants. (12) — Du calme, Noé ; tu finiras bien par te calmer : « Guettez-le un certain temps ». (13) Quand tu nous demandes de n'adorer qu'un seul Dieu, de quelle autorité peux-tu te prévaloir ? Si ton Dieu avait voulu confirmer ton message, il aurait bien pu faire descendre du ciel pour toi quelques-uns de ses anges. Nous, nous suivons les habitudes de nos ancêtres. (14) Ne perds pas ton temps : « Tu discutes avec nous et multiplies les discussions. Apporte-nous donc ce que tu nous promets, si tu es véridique ». (15) « Je n'ai pas connaissance de ce qu'ils faisaient », répliqua Noé. « Leur compte ne regarde que mon Seigneur. Ne le devinez-vous pas ? Je ne suis pas homme à repousser les incroyants ; je ne suis qu'un Avertisseur explicite ». (16) — « Si tu ne finis point, répliquent les idolâtres, nous allons te lapider ». (17) Encore une fois, Noé répond : « O mon peuple ! Il n'y a pas d'erreur en moi. Mais je suis un apôtre du Seigneur des Mondes. Je vous apporte un message de mon Seigneur. Je suis bon conseiller pour vous et je sais, par Allah, ce que vous ne savez pas ! » (18)

(1) Sour. XI, 27-28 ; VII, 57.
(2) Sour. LIV, 9 ; L, 12 ; XXVI, 105 ; XXXVIII, 11 ; XXIII, 41 ; XXI, 77 ; XXV, 39 ; XI, 29.
(3) Sour. LIV, 9.
(4) Sour. XXIII, 24.
(5) *Ibid.*, XI, 29.
(6) Sour. XXVI, 111.
(7) Sour. XI, 29.
(8) *Ibid.*
(9) *Ibid.*
(10) *Ibid.*, 33.
(11) Voir plus haut, p. 240, n. 4.
(12) Sour. XI, 31 ; XXVI, 109 ; X, 73.
(13) Sour. XXIII, 25.
(14) *Ibid.*, 24.
(15) Sour. XI, 34. Le verset 37 de cette sourate XI n'a pas sa place à cet endroit. Nous le retrouverons plus loin, en parlant du Coran.
(16) Sour. XXVI, 112-115.
(17) *Ibid.*, 116.
(18) Sour. VII, 59-60. Comme le remarque ABD-EL-JALIL, *op. cit.*, p. 25, ces histoires

Les érudits, — ceux qui ne lisent pas les textes — ont appliqué ces réflexions à Mohammed qui aurait dit aux Mecquois : je ne suis pas un ange ; je n'ai pas accès aux trésors de Dieu ; je ne connais pas l'invisible. D'après ce texte, les Mecquois auraient reproché aussi à Mohammed de mener sa campagne religieuse avec les bas-fonds de la population et sur tout cela on brode un portrait du Prophète !

« Mohammed était déjà sur le point de fonder à La Mecque une communauté religieuse constituant politiquement un État dans l'État. (1) Si petite que fût sa troupe (2) — et ses adversaires s'efforçaient de la minimiser encore (3) — le Prophète (4) avait cependant autour de lui un groupe fidèle et cohérent. (5) On s'efforçait de lui témoigner du mépris, on le nommait un troupeau de pauvres diables, mais tout cela dénotait de l'inquiétude et de la vanité blessée. Les ennemis du Prophète tentaient de toutes leurs forces d'empêcher les prolétaires, les humbles, les esclaves, de se joindre à lui. Nous entendons souvent dire que les puissants empêchent les faibles de suivre le chemin d'Allah ». (6) Pour étayer ce roman-feuilleton, on nous cite quelques textes du Coran, (7) entre autres le verset 29 de la sourate XI, que nous avons cité plus haut. Malheureusement, ni les Mecquois, ni Mohammed n'ont rien à faire dans aucun de ces versets ; c'est le rabbin qui parle ou fait parler des personnages bibliques. Dans le cas du verset 29 de la sourate XI, c'est le rabbin qui fait par la bouche des idolâtres proférer des invectives contre Noé. Ainsi nos érudits picorant dans le Coran arabe, ne se donnent même pas la peine de lire le contexte. Il leur est facile après cela, de confectionner avec ces petits morceaux de texte, une belle veste écossaise à ce pauvre Mohammed, qui se trouverait parfaitement ridicule, s'il voyait cet affublement taillé vaille que vaille par nos ingénieux coranisants.

Constatant qu'il échouait dans la mission que Yahwé lui-même lui avait confiée, Noé se retourna vers son Dieu : « En vérité, je suis vaincu. Viens à mon secours ! » (8)

La supplication de Noé se termine par une prière : « Seigneur, mon peuple me traite d'imposteur ! Décide clairement entre eux et moi, et sauve-moi, ainsi que les croyants qui sont avec moi ! (9) Et Yahwé décida. Il dressa les plans d'une arche (10) qui serait faite de bois résinés. (11) Noé obéit à l'ordre de Yahwé et construisit une arche avec des planches et des clous. (12) Les incroyants pas-

bibliques sont racontées dans le Coran « sous forme condensée, elliptique, claire-obscure, fort suggestive parfois ». Il y aura pour les historiens futurs un beau portrait à tracer du rabbin de La Mecque.

(1) Pareille conception est de la pure démence. Aucune idée de ce genre n'a jamais germé et ne pouvait germer dans le pauvre cerveau de Mohammed, à l'époque où nous sommes. S'il y avait à La Mecque, en ce temps-là, un début de visée politique, ce n'est pas chez Mohammed, mais chez le rabbin qu'il faudrait le chercher.

(2) Quelle troupe ?

(3) Vite, apportez les documents.

(4) Prophète de quoi ? Vite, les preuves.

(5) Où est ce groupe ? Vite, qu'on nous le dise.

(6) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 123.

(7) Sour. VII, 43 ; XI, 29 ; XIV, 3 ; XXII, 29 etc.

(8) Sour. LIV, 10 ; XXXVII, 75 ; XXIII, 26 ; XXI, 76.

(9) Sour. XXVI, 117-118.

(10) Sour. XXIII, 27-29 ; voir Genèse, VI, 13-17.

(11) *Genèse*, VI, 13.

(12) Sour. LIV, 13-14 ; voir aussi XXVI, 119 ; XVII, 3 ; XI, 39-40 ; XXIX, 14.

sant devant Noé au travail, se moquaient continuellement de lui : « Et chaque fois que les chefs de son peuple passaient auprès de lui, ils se gaussaient de lui. Mais (Noé) disait : « Gaussez-vous de nous ! Bientôt nous nous gausserons de vous, comme vous vous gaussez et vous saurez qui sera frappé par un tourment humiliant et sur qui s'abattra un tourment sans fin ». (1) Ce détail est encore emprunté par le rabbin à un midrasch : « Noé plantait des cèdres. Les passants lui demandaient : « Pourquoi plantes-tu ces arbres ? Il leur répondit : « Dieu ayant l'intention de détruire le monde par un grand déluge, me recommandait de construire une arche pour m'y réfugier avec les miens ». Les infidèles le tournaient en ridicule et se moquaient de ses paroles ». (2) L'arche construite, Yahwé promit à Noé un signe pour l'avertir du danger et de l'heure d'entrée dans l'arche. Ce signe était le déluge lui-même : « Toutes les sources du grand abîme jaillirent et les écluses du ciel s'ouvrirent ». (3) C'est ce que dit Montet dans sa traduction : « Et lorsque viendra Notre ordre, et que l'abîme débordera » ; (4) « Vint enfin Notre ordre et l'abîme déborda ». (5) Au lieu de l'*abîme qui déborde*, nous lisons dans Kasimirski : *la fournaise creva ;* (6) *la fournaise crèvera*, (7) traduction suivie par BLACHÈRE : *le four bouillonna*, (8) *le four bouillonnera*. (9) Le texte arabe porte *tannûr* et ce terme d'après Blachère (10) contre Montet (11) n'a qu'une seule signification : celle de *four*. Le signe promis à Noé par Yahwé consiste donc dans de l'eau qui bouillonnerait dans un four. On ne trouve rien d'approchant dans la Genèse. Serait-ce une invention personnelle du rabbin de La Mecque ? Remarquons tout d'abord que ce rabbin désigne le *four*, par le terme *tannûr*, c'est-à-dire par un terme hébreu. (12) Par ailleurs, cette histoire du Four n'est pas ignorée de la littérature midraschique : c'est un four qui aurait appartenu à Adam, et qui serait devenu par la suite la propriété de Noé. Le châtiment du peuple rebelle commencerait, lorsque l'eau sortirait bouillante de ce four : « Chaque goutte d'eau que Dieu fit tomber sur eux, il la portait à l'ébullition dans l'enfer, avant de la faire descendre sur eux ». (13)

A ce signe, Noé sur l'ordre de Dieu chargea l'arche d'un couple de toutes les espèces et y fit monter aussi sa famille. (14) Et l'arche toute remplie, (15) commença à voguer sur les eaux (16) tumultueuses. (17) Et ce fut le déluge. (18) Noé et sa famille furent sauvés. (19) « C'est ainsi que Nous récompensons

(1) Sour. XI, 40-41.
(2) Voir SIDERSKY, *op. cit.*, p. 26.
(3) Genèse, VII, 11-12 ; VIII, 2.
(4) Sour. XXIII, 27 = MONTET, p. 469.
(5) Sour. XI, 42 = MONTET, p. 319.
(6) KASIMIRSKI, p. 195.
(7) *Id.*, p. 308.
(8) BLACHÈRE, p. 279.
(9) ID., p. 438.
(10) ID., p. 278-279 note.
(11) MONTET, p. 319, n. 4.
(12) Voir *Dictionnaire Biblique*, article *Four*, t. II, col. 2335.
(13) Voir SIDERSKY, *op. cit.*, p. 27.
(14) Sour. XI, 42 = Genèse, VII, 1.
(15) Sour. XXVI, 119.
(16) Sour. XI, 42.
(17) *Ibid.*, 44 = Genèse, VII, 18.
(18) Sour. LIV, 11-12 ; XI, 42, 46.
(19) Sour. XXXVII, 74-79 ; XXVI, 119 ; XXI, 76 ; VII, 62.

ceux qui font le bien. En vérité, il était (du nombre) de Nos serviteurs, les croyants ». (1) Quant aux autres, Nous les noyâmes. (2)

Il se passa au moment de l'embarquement dans l'arche un incident pénible. La Genèse énumère comme fils de Noé, Sem, Cham et Japheth. Or, d'après le récit du rabbin, il y en aurait un quatrième. Fais monter dans l'arche toute ta famille « excepté celui contre qui la Parole (de Dieu) avait été proférée antérieurement ». (3) Ce quatrième fils de Noé serait un fils maudit par Yahwé et qui n'avait pas droit à la miséricorde divine. Il ne pouvait monter dans l'arche. Mais au dernier moment, Noé qui était bon père lui cria : « O mon fils ! Monte avec nous et ne sois pas avec les incroyants ». (4) Et s'adressant à Yahwé, Noé lui fit cette prière : « Mon Seigneur ! En vérité, mon fils est de ma famille, et, en vérité, Ta promesse est vraie et Tu es le plus justes des juges. Mais Dieu lui dit : « Il a fait un acte impur. Ne demande pas ce dont tu n'as pas connaissance ! Je te défends d'être parmi les Sans-Loi ». « Seigneur », réponds Noé, « je cherche refuge en Toi (5) contre le désir de Te demander ce dont je n'ai pas connaissance. Si Tu ne me pardonnes pas et si Tu ne me fais pas miséricorde, je serais parmi les Perdants ». (6) « Noé, ne plaide plus auprès de moi en faveur de ceux qui sont injustes. Ils seront engloutis ». (7) Et les vagues engloutirent le quatrième fils de Noé. (8) Le rabbin a-t-il connu cette histoire du « quatrième » fils de Noé par quelque midrasch ? Pour éclaircir ce petit problème, remarquons tout d'abord qu'il n'est pas question dans le récit du rabbin d'un « quatrième » fils, mais d'un fils. Nous concluons que ce fils est le quatrième du fait que cet épisode ne peut se rapporter ni à Sem, ni à Japheth. On pourrait à première vue penser à Cham « qui vit la nudité de son père ». (9) Mais d'après la Genèse ce « sacrilège » est postérieur au déluge, (10) tandis que « le fils maudit » périt dans le déluge, d'après le récit rabbinique. (11) Ce quatrième fils ne serait-il pas Chanaan, le maudit, fils de Cham ? Étant petit-fils de Noé, on aurait pu le présenter comme son fils. Des exégètes ont proposé cette interprétation qui se rattacherait, pensent-ils à un midrasch rapporté par Sidersky : « Tant que Noé habitait l'arche, il s'est dit : Je souhaite que mes fils aient des domestiques pour les servir (comme eux-mêmes servent actuellement leur père). (12) Mais une fois sorti de l'arche, les enfants que je vais engendrer dans la suite, (13) je les obligerai à servir leurs frères aînés. — Il dit ensuite à l'un d'eux (à *Cham*) : Puisque tu ne

(1) *Ibid.*, 70-79. — Sur cette formule : *croire et faire le* bien; voir plus haut, p. 77, 238, n. 10; 213, n. 5.

(2) Sour. LIII, 53 ; LI, 46 ; (LXXI, 27) ; XXVI, 120 ; XXIII, 28 ; XXI, 77 ; XXV, 89 ; XI, 45 ; X, 74 ; VII, 62.

(3) Sour. XI, 42.

(4) *Ibid.*, 44.

(5) Voir plus haut, p. 158.

(6) Sour. XI, 47-49.

(7) *Ibid.*, 39.

(8) *Ibid.*, 45 ; XXIII, 28.

(9) Genèse, IX, 22.

(10) *Ibid.*, 18-19.

(11) Sour. XI, 45 ; XXIII, 28.

(12) D'après la Genèse IX, 25-28, ce souhait n'aurait pas été formulé pendant que Noé habitait l'Arche, mais après l'offense de Cham.

(13) Noé se proposait d'avoir d'autres enfants, après le déluge, probablement d'après l'ordre de Yahwé : « Soyez féconds, multipliez et remplissez la terre », Genèse, IX, 2, 7. — Noé en fut empêché par les manœuvres de Cham.

m'as pas laissé engendrer un quatrième fils qui serait devenu serviteur, c'est ton quatrième fils à toi, *Chanaan*, qui sera serviteur. Et il ajouta : *Maudit soit Chanaan !* (Genèse IX, 25). Ceci s'explique par le fait, rapporté par certains maîtres, que *Cham* avait châtré son père pendant qu'il dormait profondément, à la suite de cet enivrement ». (Genèse, IX, 32). (1)

L'identification du « quatrième » fils de Noé avec son petit-fils Chanaan, l'un et l'autre maudits de Yawhé, pourrait s'appuyer aussi sur le récit de la Genèse : c'est Cham qui découvre la nudité de son père et c'est Chanaan qui est maudit. (2) Mais après une lecture attentive de ces textes, il nous faut renoncer à tout rapprochement avec Chanaan, pour une raison péremptoire : la malédiction de Chanaan est, elle aussi, postérieure au déluge, tandis que le « quatrième » fils mourut noyé. Il nous est par conséquent impossible d'identifier pour l'instant la source midraschique à laquelle le rabbin aurait puisé cette légende du quatrième fils.

Noé triompha ainsi de ses ennemis. La lutte entre le Dieu unique et les idoles (3) finissait par le triomphe de Yahwé. Les croyants étaient sauvés (4) et tous les incroyants périrent. Au moment où les eaux commencèrent à décroître, (5) Noé adressa une nouvelle prière à Yahwé : « Mon Seigneur ! fais-moi débarquer en un lieu béni ! Tu es le meilleur à le faire ». (6) Et les eaux décrurent et le décret (divin) fut accompli et l'Arche s'arrêta sur le mont Djoudi. (7) Et il fut béni par Dieu : « O Noé, débarque avec Notre salut et Notre bénédiction sur toi et sur les nations, d'entre celles qui sont avec toi ». (8)

Après le déluge, Noé vécut encore de nombreuses années : « Il demeura au milieu d'eux mille ans moins cinquante années », (9) c'est -à-dire, comme dit la Genèse 950 ans. (10)

Qu'elle est belle, cette histoire de Noé. Ce sont là des histoires merveilleuses que nous te révélons, Mohammed. Toutes ces histoires du peuple hébreu, tu ne les connaissais pas, ni toi, ni tes compatriotes ; c'est moi, juif, qui te les apprends. Je les connais, ces histoires, depuis mon enfance. J'ai été élevé dans le culte de Yahwé. J'ai appris à lire dans notre Livre. J'ai lu aussi les commentaires de nos maîtres. Mohammed, j'ai tant de choses à te révéler ; mais ne soyons pas pressés : « Tu ne les connaissais pas ces histoires ni toi ni ton peuple avant ceci. Sois content ». (11) Attention, ce n'est pas pour le plaisir de vous amuser que je vous raconte ces histoires. Je ne suis pas de ces conteurs qui passent leurs nuits, accroupis au coin de la Ka'ba, pour vous divertir et vous délasser. Je ne suis de ces conteurs-là. Mes histoires sont vraies et si je

(1) SIDERSKY, *op. cit.*, p. 28.
(2) Genèse, IX, 25-28.
(3) Sour. X, 72.
(4) Sour. XXVI, 118.
(5) Sour. XI, 46.
(6) Sour.XXIII, 30.
(7) Sour. XI, 46. — Le mont Djoudi désignerait un « massif montagneux dont le point culminant atteint 4.000 m (et qui) se trouve à environ 40 km au N.-E. de Diarbekir, en Haute Djeziré », BLACHÈRE, *op. cit.*, p. 439, note.
(8) *Ibid.*, 50.
(9) Sour. XXIX, 13.
(10) Genèse, IX, 29.
(11) Sour. XI, 51.

vous les raconte, c'est qu'elles sont un signe. (1) « En vérité, en cela est certes un signe. Pourtant la plupart d'entre eux ne sont pas devenus croyants. Certes, ton Seigneur est le Puissant, le Miséricordieux ». (2) Ce signe, vous le connaissez, Mecquois, et tu le connais, Mohammed : Abraham était un signe, Pharaon était un signe. Noé est un signe, signe de la Puissance de Yahwé. Yahwé est toujours le plus fort. Il récompense ceux qui croient en lui et détruit les peuples rebelles. Comprenez-vous pourquoi Noé est un signe. Seront sauvés tous ceux qui croient aux apôtres de Yahwé ; mais quant à ceux qui les traitent de menteurs, leur sort est déjà réglé : ils périront. Comprenez-vous pourquoi Noé est un signe ? Il n'y a qu'un Dieu unique : c'est Yahwé, le Dieu de nos pères, le Dieu d'Adam, de Noé, de Lot, d'Abraham, de Moïse. Vos idoles ne valent rien. Venez au Dieu qui a fait alliance avec Israël. Je vous enseigne ce Dieu, le Dieu Unique, le Tout-Puissant, le Miséricordieux. Je suis votre apôtre, délégué pour vous détacher de vos fétiches inertes et sans vie, et pour vous convertir au Dieu qui seul a force et vie.

Si vous ne voulez pas croire à ma mission, je vous annonce que Yahwé se vengera, comme il s'est vengé d'Iblis, des ennemis de Lot, des ennemis d'Abraham, des ennemis de Moïse. Comprenez-vous pourquoi l'histoire de Noé est un signe ? Jusques à quand resterez-vous sourds et aveugles ?

« Noé Nous adressa un appel. Et Nous le sauvâmes, lui et sa famille d'un cataclysme immense. De sa descendance nous fûmes les survivants et Nous le perpétuâmes parmi les Modernes. Salut sur Noé dans l'Univers ! » (3)

Il y avait une fois un rabbin à La Mecque qui connaissait parfaitement le Coran hébreu et les commentaires et qui rêvait de convertir les Mecquois au judaïsme...

3. — LOT

Chaque histoire biblique converge pour le rabbin vers la même apologétique : Il n'y a qu'un Dieu, celui d'Israël. Il n'y a qu'un moyen de salut : croire en ce Dieu. Il n'y a qu'une méthode : obéir au rabbin qui prêche aux Mecquois la religion de ses Pères. Telles sont les lignes fondamentales de l'apostolat du rabbin. Pour arriver à la conversion de La Mecque au Dieu des Juifs, le rabbin s'adjoint Mohammed. C'est un parfait auxiliaire.

Paix sur Adam ! Paix sur Noé. Paix sur Abraham. Paix aussi sur Yahwé. Qu'on laisse la paix à Yahwé dont l'intervention, si elle avait existé, aurait été complètement ridicule. Voit-on un Yahwé confiné dans le judaïsme et dans les histoires midraschiques et talmudiques ? Que serait donc un pareil Dieu ? à la solde des juifs ? On ne trouve dans les sourates mecquoises que du pur judaïsme, sous forme biblique et talmudique. Ce point est certain,comme nous le voyons de plus en plus. Qu'on veuille bien nous en expliquer la raison, si Yahwé est inspirateur ? Tout est juif dans ces sourates. L'inspirateur est donc juif. Si Yahwé en avait été le « souffleur », il aurait été un Yahwé purement juif. Il faut en finir avec ces sornettes.

(1) Sour. LI, 46 ; LIV, 15-16 ; XXXVII, 80 ; XXI, 76 ; XXV, 39 ; XXIX, 14.
(2) Sour. XXVI, 121-122.
(3) Sour. XXXVII, 73-77.

Le « Coran » de La Mecque est bien un ouvrage juif ; c'est un recueil d'histoires juives, racontées par un juif, pour détourner les Mecquois de leurs idoles et les amener au Dieu des Juifs. Dans cette perspective, chaque verset du « Coran » mecquois prend sa véritable valeur historique. Paix sur Yahwé. Rayons-le de l'origine de l'Islam. Paix aussi sur Mohammed. Qu'aurait-il à faire, Mohammed, dans toutes ces histoires bibliques, nourries de souvenirs talmudiques ? Comment peut-on supposer que le mari de Khadidja ait été si versé dans les connaissances bibliques et dans les minuties des commentateurs ? Par quelle acrobatie, cet Arabe, hier encore polythéiste, serait-il aujourd'hui devenu si juif, ne connaissant que des histoires juives, la Bible, le Talmud et la littérature midraschique ? Peut-il y avoir des hommes assez insensés pour imaginer pareille transformation ? Paix sur Mohammed. Le rabbin de La Mecque, par contre, est d'une activité débordante. Très clair dans ses conceptions, il est d'une fermeté inlassable dans sa volonté. Il veut voir les Arabes devenir Juifs. Il les verra. Inlassablement, il leur répète les mêmes ritournelles : croyez en moi, moi qui suis votre Prophète, sinon vous serez anéantis, comme ont été anéantis tous les ennemis du Dieu d'Israël. Israël est le seul salut pour l'humanité. En voici un exemple : Lot. Cet exemple, nous le trouvons encore dans notre Coran, le Coran des Hébreux, le Coran de nos Pères, le seul Coran de Yahwé, révélé à Moïse sur le Sinaï. Écoutez cette histoire. Il y avait une fois un peuple de pécheurs, (1) qui commettait des abominations que personne n'avait encore osé commettre. (2) « En vérité, par concupiscence, vous commettez l'acte de chair avec des hommes et non avec des femmes. Vraiment, vous êtes un peuple livré aux turpitudes ». (3) En racontant cette histoire, le juif dut jeter sur les Arabes un regard entendu, plein de malice et aussi de sévérité. Oui, oui, je sais, disait son regard, que vous autres Arabes, vous désirez aussi les hommes ; je le sais si bien que je suis obligé pour vous attirer vers le Dieu d'Israël, de vous promettre des petits garçons pendant toute l'éternité. Sans cela, « vous ne marcheriez pas ». Voyez-vous, Arabes, vos vices ont de la tradition derrière eux. Le peuple de Lot en est une démonstration : « Eh quoi », lui dit l'envoyé de Dieu, « vous avez commerce avec les hommes ! Vous pratiquez le brigandage ! » Et dans vos réunions, vous commettez des iniquités ! (4) « N'est-il pas vrai que vous avez commerce avec les mâles de ce monde et que vous délaissez ce que votre Seigneur a créé pour vous, vos femmes ? Oui, vous n'êtes qu'un peuple transgresseur ». (5)

Un châtiment exemplaire s'imposait. Yahwé désigna Lot comme son apôtre pour l'annoncer à ce peuple coupable, ennemi de Dieu. (6) Lot fut un apôtre, (7) un apôtre fidèle, (8) plein de sagesse et de science, (9) et qui, sur l'ordre de Yahwé, avertit le peuple, de la sentence divine qui pesait sur lui. (10)

(1) Sour. XV, 58.
(2) Sour. XXIX 27 ; VII, 78.
(3) Sour. VII, 79.
(4) Sour. XXIX, 28.
(5) Sour. XXVI, 165-166 ; voir aussi XXI, 74.
(6) Sour. XXXVIII, 12.
(7) Sour. XXXVII, 133.
(8) Sour. XXVI, 162 ; voir plus haut, p. 131.
(9) Sour. XXI, 74.
(10) Sour. LIV, 36.

Mais personne n'ajouta foi à ses paroles; (1) on le traita de menteur. (2) On menaça de le chasser du pays. (3) A cela, Lot répondait par de nouveaux avertissements : « Craignez donc Dieu et obéissez-moi. Je ne vous demande pas de salaire pour cela. Mon salaire est uniquement auprès du Seigneur des Mondes ». (4) « En vérité, je suis pour votre acte rempli de haine ». (5) Mais le peuple continuait à railler l'apôtre de Yahwé : « Si tu dis la vérité, apporte-nous le châtiment de Dieu dont tu nous menaces ». (6) Dans sa détresse, Lot s'adressait au Tout-Puissant : « Mon Seigneur, secours-moi contre ce peuple semeur de scandale ! » (7) « Mon Seigneur, sauve-moi ainsi que ma famille de ce qu'ils font ». (8) Et la réponse de Yahwé se fit entendre : je te sauverai toi et les tiens. Et un jour, les messagers de Yahwé se présentèrent à Abraham. Leur mission avait pour but l'anéantissement de Sodome et de Gomorrhe. (9) Après s'être restaurés auprès du Patriarche, lui avoir annoncé la naissance d'Isaac, ils s'en allèrent chez Lot. (10) Leur arrivée fit sensation parmi les habitants qui jugèrent ces messagers inconnus comme poissons nouveaux pour leurs filets! Quelle excellente aubaine! Et ces abominables bonshommes cherchèrent à violer ces voyageurs dont ils ignoraient la mission. En racontant aux Mecquois, que les habitants de Sodome désiraient ces hôtes, (11) le rabbin se souvenait du récit de la Genèse : « (Les hôtes) n'étaient pas encore couchés que les hommes de la ville, les hommes de Sodome, entourèrent la maison, depuis les enfants jusqu'aux vieillards, le peuple entier, de tous les bouts de la ville. Ils appelèrent Lot et lui dirent : « Où sont les hommes qui sont entrés chez toi cette nuit. Fais-les sortir vers nous, pour que nous les *connaissions* ». (12) Nous savions déjà que le peuple de Sodome « était fort mauvais et grand pécheur devant Yawhé », (13) « que leur péché était énorme », (14) mais le Coran hébreu n'avait pas encore spécifié la nature de ce péché. C'est à l'occasion de l'arrivée des messagers chez Lot que nous comprenons enfin les véritables motifs de la colère de Yahwé, résumés dans cette parole du rabbin : « Les gens de Sodome désiraient ces hôtes ». (15) C'est le grand crime des Sodomites, commenté en termes explicites par un midrasch : « Ils appelèrent Lot, et lui dirent etc... (Genèse XIX, 5). Durant toute la nuit Lot leur demanda grâce pour ses hôtes, et ils l'écoutèrent. Mais en lui intimant l'ordre de les sortir (les hommes hébergés par lui) au dehors, afin de les approcher avec luxure, les Sodomites lui déclarèrent : « Maintenant, tu n'as plus le droit de plaider en leur faveur ». (16)

(1) *Ibid.*, 36.
(2) *Ibid.*, 33 ; L, 13.
(3) Sour. XXVI, 167 ; VII, 82.
(4) *Ibid.*, 163-165 ; voir plus haut, p. 131, 221, n. 1 ; 240, n. 4.
(5) *Ibid.*, 168.
(6) Sour. XXIX, 28.
(7) *Ibid.*, 29.
(8) Sour. XXVI, 169.
(9) Sour. XV, 59, 63-64.
(10) Voir plus haut, p. 189-190.
(11) Sour. LIV, 37.
(12) Genèse, XIX, 5.
(13) Genèse, XIII, 13.
(14) *Ibid.*, XVIII, 20.
(15) Sour. LIV, 37 ; voir aussi XV, 67 ; XI, 80.
(16) SIDERSKY, *op. cit.*, p. 47.

Lot suppliait, cependant : « En vérité, ce sont mes hôtes ; ne me déshonorez pas. Mais craignez Dieu et ne me couvrez pas de honte ». (1) Mais que peut un homme contre une multitude de gens ivres. (2) Lot se sentait trop faible pour protéger ses hôtes ; (3) « Ah ! si j'étais de force contre vous ! (hommes de péché) ; Ah ! si j'avais refuge auprès d'un soutien puissant ! » (4) Se voyant sur le point d'être débordé par une foule déchaînée, Lot eut une pensée toute instinctive, pour sauver ses hôtes et se préserver du déshonneur. Tenez, j'ai deux filles. Elles sont vierges. Faites-en ce que vous voulez. (5) — Nous n'avons pas besoin de tes filles. Tu sais bien ce que nous voulons. (6) Lot avait épuisé tous ses arguments. Il avait perdu tout espoir, n'ayant pu faire respecter les droits de l'hospitalité. Mais Yahwé veillait. L'heure de son intervention était toute proche. Les mystérieux messagers commençèrent, dit la Genèse à « frapper d'aveuglement les gens qui étaient à l'entrée de la maison, depuis le plus petit jusqu'au plus grand ». (7) Cet aveuglement est traduit par le rabbin en termes réalistes : « Nous leur crevâmes les yeux. Et il leur fut dit : « Goûtez maintenant de Mon tourment et de Mes avertissements ! » (8) Mon châtiment est pour demain matin. Et demain n'est pas loin. (9) Quant à toi, Lot, pars avec ta famille dans l'obscurité de la nuit. (10) La Genèse dit : « Dès l'aube du jour », (11) c'est-à-dire avant que le soleil ne se lève. Tu seras en sécurité et nous te sauverons. Lot et les siens furent sauvés, (12) sauf sa femme qui était restée en arrière. (13) Et Yahwé fit entendre au matin un cri horrifiant (14) et déchaîna sur eux une violente tempête de sable, (15) une pluie de pierres d'argile cuite (16) « disposées par couches les unes au-dessus des autres, et marquées auprès de ton Seigneur ». (17) Quelle pluie, (18) quelle mauvaise pluie. (19) Ce fut un bouleversement total, (20) et l'anéantissement complet des incroyants et des pervers. (21)

(1) Sour. XV, 68-69 ; Genèse, XIX, 7, 8 ; voir aussi sour. XI, 80.
(2) *Ibid.*, 72.
(3) Sour. XXIX, 32 ; XI, 79.
(4) Sour. XI, 82.
(5) Sour. XV, 71 ; XI, 80 ; Genèse, XIX, 80.
(6) Genèse, XIX, 37.
(7) *Ibid.*, 11.
(8) Sour. LIV, 37-38.
(9) Sour. XI, 83 ; XV, 73 ; LIV, 38.
(10) Sour. XV, 65 ; XI, 83.
(11) Genèse, XIX, 15.
(12) Sour. LIV, 34 ; XXXVII, 133 ; XV, 69 ; XXI, 74 ; XXIX, 31-32 ; VII, 81 ; XXVI, 170.
(13) Genèse, XIX, 26 ; XI, 83 ; Sidersky, *op. cit.*, p. 47.
(14) Sour. XXV, 73.
(15) Sour. LIV, 34. La Genèse XIX, 24, dit : « du soufre et du feu ».
(16) Sour. XV, 74 : « Nous renversâmes (cette ville) sens dessus dessous et fîmes pleuvoir sur eux des pierres d'argile » ; LI, 33 : « afin de lancer sur eux des blocs ; d'argile » ; à rapprocher de la sourate CV, dite de l'Eléphant, v. 3-4 ; voir plus haut, p. 38, 40, 172, n. 1.
(17) Sour. XI, 84. Marquées d'une empreinte portant la « marque du fabricant », c'est-à-dire ici la marque du Seigneur.
(18) Sour. VII, 82.
(19) Sour. XXVI, 173.
(20) Sour. XI, 84.
(21) Sour. XXXVII, 136 ; XV, 66 ; XXVI, 172.

Tout ceci est écrit dans notre Coran hébreu et vous pouvez vérifier la véracité de ce récit. Quand vos caravanes montent vers le nord et que vous longez le sud-est de la Mer Morte, vous voyez les traces de ce terrible cataclysme : « Vous passez à côté de leurs (habitations) le matin et la nuit. Ne raisonnerez-vous pas ? » (1) « (Ces villes) étaient sur le chemin qui existe encore aujourd'hui ». (2)

Avez-vous compris, Mecquois, la grande signification de l'histoire que je viens de vous raconter. Cette histoire de notre Coran, comme toutes les autres histoires que je vous raconte est un signe : (3) « En vérité, il y a en cela sûrement un signe ; mais la plupart des hommes ne seront jamais des croyants ». (4) C'est un signe de la Toute-Puissance divine. Les humains sont trop petits et trop faibles pour lutter contre le Dieu Unique, le Dieu d'Israël. Les ennemis de Yahwé partout et toujours seront anéantis. Oui, ils seront exterminés, les infidèles qui ne veulent pas croire aux messagers de Dieu, comme ont été anéantis le peuple de Pharaon, le peuple de Noé, le peuple de Lot. Ils brûleront d'un feu éternel, comme Satan et sa cour terrestre, comme les idolâtres de toutes les nations. Tirez vous-mêmes, ô Mecquois, la conclusion de cette histoire de Lot et de Sodome. Les pierres qui ont bouleversé Sodome et Gomorrhe sont suspendues sur la tête des injustes. (5) Réfléchissez !

Il y avait un jour à La Mecque un rabbin qui connaissait l'histoire du peuple d'Israël, (6) et les commentaires sur le Coran des juifs... Il rêvait de convertir l'Arabie au judaïsme...

4. — HISTOIRE DE JOSEPH

Voici encore une histoire qui a valeur de signe comme les autres, un signe qui manifeste aux croyants la Puissance de Yahwé, et sa miséricorde envers ceux qui le reconnaissent comme seul et vrai Dieu. C'est l'histoire de Joseph. Tu ne la connais pas encore cette histoire. Elle est cependant bien jolie. « Nous allons te raconter la plus belle des histoires révélées dans le Coran, » c'est-à-dire notre Coran hébreu, « et dont tu ne t'es jamais douté ». (7) Et le rabbin, dans une sourate de 111 versets raconte à Mohammed cette histoire de Joseph. Encore 111 versets provenant de l'A. T. et des commentaires juifs ! Quand on écrit que, parmi les récits coraniques concernant les anciens prophètes, « plu-

(1) Sour. XXXVII, 137-138.
(2) Sour. XV, 76. BLACHÈRE traduit, *op. cit.*, t. II, p. 222 : « ... Et en vérité, elle est certes sur un chemin défini ». Vraiment, nous ne comprenons pas. La note se rattachant à ce verset nous paraît totalement inutile.
(3) Sour. XV, 75-76 ; XXIX, 34.
(4) Sour. XXVI, 174.
(5) Sour. XI, 84.
(6) Sur l'histoire de Lot, voir sour. LIV, 33-39 ; XXXVII, 133-138 ; L, 13 ; XXVI, 160-173 ; XV, 58-71 ; XXXVIII, 12 ; XXI, 71-74 ; XI, 79-84 ; XXIX, 25-34 ; VII, 78-82 ; VI, 86, en tout plus de 80 versets, sans compter les allusions faites à cette histoire de Lot, dans les sourates concernant Abraham.
(7) Sour. XII, 3. — BLACHÈRE, *op. cit.*, p. 462, traduit ainsi ce verset : « Par ce que Nous t'avons révélé en cette Prédication, Nous te contons les plus beaux contes, bien qu'avant cela tu aies certes été parmi les Insouciants ». La traduction de KASIMIRSKI,

sieurs » « s'apparentent » à ceux de la Bible, (1) c'est faire preuve d'une extrême légèreté ou d'une trop grande complaisance vis-à-vis des Musulmans. Non, il n'est pas vrai que « plusieurs » de ces récits « s'apparentent » à la Bible. Ces récits sont la Bible même, expliquée à des Arabes par un juif de grande culture. Cette sourate XII, consacrée tout entière à Joseph, est, elle aussi, comme toutes les sourates contenant les grands récits bibliques, d'origine rabbinique. C'est le rabbin de La Mecque, grand connaisseur de la Bible et de la littérature juive, qui instruit Mohammed, en lui racontant les belles histoires du peuple hébreu. Ce n'est pas un véritable cours doctrinal que le rabbin donne à son disciple, mais une instruction anecdotique, apte à former les intelligences simples, peu développées et frustes. Mohammed n'aurait jamais rien compris à un exposé didactique. Il lui fallait des images. Le rabbin, grand psychologue, le sait bien et, pour l'attirer vers Israël, ce sont les principales histoires du Pentateuque qu'il raconte à son élève. Les annotations de Montet dans cette sourate XII, ne peuvent plus nous causer la moindre surprise. Pour cet éminent professeur de langues orientales, c'est Dieu, évidemment, qui parle à Mohammed ; (2) ce Dieu révélateur a devant lui la Bible et toute une littérature juive, et c'est avec ces documents qu'il donne sa leçon à Mohammed, pour l'ancrer de plus en plus dans la religion des Hébreux et des Juifs ! Pauvre Allah ! Lui qui est Omniscient, le voici prisonnier de toutes les conceptions juives. Pauvre Mohammed. Il veut fonder une religion nouvelle ! et le voici ligoté, fagoté, circonscrit par toutes les histoires bibliques, midraschiques et talmudiques. Israël, c'est toi qui tiens Dieu dans tes mains et qui pousses Mohammed vers les destinées fixées par toi : la judaïsation de l'Arabie. Écoute, Mohammed, cette jolie histoire de notre Coran hébreu.

a) Le songe de Joseph. — Il est écrit dans ce Coran, (3) qu'un jour, Joseph vit en songe onze étoiles et la lune et le soleil qui se prosternaient devant lui. (4) Joseph se hâta de raconter ce rêve à son père, (5) qui craignant la jalousie de ses frères (6) lui défendit de leur en parler. Jacob avait compris aussi que son fils règnerait un jour sur les songes et prévu sa puissante ascension : « C'est ainsi que Dieu te prendra pour son élu et t'enseignera l'interprétation des événements ; il te comblera de ses bienfaits, toi, et la famille de

op. cit., p. 204, est tout de même préférable : « Nous allons te raconter la plus belle histoire que nous t'ayons révélée dans ce Koran, une histoire dont tu ne t'es pas douté jusqu'ici ».

(1) Ab-el-Jalil (J.), *op. cit.*, p. 25.

(2) Montet, *op. cit.*, p. 331, note 5.

(3) Genèse, XXXVII, 9.

(4) Sour XII, 4 : « Un jour Joseph dit à son père : « *O mon père*, j'ai vu onze étoiles, le soleil et la lune qui se prosternaient devant moi » (Montet). Blachère traduit, *op. cit.*, p. 462 : « Quand Joseph dit à son père : « *Cher père...* ». — Le texte arabe dit *ia abati*, qui est un terme d'affection ». Au verset 5 de cette sourate XII, nous lisons *ia bounaya* = *mon petit fils*, avec cette même nuance d'affection. Blachère traduit : « *Cher fils* ». Voir aussi même sourate XII, 101. A ces formules : *cher père, cher fils*, qu'on entend facilement dans la bouche de certains ecclésiastiques, nous préférons : Père bien aimé, fils bien aimé.

(5) *Ibid.* Dans la Genèse, XXXVII, 9, c'est à ses frères que Joseph raconte d'abord son rêve. Il est dit ensuite (*ibid.*, 10) qu'il le rapporte à son père, puis à ses frères.

(6) *Ibid.*, 5 ; Genèse, *ibid.*, 11.

Jacob, comme il en a comblé tes aïeux d'autrefois, Abraham et Isaac. Ton Seigneur est savant et sage ». (1)

Ce jour-là, Jacob se montra Prophète, comme il est dit dans un commentaire midraschique sur ce texte de la Genèse : « Jacob conservait la chose dans son cœur » : (2) « C'est le Saint-Esprit qui lui avait recommandé de conserver dans son cœur les choses qui se réaliseront un jour. Et le patriarche Jacob avait pressenti que les choses allaient arriver (que Joseph arriverait un jour à une grande situation ». Dans un autre midrasch, il est encore dit : « (Joseph) était le fils préféré de Jacob. Il avait rêvé qu'il régnerait un jour et il l'avait dit à son père ». (3)

b) Joseph vendu par ses frères. — Les fils de Jacob avaient remarqué que leur père avait une préférence marquée pour leur frère Joseph, bien qu'ils fussent plus nombreux. (4) Il leur fallait donc pour être heureux se débarrasser de leur frère. Ils pensèrent d'abord à le tuer ; (5) mais l'un d'eux s'interposa. Jetons-le plutôt dans une citerne, dit-il. Quelque troupe de voyageurs pourra ensuite l'en retirer. (6) Le projet fut accepté : il ne restait plus qu'à tendre un piège à Joseph, pour s'en emparer facilement à l'insu de son père : « Père! pourquoi ne nous fais-tu pas confiance au sujet de Joseph ? En vérité, nous sommes pour lui tout dévoués ! Envoie-le demain avec nous. Il s'ébattra et jouera et en vérité nous veillerons sur lui. (Jacob) répondit : « Je suis triste que vous l'emmeniez, je crains que le loup ne le dévore si vous négligez de veiller sur lui. Ils répondirent : « Si le loup cherche à le dévorer, alors que nous serons plusieurs, c'est que vraiment nous n'aurons pas de chance ». (7) Et Joseph alla rejoindre ses frères, qui étaient bien résolus à le déposer au fond d'une citerne. Mais déjà, Yahwé lui révélait son avenir : « Un jour, c'est toi-même qui leur raconteras leur infâme action, dont ils ne se rendent pas compte maintenant ». (8)

Le soir, les onze frères revinrent vers leur père en pleurant et lui racontèrent cette affreuse histoire : « Nous étions partis pour lutter à la course et

(1) Sour. XII, 6 (Kasimirski). Montet traduit la fin de ce verset : «Il accomplira sa Grâce sur toi et sur ta famille, comme il l'a parfaite autrefois dans la personne de tes ancêtres Abraham et Jacob ». « Il parfera » traduit Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 463, « envers toi ses bienfaits ainsi qu'envers la famille de Jacob, comme il les a parfaits avant toi, envers tes aïeux Abraham et Isaac ». La traduction de Montet : *Abraham et Jacob* est évidemment erronée. Dans ce verset, c'est Jacob qui s'adresse à son fils, Joseph. Il ne pouvait lui prédire que Yahwé le bénirait comme il avait béni ses ancêtres Abraham et Jacob. Il faut nécessairement lire : *Abraham et Isaac*, véritables ancêtres de Joseph. Kasimirski a donné de ce verset l'exacte traduction, ainsi que Blachère. Il nous faut noter que Flügel cite également Isaac dans ce verset 6. — Laimèche parle lui aussi d'*Abraham et Isaac*, mais passe sous silence les bénédictions de Yahwé sur la famille de Jacob.

(2) Genèse, *ibid.*, 11.

(3) Sidersky, *op. cit.*, p. 56.

(4) Genèse, XXXVII, 4 ; sour. XII, 8. La traduction de Blachère, *op. cit.* t. II, p. 463 : « Nous sommes cependant plusieurs » manque totalement de relief.

(5) *Ibid.*, 20 ; sour. XII, 10.

(6) *Ibid.*, 20 ; sour. XII, 10.

(7) Sour. XII, 11-14. Ce petit dialogue entre Jacob et ses fils ne se trouve pas dans la Genèse.

(8) *Ibid.*, 15.

avions laissé Joseph auprès de nos bagages et un loup a mangé notre frère ». (1) Jacob ne les crut pas. (2) Pour le convaincre, ils montrèrent à Jacob une tunique tachée de sang ; (3) mais cette tunique n'était pas celle de Joseph et Jacob ne les crut pas davantage. Un texte rabbinique avait déjà mis en relief la méfiance du Patriarche : « On a enseigné que Jacob, lorsque ses enfants lui avaient apporté la tunique ensanglantée, ne leur accordait aucune confiance ». (4) La réalité était bien celle que Jacob soupçonnait : Joseph avait été trahi par ses frères. L'histoire du loup avait été imaginée par eux. (5) Les fils de Jacob avaient déposé leur frère dans une citerne. Vint à passer une caravane, qui naturellement fit halte près du puits pour y puiser de l'eau. Ce furent ces marchands qui retirèrent Joseph, (6) le gardèrent pour en trafiquer. (7) En réalité, ils le revendirent à un Égyptien pour quelques dirhams. Joseph, en ce temps-là, ne valait pas cher. La Genèse raconte que l'homme qui acheta Joseph, s'appelait Putiphar, qu'il était officier de Pharaon et chef des gardes. (8) Le rabbin le désigne seulement sous le nom d'Égyptien. (9)

Cependant cet Égyptien venait de conclure une bonne affaire. Comme il n'avait pas d'enfant, il pensa immédiatement à adopter Joseph : « Fais-lui bon accueil », dit-il à sa femme. « Peut-être nous sera-t-il utile ou le prendrons-nous comme enfant ». (10) Joseph était désormais en Égypte, établi dans la maison de son maître. (11)

c) L'heure des embûches. — Joseph avait grandi et Yahwé lui avait donné sagesse et science, (12) comme il l'avait fait pour Lot. (13) La Genèse dit aussi que « Joseph était beau de corps et beau de figure (14) et il arriva que la femme de Putiphar s'enflamma de désirs ». (15) « Viens ici ! et elle ferma les

(1) *Ibid.*, 16-17.
(2) *Ibid.*, 17.
(3) Genèse, XXXVII, 31-32.
(4) SIDERSKY, *op. cit.*, p. 57.
(5) Sour. XII, 18.
(6) *Ibid.*, 19. Dans la Genèse, XXXVII, 28, ce sont les fils de Jacob qui firent remonter leur frère de la citerne.
(7) *Ibid.*, 19. La Genèse, XXXVII, 28, dit que Joseph fut vendu pour vingt pièces d'argent ». Le rabbin ne mentionne pas cette première vente de Joseph par ses frères aux caravaniers. Le verset suivant, sourate XII, 21, s'applique à Joseph, revendu à un Egyptien par ces nomades.
(8) Genèse, XXXVII, 36.
(9) *Ibid.*, XXXIX, 1 : « Joseph fut emmené en Egypte, et Putiphar, officier de Pharaon, chef des gardes, égyptien l'acheta » ; voir aussi *ibid.*, 3, 5.
(10) Du fait que Putiphar n'avait pas d'enfant, on a conclu qu'il était impuissant. Voir SIDERSKY, *op. cit.*, p. 58.
(11) Sour. XII, 21 ; Genèse, XXXIX, 4-6.
(12) *Ibid.*, 22.
(13) Sour. XXI, 74.
(14) Genèse, XXXIX, 6.
(15) *Ibid.*, 7 ; Sour. XII, 23 ; voir COHEN, *op. cit.*, p. 188 : « Il est raconté de ce juste que la femme de Poutiphar le tentait journellement. Elle se parait pour lui de certaines toilettes le matin, d'autres le soir. Elle le menaçait d'emprisonnement, de mutilations, d'aveuglement, elle essayait de le corrompre en lui offrant de fortes sommes d'argent : jamais il ne céda. En conséquence, Hillel condamne le pauvre ; le r. Eleazar b. Kharsom condamne le riche et Joseph condamne l'insensé ».

portes ». « Oh Dieu, soyez mon refuge ! mon maître (Putiphar) (1) m'a donné une bonne demeure ».

Joseph était sur le point de succomber, lorsque Yahwé pour le ramener dans la voie droite, lui envoya un signe. (2) La Bible ne parle ni de l'existence ni de la nature de ce signe. Mais le rabbin connaissait le Talmud de Babylone qui raconte l'incident auquel il vient de faire allusion : « Au même moment apparut l'image de son père arrivant par la fenêtre, lui disant : Joseph, Joseph tes frères verront leurs noms gravés sur les pierres du pectoral et le tien parmi eux. Voudras-tu que ton nom en soit effacé ». Un midrasch dit encore : « Dieu lui a fait apparaître l'image de son père et son excitation s'est refroidie ». (3) D'après la Genèse, Joseph, pour éviter de succomber s'enfuit, en laissant son vêtement entre les mains de sa séductrice. Elle s'en servira pour accuser Joseph auprès de son mari. (4) Le rabbin connaît une version un peu différente : « Ils coururent vers la porte, et la femme déchira la tunique de Joseph par derrière ». (5) Juste à ce moment, le mari rentrait. De dépit, la femme cria au scandale. Joseph avait voulu abuser d'elle ! C'est donc la prison qu'il méritait ou un cruel tourment. (6) Mais Yahwé sait garder les siens et sauver l'innocence. Un des membres de la famille de Putiphar qui était présent à la scène, proposa de vérifier sur le champ les dires de la femme. Si la tunique de Joseph, remarqua-t-il, est déchirée par devant, c'est un signe qu'il a voulu s'approcher. Dans ce cas, la femme a dit la vérité et Joseph est un menteur quand il se défend de l'accusation portée contre lui. Si, par contre, la tunique est déchirée par derrière, c'est une preuve que Joseph s'enfuyait et la femme a menti. (7) Or, la tunique de Joseph était déchirée par derrière. Putiphar fut frappé de cette remarque judicieuse. Il reconnut que Joseph était innocent et que sa femme était fautive. (8) Il conseilla à Joseph de s'éloigner sur le champ et invita sa femme à demander pardon. (9)

Cependant, en ville, les langues allaient bon train. On jasait beaucoup sur cette aventure du puissant officier. On s'en moquait, comme on fait généralement en pareil cas. On racontait que Zuleikha — c'est le nom donné à la femme de Putiphar — était follement éprise de son valet. Les femmes n'aiment pas qu'on raconte leurs histoires d'amour. Mais comme elle devenait la risée publique, Zuleikha voulut se disculper. Elle invita à un festin toutes ces dames auxquelles elle donna un couteau. Et Joseph parut. Les couteaux se mirent à trembler, tellement l'émotion était grande parmi toutes ces femmes. Elles se pâmaient d'admiration et de désirs. Ce n'est pas un homme, c'est un ange. Oh, oh, si... Les femmes le trouvaient si beau qu'elles se tailladèrent les mains (dans leur émoi). (10) Zuleikha triomphait ! Comprenez-vous maintenant, que mon cœur le désire ? Comprenez-vous qu'il m'est impossible d'y renoncer ?

(1) Et son Dieu, comme dit Montet ; voir Genèse, XXXIX, 8-10.
(2) Sour. XII, 24.
(3) SIDERSKY, *op. cit.*, p. 60-61.
(4) Genèse, XXXIX, 12-19.
(5) Sour. XII, 25.
(6) *Ibid.*
(7) *Ibid.*, 26-28.
(8) *Ibid.*, 28.
(9) *Ibid.*, 29 ; voir SIDERSKY, *op. cit.*, p. 61.
(10) *Ibid.*, 31.

S'il se refuse à moi, je le ferai emprisonner et il sera parmi les misérables. (1) C'est par un midrasch que le rabbin avait connu cette nouvelle ruse de Zuleikha : « Les femmes égyptiennes », y est-il dit, « se sont réunies chez la femme de Putiphar, venues pour voir la beauté de Joseph. La maîtresse de maison donna à chacune d'elles des oranges et un couteau, puis elle appela Joseph et le plaça devant ses invitées. Ces dernières se coupèrent les doigts en contemplant la beauté de Joseph. La femme de Putiphar leur dit alors : « Voilà ce qui vous arrive en une heure, et moi qui le vois tout le temps, que doit-il m'arriver ? » (2)

O mon Maître, disait Joseph, on me menace de prison. Je préfère la prison plutôt que de céder à ces femmes. Yahwé l'exauça. Quoiqu'il fût convaincu de son innocence, Putiphar le fit jeter dans un cachot, (3) ce qui est encore conforme à un midrasch :

« Je sais bien que ce n'est pas toi qui es fautif, mais je te punis pour sauver la réputation de ma maison ». (4)

d) Joseph, en prison. — En jetant Joseph en prison, Putiphar se doutait-il qu'il préparait la grande destinée de son condamné. Joseph avait, en effet, deux compagnons d'infortune (5) qui eurent, eux aussi, des songes. L'un pressait du vin (6) et l'autre portait sur la tête du pain que les oiseaux mangeaient. (7) Pour avoir l'explication de ces songes, ils s'adressèrent à Joseph qui leur répondit : « La nourriture qui vous est attribuée ne vous parviendra point, que je ne vous aie avisés de l'interprétation de ces songes, avant qu'ils ne se réalisent. Cela vient de ce que mon Seigneur m'enseigna. J'ai abandonné la religion d'un peuple qui ne croyait point en Allah et qui niait la vie future ». (8) L'ineffable Montet attribue ces paroles à Mohammed qui « caractériserait en ces termes vagues et imprécis la religion de sa nation avant l'Islam ». (9) On peut juger de la qualité d'une vie de Mohammed, basée sur ces énormes contresens !

Et Joseph continue : « J'ai suivi la religion de mes ancêtres Abraham, Isaac et Jacob. Il ne nous appartient pas d'associer qui que ce soit à Allah. C'est là une faveur d'Allah pour nous et pour les hommes. Mais la plupart des hommes ne sont pas reconnaissants. O vous, mes compagnons de prison ! Plusieurs dieux vaudraient-ils mieux qu'Allah l'Unique, l'Invincible ? Ceux que vous adorez en dehors de Lui, ne sont que des noms dont vous les avez nommés, vous et vos ancêtres. Yahwé ne fit descendre avec eux aucune preuve. Le jugement n'appartient qu'à Yahwé. Il a ordonné que vous n'adoriez que Lui. C'est la religion immuable ; mais la plupart des hommes ne savent

(1) *Ibid.*, 31-32.
(2) SIDERSKY, *op. cit.*, p. 62-63. Le rabbin raconte que Zuleikha invita ces dames à un festin, ce qui est le plus conforme au midrasch *Hagadol* (SIDERSKY, *op. cit.*, p. 63).
(3) Sour. XII, 33-35.
(4) SIDERSKY, *op. cit.*, p. 62.
(5) Genèse, XL, 1 et ss.
(6) Sour. XII, 36 ; Genèse, XL, 9, 11.
(7) *Ibid.;* Genèse, *ibid.*, 16.
(8) *Ibid.*, 37.
(9) MONTET, *op. cit.*, p. 356, n. 2.

point ». (1) Ce petit discours de Joseph est sans aucun doute une invention du rabbin qui profite de toutes les occasions pour rappeler aux Mecquois que leurs idoles ne valent rien et qu'il n'existe qu'un seul Dieu : le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu des Juifs.

Au premier de ses compagnons, Joseph annonça la liberté, au second le crucifiement. (2) Comme prix de son interprétation, Joseph demanda à l'échanson libéré de se souvenir de lui auprès du Pharaon. (3) Mais l'échanson oublia cette demande et Joseph demeura plusieurs années encore en prison. (4)

C'est pendant qu'il était en prison que le Pharaon eut un songe : « Il avait vu sept vaches grasses que mangeaient sept vaches maigres, sept épis verts et sept épis desséchés ». (5) Il rassembla son conseil pour avoir l'explication de ce rêve. (6) Mais personne ne fut capable d'interpréter ce songe. (7) C'est alors que le prisonnier, qui avait été libéré, se souvint de Joseph. (8) Il s'en vint le trouver et lui raconta la vision de Pharaon. (9) O Joseph le juste, dis-moi tout ce que cela signifie. Ainsi je pourrai retourner vers mon maître et lui donner la solution (10) et Joseph lui dit : « Vous sèmerez durant sept années selon la coutume et ce que vous moissonnerez, vous le laisserez en épis, sauf une petite part que vous mangerez. Ensuite viendront sept années de disette qui dévoreront ce que vous aurez amassé, en prévision d'elles, sauf une petite partie que vous réserverez. Puis, après cela, viendra une année où les gens auront de la pluie et iront au pressoir ». (11) Le roi fit alors mander

(1) Sour. XII, 37-40.
(2) *Ibid.*, 42 ; Genèse, XL, 12-14 ; 16-19.
(3) *Ibid.*, 42 ; Genèse, XL, 14.
(4) *Ibid.*, 42 ; Genèse, XL, 23.
(5) *Ibid.*, 43 ; Genèse, XLI, 1-7.
(6) *Ibid.*; Genèse, *ibid.*, 8.
(7) *Ibid.*; Genèse, *ibid.*
(8) *Ibid.*, 45 ; Genèse, *ibid.*, 9-13.
(9) *Ibid.*, 46.
(10) Dans la Genèse, c'est Pharaon qui demande directement à Joseph l'explication de son rêve. Il n'est pas question d'un intermédiaire.
(11) Sour. XII, 47-49 ; Genèse XLI, 17-36. Montet traduit le v. 49 : « Après cela viendra une année de pluies, pendant laquelle on pressera (le raisin et l'olive) » ; Kasimirski, p. 209, donne la même traduction. Par contre, Blachère ne parle pas de pluie, mais de secours : « Puis, après cela viendra une année où les gens seront secourus et iront au pressoir ». Le texte arabe porte *ioughatou*, au passif, qui signifie *seront secourus* (si on le fait dériver de *ghout*) ou « *seront trempés par une pluie abondante* » (si sa racine est *ghit*). Ces deux verbes au passif s'écrivent et se prononcent de la même façon. A la reflexion, nous choisirions volontiers la traduction : « où les gens auront de la pluie ». Dans le texte, nous avons, en effet, sept années d'abondance et sept années de disette, pendant lesquelles les habitants seront secourus, grâce aux réserves prélevées sur les années d'abondance (voir Genèse, XLI, 36), plus une année où la pluie recommencera. — Par ailleurs, toutes les traductions parlent de *pressoir* dans la seconde partie de la sourate XII, 49. Il serait plus normal après sept années de disette de penser à manger qu'à boire, fût-ce même boire du vin ou de l'huile ! De plus n'oublions pas que l'Egypte était surtout à cette époque un pays de moisson, comme il est dit dans le verset 47 de cette même sourate XII : « Vous sèmerez pendant sept ans selon la coutume et, ce que vous moissonnerez, laissez-le en épis, sauf une petite part que vous mangerez ». Le texte arabe qu'ont sous les yeux les traducteurs est voyellé *iaa'çarouna* = *ils presseront* (avec un pressoir). Si le verbe à la forme passive était voyellé *iou'çarouna*, il signifierait : *ils auront de la pluie.* Auquel cas, il serait logique de traduire toute la phrase : *ils seront secourus et recevront de la pluie.* Remarquons enfin que les deux verbes du texte, lus au passif, riment, tandis que le premier verbe au passif et le second à l'actif, ne riment pas.

Joseph. (1) Mais Joseph ne voulut pas sortir avant qu'on ait reconnu son innocence et la perfidie des femmes qui avaient voulu le séduire. (2) La preuve étant faite de son innocence, Joseph sortit de prison, comparut devant le maître qui se l'attacha en qualité d'intendant. (3) C'est ainsi que Nous établîmes Joseph en ce pays, avec la faculté de s'installer partout où il le voudrait. Nous touchons de Notre grâce qui Nous voulons et Nous ne laissons point se perdre la rétribution des Bienfaisants ». (4)

e) Joseph confond ses frères. — Par suite d'une disette dans leur pays, il arriva que les frères de Joseph vinrent en Égypte pour y chercher de la nourriture. Ils se présentèrent à l'intendant. Joseph les reconnut, mais eux ignoraient qui il était. (5) Vous n'êtes pas au complet, leur dit-il; il manque un de vos frères, comme vous le reconnaissez vous-mêmes. Allez le chercher. (6) Voici des provisions de voyage, (7) mais vous n'emporterez rien d'autre avant la venue de votre frère. Et Joseph les renvoya en faisant remettre dans leurs sacs leurs marchandises (apportées en troc). (8) Peut-être, pensait-il, s'en apercevront-ils, lorsqu'ils arriveront auprès de leurs familles, et reviendront-ils auprès de nous (pour les restituer). Rentrés chez eux, ces frères s'acquittèrent de leur mission. Si nous voulons avoir du blé, il faut, dirent-ils à leur père, que notre dernier frère nous accompagne. L'intendant égyptien l'exige. Mais sois sûr que nous veillerons sur lui. (9) Mais Jacob se souvenait de l'aventure qui lui était arrivée avec Joseph et son cœur était rempli de crainte : jurez-moi de me le ramener. (10) En ouvrant leurs bagages, après cette première conversation, les frères s'aperçurent que leurs marchandises leur avaient été rendues : (11) « Que désirer de plus ? Voici que nos marchandises nous ont été rendues. Nous allons pouvoir approvisionner notre famille. Nous protégerons notre frère (*Benjamin*) et ajouterons le chargement en grains d'un chameau : c'est un chargement peu considérable ». (12) Partez, leur dit Jacob et que Yahwé vous protège et il ajouta : « O mes fils, n'entrez point dans la ville par une seule porte, mais entrez par des portes différentes ! Quant à moi, je

(1) D'après la Genèse (voir p. 256, n. 5, 8), c'est en prison et par un intermédiaire que Joseph avait donné au Pharaon l'explication de sa vision.

(2) Sour. XII, 50-54.

(3) *Ibid.*, 54-55. C'est à la demande de Joseph, que le Pharaon le chargea de l'intendance du pays (*ibid.*, 55).

(4) *Ibid.*, 57.

(5) *Ibid.*, 58 ; Genèse, XLII, 6-8.

(6) *Ibid.*, 59 ; Genèse, *ibid.*, 13-17.

(7) Il y a quelques légères différences entre le récit du rabbin et la Genèse. Le rabbin ne raconte pas que Joseph feignit d'accuser ses frères d'espionnage ; il ne parle pas non plus des otages. De plus, d'après la Bible, les frères s'en seraient retournés en Chanaan avec les sacs de blé qu'ils étaient venus chercher; voir sour. XII, 59-60 à comparer avec Genèse, XLII, 9-23.

(8) Sour. XII, 62 ; Genèse, XLII, 25, 28 où il est question d'argent et non de marchandises. Le mot arabe employé dans le Coran est *bidaat* = *lot*, certaine quantité de marchandises dont on trafique et aussi ce qui est donné en échange de cette marchandise, c'est-à-dire le prix. Actuellement, *bidaat* désigne uniquement les marchandises.

(9) Sour. XII, 63.

(10) *Ibid.*, 64-66.

(11) *Ibid.*, 65 ; Genèse, XLII, 35.

(12) *Ibid.*, 65.

ne vous servirai de rien contre Allah. La décision n'appartient qu'à Lui. » (1) C'est encore dans la littérature midraschique que le rabbin avait lu ce détail. (2)

Quand les fils de Jacob se présentèrent à nouveau devant Joseph, celui-ci prit le jeune frère à part et lui confia son grand secret : « Je suis ton frère. Ne te désespère point de ce qu'ils ont fait ». (3) Ne dis rien et ne crains rien. Au moment du départ, Joseph fit mettre sa coupe dans le sac de ce jeune frère (4) et avant que la caravane n'ait pris son départ, il fit proclamer par un héraut : « Arrêtez-les, c'est une bande de voleurs ». Quelqu'un d'entre vous a pris la coupe du roi. « Celui qui la rapportera recevra la charge d'un chameau. Je m'en porte garant ». (5) — Épouvantés, les frères protestèrent de leur innocence. Nous ne sommes pas des voleurs. Nous ne sommes pas venus dans ce pays pour faire un tel scandale. (6) On a volé, répliquèrent les Égyptiens. — D'après vous, quelle sera la punition du voleur ? (7) — Le voleur restera ici comme esclave. Il n'y a pas de plus grande punition, (8) et c'est conforme au droit de notre nation. (9) Le héraut commença à fouiller les sacoches des frères aînés. Il n'y trouva rien. Restait la sacoche du plus jeune. C'est dans son sac que le héraut trouva la coupe. La loi égyptienne ne permettait pas de traiter le voleur comme esclave, mais autorisait l'homme qu'il avait lésé à le conserver auprès de lui. C'est ce que voulait Joseph. (10) Les frères étaient atterrés. L'un d'eux fit remarquer que Benjamin n'était pas le seul voleur de la famille. Un autre avait déjà volé auparavant. C'était Joseph, (11) fils de voleuse, de cette Rachel qui avait caché les idoles de son père. (12) Comme Joseph comprenait l'araméen, il avait tout de suite saisi la déplaisante allusion de ses frères, mais il n'en laissa rien percevoir, se contentant de faire cette réflexion : « Vous êtes dans la pire position et Allah sait très bien ce que vous insinuez ». (13) — Sois bon. Conserve l'un d'eux et rends-nous Benjamin. Pense au chagrin de son vieux père. (14) Ce n'est pas possible, dit Joseph. En agissant ainsi, nous commettrions une injustice. (15) Retournez auprès de votre père et racontez-lui le larcin

(1) *Ibid.*, 67-68.
(2) SIDERSKY, *op. cit.*, p. 66-67.
(3) Sour. XII, 69. — Dans la Genèse, c'est après l'incident de la coupe et devant tous ses frères réunis que Joseph se fait connaître.
(4) *Ibid.*, 70.
(5) *Ibid.*, 70-72. Dans Blachère nous avons (v. 30) : « Les ayant donc munis de leurs provisions, (Joseph) fit mettre sa coupe à boire dans la (sacoche de la) selle de son frère (Benjamin), puis il fit proclamer par son héraut, *avant que la caravane ne se mit en marche* : « Caravaniers ! en vérité, vous êtes certes des voleurs ». Le texte souligné n'est pas dans la Vulgate (voir BLACHÈRE, *op. cit.*, p. 476, note du v. 70). Dans ce verset 70, le terme *coupe* traduit l'arabe *sikaïat*, récipient utilisé pour boire. Au verset 72, le terme *souaâ* désigne une coupe (en or).
(6) *Ibid.*, 74.
(7) *Ibid.*
(8) *Ibid.*, 75.
(9) Droit déjà en vigueur et qui sera plus tard sanctionné par Moïse, Exode, XXII, 2 : « Le voleur fera restitution et s'il n'a rien, on le vendra pour ce qu'il a volé ».
(10) Sour. XII, 76.
(11) *Ibid.*, 77.
(12) Genèse, XXXI, 32. — Un midrasch raconte cette histoire, mais au détriment de Benjamin, SIDERSKY, *op. cit.*, p. 67.
(13) Sour. XII, 77.
(14) *Ibid.*, 78 ; Genèse, XLIV, 30-34.
(15) *Ibid.*, 79 ; Genèse, XLIV, 33.

commis par Benjamin. (1) — Mais non, ce n'est pas possible. Interroge les gens, fais une enquête et tu verras que nous ne sommes pas des menteurs. (2) Joseph restait inflexible et les fils de Jacob durent s'en retourner dans leur famille. Quand ils eurent parlé, Jacob, accablé de chagrin, se souvenant toujours de l'aventure de Joseph, (3) accusa ses fils d'une nouvelle machination, tout en comptant sur la Providence qui lui rendrait peut-être avant de mourir ses deux fils disparus. (4) Repartez, leur dit-il, cherchez à savoir ce que sont devenus Joseph et Benjamin. Ayez confiance en Dieu. Il n'y a que les incroyants qui désespèrent de l'esprit de Dieu. (5) Revenus près de l'intendant d'Égypte dont ils ignoraient toujours la personnalité, les fils de Jacob, bien qu'ils n'aient avec eux qu'une petite somme, commençèrent par demander du blé. (6) — Il s'agit bien de cela pour l'instant, leur répondit l'intendant. Parlons d'autre chose. Regardez-moi. Voulez-vous me dire ce que vous avez fait à Joseph et à son frère, quand vous étiez sans loi ? (7) — Ce fut comme un éclair dans l'esprit des fils de Jacob : Ne serais-tu pas Joseph ? — Je suis Joseph (8) et celui-ci est mon frère. Allah nous a comblés ! En vérité, celui qui craint Dieu et qui est constant dans l'adversité... Dieu, en vérité ne laisse point perdre la rétribution des Bienfaisants ». (9) — Qu'avons-nous ? Que sommes-nous ? Joseph, te voilà en dignité et nous ne sommes que pécheurs. (10) — Mes frères, ne perdons point de temps. Ce n'est pas le moment des reproches. Dieu vous pardonne. Il est le plus miséricordieux des miséricordieux. (11) Retournez encore une fois chez vous, auprès de mon père ; emportez ma tunique ; placez-la sur son visage. Il recouvrera la vue (12) et amenez-le moi avec toute la famille. Quand le porteur de la bonne nouvelle arriva près de son père, il lui plaça la tunique de Joseph sur son visage et effectivement ses yeux s'ouvrirent. (13) — Dans sa joie, Jacob dit à ses fils : « Ne vous avais-je pas dit que je savais par Dieu ce que vous ignoriez. (14) Je vais implorer pour vous le pardon de mon Seigneur. Il est indulgent et miséricordieux ». (15)

f) Jacob chez son fils Joseph. — Le rabbin parle déjà depuis longtemps. Il abrègera la fin de son histoire. Brièvement, il raconte l'arrivée en Égypte de Jacob avec toute sa famille : (16) « Quand ils furent entrés chez Joseph, celui-ci accueillit son père et sa mère et dit : « Entrez en Égypte en paix, si Dieu le veut ! » Et il fit monter ses *père et mère* sur le trône et (les autres)

(1) *Ibid.*, 80-81.
(2) *Ibid.*, 82.
(3) *Ibid.*, 85.
(4) *Ibid.*, 83, 84, 86.
(5) *Ibid.*, 87.
(6) *Ibid.*, 88.
(7) *Ibid.*, 89.
(8) Genèse, XLV, 3.
(9) Sour. XII, 90.
(10) *Ibid.*, 91.
(11) *Ibid.*, 92.
(12) *Ibid.*, 93 ; Genèse, XLV, 12.
(13) *Ibid.*
(14) *Ibid.*, 97.
(15) *Ibid.*, 99.
(16) Genèse, XLVI, 7-27.

tombèrent prosternés ». (1) La Genèse ne compte pas la mère de Joseph parmi les membres de la famille qui descendirent en Égypte. Rachel, mère de Joseph et de Benjamin, était morte depuis longtemps, sans doute à la naissance de Benjamin. Quant à Léa, il est probable qu'elle était morte, elle aussi, en Chanaan, avant l'émigration en Égypte. C'est donc en s'inspirant de quelque midrasch que le rabbin enjolive ici le texte de la Genèse.

Tout s'explique maintenant, dit Joseph, et dans un rapide éclair, il revoit en un clin d'œil sa vie tout entière. Que Dieu soit béni ! Aujourd'hui, j'ai vraiment l'explication de mon rêve d'autrefois. Dieu a été bon pour moi en me faisant sortir de prison, en vous faisant venir du désert, après que Satan eût mis la discorde entre moi et mes frères. En vérité, Dieu est bon à l'égard de qui Il veut. Il est l'Omniscient et le Sage. Seigneur ! Tu m'as certes donné (une parcelle) de l'interprétation des énigmes. O créateur des Cieux et de la Terre ! Tu es mon protecteur en la (vie) immédiate et dernière. Fais-moi mourir soumis à Dieu et fais-moi rejoindre les saints. (2)

5. — RÉMINISCENCES BIBLIQUES EN DEHORS DU PENTATEUQUE

1. Jonas. — C'est en suivant le texte biblique que le rabbin raconte aux Mecquois l'histoire de Jonas, d'une façon très succincte. Jonas, dit-il, était du nombre des apôtres, lorsqu'il se réfugia sur un navire chargé. (3) D'après la Bible, Jonas était bien un apôtre, puisqu'il avait été envoyé par Yahwé à Ninive dont la méchanceté était notoire ; (4) mais au lieu d'aller à Ninive, Jonas s'enfuit à Joppé, pour aller à Tharsis, loin de la face de Yahwé. (5) Mais, dit toujours la Bible, Dieu souleva une grande tempête qui occasionna sur le navire de violentes discussions. On décida de sacrifier l'un des passagers pour apaiser la colère divine. On jeta les sorts et le sort tomba sur Jonas : (6) « Il fut du nombre des perdants ». (7) Et un poisson l'avala, (8) car il était coupable de n'avoir pas obéi à l'ordre de Yahwé d'aller directement à Ninive. Mais Jonas faisait partie de ceux qui célèbrent les louanges de Dieu (9) et c'est ce qui le sauva. Il fut rejeté nu sur un rivage. (10) Comme il était malade, Yahwé fit pousser auprès de lui une plante — courge ou ricin — pour le réconforter ; (11) mais Jonas était dans une grande impatience.

Supporte, dit le rabbin à Mohammed, supporte le décret de ton Seigneur, et ne sois pas comme l'Homme au poisson, lorsqu'il cria alors qu'il était dans l'angoisse ». (12) Ensuite, (13) Nous l'envoyâmes auprès de cent mille habitants

(1) Sour. XII, 100-101.
(2) *Ibid.*, 101-102.
(3) Sour. XXXVII, 139.
(4) Jonas, I, 1-2.
(5) *Ibid.*, 3.
(6) *Ibid.*, 7.
(7) Sour. XXXVII, 143.
(8) *Ibid.*, 141 ; Jonas, II, 1.
(9) *Ibid.*, 143 ; Jonas, II, 3-10.
(10) *Ibid.*, 145 ; Jonas, II, 11.
(11) *Ibid.*, 146 ; Jonas, IV.
(12) Sour. LXVIII, 48 ; Jonas, IV, 1-2.
(13) Dans la Bible, l'histoire du ricin se place après l'apostolat de Jonas à Ninive.

et plus encore (1) et ils se convertirent : « Ils crurent (en Yahwé) et Nous leur accordâmes la jouissance de ce monde pour un temps ». (2)

Vous voyez, Mecquois, comment Yahwé récompense ceux qui croient aux paroles des apôtres ! Comprenez bien la leçon qui se dégage de l'histoire de Jonas.

2. ÉLIE. — Dans la vie d'Élie, le rabbin n'a retenu pour les Mecquois qu'un seul épisode : la rencontre d'Élie avec Achab, roi d'Israël, et mari de Jézabel, fille du roi de Tyr et de Sidon, Ethbaal, prêtre de Baal et d'Astarté. Jézabel exerça sur son faible mari une influence telle qu'Achab, abandonnant Yahwé, fit construire dans Samarie un temple aux idoles phéniciennes, devant lesquelles il vint lui-même se prosterner. (3) Les prophètes d'Israël tombaient par centaines sous les coups de Jézabel, malgré les ruses employées par Abdias, chef de la maison du roi, pour les sauver. (4) Élie fut désigné comme messager de la colère divine. Il se présenta devant Achab et lui reprocha amèrement son impiété : « Ce n'est pas moi, Élie, qui trouble la paix d'Israël ; c'est toi, au contraire, et la maison de ton père, qui êtes coupables, en ce que vous avez abandonné les commandements de Yahwé et que tu es allé après les Baals ». (5) C'est cet épisode qu'a choisi le rabbin pour démontrer une fois de plus aux Mecquois que les serviteurs de Yahwé sont toujours récompensés.

123. En vérité, Ilyas fut du nombre des Envoyés,
124. quand il dit à son peuple (6) : « Ne craindrez-vous pas Yahwé ?
125. Invoquerez-vous Baal et abandonnerez-vous le meilleur des Créateurs,
126. Dieu, votre Seigneur et le Seigneur de vos pères d'autrefois ? ».
127. Ses cotribules le traitèrent d'imposteur. En vérité, ils seront certes réprouvés.
128. à l'exception des sincères serviteurs de Yahwé.
129. Et Nous le perpétuâmes parmi les Modernes.
130. Salut sur Ilyas !
131. En vérité, c'est ainsi que Nous récompenserons ceux qui font le bien.
132. En vérité, il était parmi Nos serviteurs croyants. (7)

3. JOB. — « Il y avait dans le pays de Hus un homme nommé Job ; cet homme était intègre, droit, craignant Dieu et éloigné du mal ». (8) Satan voulut l'éprouver et avec la permission de Yahwé, il lui enleva tous ses biens et couvrit

(1) Sour. XXXVII, 147 ; Jonas IV, 11.

(2) *Ibid.*, 148 ; X, 98. La sourate VI, 86 fait aussi mention de Jonas ; voir Jonas, III, 5. — Il est encore question de Jonas dans sour. XXI, 87. Jonas y est désigné sous le nom de Dhou'nnoûn ; voir SIDERSKY, *op. cit.*, p. 129.

(3) III Rois, XVI, 31-33.

(4) *Ibid.*, XVIII, 4 ; voir *ibid.*, 13-19.

(5) *Ibid.*, 18-19.

(6) Voir mention générale d'Elie, dans la sour. XXXVIII, 48. Elie y est désigné sous le nom de Dhou'l-Kifl = *possesseur du double*. Voir aussi XXI, 85. Elie est encore mentionné dans la sour. VI, 85. — Quant à Elisée, disciple d'Elie (III Rois, XIX, 19-21), il est mentionné parmi les grands prophètes dans les sour. XXXVIII, 48 : « Souviens-toi aussi d'Ismaïl, d'Elisâ et de Dhou'l-Kifl. Tous étaient des meilleurs », et VI, 86 : « Ismaïl, Elisée, Jonas et Loth. Nous les avons tous élevés au-dessus des mondes ».

(7) Sour. XXXVII, 123-132. Ce qui a le plus frappé les talmudistes, c'est qu'Elie ne soit point passé par la mort ; voir COHEN, *op. cit.*, p. 119, 428. Elie est considéré par eux comme l'annonciateur, voir *ibid.*, p. 432.

(8) Job, I, 1 ; voir Talmud, traité Sota, V, 5 ; *éd. cit.*, t. VII, p. 289.

son corps de lèpre. Mais « en tout cela, Job ne pécha point et ne dit rien d'insensé contre Dieu ». (1) Évidemment, le rabbin connaissait cette histoire de Job, racontée dans la Bible et enjolivée dans les *Midraschim :* « Et mentionne Notre Serviteur Job, lorsqu'il interpelle son Seigneur (en disant) : « Le démon m'a accablé de maladies et de tourments ». (2) « Le malheur m'a atteint ! Mais Tu es le plus miséricordieux des miséricordieux ». (3) « Nous l'exauçâmes et écartâmes de lui le mal qu'il portait. Et nous lui rendîmes les siens et autant qu'eux avec eux », (4) comme il est dit dans le Livre saint : « Yahwé rétablit Job dans son premier état pendant que Job intercédait pour ses amis et Yahwé rendit à Job le double de ses biens ». (5) Comme il le fait fréquemment, le rabbin ne se contente pas du récit biblique. Il aime à l'enrichir de légendes midraschiques et talmudiques. C'est ainsi que pour se purifier de ses plaies, Job reçut de Dieu le pouvoir de faire jaillir une source d'eau fraîche « pour laver et pour boire ». (6) La conclusion de cette histoire de Job, le prophète, (7) est évidente. Job est un modèle de patience dans l'adversité, (8) de fidélité à Yahwé, de résistance au démon. « Quel excellent serviteur de Dieu que Job ». (9) Tous ceux qui ont un peu d'intelligence comprendront la moralité de cette histoire. (10) Yahwé est plein de miséricorde. (11)

4. DAVID. — Pour le rabbin de la Mecque, David représente la force, la sagesse, la justice et la miséricorde de Yahwé dans le péché. « Mentionne Notre serviteur David. Il était doué de force ». (12) Selon la Bible, David dans son jeune âge, « se mesurait avec les lions et les ours ». (13) Ne fut-il pas le vainqueur des Philistins ? et son combat avec Goliath (14) n'était-il pas célèbre dans toute la littérature juive ? D'après une légende haggadique, David savait aussi travailler le fer et fabriquer des cottes de mailles. (15)

Auteur des psaumes, (16) que le rabbin cite à plusieurs reprises, (17) David a chanté Yahwé en termes d'une émouvante poésie :

(1) Ibid., 22 ; II, 10.
(2) Sour. XXXVIII, 40.
(3) Sour. XXI, 83.
(4) *Ibid.*, 84 ; XXXVIII, 42.
(5) Job, XLII, 10.
(6) Sour. XXXVIII, 41. — Sur le verset 43 de cette même sourate : « Prends en ta main une touffe (d'herbe), fais-en usage et ne blasphème pas ! », voir MONTET, p. 613, n. 3 ; BLACHÈRE, *op. cit*, t. II, p. 244.
(7) Sour. VI, 84 ; voir Talmud, traité Sota, V, 5; *ibid.*, t. VII, p. 289 : «Job a fait partie des Israëlites revenant en Palestine après la captivité de Babylone... Il a été du nombre de ces exilés, mais il est resté israëlite supérieur ».
(8) Sour. XXXVIII, 43.
(9) *Ibid.*, 44.
(10) *Ibid.*, 42 ; XXI, 83.
(11) Sour. XXI, 84 ; XXXVIII, 42.
(12) Sour. XXXVIII, 16.
(13) I Rois, XVII, 34-36.
(14) *Ibid.*, XVII.
(15) Sour. XXI, 80 ; XXXIV, 11.
(16) Sour. XVII, 57. D'après le Talmud, David écrivit les psaumes, avec la collaboration de dix anciens qui sont : Adam (Ps. 139), Melkhaédek (Ps. 110), Abraham (Ps. 89), Moïse (Ps. 90-100), Héman (Ps. 88), Yedouthoun (Ps. 39, 62, 77), Asaph (Ps. 73-83) et les trois fils de Koré (Ps. 42-49 ; 84 ; 87) ; voir COHEN, *op. cit.*, p. 194.
(17) Sour XXI, 105 = Ps. XXXVII, 29 ; sour. XXI, 79 ; XXXIV, 10 ; XXXVIII, 17-18 = Ps. CXLVIII, 9-10.

Louez Yahwé depuis la terre,

. . . .

Montagnes et vous toutes collines...

. . . .

Reptile et oiseau qui vole (1)

C'est à ce psaume CXLVIII que pense le rabbin quand il « écrit » : « Nous forçâmes les montagnes et les oiseaux à Nous exalter avec David ; (2) « Et nous avons donné à David une faveur (issue) de Nous. « O montagnes ! reprenez avec lui (ses hommes), et vous aussi, oiseaux ! » (3)

David aussi fut dans ses jugements un modèle de justice. « Nous lui avons donné la sagesse et l'art d'arbitrer ». (4) Lorsque (David et Salomon) arbitrèrent à propos d'un champ, dévasté par les troupeaux d'un groupe de gens, Nous fûmes témoin de leur jugement ». (5) Connais-tu, Mohammed, l'histoire de deux plaideurs, lorsqu'ils se présentèrent dans la salle royale : « Lorsqu'ils pénétrèrent auprès de David, il fut effrayé par eux. Ils lui dirent : N'aie pas peur ! Nous sommes deux parties en querelle l'une avec l'autre. Arbitre entre nous selon la vérité ; ne sois pas partial et guide-nous vers la voie droite ». L'un d'eux dit : « En vérité, celui-ci est mon frère. Il a 99 brebis et moi je n'en avais qu'une seule. Et un jour, il m'a dit : « Confie-la moi ! » (Mais il ne me l'a pas rendue) et m'a vaincu par ses raisons ». David répondit : Il t'a certainement fait du tort en te demandant d'ajouter ta brebis à ses brebis. En vérité, beaucoup de perturbateurs sont en querelle les uns contre les autres, excepté ceux qui croient et font le bien ; mais ils sont peu nombreux ». (6) David pensait-il à lui-même ? Se souvenait-il à ce moment-là de son péché avec Betsabée, la femme d'Urie ? (7) Il implora le pardon de son Seigneur, se prosterna et se repentit et Nous lui pardonnâmes. (8) Et à David, Nous donnâmes un fils, un fils né de Betsabée, Salomon. (9)

5. Salomon. — Aucun roi mentionné dans la Bible ne porta à une telle magnificence la puissance d'Israël. Mais cette puissance contenait en elle-même les germes de sa décadence. Le monarque le plus riche de l'antiquité juive pouvait se payer le luxe d'avoir 700 femmes, sans compter 300 concubines. (10) Alors comme aujourd'hui, la proportion du harem était en raison directe de la richesse du propriétaire. Posséder des femmes, ce n'est rien en soi, mais ce qui est grave, c'est de subir leur influence. Ce fut dans Israël une maladie chronique.

(1) Ps. CXLVIII, 7-10.
(2) Sour. XXI, 79.
(3) Sour. XXXIV, 10 ; voir aussi XXXVIII, 17-18.
(4) Sour. XXXVIII, 19. Yahwé a donné la science à David, sour. XXVII, 15.
(5) Sour. XXI, 78.
(6) Sour. XXXVIII, 20-23.
(7) II Rois, ch. XI.
(8) Sour. XXXVIII, 23-24.
(9) *Ibid.*, 29 ; voir aussi mention générale de David, sour. VI, 84.
(10) III Rois, XI, 13.

Tu t'es livré aux femmes
Et tu as donné puissance sur ton corps.
Tu as imprimé une tache à ta gloire
Et tu as profané ta race. (1)

C'est presque toujours par les femmes qu'Israël est retombé périodiquement dans l'idolâtrie. Salomon ne fit pas exception. Il suivit la religion de ses femmes, tombant ainsi dans l'infidélité vis-à-vis de Yahwé. Son cœur glissa vers les idoles. (2) Le rabbin n'eut garde, évidemment, de raconter à Mohammed et aux Mecquois, cette faiblesse de Salomon. On devine facilement toutes les conclusions que les Arabes auraient pu tirer contre le rabbin et contre Israël, de cet abandon de Yahwé par Salomon. Dans les discours du rabbin, on ne trouve pas un mot, pas une allusion de ce glissement du grand monarque vers l'idolâtrie. Salomon, c'est la puissance d'Israël, une puissance sans faille, que le rabbin met en relief, en suivant la Bible et en s'inspirant de toutes les légendes haggadiques. Il fallait bien émerveiller les esprits enfantins des Arabes.

Ce fut toujours un grand serviteur de Yahwé, ce Salomon si puissant. Il était souvent tourné vers nous. (3) Voici un exemple de son esprit de sacrifice. « Salomon avait quarante mille stalles pour les chevaux, destinés à ses chars et douze mille chevaux de selle ». (4) Cet amour de Salomon pour les chevaux devait naturellement donner naissance à de belles légendes juives : « Quel serviteur excellent que Salomon ! Il fut en repentance quand un soir, on lui présenta de nobles cavales et qu'il dit : « J'ai préféré l'amour de ce bien terrestre à l'invocation de mon Seigneur, jusqu'à ce que (le soleil) se cache dans le voile (de la nuit). Ramenez-moi ces cavales ». Et il se mit à leur trancher les jarrets et le col ». (5) Héritier de David, (6) Salomon avait une puissance bien supérieure à celle de son père. Il commandait aux vents, (7) aux démons « constructeurs et plongeurs et à d'autres accouplés par des chaînes ». (8) Il avait puissance sur les

(1) Eccli., XLVII, 19-20.
(2) III Rois, XI, 1-10.
(3) Sour. XXXVIII, 29.
(4) II Paral., IX, 25 ; voir aussi III Rois, X, 28-29.
(5) Sour. XXXVIII, 30-32.
(6) Sour. XXVII, 16 ; III Rois, I, 11-53.
(7) Sour. XXXVIII, 35 ; XXI, 81 ; XXXIV, 11 : « Nous lui soumîmes le vent : celui du matin soufflait un mois, et celui du soir soufflait un mois. Et nous fîmes couler pour lui une fontaine d'airain fondu (voir II Paral., IV, 2 : « Il fit la mer d'airain fondu »; voir III Rois, VII, 23-26. La mer d'airain était un réservoir circulaire (voir Pirot (L.), *La Sainte Bible*, t. IV, p. 136). Et parmi les Génies, il en étaient qui travaillaient pour lui, avec la permission de son Seigneur » (voir II Paral., II, 11 : « Il (= un des artistes qui travaillèrent au temple) est fils d'une femme d'entre les filles de Dan et son père est un Tyrien. Il est habile pour les ouvrages en or, en argent, en airain, en fer, en pierre et en bois, en étoffes teintes en pourpre et en bleu, en étoffes de byssus et teintes en cramoisi, pour faire tout travail de sculpture et réaliser tout projet, en collaboration avec tes artistes et avec les artistes de mon Seigneur David, ton père ». « Ces artistes » dit le rabbin, « exécutaient pour lui (en fait) des salles d'honneur, statues, plats comme de gros bassins en cuivre (III Rois, VII, 27) et solides chaudrons (III Rois, VII, 23 ; II Paral., IV, 19-22) ». Ces versets 11, 12 de la sourate XXXIV rappellent sans aucun doute la construction du Temple par Salomon.
(8) *Ibid.*, 36 ; XXI, 82 ; XXVII, 17 ; XXXIV, 11. Voir l'histoire d'Asmodaï, enchaîné, dans Sidersky, *op. cit.*, p. 119-121.

Génies. (1) Il s'était formé une armée d'oiseaux (2) dont il comprenait le langage. (3) La Bible ne disait-elle pas que Salomon avait disserté « sur les arbres, depuis le cèdre qui est au Liban jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille ? il disserta aussi sur les quadrupèdes et sur les oiseaux et sur les reptiles et sur les poissons ». (4) Et voici à ce sujet une histoire fort jolie. Un jour Salomon passait la revue de son armée de Génies, d'hommes et d'oiseaux. Lorsque toutes ces armées furent arrivées à la vallée des fourmis, l'une des fourmis fit rentrer toutes les autres dans leurs demeures, de peur que Salomon et ses armées ne les écrasent sans même s'en apercevoir. Salomon sourit à ces paroles en remerciant Yahwé de sa miséricorde. (5) Après cela, Salomon passa en revue ses oiseaux. L'un d'eux manquait à l'appel : « Pourquoi ne vois-je pas la huppe ? serait-elle absente ? Je vais lui infliger une belle punition ; je l'égorgerai à moins qu'elle ne m'apporte une justification explicite ». (6) Presqu'aussitôt la huppe réapparut. Ne te fâche pas, mon Maître ; je viens d'apprendre des choses que tu ne sais pas. Je reviens d'un pays gouverné par une femme. Je l'aie vue. Rien ne lui manque ; elle possède un trône magnifique. Mais son peuple adore le soleil à la place de Yahwé. (7) Ne voudrait-il pas reconnaître la puissance de Yahwé, dit Salomon ? Il n'y a que Yahwé qui met au grand jour les secrets des cieux et de la terre, et connaît ce que vous cachez et ce que vous manifestez. Yahwé, il n'y a pas d'autre Dieu que Lui, le Seigneur du Grand Trône. (8) « Yahwé, Dieu d'Israël, il n'y a point de Dieu, semblable à vous, ni en haut dans les cieux, ni en bas sur la terre ». (9)

— Mais attention, huppe. Ne me racontes-tu point une histoire pour te disculper de ton retard à paraître devant moi ? Je vais faire l'épreuve de ta sincérité. Repars dans ce pays, voici une lettre (sous tes ailes) ; dépose-la devant eux, puis détourne-toi d'eux et attends la réponse. (10) La reine de Saba aperçut cette lettre déposée devant elle : elle l'ouvrit et lut ce message à son Conseil. Et voici ce que disait la lettre : « Au nom de Yahwé, le Bienfaiteur miséricordieux, ne soyez pas superbe envers Moi et venez à Moi, soumis ». (11) C'est un message du grand roi Salomon. « Conseil » continua la reine, « inspirez-moi dans cette affaire. Je ne déciderai rien dont vous ne me soyez témoins ». (12) Plein de respect, les membres du Conseil s'en remirent à la sagesse de la reine. Et la reine réfléchit : habituellement, quand ils entrent dans une ville, les rois la mettent au pillage et font de ses habitants les plus hauts placés les plus misérables. La conduite de Salomon est toute différente. Je vais le remercier en lui envoyant des présents et je verrai ce que me rapportera le messager. (13)

(1) Sour. XXXIV, 11.
(2) Sour. XXVII, 17.
(3) *Ibid.*, 16 ; SIDERSKY, *op. cit.*, p. 122.
(4) III Rois, IV, 33.
(5) Cette légende de la fourmi est racontée dans un midrasch ; voir SIDERSKY, *op. cit.*, p. 121-122.
(6) Sour. XXVII, 20-21.
(7) *Ibid.*, 22-24.
(8) *Ibid.*, 25-26.
(9) III Rois, VIII, 23.
(10) Sour. XXVII, 27-28.
(11) *Ibid.*, 30-31.
(12) *Ibid.*, 32.
(13) *Ibid.*, 29-36.

Lorsque le messager de la reine fut près du roi d'Israël, celui-ci lui dit : « Auriez-vous par hasard la prétention de m'offrir la richesse ? ». Regardez mes palais. Ce que Yahwé m'a donné, dépasse de beaucoup ce qu'il vous a donné. Retourne dans ton pays. Nous allons t'y suivre avec des armées auxquelles personne ne pourra résister et nous vous chasserons de vos villes. Quel est celui d'entre vous qui m'apportera le trône de la reine, avant que ses sujets ne se résignent à la volonté de Dieu. L'un des démons répondit à Salomon : « C'est moi qui te l'apporterai avant même que tu ne te lèves de ta place, car je suis assez fort pour cela et je suis fidèle ». Mais l'un des bons anges, qui connaissait la Tora de Moïse, répliqua : « C'est moi qui te l'apporterai, avant même que ton regard ne revienne vers toi ». (1) Et le trône apparut devant Salomon qui se confondit en actions de grâces devant Yahwé. Qu'allons-nous faire de ce trône ? Nous allons le rendre méconnaissable. Nous verrons alors si la reine a du jugement et si elle est sur la voie droite. Et la reine vint devant Salomon. Reconnais-tu ton trône, lui dit-il. Est-ce qu'il était bien comme cela ? La reine répondit : « Il semble bien que ce soit lui ». La reine était très habile; Salomon, lui, savait de science certaine, étant complètement soumis à Dieu. Mais la reine faisait encore partie des incroyants. Ce qu'elle adorait à la place de Yahwé l'avait égarée.

Salomon la fit entrer dans son palais. Mais lorsqu'elle vit la cour toute resplendissante, elle crut que c'était une pièce d'eau et se découvrit les jambes. Salomon sourit, en lui faisant remarquer qu'il n'y avait point d'eau, mais que la cour était dallée de cristal ; et la reine fut si émerveillée qu'elle reconnut son erreur et se convertit à la religion d'Israël. (2)

Toute cette légende qui s'appuie sur le récit du III^e^ livre des Rois, est développée dans un targum. On y trouve l'histoire de la huppe, son voyage au pays de Saba, son retour près de Salomon ; sa mission auprès de la reine à qui elle emporte une lettre du roi d'Israël ; la mention de Salomon, roi des animaux de la terre, des oiseaux du ciel, des génies, des esprits et des démons ; la menace de Salomon d'envahir le royaume de Saba avec ses armées; la réunion du Conseil de la reine ; la venue de cette dernière auprès de Salomon ; l'histoire de la cour pavée de cristal. Il ne fait aucun doute que le rabbin de la Mecque s'inspirait de ce targum, (3) comme il s'était inspiré d'un midrasch racontant l'histoire de la fourmi, et de la connaissance par Salomon du langage des bêtes.

C'est encore l'écho de quelque légende juive que nous trouvons dans le récit de la mort de Salomon. Salomon avait demandé à Dieu la grâce de ne pas mourir avant d'avoir vu l'achèvement du Temple. Mais l'heure de Dieu sonna. Salomon mourut, mais personne ne s'en aperçut. Il tenait toujours son bâton à la main. Mais voici qu'un ver rongea le bâton qui tomba par terre. C'est ainsi qu'on s'aperçut de la mort du roi et que les Génies regrettèrent d'avoir continué leur

(1) *Ibid.*, 39-40.
(2) *Ibid.*, 37-45.
(3) SIDERSKY, *op. cit.*, p. 122-126. — C'est au Talmud babylonien que le rabbin emprunte encore une autre histoire de Salomon : « Nous éprouvâmes Salomon et Nous plaçâmes sur son trône une apparence de son propre corps » (sour. XXXVIII, 33), ce qui veut dire : l'homme qui est assis maintenant sur le trône d'Israël n'a plus que l'apparence d'un roi. Il en a perdu la force et la puissance. L'anneau du roi qui symbolisait sa puissance, lui avait été enlevé par un démon; voir SIDERSKY, *op. cit.*, p. 120-121.

rude travail en présence d'un cadavre. (1) Salomon fut un roi juste, (2) protégé par l'esprit de Yahwé. « En vérité, il a une place près de Nous et il habite une belle demeure, (3) plus belle que son palais terrestre ». (4)

6. Alexandre le Grand, Gog et Magog. — Ézéchiel a consacré deux chapitres fort complexes, à Gog, roi du pays de Magog, peuplé par les fils de Japheth, qu'on peut, sans autre précision, identifier avec les Scythes. Il est à peu près établi que ces Scythes, venus du Nord et du Nord-Est, auraient fait au VIIe siècle avant notre ère, des raids de dévastation contre l'Asie Mineure, incursions dont les Juifs conservaient un souvenir terrifiant. Gog, le roi de Magog, avait réuni une puissante armée, dans laquelle il avait incorporé des Perses et des Éthiopiens. Son but était d'envahir la Palestine. (5) Il croyait agir selon ses plans, en réalité, c'est Dieu qui le conduisait pour châtier le peuple d'Israël de ses infidélités. Gog, sans le savoir, dépassait la petite histoire locale pour devenir un grand symbole (6) de la Toute-Puissance divine qui allait s'affirmer, d'une façon si totale, par l'anéantissement des troupes de Gog qui périront sur les montagnes et dont les cadavres serviront de pâture aux oiseaux. Yahwé peut châtier Israël, mais Israël ne périra pas. Par contre, ses ennemis, qui ont pu d'aventure servir la cause de Yahwé, seront anéantis. La victoire finale reste toujours à Yahwé, protecteur et guide du Peuple Elu. Gog, le justicier, périra misérablement, comme signe avant-coureur du Jugement. (7)

Le rabbin ne pouvait pas perdre une si belle occasion de manifester une fois de plus aux Mecquois le plan de la justice divine : seront punis de mort terrestre et de l'Enfer tous les ennemis d'Israël, tous ceux qui ne veulent point reconnaître pour leur Dieu, le Dieu des Juifs.

C'est par Ézéchiel, que le rabbin connaît cette histoire de Gog, roi de Magog. Mais, là encore, il l'agrémente par une légende qu'on ne trouve point dans la Bible. D'après lui, ce ne sont pas les Juifs qui auraient anéanti les armées scythes. Yahwé s'est servi pour accomplir ses desseins d'un puissant monarque : Dhou'l-Karnaïn, l'homme aux deux cornes, maître de l'Orient et de l'Occident, Alexandre le Grand, (9) protecteur du monothéisme israélite. (8)

Mohammed, si tes compatriotes t'interrogent sur Dhou'l-Karnaïn, voici ce que tu répondras : « c'était un roi puissamment établi sur la terre et nous l'avons comblé (dit Yahwé) de toutes choses. Il suivit donc une corde céleste (10) jusqu'à

(1) Sour. XXXIV, 13.
(2) Sour. XXI, 78-79.
(3) Sour. XXXVIII, 39.
(4) Voir sour. VI, 84, mention générale de Salomon.
(5) Dans le Talmud, les guerres qui doivent éclater avant l'avènement du fils de David, « sont symbolisées comme étant celles de Gog et de Magog », Cohen, *op. cit.*, p. 147 ; voir Talmud de Jérusalem, Berakhoth, II, 4 ; *ibid.*, t. I, p. 40 : « Le verset : *Amenez la victime couronnée de myrthes* (Ps. CXVI, 27) a trait aux guerres de Gog et de Magog, (troubles qui doivent précéder la venue du Messie) » ; voir aussi Traité Schebiith, IV, 10 ; *ibid.*, t. II, p.365 : « Celui qui meurt dans les 7 années du règne de Gog (précurseur douloureux du Messie) n'aura pas de part à la vie future ».
(6) Ezéchiel, XXXVIII, 8-9.
(7) *Ibid.*, 16 ; voir Pirot, *La Sainte Bible*, t. VII, p. 586 et ss.
(8) Voir *Encyclopédie de l'Islam*, article *Iskandar*.
(9) Alexandre le Grand, roi de Macédoine, né en 356, mort en 323 av. J.-C. Ne cherchons pas dans le récit du rabbin trop de précisions historiques.
(10) Sour. XVIII, 83. Montet traduit : « Il suivit une route » ; voir aussi *ibid.*, 88. Le

ce qu'étant parvenu au couchant du soleil, il trouva celui-ci se couchant dans une source bouillante et il rencontra un peuple près de cette source. Et Yahwé lui adressa la parole : « O Dhou'l-Karnaïn ! Il t'appartient de faire de ce peuple ce que tu voudras : ou de le tourmenter ou de le traiter en ami ». (1) « Celui qui sera injuste », répondit Dhou'l-Karnaïn, « nous le tourmenterons, puis il sera rendu à son Seigneur qui le tourmentera encore plus cruellement. Quant à celui qui croit et fait le bien, il recevra la Très Belle récompense et nous lui donnerons des ordres faciles à exécuter ». (2)

Alexandre reprit son chemin et de l'Occident il glissa vers l'Orient et se trouva en face d'un peuple auquel Nous n'avions donné aucun moyen de protection.

Dhou'l-Karnaïn n'en avait pas encore fini de ses conquêtes. Une troisième fois, il reprit sa course et parvint entre les deux digues et trouva un autre peuple qui ne comprenait rien et les gens de ce pays lui dirent : O Dhou'l-Karnaïn, Gog et les Magog sèment partout la dévastation. Protège-nous ; nous te le payerons, mais construis un rempart entre eux et nous — Je n'ai pas besoin d'être payé. (3) Le Seigneur m'a donné mieux que cela. Aidez-moi et je construirai votre rempart protecteur. Apportez-moi des blocs de fer ! Soufflez pour attiser le feu et fournissez-moi de l'airain que je verserai sur ce fer. Gog et les Magog ne purent jamais plus passer entre les deux versants de montagne, ni même y pratiquer la moindre brèche. Et tout cela, dit Dhou'l-Karnaïn, grâce à la bonté de mon Seigneur. Le rempart ne sera rasé qu'à la fin. (4) Alors Gog et les Magog glisseront de chaque côté de la montagne. (5)

Il y a longtemps déjà que cette légende courait dans les milieux juifs. Flavius Josèphe la connaissait ; un peu plus tard, au IIIe siècle, on la retrouve très développée dans une rédaction syriaque du Pseudo-Callistènes, dont le rabbin de La Mecque raconte aux Arabes les lignes essentielles pour les ancrer dans cette idée qui est comme l'épine dorsale de toute apologétique : les ennemis d'Israël et de Yahwé sont promis à l'anéantissement. Craignez pour vous, idolâtres mecquois !

texte arabe dit *Sabab* que Blachère traduit par *corde céleste*. Le terme *Sabab* désigne une route au sens figuré, c'est-à-dire un moyen permettant la réalisation de quelque chose. Il faudrait traduire : « Et nous lui donnâmes pour toute chose (dont il avait besoin) un moyen pour y parvenir. Il suivit donc un moyen, un chemin jusqu'à ce qu'il atteignit... ». Laimèche traduit : « Et nous lui donnâmes de toute chose un principe. »

(1) *Ibid.*, 85.

(2) *Ibid.*, 86-87.

(3) Voir COHEN, *op. cit.*, p. 263 : « La pensée rabbinique sur le rôle de la justice dans le gouvernement de l'Etat s'exprime admirablement dans une légende : « Alexandre de Macédoine était venu voir le roi Katzya qui étala devant lui des monceaux d'or et d'argent. Alexandre lui dit : *Je n'ai pas besoin* de ces richesses. En venant vous voir, je désirais seulement observer vos coutumes, voir comment vous administrez la justice ».

(4) Sour. XVIII, 91-97.

(5) Sour. XXI, 95.

V

CONCLUSION : POSITION HISTORIQUE DU PROBLÈME LITTÉRAIRE SUR LES RAPPORTS ENTRE LE « CORAN » ARABE ET L'ANCIEN TESTAMENT

Aux lecteurs élevés en atmosphère chrétienne, les pages qui précèdent n'apporteront aucune nouveauté religieuse. Ils connaissent tous, depuis leur enfance, les histoires d'Adam, d'Abraham, de Jacob, de Joseph, tout ce qu'on a dénommé « Histoire Sainte ». Il ne faut donc pas rechercher dans ces récits bibliques — tels que nous venons de les rapporter — des aperçus nouveaux sur l'évolution religieuse de l'humanité.

Dans le cas présent, nous n'avons pas à faire l'exégèse du texte biblique lui-même, à rassembler au bas des pages des références superfétatoires qui ne serviraient qu'à détourner l'attention du véritable problème. Nous racontons simplement ce que le rabbin a lui-même raconté de la Bible à Mohammed et aux Mecquois. Or ce rabbin n'a pas cherché à donner des aperçus nouveaux sur le Livre sacré des Hébreux. Son but constant et clair fut toujours de révéler aux Arabes, dans les termes les plus simples, les principales histoires de la Bible, en les commentant par la littérature midraschique et talmudique. En agissant de la sorte, le rabbin ne poursuivait qu'un seul objectif : démontrer aux Arabes polythéistes que partout et toujours, les ennemis de Yahwé et d'Israël, ont été exterminés. Par conséquent, si vous, Arabes, vous voulez prospérer sur terre et recevoir dans le Paradis une récompense éternelle, abandonnez vos idoles et croyez au Dieu d'Israël.

Le seul fait nouveau, inouï, le seul fait à retenir de la lecture des pages précédentes, c'est que tous ces récits coraniques que nous venons de rapporter sont des écrits bibliques. Mohammed ignorait toutes ces histoires. Elles lui ont été racontées par un homme qui les connaissait, qui les connaissait même en détail, dans leur analyse traditionnelle, dans leurs commentaires talmudiques et cet homme, si versé dans ces sciences bibliques, ne pouvait être que juif et ne pouvait poursuivre qu'un idéal juif : convertir l'Arabie à la religion d'Israël. Le rabbin n'a pas cherché à faire à Mohammed et aux Arabes de La Mecque un cours d'histoire biblique, dans un ordre chronologique, comme nous l'avons déjà dit. Chacun de ses récits rentre dans le cadre d'une apologétique générale. Le rabbin parle d'Abraham, d'Adam, de Moïse, de David, de Jacob. Que lui importe de parler d'Adam après Jacob ? Ce qui l'intéresse, ce n'est pas l'histoire sainte, racontée par tranches successives et chronologiques ; ce qui est essentiel pour lui, c'est de montrer aux Mecquois que toujours, dans l'histoire d'Israël, les ennemis de Yahwé ont été punis ; qu'eux-mêmes, Mecquois, n'échapperont pas à l'anéantissement, sur cette terre sans doute, dans l'au-delà sûrement, s'ils persistent à demeurer dans le rang des ennemis d'Israël. Nous insistons sur cette conclusion, parce que le rabbin lui-même y revient dans chacune de ses interventions publiques. Le rabbin est un apôtre ; il n'a pas à faire œuvre d'histoire ni d'écrivain proprement dit. Le Coran rabbinique est essentiellement une apo-

logétique ; c'est cette apologétique qui constitue l'unité du Coran mecquois ; et c'est pour rester dans la mesure du possible fidèle à l'action du rabbin, que nous avons voulu éviter, nous aussi, de présenter à nos lecteurs un exposé suivi, chronologique de l'histoire biblique, ce qui aurait été un véritable contre-sens ; et par ailleurs — au risque de sacrifier à la composition littéraire — nous nous sommes plu — comme le rabbin — à répéter sans cesse la même conclusion apologétique qui forme réellement, comme nous l'avons vu, à maintes reprises, la trame essentielle du Coran Mecquois.

1. Un problème qui se pose pour tout lecteur. — Dans les pages qui précèdent, nous avons raconté, avec la même simplicité que le rabbin lui-même, les histoires bibliques qui tiennent une place capitale dans les sourates mecquoises :

Des 1945 versets qui composent les 21 sourates de la seconde période mecquoise, plus d'un tiers, environ 700 versets, sont directement empruntés à l'Ancien Testament, en particulier au Pentateuque, et l'on peut dire que les autres versets sont imbibés de théologie biblique et talmudique. Quel peut être le sens de cette massive concordance entre Coran Mecquois et Bible ? Aucun historien, ni même aucun lecteur, ne peut échapper à cette question.

2. Les musulmans nient ce problème. — Pour les musulmans, le problème littéraire entre le Coran et l'A. T. ne se pose évidemment pas. Le Coran, pour le musulman, est tout entier inspiré par Allah, à Mohammed. Inspiré, comment? Personne ne le sait ! Nous avons signalé les énormes contradictions d'une pareille conception. (1) Mais peu importe, pour le musulman. Ce qu'il croit sans aucune preuve, ni aucune réflexion, c'est qu'Allah (2) est directement l'auteur de tout le Coran ; et comme Allah est Tout-Puissant, on ne peut concevoir une seconde qu'il ait fait des emprunts à des livres antérieurs, même à des livres inspirés par Lui, dans les siècles précédents. Le Coran n'a pas de source. Le Coran est directement Parole de Dieu. Ce serait un blasphème de parler de sources coraniques. Allah est Tout-Puissant. Il est le seul Maître de Sa parole. Il n'a pas besoin de recourir à des emprunts. Une fois admis ce principe, tout est logique dans l'ineptie et nous ne connaissons pas de façon plus sotte d'escamoter les problèmes.

Tout l'effort des musulmans, aujourd'hui comme hier, dans leurs pseudo-universités comme dans leurs humbles gourbis coraniques en passant par les médersas, consistera uniquement à réciter par cœur des sourates d'un Coran soi-disant inspiré par Allah, pour être capable plus tard de débiter quelques versets dans les différentes circonstances de la vie : circoncision, mariage, deuil. Les élèves sont catalogués plus ou moins savants, suivant le nombre de sourates qu'ils sont capables de « dévider » par cœur. Ce sont des « moulins » coraniques. Les élèves — assez rares — qui arrivent à « dérouler » tout le Coran, sont dénommés « porteurs du Coran » et arrivent dans toute cette masse ignare de musulmans, à émerveiller le public et à se créer de belles situations. Être capable de débiter le Coran, constitue en soi une performance extraordinaire. L'Islam en meurt. On peut dire qu'en Islam le « corps professoral » est cause de l'abêtisse-

(1) Voir plus haut, p. 10-13.
(2) Sur la personnalité d'Allah, voir plus loin, p. 295-303.

ment que nous constatons partout dans les masses. En pays musulman, la religion tue l'intelligence. Le « porteur du Coran » qui connaît par cœur les 114 sourates, ignore totalement leur signification. Psychologiquement il n'a plus aucune possibilité de réflexe. La mémoire annihile chez lui la réflexion et l'intelligence. En plus, la « recherche coranique », n'a aucun sens, chez le musulman instruit. Quel audace pour un humain, de vouloir scruter la pensée d'Allah ! L'homme n'a aucun compte à demander au Tout-Puissant. Il n'y a que les infidèles occidentaux qui se permettent de discuter de la parole divine. Réfléchir sur Dieu est un véritable blasphème. Allah est grand et cela suffit pour tout et explique tout et nous n'avons pas à nous immiscer dans les intentions de Dieu. A ce rythme-là, on ne constatera jamais en pays d'Islam, aucun cas de méningite ! Le problème des rapports entre Coran et A. T. n'existe pas pour le musulman. Il n'existe pas, en étude coranique, de problème de sources. « Quel que soit le point de départ de l'enseignement du Prophète et quelle que soit son évolution, l'idée essentielle qui domine cette vaste encyclopédie qu'est le Coran, c'est celle d'Allah, le Dieu Unique. Son omniprésence, son omniscience et son omnipotence sont sans cesse affirmées et exaltées. Tout Lui est soumis ; rien ne Lui échappe ; Il fait ce qu'Il veut et les hommes n'ont le droit ni de Le saisir ni de Le juger : « A Lui, on ne demande pas raison de ce qu'Il fait », (1) ce qui veut dire en d'autres termes, qu'en Islam, religion et abêtissement de l'esprit sont synonymes. Tous ceux qui connaissent cet Islam sont convaincus de cette terrible conclusion.

En résumé, pour les musulmans, Allah serait le révélateur de toutes les paroles du Coran et Mohammed ne serait que le tuyau inerte par où passerait cette révélation. Évidemment dans cette conception-tuyau de la révélation divine, les recherches de sources ne peuvent avoir aucune place. « Rien ne blesse davantage la susceptibilité des auteurs musulmans (que ces enquêtes sur l'origine des textes coraniques). Pour eux cette variété d'éléments doit être mise sous l'autorité de la révélation elle-même ». (2) « La notion d'emprunt répugne profondément à la psychologie religieuse des musulmans ». (3)

Que les musulmans soient offusqués ou non, là n'est pas la question. Peu importe ce que les musulmans aiment ou n'aiment pas dans ce domaine. Le problème est un problème de critique littéraire et rien de plus. Il y a dans les

(1) ABD-EL-JALIL, *Aspects intérieurs de l'Islam*, Paris, Editions du Seuil, 1949, p. 30. — Les références données par Abd-el-Jalil, note 26, sont toutes prises dans des sourates « rabbiniques », VI, 103 ; XI, 108 ; LXXXV, 16 ; XXI, 23 ; XLII, 10 et détournées de leur réelle signification juive. Partout et dans tous les ouvrages de cet auteur, on constate le souci profond de ménager ses anciens coréligionnaires, ce qui l'éloigne constamment de la véritable histoire. Les problèmes sont mal posés ; l'atmosphère s'y trouve intoxiquée par des bases de départ, fausses et incontrôlables. Le sens critique y manque à peu près totalement. L'auteur néglige de « re-penser » les problèmes en historien qui cherche à comprendre des textes en eux-mêmes, des textes nus, débarrassés de cette carapace d'interprétations insensées qui ne laissent filtrer aucune lumière de leur signification originelle... Par ailleurs, pourquoi s'obstiner, comme le fait cet auteur, à nous présenter Mohammed comme un Prophète et le Coran comme un livre sacré. Il n'y a de tout cela aucun indice dans les sourates mecquoises. Comme nous le verrons, le Coran de La Mecque est l'œuvre d'un juif, et Mohammed n'est que le disciple et le serviteur docile de ce juif entreprenant.

(2) *Ibid, op. cit.*, p. 31.

(3) *Ibid.;* voir aussi p. 22.

seules sourates de la seconde période mecquoise, 700 versets sur 1945, qui racontent des histoires bibliques. Le fait est là et personne n'y peut rien. Qu'on le veuille ou non, il y a un problème littéraire qui se pose pour comprendre le « livre arabe ». On ne résoud jamais un problème en le niant. Nier, d'ailleurs, ce problème des rapports entre le « livre arabe » et l'A. T., malgré les textes, c'est tomber dans une conception d'Allah totalement incohérente et finalement destructrice de la notion même d'Allah. Que les musulmans veuillent bien nous expliquer comment cet Allah révélateur se serait limité, à La Mecque, à l'inspiration d'histoires bibliques, d'histoires juives, interprétées par toute une littérature juive, les Midraschim et le Talmud. Que les musulmans veuillent bien nous répondre avec précision ! Que serait un Allah qui, au lieu de révéler de nouveaux mystères, passerait son temps à « rabâcher » de vieilles histoires juives — si belles soient-elles — connues depuis des siècles dans toutes les synagogues ? Où est l'omniscience d'un Allah enfermé dans les cadres du judaïsme ? Allah avait-il besoin d'intervenir dans l'esprit de Mohammed pour lui insuffler des histoires spécifiquement juives ? Tant que les musulmans n'auront pas répondu avec clarté et sans le verbiage dont ils savent si bien se servir pour échapper aux véritables problèmes et aux strictes décisions, nous considérerons leur Allah révélateur comme un juif authentique, en chair et en os, un juif élevé dans le judaïsme, n'ayant d'autre horizon intellectuel que le judaïsme et d'autre perspective d'action que la conversion du peuple arabe au judaïsme.

Dans l'histoire des religions révélées, (1) il n'y a aucune place ni pour Mohammed, ni pour l'Islam. Il y eut révélation pour Mohammed, en ce sens qu'un jour, le rabbin de La Mecque lui a révélé lui-même l'existence et le contenu du Coran juif, la Bible, (2) pour des fins apostoliques, c'est-à-dire dans le but voulu et bien déterminé de convertir les Arabes au judaïsme. Le problème des sources va prendre dans cette conception tout son sens de réalité et se concentrer concrètement sur la personne même du rabbin, instructeur de Mohammed et des Mecquois.

3. Un problème mal posé par les coranisants. — La méthode employée par les historiens coraniques est classiquement uniforme. D'un côté, on prend le « Coran » arabe, celui que nous connaissons. On l'accepte généralement dans le désordre médinois, c'est-à-dire dans cet affreux mélange de chapitres et de versets qui constitue l'œuvre la plus inintelligemment rusée des tolba de Médine. L'érudit, s'il est consciencieux, se met à l'œuvre avec courage et analyse les sourates les unes après les autres. Dans une seconde opération — mais à ce stade, les savants s'égrènent de plus en plus — on s'attelle avec patience à l'étude de l'A. T. et des Livres talmudiques. C'est, comme on l'a dit, de la science à la petite poussette ! Enfin, dans une troisième démarche, on juxtapose les passages communs au « Coran » et à la Bible et l'on conclut sagement que Mohammed a puisé avec plus ou moins d'ampleur aux sources hébraïques.

(1) Que serait un Dieu auquel on ferait endosser toutes les faiblesses et les contradictions d'un arabe razzieur et sensuel et sur lequel, comme nous le montrerons en étudiant la période médinoise, la morale religieuse eut si peu de prise ?

(2) Tout le reste n'est que mensonge et supercherie et il faut nous désintoxiquer de toutes les élucubrations des imposteurs médinois, « à quelque race qu'ils appartiennent ».

Inaugurée par Geiger, (1) cette méthode se retrouve dans les ouvrages modernes, comme celui de Sidersky. (2) Quant à Tor Andrae que nous aimons à citer pour la distraction de nos lecteurs, il dédaigne tout le travail de comparaison que nous venons de signaler et fonce sans aucun scrupule sur la conclusion : « Les matériaux employés par le Prophète (3) pour édifier son (4) monde spirituel proviennent du Christianisme (5) et du Judaïsme. A considérer à part les éléments de sa foi, on ne saurait déterminer à laquelle des deux religions il doit le plus. (6) Peut-être peut-on dire que dans la théologie coranique, l'empreinte juive augmente à mesure que se dégage la personnalité du Prophète. (7) Les connaissances que celui-ci acquiert peu à peu sur la croyance du peuple ayant une Écriture Sainte lui sont venues surtout à Médine, par des sources juives ». (8) Cette conclusion de Tor Andrae sur les rapports entre le « Coran » et l'A. T. est simplement ahurissante ! Comment peut-on affirmer avec sérieux qu'il faut surtout arriver aux sourates médinoises pour trouver dans le Coran l'influence de sources juives ! Il suffit tout de même de lire le « Coran » pour constater sans effort que les sourates mecquoises sont remplies d'histoires bibliques. On ne peut faire un pas sans tomber dans le Pentateuque et toute la théologie de l'A. T. et l'on vient nous raconter qu'il faut surtout attendre Médine pour trouver l'influence biblique ! Si nous nous départissons parfois de la sérénité qu'on est en droit d'exiger dans de pareils travaux, la cause en est aux énormes absurdités de nos pseudo-savants qui empoisonnent littéralement l'atmosphère des études coraniques. Nous avons à lutter sur un double front pour nous frayer un passage : le front musulman sur lequel dominent depuis Médine les fables les plus astucieusement enfantines et le front des arabisants européens qui se croient, à cause

(1) GEIGER (A.), *Was hat Mohammed aus dem Judenthum aufgenommen ?* Bonn, 1833, 215 pp.

(2) SIDERSKY (D.), *Les origines des Légendes musulmanes dans le Coran et dans la Vie des Prophètes*, Paris, Geuthner, 1933.

(3) Mohammed, prophète ? Non, mais instrument du rabbin.

(4) *Son* monde spirituel ? Non, mais le monde que le rabbin lui a révélé.

(5) Quelle énormité ! Nous en reparlerons plus loin. Tor Andrae s'imagine toujours que Mohammed a fait sa petite enquête religieuse dans les gargotes de La Mecque.

(6) De plus en plus fort !

(7) C'est exactement le contraire qu'il faudrait dire : c'est l'empreinte juive qui, par sa puissance, amoindrit la personnalité de Mohammed, non point Prophète, mais réduit à l'état d'instrument du rabbin.

(8) TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 82. C'est de plus en plus inconcevable. Dans PIRENNE, *Histoire de la civilisation*, t. II, p. 4, nous retrouvons les mêmes légendes : « En 570, Mahomet naquit à La Mecque. Il appartenait à la bourgeoisie riche et vécut d'abord en marchand. Dans sa jeunesse, un moine chrétien, qu'il rencontra en conduisant des caravanes en Syrie, l'initia au christianisme. Ce fut le début de sa vocation mystique. Pris par celle-ci, il abandonna les affaires pour se lancer dans la prédication ; il professa un Dieu unique, la résurrection des morts et le châtiment des pécheurs, et exhorta les hommes à faire leur salut par la prière et les aumônes. Le prolétariat urbain, (!!) travaillé par des mouvements sociaux et mystiques, se groupa autour de lui. Il apparut comme un fauteur de troubles et le patriarcat marchand le fit expulser de La Mecque. Il se retira à Médine où il subit profondément l'influence juive. Initié à la Bible, il donna Abraham, père d'Israël, comme l'ancêtre des Arabes, et Jérusalem comme la ville de ses adeptes ». Même LAMMENS, *L'Arabie occidentale avant l'Hégire*, 1928, n'a pas réussi à se faire une image exacte de Mohammed : si Mohammed, dit cet auteur, a connu la Bible, ce n'est que par tradition orale. Nous savons que Mohammed n'a jamais eu en mains les Livres Sacrés !!

de leur connaissance de l'arabe, habilités pour foncer tête baissée dans les études coraniques, dans lesquelles ils s'égarent immédiatement, faute de ne pas s'en tenir au texte même du « Coran » et de s'empêtrer dans des traditions incontrôlables et dont le seul énoncé révèle, à lui seul, l'immense sottise.

Cette méthode de parallélisme entre « le Coran » et l'A. T. n'a fait en soi aucun progrès depuis un siècle. C'est une méthode toute simple, qui demande peu d'intelligence, à la portée de tout travailleur courageux et consciencieux, muni d'une vaste érudition, d'une sérieuse connaissance des langues sémitiques, hébreu et arabe et d'une grande habileté dans le maniement des fiches. Ainsi bien préparé, on classe des textes, on les juxtapose, on les compare. Le lendemain, on pousse un peu plus loin. Il suffit dans ce travail aride d'émettre n'importe quelle opinion, surtout la plus étrange et souvent la plus sotte. On est ainsi classé parmi les grands coranisants. Dans cette science comparative, il ne manque généralement qu'une chose : le rayonnement de l'intelligence, faute de quoi les démarches de l'esprit nécessaires pour une bonne et solide comparaison entre le Coran arabe et le Coran hébreu restent sans efficacité et n'aboutissent au contraire qu'à une accumulation de contre-sens. Pour faire de la critique littéraire, il ne suffit pas d'amonceler des fiches ; il faut projeter sur la documentation recueillie la lumière de l'intelligence, une lumière rayonnante et libre et il y faut encore une puissante maîtrise de soi pour guider l'esprit vers des conclusions légitimes. L'exégèse est avant tout affaire d'intelligence et de volonté. Que cette méthode de parallélisme amène les érudits à conclure qu'entre le « Coran » arabe et le Coran hébreu, il existe des rapports massifs, c'est parfait et on ne peut qu'accepter cette conclusion fortement établie. Mais ces érudits ne savent pas se maîtriser et rapidement ils perdent pied. Leur grande erreur est de se croire autorisé à passer de l'ordre littéraire à l'ordre historique. Puisqu'il y a tant de rapports entre le « Coran » arabe et le Coran hébreu, c'est donc, concluent-ils, que Mohammed pour dicter son Livre a puisé à flots et à mains pleines aux sources bibliques, midraschiques et talmudiques. A la formule des musulmans :

ALLAH = RÉVÉLATEUR A MOHAMMED (tuyau), DU CORAN

nos coranisants substituent un autre processus :

MOHAMMED = versé dans les sciences bibliques
midraschiques
talmudiques } AUTEUR DU CORAN

Nos coranisants ne s'en tiennent pas là ! Ce ne sont pas des demi-savants, ces grands érudits ! Ils se souviennent que Mohammed ne savait ni lire ni écrire. Il n'a donc pas pu utiliser lui-même des sources écrites pour composer son Coran. Il a donc fallu qu'il connaisse ces sources par tradition orale : « C'est à M. Théodore Nöldeke », écrit Sidersky, « que revient le mérite d'avoir démontré que les fragments bibliques insérés dans le *Coran* étaient dus à des communications orales, faites par les Juifs établis dans les villes de l'Arabie et par des Arabes convertis au christianisme. Ces informateurs de Mahomet avaient puisé leurs récits dans les livres apocryphes de l'Ancien (1) et du Nouveau

(1) Pas seulement dans les livres apocryphes.

Testament, et surtout dans la vaste littérature de l'Aggadah juive, très répandue à l'époque de la naissance de l'Islamisme ». (1) Et voici Mohammed, partant, comme le dit formellement Huart, de gargotes en gargotes pour s'informer des religions existantes. La Mecque ne devait pas manquer de ces gargotes rances et huileuses qui infectent encore aujourd'hui les médina musulmanes. Mohammed file dans toutes ces gargotes, tenues par des païens, des chrétiens et des juifs et revient chaque soir auprès de Khadidja avec des « paniers » d'informations. Puisque, comme nous l'avons constaté, Mohammed connaît surtout les histoires juives, c'est qu'il fréquentait principalement les gargotes des juifs, des gargotes de première classe, le grand chic de La Mecque ; on y discutait de théologie biblique ; on y faisait de l'exégèse ; on y discutait de Yahwé, en apportant à l'appui de toutes ces discussions des textes de l'A. T., des Midraschim, du Talmud ! Mohammed devait être un excellent client, un véritable « pilier de café » ; il lui a fallu, en effet, fréquenter assidûment ces gargotes juives, pour connaître à fond les histoires d'Abraham, d'Adam, de David, de Moïse, de Joseph, de Lot, de Jonas, de Salomon et bien d'autres encore. Comment nos coranisants, si fins logiciens et observateurs si perspicaces, n'ont-ils pas trouvé des enseignes pour ces gargotes juives ? Nous est-il permis de leur en proposer quelques modèles : « Au Midrasch Tanhuma » ; « Au Midrasch Genèse-Rabhah » ; « A Moïse » ; « à Noé, le roi du vin » ; « A Putiphar et Zuleikha » ; « Au chaste Joseph » ; « Panorama de l'histoire d'Israël » ; « A la Tour de Babel » ; « Entrée du Paradis » (réservée aux garçons de plus de 12 ans et aux hommes). Nous ne plaisantons pas. Tous nos coranisants raisonnent, en effet, comme si, un beau jour, le mari de Khadidja avait cherché à recueillir une foule d'informations religieuses, pour faire son choix et établir les principes de sa religion personnelle. Les ressemblances littéraires entre le « Coran » arabe et le Coran hébreu s'expliqueraient tout simplement par la curiosité religieuse de Mohammed ! Il n'y a qu'un défaut à ces sottes élucubrations. C'est que nous ne savons pas si Mohammed était curieux de religion !! Il fut longtemps bon polythéiste, comme les autres Arabes ; nous l'avons vu accaparé par un juif, qui l'instruisit, lui fit l'apologie de la religion d'Israël, apologie que nous trouvons dans toutes les sourates mecquoises. Quand Mohammed parlera de religion, en public, il ne le fera que sous la dictée et la conduite de ce rabbin de La Mecque. Tout le « Coran » mecquois en est la preuve. Mohammed dans sa vie mecquoise n'a jamais eu l'initiative de son apostolat. Il est au service d'un juif qui a trouvé le moyen de se faire seconder par un arabe pour judaïser les Arabes. Et comment pourrait-on imaginer un seul instant un arabe, un Arabe illettré, connaissant à fond les principales histoires du Pentateuque, non seulement ces histoires, mais l'esprit et l'âme de tout l'Ancien Testament, et la terminologie hébraïque constamment sous-jacente à l'arabe coranique, et les subtilités midraschiques et les commentaires talmudiques ! ! Nos coranisants sont vraiment très plaisants. Ils font mine de savants austères. Ce sont en réalité de « bons réjouis ». Ils ont malheureusement oublié de résoudre le problème capital sur les rapports du « Coran » arabe et du Coran hébreu.

(1) Sidersky, *op. cit.*, p. 2.

4. Position historique d'un problème littéraire. — De quoi s'agit-il ? Il s'agit d'apprécier les rapports littéraires entre le « Coran » arabe et le Coran hébreu. Ces rapports existent ; ils existent même sous forme massive. Pour expliquer ces rapports, les exégètes de la lettre morte, c'est-à-dire les exégètes qui séparent les textes de leur contexte historique, qui expliquent des mots sans tenir compte de la réalité concrète, ont étiqueté leurs fiches de sources sous trois rubriques principales : Mohammed et l'Ancien Testament ; Mohammed et les sources talmudiques ; Mohammed et le Nouveau Testament. Ces mécaniques cervicales ont abouti, par ce procédé, à vider les textes de toute valeur vitale et réaliste. Partant d'une fausse conclusion — qu'ils auraient dû vérifier avant de prononcer un seul mot sur le « Coran » —, ces exégètes sont tombés dans les pires contradictions et même le ridicule, en faisant de Mohammed un enquêteur religieux. La vérité est tout autre : un rabbin de La Mecque a juré de convertir les Arabes au judaïsme, à la religion d'Israël. Ce rabbin est un apôtre. Il prend au sérieux sa mission de judaïser l'Arabie. C'est un fin psychologue ; il a de la suite dans les idées. Constatant que sa qualité de juif est un obstacle pour son apostolat, il tournera la difficulté en s'adjoignant un arabe, qu'il convertira au judaïsme, et dont il réussira à faire un apôtre juif. Mohammed est une invention du rabbin. Ce rabbin n'est pas seulement un apôtre zélé, le Prophète des Arabes ; sa mission est étoffée par d'amples connaissances linguistiques et théologiques. Il connaît l'hébreu, l'araméen ; il crée la langue arabe pour l'adapter à de nouveaux concepts. Il connaît le Pentateuque et les autres Livres de l'Ancien Testament. Il fait un ample usage des commentaires midraschiques. Il a lu le Talmud de Babylone et celui de Jérusalem. Tout ce qui est dit dans le « Coran » arabe, de la Bible et de ses commentaires, est dit par le rabbin ; le choix des histoires juives est son œuvre et elles aboutissent toutes à la même conclusion : démontrer aux Mecquois que les ennemis de Yahwé, les ennemis d'Israël, ses propres ennemis à lui, rabbin, Prophète des Arabes, seront exterminés et chatiés dans un feu éternel. Le salut est en Israël. Le grand prédicateur de La Mecque est un juif. C'est de ce juif, et non de Mohammed, qu'il faut dire : « qu'il était l'homme le plus cultivé et le plus éclairé de son temps ». (1) C'est ce rabbin qui enseigne à Mohammed et aux Mecquois, la religion d'Israël ; c'est ce juif qui extrait de la Bible les passages les plus adaptés à la situation mecquoise et à la lutte contre les polythéistes de la Ka'ba ; c'est ce juif qui, comme nous le verrons bientôt, soutiendra Mohammed dans ses remords, ses scrupules et ses hésitations ; qui lui apprendra les arguments efficaces pour se défendre contre ses contradicteurs ; c'est ce juif qui dictera à Mohammed sa véritable mission, qui lui répètera que son rôle est de rester fidèle à la religion de Yahwé, et de prêcher aux Arabes le strict judaïsme. Le rabbin est le seul révélateur de la véritable religion. Le rabbin est tout, dans les origines de l'Islam, dans un Islam qui n'est qu'une extension du judaïsme.

Le problème littéraire sur les rapports entre « Coran » arabe et Coran hébreu est essentiellement un problème d'homme, puisque, comme nous le verrons plus tard, le rabbin instructeur de Mohammed, est l'unique auteur du « Coran » arabe ; le problème que nous étudions peut se formuler en

(1) MONTET, *op. cit.*, p. 25.

termes simples : dans quelle mesure, et sous quelle forme le rabbin a-t-il utilisé le Coran hébreu, pour écrire son livre arabe ? La réponse à cette question sera précisée au cours de notre travail. Pour l'instant, qu'il nous suffise de dire que toute la documentation historico-religieuse du « Coran » arabe provient d'un seul et unique auteur, un juif. Parler des sources « coraniques » est donc, selon nous, un véritable contre-sens. Le « Coran » arabe n'a pas de sources. On ne peut parler de sources qu'au sujet du rabbin, seul auteur du « Coran » arabe. Ce « Coran » arabe, *c'est* la Bible, la Bible hébraïque, vue, racontée, agencée par le rabbin de La Mecque dans le but de convertir les Arabes au judaïsme. Sous une autre forme, répétons qu'en face de cette situation historique, il nous apparaît tout à fait impropre de parler de rapports littéraires entre les deux Coran — arabe et hébreu. Qui dit rapport, dit dualité et dans le cas présent, il n'y a point de dualité. Le « Coran » arabe, c'est uniquement le Coran hébreu, revêtu de la forme arabe, par le rabbin de La Mecque.

Notre position en matière coranique est donc en brutale opposition avec les « poussées » musulmanes et les conclusions des coranisants. Nous rejetons Allah, comme révélateur du Coran. Nous rejetons Mohammed comme fondateur de religion. Nous nous trouvons en face d'un rabbin qui cherche à convaincre les Arabes de la seule religion qui existe à ses yeux : la religion révélée par Yahwé à Moïse sur le Mont Sinaï. Nous nous acheminons vers cette formule toute nouvelle — qui constitue une véritable révolution, dans l'histoire de l'Islam :

Un rabbin fort instruit et fort zélé

annonce à Mohammed et aux Mecquois la religion révélée par Yahwé à Moïse, sur le Mont Sinaï.

Mohammed, converti au judaïsme par les enseignements du rabbin et sous la pression de sa femme Khadidja, reçoit l'ordre de collaborer avec le rabbin pour l'expansion du judaïsme en Arabie.

B. — THÉOLOGIE RABBINIQUE

I

LE DIEU DU RABBIN

1. — LES SIGNES DE YAHWÉ

Dieu, vous le trouverez partout dans la nature. Comprenez bien, Mecquois, les signes qui chantent dans tout l'Univers la Puissance et la Miséricorde de Dieu.

3. (C'est Lui Yahwé) qui a créé les cieux et la terre, avec sérieux. Combien Il est plus auguste que ce que (les Infidèles) Lui associent !
4. Il a créé l'Homme d'une goutte de sperme et voici que l'Homme le conteste (1)
5. Il a créé pour vous les chameaux qui vous donnent vêture, utilités et nourriture dont vous mangez.
6. Ils sont pour vous votre orgueil quand vous revenez le soir et partez le matin.
7. Ils portent vos fardeaux vers des contrées que (sans eux) vous n'atteindriez qu'avec peine. En vérité, votre Seigneur est bienveillant et miséricordieux.
8. Il a créé le cheval, le mulet et l'âne pour vous servir de monture et comme apparât. Et Il crée encore ce que vous ne savez point.

. . . .

10. C'est Lui qui fait descendre du ciel une eau dont vous tirez de quoi boire et dont (vivent) les arbustes où se trouve une nourriture que vous donnez à vos troupeaux.
11. Par (cette eau) il fait pousser pour vous les céréales, l'olivier, le palmier, la vigne et toutes sortes de fruits. *En vérité, en cela est certes un signe pour un peuple qui réfléchit.*
12. Il a assujetti pour vous la nuit, le jour, le soleil et la lune, et les étoiles sont soumises à Son ordre. *En vérité, en cela sont certes des signes pour un peuple qui raisonne.*
13. C'est Lui qui a disséminé sur la terre différentes couleurs. *En cela, en vérité, est certes un signe pour un peuple qui se souvient.*
14. C'est Lui qui a assujetti la mer pour que vous mangiez une chair fraîche (issue) d'elle et en tiriez des joyaux que vous portez, pour que vous voyiez le vaisseau y voguer et que vous y recherchiez (un peu) de Sa faveur. Peut-être serez-vous reconnaissants.

(1) Job, XL, 2 : « Le censeur du Tout-Puissant veut-Il encore plaider contre lui ? Celui qui dispute avec Dieu peut-il répondre ».

15. C'est Lui qui a jeté sur la terre (des montagnes qu'Il a faites) immobiles, de peur qu'elles ne s'ébranlent avec vous. C'est Lui qui a fait les fleuves et les routes, pour vous permettre de vous diriger.

. . . .

17. Eh quoi ! Celui (1) qui crée est-Il comme ceux qui ne créent pas ? Eh quoi ! ne vous amenderez-vous point ? » (2)

Le Dieu du rabbin est le Dieu créateur et toutes les créatures célèbrent la magnanimité du Tout-Puissant. Il suffit pour le comprendre de savoir regarder : « Si vous comptiez les bienfaits de votre Seigneur, vous ne sauriez les dénombrer. En vérité, Dieu est un Dieu qui pardonne et plein de miséricorde ». (3)

On ne trouvera nulle part dans le « Coran », pas plus que dans la Bible, une preuve de l'existence de Dieu. En Israël, l'existence de Yahwé ne se prouve pas. (4) Yahwé EST. Il est celui qui est. Son existence est un fait. C'est un axiome biblique que Yahwé existe. De cette existence de Yahwé, nous avons des signes indéfinis. Tout dans la nature, est signe de l'existence de Dieu, signe, c'est-à-dire manifestation visible d'une réalité intangible. Pour nous, occidentaux, tout imprégnés de la sagesse grecque et pétris de logique, la nature est une *preuve* de l'existence de Dieu. Pour relier la créature — qui est notre point de départ visible, au créateur notre point d'aboutissement, nous sommes habitués à utiliser une charnière qui est le principe de causalité. S'il existe des créatures, c'est *donc* qu'il existe un Créateur. En « théologie » biblique et rabbinique, il n'y a pas de *donc*. La nature qui pour des esprits aristotéliciens devient mineure de syllogisme est, pour les Hébreux et les Juifs, un signe. Le signe n'a pas pour fonction de conduire nos esprits vers des conclusions. Le signe, en terme biblique, est essentiellement un rappel, une puissance d'évocation. Son rôle n'est pas de nous faire conclure, mais de nous rappeler, de nous faire souvenir. (5) Les auteurs sacrés de l'A. T.

(1) Celui qui crée. Il n'y a qu'un seul créateur : *celui ;* tandis que *ceux qui ne créent pas*, c'est-à-dire les faux dieux des idolâtres sont plusieurs : *ceux*.

(2) Sour. XVI, 3-16 ; voir aussi pour avoir une vue d'ensemble de la grandeur créatrice de Dieu, sour. XXIII, 4 sq. ; XLV, 1-15 ; VI, 4 sq.

(3) Sour. XVI, 18. — Dieu pardonne à celui qui fait le bien et croit. C'est parce qu'il a pitié des hommes que Yahwé a répandu à profusion sur terre les témoignages de sa miséricorde. C'est un thème essentiellement biblique.

(4) Si quelques rabbins ont probablement connu les théories d'Aristote et de Platon, on peut dire cependant qu'en Israël, on ne s'adonnait généralement ni à la métaphysique ni aux sciences naturelles : « Tout au contraire, cette étude se voyait formellement découragée, comme on peut le constater par l'avertissement que voici : « Il vaudrait mieux que ne fût jamais né celui qui réfléchit à ces quatre choses : ce qui est en haut, ce qui est en bas, ce qui est avant, ce qui est après ». Le Talmud cite, en l'approuvant, ce texte du Siracide ou Ecclésiastique : « Ce qui est trop difficile pour toi, n'en fais pas l'objet de tes recherches ; ce qui t'est caché, ne le sonde pas. Songe à ce qui est à ta portée et ne t'occupe pas des choses secrètes », Eccli., III, 21 ; COHEN, *op. cit.*, p. 71.

(5) Le signe est essentiellement un souvenir. Plus tard nous verrons que le plus merveilleux des souvenirs est le Coran hébreu, le Pentateuque, dont le Coran arabe n'est qu'un duplicata rendu nécessaire par le seul fait que les Mecquois ignoraient la langue de Moïse. Dans l'ordre même de la Révélation, le Coran arabe n'a aucun intérêt, puisqu'il n'offre aucune originalité. La seule particularité du Coran arabe est de présenter aux idolâtres mecquois en leur propre langue, le Coran de Moïse et cette présentation est

et le rabbin de La Mecque ont exactement la même vision du monde. L'univers pris dans sa totalité et dans ses détails est un signe ; non point signe de l'existence de Dieu. Cette notion d'existence a été posée une fois pour toutes par la Genèse. Elle fait, pour ainsi dire, partie de la nature humaine. Ce que les signes doivent nous rappeler, c'est la Puissance, (1) et la Miséricorde de Yahwé. Tel est le sens fondamental et direct de tous les signes donnés par Yahwé à l'homme pour sa « ressouvenance ». Les *aïat* font éclater aux yeux de l'homme la puissance créatrice de Yahwé. Mais la plupart des hommes ne s'en souviennent pas. Ils n'ont pas de mémoire.

Avant tout, Dieu est le Créateur Tout-Puissant. Le juif n'a pas à prouver que Yahwé est créateur. Yahwé *est* créateur. L'homme n'a pas à discuter sur le fait de la création divine. La raison humaine ne « dispute » pas avec le Très-Haut. La Genèse affirme « qu'au commencement Dieu créa ». Et cela suffit. L'homme n'a pas à en savoir davantage. Le rôle de l'homme n'est pas de disserter sur ce thème. Il n'a qu'à se souvenir. La religion est essentiellement un souvenir de la parole de Yahwé. Ce qu'on doit savoir a été exposé dans la Bible. La perfection de l'homme est d'avoir sans cesse à la mémoire le fait divin en utilisant les signes qui constituent autant de rappels. La religion du Coran comme la religion biblique est un souvenir. On comprend quel sera le rôle de la mémoire.

Yahwé a créé, c'est sûr. Pas plus que les auteurs sacrés, le rabbin ne discutera sur la notion même de création — passage brutal et sans intermédiaire du néant à l'être. Ces notions sont totalement inconnues aux cerveaux juifs. (2) Dieu a créé. La Genèse l'affirme. Il ne faut rien chercher de plus. Que chercherait-on de plus, puisque Yahwé lui-même nous l'a dit : « Yahwé produit une première création ». (3) « Yahwé ! Votre Seigneur ! Le Créateur de toutes choses ! (4) » Yahwé est le Créateur de tout et il est garant de tout. Il a les clefs des cieux et de la terre. Et ceux qui ne croient pas aux signes de Yahwé, ceux-là sont perdus ». (5) « C'est Lui qui a formé les cieux et la terre ». (6) Nous le savons. Il nous l'a dit lui-même. Mais il faut nous en souvenir et pour nous en

précisément l'œuvre du rabbin de La Mecque. Le Coran est une œuvre apostolique, une œuvre d'action, ne comportant aucune originalité ni intellectuelle ni religieuse. Dans le domaine propre de la révélation, ne compte que le Coran hébreu de Moïse, qui seul existe parce qu'il est le seul Coran qui ait apporté — selon les Juifs — un message nouveau à l'humanité. Le Coran arabe n'apporte aucun message. Il a été composé pour faire connaître aux idolâtres arabes le message de Moïse. Ce Coran arabe n'est qu'un rappel, un signe du Coran hébreu. Quant au Coran hébreu, il représente lui aussi un signe de la Miséricorde de Yahwé ; mais il est plus qu'un signe. Il est lui-même la Parole de Yahwé, parole directe adressée par Dieu à Moïse. Ces finesses étaient inintelligibles pour les arabes du VII^{e} siècle, comme elles le sont pour les arabes du XX^{e}. Chez eux, la mémoire est restée figée dans la lettre d'un « Coran », dont ils ne comprirent jamais ni l'esprit, ni l'âme, ni l'origine.

(1) Ps. LXXVII, 16 : « C'est toi le Dieu qui fait merveille ; tu prouves parmi les peuples ta puissance ».

(2) Le terme *bara*, qu'on traduit par créer « n'a pas en hébreu le sens philosophique *de faire de rien*. La notion philosophique sur la création n'apparaît que très tard en Israël (II Macch. VII, 28) sous l'influence de l'hellénisme », GUILLET, *op. cit.*, p. 168, note 41.

(3) Sour. XXX, 10.

(4) Sour. XL, 64 ; voir aussi LXXXVII, 2, etc. etc.

(5) Sour. XXXIX, 63 ; LXIX, 33.

(6) Sour. VI, 101.

souvenir, regardons son œuvre. Regardez les cieux et la terre. C'est Lui qui les a créés : « N'ont-ils pas considéré comme le ciel a été élevé ». (1) « Et le ciel, Nous l'avons construit solidement. En vérité, Nous sommes plein de largesse ! » (2) « Ne voyez-vous point comme Dieu a créé les sept cieux, (3) en recouvrant les uns et les autres ? » (4) « Est-ce qu'ils ne regardent pas le ciel, au-dessus d'eux ? Ils verront comment Nous l'avons construit et orné et (ils constateront) aussi qu'il n'y a pas de fissure ». (5) « Nous avons fait du ciel une voûte solide. Mais eux, se détournent de Nos signes ». (6) « En vérité, Yahwé a créé les cieux et la terre, avec sérieux. Assurément, c'est un signe pour les croyants ». (7) Avec les cieux, Yahwé a créé la terre. (8) Il l'a étendue, comme un divan, afin que vous puissiez vous y reposer. (9) Les grands signes de la puissance de Yahwé sont, d'abord et surtout, les cieux et la terre qu'Il a créés. (10) « Du nombre de ces signes sont la création des cieux et de la terre. » (11) « En tout cela, il y a des signes pour ceux qui réfléchissent ». (12)

Quelle impertinence de chercher à prouver l'existence de Dieu :

(1) Sour. LXXXVIII, 18.
(2) Sour. LI, 47.
(3) Pour désigner le ciel, la Bible emploie sept vocables. Il y a donc sept cieux; voir Cohen, *op. cit.*, p. 74.
(4) Sour. LXXI, 14.
(5) Sour. L, 37. Le monde est une réussite parfaite ; voir Cohen, *op. cit.*, p. 82-83 : « Un texte de l'Ecclésiaste (3, 11) : « Il a fait toute chose belle en son temps » donne lieu à cette remarque : « L'univers a été créé en son propre temps ; il ne convenait pas qu'il fût créé plus tôt. On peut en conclure que le Saint Unique (béni soit-il !) créa plusieurs mondes et les détruisit jusqu'à ce qu'il eût créé le monde présent et dit : Celui-ci me plaît, à l'encontre des autres ». « Parabole d'un roi qui construisit un palais : il l'examina et en éprouva une vive joie. O palais ! dit-il, puisses-tu me causer toujours autant de satisfaction qu'en cet instant même ! »

D'après cette théorie, toute chose créée par Dieu doit nécessairement avoir une destination bienfaisante : La présence de l'adverbe *très* dans cette appréciation : « Dieu vit tout ce qu'Il avait fait, et voici que tout était *très* bon » (Genèse, 1, 31) était expliquée comme n'excluant ni la mort, ni les penchants mauvais inhérents à l'homme, ni les souffrances, ni la géhenne, car chacune de ces choses contribue finalement au bien de la race humaine ».
(6) Sour. XXI, 33.
(7) Sour. XXIX, 43 ; voir aussi LXXVIII, 12 ; LV, 6 ; L, 37 ; XX, 5 ; XV, 85 ; XIX, 66 ; XXXVIII, 28 ; XXXVI, 81 ; LXVII, 3 ; XXI, 33 ; XXV, 47, 60 ; XVII, 101 ; XXVII, 61 ; XXXII, 3 ; XLI, 8 ; XLV, 21 ; XVI, 3 ; XXX, 7, 21 ; XI, 9 ; XIV, 22, 37 ; XXXIX, 7 ; XXXI, 9 ; XLII, 9, 28 ; X, 3 ; XXXV, 1 ; VII, 52 ; XLVI, 3, 32 ; VI, 1, 72, 101 ; XIII, 2.
(8) Sour. LXXVII, 25-26 ; LII, 36 ; LV, 9 ; LXXI, 16-19 ; L, 38 ; XX, 3 ; XXVI, 6 ; XIX, 66 ; XXXVIII, 26 ; XXXVI, 81 ; LXVII, 15 ; XXV, 60 ; XXVII, 61 ; XXXII, 3 ; XLI, 8 ; XLV, 21 ; XVI, 3 ; XXX, 7 ; XI, 9 ; XIV, 22-37 ; XXXIX, 7 ; XLII, 9 ; X, 3 ; VII, 52 ; XLVI, 2-32 ; LXI, 7.
(9) Sour. LXXXVIII, 20 ; LXXVIII, 6 ; LXXIX, 30 ; LI, 48 ; LXXI, 18 ; L, 7 ; XX, 55 ; XV, 19 ; XIII, 3. — Isaïe XLII, 5 : « Ainsi parle Dieu, Jehovah, qui a créé les cieux et les a déployés, qui a étendu la terre... » ; *ibid.*, XLIV, 24 : « Il a étendu la terre sur les eaux » ; Ps. CXXXVI, 4-6 : « Lui qui seul a fait des merveilles, car éternel est son amour ! Qui fit le ciel avec intelligence, car éternel est son amour ! Qui affermit la terre sur les eaux, car éternel est son amour ! » ; voir aussi Ps. XXIV (23), 2 : « C'est Lui qui l'a fondée (la terre) sur les mers et sur les fleuves l'a établie ».
(10) Sour. XXX, 21.
(11) Sour. XLII, 28.
(12) Sour. XIII, 3.

Ne le saviez-vous pas ? Ne l'aviez-vous pas entendu dire ?
Ne vous l'a-t-on pas révélé depuis l'origine ?
N'avez-vous pas compris la fondation de la terre ?
Il habite au-dessus du cercle de la terre,
D'où les habitants paraissent des sauterelles.
C'est Lui qui a étendu les cieux comme une toile
Et les a déployés comme une tente habitable

. . . .

Levez les yeux là-haut
Et regardez qui a créé tous ces astres ?

. . . .

Ne le sais-tu pas ?
Ne l'as-tu pas appris ?
Yahwé est un Dieu éternel
Créateur des confins de la terre (1)
Il ne se fatigue, (2) ni ne se lasse. (3)

Tous les hommes le savent bien que Yahwé a créé ! On le sait, mais on l'oublie. Comme il est dit, dans le texte d'Isaïe que nous venons de citer, on oublie de regarder. La mission du rabbin auprès des Mecquois est précisément de leur apprendre à regarder, à regarder les signes qui rappellent la Puissance de Yahwé, créateur. Une grande partie des discours du rabbin est consacrée à cette éducation qui est authentiquement une éducation biblique, éducation dont le but essentiel est d'apprendre à regarder la nature tout entière comme un signe. Le rabbin ne fait pas de philosophie — pas plus que la Bible — sur les notions de création ou de signe. Comme la Bible, il ne fait qu'énumérer ces signes, pour l'éducation de l'âme : regardez et rappelez-vous. En regardant les cieux et la terre et ce qui est entre les deux (4) souvenez-vous de Yahwé Tout-Puissant. Que voyez-vous en regardant le ciel ? Le soleil, la lune et les étoiles. Le soleil est un flambeau qui vous éclaire, qui suit un cours régulier et qui vous procure l'ombre que vous désirez tant. (5) « (C'est un signe aussi pour eux) que le soleil qui chemine jusqu'au lieu de son repos. Tel est le décret du Puissant omniscient ». (6) Au firmament, Yahwé a placé aussi la lune comme une lumière. (7) « C'est encore un signe pour eux que la lune pour laquelle nous avons fixé des stations jusqu'à ce qu'elle redevienne comme la palme desséchée ». (8) « C'est Yahwé qui a fait la lune comme lumière, qui en a fixé les phases, de façon à ce que vous puissiez connaître le nombre des années et le comput. C'est avec sérieux que Yahwé a tout créé, et Il en explique les signes

(1) Le rabbin dit : Seigneur du Levant et de l'Occident, sour. LV, 16-17 ; XXXVII, 4.
(2) Voir plus haut, p. 223, n. 11.
(3) Isaïe, XL, 21-28.
(4) Sour. XXXVII, 5 ; LV, 19-20 ; XX, 5 ; XXXII, 3 ; XIX, 66 ; XXXVIII, 26 ; XXV, 60 ; XXXV, 13 ; XLVI, 2. — Entre les deux mers, sour. XXVII, 62 ; voir Genèse, I, 6-9.
(5) Sour. LXXVIII, 13 ; LV, 4 ; LXXI, 15 ; XXI, 34 ; XXV, 47-62 ; XIV, 37 ; XXXIX, 7 ; VI, 96.
(6) Sour. XXXVI, 38.
(7) Sour. LV, 4 ; LXXI, 15 ; XXV, 62 ; XIV, 37 ; XXXIX, 7.
(8) Sour. XXXVI, 39.

à ceux qui sont capables de comprendre ». (1) C'est encore Yahwé qui, au firmament, a planté les étoiles, qui sont aussi des signes. (2)

Le soleil, c'est la lumière, et c'est aussi l'activité. (3)

La nuit, c'est le voile qui tombe sur toutes choses, qui vous invite au repos (4) et au sommeil. (5) Et les hommes n'y pensent pas ! et cependant, c'est Yahwé qui a fait pour nous la nuit pour votre repos, et le jour pour y voir. En vérité, Yahwé est plein de faveurs pour les hommes ; mais la plupart des hommes ne sont pas reconnaissants ! » (6) Ne voient-ils que le soleil et la lune et chacun des astres qui flottent dans la sphère céleste (7) et le jour et la nuit et la succession du jour et de la nuit (8) sont des signes : « Au nombre de *ces signes* sont la nuit et le jour, le soleil et la lune. Ne vous prosternez point devant le soleil ni devant la lune ; mais prosternez-vous devant Yahwé qui les a créés, si c'est Lui que vous adorez ». (9) Il a assujetti pour vous la nuit, le jour, le soleil et la lune et les étoiles sont soumises à son ordre. En vérité, en cela, certes sont des *signes* pour les gens qui veulent comprendre. (10) « En vérité, dans l'opposition de la nuit et du jour, et dans ce que Yahwé a créé dans les cieux et sur la terre, il y a des signes pour ceux qui craignent ». (11) L'ombre aussi est un signe : « Ne vois-tu pas comment ton Seigneur a fait mouvante l'ombre ? S'Il l'avait voulu, Il l'eût faite stable. Nous avons en outre fait du soleil un guide de cette ombre ». (12) Gloire à Yahwé qui a créé les cieux et la terre et qui a fait les ténèbres et la lumière. (13)

Et sur la terre, nous avons planté l'homme. C'est Nous, Yahwé, qui l'avons créé dans une forme droite et harmonieuse. (14) Est-ce que son développement n'est pas une chose merveilleuse. Nous l'avons créé par une série de degrés. (15) « C'est Yahwé qui vous a créés débiles ; puis qui, après la débilité, vous a donné la force ; puis qui, après la force, vous a donné débilité et cheveux blancs. Il crée ce qu'Il veut, car Il est l'Omniscient et l'Omnipotent ». (16) « C'est Lui qui vous a créés de poussière, puis d'une goutte de sperme, puis d'une adhérence,

(1) Sour. X, 5.
(2) Sour. XXXVII, 6 ; XV, 16 ; XXV, 62 ; XVI, 16 ; VI, 97 ; voir aussi LIII, 50 et le sermon sur les constellations, LXXXV, 1.
(3) Sour. LXXIX, 29 ; LXXVIII, 11 ; XXV, 49 ; XL, 63 ; XXXIX, 7 ; X, 68.
(4) *Ibid.;* LXXVIII, 10 ; XXV, 49 ; XL, 8, 63 ; X, 68.
(5) Sour. LXXVIII, 9 ; XXVI, 9 ; XXV, 49 ; XXX, 22.
(6) Sour. XL, 63.
(7) Sour. XXI, 34.
(8) Sour. XXIII, 82 (C'est Lui qui fait vivre et mourir. C'est de Lui que dépend la succession de la nuit et du jour. Ne le comprenez-vous pas ? » ; XXVII, 63 ; XL, 4 ; XXXIX, 7 ; XXX, 28 ; XXXV, 14 ; VII, 52.
(9) Sour. XLI, 37.
(10) Sour. XVII, 13 ; XVI, 12 (voir plus haut, p. 283) ; X, 68 ; XIII, 3 ; voir aussi XXX, 25 : *tous lui sont soumis,* c'est-à-dire lui obéissent sans réserve ; voir Jérémie, XXXI, 35.
(11) Sour. X, 6.
(12) Sour. XXV, 47 ; voir aussi XVI, 83.
(13) Sour. VI, 1.
(14) Sour. LXXXII, 7 ; LVI, 57 ; LV, 2 ; L, 15 ; XV, 26 ; XIX, 68 ; LXVII, 23 ; XXIII, 12 ; XXI, 38 ; (créé de hâte et d'impatience) ; XXXII, 6 ; XXX, 53 ; XL, 66, 69 ; XXXIX, 8 ; VII, 10.
(15) Sour. LXXI, 13.
(16) Sour. XXX, 53.

puis qui vous a fait surgir, enfant, pour ensuite que vous atteigniez votre maturité et deveniez des vieillards, — mais certains de vous sont rappelés à Lui avant cela — pour qu'enfin vous atteigniez le terme fixé. *Peut-être comprendrez-vous* (tout cela) ! » (1)

« Peut-être comprendrez-vous ? ». Comme nous l'avons dit plus haut, le signe n'a point pour fonction de nous conduire à Dieu par voie de raisonnement. Le signe n'est pas considéré dans la Bible et dans le Coran du rabbin, comme un effet qui nous conduirait par voie de causalité à l'Être Suprême. Cette ascension par voie de raison est totalement étrangère à la littérature juive. Le problème de l'existence du Créateur ne se pose jamais dans ces mentalités hébraïques et juives. C'est par prise de conscience, que le signe nous rappelle — non point directement l'existence, mais la miséricorde de Yahwé. Sachez regarder et vous verrez combien Dieu le Créateur est rempli de bonté à votre égard. Tout dans le créé est signe ; (2) signe qui nous ramène sans cesse vers la Puissance et la Miséricorde divine. Ces considérations sont au centre même de l'enseignement rabbinique. Elles tiennent la place capitale et essentielle dans les discours du rabbin à Mohammed et aux Mecquois. Les autres prédications sur le Jugement dernier, le Paradis, l'Enfer, ne sont au fond que secondaires et adjacentes. Le but précis du rabbin c'est d'amener les idolâtres vers Yahwé, le Dieu d'Israël, en leur apprenant à lire les signes. S'ils veulent bien accepter les signes, les Mecquois iront dans le Paradis ; s'ils refusent, ils brûleront éternellement dans l'Enfer.

Le fruit le plus immédiat et le plus palpable de la « lecture » des signes, c'est le sentiment de la reconnaissance. Puisque tout est signe dans la création, puisque tout est manifestation de la Bonté de Dieu, tout par conséquent doit éveiller en nous la reconnaissance envers Yahwé, si prodigue dans ses dons. Le premier parmi les peuples, Israël a enseigné aux hommes à dire merci à Dieu.

La création de l'homme est un signe. Pensez-vous, Mecquois, à remercier Yahwé de votre propre existence ? Quelle merveille que l'homme dans l'agencement de ses facultés ! Avez-vous, idolâtres, médité sur le sens de l'homme. Le rabbin en connaît deux, auxquels il adjoint le cœur ou l'intelligence. A plusieurs reprises, le rabbin rappelle cette trilogie et les sentiments de reconnaissance qu'elle devrait éveiller dans le cœur de l'homme : « *Dis :* « C'est Lui qui

(1) Sour. XL, 69 ; XXII, 5 ; voir aussi XXXI, 34. — Le sevrage de l'enfant a lieu vers l'âge de deux ans, XLVI, 14 : « Nous avons commandé à l'Homme le bien envers ses père et mère. Sa mère l'a porté dans la peine ; elle l'a mis au jour dans la peine. Sa gestation dure et son sevrage a lieu à trente mois » (= 9 + 21), voir BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 659 ; voir le doublet, sour. XXXI, 13 : « Nous avons commandé à l'Homme... Son sevrage a lieu à deux ans » ; sour. II, 233 : « Les mères allaitent leurs enfants deux années entières ». BLACHÈRE, *loc. cit.*, p. 797, remarque après GEIGER que « l'allaitement de 24 mois est aussi prescrit dans le Talmud ». On pouvait fort bien s'en douter !

(2) Et toute créature s'incline devant son Créateur, sour. XVI, 50-51 ; XXXII, 4 ; etc. Tout est créature de Dieu et tout être, pour rester fidèle à la règle même de la création, doit rester soumis à Dieu. Les arabes ont tiré de ces principes juifs des conclusions ahurissantes : tout être soumis à Dieu demeure intangible. Surtout, ne tuons ni poux, ni puces, ni mouches : ils remplissent leur fonction divine. Mais, par contre, tout infidèle — les arabes sont si supérieurement intelligents ! — est en rebellion avec Allah et par conséquent n'a pas droit à l'existence. On fera donc acte vertueux en les exterminant. Qui oserait prétendre après cela que les arabes manquent de logique !

vous a constitués, qui vous a donné l'ouïe, (1) la vue, (2) les viscères. (3) Combien peu vous êtes reconnaissants ! » (4)

Yahwé aurait pu laisser l'homme dans une solitude totale. Il ne l'a pas voulu. Du premier homme, Il tira une compagne : « Il vous a créés d'une seule âme, (5) dont ensuite, Il a tiré une épouse pour lui ». (6) Et les femmes sont devenues vos épouses et c'est encore un signe : « C'est un signe qu'Il ait créé pour vous des épouses issues de vous, afin que vous reposiez auprès d'elles et d'avoir mis entre vous affection et mansuétude. En vérité, en cela il y a des signes pour un peuple qui réfléchit ». (7)

Et des hommes et des femmes, Il forma des couples, (8) comme il est dit encore dans nos Saints Livres. Y avez-vous pensé ? » Pour tout, nous avons créé des couples. Puissiez-vous vous souvenir ! » (9) « C'est à Yahwé qu'appartient le royaume des cieux et de la terre. Il crée ce qu'Il veut. Il accorde à qui Il veut des filles, et Il accorde à qui Il veut des enfants mâles. Ou bien, Il leur accorde par couples mâles et femelles ; et Il rend aussi stérile qui Il veut. En vérité, Il est omniscient et omnipotent ». (10)

Il y a bien d'autres signes encore de la Miséricorde divine. Avez-vous considéré la pluie ? La pluie est essentielle dans un pays aussi aride que le vôtre. La pluie est nécessaire pour vous, vos jardins et vos bêtes. Il y a l'eau qui descend du ciel sous forme de pluie (11) « C'est Yahwé qui fait descendre la pluie abondante, après que les hommes en ont désespéré ». (12) Et après

(1) *Sam'a* = perception par l'ouïe, audition, ouïe.

(2) *Abçar*, pluriel de *baçar* = *perspicacité, pénétration, intelligence, vue*. VI, 104 : « Des appels à la clairvoyance sont venus à vous, de votre Seigneur. Qui est clairvoyant, l'est pour soi-même » : le mot employé ici est *baçair*, (pluriel de *baçira*) = évidence, connaissance vraie de la religion, discernement, preuves, arguments. C'est le titre du journal des *Oulema* réformistes, édité à Alger. Kasimirski traduit le singulier *baçira* par *vue intérieure, intelligence, facilité de pénétrer les choses et de les connaître à fond*.

(3) *Af'ida*, pluriel de *fouad : viscères*, mais aussi *cœur* (siège du courage, des passions), *intelligence, esprit, âme*.

(4) Sour. LXVII, 23 ; les mêmes termes sont employés dans XXIII, 80 ; XXXII, 8 ; XVI, 80 ; XLVI, 25.

(5) *Nefs* qui signifie *âme* ou *individu*. On dit également en français une ville de 10.000 *âmes*. Le terme arabe *nefs* n'est que la transposition matérielle faite par le rabbin de La Mecque de l'expression hébraïque *néphech*, qui signifie *vie* ou *principe de vie* (voir COHEN, *op. cit.*, p. 123). Le principe de vie réside dans le sang (Gen. IX, 4, 5 ; Lévit., XVII, 11 ; Deut., XII, 23) et les talmudistes en conclurent, voir COHEN, *op. cit.*, p. 49 : « De même que le Saint Unique (béni soit-il !) remplit le monde entier, de même l'âme remplit tout le corps. De même que le Saint Unique (béni soit-il !) nourrit le monde entier, de même l'âme nourrit tout le corps. De même que le Saint Unique (béni soit-il !) est pur, ainsi l'âme est pure. Comme le Saint Unique (béni soit-il !) habite dans le centre intime de l'univers, la résidence de l'âme est établie dans le for intérieur du corps ».

(6) Sour. XXXIX, 8 ; voir aussi VII, 189 ; VI, 98.

(7) Sour. XXX, 20 ; voir plus haut, p. 46. On a voulu voir dans ce verset une allusion à l'affection de Mohammed pour Khadidja ! ; voir aussi sour. XLII, 9 : « Créateur des cieux et de la terre, Il vous a donné des épouses (issues) de vous-mêmes et des couples issus de vos troupeaux. Il vous multiplie par ce moyen ».

(8) Sour. LIII, 46 ; LXXXVIII, 8 ; LXXV, 39 ; XXXV, 12.

(9) Sour. LI, 49.

(10) Sour. XLII, 48-49.

(11) Sour. LXXVIII, 14 ; LXXX, 25-26 ; XXXI, 9, 34 ; XXXV, 25 ; XLVI, 23 ; VI, 6, 99.

(12) Sour. XLII, 27 ; XXX, 48. Voir *Lévit.*, XXVI, 3 : « Si vous marchez selon mes préceptes, si vous gardez et pratiquez mes commandements, je vous donnerai les pluies

leur désespoir, considérez leur joie, (1) quand la pluie tombe à torrents. (2) « C'est Yahwé qui fait descendre l'eau du ciel à laquelle des vallées servent de lit, selon leur grandeur. Le flot débordé a charrié une écume flottante et semblable à celle-ci est l'écume provenant de ce qu'on porte à fusion, dans le feu, pour fabriquer des bijoux et des ustensiles... L'écume s'en va, au rebut, tandis que l'eau et les objets utiles aux hommes demeurent sur la terre ». (3) Il y a aussi l'eau douce qui descend des montagnes. (4) Si vous pouvez boire et vous rafraîchir, (5) c'est grâce à Yahwé. Y avez-vous réfléchi ? (6) Que deviendriez-vous si Yahwé ne vous donnait que de l'eau amère : « Si Nous l'avions voulu, Nous en aurions fait une (eau) saumâtre. Pourquoi n'êtes-vous pas reconnaissants ? » (7) L'eau que vous buvez est une bénédiction divine. (8) Si Yahwé le voulait, Il la ferait disparaître. (9) Que deviendriez-vous ? Vos réserves d'eau, c'est encore Yahwé lui-même qui les rassemble. (10) Et votre terre aride, que serait-elle sans eau ? Qui la vivifie en faisant tomber sur elle, dans la mesure nécessaire, la pluie bienfaisante ? C'est Yahwé, toujours Yahwé. En tout cela, il y a un signe. Y pensez-vous et êtes-vous reconnaissants ? « Ceux qui ne croient pas n'ont-ils pas vu que les cieux et la terre formaient un chaos, que Nous les avons séparés et que, de l'eau, Nous avons fait une chose vivante ? Ne croiront-ils donc pas ? » (11) « Nous faisons descendre du ciel une eau pure pour faire revivre par elle un sol mort et en abreuver la multitude des troupeaux et des humains que Nous avons créés » (12) et « c'est encore un de ses *signes* lorsque tu vois la terre prostrée, se ranimer et reverdir quand Nous faisons, sur elle, descendre la pluie ». (13) « Dans l'opposition de la nuit et du jour, et dans la pluie que Yahwé fait descendre du ciel, et par laquelle, il fait revivre la terre après sa mort, dans le déchaînement des vents, il y a aussi des signes pour ceux qui réfléchissent ». (14)

Que deviendraient vos jardins, sans la pluie envoyée par Yahwé ! Voyez comme ils sont beaux ! Ce n'est pas vous qui leur donnez cette beauté. (15) C'est Nous qui du haut du ciel, envoyons l'eau comme une bénédiction et c'est Nous

selon les saisons » ; Deut. XI, 13-14 : « Si donc vous obéissez aux commandements que je vous fais aujourd'hui d'aimer le Seigneur votre Dieu et de le servir de tout votre cœur et de toute votre âme, il donnera à votre terre les premières et les dernières pluies, afin que vous recueilliez de vos champs le froment, le vin et l'huile » ; Job, V, 9.

(1) Sour. XXX, 47.
(2) Sour. LXXI, 10.
(3) Sour. XIII, 18.
(4) Sour. LXXVII, 27.
(5) Sour. LVI, 67-69 ; XVI, 10.
(6) *Ibid.*, 87 ; LXVII, 30.
(7) Sour. LVI, 69 ; voir Exode, XV, 23-24 : « Ils arrivèrent à Mara et ils ne pouvaient boire des eaux de Mara, parce qu'elles étaient amères.. alors le peuple murmura contre Moïse, en disant : « Que boirons-nous ? ».
(8) Sour. L, 9.
(9) Sour. XXIII, 18.
(10) Sour. XV, 22. — C'est la terre elle-même qui absorbe l'eau et l'achemine intérieurement vers vos puits, constituant ainsi des réserves parfois pour plusieurs années.
(11) Sour. XXI, 31.
(12) Sour. XXV, 50-51.
(13) Sour. XLI, 39 ; XLIII, 10.
(14) Sour. XLV, 4 ; XXX, 23 ; XXXIX, 22 ; VI, 99.
(15) Sour. XXVII, 61.

qui faisons pousser les jardins (1) et les fruits de toutes espèces : les palmiers élancés avec leur bouquet de dattes ; (2) les vignes avec leur raisin, (3) les olives (4) et les grenades, (5) qui constituent des provisions pour votre nourriture et qui sont des signes envoyés pour vous par Yahwé. C'est Lui qui « fait pousser pour vous les céréales, l'olivier, le palmier, la vigne et toutes sortes de fruits. En vérité, en cela est certes un *signe* pour un peuple qui réfléchit ». (6) « Nous avons placé (sur la terre) des jardins avec des palmiers et des vignes, et y avons fait jaillir des sources, (tout cela) afin qu'ils mangent des fruits du Seigneur et de ce qu'ont fait leurs mains. *Eh quoi ! ne sont-ils pas reconnaissants ?* » (7) « C'est Yahwé qui fait descendre l'eau du ciel. Par elle, Nous faisons pousser les germes de toutes les plantes ; par elle, nous produisons la verdure d'où sortent les grains agglomérés, tandis que de la spathe du palmier (sortent) des régimes de dattes à portée de la main. (Par cette eau, Nous avons fait croître des jardins (plantés) de vignes, des oliviers et des grenadiers semblables ou dissemblables. Regardez les fruits (de ces arbres) quand ils donnent, et (regardez)-en la maturité. En vérité, en cela sont certes des signes pour un peuple qui croit ». (8) Pensez-vous à rendre grâces à Dieu pour tous ces fruits dont vous vous nourrissez et que vous n'auriez pas sans la pluie qui féconde votre terre aride et qui alimente les sources de vos jardins. (9) En tout cela il y a un signe.

Signe encore dans les plantes : « N'as-tu vu que Yahwé envoie l'eau du haut des cieux et qu'Il la conduit à des sources jaillissantes, dans la terre ? Puis Il fait germer des graminées de diverses espèces qui, ensuite, se fanent et jaunissent sous tes yeux et dont enfin Yahwé fait des brindilles desséchées. *En vérité, en cela est certes un rappel pour ceux qui sont doués d'intelligence* ». (10) « Ne voient-ils pas que Nous précipitons l'eau vers la terre aride et que par elle Nous faisons pousser les céréales dont ils se nourrissent eux et leurs troupeaux ? Ne le voient-ils pas ». (11) « Avez-vous considéré ce que vous labourez? Est-ce vous qui l'ensemencez, ou sommes-Nous les Semeurs ? Si Nous avions voulu, Nous en aurions fait une (herbe) inutile... Nous avons fait tout cela comme rappel et pour le bien des voyageurs du désert. Glorifie le nom de ton Seigneur très grand ». (12) Dans les arbres *aussi*, il y a un signe. Est-ce vous, par hasard, qui faites pousser vos arbres ? (13)

« C'est Lui aussi qui a créé toutes les espèces animales. C'est Lui qui a fait... les animaux domestiques pour vous porter, afin que vous puissiez monter vous-

(1) Sour. L, 9. Yahwé est le « créateur des espèces de verdure », Talmud, t. I, p. 116-117.
(2) Sour. LV, 10 ; L, 10 ; XXXVI, 34 ; XXIII, 19 ; XVI, 11 ; VI, 99 ; XIII, 4.
(3) Sour. XXXVI, 34 ; XXIII, 19 ; XVI, 11 ; VI, 99 ; XIII, 4.
(4) Sour. XVI, 11 ; VI, 99.
(5) Sour. VI, 99.
(6) Sour. XVI, 11 ; voir aussi XXVI, 6-7 ; voir Talmud de Jérusalem, Berakhoth, VI, 2 ; *éd. cit.*, t. I, p. 117.
(7) Sour. XXXVI, 34 ; voir aussi sur les moyens de subsistance que la terre offre à l'homme sour. LXXIX, 31 ; XV, 19 ; LXVII, 15 ; XXXII, 27 ; XL, 13 ; VII, 9.
(8) Sour. VI, 99 ; voir aussi LXXXVII, 4-5 ; LXXX, 27-32 ; XIII, 4.
(9) Sour. XXXVI, 34.
(10) Sour. XXXIX, 22 ; voir aussi LXXVIII, 16 ; VII, 56.
(11) Sour. XXXII, 27 ; voir aussi LXXIX, 31 ; LV, 11 ; L, 9.
(12) Sour. LVI, 63-73.
(13) Sour. LVI, 71 ; XXVII, 61 ; voir aussi LV, 6 ; XXIII, 20.

mêmes sur leur dos. Souvenez-vous de la grâce de votre Seigneur, lorsque vous les montez et dites : Louanges à Celui qui nous a soumis tout cela ! De nous-mêmes nous n'aurions pu le faire ». (1) « En vérité, vous avez un sujet d'instruction dans les troupeaux ». (2) Vous trouvez dans vos animaux domestiques : le chameau, le cheval, le mulet et l'âne, chèvres et moutons, de quoi vous nourrir, vous rafraîchir, vous vêtir ; ils transportent vos fardeaux dans les endroits les plus inaccessibles; quel orgueil pour vous quand vous les ramenez le soir et quand le matin vous les conduisez au pâturage. (3) Ce sont là des signes que vous montre Yahwé. (4)

« Yahwé vous a procuré dans vos tentes un lieu habitable. Il vous a procuré dans la peau de vos troupeaux des tentes que vous trouvez légères, le jour où vous vous déplacez et le jour où vous vous fixez. Dans leur laine, leur poil ou leur cuir, Il vous a procuré des effets et des objets qui ne s'usent pas facilement. De ce qu'Il a créé, Yahwé vous a réservé une ombre. Il vous a, dans les montagnes, procuré des retraites. Il vous a fourni des vêtements qui vous abritent de la chaleur et des vêtements qui vous abritent de vos coups. Ainsi, Il parachève ses bienfaits envers vous. Peut-être Lui serez-vous soumis ». (5)

La viande (6) et le poisson, (7) les dattes, les olives, les grenades dont vous vous nourrissez, (8) le vin et le lait (9) que vous buvez, tout est signe de la Miséricorde de Yahwé. Créateur du ciel et de la terre, des étoiles, de la lune et du soleil, du jour et de la nuit et de leur harmonieuse succession, Créateur de l'homme et de toutes les provisions dont il a besoin pour subsister et se multiplier, Créateur de l'eau et des rivières, de vos pâturages, de vos arbres et de leurs fruits et de vos troupeaux, Yahwé est vraiment prodigue en signes. Tout est signe dans la création de Dieu.

Regardez donc la terre elle-même. S'il est miraculeux que Yahwé ait créé les cieux sans colonnes,

> Sour. XXXI, 9. Les cieux ne reposent sur rien, par contre, disent les Talmudistes, Cohen, *op. cit.*, p. 76-77, la terre plate est portée par des piliers; toutefois ils n'en admettaient pas tous un même nombre. « Sur quoi s'élève la terre ? Sur des colonnes ainsi qu'il est dit : « Il secoue la terre sur sa base et ses colonnes sont ébranlées » (*Job*, 9, 6). Les colonnes reposent sur les eaux, comme il est écrit : « Il a étendu la terre sur les eaux » (*Ps.*, 136, 6). Les eaux reposent sur les montagnes, ainsi qu'il est dit : « Les eaux s'arrêtèrent vers les montagnes » (*Ps.*, 104, 6). Les montagnes reposent sur le vent, comme il est écrit : « Il a formé les montagnes et créé le

(1) Sour. XLIII, 11-12.
(2) Sour. XXIII, 21.
(3) Sour. XXXIX, 8.
(4) Sour. XL, 81 ; voir aussi XXXVI, 71-72 ; XXIII, 21 ; XVI, 5-8 ; XI, 8 ; XL, 79-80 ; XXXIX, 8 ; XXIX, 60 ; XXXI, 9 ; XLII, 28. Nous ne mentionnons pas ici les versets 143-144 de la sourate VI qui nous paraissent être de la période médinoise.
(5) Sour. XVI, 82-83.
(6) Voir plus haut, n. 3.
(7) Sour. XXXV, 13.
(8) Sour. XIII, 4.
(9) Sour. XXXVI, 73.

> vent » (*Amos*, 4, 13). Le vent repose sur l'ouragan, ainsi qu'il est dit : « Vent impétueux qui exécute ses ordres » (*Ps.*, 148, 8). L'ouragan est suspendu sur le bras du Saint Unique (béni soit-il :) ainsi qu'il est écrit : « Sous ses bras éternels se trouve une retraite » (*Deutéron.*, 38, 27). Les sages déclarent : La terre repose sur douze colonnes, car il est écrit : « Il fixa les limites des peuples d'après le nombre (des tribus) des enfants d'Israël » (*Deutéron.*, 32, 8). D'autres affirment qu'il y en a sept ; parce qu'il est dit : « La sagesse a taillé sept colonnes ». (*Prov.*, 9, 1). Quant au r. Eléazar b. Chammoua, il n'en admet qu'une : « La terre est portée par l'unique colonne appelée « la juste », comme il est écrit : « Le juste seul est le fondement du monde » (*Prov.*, 10, 25).

il est non moins étonnant que la terre puisse résister au mouvement continue des humains qui pèse constamment sur elle. Pour empêcher que la terre ne croule sous ce poids, Yahwé n'a-t-il pas jeté sur elle des montagnes, solides, inébranlables, fichées comme des pieux de tente. Et ceci encore est un signe. (1)

Le vent aussi est un signe ; (2) le vent du sud, en Arabie est annonciateur de bonnes nouvelles. (3) Il soulève les nuages qui vous apportent de l'eau : « C'est Lui, (Yahwé), qui a déchaîné les vents comme annonce de Sa miséricorde. (4) Nous faisons descendre du ciel une eau pure, pour faire revivre par elle un sol mort ». (5) « C'est Yahwé qui déchaîne les vents faisant lever les nuages. Il les étend ceux-ci dans le ciel, comme Il veut ; Il en fait des masses et tu vois sortir l'ondée de leur sein. Quand, de cette ondée, Il atteint ceux de ses serviteurs qu'Il veut, les voici se livrant à l'allégresse, bien qu'avant la chute de cette ondée, ils fussent certes muets de détresse », (6) détresse qu'ils ressentent quand le vent arrive tout chargé de sable. (7) Il y a aussi et encore et toujours un signe dans le vent calme qui permet aux navires de demeurer immobiles à la surface de la mer : « En vérité, en cela sont certes des signes pour tout homme constant et reconnaissant ». (8)

« Yahwé vous a soumis aussi la mer, » pour que vous en retiriez la chair fraîche comme nourriture ; et que vous en fassiez sortir aussi des ornements dont vous vous parez (perles et corail) (9) et pour que tu voies les navires fendre les vagues; et pour que vous recherchiez Sa grâce. Peut-être serez-vous reconnaissants? » (10) Le navire, lui aussi, est un signe, un signe tout spécial de la miséricorde de

(1) Sour. LXXIX, 32 ; LXXVII, 27 ; LXXVIII, 7 ; LXXVI, 19 ; L, 7 ; XV, 19 ; XXI, 32 ; XXVII, 62 ; XLI, 9 ; XVI, 15 ; XXXI, 9 ; XIII, 3.

(2) Sour. XLV, 4 ; VII, 55 ; XIII, 3.

(3) Voir Cohen, *op. cit.*, p. 78-79.

(4) Voir aussi Ps., CIII, 3-4 ; CIV, 4 (voir plus haut, p. 228, n. 1 ; 234, n. 2) ; Isaïe XVIII, 2.

(5) Sour. XXV, 50 ; voir aussi XV, 22.

(6) Sour. XXX, 47 ; voir aussi XXXV, 10 ; VII, 55.

(7) *Ibid.*, 50.

(8) Sour. XLII, 31 ; voir aussi XXX, 45.

(9) Sour. LV, 22 ; XXXV, 13.

(10) Sour. XXXV, 13, 17 ; voir aussi XLV, 11 ; XXV, 55 : « C'est Lui qui a fait confluer les deux mers : celle-ci potable et douce ; celle-ci saumâtre et non potable et entre elles deux, il a placé une barrière et une limite respectée ». « Il s'agirait du phé-

Yahwé, depuis l'aventure de Noé. (1) Regardez-les courant allègrement sur la mer, (2) pareils à des montagnes, (3) et qui vous portent sur l'eau. (4) Œuvre de Yahwé, (5) le navire est une merveille : « Ne vois-tu pas que le navire vogue sur la mer par la grâce de Yahwé, pour qu'il puisse vous faire voir l'un de ses signes. En vérité, en cela sont des signes pour celui qui est patient et reconnaissant ». (6) « Et parmi ses signes, il y a les navires sur la mer, pareils à des montagnes... En vérité, en cela, il y a des signes pour tout homme patient et reconnaissant ».(7) Si les navires sont en eux-mêmes (8) un signe de la Miséricorde de Dieu, ils le sont encore par la protection divine qui les entoure et qui les sauve des naufrages. (9)

Lui aussi, le tonnerre célèbre les louanges de Dieu; (10) c'est Yahwé qui fait briller l'éclair pour vous inspirer la crainte et l'espérance. (11) En cela, il y a des signes pour ceux qui comprennent. (12)

Avez-vous pensé au feu que vous faites jaillir par le frottement du bois, (13) aux oiseaux qui évoluent au-dessus de vous, en déployant ou fermant leurs ailes. N'est-ce pas le Très Miséricordieux qui les soutient ? Car il a les yeux sur tout : (14) Ne voient-ils pas les oiseaux soumis à la volonté de Yahwé (15) dans l'atmosphère des cieux ? Nul autre que Yahwé n'a de pouvoir sur eux. En vérité, il y a en cela des signes pour les croyants ». (16)

Encore une fois, vous ne pouvez compter les faveurs de Yahwé, tellement elles sont nombreuses. (17) C'est Lui qui vous a donné aussi pour vous guider, des étoiles au firmament et sur terre des redjems, ou bornes, (18) des fleuves (19) et des routes (20) et des sentiers de montagnes. (21)

nomène de la non-fusion immédiate des eaux de l'Euphrate et du Tigre avec celles de la mer, à leur débouché dans le Golfe Persique » (!), BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 310-311, note; voir aussi XXXV, 13.

(1) Sour. LXIX, 11 ; XXXVI, 41. — Ce n'est, certes pas, un arabe qui aurait pu énumérer les navires parmi les signes de la miséricorde de Dieu. Si le vaisseau est un signe, c'est parce que par lui, Yahwé a sauvé Noé et sa famille ; parce que par lui Yahwé a fait la discrimination entre les bons et les infidèles. Le vaisseau est essentiellement un signe biblique.

(2) Sour. X, 23.

(3) Sour. XLIII, 11.

(4) Sour. X, 3.

(5) Sour. LV, 24 ; XLIII, 11 ; XLII, 31.

(6) Sour. XXXI, 30.

(7) Sour. XLII, 31.

(8) Sour. XXXVI, 41.

(9) Sour. XVII, 68-71 ; XXX, 45... « Chantez à Yahwé un cantique nouveau, vous qui naviguez sur la mer... », Isaïe, XLII, 10.

(10) Sour. XIII, 14.

(11) *Ibid.*, 13.

(12) Sour. XXX, 23.

(13) Sour. LVI, 70 ; XXXVI, 80.

(14) Sour. LXVII, 19.

(15) Les oiseaux sont de véritables « musulmans ». Il est défendu de les tuer, comme d'ailleurs tout être vivant.

(16) Sour. XVI, 81.

(17) *Ibid.*, 18 ; XIV, 37 ; voir plus haut, p. 280, n. 3.

(18) *Ibid.*, 16.

(19) *Ibid.*, 15.

(20) *Ibid.*, 15 ; XLIII, 9.

(21) *Ibid.*, XXI, 32.

Il vous a donné la beauté des couleurs : vos fruits ne sont-ils pas jolis à contempler ? Et dans les montagnes, vous avez des lignes blanches et rouges fort nuancées. Voyez comme les corbeaux sont noirs ; voyez aussi les diverses couleurs de vos troupeaux (1) et la diversité de vos propres couleurs. (2)

Que serait l'Orient sans la multiplicité et la splendeur des couleurs. Même aujourd'hui, qui pourrait concevoir une terre d'Islam, incolore. La couleur, elle aussi, est une véritable religion, un chant au Très Miséricordieux.

N'est-ce pas un signe encore que la diversité de vos langages ? (3) L'homme est entouré de signes. Mais quand les verront-ils ? Et cependant Yahwé n'a pas été parcimonieux dans ses dons. Le rabbin en a composé de véritables litanies, du plus pur sentiment religieux :

2. En vérité, dans les cieux et sur la terre, sont certes des signes pour les Croyants.
3. Et en votre création, et en ce qu'Il engendre de toute bête sont des signes pour un peuple qui est convaincu.
4. Et dans la succession alternative de la nuit et du jour, et dans la pluie que Yahwé fait descendre du ciel, par laquelle il fait revivre la terre après sa mort, dans le déchaînement des vents, sont aussi des signes pour un peuple qui raisonne (4)

19. Et parmi Ses signes est le fait de vous avoir créés de poussière. Plus tard, devenus hommes, vous vous êtes répandus sur la terre.
20. Parmi Ses signes est le fait d'avoir créé pour vous des épouses issues de vous, afin que vous vous reposiez auprès d'elles, et d'avoir mis entre vous affection et mansuétude.
En vérité, en cela, sont assurément des signes pour ceux qui réfléchissent (5)
21. Parmi Ses signes sont la création des cieux et de la terre et la diversité de vos idiomes et de vos couleurs. En vérité, en cela, sont assurément des signes pour ceux qui savent.
22. Parmi Ses signes sont votre sommeil, la nuit et le jour et votre recherche (d'un peu) de Sa faveur. En vérité, en cela, sont assurément des signes pour ceux qui savent entendre.
23. Parmi Ses signes est de vous faire voir l'éclair (qui provoque) peur ou espoir, de faire descendre du ciel une pluie par laquelle Il fait revivre la terre après sa mort. En vérité, en cela, sont assurément des signes pour ceux qui raisonnent.
24. Parmi Ses signes est que la terre et le ciel, sur Son ordre, se dresseront et qu'ensuite, lorsqu'Il vous aura appelés une fois, soudain, de la terre vous surgirez. (6)

(1) Sour. XXXV, 25 ; voir aussi XVI, 13 ; XXXIX, 22.
(2) Sour. XXX, 21.
(3) *Ibid.*
(4) Sour. XLV, 2-4 ; voir aussi XVI, 4-18.
(5) Dans ses litanies de louanges, Daniel, III, 57-88 énumère lui aussi avec magnificence les signes de Yahwé, témoins de sa miséricorde envers les hommes, témoins qui chantent par eux-mêmes la bonté de Dieu envers ses créatures qui en bénéficient et qui devraient se confondre nuit et jour en action de grâces ; voir aussi Isaïe, VI, 3 ; Hab., II, 20 ; etc. etc. Toute la terre, ô Yahwé, te chante et t'adore, dit encore le Psalmiste, Ps. LXV, 4, etc. ; CIV en entier.
(6) Sour. XXX, 19-24 ; voir aussi XIV, 37 ; LXVII en entier.

« C'est Yahwé qui a créé les cieux et la terre, et qui fait descendre du ciel une eau par laquelle Il fait pousser des fruits qui pourvoient à votre subsistance. Il vous a soumis le vaisseau afin que celui-ci sur Son ordre, vogue sur la mer. Il vous a soumis les rivières. Il vous a soumis (1) le soleil, la lune qui gravitent. Il vous a soumis la nuit et le jour. Il vous a donné tout ce que vous avez demandé. Si vous cherchiez à compter les bienfaits de Yahwé, vous ne pourriez en faire le calcul. En vérité, l'homme est très injuste et très ingrat ». (2)

CONCLUSION

Avec les versets consacrés aux récits historiques de l'A. T., les versets relatifs au Jugement, au Paradis et à l'Enfer, ces litanies des signes constituent un des gros blocs des sourates mecquoises. Il était par conséquent nécessaire d'y insister. Être plus bref, c'eût été trahir les enseignements du rabbin et risquer de ne rien comprendre à sa méthode apostolique. Cette idée de signe est, en effet, capitale dans la prédication du rabbin. Le but final de cette prédication est de transformer les Arabes idolâtres en soumis, en *mouslimina :* « C'est ainsi que Yahwé vous comble de ses faveurs. Peut-être serez-vous des Soumis (*'aslama*) », (3) c'est-à- dire peut-être apprendrez-vous à englober le Créateur dans la créature, à vous élever du visible à l'invisible qui l'anime, à ne plus scinder les bienfaits, du Bienfaiteur.

Les idolâtres s'arrêtent à la réalité concrète, le soleil et la lune par exemple, sans extraire des objets leur valeur de signe. Ils adorent le soleil comme si le soleil jouissait d'une pleine autonomie et d'un pouvoir efficace dans l'ordre surnaturel. Il était réservé au judaïsme de dégager dans la nature l'élément interne, impalpable et invisible, l'élément évocateur de Yahwé. C'est ce dégagement du mouvement vital inséré dans chaque être créé qui forme la base de la grande spiritualité d'Israël. Saint François d'Assise, beaucoup plus tard, aura la même vision des choses.

En apprenant aux Arabes à lire le grand livre de la nature, le rabbin pensait bien provoquer en eux le sentiment de la reconnaissance envers le Bienfaiteur des hommes, Le Dieu qu'adoraient les Patriarches, les Prophètes de l'Ancien Testament, le Dieu qu'adorent les Juifs dans toutes leurs synagogues. Et ce sentiment de reconnaissance, les entraîneraient loin de leurs idoles, incapables et impuissantes, qui ne leur sont d'aucune aide, fétiches sourds et aveugles qui ne peuvent éprouver aucun sentiment de bienfaisance et de miséricorde. La reconnaissance est le vrai chemin qui conduit vers le monothéisme, vers le Dieu unique d'Israël, Tout-Puissant et dispensateur de toutes choses, le Dieu de la Bible et des Juifs.

N'est-il pas stupéfiant, en considérant l'importance matérielle, apostolique et psychologique de tous ces textes, de constater que beaucoup de nos « fameux »

(1) *Sakhkhara : forcer quelqu'un à travailler avec rémunération, assujettir, soumettre, dompter ;* voir sour. XLV, 11-12 ; XVI, 81 : *moussakhkarat*, participe passif du verbe *sakhkhara* que Soyouti commente : *soumis à l'action de voler dans l'atmosphère et* Laimèche par : *mus dans l'atmosphère.*

(2) Sour. XIV, 37 ; voir plus haut, p. 291, n. 17.

(3) Sour. XVI, 83.

coranisants n'y consacrent même pas une seule ligne, qu'ils n'y font même pas la moindre allusion ? Tor Andrae (1) consacre exactement huit lignes aux bienfaits du Créateur. Prétendant nous donner de Mohammed un véritable portrait, et du Coran, la substance doctrinale, ces coranisants n'hésitent pas cependant à escamoter des centaines de versets, préférant les remplacer par leurs sottes élucubrations et leurs stupides conceptions qui n'intéressent personne. Quel respect pouvons-nous avoir pour ces roitelets de l'histoire qui se prétendent des « pontifes » coraniques ?

D'autres « historiens », devant ces textes que nous venons de rappeler, en ont conclu que la religion du Coran était essentiellement naturaliste, une religion sans religion, une religion sans aucun surnaturel. En parcourant les litanies des signes, ils en ont oublié la conclusion. Dans la conception du rabbin, ces signes baignent, en effet, dans le surnaturel. Tous en bloc et chacun en détail, ils ont pour fonction de nous élever jusqu'à Dieu, Tout-Puissant, Créateur et Bienfaiteur, concrétisé dans le Dieu d'Israël. Comprendre les signes, c'est reconnaître comme vrai le Dieu des Juifs : « Invoquez votre Seigneur humblement et en secret ». (2)

« Célébrez les louanges de Yahwé... car c'est à Lui qu'appartient la gloire dans les cieux et sur la terre ». (3) Les sept cieux et la terre, ainsi que tout ce qui s'y trouve, célèbrent Ses louanges. Il n'y a rien au monde qui ne célèbre Ses louanges. Mais vous ne comprenez pas leurs louanges. En vérité, Yahwé est doux et il pardonne ». (4) Comment peut-on parler de religion naturaliste, surtout quand on sait que la religion du « Coran » est la religion même de l'A. T., enseignée par le rabbin :

> Nos signes nous ne les voyons plus, il n'est plus de prophètes
> Et nul parmi nous ne sait jusques à quand !...
> Jusques à quand, ô Dieu, l'oppresseur blasphémera-t-il ?
> L'agresseur insultera-t-il à jamais ton nom ?
> . . . .
> Pourtant, Dieu est mon roi depuis toujours,
> l'auteur des délivrances au milieu du pays.
>
> Toi, tu fendis la mer par ta puissance,
> tu brisas la tête des monstres sur les eaux ;
> toi, tu fracasses les têtes du Léviathan
> pour en faire le régal des bêtes sauvages ;

(1) *Op. cit.*, p. 71-72.
(2) Sour. VII, 53.
(3) Sour. XXX, 17.
(4) Sour. XVII, 46 ; etc., etc... — Pour GAUTHIER, *Introduction*, p. 117 « Le dernier mot de la théologie musulmane, comme du Qoran, c'est la doctrine, si profondément sémitique (*sic*), du *tanzîf* ou *exemption :* le Créateur est *exempt* de toute analogie avec sa créature ; il n'a avec elle rien de commun, il la domine à une hauteur incommensurable ; il est entièrement *séparé* d'elle, isolé dans sa Sainteté. La notion de Dieu est avant tout, celle d'une puissance créatrice, incompréhensible, arbitraire, irrésistible ». Voir *ibid.*, p. 118 : « Séparé par un abîme infranchissable, de son Dieu exempt de toute analogie avec la nature humaine, quel moyen pour le croyant musulman d'aimer vraiment ce Dieu qui ne saurait l'aimer ? ». Pour Montet, les signes sont des miracles. Etc., etc... comme le rabbin le répétait, notre rôle n'est pas de « guider ceux qui ne veulent pas voir ».

Toi qui ouvris la source et le torrent,
toi qui desséchas des fleuves intarissables
A toi le jour, à toi la nuit ;
c'est toi qui agenças la lumière et le soleil ;
toi qui posas toutes les limites de la terre ;
l'été et l'hiver, c'est toi qui les formas (1)

2. — QUELQUES MOTS SUR LA PERSONNALITÉ DE YAHWÉ DANS LE CORAN MECQUOIS

Comme nous l'avons dit plus haut, il n'y a pas deux divinités distinctes : Yahwé, Dieu des Juifs et Allah, Dieu des Arabes. Il n'y a qu'un seul Dieu, Yahwé, qui s'est révélé à Moïse sur le Mont Sinaï et qui, pour la première fois dans cette nuit bénie de la Révélation, a donné aux humains son véritable nom : *Je suis celui qui suis*, Yahwé. C'est ce Yahwé que le rabbin de La Mecque annonce aux Arabes. Pour désigner le Dieu Unique, le rabbin s'est-il servi comme ses Pères du terme *Yahwé ?* Probablement non : l'expression *Yahwé* étant hébraïque, le rabbin a dû l'abandonner pour s'adresser aux idolâtres mecquois. D'une façon normale et courante, le rabbin aura parlé d'Allah, puisque cette expression était employée depuis longtemps chez les Juifs du Yemen et chez les chrétiens arabes. Mais en parlant d'Allah, c'est toujours au Dieu de Moïse que se réfère évidemment le rabbin. Allah prêché par le rabbin n'est que le Yahwé des Hébreux et des Juifs, (2) dont il possède tous les caractères que nous connaissons déjà.

A Yahwé rien n'est comparable. Il n'est semblable à aucun être. (3) « C'est lui qui donne la vie par une première création, puis (qui) la redonne (après la mort). Cela lui est très facile. (Il a seul le droit) d'être comparé à tout ce qui est le plus élevé dans les cieux et sur la terre. Car il est Puissant, le Sage ». (4) A Lui,

(1) Ps. LXXIV, 9-17 ; voir le Cantique des Signes, Ps. CXXXVI (135).

(2) Dans la littérature courante, les manuels scolaires qui se plaisent à schématiser, on parle généralement de Yahwé, divinité juive, et d'Allah, le Dieu des Arabes, après Mohammed. Yahwé et Allah, selon cette schématisation simpliste et irréfléchie, seraient à la tête de deux religions différentes. Il n'en est rien cependant. Le Dieu annoncé par le rabbin aux arabes, l'Allah du Coran rabbinique n'est autre que le *Yahwé* ou l'*El-ohim* des Hébreux. Pour éviter, d'une part, cette distinction irréelle entre Yahwé et Allah ; pour bien marquer, d'autre part, que l'Allah du « Coran » n'est autre que le Dieu des Juifs, nous avons préféré employer généralement dans notre exposé le vocable *Yahwé* même si le rabbin de La Mecque s'est servi du terme *Allah*. Il n'y a point de Dieu arabe, *Allah ;* il n'y a qu'un seul Dieu, le Dieu de Moïse, *Yahwé*, annoncé aux arabes par un rabbin de La Mecque dans le premier quart du VIIe siècle. Dans la littérature syriaque, le Dieu créateur des Hébreux avait un nom : Alloo ; les chrétiens arabes l'appelaient depuis longtemps *Allah*. En désignant le Dieu des Juifs par *Allah*, le prédicateur juif de La Mecque n'innovait pas. *Allah* n'est pas une invention du VIIe siècle ; cette dénomination est antéislamique ; elle est arabe, mais non pas musulmane. Elle n'est qu'une transformation d'*El-Elohim*, le Dieu de la Genèse. Avec *Allah*, nous restons en plein judaïsme.

(3) Job, XXXVI, 22 ; Ps., XXXIV, 10 ; LXX, 19 ; Isaïe, XL, 25 ; XLV, 18 ; XLVI, 9 ; etc., etc... ; voir sour. XVI, 76.

(4) Sour. XXX, 26.

les plus beaux noms : « Yahwé ! Il n'y a pas de Dieu si ce n'est Lui. A Lui tous les plus beaux noms ». (1) Mais le nom qui lui convient en premier lieu, le nom que nous suggèrent les signes répandus dans la nature entière, est celui de Créateur, de Tout-Puissant. Yahwé a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent. (2) Il crée par un simple décret de sa volonté. « En vérité, Nous avons tout créé par un décret et Notre ordre n'est qu'un seul mot, pareil au clignement de l'œil ». (3) Yahwé crée, et crée par décret et il crée ce qu'Il veut. (4)

Tout Lui appartient dans les cieux et sur terre. Il est le seul propriétaire de toute son œuvre : « Gloire à Yahwé, auquel appartient ce qui est dans les cieux et sur la terre ! A Lui la gloire dans l'autre monde ! C'est Lui qui est le Sage, l'Instruit ! (5) « A Lui appartient ce qui est dans les cieux et sur la terre. C'est à Lui qu'est dû un culte perpétuel. (6) Voulez-vous craindre un autre (dieu) que Yahwé ». (7) « De ce pays, Yahwé ton Dieu prend soin, sur lui les yeux de Yahwé ton Dieu restent fixés depuis le début de l'année jusqu'à sa fin. Assurément, si vous obéissez vraiment à mes commandements que je vous prescris aujourd'hui, aimant Yahwé votre Dieu et le servant de tout votre cœur et de toute votre âme, je donnerai à votre pays la pluie au temps opportun, pluie d'automne et pluie de printemps ». (8) En entendant ces paroles du Deutéronome, (8) c'est le rabbin que nous entendons. Le « Coran » mecquois, c'est la Bible, racontée aux Arabes par le rabbin, instructeur de Mohammed.

Créateur et propriétaire de toutes choses, Yahwé connaît tout.

« En vérité il entend et il voit tout ». (9) « Il n'y a pas de secret dans les cieux ni sur la terre, qui ne soit inscrit dans le Livre évident ». (10) Il connaît l'intérieur de la poitrine des hommes. (11) Jéhovah sonde tous les cœurs et pénètre tous les desseins et toutes les pensées. (12) Seul le Dieu d'Israël connaît le cœur de tous les enfants des hommes. (13) Rien ne lui échappe. « En vérité Il sait ce qu'il y a dans les cœurs. Il n'y a pas de bêtes marchant sur la terre dont la nourriture ne soit donnée par Yahwé. Il connaît sa tanière et le lieu de son repos. Tout est inscrit dans le livre clair. (14) « Aucun fruit ne sort de son enveloppe, aucune femelle ne porte ou ne met bas sans qu'Il ne le sache ». (15) Il connaît le présent

(1) Sour. XX, 7 ; VII, 179. On a relevé dans le Coran plus de 500 noms de Yahwé (voir BLACHÈRE, *op. cit.*, vol. II, p. 180, note). Il n'est pas question de nous amuser à les relever.

(2) Voir plus haut p. 222 et ss.; voir aussi LXXXVII, 2; LXXXV, 13; LXXXII, 7, 8 ; LXXX, 19.

(3) Sour. LIV, 49-50 ; voir aussi XXXVI, 82 ; XVI, 42 ; XL, 70 ; VI, 72.

(4) Sour. XLII, 48 ; sur le vocable *Yahwé*, voir DHORME (E.). *Le nom de Yahwé* dans *C. R. Ac. Ins. B.-Lettres*, nov. 1951.

(5) Sour. XXXIV, 1 ; voir aussi XX, 5 ; XXX, 25 ; XLII, 53.

(6) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 405, qui a toujours le grand tort de vouloir suivre la tradition musulmane, traduit : « Il a le jugement (*dîn*) d'une manière immanente ».

(7) Sour. XVI, 54 ; voir aussi LIII, 32 ; XLII, 2-3 ; X, 56, 67, 69.

(8) Deut., XI, 12-14.

(9) Sour. XXVI, 220.

(10) Sour. XXVII, 77 ; XXIX, 52 ; XV, 62; XXXIV, 2.

(11) Sour. XX, 6 ; XVII, 76 ; XL, 20 ; XXXIX, 10 ; XLII, 23 ; XXXV, 36 ; VI, 103 ; Ps. 43, 22.

(12) I Paralip., XVIII, 9.

(13) II Paralip., VI, 30 ; etc., etc.

(14) Sour. VI, 8.

(15) Sour. XLI, 47.

et l'avenir, (1) les choses visibles et invisibles. (2) « Il a les clefs de l'Invisible qui n'est connu que de Lui. Il sait ce qu'il y a sur la terre ferme et dans la mer. Il ne tombe pas une feuille qu'Il ne le sache. Il n'y a pas de grain dans les ténèbres de la terre ni (brin) vert ni (brin) desséché qui ne soient consignés dans le Livre évident ». (3)

Tout-Puissant, Créateur, Propriétaire, Yahwé connaît tout et Il dirige tout. (4) C'est Lui, le maître du destin : « A chaque homme, Nous avons appliqué son sort sur son cou et, au jour de la Résurrection, Nous lui sortirons un Livre qui lui sera présenté tout ouvert ». (5) Yahwé est le Créateur de tout et Il est le gardien de tout. (6) « Yahwé, tu gardes les hommes et les bêtes ». (7) C'est Lui qui fait rire et pleurer (8) et rien ne se passe sans sa permission (9) et toute la créature est un chant de louange au Créateur. « Tous ceux qui sont sur la terre sont périssables, alors que subsistera la face de ton Seigneur qui détient la majesté et la magnificence ». (10)

> L'expression *face de ton Seigneur* marque pour les coranisants-romanciers — nous n'en connaissons d'ailleurs pas d'autres — un sens religieux vraiment spiritualiste chez Mohammed. Ces coranisants nous montrent le grand Prophète arabe prosterné dans le sable, ou contemplant l'immensité divine et se plaçant, pour y trouver le bonheur suprême, face à face avec son Seigneur. Mohammed fait chez eux figure de grand contemplatif : un saint Jean de la Croix arabe : « Qui agit seulement pour rechercher la face de ton Seigneur : *oudjh rebb* (*ihi*) » (sour. XCII, 20 ; voir p. 56 ; (*Oudj* = *face, figure, visage ;* des commentateurs arabes traduisent parfois, par *être, essence*). « Fais œuvre de constance avec ceux qui prient leur Seigneur le matin et le soir, désirant Sa face » (sour. XVIII, 27); Donne leur dû au Proche, au Pauvre, au voyageur ! C'est un bien pour ceux qui désirent la face de Yahwé et ceux-là seront les Bienheureux. (Ce qui compte auprès de Yahwé), c'est l'Aumône que vous donnez, désirant la face de Yahwé » (sour. XXX, 37-38 » ; « Ne prie, à côté de Yahwé, aucune autre divinité ! Nulle divinité excepté Lui ; Toute chose périt sauf Sa face. A Lui le Jugement. Vers Lui, vous serez ramenés » (sour. XXVIII, 88) ; « Ceux qui auront été constants à rechercher la face de leur Seigneur, qui auront accompli la Prière et fait dépense en secret et en public sur ce que

(1) Sour. LIII, 25.
(2) Sour. LXXXVII, 7 ; XXIII, 94 ; XXVII, 66 ; XXXII, 5 ; X, 21 ; XXXIV, 3, 36, 59 ; VI, 73 ; XIII, 10.
(3) Sour. VI, 59.
(4) Sour. LII, 37 ; XXXII, 4 ; X, 3 ; XIII, 2.
(5) Sour. XVII, 14 ; voir aussi LI, 1-2 ; XXXVI, 17.
(6) Sour. XXXIX, 63.
(7) Ps. XXXVI, 7.
(8) Sour. LIII, 44.
(9) *Ibid.*, LIII, 27.
(10) Sour. LV, 26 ; voir aussi LXXV, 20 ; XVI, 98.

Nous leur avons attribué, auront répondu au mal par le bien, ceux-là auront l'inéluctable demeure » (sour. XIII, 22).

Après la lecture de ces textes, on ne peut tout de même plus, voyons, rabaisser l'islamisme au rang d'un vulgaire matérialisme et considérer Mohammed comme un simple politicien. Il a cru à l'invisible, il a placé le souverain bonheur dans la contemplation de la face de Dieu. DERMENGHEN (E)., qui a composé sur Mohammed le meilleur roman policier contemporain, écrit avec enthousiasme dans sa *Vie de Mahomet*, Paris, Plon, 1927, p. 80; éd. Charlot, 1950, p. 77 : « Mahomet est un homme pour qui le monde intérieur existe... celui pour qui les choses cachées ont plus d'importance que les apparences sensibles, pour qui l'invisible prime le visible, pour qui l'ordre spirituel est le principal et en un sens le seul ordre véritablement existant. Il a saisi la réalité profonde et il crie aux hommes sa découverte. Le cœur vide de tout mensonge, de toute fausse culture et de toute vanité, il a appréhendé une fois pour toutes le roc solide... ». C'est simplement effarant ! Nous ne pouvons tout de même pas passer notre temps à réfuter toutes ces billevesées ! D'un mot, répétons : 1. — Que Mohammed n'a absolument rien à faire dans aucun de ces textes, ni même dans tout le « Coran » arabe, comme nous le verrons bientôt. 2. — L'acteur principal est un Juif. Nous pouvons le conclure sans aucun effort de critique du fait que l'auteur du Coran connaît la Bible d'une façon vitale, et toute la littérature rabbinique ; que sa science se borne aux connaissances bibliques et talmudiques. 3. — Mohammed n'a servi tout au plus en certaines circonstances que d'acteur instrumental. Ce qu'il sait, en fait de religion, il le sait par le rabbin ; ce qu'il fait, il le fait sur l'ordre du rabbin. Mohammed n'a aucune part d'initiative personnelle ni dans la théologie, ni dans l'apostolat coranique. 4. — Le Juif qui est à la base de l'Islam, pense et agit comme un Juif. Il pense comme un Juif, qui connaît parfaitement la Bible et le Talmud. C'est ce Juif et non Mohammed qui parle de la face de Dieu. Il en parle uniquement parce qu'il en est question dans la Bible et il en parle dans le sens précis de la Bible : « Cherchez le Seigneur et la force qui vient de lui : cherchez à vous présenter sans cesse devant sa face » (I Paral., XVI, II) ; « que mon peuple se convertisse, qu'il vienne me prier, qu'il cherche ma face » (II Paral., VII, 14) ; «... Il ne détournera pas Sa face de vous, si vous revenez à Lui » (*ibid.*, XXX, 9) ; voir aussi Genèse, XXXIII, 10 ; Job, XIII, 20 ; XXXIII, 24 ; Ps. XXVII (28), 8 : « De toi, mon cœur a dit : Cherche sa face ! » C'est ta face, Yahwé, que je cherche ; ne cache point ta face loin de moi ! »; « Enquérez-vous de Yahwé et de sa puissance cherchez sa face constamment ! » (Ps., CV (104), 4 ; etc. « Cette expression (chercher la face de Yahwé) (Ps., XXIV, 6 ; CV, 4 ; Osée,

V., 15) qui voulait dire à l'origine : « aller consulter Yahwé » (II Sam., XXI, 2) prit le sens général de : « chercher à le connaître, prévenir ses désirs, vivre en sa présence ». Chercher Yahwé (Ps., XL, 17 ; LXIX, 7 ; CV, 3), c'est le servir fidèlement » (R. TOURNAY, professeur à l'Ecole Biblique, *Les Psaumes*, Editions du Cerf, 1950, p. 136, note f ; voir aussi Ps. CXIV, (113,) 7 ; LAGRANGE, *Le judaïsme avant Jésus-Christ*, 1931, p. 259 ; GUILLET (J.) *Thèmes Bibliques*, p. 248, 250). Où est Mohammed ?

Toutes les formules qui laissent croire à une initiative religieuse de Mohammed sont à bannir impitoyablement de la littérature coranique : c'est un contresens, nous dirons même une ineptie, de dire par exemple que Mohammed considérait Allah comme une volonté incommensurable et sans limites ; que l'humble soumission à la volonté divine est le fond essentiel de la piété de Mohammed ; que le Dieu de Mohammed est un Dieu miséricordieux, un Dieu de grâce et de pardon : que le « thème religieux d'une vie agréable à Allah, est pour Mohammed la reconnaissance », que « son sentiment de la sublimité de Dieu est si fort qu'il ne parle qu'exceptionnellement de son amour pour Lui » ; que Mohammed « revient constamment sur les bienfaits qu'Allah dispense à l'homme » ; que « parmi les devoirs moraux, Mohammed insiste sur le respect et la reconnaissance dus aux parents » ; que « Mohammed n'a pas pu supprimer la vendetta » (!) On pourrait allonger à l'infini toutes ces affirmations qui prouvent chez leurs auteurs une complète inintelligence de la situation : Mohammed n'a jamais enseigné rien de pareil ; il n'a jamais rien enseigné de sa propre initiative. Comme les Mecquois le diront : c'est un homme instruit par les autres. Ces autres, ce sont les Juifs et surtout le chef religieux des Juifs de La Mecque.

Dans toutes les affirmations dont nous avons donné plus haut un spécimen, il nous faut donc substituer le rabbin à Mohammed et dire par exemple que le rabbin « considérait Yahwé comme une volonté incommensurable et sans limites ». C'est le rabbin qui hérite entièrement et directement de tous les éloges que nos coranisants prodiguent à profusion au mari de Khadidja. Mais si le rabbin hérite à juste titre, il ne peut hériter que des biens que ses Pères lui ont laissés. Et ce que ses Pères lui ont laissé, c'est la Bible et le Talmud. Le rabbin est un prédicateur de la Bible, qu'il agrémente de-ci, de-là, de quelques récits, notions et réflexions puisés dans la littérature juive. Les problèmes que nos érudits se plaisent à agiter pour remplir leurs monographies de Mohammed, se trouvent ainsi reportés logiquement sur la Bible ; et ces problèmes rentrent dans le domaine de la théologie biblique : pour savoir ce que le rabbin pense des problèmes de la grâce, de la Providence, du libre arbitre, du bien et du mal, de la

prédestination, il suffit de nous référer à la Bible et de rechercher ce que les auteurs sacrés, fort bien connus du rabbin, ont enseigné sur ces questions. Cette méthode s'impose si l'on veut rester strictement dans les limites de l'histoire et connaître, d'une façon positive, les véritables circonstances de l'origine de l'Islam.

Le rabbin a surtout représenté le véritable Dieu, le Dieu de Moïse, comme un Dieu Tout-Puissant, Créateur ; mais il est une seconde qualité sur laquelle il insiste, peut-on dire, avec violence, comme l'ont fait les auteurs sacrés : Yahwé est Unique.

« Adam connut sa femme ; elle enfanta un fils et lui donna le nom de Seth car », dit-elle, « Dieu m'a accordé une autre descendance à la place d'Abel, puisque Caïn l'a tué ». Un fils naquit à Seth aussi, et il lui donna le nom d'Enoch. Celui-ci fut le premier à invoquer le nom de Yahwé ». (1) D'après cette tradition yahwiste, les hommes auraient donc, dès l'origine, invoqué Dieu sous le nom de Yahwé. La tradition élohiste et sacerdotale reporte cependant à Moïse le privilège d'avoir reçu, le premier, la connaissance du nom de Dieu : « Moïse dit alors à Dieu : Soit ! Je vais trouver les enfants d'Israël et leur dis : « Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous ! ». Mais s'ils demandent quel est son nom, que leur répondrai-je ? » Dieu dit alors à Moïse : « Je suis celui qui suis ». Et il ajouta : « Voici en quels termes tu t'adresseras aux enfants d'Israël : « Je suis » m'a envoyé vers vous ». Dieu dit encore à Moïse : « Tu parleras ainsi aux enfants d'Israël : Yahwé, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob m'a envoyé vers vous. C'est le nom que je porterai à jamais, sous lequel m'invoqueront les générations futures ». (2)

Jamais, non plus, le monothéisme ne fut affirmé avec tant de vigueur qu'à l'époque mosaïque : « C'est moi Yahwé, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, ce bagne. Tu n'auras pas d'autres dieux que moi » (devant ma face). (3) Et depuis ces temps lointains de la Révélation sinaïtique, Israël ne cessa de proclamer avec force l'Unicité de Yahwé et conséquemment l'impuissance et l'inanité des idoles : « C'est à toi qu'il a donné de voir tout cela, pour que tu saches que Yahwé est le vrai Dieu et qu'il n'y en a pas d'autres ». (4) « Sache-le donc aujourd'hui et médite-le dans ton cœur : c'est Yahwé qui est Dieu là-haut dans le ciel comme ici-bas sur la terre, lui et nul autre ». (5) « Qui donc Dieu, hors Yahwé, qui est Rocher, sinon notre Dieu ». (6) Affirmation du monothéisme, lutte contre les idoles, c'est toute l'histoire d'Israël ; le fil conducteur pour l'intelligence totale de la Bible. Chez les peuples théocratiques, sera déclaré prédominant celui qui possédera le Dieu le plus puissant. En affirmant le monothéisme et en annexant ce Dieu Unique, Moïse plaçait le peuple hébreu au-dessus de tous les peuples, sur un piédestal inaccessible à toutes les nations idolâtres émiettées par la multiplicité de leurs idoles et

(1) Gen., IV, 25-26.
(2) Exod., III, 13-15.
(3) *Ibid.*, XX, 3, 5, 11.
(4) Deut., IV, 35.
(5) *Ibid.*, 39.
(6) Ps. XVIII, 32.

vouées tôt ou tard à l'anéantissement. La victoire doit nécessairement appartenir au peuple monothéiste. Par le fait même, qu'il devient dépositaire du culte du Dieu Unique, le peuple monothéiste devient un Peuple Elu, (1) élevé au-dessus des autres, appelé à gouverner le monde et, finalement, victorieux des tribus et des races idolâtres. Le monothéisme est, dans l'antiquité patriarcale, la directe affirmation du racisme. Quand Yahwé se fait connaître à Moïse, il choisit le peuple hébreu, dont la mission sera de combattre les ennemis de Dieu, de les anéantir. Le peuple de Moïse doit survivre, malgré tous les obstacles qu'il rencontrera sur sa route. L'idolâtrie est l'ennemi national, racial du peuple hébreu. Moïse accapare l'avenir. Il accapare aussi à son profit tout le passé, depuis Seth qui adorait Yahwé, depuis Abraham qui abandonna les idoles de ses pères. Moïse affirme la prédominance de son peuple sur toute l'humanité. Comme le dira plus tard Jérémie : « Je serai votre Dieu, vous serez mon peuple ». (2) Comme il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a plus qu'un seul peuple. Toute l'histoire d'Israël frémit de cet orgueil.

Le rabbin de La Mecque n'ignore pas toute cette histoire : hors du judaïsme, il n'y a point de salut. Si vous voulez, Mecquois, être sauvés, abandonnez vos idoles et ralliez-vous au Dieu unique, le Dieu d'Israël. Devenez des adorateurs du Dieu Unique, notre Dieu, comme l'ont été nos Patriarches, nos Prophètes et tout le Peuple Elu. Israël vous appelle. Venez à lui. Toutes les histoires que je vous ai racontées et que je vous raconte ne vous prouvent-elles pas que les ennemis de Yawhé, notre Dieu à nous, ont tous été châtiés ? Vous le serez vous aussi, si vous vous obstinez dans le culte de vos idoles et si vous refusez de marcher dans la foi du peuple juif. Iront en enfer tous ceux qui à côté de Yahwé placent d'autres dieux : « Le Seigneur de l'Orient et de l'Occident ! Il n'y a pas d'autre Dieu que Lui. Prenez-le comme protecteur ». (3) « Ne placez pas à côté de Yahwé aucune autre divinité », (4) qui au jour terrible ne vous sera d'aucune utilité. (5) « En vérité, votre Dieu est un, le Seigneur des cieux et de la terre, et de ce qui est entre les deux, le Seigneur du Levant ». (6) « Gloire à Yahwé. Il est au-dessus de ce qu'ils Lui attribuent ». (7) « Gloire à Yahwé le Seigneur des Mondes ». (8) « Il n'y a pas de Dieu si ce n'est Lui. Il fait vivre et Il fait mourir ! Il est votre Seigneur et le Seigneur de vos pères les Anciens ». (9) « Yahwé ! Il n'y a pas de Dieu si ce n'est Lui ! A Lui vont les plus beaux noms ! » (10) « En vérité, je suis le Dieu. Il n'y a pas de Dieu excepté Moi ». (11) « Votre Dieu est seulement Yahwé : il n'y a pas d'autre Dieu que Lui. Il embrase tout dans sa science. (12) « Et considère quand Abra-

(1) Levit., XVIII, 1.
(2) Jérémie, VII, 23.
(3) Sour. LXXIII, 9 ; voir aussi XXIII, 117 ; XVI, 53 ; XL, 67 ; XXVIII, 70 ; XLII, 9 ; VI, 102 ; etc.
(4) Sour. LI, 51.
(5) Sour. LXXIV, 49 ; LXXXVI, 10 ; XXXVI, 21-22.
(6) Sour. XXXVI, 4, 5 ; X, 11 ; VII, 190 ; etc., etc.
(7) *Ibid.*, 159, 180.
(8) *Ibid.*, 182.
(9) Sour. XLIV, 7.
(10) Sour. XX, 7 ; voir plus haut, p. 296, n. 1.
(11) *Ibid.*, 14.
(12) *Ibid.*, 98.

ham dit à son père et aux siens : « En vérité, je suis pur de tout ce que vous adorez. Je n'adore que Celui qui m'a créé ; car en vérité, c'est Lui qui me guide. (1) Il est le Seigneur des Mondes. (2) Il est au-dessus de ce que les hommes lui associent. (3) « C'est à Lui qu'est le royaume des cieux et de la terre. Il n'a pas pris pour Lui de fils (4) et Il n'a pas d'associé dans son royaume. C'est Lui qui a créé toutes choses et qui a déterminé (la destinée) par un décret (éternel) ! Mais les idolâtres ont pris à côté de Lui des dieux, qui n'ont rien créé, mais qui ont été eux-mêmes créés, qui ne peuvent commander eux-mêmes ni le bien ni le mal, et qui ne disposent ni de la mort, ni de la vie, ni de la résurrection. (5) Yahwé est unique, car Il est le Tout-Puissant. « Quoi ! ceux qui sont dans les cieux et ceux qui sont sur la terre n'appartiennent-ils pas à Yahwé ? Que suivent ceux qui, en dehors de Yahwé invoquent des Associés? En vérité, ils ne suivent que des conjectures et ne formulent que des hypothèses ! » (6) Que les hommes ne lui associent pas d'autres dieux. (7) Ce serait adjoindre le néant au Tout-Puissant : « Combien Yahwé est plus auguste que ce qu'ils (Lui) associent. Est-ce qu'ils Lui associeront ce qui ne crée rien, alors que ce sont (ces faux dieux) qui sont créés et (que ces faux dieux) ne peuvent ni secourir (ceux qui les adorent), ni se secourir eux-mêmes... En vérité, ceux que vous invoquez en dehors de Yahwé sont des serviteurs comme vous. Invoquez-les ! Qu'ils vous exaucent, si vous êtes véridiques ! « Ont-ils des pieds pour marcher ? Ont-ils des mains pour saisir ? Ont-ils des yeux pour voir ? Ont-ils des oreilles pour entendre ? » (8) « Il n'y a pas de Dieu si ce n'est Lui. A Lui le terme de toutes choses. (9) « Si dans le ciel et la terre, étaient des divinités autres que Yahwé, ils seraient en décomposition. Combien Yahwé, Seigneur du Trône est plus glorieux que ce qu'ils débitent ». (10) « Ne prenez pas deux Dieux. Il n'y a que Lui, Dieu Unique, vous devez Me craindre ». (11) Il est l'Unique, le Tout-Puissant. (12)

Le monothéisme est vraiment l'objet essentiel de la prédication du rabbin, et c'est sur le monothéisme que porteront les âpres discussions avec les idolâtres et les chrétiens de La Mecque. Pour le rabbin, de quoi s'agit-il ? De remplacer le polythéisme arabe par le monothéisme, c'est-à-dire par le monothéisme d'Israël, le seul qui existe aux yeux du rabbin de La Mecque. Le rabbin, en prêchant le Dieu Unique, ne pouvait travailler, au milieu des Arabes, qu'au bénéfice du judaïsme, et de quelque côté qu'on puisse envisager le problème, on en revient toujours et d'une façon inéluctable à la même conclusion : au début du VIIe siècle, un rabbin, fort instruit dans les Saintes Écritures cherchait à convertir les Arabes au Dieu d'Israël, se faisant aider dans ce travail

(1) Sour. XLIII, 25.
(2) Voir plus haut, p. 121 ; 209, n. 1 ; 223, n. 8 ; 225 ; 301, n. 8.
(3) Sour. XXIII, 94 ; XV, 1, 3 ; X, 19.
(4) Voir plus loin, vol. II, p. 313.
(5) Sour. XXV, 3-4.
(6) Sour. X, 67.
(7) Sour. XVIII, 36.
(8) Sour. VII, 190-194 ; voir aussi XLVI, 27.
(9) Sour. XL, 3.
(10) Sour. XXI, 22.
(11) Sour. XVI, 53.
(12) Sour. XL, 16.

apostolique par un arabe, Mohammed, qu'il avait réussi à convertir au judaïsme. En définitive, c'est pour amener les Arabes à reconnaître un seul Dieu, le Dieu d'Israël, que nous allons voir le rabbin allécher son auditoire par la promesse, s'ils reconnaissent Yahwé, d'un Paradis vraiment paradisiaque, et l'effrayer par la description des tourments effroyables de l'Enfer, s'ils continuent à vivre dans le culte de leurs idoles. L'action du rabbin se terminera par un échec, si elle ne réussit pas à remplacer la Ka'ba aux trois cents idoles par une synagogue dédiée au Dieu Unique des Juifs.

Venez au Dieu d'Israël. La synagogue est la seule porte du salut. Vos dieux sont multiples. Lui est Unique, et Il est le Tout-Puissant, créateur de l'Univers. Il a fait d'Israël le Peuple Elu. Nous, les juifs nous sommes les seuls à vous dire la vérité et à pouvoir vous conduire au bonheur sans fin. (1)

(1) Les écrivains coraniques insistent généralement sur le chapitre concernant Allah. Cette dissertation ne présente, en effet, aucune difficulté. Nous ne voulons pas nous engager sur les traces faciles de ces commentateurs et historiens qui cherchent toutes les occasions de remplir leurs élucubrations, de considérations adjacentes et mal ajustées. Pourquoi « fourrer » dans un chapitre sur Allah, toutes les doctrines que les théologies catholiques et protestantes ont élaboré avec peine sur les problèmes les plus difficiles de la pensée religieuse : la grâce, le libre arbitre, la prédestination. On y trouve mêlés sans discernement s. Paul, s. Augustin, Mohammed, Luther, Calvin, sans autre raison que l'identité fortuite et souvent apparente de quelques vocables, identité qui recouvre cependant une profonde diversité et souvent même disparité de concepts. C'est vraiment le triomphe des paniers à fiches et la défaite de l'intelligente critique. Secouons ce joug, reprenons la liberté de notre esprit, le libre jeu de notre jugement.

II

L' « AU-DELA » DU RABBIN

1. — RÉSURRECTION ET JUGEMENT DERNIER

Les perspectives sur la vie future tiennent une place majeure dans l'enseignement donné par le rabbin aux Mecquois. On peut même dire qu'elles forment le centre de son apologétique. C'est à coup de menaces, souvent terrifiantes, que le rabbin de La Mecque cherche à pousser les polythéistes arabes vers la religion d'Israël. Il lui faut convertir les Arabes en Juifs, en faire des *mouslimina*, c'est-à-dire les soumettre à la Loi promulguée par Moïse sur le Mont Sinaï. Pour aboutir au but qu'il s'est tracé, le rabbin ne trouvera d'arguments plus efficaces que les menaces de l'Enfer et les plaisirs charnels du Paradis. Menaces et promesses de plaisirs les plus sensuels constituent les arguments que le rabbin aussi fin psychologue que savant en sciences biblique et talmudique sait manier à la perfection. Il faut que les Arabes se convertissent au judaïsme et on s'imagine facilement les difficultés que le rabbin va rencontrer chez les Mecquois pour réaliser ses plans. Ces difficultés, il les vaincra : tour à tour il jouera de l'Enfer et du Paradis, de l'anéantissement des peuples et de la prospérité promise aux « soumis ». Quand il constatera que les Arabes se détournent de lui, à cause de sa nationalité juive, il poussera Mohammed de l'avant, un Mohammed qu'il aura auparavant converti au judaïsme. Son dernier exploit, fameux et ingénieux, sera de faire croire aux Mecquois que Yahwé connaît l'arabe et que le Coran arabe, — copie du Coran hébreu — est aussi divin que le Pentateuque. Au fond, il avait raison ; sa grande ruse est simplement d'avoir, à l'abri d'une simple vérité, précipité les Arabes dans la plus grande illusion de l'histoire religieuse.

Écoutez bien ceci, Mecquois incrédules : « De quoi Yahwé a-t-il créé l'homme ? D'une goutte de sperme. Il l'a créé et prédestiné. Puis Il lui a rendu facile la voie à suivre. Puis Il l'a fait mourir et l'a enseveli. Ensuite lorsqu'Il voudra, Il le ressuscitera ». (1)

Yahwé a d'abord formé l'homme d'un morceau d'argile. C'est la première création (2) qui se concrétise et se termine dans un homme-premier et unique. Dans une seconde création, celle-là destinée à perpétuer la race, Yahwé abandonne l'argile. La race sera perpétuée par une goutte de sperme : « Ensuite, Nous avons créé de la goutte de sperme, un grumeau de sang ; puis Nous avons créé du grumeau de sang un morceau (du corps), des os ; puis Nous avons

(1) Sour. LXXX, 17-22 ; voir aussi XL, 11 : « Nous étions dans le néant et tu nous a créés ; morts, tu nous as créés une seconde fois ».

(2) Sour. XXIII, 12 ; voir plus haut p. 234, n. 3.

recouvert les os de chair. Ensuite, Nous instituâmes une seconde création». (1) Et le texte continue : « Ensuite, après cela, vous mourrez sûrement. Ensuite au jour de la résurrection, vous serez rappelés ». (2)

Tous les hommes doivent mourir. Ils le savent, mais les moralistes savent aussi que les hommes oublient facilement les vérités essentielles et les plus évidentes. L'homme est inconscient. Il est insouciant aussi, et il est utile de lui rappeler souvent les principes et les doctrines, même les plus élémentaires. C'est Yahwé qui fait vivre et mourir, disait déjà le Deutéronome (3) et nous retrouvons la même formule dans le premier Livre de Samuel. (4) Cette affirmation lapidaire avait frappé le rabbin de La Mecque qui le répète une dizaine de fois en en renversant les termes : C'est Yahwé qui fait mourir et vivre, (5) mourir et ressusciter. «Aucun homme ne peut échapper à la mort»; (6) « Mecquois, vous mourrez sûrement ». (7)

Mais la mort n'est pas une fin. Elle est le commencement d'une autre vie :

C'est Yahwé qui fait mourir et vivre. (8)
Qui fait descendre au Shéol et en remonter
C'est Yahwé qui appauvrit et enrichit. (9)

Viendra un jour, Mecquois incrédules, où Yahwé notre Dieu, le Dieu d'Israël vous ressuscitera. Nos Saints Livres nous l'affirment et il ne peut exister aucun doute sur ce point.

Je sais que mon défenseur est vivant,
que Lui, le dernier se dressera sur la terre.
Une fois que ma peau sera détruite, je l'apercevrai,
Hors de ma chair, je verrai Dieu
Celui que je verrai, sera pour moi
A mes yeux, il n'apparaîtra plus indifférent
Et mes reins en moi se consument... (10)

(1) *Ibid.*, 13-14 ; voir LXXX, 18 ; LIII, 47 ; LXXVI, 77 ; XVIII, 35 ; XXXII, 6-7 ; XVI, 4 ; XXXV, 12 ; voir aussi XL, 69 : « C'est Lui qui vous créa de la poussière, puis d'une goutte de sperme, puis d'une adhérence, puis qui vous fait surgir, enfant, pour ensuite que vous atteigniez votre maturité et deveniez des vieillards — (mais) certains de vous sont rappelés à Lui avant cela — pour qu'enfin vous atteigniez un terme fixé. Peut-être raisonnerez-vous » ; voir plus haut, p. 285, n. 1.

(2) Sour. XXIII, 15-16. « Si quelqu'un », dit le Talmud, « rejette la croyance en la résurrection des morts, il n'aura pas de part à la résurrection », COHEN, *op. cit.*, p. 424.

(3) Deut., XXXII, 39 ; voir sour. VII, 157-158.

(4) I Samuel, II, 6 ; voir les commentaires talmudiques, dans COHEN, *op. cit.*, p. 426-427 ; 446.

(5) Sour. LIII, 45 ; XLIV, 7 ; L, 42 ; XV, 23 ; XXIII, 82 ; XLV, 25 ; XXX, 39 (médinois ?) ; XL, 70 ; X, 57 ; VII, 158 ; XIII, 158.

(6) Sour. LVI, 60 ; voir II Samuel, XIV, 19.

(7) Sour. XXIII, 15 ; XXIX, 57.

(8) Voir plus haut, p. 284, n. 8 ; 301, n. 9.

(9) I Samuel, II, 6-7. — « L'Eternel enrichit ». Le rabbin reprend la même formule, sour. LIII, 49 : « C'est Lui qui enrichit et qui fait entrer en possession » ; voir aussi LXXI, 11 ; Ecclé., XI, 14 ; Talmud, *ibid.*, t. XI, p. 43.

(10) Job, XIX, 25-29. Voir P. LAGRANGE, *Le judaïsme avant Jésus-Christ*, Paris, 1931, p. 352. Evidemment, le rabbin ne pouvait citer un texte aussi fin, à ces Arabes trop rustres pour le comprendre ; voir aussi Isaïe XXVI, 17-19 ; Daniel XII, 1 ; Joël, II, 1-11.

Chaque matin dans l'école de R. Janée, on commençait la prière par ces mots : « Sois loué, Éternel, qui fais revivre les morts ». (1) Eh oui, païens endurcis, « vous serez sûrement transférés d'un état dans un autre ». (2) L'homme a été semé sur la terre comme une plante ; à la mort, il retournera dans la terre, pour en sortir à nouveau, le jour de la résurrection ». (3) Ne croyez pas que la première création a épuisé les forces de Yahwé. (4) « En vérité, Nous ressusciterons les morts et Nous écrirons ce qu'ils ont produit en leur vie et après eux. Toute chose est par Nous dénombrée dans un livre explicite ». (5) Ce n'est pas pour rire que Dieu nous a créés ; c'est pour nous faire retourner vers Lui : « Croyez-vous que Nous vous ayons créés sans but et que vous ne retourneriez pas vers Nous ? » (6) Si Nous avions voulu nous livrer à un jeu, il n'était pas nécessaire pour Nous de créer les cieux et la terre. Nous en aurions trouvé les éléments chez Nous. (7) Si nous avons créé, c'est pour faire ressusciter.

Yahwé est le Tout-Puissant. Il est le seul Tout-Puissant. Il est capable et Lui seul capable de ressusciter, de procéder à une nouvelle création : (8) « C'est Lui qui donne la vie par une première création, puis (qui) la redonne (après la mort). Cela Lui est très facile. Il a (seul le droit) d'être comparé à tout ce qui est le plus élevé dans les cieux et sur la terre. Car Il est le Puissant, le Sage ». (9) Yahwé a pouvoir sur toute créature. Quand Il vous appellera de la terre, vous en ressortirez. (10) La résurrection des morts est une des principales manifestations, après la création, de la Puissance divine. Création et résurrection sont comme les deux pôles humains de cette puissance de Yahwé.

43. (Ne sais-tu pas) qu'à ton Seigneur tout revient ?
44. Que c'est Lui qui fait rire et qui fait pleurer ? (11)
45. Que c'est Lui qui fait vivre et qui fait mourir ? (12)
46. Qu'Il a créé le couple, mâle et femelle ?

(1) Talmud, *loc. cit.*, t. I, p. 81. Ce texte est le début de la prière du matin. Faire revivre les morts veut dire sans doute ici : réveiller les endormis.

(2) Sour. LXXXIV, 19. Les Sadducéens niaient la Résurrection, sous prétexte que ce dogme n'était pas affirmé explicitement dans la Thora ; par contre, les Pharisiens en « faisaient le thème des dix-huit bénédictions récitées tous les jours : « Tu soutiens les vivants avec amour, tu fais revivre les morts avec une grande miséricorde, tu supportes ceux qui tombent, tu guéris les malades, tu gardes la foi à ceux qui dorment dans la poussière. Qui est semblable à Toi, ô Seigneur aux actes puissants ; qui Te ressemble, ô Roi qui fais mourir et fais revivre, qui fais naître le salut ? Oui ! Tu es fidèle pour ressusciter les morts. Béni sois-Tu, ô Seigneur, qui ressuscite les morts », COHEN, *op. cit.*, p. 25. Le travail des rabbins consistera sur ce point à prouver que le dogme de la résurrection est bien contenu dans le Pentateuque.

(3) Sour. LXXI, 16-17.

(4) Sour. L, 14. Voir plus haut, p. 223, n. 11.

(5) Sour. XXXVI, 11. Il s'agit dans ce verset, du *Livre de vie*, dans lequel sont inscrites toutes les actions des humains, actions personnelles et actions d'autrui dont on est responsable, Exode, XXXII, 32-33 ; Daniel, VII, 10 ; voir plus haut, p. 230, n. 5.

(6) Sour. XXIII, 117 ; XXVIII, 88, 70 ; XXXVIII, 26.

(7) Sour. XXI, 16-17.

(8) Sour. XVII, 100 ; LXXXVI, 8 ; XXX, 10 ; XIII, 48.

(9) Sour. XXX, 26.

(10) *Ibid.*, 24.

(11) Voir plus haut, p. 297, n. 8.

(12) Voir plus haut, p. 305, n. 5, 8 ; sour. XLIV, 7.

47. D'une goutte de sperme éjaculée
48. Qu'à Lui incombera la seconde naissance (1)

« Ne vois-tu pas que Yahwé a créé les cieux et la terre, avec sérieux ? S'Il le veut, Il vous fera disparaître et apporter une nouvelle création. Cela n'est pas difficile pour Yahwé. (2) « Votre création et votre résurrection ne sont pour Lui que comme celle d'une seule âme ». (3) Sorties de Yahwé, c'est en Yahwé que retourneront toutes les créatures. La résurrection c'est la rencontre avec le Créateur, le retour vers le Tout-Puissant. C'est à ces hauteurs que s'élèvent les perspectives du rabbin. Quelques siècles plus tard, un Thomas d'Aquin parlera lui aussi de la création comme d'un cercle. Il complètera les conceptions juives en y ajoutant l'amour. La création, dira-t-il, est un cercle d'amour. « En vérité », proclame le rabbin, « c'est à Notre Seigneur que nous retournerons un jour ». (4) « C'est à Yahwé qu'est votre retour. Il est puissant sur toutes choses ». (5) C'est vers Lui que vous conduira la résurrection. (6) C'est vers Lui qu'est votre retour à tous ! C'est là vraiment la promesse de Yahwé. (7) En vérité, Il donne la vie par une première création, puis la redonne (après la mort) pour récompenser avec équité ceux qui auront cru et accompli le bien ». (8) L'homme est lancé dans un cercle : Yahwé est son principe et sa fin. Toute son histoire est accrochée à l'action créatrice de Dieu : c'est par une première création que l'homme a été jeté (9) sur terre et c'est par une seconde création qu'il est arraché vers son origine. (10) Quand la terre est desséchée, Yahwé fait descendre sur elle une pluie bienfaisante et la terre reverdit. C'est ainsi que Yahwé ressuscite : « C'est Lui qui fait descendre du ciel une pluie dans une mesure (définie) ; et avec elle nous rendons la vie à un pays qui semble mort. C'est ainsi que vous sortirez de vos sépulchres ». (11) Cette image revient à plusieurs reprises dans les discours du rabbin : « Yahwé fait sortir le Vivant du Mort et fait sortir le Mort du Vivant. Il fait revivre la terre après sa mort : c'est ainsi que vous sortirez de vos sépulchres ». (12) Yahwé a déchaîné les vents. Ces vents soulèvent des nuages que Nous avons poussés vers un pays mort. Par eux, Nous avons fait revivre la terre après sa mort. C'est ainsi que se fera la résurrection ». (13) Il y a longtemps qu'Isaïe avait dit : « Tes morts revivront, leurs cadavres ressusciteront ; réveillez-vous et exultez, tous les gisants dans la poussière, car ta rosée est une rosée lumineuse et le pays des ombres enfantera ». (14) « De même

(1) Sour. LIII, 43-48 ; voir aussi plus haut, p. 284, n. 14 ; sour. LXXV, 40 ; voir aussi plus haut, p. 93, n. 4 ; 285, n. 1 ; 304, n. 1 ; 305, n. 1.
(2) Sour. XIV, 22-23.
(3) Sour. XXXI, 27.
(4) Sour. XLIII, 13 ; voir aussi XXX, 10, 26.
(5) Sour. XI, 4.
(6) Sour. LXVII, 15 ; voir aussi XXIX, 57 ; XLII, 53.
(7) Sour. XXX, 60 : « En vérité la promesse de Yahwé est vraie » ; voir aussi L, 19.
(8) Sour. X, 4 ; voir aussi *ibid.*, 24, 47 ; VI, 94.
(9) Sour. XXX, 19.
(10) Isaïe, LXV, 17, 20-22.
(11) Sour. XLIII, 10.
(12) Sour. XXX, 18.
(13) Sour. XXXV, 10.
(14) Isaïe, XXVI, 19, *éd. cit.*, p. 107. Dans Isaïe, nous lisons, encore XLIV, 3 : « Je répandrai de l'eau sur le sol aride et des flots sur la terre desséchée. Je répandrai mon

que la résurrection des morts doit amener une fin sans fin, de même l'on espère que la descente des pluies produit une vie sans fin (aussi on comprend ces deux sujets dans une même prière) ». (1)

Que Dieu soit Créateur du monde ; qu'il soit capable de ressusciter et de donner au monde devenu inerte une nouvelle vie, tout cela n'a rien pour nous surprendre. Il n'y a rien de nouveau dans le « Coran ». Nous sommes constamment dans « le déjà lu » et c'est là la seule grande nouveauté. Le rabbin récite ce qu'il connaît par les Écritures et le Talmud. La grande nouveauté du « Coran », dont il faut prendre conscience, c'est précisément qu'il ne contient rien de nouveau et cette constatation est d'une importance capitale. Le « Coran » ne suscite à l'intérieur du dogme religieux aucun progrès ; il ne propose aucune perspective nouvelle. Ce n'est pas un Livre d'avenir ; c'est un Livre du passé. C'est dans les Mémoires du passé, la Bible et le Talmud, que s'est formé le rabbin de La Mecque. Seul, son propre idéal est nouveau : s'il raconte le passé juif aux Mecquois, c'est pour leur faire quitter le présent polythéiste et les amener pour l'avenir à la religion de l'arrière, révélée depuis des siècles à Moïse sur la Montagne Sainte. Ce grand rabbin a de la classe ! C'est dans la Bible et la littérature juive qu'il puise ses amples connaissances et sa tenace énergie. Où trouve-t-on à l'origine de l'Islam un Dieu quelconque arabe ? Nulle part, à moins de faire de l'Allah arabe un docteur *honoris causa* ès-sciences juives. Quant à Mohammed, il va bientôt se traîner d'abord, puis se lancer, puis se reprendre, à la remorque de son maître juif. Quant au « Coran » il nous apparaît de plus en plus comme un livre d'enseignement du passé d'Israël, écrit pour pousser les Arabes idolâtres vers Yahwé, le Dieu des Juifs.

« Et voici maintenant le jour du Rappel ». (2) Seul Yahwé en connaît la date : « A Lui revient le savoir de l'Heure. Nul fruit ne sort de son enveloppe, nulle femelle ne porte et ne met bas sans qu'Il le sache ». (3) « En vérité, Yahwé ! C'est en Lui qu'est la connaissance de l'Heure. Il fait descendre du ciel, la pluie. Et il sait ce qu'il y a dans le sein (des mères). Aucune âme ne sait ce qu'elle gagnera demain. Et personne ne sait dans quel pays il mourra. En vérité, Yahwé sait ! Il est bien informé ! » (4) Aux Mecquois qui narguaient les Juifs sur leur ignorance de l'Heure de la résurrection et du Jugement dernier, le rabbin répondait toujours et faisait répondre par Mohammed que la connaissance de l'Heure était un secret de Yahwé. (5)

Mais attention ! Cette Heure, fixée par Dieu (6), peut arriver à chaque instant. Tenez-vous prêt. La mort va vous surprendre : la Résurrection et le Jugement dernier sont proches. Tout cela vous arrivera à l'improviste et

esprit sur ta race et ma bénédiction sur ta postérité ». Isaïe n'arrive pas cependant à se libérer du nationalisme juif. C'est le peuple d'Israël, les espérances du Peuple Elu que va ressusciter cette eau vivificatrice ; voir GUILLET (J.), *Thèmes bibliques, éd. cit.*, p. 245 ; voir aussi Jér., XXX, 12.

(1) Talmud de Jérusalem, Berakhhoth, V, 2 ; *ibid.*, t. I, p. 100 ; COHEN, *op. cit.*, p. 426.

(2) Sour. XXX, 56.

(3) Sour. XLI, 47 ; voir plus haut, p. 296, n. 15.

(4) Sour. XXXI, 34.

(5) Sour. VII, 180, 186-187 ; voir aussi LXXXII, 17-18 ; LXXII, 42 ; LIII, 58-59 ; LXXIX, 44 ; XXI, 50 ; etc., etc.

(6) Sour. LXXVII, 17 ; XXI, 97 ; XXX, 7 ; XXIX, 53 ; XVI, 1 ; XI, 106.

subitement. (1) Vous n'aurez pas le temps de faire vos testaments. (2)

Sonnez de la trompette en Sion !
Donnez l'alarme sur ma montagne sainte !
Que tous les habitants du pays tremblent !
Car il vient le Jour de Yahwé, car il est proche. (3)

Là encore, le rabbin de La Mecque fait écho à ces paroles terrifiantes de Joël, un écho qui dépasse l'étroit nationalisme juif pour se prolonger jusqu'à la grande communauté humaine : « On sonnera de la trompette ! C'est le jour promis par Yahwé ». (4) « Au jour où l'on soufflera dans la trompette, (5) ce sera un bruit assourdissant ; (6) tous ceux qui sont dans les cieux et sur la terre tressailliront d'effroi, excepté ceux en qui se plaît Yahwé ! » (7) « Nous laisserons quelques-uns d'entre eux s'agiter en ce jour-là, comme des vagues les unes au-dessus des autres et la trompette sonnera ». (8) Ce sera le jour de la grande catastrophe, le jour difficile, (9) le jour de la grande vengeance. (10) « La terre tremblera ; les cieux seront ébranlés ; le soleil et la lune s'obscurciront ; les étoiles retireront leur éclat ! » Quel est l'auteur de ces lugubres prédictions ? Isaïe, Ezéchiel, Joël ou le rabbin de La Mecque ? Le texte est de Joël. (11) Et voici maintenant Isaïe qui prédit les malheurs réservés aux ennemis d'Israël :

(1) Sour. XXVI, 202 ; XXI, 1, 41 ; XXVII, 74 ; XII, 107 ; VII, 86 ; VI, 31.

(2) Sour. XXXVI, 50 : « Ils ne pourront ni faire leur testament, ni retourner auprès des leurs » ; voir aussi LXX, 7 ; LIV, 1 ; XLII, 16.

(3) Joël II, 1. — Sur l'usage de la trompette et du cor, voir TRINQUET (J.), Bible de Jérusalem, *Habaquq, Abdias, Joël,* Editions du Cerf, 1953, p. 77, note b ; Talmud, Rosch Ha-Schana, III, IV, 1, 2 ; *éd. cit.*, t. VI, p. 86-94.

(4) Sour. L, 19 ; voir aussi LXXIII, 18 ; LXX, 42 ; XXXVI, 52 ; XXI, 104 ; XXX, 5, 60 ; XL, 77 ; X, 104. — Il est bien amusant de lire des phrases comme celle-ci : « Ce qui donnait au Prophète (à Mohammed bien sûr) la certitude du Jugement et des représailles, c'était une ardente *foi en un Dieu-Juge,* en son incomparable majesté, en son droit absolu de punir ceux qui défiaient sa volonté toute-puissante. Le thème essentiel de la prédication de Mahomet (*sic*) repose sur une expérience religieuse d'un caractère fortement personnel » (!!!), TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 59 ; voir aussi *ibid.*, p. 57-58. Comment Mohammed, au même titre que le rabbin d'ailleurs, aurait-il pu connaître l'heure du Jugement ? La question ne se pose même pas, si on réfléchit un tant soit peu et si on « réalise » la teneur d'une pareille question. Et pourtant voilà ce qu'on écrit : « Ce que les marchands de la Mekke ne pouvaient comprendre, et ce que certains savants orientalistes de notre temps ont également peine à saisir, c'est que Mahomet ne fut ni un auteur apocalyptique, ni un voyant. (C'est ahurissant de voir des gens sensés soulever des problèmes aussi ineptes). Jamais, il ne voulut (*sic*) prédire (voyons, voyons, pour qui prend-on les lecteurs ; comment cet élève d'un juif aurait-il pu vouloir prédire... ?) quand aurait lieu le Jugement Dernier. La forme du présent qu'il employait provient de la certitude inébranlable de sa foi. (Vraiment, nous tombons dans le comique). Ce qui lui importe (pauvre homme), ce n'est pas quand ce jour viendra, mais la certitude qu'il viendra ». TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 54. Ce sont toutes ces opinions qui empoisonnent véritablement l'atmosphère des études coraniques.

(5) Voir aussi sur la trompette du Jugement dernier, sour. LXXVIII, 18, LXIX, 13 ; L, 19 ; XX, 102 ; XXXVI, 5 ; XXIII, 103 ; XXXIX, 68 ; XI, 73.

(6) Sour. LXXX, 33.

(7) Sour. XXVII, 89.

(8) Sour. XVIII, 99.

(9) Sour. LIV, 8 ; LXXIX, 34 ; XLIV, 15.

(10) Sour. XLIV, 15 ; voir aussi LXXIX, 34.

(11) Le dernier texte que nous venons de citer est de Joël, II, 10-11.

Oui, les vannes de là-haut s'ouvriront, et les fondements de la terre seront secoués
La terre volera en éclats,
La terre craquera, se craquellera,
La terre tremblera
La terre titubera comme un ivrogne
elle sera balancée comme une cahute ;
son péché lui pèsera au point qu'elle choira
sans pouvoir se relever. (1)

La ressemblance entre le rabbin et les grands Prophètes d'Israël est parfois tellement frappante qu'il est difficile de les distinguer !

1. Quand le soleil sera obscurci,
2. Quand les étoiles seront ternies,
3. Quand les montagnes seront mises en marche,
4. Quand les (*chamelles pleines de*) dix mois seront négligées.
5. Quand les bêtes farouches seront groupées.
6. Quand les mers seront mises à bouillonner

. . . .

14. Toute âme saura ce qu'elle aura accompli (2)

C'est la voix des grands Prophètes d'Israël que nous entendons dans les discours du grand rabbin de La Mecque :

1. Quand le ciel s'entr'ouvrira, (3)
2. quand les planètes se disperseront
3. quand les mers seront projetées (*hors de leurs rivages*) (4)

. . . .

5. Toute âme saura ce qu'elle aura amassé (pour ou contre elle).
7. En vérité, ce dont vous êtes menacés, certes va survenir !
8. Donc, les étoiles seront effacées,
9. quand le ciel sera fendu,
10. quand les montagnes seront dispersées,
11. quand les Envoyés auront leur heure assignée,
12. à quel jour seront-ils reportés ?
13. Au jour de la Décision
14. Qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est le jour de la Décision ?
15. Malheur en ce jour-là à ceux qui disent que c'est un mensonge. (5)

En ce jour de violence, le ciel sera fendu (6) et deviendra de la couleur d'une rose, semblable au cuir teint en rouge ; (7) il sera comme un airain fondu ; (8) les cieux vacilleront et seront secoués. (9) « Ce jour où Nous ploie-

(1) Isaïe, XXIV, 18-20 ; voir aussi Jérémie XXX, 23.
(2) Sour. LXXXI, 1-14.
(3) Voir sour. LXXXIV, 1.
(4) Sour. LXXXII, 1-5.
(5) Sour. LXXVII, 7-15. Ce dernier refrain répété aux versets 24, 28, 34, 37, 40, 45, 49 donne à ce discours du rabbin une allure terrifiante qui rappelle les malédictions des grands Prophètes d'Israël.
(6) Sour. LXXIII, 18 ; LXXVII, 9 ; LXIX, 16.
(7) Sour. LV, 37.
(8) Sour. LXX, 8.
(9) Sour. LII, 9.

rons le ciel comme les écrits sont pliés par le sceau d'argile ; (1) de même que Nous avons créé l'homme une première fois, ainsi, Nous le ferons resurgir ». (2) Les étoiles seront effacées. (3) La terre sera ébranlée (4) et quel tremblement ! (5) Elle sera brisée en petits morceaux, (6) changée en une autre terre ; (7) elle se débarrassera de ce qui pèse sur elle. (8)

Avec la terre, les montagnes seront secouées, réduites en parcelles, (9) en poudre ténue (10) et quelle poudre ! ; (11) elles deviendront comme du sable ; (12) on dirait des flocons de neige, (13) emportés au gré des vents. (14) « Tu verras les montagnes que tu crois immobiles, passer ainsi que font les nuages. — miracle de Yahwé qui fait bien toutes choses (et) qui est très informé de ce que vous faites ». (15) « Les montagnes se mettront en marche, furtives ». (16)

Tremblez d'effroi. C'est le jour de la Résurrection qui sera aussi le jour du Jugement. Au son de la trompette, il n'y aura qu'un seul cri et « ils se regarderont et diront : Malheur à nous ! C'est le jour du Jugement » (17) et la sortie des tombeaux. (18) Ils s'empresseront (19) vers le tribunal de Dieu. Personne ne manquera à cette suprême rencontre, à ce retour final vers le Créateur et Juge.

En ce jour-là, il y aura foule. (20) Ils arriveront de tous les coins de la terre, comme des sauterelles (21) et des papillons (22) dispersés. Ce sera le jour difficile de la réunion générale. (23) Ils se précipiteront en rangs, (24) comme placés sous un étendard, (25) et comme frappés de cécité. (26) Ils auront les yeux baissés et humiliés, (27) fixés, (28) brillants et sombres, (29) le visage noirci. (30) Ils seront

(1) Voir Talmud, Meghilla, I, 9 ; *éd. cit.*, t. VI, p. 211-213, sur l'écriture des « rouleaux » de la Loi.
(2) Sour. XXI, 104 ; XXXIX, 67 ; voir plus haut, p. 304-305.
(3) Sour. LXXVII, 8.
(4) Sour. LXXIII, 14.
(5) Sour. LVI, 4.
(6) Sour. LXXXIX, 22 ; XXXIX, 67.
(7) Sour. XIV, 49.
(8) Sour. XCIX, 1-2.
(9) Sour. LXXVII, 10 ; XX, 104. — « Les cieux passeront comme fumée ; la terre s'usera comme un vêtement ; ses habitants mourront comme des mouches », Isaïe, LI, 6.
(10) Sour. LVI, 5-6.
(11) *Ibid.*, 5.
(12) Sour. LXXIII, 14.
(13) Sour. LXX, 9 ; voir aussi CI, 4.
(14) Sour. LXIX, 14.
(15) Sour. XXVII, 90.
(16) Sour. LII, 10.
(17) Sour. XXXVII, 19 ; L, 41 ; XXXVI, 49, 53.
(18) Sour. C, 9 ; LXX, 43 ; LIV, 7 ; L, 41 ; XXXVI, 51.
(19) Sour. XXXVI, 52.
(20) Sour. LXXVIII, 18 ; LXXXII, 15.
(21) Sour. LIV, 8.
(22) Sour. CI, 3.
(23) Sour. XV, 25 ; XIX, 69 ; XVII, 99 ; XLV, 27 ; X, 29, 46 ; XXXIV, 39 ; XLVI, 5 ; VI, 22.
(24) Sour. XVIII, 46.
(25) Sour. LXX, 43.
(26) Sour. XX, 102.
(27) Sour. LXXXVIII, 1-3 ; LIV, 7 ; LXX, 44 ; XX, 109.
(28) Sour. XXI, 97.
(29) Sour. LXXX, 38 ; LXXV, 22, 24 ; X, 28.
(30) Sour. XXXIX, 61 ; X, 28.

pressés les uns sur les autres, cuisse contre cuisse; (1) le cœur sera prêt d'étouffer, en remontant à la gorge; (2) tout en étant aveugles, sourds et muets, (3) ils se regarderont, (4) ils se reconnaîtront (5) et s'interrogeront (6) sur leur séjour terrestre. Combien de temps êtes-vous restés dans le bas-monde ? Nous sommes restés dix jours ! Mais non, un seul jour, tellement le temps a passé avec rapidité. (7)

« Que tu aies vécu dix ans, cent ans, mille ans, il n'importe. Dans le séjour des morts, on n'est plus en peine de la durée de la vie ». (8) Et déjà vous voici à genoux devant le Créateur et Juge, (9) assis sur son trône porté par huit anges. (10) C'est le jour de la grande décision, (11) du grand événement, (12) de la comparution devant Yahwé. (13) Ce sont les méchants qui se tiendront à genoux : « Nous les présenterons agenouillés autour de La Géhenne ». (14)

Le rabbin parle ici comme Isaïe :

C'est devant moi que tout genou fléchira
Par moi jurera toute langue
. . . .
Vers lui viendront, confus
Tous ceux qui s'enflammaient contre lui (Jehovah). (15)

Yahwé tiendra entre ses mains le Livre de vie dans lequel sont inscrites toutes les actions des hommes (16) et des peuples. (17) « Et l'on sonnera la trompette et ceux qui sont dans les cieux et sur la terre s'évanouiront excepté ceux qu'il plaira à Yahwé (de laisser debout). Alors, on sonnera encore de la trompette, et tous se dresseront et regarderont ! Et la terre brillera de la lumière

(1) Sour. LXXV, 19.
(2) Sour. XL, 18.
(3) Sour. XVII, 99.
(4) Sour. XXXVII, 19 ; XXXIX, 68.
(5) Sour. X, 46.
(6) Sour. XXXVII, 27 ; XX, 102 ; X, 24.
(7) Sour. XX, 103-104 ; XVII, 54 ; XXX, 54-55 ; X, 24 ; voir aussi COHEN, *op. cit.*, p. 115 : « Pour inciter l'homme à agir et à ne point gaspiller les années fugitives, on lui répète souvent qu'il passe, rapide : « l'homme est présent aujourd'hui ; demain il s'en va ». A propos de cette parole : « Nos jours sur la terre ressemblent à une ombre ; rien ne dure » (1 Chron., 29, 15), on déclare : « Nous voudrions que la vie fût comme l'ombre projetée par un mur ou un arbre, mais elle est comme l'ombre d'un oiseau en plein vol ». Même idée autrement exprimée : « Le jour est court, le travail considérable, les laboureurs indolents, la récompense grande, et le Maître de la maison nous talonne ».
(8) Eccli., XLI, 4 ; voir sour. LXX, 4 ; XXXII, 4.
(9) Sour. LXXXIX, 23.
(10) Sour. LXIX, 17.
(11) Sour. LXXVII, 13, 38 ; XXXVII, 21 ; voir aussi, n. 11 sour. LXXVII, 13.
(12) Sour. LXIX, 15 ; LIV, 46 (l'heure pénible et amère).
(13) Sour. LXXXIII, 6 ; XXXVI, 53 ; XXVIII, 61.
(14) Sour. XIX, 69 ; voir aussi *ibid.*, 73 ; XLV, 27.
(15) Isaïe, XLV, 23-24.
(16) Sour. XCIX, 7-8 (Le Livre de vie est supposé dans ces versets) ; LXXXII, 10-12 (même remarque) ; LXXIV, 52 ; LXXXI, 10 ; LXXVIII, 29 ; LXXXIII, 7-9, 20 ; LXIX, 19, 25 ; XXXVI, 11 ; XXIII, 64 ; XVII, 14, 60 ; XXVII, 77 ; XVIII, 47 ; XL, 16 ; X, 12 ; XXXIV, 3 ; VI, 38, 59; voir plus haut, p. 230, n. 5 ; 306, n. 5.
(17) Sour. XLV, 27.

de son Seigneur. Et le Livre sera ouvert » (1) Et tout apparaîtra en pleine clarté : Le Seigneur est savant et l'âme connaîtra ses actions anciennes et récentes ! (2) En ce jour-là, vous serez mis en pleine lumière et aucune de vos actions secrètes ne sera cachée. (3) Nous leur présenterons les œuvres qu'ils auront faites et Nous en ferons de la poussière qui se disperse. (4) Il leur apparaîtra ce qu'ils n'attendaient pas. (5) A Yahwé rien n'échappe, même pas le poids d'un atome dans les cieux et sur la terre, ou même moins que cela ou quoi que ce soit de plus grand, qui ne soit inscrit dans le Livre évident. (6) Toute créature passera devant le Juge interrogateur (7) et toute action humaine sera pesée au poids juste de la balance divine. (8) Instant terrible, inévitable, (9) où se fera la discrimination des bons et des méchants :

(1) Sour. XXXIX, 68-69 ; LXXIX, 34-35.
(2) Sour. LXXXII, 5.
(3) Sour. LXIX, 18 ; XL, 16 ; C, 10-11.
(4) Sour. XXV, 25.
(5) Sour. XXXIX, 48.
(6) Sour. XXXIV, 3 ; voir aussi XCIX, 1-6 ; XLV, 32 ; voir plus haut, p. 306, n. 5 ; voir aussi Cohen, op. cit., p. 443 : « Pour préparer le jour du jugement, il y a enregistrement de toutes les actions de chacun sur la terre. « Tous vos actes sont inscrits dans un livre ».

(7) Sour. XXXVII, 24 ; VII, 25 ; voir aussi Cohen, *op. cit.*, p. 441 : « Ceux qui sont nés sont destinés à mourir ; les morts, à être ramenés à la vie ; et les vivants à être jugés, à connaître, à être connus et rendus conscients du fait qu'Il est Dieu, l'Auteur, le Créateur, Celui qui discerne, le Juge, le Témoin, l'Accusateur. C'est lui qui jugera dans l'Au-delà ; béni soit-il, lui avec qui il n'y a ni injustice, ni oubli, ni acceptation de personnes, ni acceptation de présents corrupteurs. Sachez aussi que toute chose est conforme au compte qu'il en a établi. Et que votre imagination ne se berce pas de l'espoir qu'il y aurait pour vous un refuge dans la tombe, car c'est de force que vous êtes né, que vous vivez, que vous mourrez, et que dans l'au-delà vous aurez à rendre vos comptes devant le Suprême roi des rois, le Saint Unique (béni soit-il !) ».

(8) Voir plus haut, p. 80, n. 4. Sur la balance divine, voir sour. CI, 5-6 ; LV, 6-8 ; XXIII, 104-105 ; XXI, 48 ; VII, 6-8 ; voir Talmud, Qiddouschim, I, 10; *éd. cit.*, t. IX, p. 238 : « La distinction établie dans notre Mischna entre celui qui accomplit un seul précepte religieux et celui qui ne l'a pas accompli, s'applique à ce bas monde ; mais, quant au monde à venir, si le nombre des bonnes actions l'emporte, l'homme jouira des splendeurs de l'Eden ! si le nombre des mauvaises actions est supérieur, cet homme aura l'enfer en partage. Lorsque les actions de l'homme se divisent en deux parts égales, les unes bonnes, les autres mauvaises, selon R. Yossé b. Hanina, Dieu *lève* (pardonne) *la faute* (Exode, XXXIV), en ce sens qu'il lèvera le plateau de la balance où sont les péchés, de façon que l'autre côté favorable l'emporte ». Sur les bonnes et mauvaises actions, voir aussi Talmud, IX, p. 237 : « Même ne pas faire mal équivaut à une bonne action »; *ibid.* : « Une seule bonne œuvre prévaut sur 999 mauvaises » ; traité Péa, t. II, p. 20 : « Si le nombre des bonnes œuvres est inférieur aux mauvaises, on est récompensé ici-bas pour le peu de bonnes actions sans importance accomplies sur terre, afin d'être plus sévèrement puni dans l'autre monde. Celui qui secoue le joug de la Divinité (l'athée), celui qui déchire l'alliance d'Israël ou celui qui conteste l'authenticité de la Loi, bien qu'il puisse invoquer en sa faveur des actes méritoires, sera puni en partie ici-bas, et il le sera essentiellement dans le monde futur ». Notons ici que les Juifs ont toujours donné la préférence à l'action sur la spéculation, voir Cohen, *op. cit.*, p. 71. Cependant, d'après le Talmud, *éd. cit.*, t. II, p. 149, le savant est supérieur au Prophète, ainsi qu'il est écrit, Job, XXXII, 8 : « En vérité, c'est l'esprit, le souffle du Tout-Puissant qui donne la science ».

(9) Sour. LXXVII, 7 ; LXIX, 1-3 ; LI, 1-7 ; LII, 7-8 ; LVI, 1 ; LXX, 1-2 ; XLV, 31 ; XL, 61 ; XLII, 46 ; XXXIV, 3. Nous ne pouvons malheureusement pas reproduire tous les textes que nous citons dont quelques-uns sont d'une réelle beauté. Remarquons aussi que la similitude d'images et de style de toutes ces sourates authentiquent l'origine rabbinique de ces discours. Tout ce qui a été dit sur la beauté du Coran est à reporter

Ce sera un temps d'angoisse, telle qu'il n'y en aura pas eu jusqu'alors depuis que peuple existe.
En ce temps-là, ton peuple y échappera ; tous ceux qui se trouveront inscrits dans le Livre. (1)
Un grand nombre de ceux qui dorment dans la poussière s'éveilleront
Les uns pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre, pour l'horreur éternelle. (2)

Les méchants seront séparés des bons. (3) A vos places, vous et vos associés, les faux dieux ; (4) et parmi les méchants, il y a encore une gradation faite d'après leur degré d'incrédulité. (5) « Celui qui, au contraire, recevra son livre derrière son dos, appellera l'anéantissement, alors qu'il sera exposé à un brasier, il aura été allègre. En vérité parmi les siens sur terre, il aura pensé qu'il ne reviendrait pas. Mais si ! Son Seigneur avait ses regards sur lui ». (6) Les mauvaises actions qu'ils ont commises leur apparaîtront. Ce dont ils se moquaient les entourera de toutes parts. (7) Et il leur sera dit : « Aujourd'hui, Nous vous oublions comme vous avez oublié la venue de votre Jour que voici. Votre refuge est le Feu et vous n'avez personne pour vous secourir. Cela est la récompense de ce que vous avez pris Nos signes en raillerie, de ce que la Vie Immédiate vous a abusés ». (8) « Ceux qui auront été incrédules, qui ont traité de mensonges Nos signes et la rencontre de la Vie dernière, ceux-là seront dans le Tourment, des Réprouvés ». (9) Ils seront précipités dans un lieu où il n'y aura pour eux que gémissements ; mais on ne les entendra pas. (10) Ils deviendront les compagnons du Feu. (11) « Et lorsque la sentence tombera vers eux, Nous ferons sortir de terre, une bête qui leur parlera et dira que les hommes n'étaient point convaincus de Nos signes ».

Le rabbin exprime exactement la doctrine du Talmud que COHEN, *op. cit.*, p. 442, résume en ces termes : « On peut comparer (ce jugement des Méchants) à un banquet que fit un roi, invitant divers hôtes. Il avait publié une décision ainsi conçue : « Chaque invité devra apporter l'objet sur lequel il s'allongera (à table) ». Les uns apportèrent des tapis, d'autres des matelas, qui un traversin, qui un coussin, des sièges variés ; d'autres encore s'étaient munis de pièces de bois ou de pierre.

à l'actif du rabbin de La Mecque. Voilà du travail pour nos successeurs. Nous nous bornons, comme nous l'avons dit, à tracer de larges avenues qui permettront de circuler avec plus de facilité dans cette forêt touffue, informe et lassante qu'est le « Coran » dans sa présentation médinoise.

(1) Voir plus haut, p. 312, n. 16.
(2) Daniel, XII, 1-2.
(3) Sour. XXX, 13 ; LVI, 7 ; XLI, 34.
(4) Sour. X, 29. Voir aussi XCIX, 6 ; LXXXI, 7 ; XXXVIII, 59 ; LXVII, 8 ; XXXIX, 71-74.
(5) Sour. XIX, 69-70 ; XXV, 85 ; voir Ps. LXII, 13.
(6) Sour. LXXXIV, 10-11.
(7) Voir aussi XXXIX, 48.
(8) Sour. XLV, 33-34 ; LI, 60.
(9) Sour. XXX, 11-12, 15.
(10) Sour. XXI, 100.
(11) Sour. VII, 34 ; LXIX, 25, sq. ; XXVII, 92.

Le roi observa tout cela et dit : « Que chacun emploie l'objet qu'il a apporté ». Ceux qui devaient ainsi s'asseoir sur du bois ou de la pierre murmuraient contre le roi. « Est-il digne d'un roi, disaient-ils, de nous faire asseoir sur de pareils sièges ? » Le roi les entendit, il leur dit : « Donc, non seulement vous faites injure à mon palais, bâti à grands frais, en y introduisant votre bois et votre pierre, mais vous osez élever contre moi un grief ! Le (manque de) respect qui vous est témoigné, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes ». C'est ainsi que, dans l'au-delà, le Saint Unique (béni soit-il) condamnera les méchants à gehinnom, et qu'ils murmureront contre lui, disant : « Nous attendions le salut, et voici le sort (contraire) qui nous frappe ! » Il leur répondra : « Sur la terre n'avez-vous pas été querelleurs, calomniateurs, n'avez-vous pas fait toute espèce de mal ? N'avez-vous pas à répondre de dissensions et de violences ? Il vous arrive ce qui est écrit : « Çà, vous tous qui allumez un feu et qui êtes armés de torches » (Isaïe 50, 11) ; puisqu'il en est ainsi, « allez au milieu de votre feu et des torches que vous avez allumées ». (*Ibid.*). Direz-vous que « ces choses vous arrivent par ma main » ? (*Ibid.*) Il n'en est rien ; c'est vous qui les avez effectuées pour vous-mêmes, et dès lors, « vous vous coucherez dans la douleur (*Ibid*) ».

« Le jour où de chaque communauté, Nous rassemblerons et répartirons par groupes une foule de ceux qui traitèrent Nos signes de mensonges ; ils viendront enfin (à Nous) et Nous dirons : Avez-vous traité Mes signes de mensonges, alors que vous ne les compreniez pas ? Que faisiez-vous (hors cela) ? » Et la sentence tombera sur eux, parce qu'ils ont mal agi ; et ils ne sauront parler ». (1) Ils iront s'engloutir dans le Feu de l'Enfer. Ils seront seuls désormais en face de leur supplice. Ils ne pourront plus s'appuyer sur leurs familles. (2) « O vous, les hommes ! craignez votre Seigneur ! Redoutez le jour où nul père ne vaudra pour son enfant, ni le fils ne vaudra rien pour son père ». (3) Le patron ne pourra plus rien pour son client. (4) Vos idoles seront inertes et sans aucun pouvoir : (5) « Et maintenant vous revenez à Nous, isolés, comme Nous vous avons créés, une première fois. Ce que Nous vous avions octroyé, vous l'avez laissé derrière vous ! Nous ne voyons point avec vous ceux que vous prétendiez (devoir être vos intercesseurs et vos associés). Certes, ce que vous prétendiez (être des Associés d'Allah) a rompu avec vous et vous a abandonnés ». (6) Ce sont vos idoles, vos fétiches de la Ka'ba qui vous ont égarés et

(1) Sour. XXVII, 84-87 ; XXV, 12-14 ; etc., etc.

(2) Sour. XXIII, 103. Blachère traduit : « Quand il sera soufflé dans la Trompe, il n'y aura plus de généalogies » ; voir aussi LXXIV, 8 : « Fa idhā noqira fil-nāqour = et lorsqu'on embouchera la trompette ».

(3) Sour. XXXI, 32.

(4) Sour. XLIV, 41 ; XVII, 99.

(5) Sour. XXXVII, 22-33 ; XLI, 48 ; XXVIII, 62-64 ; X, 29 ; VI, 28 ; etc. (C'est la définition même de l'idole dans la Bible).

(6) Sour. VI, 94.

perdus pour l'éternité. Au jour du jugement, vos faux dieux ne vous seront d'aucun secours. (1) Rien, (2) ni personne ne pourra vous venir en aide. Pas de refuge ni fuite possible pour les damnés. (3) D'eux-mêmes, ils se précipiteront vers la négation de la vie. (4) « A ceux qui auront accompli les mauvaises actions, « récompense » d'une mauvaise action par la pareille ! L'humiliation les assombrira. Ils n'auront personne pour les défendre contre Yahwé. Leurs visages, semblera-t-il, seront couverts de lambeaux de nocturnes ténèbres. Ceux-là, seront les Hôtes du Feu. Ils y resteront toujours ». (5) Et il y aura de profonds soupirs et des râles. (6)

Certes, le châtiment sera cruel ; (7) mais la faute n'en est pas à Yahwé. La faute en est aux pécheurs eux-mêmes. (8) Ce sont eux qui ont fabriqué leur supplice : « En vérité, dit Yahwé, Nous n'avons pas lésé les habitants (des cités détruites) mais ce sont eux qui se font tort à eux-mêmes. A rien ne leur a servi les divinités qu'ils priaient en dehors de Yahwé, quand l'ordre de ton Seigneur est venu. Cela n'a fait qu'accroître leur défaite. (9)

Quant au second groupe — le groupe de ceux qui tiendront leur livre dans la main droite — il sera jugé avec mansuétude. (10) Tous ceux qui auront cru et fait le bien, le Seigneur les fera entrer dans Sa Miséricorde. (11) Le jugement de Yahwé ne leur causera aucun effroi. (12) « La très grande frayeur ne les attristera pas et les Anges les accueilleront en disant : « Voici le jour, qui vous avait été promis ». (13) Ils se réjouiront dans le Jardin. (14)

> 19. Et celui dans la droite duquel aura été mis son livre (15) dira : « Voici. Lisez mon livre. »
> 20. En vérité, je pensais bien que je devrais (un jour) en rendre compte.

(1) Sour. XXV, 33 ; LXXXII, 19 ; XX, 108 ; XLV, 9 ; etc.

(2) Sour. LXXVI, 39 ; voir Jérémie XXX, 12-14 : « Oui, ainsi parle Yahwé : Elle est incurable ta blessure, inguérissable ta plaie. Personne qui s'occupe de ton ulcère. Rien qui puisse te remonter. Tous tes amants t'ont oubliée ; ils ne te rechercheront plus ! Oui, je t'ai frappée comme frappe un ennemi, d'un rude châtiment (pour ton iniquité, tes péchés si nombreux ».

(3) Sour. XLII, 46 ; voir aussi LXXX, 34 ; XI, 101 ; X, 3 ; XLVI, 5 ; LIII, 39, 58 ; VI, 22, 24, etc. Voir aussi notre chapitre sur l'Enfer et sur les discussions mecquoises.

(4) Sour. XVI, 23.

(5) Sour. X, 28.

(6) Sour. XLIV, 10 ; XXVII, 5 ; LI, 59-60 : « Ceux qui auront mal agi auront à rendre compte de péchés semblables à ceux de leurs parents antérieurement. A ceux qui n'ont pas cru, malheur ! en ce jour dont ils sont menacés ».

(7) Sour. X, 45.

(8) Voir aussi Isaïe, III, 9 : « Ils prépareront leur propre ruine ».

(9) Sour. XI, 103 ; voir aussi XVI, 30, 35 ; XXX, 8 ; XIV, 14, 22 ; XXXIV, 18 ; XXXV, 31-32 ; VII, 22 ; Isaïe, XLV, 23 : « J'en jure sur moi-même : ce qui sort de ma bouche est la vérité, une parole irrévocable ».

(10) Sour. LXXXIV, 7-9 ; voir Talmud de Jérusalem, Berakhoth V, 1 ; *ibid.*, t. I, p. 96 : « *Adorez Dieu avec crainte et réjouissez-vous en tremblant* (Ps. II, 11) (N'y a-t-il pas là une contradiction entre la crainte et la joie ?) R. Acha répond : Cela signifie que lorsque le jour de la terreur viendra, vous vous réjouirez (car vous avez adoré Dieu avec crainte et vous n'aurez rien à craindre ».

(11) Sour. XLV, 29.

(12) Sour. XXVII, 91 ; LXXX, 40.

(13) Sour. XXI, 103.

(14) Sour. XXX, 14.

(15) M. Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 61, traduit *Kitâbu-hu* par *rôle*, contenant la liste

21. Celui-là entrera dans une vie agréable
22. Dans un jardin sublime (1)

Ils entreront bienheureux dans le Paradis. Ils y demeureront toujours, aussi longtemps que dureront les cieux et la terre.

Tous tes fils seront instruits par Yahwé.
Grande sera la prospérité de tes fils.
Tu seras fondée sur la justice
Et à l'abri de l'oppression, car tu ne craindras plus
Et à l'abri de la terreur, car celle-ci ne t'approchera plus (2)
. . . .
Ne crains pas, car je suis avec toi
ne guette pas anxieusement, car je suis ton Dieu.
Je te rends vigoureux et je t'aide,
au point de te soutenir de ma droite victorieuse (3)

Voulez-vous, Mecquois, jouir de ce bonheur éternel ? Venez à Yahwé, le Dieu d'Israël.

Chaque homme sera jugé d'après ses propres actions. Le Talmud l'affirme et le répète : « Il n'y a pas de souffrance là où il n'y a pas d'iniquité ». « Celui qui accomplit un précepte s'est acquis un avocat, et celui qui commet une transgression s'est donné un accusateur ». « Tous les jugements du Saint Unique (béni soit-il !) ont pour base : tel acte, telle rétribution ». (4) Après le Talmud, le rabbin de La Mecque écrit, lui aussi : « En ce jour, chaque âme sera récompensée de ce qu'elle se sera acquis. Nulle injustice en ce jour ! Yahwé est prompt à faire rendre compte » ; (5) « Quiconque fait une mauvaise action ne sera récompensé que par un mal égal, mais quiconque, homme ou femme, fait œuvre pie en ayant la foi, celui-là entrera au Jardin où il recevra (tout) sans compter ». (6)

C'est la fidélité à la Loi de Moïse qui constitue la norme absolue du bien et du mal. (7) Est bon et sera récompensé dans le Paradis, celui qui fait le bien

des actions bonnes ou mauvaises. Nous préférons le mot *livre*, qui est tout de même plus biblique ; voir plus haut, p. 312, n. 16 (Daniel XII, 1-2).

(1) Sour. LXIX, 19-22.
(2) Isaïe, LIV, 13-14.
(3) Isaïe, XLI, 10.
(4) COHEN, *op. cit.*, p. 161.
(5) Sour. XL, 17.
(6) *Ibid.*, 43, voir plus haut, p. 215.
(7) Voir COHEN, *op. cit.*, p. 440 : « De l'au-delà, le Saint Unique (béni soit-il !) prendra un rouleau de la Tora, le posera sur ses genoux et dira : « Que celui qui s'est adonné à cette Tora se présente et reçoive sa récompense. Aussitôt les nations du monde se précipiteront vers lui en désordre. Il leur dira : « Ne pénétrez pas ici devant moi en désordre ; que chaque nation se présente avec ses docteurs ». Viendra d'abord l'empire romain, parce qu'il est le plus important. Le Saint Unique (béni soit-il !) lui demandera : « A quelle occupation t'es-tu livré ? — Seigneur de l'Univers, répondra-t-il, nous avons établi beaucoup de marchés, érigé force bains, accumulé or et argent, tout cela nous l'avons fait uniquement à cause d'Israël, pour qu'il pût se consacrer à la *tora* ». Le Saint Unique (béni soit-il !) reprendra : « Vous êtes le peuple le plus insensé du monde. Tout ce que vous fîtes n'était destiné qu'à vous-mêmes ; vos marchés, vous y avez mis le rendez-vous des prostituées ; vos bains, c'étaient pour vous des lieux d'amusement ; or à moi seul appartiennent l'argent et l'or ». Ce royaume s'éloignera aussitôt désespéré, et le second par ordre d'importance, celui des Perses, prendra sa suite ».

et croit à Yahwé, (1) le Dieu d'Israël ; est méchant et ira en Enfer, celui qui n'a pas voulu reconnaître le Dieu de Moïse et qui préfère les idoles. En définitive, c'est la croyance au message du rabbin de La Mecque qui classe les hommes en deux catégories : « En vérité l'homme est perdu à l'exception de ceux qui croient et font le bien ». (2)

Savez-vous ce qu'est l'Enfer et ce qu'est le Paradis ? Idolâtres, écoutez et tremblez et vous qui avez craint sur cette terre, écoutez et réjouissez-vous !

2. — L'ENFER DU RABBIN

Idolâtres ! Vous ne voulez pas reconnaître la Toute-Puissance de notre Dieu, Yahwé ; vous traitez de mensonge, le Jugement de Dieu, après la mort. Je vous forcerai cependant à croire, à reconnaître la vérité de la religion d'Israël. Vous allez trembler devant mes paroles, qui sont les paroles même de Dieu ! Ouvrez vos oreilles. Voici l'avenir terrifiant qui vous attend. Ouvrez vos oreilles et réfléchissez. Après quoi, refuserez-vous encore de croire au Dieu d'Israël ? Et dans sa volonté d'aboutir à ses fins, à la vue des Mecquois qui se durcissent comme du roc, le rabbin s'échauffe ; il s'exalte. Son imagination se déchaîne. C'est le zèle prophétique de ce juif, son impatience, son ambition apostolique, sa colère aussi devant l'incrédulité des Mecquois que rien ne fait fléchir, que nous racontent les grandes descriptions eschatologiques du Coran. Je n'ai pas pu vous décider en vous énumérant les signes du Jugement. Je n'ai pas réussi à émouvoir vos âmes, en vous récitant sans arrêt les litanies de la puissance de Dieu. Ecoutez maintenant ce qui vous attend au jour du Jugement, si vous demeurez dans votre obstination. Cela vous touche de bien près.

Je vous ai déjà parlé du feu qui attend les incroyants. (3) Mais ce feu, cet Enfer, vous n'en connaissez pas encore toute l'horreur :

(1) Voir plus haut, p. 244, n. 1 ; 268, n. 2 ; 280, n. 3 ; 307, n. 8 ; 316, n. 11.

(2) Sour. CIII ; voir plus haut p. 292. D'après TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 71, la morale de Mahomet se caractérise par un désaccord entre une éthique purement religieuse et le vulgaire marchandage d'une morale de récompense (!!). Quand le point de vue religieux prédomine, l'homme ne peut invoquer ses mérites personnels pour qu'Allah lui donne le Paradis en récompense de ses bonnes actions. Celles-ci ne sont qu'un don d'Allah aux âmes qu'il a choisies. La prière de saint Augustin : « Seigneur, donne-moi ce que tu exiges, exige ce que tu veux », est adressée aussi par les pieux musulmans à leur dieu... ». Que peut bien signifier tout ce verbiage quand il s'agit de Mohammed ? On en devient hagard et comme perdu, en lisant de pareilles élucubrations. Où sommes-nous donc ?

(3) Sour. LXXIV, 26-29, 43 : « Qu'est-ce qui vous a conduits dans la Saqar ? » Ils répondront : « Nous n'étions pas de ceux qui font la Prière ; nous ne nourrissions pas le Pauvre ; nous discutions de concert avec les Discuteurs et nous traitions de mensonge le Jour du Jugement » ; CXI, 3 : « Il sera exposé à un feu (*narān*) ardent » (*dāta lahabin* « ardent ». Jeu de mots avec *abû — Lahabin* », oncle de Mohammed (BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 111) ; CIV, 5-8) : « Et qu'est-ce qui t'apprendra ce qu'est la *Hotama.* C'est le feu d'Allah allumé qui dévore jusqu'aux entrailles et qui est sur eux refermé ». D'après BLACHÈRE, *loc. cit.*, t. II, p. 112 le terme *al-Ḥuṭamati* » est un terme isolé, dérivé d'une racine qui signifie « consumer ». On aurait ici une création coranique, c'est-à-dire que ce terme arabe aurait été créé par le rabbin de La Mecque ; sour. CII, 6 : « Vous verrez la Fournaise » (*Djahim* (*oun*) ; XCII, 11 : « A rien ne lui servira sa fortune, quand il ira à l'abîme » ; XC, 21 : « Un feu sur eux sera refermé » (*nārum*) (voir CIV, 8) ; CI, 7-8 : « Et qu'est-ce

22. C'est le lieu de retraite pour les rebelles
23. Ils y demeureront des éternités
24. Sans y goûter fraîcheur, ni breuvage
25. Si ce n'est de l'eau bouillante et boisson fétide ;
26. c'est la rétribution qui leur convient (1)

Vous vous rendez compte, Mecquois, de ce qui vous attend, si vous refusez le message d'Israël, que moi, rabbin de votre ville, votre Prophète, je suis chargé de vous annoncer au nom de Yahwé : vous serez plongés dans un feu qui durera toujours. Ici-bas, au temps des grandes chaleurs, vous pouvez encore trouver un peu d'ombre et d'eau. En Enfer, vous serez plongés dans un feu continu et vous n'aurez rien pour vous défendre, rien pour étancher votre soif, si ce n'est de l'eau bouillante et des boissons fétides ! Et c'est tout ce qui vous convient à vous qui traitez de mensonge, d'une façon effrontée, les signes de Yahwé. (2) Et vous n'y échapperez pas. Toutes vos actions sont inscrites dans le Livre qui vous sera présenté. (3)

Aujourd'hui, vous marchez avec jactance. (4) Mais ce jour-là, c'est la consternation qui sera peinte sur vos visages, absorbés et harassés. Les incrédules seront plongés dans un feu ardent, abreuvés à une source bouillante ; comme nourriture, ils n'auront que des euphorbes et cela n'engraisse pas beaucoup et n'apaise guère la faim ! (5) Et ces maudits ne verront jamais Yahwé : « Qu'ils prennent garde ! En vérité, de leur Seigneur, ce jour-là, ils seront séparés ». (6)

Convertissez-vous, convertissez-vous à Yahwé, le Dieu d'Israël. Plus tard, il sera trop tard. L'heure du repentir sera passée. En ce jour-là, les incroyants ne pourront plus parler ; ils ne pourront plus alléguer la moindre excuse :

29. Allez à ce que vous traitiez de mensonge !
30. Allez à l'ombre (*de la fumée*) d'un (*brasier*) à trois colonnes,
31. (*Ombre*) non épaisse qui ne sert à rien contre la flamme
32. car le feu jette des étincelles (grosses) comme des bûches,
33. des étincelles qui sembleraient des masses jaunes.
34. Malheur, ce jour-là, à ceux qui crient au mensonge !
35. Cela sera un jour où les Damnés ne parleront pas,
36. où il ne leur sera point permis de se disculper
37. Malheur, ce jour-là, à ceux qui crient au mensonge ! (7)

Les maudits se repentiront : « Plût à Dieu que j'eusse été poussière ». (8) Il aurait mieux valu pour moi de retourner au néant. Ma fortune ne m'a pas

qui te fera connaître ce qu'est cet abîme. C'est un feu ardent ! » (*nāhrum hāmiyat*) ; LXXXI, 12 : « Quand la Fournaise sera attisée ; LXXIX, 36-39 : « La Fournaise sera dévoilée... auront la Fournaise pour retraite).

(1) Sour. LXXVIII, 22-26 ; LXIX, 36.
(2) Ibid., 26-28 ; voir plus haut, p. 284.
(3) Voir plus haut, p. 318, n. 1.
(4) Sour. LXXV, 33.
(5) Sour. LXXXVIII, 1-7.
(6) Sour. LXXXIII, 15.
(7) Sour. LXXVII, 29-37.
(8) Sour. LXXVIII, 41.

enrichi. Mon autorité s'est effondrée. (1) Mes amis ont tous disparu. (2) Il sera trop tard. Le temps de la miséricorde sera passé :

30. (Yahwé dira) : « Prenez-le et chargez-le d'un carcan !
31. Puis, au Brasier, présentez-le !
32. Puis, à une chaîne de soixante-dix coudées, liez-le ! »
33. Il ne croyait pas en Yahwé très grand !
34. Il n'invitait pas à nourrir l'Orphelin ! (3)
35. Il n'a aujourd'hui nul défenseur,
36. Ni d'autre nourriture que du pus
37. Que mangent seulement les Pécheurs ! (4)

Vous ne voulez pas croire. Ne croyez pas et jouissez bien de la terre. Votre châtiment sera à la mesure de vos jouissances. (5) Aujourd'hui, vous vous moquez des croyants. Là-haut, ce sera l'inverse et le juste retour des choses. (6)

Au cours de son apostolat mecquois, le rabbin utilisera sans cesse cette apologétique de menaces, preuve que les Arabes ne voulaient pas se rendre à l'argumentation du juif et refusaient obstinément de se convertir à la religion d'Israël. L'eschatologie rabbinique constitue pour nous une histoire de la psychologie des Arabes de La Mecque.

11. Malheur, ce jour-là, aux négateurs
12. Qui dans la discussion trouvent un jeu !
13. Ce jour-là, ils seront poussés vers le feu de la Géhenne, brutalement.
14. « Voici ce feu que vous traitiez de mensonge !

. . . .

16. Affrontez ce feu ! Supportez ou ne supportez point ! C'est pour vous la même chose. Vous êtes simplement payés de ce que vous avez fait ! » (7)

Les discussions entre le rabbin et les Mecquois continuent. Ces discussions dépassent le problème de l'Enfer. Elles portent essentiellement et uniquement sur la véracité de la religion d'Israël opposée au polythéisme arabe. C'est pour les convaincre de cette véracité et de leur erreur que le rabbin brandit à leurs yeux les menaces de l'Enfer. Ce qui vous attend, si vous vous obstinez dans votre idolâtrie, vous le savez maintenant : c'est le Feu, le Feu de la Géhenne (v. 13). Blachère regarde comme addition ultérieure, ce verset 13 de la sourate LII, pour deux raisons : à cause de la longueur du verset (8) et à cause aussi de l'emploi du mot Géhenne. Pour ce qui est de la longueur du verset, remarquons en nous distrayant qu'il comprend 55 lettres. C'est trop long

(1) Sour. LXIX, 27-29.
(2) *Ibid.*, 35.
(3) Voir plus haut, p. 85, n. 6, 7; 86, n. 6; 107.
(4) Sour. LXIX, 30-37.
(5) Sour. LXXVIII, 30.
(6) Sour. LII, 11-16.
(7) *Ibid.*, 11-16.
(8) Blachère aurait tendance à rejeter de la période mecquoise, tous les versets qui « lui semblent » un peu plus longs que les autres ; voir *op. cit.*, t. II, p. 240, note 21; 241, n. 23 ; 276, n. 23.

pour Blachère ! S'est-il aperçu que deux versets plus loin, le verset 16 comprend 104 lettres ; le verset 18, 89 ; le verset 23, 90 ; le verset 24, 80. Et cependant, Blachère ne les raye pas de cette sourate. La longueur n'est pas un critère d'exégèse absolu, même dans le « Coran » ! L'emploi du terme *Géhenne* ennuie aussi Blachère. Pourquoi donc ? Il ne le gêne plus dans les sourates LXXVIII, 21 ; LV, 43 ; LXXXIX, 24. A supposer que ces trois dernières sourates fussent postérieures à la sourate LII, elles appartiennent néanmoins, sans aucun doute, (1) à la première période mecquoise et on ne voit pas pour quelle raison on ferait subir à la sourate LII un traitement différent de celui qu'on emploie pour les sourates LXXVIII, LV, LXXXIX. Que le rabbin présente aux Mecquois l'Enfer sous le vocable de *Géhenne,* (2) c'est tout naturel (3) pour un juif.

Dans leurs lignes essentielles, les propos du rabbin sur l'Enfer ne varieront pas. Pour réussir dans ses projets apostoliques, le juif continuera à dépeindre l'Enfer sous les traits les plus effroyables : les pécheurs dans l'au-delà n'auront plus de lumière ; ils seront recouverts de l'obscurité profonde de la nuit et de l'ombre projetée par le feu. (4) Mais l'Enfer, c'est surtout une fournaise. Le feu est le trait caractéristique de l'Enfer du rabbin. (5) Ce feu brûlera les visages des damnés ; leurs lèvres auront un rire sinistre. (6) Il y aura des soupirs et des râles. (7) Leurs vêtements seront recouverts de poix. (8) Eux-mêmes, le carcan au cou, seront enchaînés, traînés dans l'eau bouillante et précipités dans le feu. (9) S'ils appellent au secours, on les secourra avec une eau comme de l'airain (*fondu*) qui grillera leurs figures ; (10) leurs membres seront arrachés par le feu. (11) Ils seront saisis par les cheveux et par les pieds. (12) Comme nourriture, « vous mangerez aux arbres *zaqqûm* et vous vous emplirez le ventre ». (13) Savez-vous ce que c'est que l'arbre *Zaqqûm? :* « C'est un arbre qui croît au fond de la Fournaise, dont les fruits sont comme des têtes de démons et dont les Réprouvés s'empliront le ventre ». (14) « En vérité l'arbre *az-Zaqqûm* sera le mets des pécheurs. Tel l'airain, il bouillonne dans les entrailles à la façon de l'eau bouillante ». (15) Vous aimez vous rafraichir avec

(1) Au moins dans les parties où il est question de la Géhenne.
(2) Sour. XV, 43 ; LXVII, 7 ; XVIII, 100 ; XLV, 9 ; XL, 52, 76 ; XXXIX, 71 ; XXXV, 33 ; XIII, 18.
(3) Voir plus bas, p. 334-335.
(4) Sour. XXXIX, 18.
(5) Sour. LXXIV, 26-29 ; XCI, 18, 28 ; LVI, 94 ; LXX, 15 ; LV, 35. — Pour la seconde période mecquoise, voir plus haut, p. 53-61 ; sour. LIV, 48 ; XXXVII, 163 ; XXXVI, 63 ; LXVII, 7 ; XXIII, 106. — Troisième période : XI, 9, 115 ; XIV, 34 ; XL, 6, 44 ; XXXIX, 20 ; XXXI, 20 ; XLII, 5 ; X, 8 ; XXXIV, 41 ; XXXV, 6-7 ; VII, 39 ; VI, 27, 128. On remarquera que le rabbin redouble de menaces aux abords de l'hégire. Nous en verrons plus tard la raison.
(6) Sour. XXIII, 106.
(7) Sour. XI, 108.
(8) Sour. XIV, 51.
(9) Sour. XL, 74 ; XIII, 6.
(10) Sour. XXIII, 106.
(11) Sour. LXX, 16.
(12) Sour. LV, 41.
(13) Sour. LVI, 52-53.
(14) Sour. XXXVII, 62-66.
(15) Sour. XLIV, 42-44 ; voir aussi LXXXVIII, 6-7 ; XVII, 62.

les fruits. Eh bien, si vous persistez dans votre refus de croire, vous serez bien servis !

Et après avoir mangé, qu'est-ce que vous aurez comme boisson ? De l'eau bouillante « et vous boirez comme chameaux altérés », (1) et vous boirez encore de l'eau fétide que le maudit avalera à petites gorgées. Il aura peine à l'avaler. (2)

Voi che intrate, lasciate ogni speranza : vous qui entrez, abandonnez toute espérance. Vous crierez au secours et il n'y aura pas de secours. « Le coupable aimerait à se racheter du Tourment de ce jour-là, en livrant ses fils, sa compagne, son frère, et son clan qui lui donne asile et tous ceux qui sont sur la terre (pour qu') enfin cela le sauvât ». (3) Mais il n'y a pas de rançon possible et personne ne viendra le secourir. Ce ne sont pas non plus leurs idoles qui viendront à leur aide. (4) Personne, absolument personne ne leur sera d'aucune utilité. (5) Le jour de la Décision marque le terme final des mérites et des démérites. (6) Dès que les damnés auront franchi les portes de l'enfer, (7) il n'y aura ni pardon, ni miséricorde. (8) L'Enfer, c'est pour toujours ; il est éternel. (9) Yahwé seul pourrait diminuer en intensité ou abréger dans le temps les peines des damnés, (10) mais il ne le fera pas. Il n'y aura pas de pardon et les souffrances ne diminueront jamais : « S'ils réclament rémission, ils ne seront pas entendus ». (11) « Il ne sera point décrété qu'ils seront anéantis à jamais et nul allégement ne sera apporté à (leur) tourment dans la Géhenne ». (12) Mecquois, Mecquois incrédules, comprenez-vous ce qui vous attend ! Vous serez cloués dans le feu, (13) et vous serez seuls : « Quand il sera soufflé dans la trompette, la famille ne comptera pour rien (14) et ils ne s'interrogeront plus ». (15) Du feu, du feu, ils ne verront partout que du feu : « Nous mettrons devant eux une barrière et derrière eux une barrière et nous les entourerons de sorte qu'ils ne voient pas ». (16) Ah ! s'ils pouvaient appeler Dieu à leur aide ! Mais ils ne le pourront pas. (17) Entre l'Enfer et le Paradis, il y aura une porte que personne ne pourra ouvrir, un espace, l'Aaraf, impossible à franchir et entre

(1) Sour. LVI, 54 ; voir aussi *ibid.*, 93 ; XXXVII, 65-67 ; LV, 45, 48.

(2) Sour. XIV, 19-20; voir Ps. XI, 6 : (Yahwé) fera pleuvoir sur les impies charbons ardents et soufre ; « l'air embrasé sera leur partage, car Yahwé est juste ; il aime la justice, les hommes droits contemplent sa face ».

(3) Sour. LXX, 11-14.

(4) *Ibid.*, 16-18 ; LV, 35 ; XLV, 9.

(5) Sour. LXXXII, 19 ; XI, 115 ; X, 28.

(6) Sour. LV, 39 ; voir plus haut, p. 312, n. 11.

(7) Sour. XV, 44 : « La Géhenne... a sept portes, et à chacune d'elles on trouve un groupe d'errants » ; XL, 76 ; XXXIX, 72.

(8) Sour. XLI, 23.

(9) Sour. XXXII, 20 ; XLI, 28 ; XVI, 31 ; XI, 109 ; XIV, 20 ; XL, 76 ; XXXIX, 72 ; X, 53 ; VII, 34 ; XIII, 6.

(10) Sour. VI, 128.

(11) Sour. XLI, 23.

(12) Sour. XXXV, 33.

(13) Sour. XXXVI, 67.

(14) Voir Ps. XIX : « mes proches et mes familiers ont disparu ».

(15) Sour. XXIII, 103.

(16) Sour. XXXVI, 7-8.

(17) Sour. XXXVI, 15 ; voir aussi XXIII, 107.

deux dans des sphères superposées se trouvera le séjour des Bienheureux et en bas, le séjour des Damnés et les Compagnons du Feu crieront aux Compagnons du Paradis : « Répandez sur nous de l'eau, et de ce que Yahwé vous a pourvus. Et les justes répondront : Yahwé les a interdits aux Impies. (1) Les damnés auront beau faire, hurler au secours. Ils ne franchiront point la porte du Paradis : « En vérité, ceux qui ont traité Nos signes de mensonges, (2) et qui, s'écartant d'eux, se seront gonflés d'orgueil, à ceux-là les portes des cieux ne seront pas ouvertes, (3) et ils n'entreront point dans le Jardin, jusqu'à ce qu'un chameau passe dans le trou d'une aiguille. C'est ainsi que nous récompenserons les coupables ». (4) Et le remords les dévorera : « Quand ce jour-là sera amenée la Géhenne, ce jour-là l'homme se souviendra ; mais de quoi servira qu'il se souvienne ? » (5) Ils imploreront miséricorde. Oh, recommençons notre vie : « Seigneur », diront-ils, « notre misérable nature nous a vaincus et nous avons été un peuple égaré. Seigneur ! sors-nous de (la Géhenne) et si nous récidivons, nous serons injustes ». Mais Yahwé dira : « Demeurez-y et ne me parlez point ! » (6) Oh, pourquoi ai-je agi ainsi sur la terre ! « En ce jour-là, l'Injuste se mordra les mains en disant : « Plût au ciel que j'eusse fait mon chemin avec l'Apôtre ! Malheur à moi ! Plût au ciel que je n'eusse pas pris un tel comme ami ! » (7) Trop tard ! Il sera trop tard ! Vous voudriez vous venger, mettre sous vos pieds vos conseillers de la terre. (8) Il sera trop tard. Vous avez eu sur terre toute possibilité et tout le temps de croire. Vous n'avez pas cru, vous n'avez pas voulu croire. Vous avez préféré les jouissances de la terre : « C'est là le prix de ce dont, sans raison, vous vous réjouissez sur la terre et ce dont vous aviez orgueil. Franchissez les portes de la Géhenne où vous resterez immortels. Quel détestable séjour pour les orgueilleux ! » (9) « Quiconque aura voulu labourer (le champ de) la vie (future, Nous accroîtrons son labour. Quiconque aura voulu labourer (le champ de la (Vie) Immédiate, Nous lui en accorderons une part, mais il n'aura nulle part en la (Vie) dernière ». (10) « Maintenant franchissez les portes de la Géhenne pour y demeurer éternellement ». (11)

« En vérité, la vie d'ici-bas est comme l'eau que Nous faisons descendre des cieux. Les plantes de la terre, celles que mangent les hommes et les troupeaux, s'en gorgent. Quand la terre prend sa parure et se montre belle, et que ses habitants pensent qu'ils ont pouvoir sur cette parure... » (12) « Yahwé dispense et mesure ses bienfaits sur qui Il veut. (Ces Infidèles) jouissent de la vie de ce monde. Mais la vie de ce monde comparée à celle de l'autre (monde) n'est

(1) Sour. VII, 48.
(2) Voir plus haut, p. 279 et ss.
(3) Prov. XVI, 5 : « Abomination de Yahwé : un cœur altier ! à coup sûr, il ne restera pas indemne ! ».
(4) Sour. VII, 38.
(5) Sour. LXXXIX, 24.
(6) Sour. XXIII, 108-110.
(7) Sour. XXV, 29-30.
(8) Sour. XLI, 29.
(9) Sour. XL, 75-76.
(10) Sour. XLI, 19 ; X, 7 ; voir encore XXI, 45 ; XXV, 19 ; XL, 42, 75 ; XLII, 34.
(11) Sour. XL, 75-76.
(12) Sour. X, 25.

qu'éphémère jouissance ». (1) Vous serez interrogés sur les plaisirs de la terre. (2) Vous préférez la vie de ce monde ; (3) vous passez votre temps à vous divertir. Vous riez alors que vous devriez pleurer. (4) Vous aimez la vie qui passe et vous négligez l'au-delà. (5) Pourquoi vous laissez-vous aveugler par cet instant passager ? (6) Ne savez-vous donc pas que la vie de ce monde n'est que jeu et plaisir, (mais) certes, la Demeure Dernière est meilleure pour ceux qui craignent. Ne le comprenez-vous donc pas ? (7)

Les Mecquois incrédules et jouisseurs tiennent ici le même le langage que l'impie de la *Sagesse :*

> Ils se disent dans leurs faux calculs
> « Courte et triste est notre vie
> . . . .
> C'est une fumée que le souffle de nos narines
> . . . .
> Notre vie passera comme les traces d'un nuage,
> Elle se dissipera comme un brouillard
> Que chassent les rayons du soleil
> Et qu'abat sa chaleur.
> Oui, nos jours sont le passage d'une ombre ;
> La mort ne retourne point sur ses pas.
> Le sceau est apposé ; nul ne revient ». (8)

« L'homme est présent aujourd'hui ; demain il s'en va ». « Nous voudrions que la vie fût comme l'ombre d'un oiseau en plein vol. Le jour est court, le travail considérable, les laboureurs indolents. La récompense grande et le Maître de la maison nous talonne », remarquent les talmudistes (9) et le rabbin de la Mecque pense exactement comme ses coreligionnaires. Par l'intermédiaire de ce rabbin, véritablement très rabbin, une ligne droite unit le Coran à la Bible, en passant par le Talmud. Mohamed ne pourra prendre place dans cette ligne droite, qu'en adoptant les croyances de son maître juif.

Quand on a bien saisi le rôle apostolique du rabbin, le caractère de son apostolat, tout devient lumineux dans le Coran mecquois. Un juif fait du prosélytisme. Il prêche aux Arabes la religion d'Israël et nécessairement il parle et agit en juif. Que viennent faire dans une Vie de Mohammed des réflexions aussi intempestives, aussi brouillonnes que celle-ci : « Si l'on peut dire que la conception de la vie terrestre chez Mahomet, contient des traits pessimistes, ce pessimisme n'est cependant pas plus radical que celui des protestants de tendance piétiste. La vie terrestre n'est sans doute que *jeu* et *bagatelle,* mais elle n'est pas foncièrement mauvaise et corrompue. Mahomet (10)

(1) Sour. XIII, 26.
(2) Sour. CII, 8.
(3) Sour. LXXXVII, 16.
(4) Sour. LIII, 60-61.
(5) Sour. LXXV, 20-21.
(6) Sour. XXI, 33 ; XXVI, 207.
(7) Sour. VI, 32 ; XXVIII, 60 ; LXXXVII, 16-17 ; XCIII, 4.
(8) Sag., II, 1-5. Voir tout le chapitre II.
(9) Cohen, *op. cit.*, p. 115.
(10) *Sic.*

ne partage pas la conception de l'Antiquité tardive ou de l'Inde, que le corporel est néfaste en soi et sans valeur ». (1) Que vient faire ici tout ce jargon, cette salade russe composée de textes arabes, écrits par un juif et brassés pêle-mêle, sans aucun discernement, avec des conceptions de piétistes protestants, des théories de l'Antiquité « tardive » de l'Inde, tout cela jeté à des cerveaux nordiques et offert aux étudiants Français comme Initiation à l'Islam ! Pour nous la véritable initiation consistera d'abord à se débarrasser des paniers de fiches ramassées dans les ouvrages les plus disparates et recollées ensuite à la queue leu-leu ; à se dépouiller des anachronismes des commentateurs, des rêvasseries des historiens coraniques, des insanités des traditions musulmanes pour s'attacher à des conceptions saines, critiquement éprouvées. Dans un pareil travail, on ne pourra sans doute pas jouer au saute-mouton, courant de Mohammed au parsisme, de La Mecque aux Indes, du Coran à Calvin, on n'éprouvera pas les mêmes jouissances qu'à une lecture de roman ; mais l'intelligence y trouvera la paix de la certitude.

Mohammed n'est pour rien dans cette conception sur la vie du monde présent et la vie de l'au-delà. Ce n'est pas lui qui parle, c'est un rabbin ; et si les discours pouvaient rendre un son pessimiste, ce pessimisme ne serait autre chose que le « pessimisme » biblique, de la *Sagesse*, de *Job* et de *l'Ecclésiastique*.

Jouir sur terre... Expier et souffrir dans l'autre monde ! La balance est juste, parce que Dieu lui-même est juste, le plus juste, qu'il n'est pas oublieux (2) et qu'il ne ment jamais ! (3)

La racine de la catastrophe qui vous attend, Mecquois, c'est votre orgueil. Je vous l'ai répété à maintes reprises : « En vérité, quand on leur disait : « il n'y a pas de divinités sauf Yahwé, ils s'enflaient d'orgueil ». (4) Je vous répétais les paroles de Yahwé, mais vous tourniez sur vos talons, bouffis d'orgueil, vous livrant à des vaines et folles discussions à la veillée. (5) Quand vous entendez les communications de Dieu, vous faites comme si vous ne les entendiez pas ou vous vous en moquez, en vous obstinant dans votre orgueil. (6) « Ceux qui traitent Nos signes de mensonges, et qui, gonflés d'orgueil, (se seront détournés) d'eux, ceux-là seront les Hôtes du Feu et ils y resteront éternellement ». (7) « Cela ne vous a servi à rien les richesses que vous accumuliez et que vous aviez thésaurisées ». (8) Ils seront tous damnés, ceux qui dans leur orgueil ne veulent pas croire à Nos signes et qui traitent de men-

(1) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 61.
(2) Sour. XIX, 65.
(3) Sour. XIX, 62 ; XXXVI, 6 ; XXV, 7 ; VII, 42. — Ce serait évidemment une ridicule erreur que de voir dans la balance qui apprécie avec justesse le bien et le mal, une expression de la langue commerciale dont se servait Mohammed, commerçant et conducteur de caravanes ! L'expression est biblique (voir plus haut, p. 80, n. 3, 4 ; 221 n. 2 ; 313, n. 8.) et il est tout naturel de la retrouver dans des discours juifs — auxquels le pauvre Mohammed est totalement étranger.
(4) Sour. XXXVII, 34.
(5) Sour. XXIII, 69 ; XXV, 23.
(6) Sour. XLV, 7-8 ; voir aussi XVII, 39 : « Ne marche point sur la terre avec insolence ! Tu ne saurais déchirer la terre et atteindre en hauteur les montagnes ».
(7) Sour. VII, 34 ; voir aussi XVI, 31 ; XL, 50-51, 76 ; XXXIX, 60-61 ; XXXIV, 30-32 ; VI, 49 ; VII, 38 ; voir plus haut, p. 322.
(8) Sour. VII, 46 ; VI, 93.

songes le Jugement et l'Enfer. C'est à ces incroyants que le Feu est réservé. (1)

On pourrait ajouter bien d'autres précisions au sujet de l'Enfer « coranique ». Il nous suffit d'en avoir indiqué les lignes générales et d'en avoir dégagé l'esprit. Il nous faut bien remarquer aussi — et c'est essentiel — que le rabbin n'a pas fait aux Mecquois un cours sur l'Enfer. Et c'est pourquoi, au fond, c'est donner une image très fausse de l'activité du rabbin que de rassembler tous ces textes comme nous venons de le faire. Le rabbin a parlé constamment de l'Enfer, à chacune de ses discussions, avec les Mecquois. A chaque fois qu'il se heurtait à leur tenace incrédulité, il les menaçait du Feu éternel, de la Géhenne. Ses menaces faisaient partie intégrante de sa tactique, de sa méthode de combat : tantôt il menaçait les Arabes d'extermination, et comme cette extermination ne semblait pas devoir se produire d'une façon imminente, le rabbin brandissait l'épouvantail du feu ou faisait miroiter les plaisirs du Paradis. Devant ses échecs, le rabbin inventa Mohammed ; mais les Mecquois se raidissaient de plus en plus dans leur incroyance au Dieu d'Israël, préférant mourir dans la religion de leurs pères. Et le temps passait. Aux approches de l'an 622, les Mecquois en avaient assez de Mohammed, assez de son manager juif, assez du « Coran » arabe dont ils avaient deviné la supercherie. Nous expliquerons en son temps la nécessité et la signification de l'hégire.

Quand on cite des textes, il faudrait les replacer tous dans leur ambiance psychologique, dans le mouvement vital de l'instant présent dans lequel ils s'encadrent et qui les rend intelligibles. Nous ne pouvons évidemment appliquer dans toute sa rigueur cette méthode qui est cependant la seule qui puisse aboutir à des conclusions rigoureuses, mais nos lecteurs, s'ils en ont la possibilité et la patience, pourront compléter eux-mêmes notre étude, dont la seule ambition réaliste est de fournir les principes généraux pour une intelligence sensée et logique des sourates mecquoises. Pour ce qui est des descriptions de l'Enfer, par exemple, il faut toujours et sans cesse se rappeler que Mohammed n'en est pas l'auteur. Mohammed n'a été que simple auditeur. C'est, en effet, le juif qui parle, c'est lui qui veut convertir les Arabes à sa religion juive ; c'est lui qui les menace des peines de l'Enfer, s'ils persistent dans leur incrédulité. Dans les discours du rabbin sur l'Enfer, il faut aussi distinguer d'une façon catégorique substance et art oratoire et cet art oratoire est en connexion avec le but à atteindre.

Plus les Mecquois se dérobent, et plus le rabbin se fait pressant, pathétique et menaçant. C'est le rabbin qui invente — comme le font encore aujourd'hui, dit-on, certains prédicateurs — les raffinements des tortures de l'Enfer. C'est l'attitude réticente des Arabes qui l'exaspère et qui stimule la flamme de son verbe. Pour comprendre le rabbin, ce sont les Arabes qu'il faut regarder, scruter les recoins de leurs âmes ; c'est l'auditoire qui fait l'orateur et c'est l'incrédulité grandissante des Mecquois qui surélève la voix du rabbin, crée et échauffe ses convictions, excite son imagination. C'est en sondant la vie

(1) Voici quelques références. Les textes ayant été prononcés en des circonstances différentes, auraient besoin d'une exégèse nuancée : LXXII, 9 ; LXXV, 52 ; LXIX, 33-34 ; LVI, 1, 51, 81 ; LV, 43 ; LXXIV, 47, 53 ; XXXVI, 63 ; XXIII, 106-107 ; XXVII, 85-86 ; XVI, 20-23, 28, 40 ; XLV, 7-10, 40 ; XXX, 15 ; XL, 74 ; XXXIX, 60 ; XXXI, 20 ; XXXIV, 5 ; XXXV, 33 ; VII, 34-38 ; VI, 25, 27, 49 ; XIII, 6. — Le Seigneur est loin des Impies, Prov. XV, 29 ; Isaïe LIX, 2 ; voir aussi tout le Psaume IX-X.

concrète de ces Arabes que le juif, perspicace psychologue, invente ses arguments : vous aimez, Mecquois, rechercher un peu d'ombre pour vous y abriter : comme ombre, vous n'aurez que la fumée du feu ; vous aimez vous rafraîchir de fruits : vous n'aurez à manger que des figues épineuses ; vous aimez rechercher des boissons fraîches : vous n'aurez pour étancher votre soif que de l'eau bouillante et du pus. Aucun ruisseau, aucun oued ne traversera jamais la fournaise de l'Enfer. De telles paroles ne peuvent être prononcées que devant des Arabes, brûlés des ardeurs du soleil. L'Enfer du rabbin, devient par contrecoup une page d'histoire de la vie mecquoise. En énumérant les souffrances qui attendent les incrédules, ce sont les plaisirs quotidiens des Arabes qu'analyse le rabbin. Ce rabbin n'est pas seulement très versé dans les Ecritures, imprégné du style prophétique grandiose et pathétique, il est aussi un parfait orateur qui crée son verbe d'après les remous intérieurs de ceux qui l'écoutent.

Quant au fond doctrinal, notre rabbin est juif sans plus. Non seulement il serait facile de rattacher toutes les idées du rabbin à un texte biblique ou talmudique, mais il y a plus. Chaque texte coranique, en matière eschatologique, baigne, comme nous venons de le dire, dans une atmosphère entièrement hébraïque et juive. Il faut avoir été élevé complètement dans le judaïsme, pour parler aussi parfaitement juif. On sait que les doctrines eschatologiques des Juifs ont beaucoup évolué. Il est cependant un point constant et fixe : c'est que le Dieu d'Israël a toujours été représenté comme un Dieu juste, ne laissant jamais le crime impuni. L'histoire d'Adam et d'Ève, de Caïn, du déluge, de Sodome et Gomorrhe en sont des preuves manifestes : « Ta droite, Yahwé, s'illustre par sa force ; ta droite, Yahwé, taille en pièces l'ennemi. Par l'excès de ta gloire, tu renverses tes adversaires ; tu déchaînes ton courroux ; il les dévore comme le chaume ; au souffle de tes narines, les eaux s'amoncelèrent. Les flots se dressèrent comme une digue, les abîmes se figèrent au cœur de la mer ». (1) Par contre, le vertueux Hénoch sera récompensé. (2) Mais aux époques patriarcale et mosaïque, les Hébreux n'entrevirent jamais que des sanctions terrestres, (3) réservées à ceux qui transgressent la Loi et les commandements de Moïse. Cette doctrine de base est simple : Moïse, agissant au nom de Yahwé, a révélé la Loi au Peuple Elu. Pour recevoir les bénédictions de Yahwé, il faut être fidèle à sa Loi ; tout israélite qui sera infidèle à ses commandements, sera maudit de Dieu, c'est-à-dire puni dans ses biens. La prospérité terrestre est signe de la protection de Dieu et les Juifs ne ménageront jamais aucun effort pour se rendre dignes de cette bénédiction de Yahwé, par leur réussite dans leurs entreprises terrestres. Cette mystique réaliste alimentera pour ainsi dire les activités d'Israël, tout au cours des âges. Les malchances, les souffrances, la maladie seront considérées, par ailleurs, comme manifestation du péché et de la réprobation divine. Guérissant un paralytique, Jésus-Christ lui dit : « Homme, tes péchés seront remis ». (4) Les miracles de Jésus supposent toujours chez les bénéficiaires un retour à la foi, c'est-à-dire aux commandements de Yahwé, le Père. Dans l'Exode,

(1) Exode, XV, 6-8 ; etc.
(2) Gen., V, 24.
(3) Lévit., XXVI, 14-21 ; Deut., XXVIII, 15-45.
(4) S. Luc, V, 20 ; Matth., II, 5.

Yahwé n'avait-il pas déjà dit : « Moi Yahwé ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui punis la faute des pères sur les enfants, les petits-enfants et les arrière-petits-enfants de ceux qui me haïssent ». (1)

La bénédiction de Yahwé comme sa malédiction était toujours pour les Anciens Hébreux à échelon terrestre. Il s'ensuit que les perspectives de la vie de l'au-delà n'auront jamais que des contours vagues et imprécis et que cette vie ne sera que très tardivement liée d'une façon claire à une doctrine « sanctionnelle ». Le *shéol* est le séjour non pas des bons et des méchants, mais le séjour des morts. Il n'est pas question de Jugement particulier. Un tel jugement apparaît ici comme inutile, puisque la discrimination des bons et des méchants s'opère sur cette terre. C'est sur cette terre que les croyants sont récompensés et que les impies auront à souffrir jusqu'à l'anéantissement. Il manque toujours aux anciens Hébreux un large souffle de spiritualisme. Si on en trouve quelques traces, ce sont des soupirs d'attente, bien plus qu'un ferme espoir. Les Hébreux sont trop anthropomorphistes, trop réalistes pour s'arrêter sur une doctrine spirituelle de la vie. Foncièrement religieux, ils demeurent fermés aux grandes conceptions de la survie de l'âme et de la vie ultra-terrestre. A peine en ont-ils entrevu quelques aspects. Il est difficile de concevoir, d'après eux, ce que sera la survie de l'homme. Les hommes seront enfermés dans le *sheol*. Mais sous quelle forme, ils ne le soupçonnent pas. Quant au *sheol* lui-même, séjour des morts, ce sera, d'après Job, un lieu de ténèbres, sans lumière, un chaos : « Ils durent si peu les jours de mon existence ! Aussi cesse de me fixer, pour me permettre un peu de joie, avant que je m'en aille sans retour dans la région des ténèbres et de l'ombre épaisse, où règne l'obscurité et le désordre, où la clarté même ressemble à la nuit sombre ». (2) Malgré la haute spiritualité des Livres de Job, des Psaumes, de l'Ecclésiaste, les vieilles conceptions hébraïques n'ont pas encore réussi à se dégager fermement d'un nationalisme étroit et de l'horizon terrestre. Si le rabbin de La Mecque a pu penser au *shéol*, ce n'est cependant pas à l'eschatologie des anciens Hébreux qu'il se réfère. Ses idées sur le Jugement universel, sur les sanctions ultra-terrestres, sur le feu de l'Enfer dénotent chez lui un judaïsme évolué, tout différent des conceptions hébraïques que nous trouvons dans le Pentateuque, les Livres Historiques, les Psaumes et Job. (3) Ce sont les malheurs et les épreuves de l'exil qui contribuèrent surtout à l'évolution spiritualiste d'Israël. La nécessité de maintenir les Juifs dans leur foi primitive, de resserrer le lien national en terre étrangère, allait d'une façon toute logique reporter les esprits sur une vie future meilleure, sur la punition des méchants, en définitive sur la Justice

(1) Exode, XX, 5 ; XXXIV, 14 ; Deut. ; IV, 24 ; V, 9 ; VI, 15.
(2) Job, X, 20-22 ; XVI, 8 ; XVII, 9 ; XIX ; 13-29.
(3) Même en tenant compte des progrès spiritualistes de ces deux derniers livres. — Dans les Psaumes (VI, 6 ; XXX, 10 ; LXXXVII, 11-13 ; CXV, 17), Job (XIV, 21), Ecclé. IX, 4, 5, 10), les habitants du sheol « ne savent plus rien, ils ne se rappellent même plus Dieu et ne peuvent le louer » ; voir J. CHAINE, *La Rétribution dans l'Ancien Testament*, dans *Rencontres. Le sens chrétien de l'histoire*, Editions de l'Abeille, 9 rue Mulet, Lyon (1941), p. 74 ; voir aussi p. 75 : « Le culte des morts a été une des sources du polythéisme et, en abaissant les morts, les vieux auteurs bibliques exaltaient Dieu. Les idées sur la vie languissante des âmes ont, en fait, aidé au triomphe du monothéisme ». C'est ainsi que dans le Lévitique XIX, 31, il est dit : « Ne vous adressez ni aux esprits des morts, ni aux devins ; ne les interrogez pas de peur d'en être souillés. Je suis Yahwé, votre Dieu ».

de Yahwé. Nous retrouverons chez le rabbin exactement le même état d'esprit. Les Mecquois pourront triompher sur cette terre. Mais la justice de Dieu est patiente. Impunis ici-bas, les impies recevront certainement dans la vie de l'au-delà, les sanctions qu'ils méritent.

Eprouvés dans leurs personnes et leur nation, les Juifs de la captivité commencèrent à espérer fermement en une vie meilleure, à une manifestation plus lumineuse de la justice de Dieu. Patience et espoir naissent dans l'épreuve. Puisque Dieu est un Dieu de vérité, qu'Il ne ment jamais, si Ses promesses ne sont pas réalisées maintenant, il est absolument certain qu'elles se réaliseront plus tard. Il y a sur la vie de l'au-delà et sur le sort réservé aux bons et aux méchants des perspectives qui finiront par éclore un jour, même à l'intérieur du judaïsme, en doctrine consciemment définie et que nous trouvons déjà en germe chez les Prophètes : puisqu'Israël souffre maintenant, il sera certainement vengé plus tard. Dans les discours du rabbin de La Mecque, c'est exactement les mêmes perspectives que nous retrouvons. Osée avait dit : « Les voies de Yahwé sont droites ; les justes y marchent, mais les pécheurs y trébuchent », (1) et Michée : « Yahwé sort de son saint lieu. Il descend, Il foule les sommets de la terre. Les montagnes fondent sous ses pas, les vallées s'effondrent, comme la cire devant le feu, comme l'eau répandue sur la pente. Tout cela, c'est à cause du forfait de Jacob, à cause du péché de la maison d'Israël ». (2) « Devant (Yahwé) s'avance la peste, la fièvre marche sur ses pas. Il se dresse et fait trembler la terre, Il regarde et fait frémir les nations ! Alors les monts éternels se disloquent, les collines antiques s'effondrent ». (3) Ne croit-on pas entendre la voix du rabbin mecquois. Les astres s'éteindront, dit Isaïe ; (4) la grande peur s'emparera de tous les humains. (5) — « Montagnes, couvrez-nous ; collines, tombez sur nous ». (6) Ce jour terrible sera ce que Joël appellera le jour de la Décision ; (7) le jour du jugement terrifiant et implacable, (8) formules que le rabbin répétera maintes fois à ses auditeurs. (9) Cependant, les Prophètes n'arrivent pas encore à faire craquer complètement les conceptions hébraïques toujours enfermées dans les limites d'un nationalisme terrestre qui se projette sans cesse à l'horizon. Israël n'a pas encore assez souffert. Pour se hausser jusqu'aux aspirations universalistes, il faut pouvoir se détacher de soi-même. L'intelligence suppose l'épuration de l'âme. Les grands Prophètes ont commencé à entrevoir la vérité. (10) Isaïe annonce clairement la destruction des idoles et la confusion des orgueilleux : « Leur effronterie témoigne contre eux ; comme Sodome, ils étalent leur péché. Pour leur malheur ils ne s'en cachent pas, ils préparent leur propre ruine ». (11) Oui,

(1) Osée, XIV, 10.
(2) Michée, I, 4-5.
(3) Habac., III, 5-6.
(4) Isaïe, XIII, 7-13.
(5) *Ibidem.*
(6) Osée, X, 8.
(7) Joël, III, 2, 14.
(8) Sagesse, VI, 5.
(9) Voir plus haut, p. 310, etc.
(10) Vérité sur laquelle plusieurs Psaumes, en particulier les Psaumes X, XVI, XLIX, avaient déjà jeté quelques rayons de lumière.
(11) Isaïe, III, 9 ; voir plus haut p. 316, n. 8.

Yahwé triomphera et ses ennemis — les ennemis d'Israël — seront confondus. Le rabbin de La Mecque ne parle pas autrement. Il arrive cependant que parfois les Prophètes crèvent les barrières du nationalisme pour s'élever quelques instants — le temps d'un éclair — jusqu'au sommet d'un universalisme aux teintes estompées d'un authentique spiritualisme : « Celui qui a péché, c'est lui qui mourra ». (1) Celui qui pèche... qui pèche contre Israël, (2) évidemment, Israël dépositaire et gardien de la Loi. Qu'il est donc difficile pour Israël de se dépouiller de ce nationalisme qu'il a toujours cru authentiquement divin depuis la Révélation du Mont Sinaï. C'est sur les hauteurs du Sinaï qu'il faut chercher l'origine de sa grandeur et aussi de ses déboires. Ces déboires cependant ne seront pas inutiles pour maintenir sa grandeur et l'élever au-dessus de lui-même. C'est dans les épreuves qu'Israël s'est trouvé en se perdant : « En ce temps-là se lèvera Michel, le grand prince, qui se tient auprès des fils de ton peuple. Ce sera un temps d'angoisse, tel qu'il n'y en aura pas eu jusqu'alors, depuis que peuple existe. En ce temps-là, ton peuple y échappera : tous ceux qui se trouveront inscrits dans le Livre. Un grand nombre de ceux qui dorment dans la poussière de la terre s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre, pour l'horreur éternelle. Les doctes resplendiront comme la splendeur du firmament et ceux qui ont enseigné la justice à un grand nombre, comme les étoiles, pour toute l'éternité »... (3) Les principes sur l'existence de la vie future, du Jugement, des sanctions éternelles, sont définitivement établis. Pour leur donner valeur d'une doctrine, il ne restera à Israël qu'à s'oublier.

Dans ces aperçus eschatologiques, la notion du *sheol* subit elle aussi de grandes évolutions. Le *sheol* devient de plus en plus le lieu réservé aux damnés. C'est un lieu d'horreur. Qu'on relise le chapitre XXXII d'Ezéchiel : « Fils d'homme, pleure sur la multitude des habitants de l'Egypte, fais-les descendre, elle et les filles des nations, majestueuses, vers les lieux infernaux, avec ceux qui descendent dans la fosse... Les héros, ainsi que ses alliés, lui parleront au milieu du *sheol*. « Qui surpasses-tu en beauté ? Descends, couche-toi avec les incirconcis, tombés par l'épée ». Là est Assour et toutes ses troupes autour de son tombeau, tous tombés, frappés par l'épée... Là est Elam et toutes ses troupes, autour de son tombeau, tous tombés, frappés par l'épée... Là est Méshek, Toubal et toutes ses troupes autour de son tombeau, tous incirconcis, tombés par l'épée pour avoir répandu la terreur au pays des vivants... Là est Edom, ses rois et tous ses princes... Là sont tous les princes du nord, les Sidoniens... » (4)

Avec Isaïe, encore, le *sheol* est toujours un abîme ; (5) une prison ; (6)

(1) Ezéchiel, XVIII, 4 ; XVIII, 20 ; XXXIII, 18.
(2) Chaine, *loc. cit.*, p. 75 : « Chez Ezéchiel cependant une distinction commence à apparaître : il y a dans le shéol une fosse, un endroit plus profond, où vont les incirconcis ; il s'agit d'une distinction nationale, mais non morale ».
(3) Daniel XII, 1-3. — Voir aussi la description du Jugement dernier dans Joël, III-IV, qui seul parle de la vallée de Josaphat : « Que les nations s'ébranlent et qu'elles montent au Val de Josaphat ! Car là je siègerai pour juger toutes les nations à la ronde », (Joël, IV, 12).
(4) Ezéchiel, XXXII, 17-30.
(5) Isaïe, XIV, 15.
(6) Isaïe, XXIV, 21-22 ; voir aussi XXVI, 14.

mais il devient aussi bûcher : « A Sion les pécheurs sont angoissés, un tremblement saisit les impies : qui d'entre nous pourra tenir devant ce feu dévorant ; qui pourra demeurer devant ces flammes éternelles ». (1) Est-ce déjà la lumière du Christ, sauveur du monde, sans distinction de personne et de race, du Christ qui a brisé, cette fois pour de bon le nationalisme juif, qui se projette déjà à l'horizon ? Toujours est-il que nous assistons aux approches de la naissance du Christ, à un nouvel effort vers un universalisme qui se dégage, dans une clarté, de plus en plus lumineuse, des perspectives terrestres. La royauté et le règne d'Israël restent sans doute, à l'arrière-fond des préoccupations juives, deux siècles encore avant le Christ, mais des formules inaccoutumées apparaissent. Ce n'est encore qu'un embryon de perspectives nouvelles sur le Jugement et la vie de l'au-delà; mais cet embryon arrivera plus tard à pleine maturité. Le problème de la vie future est désormais nettement posé tout au début de la Sagesse : « La Sagesse est un esprit qui aime les hommes, mais elle ne laissera pas impuni le blasphémateur pour ses propos, car Dieu est le témoin de ses reins, le surveillant véridique de son cœur et ses discours, il les entend ; l'Esprit du Seigneur, en effet, remplit l'univers, et lui, qui tient unies toutes choses, sait tout ce qui se dit. Nul ne saurait donc se dérober qui profère un langage inique ; la Justice vengeresse ne le laissera pas échapper. Sur les desseins de l'impie, il sera fait enquête ; le bruit de ses paroles ira jusqu'au Seigneur, pour que soient châtiés ses forfaits ». (2) Le tableau que l'auteur de la Sagesse nous a laissé du Jugement, de la condamnation et de la psychologie des impies est marqué de traits dont le rabbin se souviendra en s'adressant aux Mecquois : « Et quand s'établira le compte de leurs péchés, ils viendront pleins d'effroi ; leurs fautes se dresseront contre eux pour les accuser. Alors le juste se tiendra debout, plein d'assurance, en face de ceux qui l'ont opprimé, et qui pour ses souffrances n'avaient que mépris. A sa vue, ils seront troublés par une peur terrible, stupéfaits de le voir sauvé contre toute attente. Ils se diront, entre eux, pleins de remords et gémissant dans leur âme angoissée : « Le voilà, celui que nous avons jadis tourné en dérision, outragé de nos sarcasmes, insensés ! Nous avons traité sa vie de folie, et sa mort d'infâme. Comment donc a-t-il été compté parmi les fils de Dieu ? Comment partage-t-il le sort des saints ? Oui, nous avons erré hors du chemin de la vérité ; la lumière de la justice n'a pas brillé pour nous ; le soleil ne s'est pas levé sur nous. Nous nous sommes rassasiés dans les voies du mal et de la perdition ; nous avons traversé des déserts sans chemins, et la voie du Seigneur, nous ne l'avons pas connue ! De quoi nous a servi notre orgueil ? Que nous a valu richesse et jactance ». (3) Comme un tourbillon, les impies seront dispersés. (4) Venez à Yahwé, venez-y maintenant. Plus tard, il sera trop tard. Le jour du Jugement est un Jour décisif. (5) Israël toujours préoccupé de lui-même n'avait cherché pendant longtemps qu'à vaincre ses ennemis. Pendant des siècles, Israël n'avait pensé aux justes que par intermittence. Il faudra, pour voir se cristalliser l'idée d'une récompense pour les bons,

(1) Isaïe, XXXIII, 14 ; LXVI, 16, 24 ; voir aussi V, 24-25.
(2) Sag., I, 6-9.
(3) Sag., IV, 20 ; V, 8 ; voir aussi tout ce chapitre V.
(4) *Ibid.*, V, 23.
(5) *Ibid.*, VI, 5; voir plus haut, p. 329, n. 7.

arriver à la doctrine d'Isaïe et aux formules de l'Ecclésiastique : « La crainte du Seigneur est gloire et fierté, gaieté et couronne d'allégresse. La crainte du Seigneur réjouit le cœur ; donne gaieté, joie et longue vie. Pour qui craint le Seigneur, tout finira bien et, au jour de sa mort, il sera béni ». (1) « La grâce est comme un paradis de bénédiction et la charité demeure à jamais ». (2) Et Tobie énumère en un magnifique tableau les conditions requises pour être juste, en insistant sur l'aumône : « Prends sur tes biens pour faire l'aumône. Ne détourne jamais ton visage d'un pauvre ; et Dieu ne détournera pas le sien de toi ». Mesure ton aumône à ton abondance : si tu as beaucoup, donne davantage ; si tu as peu, donne moins, mais n'hésite pas à faire l'aumône. C'est te constituer un beau trésor pour le jour du besoin. Car l'aumône délivre de la mort et elle empêche d'aller dans les ténèbres. L'aumône est une offrande de valeur, pour tous ceux qui la font en présence du Très-Haut. (3) La même idée est reprise évidemment par le plus important des Apocryphes, le Livre d'Hénoch, mais nous ne pouvons y insister dans ces pages. Rappelons cependant que dans ce livre, le *shéol* est un gouffre dont l'ouverture est située dans la vallée du Hinnom, la Géhenne ; que le tourment principal des damnés est le feu : « Et au grand jour du Jugement qu'il soit jeté dans le brasier », (4) qui entretient du métal fondu : « De ce « métal fondu », de ce feu et de l'agitation qui les agitait (les eaux) en ce lieu s'exhala une odeur de soufre, et elle se mêla avec ces eaux et cette vallée où (étaient) les anges qui avaient séduit (les hommes) brûle au-dessous de cette terre. Et de ses vallées sortent des fleuves de feu où sont châtiés ces anges qui ont séduit ceux qui habitent sur l'aride ». (5) Les impies seront aussi liés avec des chaînes d'airain qu'on ne pourrait peser. (6) Et leur châtiment sera éternel : « C'est pourquoi, vous, vous maudirez vos jours, et les années de votre vie seront perdues ; mais les années de votre perdition se multiplient dans une éternelle malédiction ; et il n'y aura point de miséricorde pour vous. Dans ces jours vous livrerez votre propre nom à l'éternelle exécration de tous les justes ; et ils vous maudiront éternellement, vous

(1) Ecclé., I, 11-13.
(2) *Ibid.*, XL, 17.
(3) Tobie, IV, 7-12 ; voir aussi Eccli. XXIX, 7-14 ; voir plus haut, p. 85, etc ; sour. XVII, 31 : « Ne place point ta main fermée à ton cou (pour ne point donner) et ne l'étends pas non plus trop largement, sans quoi tu te trouveras, honni et misérable ! Ton Seigneur dispense ou mesure Son attribution à qui Il veut. Il est très informé et clairvoyant sur Ses serviteurs ».
(4) MARTIN (F.), *Le Livre d'Hénoch*, traduit sur le texte éthiopien, Paris, 1906, liv. I, ch. X, 6, p. 23 ; voir aussi *ibid.*, X, 13, p. 26 : « En ces jours on les emmènera dans l'abîme de feu, dans les tourments, et ils seront pour toujours enfermés dans la prison. Et si quelqu'un est condamné et périt, il sera désormais enchaîné avec eux jusqu'à la consommation des générations des générations » ; XXI, 7-10, p. 56-57 : « De là je passai dans un autre lieu plus effrayant que celui-là et j'y vis une chose horrible : il y avait là un grand feu ardent, lançant des flammes ; et ce lieu avait une fissure allant jusqu'à l'abîme, rempli lui-même de grandes colonnes de feu qu'on y faisait descendre ; et je ne pus voir ni ses dimensions ni sa grandeur, et je ne pus le fixer. . Il me dit : « Ce lieu est la prison des anges ; c'est là qu'ils seront détenus jusqu'à l'éternité » ; etc., etc.
(5) *Ibid.*, ch. LXVII, 6-7, p. 144.
(6) *Ibid.*, ch. LIV, 3, p. 109 ; CIII, 8, p. 273 : « Et votre âme entrera dans les ténèbres et dans les liens et dans une flamme ardente, là où aura lieu le grand châtiment, et le grand châtiment durera dans toutes les générations du monde ; malheur à vous, car vous n'aurez pas de paix ».

pécheurs, vous tous ensemble avec les autres pécheurs. Et pour les élus, il y aura lumière, et joie, et paix ». (1)

Avant d'arriver à cette doctrine à laquelle le Christ viendra bientôt donner sa grandiose conclusion, Israël, comme nous l'avons vu, était passé par bien des péripéties. Quand il est question de l'au-delà, le peuple juif nous apparaît comme bousculé et ballotté. D'un côté, il vit dans l'assurance des promesses de Yahwé, de l'autre, il est ému des épreuves qui sans cesse s'abattent sur lui. Dieu a promis sa bénédiction à Israël. Rien ne peut prévaloir contre cette promesse. Et puisqu'il n'y a pas de bénédiction, dans le *sheol*, c'est donc sur terre qu'Israël doit recevoir la récompense promise par Yahwé. C'est la première phase dans les espoirs du peuple hébreu. Mais les siècles s'égrènent les uns après les autres et Israël gémit sur son sort. Périodiquement ses ennemis triomphent et Israël commence à regarder au-delà de cette terre éphémère. Non, non, Yahwé ne ment pas et puisque le peuple d'Israël est opprimé, déporté, persécuté, c'est donc que la bénédiction de Yahwé se réalisera dans un autre monde. C'est la grande révélation reçue et conçue dans le malheur.

Si on se souvient maintenant, en regard de tous ces textes et de cette expérience religieuse des Juifs, de ce que le rabbin racontait aux Mecquois sur le Jugement dernier, sur les signes qui l'accompagnent, sur la discrimination dans l'au-delà des bons et des méchants, sur le principe même de cette discrimination : obéissance aux commandements de Moïse ; sur le plan de cette apologétique à base purement eschatologique; sur les peines réservées aux incroyants, la qualité et l'éternité de ces peines, on sera bien obligé de conclure que le rabbin n'a rien inventé dans ce domaine, si ce n'est parfois une amplification de l'imagerie. Non seulement chacune de ses affirmations et les détails même de ses descriptions peuvent être facilement rattachés à un texte biblique, surtout aux textes postexiliens, prophétiques, deutérocanoniques et apocryphes, mais il y a plus : notre rabbin ne connaît pas seulement d'une façon livresque les Écritures bibliques, mais il pense vraiment en juif. Ses menaces de l'Enfer font partie, chez lui aussi, de tout un plan de judaïsation. Notre rabbin est un juif intégral et de bon teint. Chez lui, aussi, l'Enfer vient au secours des épreuves des justes sur cette terre. S'ils souffrent sur cette terre, c'est donc obligatoirement — puisque Dieu est fidèle dans ses promesses — qu'ils recevront leur récompense dans une autre vie et que dans cette autre vie, aussi, leurs persécuteurs, qui sont les persécuteurs de Yahwé, seront châtiés à la mesure de leurs péchés. Supposons — ce qui est impensable — que Mahommed lui-même ait réellement reçu des révélations d'Allah à ce sujet : comme toujours, il nous faudrait conclure que cet Allah révélateur s'est littéralement conformé à l'Ancien Testament. Cet Allah révélateur, personne ne pourrait d'aucune façon le distinguer d'un juif authen-

(1) *Ibid.*, ch. V, 5-7, p. 7-8 ; voir encore Martin (F.), *op. cit.*, p. XLV — XLVI, sur l'Enfer ; Huby (P. J.) *Christus*, 8e éd., Paris, 1927, p. 970-971 : « De nouvelles conceptions, plus consolantes devaient se faire jour dans le judaïsme extrapalestinien et en Palestine même. Des espoirs de bonheur dans une vie d'union avec Dieu, qui n'avaient été qu'insinués ou indiqués dans les textes antérieurs (Ps. XVI, 10-11 ; LXXIII, 22-28) allaient être précisés et développés. En Egypte, au cours du premier siècle avant Jésus-Christ, le livre de la Sagesse présentait sous de radieuses couleurs la félicité réservée aux élus. Les âmes des justes, délivrées du poids du corps qui les accable, vivront éternellement avec le Très-Haut ».

tique et le « Coran » n'en serait ni plus ni moins de couleur essentiellement judaïque. Par ailleurs, imaginons un seul instant qu'en allant de gargote en gargote, Mohammed se soit informé des religions existantes et qu'il ait raconté ensuite toutes ces histoires à ses compatriotes : nous serions encore obligés de conclure, comme les grands coranisants, que ses informateurs étaient férus de judaïsme. Ces gargotes auraient été obligatoirement tenues par des Juifs. Et que pouvait apprendre Mohammed auprès de ses compagnons juifs ? Il aurait pu connaître quelques histoires sur l'Enfer, sur le Feu, mais ce n'est point en connaissant quelques histoires que l'on peut arriver à parler comme le « Coran », où chaque texte respire une atmosphère biblique. Il faut avoir été élevé dans la Bible pour tenir pareil langage biblique qui fuse dans toutes les sourates mecquoises. Par exemple, pour écrire à propos des damnés : « Ils ont des cœurs et ils ne comprennent pas ; ils ont des yeux et ils ne voient pas ; ils ont des oreilles et ils n'entendent point ». (1) il faut tout de même penser — et penser comme d'instinct — au Psaume CV, 4-7 : « Les idoles païennes, or et argent, une œuvre de mains d'homme. Elles ont une bouche et ne parlent point ; elles ont des yeux et ne voient point ». C'est avec les textes de la Bible et l'esprit même de la Bible qu'il faudrait commenter chacun des versets des sourates mecquoises, d'origine essentiellement et uniquement judaïque. Nous nous demandons si nos savants, quand ils apprendront que l'auteur des sourates mecquoises est un juif, que les descriptions eschatologiques du Coran sortent de la plume d'un juif, continueront à conserver à cet auteur juif les mêmes qualités qu'ils attribuent à Mohammed ! « Les plus anciennes sourates du Coran », dit Tor Andrae, « décrivent en phrases brèves, haletantes et orageuses, qui ne manquent ni de force ni de fougue poétique, le Jour du Jugements et les châtiments qui suivront cette irrévocable décision. Le Prophète ne décrit pas les événements dans un ordre logique qui veut dogmatiser. Il en parle comme un annonciateur qui veut secouer et émouvoir ses auditeurs. Des traits épars de sa description se dégage une vue d'ensemble : la puissante vision poétique et religieuse qui s'était emparée de l'âme de Mahomet et fit de lui un Prophète ». (2) Pour restituer à ce texte toute sa vérité historique, il suffirait dans une seconde édition, de remplacer tout simplement le terme *Mahomet* par celui de *rabbin*. Moyennant cette essentielle correction, tout redeviendrait normal. Tout est juif, en effet, dans ces sourates eschatologiques, et ces descriptions de l'Enfer. Quelle erreur d'écrire que « c'est principalement à des sources chrétiennes que Mahomet emprunta cet élément capital de son système religieux (l'eschatologie) ». (3) Mahomet n'a rien emprunté, puisqu'il est totalement étranger à toutes ces sourates eschatologiques. Mais il y a plus : l'auteur, quel qu'il soit, ne s'est certainement pas inspiré des évangiles ou même des apocryphes chrétiens pour parler du Jugement et de l'Enfer. Que pouvons-nous, en effet, alléguer en faveur de sources chrétiennes ? La désignation de l'Enfer, dans le Coran, par le terme Géhenne ? (4) On ne trouve, en effet, cette désignation précise que dans le Nouveau Testament où il est

(1) Sour. VII, 178 ; voir plus haut, p. 302, n. 8.
(2) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 54-55.
(3) *Ibid.*
(4) Voir plus haut, p. 320-321.

parlé de la Géhenne du Feu (1) et simplement de la Géhenne, (2) synonyme de Fournaise ardente ou Enfer. (3) S. Matthieu parle aussi du jugement de la Géhenne (4) et du fils de la Géhenne. (5) Puisqu'on trouve l'Enfer-Géhenne dans les Évangiles, c'est donc, pourrait-on conclure, que l'auteur du « Coran » a connu ces textes évangéliques d'une façon orale et plus ou moins directement. Ce serait vrai si le point de départ était juste, mais il ne l'est pas : cette conception Enfer-Géhenne se trouve aussi dans le Talmud ; la doctrine sur la vie future, dans laquelle est englobée cette expression est comme le terme final d'une longue évolution historique, à l'intérieur du judaïsme lui-même. Il y avait longtemps qu'avait été mentionnée dans l'A.T., la vallée des fils de Hinnoum, Gue ben Hinnoum, située au sud-est de Jérusalem. C'est dans cette vallée, à un endroit dénommé Topheth, dont Isaïe nous parle pour la première fois (6) que le roi de Juda, Achaz (744-728) consomma son impiété, en y faisant construire des idoles, en y brûlant des parfums, allant même jusqu'à y sacrifier son fils à Melek. (7) Jérémie en avait frémi d'horreur : « Les fils de Juda ont fait ce qui me déplaît... ils ont construit le haut lieu de Topheth dans la vallée de Ben-Hinnoum, pour brûler leurs fils et leurs filles, ce que je n'avais point prescrit... Aussi voici venir des jours — oracle de Yahwé — où l'on ne parlera plus de « Topheth », ni de Val de Ben-Hinnoum, mais de Val du Carnage ». (8) Ce fut Jechonias (VIe siècle), l'avant dernier roi de Juda qui mit un terme à ces sacrilèges, en souillant « Topheth, dans la vallée des fils d'Ennom, afin que personne ne fît passer par le feu son fils ou sa fille en l'honneur de Melek ». (9) L'impiété avait pris fin, mais le souvenir en demeurait dans la mémoire des Juifs. Passer par le feu du Gué ben Hinnoum fut désormais pour eux synonyme des plus effroyables souffrances. Pour Hénoch, cette gorge infernale est destinée « aux maudits pour l'éternité ; c'est là que seront rassemblés tous ceux qui de leur bouche prononcent contre le Seigneur des paroles inconvenantes, et disent sur sa gloire des insolences ; là on les réunira, et là sera le lieu de leur châtiment ». (10)

Le Gehinnom devait évidemment attirer l'attention des Talmudistes. Pour eux, le Gehinnom a trois portes d'accès ; il comprend sept étages où sont répartis les damnés selon la gravité de leurs fautes. La plus grande souffrance du Gehinnom, c'est le feu d'une intensité incommensurable. Il y coule aussi un fleuve de feu qui se déversera sur la tête des méchants, et ce feu ne s'éteindra

(1) S. Matth., V, 22 ; XVIII, 9 ; Marc IX, 43, 45, 47.
(2) *Ibid.*, V, 29, 30 ; X, 28 ; Marc IX, 42 ; Luc XII, 5.
(3) *Ibid.*, XIII, 42, 50 ; Marc IX, 42.
(4) *Ibid.*, XXIII, 33.
(5) *Ibid.*, XXIII, 15.
(6) Isaïe, XXX, 31-33.
(7) II Paral., XXVIII, 1-4 ; II Rois, XVI, 3 ; voir aussi Lévitique, XVIII, 3 ; XX, 1-5 ; voir aussi III Rois, VII, 33 ; II Paral., XXXIII, 6 ; Talmud, *éd. cit.*, t. XI, p. 18.
(8) Jér., VII, 30-32 ; XIX, 6.
(9) II Rois, XXIII, 10 ; voir L. PIROT, *La Sainte Bible*, t. II, p. 142-143 ; t. III, p. 785-786. Remarquons : il n'y a aucune preuve qui permette d'affirmer, comme le font la plupart des auteurs en commentant II Rois XXIII, 10, qu'on aurait commencé, à cette époque, à jeter les immondices dans cette vallée de la Géhenne, immondices qu'on aurait sans cesse amoncelées et brûlées, pour y entretenir un feu perpétuel ».
(10) Livre d'Hénoch, *loc. cit.*, XXVII, 1-2, p. 69; etc. etc...; voir aussi P. LAGRANGE, *Evangile de s. Marc*, 5e éd., Paris, 1929, p. 251.

jamais. Un autre supplice attend encore les incroyants ; c'est le soufre. (1) Pour expliquer l'Enfer du rabbin de La Mecque, il n'est nullement besoin de faire appel aux Évangiles. Évangélistes et rabbin ont marché dans la même ligne purement judaïque et biblique et le rabbin reste spécifiquement juif en comparant l'Enfer à la Géhenne, en s'inspirant des données bibliques postéxiliennes et des histoires talmudiques.

C'est exactement la même réponse qu'il conviendrait de faire à ceux qui voudraient voir dans un autre texte coranique un rapprochement avec les Évangiles, à propos de l'impossibilité pour les impies d'entrer dans le Paradis : « En vérité, ceux qui ont traité Nos signes de mensonges, et qui sont trop orgueilleux, à ceux-là les portes des cieux ne seront pas ouvertes, et ils n'entreront pas dans le Paradis, jusqu'à ce qu'un chameau passe dans le trou d'une aiguille ». (2) La même image a été employée par les Evangélistes. (3) Mais si nous avons dans le « Coran », de toute évidence, la reproduction de la même image évangélique », (4) il ne s'ensuit nullement qu'il y ait la moindre dépendance du rabbin vis-à-vis des Évangiles. « Cette comparaison étrange », remarque le P. Lagrange, « ne sort pas des habitudes du langage oriental. On trouve dans le Talmud de Babylone « un éléphant passant par le trou d'une aiguille », pour dire une chose impossible ». (5) Rabbin et Évangélistes sont ici l'écho d'un dicton oriental dont le rabbin pouvait trouver une réminiscence dans le Talmud, avec cette modification que l'éléphant de Babylone est devenu chameau à La Mecque.

Il n'existe donc aucun indice que le rabbin ait puisé le moindre détail à quelque source chrétienne. Pourquoi l'aurait-il fait alors que la Bible et le Talmud lui fournissaient ample matière pour ses discours aux Mecquois ? Pour juger du judaïsme de l'eschatologie coranique, ce n'est pas tant les détails qu'il nous faut regarder, c'est le plan lui-même d'Israël et du « Coran » qu'il faut mettre en parallèle. Ce plan est identique dans les deux cas et c'est la prospérité d'Israël qui en fait le centre. Yahwé a promis sa bénédiction à Israël et Yahwé ne ment pas. Mais cette bénédiction ne sera donnée qu'à ceux qui sont fidèles aux commandements de Moïse. Quiconque s'y opposera, disparaîtra. Les peuples rebelles seront anéantis. Mais cependant, les impies vivent et sont en pleine prospérité. Yahwé est-il donc infidèle à ses promesses ? Patience, patience, Yahwé est un Dieu de vérité. Et puisque les ennemis d'Israël vivent et prospèrent sur cette terre et comme d'autre part ils doivent être punis, c'est donc que le châtiment les attend dans une autre vie. C'est dans l'Enfer qu'ils expieront, dans cet Enfer que nous décrivent les Prophètes en termes horrifiants et

(1) A. COHEN, *Le Talmud*, Paris, 1933, p. 447-456 : GEHINNOM.
(2) Sour. VII, 38.
(3) S. Matth. XIX, 24 ; Marc X, 25 ; Luc XVIII, 25.
(4) MONTET, *op. cit.*, p. 239, n. 3.
(5) P. LAGRANGE, *Evangile selon Saint Marc*, *ibid.*, p. 264 ; voir Talmud de Babylone, IX, 3 ; *ibid.*, t. I, p. 457 : « R. Samuel bar-Nahmeni dit au nom de R. Jonathan : l'homme ne voit en songe que les pensées de son cœur, comme dit Daniel (II, 29) : *O roi, tu as vu sur ta couche tes pensées*, ou encore, c'est conforme à ces mots : *Tu connais les pensées de ton cœur.* La preuve, dit Raba, que c'est bien ainsi, c'est qu'un rêve ne montre guère ni un palmier d'or, ni un éléphant passant par le trou d'une aiguille ». L'édition du Talmud, de Schwab, renvoie en note à un autre traité du Talmud de Jérusalem, Baba Mecia, *ibid.*, t. X, p. 84-158 (38 b), mais nous n'avons pas retrouvé ce texte.

que le Talmud rend plus effroyable encore, (1) ce même Enfer qui constitue une pièce essentielle dans l'apologie du rabbin de La Mecque.

3. — LE PARADIS OFFERT AUX MECQUOIS PAR LE RABBIN

Vous voyez, Mecquois, ce qui vous attend, si vous ne voulez pas renoncer à vos idoles et reconnaître le Dieu d'Israël. Mais savez-vous ce que vous allez « rater » si, par orgueil, vous vous obstinez dans votre incrédulité. Le rabbin devient d'une « roublardise » psychologique remarquable. Sa description de l'Enfer constituait déjà une véritable image, pleine de subtilité, des habitudes arabes : vous aimez les ombrages : dans l'Enfer, vous serez brûlés ; vous aimez les boissons rafraîchissantes : en Enfer, vous boirez du métal fondu, de la poix en ébullition et du pus ; vous aimez les fruits suintants de fraîcheur qui poussent dans les vergers : en Enfer, vous mangerez des figues de barbarie ! Êtes-vous satisfaits ! Reconnaissez donc le Dieu d'Israël, s'Il sait châtier les infidèles, Il sait aussi récompenser ceux qui Le servent et qui Le craignent. (2) Savez-vous comment Il les récompensera? Pour allécher ses auditeurs, le rabbin, qui connaît bien les mœurs des Arabes, va chercher dans le tréfonds de leurs instincts tout ce qui peut les exciter. C'est une pâtée de sexualité qu'il leur jette en pleine poitrine. On ne pouvait traiter des hommes avec plus de mépris. Sa description du Paradis complète le tableau des mœurs mecquoises déjà esquissé dans son tableau de l'Enfer. Venez à moi, reconnaissez-moi comme Prophète d'Israël, adorez notre Dieu Yahwé et vous serez récompensés, précisément en tout ce que vous désirez.

Dans les sourates LXXX (3) et LXXIX, (4) le Ciel est à peine mentionné ; mais les réticences et les objections des Mecquois vont bientôt surexciter l'imagination du rabbin. C'est avec la sourate LXXVII que commencent les grandes descriptions du Paradis :

41. En vérité, les Craignants-Dieu seront parmi des ombrages et des sources
42. Et des fruits qu'ils convoiteront
43. « Mangez et buvez en paix, en récompense de ce que vous avez fait ! »
44. Ainsi nous récompensons les Bienfaisants ! » (5)

(1) Comment est-il possible de ne pas faire mention de cette doctrine dans un exposé de la doctrine « coranique », même si l'on s'imagine d'une façon toute puérile que Mohammed en est l'auteur ? C'est cependant le tour de force qu'a réussi le P. ABD-EL-JALIL, dans son ouvrage purement récitatif, *Aspects intérieurs de l'Islam*, p. 45.

(2) Sour. XX, 77 : « Celui qui vient à Lui (Yahwé), en croyant, ayant accompli des œuvres pies, à lui reviennent les degrés sublimes du Paradis » ; XIX, 64 : « Voilà le Jardin que Nous donnons en apanage à ceux de Nos serviteurs qui Nous ont craint » ; XXXVIII, 49 : « En vérité, les Craignants-Dieu auront certes un beau lieu de retour ». C'est une absurdité ajoutée à tant d'autres de parler du Paradis de Mohammed. Il n'y a pas de Paradis de Mohammed. Il n'existe pour le rabbin de La Mecque, auteur du « Coran » qu'un seul Paradis, le Paradis réservé aux Craignants-Dieu, c'est-à-dire aux hommes qui ont cru à Yahwé et observé les commandements de Moïse.

(3) Sour. LXXXI, 13.

(4) Sour. LXXIX, 42.

(5) Sour. LXXVII, 41-44.

C'est sous forme de jardin — bien que le mot ne soit pas encore prononcé — et de banquet que nous apparaît tout d'abord le Paradis promis aux Arabes par le rabbin.

En décrivant le Paradis sous forme d'un jardin, le rabbin était dans la plus pure tradition biblique et talmudique. Le terme hébreu, *pardes*, signifie déjà par lui-même un verger où coulent des ruisseaux et où poussent des arbres, où « il y a de l'ombre et des sources », paradis semblable au jardin que nous décrit le Cantique des Cantiques :

> Elle est un jardin bien clos
> ma sœur, ma fiancée
> un jardin bien clos
> une source scellée
> Tes jets font un verger de grenadiers
> et tu as les plus rares essences :
> le nard et le safran,
> le roseau odorant et le cinnamone
> avec tous les arbres à encens ;
> la myrrhe et l'aloès
> avec les plus fins arômes
> Source qui féconde les jardins,
> puits d'eau vive
> ruisseaux dévalant du Liban (1)

S'inspirant des Babyloniens, l'auteur de la Genèse avait donné un nom au jardin où vivaient Adam et Ève : c'était le jardin en Eden, arrosé par un fleuve qui se partageait en quatre bras. (2) Cette image d'un jardin, avec ruisseau, ombre et ombrage était toute désignée pour figurer la vie ultra-terrestre. Chez les Hébreux cependant, cette conception du Paradis-jardin est tardive, pour cette raison qu'au cours de leur histoire, jusqu'aux abords du IIe siècle, av. J.-C., ils n'avaient point imaginé un lieu spécial réservé aux élus. Les juifs restaient fidèles au *sheol* hébraïque. C'est le Livre d'Hénoch qui, sans détacher sa pensée du Paradis purement terrestre, commence à placer les âmes des justes non plus dans le *sheol*, mais dans un jardin de vie, (3) où croît un arbre merveilleux, l'arbre de vie. (4) Dans le Talmud aussi, le séjour des Bienheureux est localisé dans le jardin d'Eden, qu'on pourrait identifier avec le Paradis terrestre. On y trouve des ruisseaux « entourés de huit cents variétés de roses et de myrtes », et, à chaque coin, quatre-vingt cinq myriades d'espèces d'arbres. (5)

Pour le rabbin de La Mecque, aussi, le Paradis des croyants est un jardin, (6) un jardin d'Eden, (7) un jardin de délices, (8) un jardin de refuge, (9) un par-

(1) Cant. Cant., IV, 12-15 ; voir aussi Ecclé., II, 5-6.
(2) Genèse, II, 8, 10, 15.
(3) Livre d'Hénoch, *éd. cit.*, LX, 6, 23 ; LXI, 12 ; LXXVII, 3.
(4) *Ibid.*, XXIV, 4-5 ; XXV, 4-6 ; voir aussi XXXII, 1, 3-6 ; XXIX, 1. — Les arbres du Livre d'Hénoch sont pour la plupart les arbres énumérés dans le Cantique des Cantiques.
(5) COHEN (A.), *op. cit.*, p. 457.
(6) Sour. LV, 46 ; LIV, 54 ; LXXVI, 12-13 ; XV, 45 ; XIX, 64 ; XXX, 14.
(7) Sour. XIX, 62 ; XXXVIII, 50 ; XVIII, 30 ; XL, 8 ; XXXV, 30 ; XIII, 23, 35.
(8) Sour. XXXVII, 42 ; XXXI, 7 ; X, 9.
(9) Sour. XXXII, 19.

terre fleuri, (1) où susurrent des ruisseaux d'eau limpide et rafraîchissante, (2) parmi lesquels le Salsabil. (3) Vous, Mecquois, qui vivez en terre aride et brûlée, voyez ce que vous allez manquer si vous n'obéissez pas au Prophète d'Israël — et le rabbin se désigne lui-même, — que Yahwé a envoyé parmi vous pour annoncer la véritable religion ! Venez à moi et vous aurez tout ce que vous désirez. Vous vivrez au milieu des bosquets, (4) à l'ombre protectrice du soleil. (5)

On ne peut trouver dans les descriptions du rabbin aucun sens mystique. C'est au sens strictement littéral que doit être prise chacune de ses paroles. Le rabbin s'adresse à des gens simples, incultes, n'ayant aucune idée, ni même aucun soupçon d'un ordre spirituel. Pour les séduire, c'est à leurs sens que s'adresse le rabbin-instructeur ; c'est à leurs appétits sensibles et sensuels qu'il fait appel. Venez à la religion d'Israël et vous trouverez à satiété dans le Paradis, tout ce qui faisait déjà votre bonheur sur terre.

Dans ce jardin (6) d'Eden, (7) votre première occupation sera de manger : le Paradis est tout d'abord un banquet, (8) un banquet solennel et succulent. Les salles de ce banquet seront distribuées dans des chambres hautes. Le Paradis est un haut lieu, (9) comme le Paradis du Livre d'Hénoch. (10) Vous y serez couchés, autour de la table, comme dans les palais arabes, sur des coussins verts et de magnifiques tapis dont l'envers sera de brocart ; (11) vous serez confortablement accoudés sur des sofas, (12) alignés vis-à-vis. (13) Vous voyez le bonheur qui vous attend, si vous croyez à mes paroles. Et la société que vous y trouverez sera, elle aussi, bien jolie. On n'accèdera, en effet, dans les salles qu'en habit de cérémonie. Les élus seront revêtus de robes vertes comme les coussins sur lesquels ils seront accoudés. Ces robes seront de soie très fine et de brocart. (14) Vous serez parés de bracelets d'argent (15) et d'or (16) et aussi de perles. (17) Le Paradis sera pour vous un gala de luxe. Le Talmud racontait lui aussi que la joie réservée aux élus consistait essentiellement dans le jardin d'Eden en un merveil-

(1) Sour. XXX, 14 ; XLII, 21.
(2) Sour. XX, 78 ; XVIII, 30 ; XXXIX, 21 ; X, 9 ; VII, 41 ; XIII, 35.
(3) Sour. LXXVI, 18. Nous ignorons l'origine et la provenance de ce mot ; voir Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 102.
(4) Sour. LV, 48 ; voir Cohen, *op. cit.*, p. 457.
(5) Sour. LXXVI, 14.
(6) *Djennat* (*oun*).
(7) *Eden* (*adn*(*oun*), (terme hébreu) qu'on décrit parfois comme un parterre de fleurs (*raoud'at* (*oun*), sour XXX, 14 ; XLII, 21 (*raoud'at*(*oun*), (le *a* étant une voyelle longue, pluriel du précédent) ; *firdaous* (*oun*), jardin ou vallée fertile et riche en plantes de toutes sortes, XVIII, 107.
(8) Cohen (A.), *op. cit.*, p. 454.
(9) Sour. XXXIX, 21.
(10) Livre d'Hénoch, *loc. cit.*, LXXXVII, 3 ; LXXXIX, 52 ; XCIII, 8.
(11) Sour. LV, 54, 76 ; XXXVIII, 51.
(12) Sour. LXXVI, 13 ; XXXVI, 56 ; XVIII, 30 ; voir Livre d'Hénoch, XXXIX, 3-8 ; Cohen (A.), *ibid.*, p. 456. — Les élus seront aussi assis sur des trônes, sour. XXXVI, 56 ; voir Sidersky, *op . cit.*, p. 12-13.
(13) Sour. LII, 20 ; XXXVII, 43.
(14) Sour. LXXVI, 20 ; XLIV, 53 ; XVIII, 30 ; XXXV, 30. Dans le Talmud, Cohen (A.), *op. cit.*, p. 456, les élus reçoivent une couronne.
(15) Sour. LXXVI, 21.
(16) Sour. XVIII, 30 ; XXV, 30 ; XXII, 23.
(17) Sour. XXXV, 30 ; XXII, 23.

leux banquet. (1) Vous aurez deux repas par jour : matin et soir (2) et ils vous seront servis dans une vaisselle que vous n'avez jamais vue ! Les coupes seront toutes en or : « On fera circuler parmi eux (les élus), des plats d'or et des cratères ; là sera ce qui est désiré et dont les yeux se délectent et vous serez là éternellement » ; (3) « on circulera parmi eux avec des vaisseaux d'argent et des cratères de cristal, de cristal d'argent harmonieusement ouvrés ». (4) Et le « menu » des deux repas sera tout de délicatesse et de fraîcheur. Sûrement, vous mangerez de la viande (5) et des oiseaux. (6) Mais vous aurez surtout des fruits, (7) les fruits les plus délicieux, les plus succulents, des dattes et des grenades. (8) Vous aurez aussi des boissons, en harmonie avec ces fruits : « Ils se passeront, dans ces jardins, des coupes au fond desquelles ne seront ni jactance ni incitation au péché » ; (9) on leur fera circuler des coupes d'une (*boisson*) limpide, claire, volupté pour les buveurs, ne contenant pas d'ivresse, inépuisable », (10) mélangée de gingembre. (11) Et vous aurez aussi du vin et quel vin ! : « (Ce sera un vin) rare et cacheté ; son cachet sera de musc, et que ceux mus par le désir convoitent ! vin mêlé *(d'eau)* du Tasnîm. » (12) Voici le tableau du Paradis qui est promis aux craignants-Dieu : « Là il y aura des ruisseaux, dont l'eau sera incorruptible, et des ruisseaux de lait, dont le goût ne changera pas, et des ruisseaux de vin, délices de ceux qui boivent ; et des ruisseaux de miel limpide ; (13) et là il y aura toutes sortes de fruits, et le pardon de leur Seigneur ! » (14) Et pendant ce temps-là, les damnés s'abreuveront d'eau bouillante et de pus. N'est-ce pas qu'il est bien beau le Paradis promis aux Croyants, c'est-à-dire à ceux qui croient à mes paroles, qui sont paroles de Yahwé !

Êtes-vous satisfaits, Mecquois, du Paradis que je vous propose. Je devine vos désirs. Ce n'est pas encore le Paradis que vous souhaitez ! Pour être un véritable Eden, il y manque une chose essentielle, sans laquelle vous ne pourriez concevoir le bonheur. Il y manque l'amour : Eh bien, non, l'amour n'y manque pas. Vous aurez l'amour sous toutes les formes, les formes que vous préférez : les petits garçons et les femmes. Je vis au milieu de vous et je sais que vous aimez jouir avec les petits garçons. Venez à moi. Acceptez mon message. Reconnaissez que je suis le Prophète envoyé par Yahwé auprès de vous, pour vous annoncer la véritable religion : celle de nos ancêtres, Moïse et Aaron. Venez avec moi et je vous promets des petits garçons pour votre plaisir éternel : « Parmi eux

(1) Cohen (A.), *op. cit.*, p. 454.
(2) Sour. XIX, 63.
(3) Sour. XLIII, 71.
(4) Sour. LXXVI, 15-16 ; voir aussi XXXVII, 44.
(5) Sour. LII, 22.
(6) Sour. LVI, 21.
(7) Sour. LII, 22 ; XXXVII, 41 ; LXXVI, 14 ; XXXVI, 57 ; XXXVIII, 51 ; XL, 73 ; XIII, 35.
(8) Sour. LV, 52.
(9) Sour. LII, 23 ; LVI, 19.
(10) Sour. XXXVII, 44 ; 46 ; voir aussi LXXVI, 21.
(11) Sour. LXXVI, 17.
(12) Sour. LXXXIII, 25-27 ; vin spécial, dit R. Josué b. Levi, conservé dans les grains du raisin, depuis la création du monde, Talmud de Babylone, Berakhoth, V, 6 ; *ibid.*, t. I, p. 365.
(13) Voir Cohen, *op. cit.*, p. 457.
(14) Sour. LXXXIII, 25-27.

(les élus) circuleront des éphèbes immortels tels qu'à les voir tu les croirais perles détachées ». (1) « Pour les servir, parmi eux circuleront des éphèbes à leur service qui sembleront perles cachées ». (2)

Et surtout ne croyez pas que vous n'aurez point de femmes ; vous en aurez en chair et en os, avec lesquelles vous pourrez vous unir, tant que vous voudrez. (3) Vous savez ce que sont les *houris, hourroun.* Ce sont des femmes, telles que vous les aimez : retirées sous leurs tentes, (4) elles y demeurent assises dans une pose timide et modeste, (5) les regards baissés. (6) Elles vous attendent et vous attirent. Ce sont des femmes aux seins ronds et fermes, (7) aux grands yeux noirs, (8) brûlantes de passion, et qui sont comme des perles cachées. (9) Ces femmes seront belles comme le rubis et le corail. (10) Mecquois, croyez au Prophète que je suis ; croyez à votre Prophète qui veut pour votre bonheur éternel vous enrôler dans la religion d'Israël. Votre grand plaisir sur cette terre, c'est l'amour. Je vous promets cet amour, un amour qui ne s'éteindra jamais, qui ne vous lassera pas. Et dans l'amour, quel est votre plus grand désir ? Vous le savez bien ! C'est de déflorer les vierges. Vous vous en vantez, vous vous en faites gloire. Votre Paradis sera une gloire sans fin. Le Paradis sera pour vous un plaisir sans limite. Les femmes que vous y trouverez seront toutes vierges. Aucun génie ni aucun homme ne les aura jamais déflorées. (11) Vous serez les premiers à les toucher ; (12) et après votre union, leur virginité sera restaurée, de sorte que le lendemain, en les approchant, vous aurez le plaisir de les déflorer à nouveau. Ce sera pour vous l'éternelle volupté. Et ces vierges à répétition n'auront rien de commun avec ces vieilles mégères que vous trouvez parfois, à votre grande surprise, sous les tentes et qui font pitié en voulant ressusciter par un sourire qui n'est plus qu'une grimace, leurs appâts d'autrefois. Les femmes du Paradis seront toujours en pleine force, d'un âge égal au vôtre. (13) On a souvent comparé le Paradis du Coran à un harem oriental. La comparaison est fausse. Dans le harem, malgré tout règne un certain ordre. Le grand maître obéit à un calendrier spécial souvent fixé par ses femmes. Dans le Paradis, chaque élu aura les femmes qu'il désire. Ce n'est pas un harem. Ce Paradis porte un nom bien « qu'on ne doit pas s'en servir en bonne compagnie », dit Littré, mais qu'on trouve cependant dans Montaigne et dans une remarque de Charron, qui est une véritable peinture morale qui vaut pour tous les temps : « L'on envoye la conscience au *bordel* et l'on tient sa contenance en règle ; tout cela est monstrueux, et ne se trouve rien de semblable aux bestes ». (14) C'est ce terme employé

(1) Sour. LXXVI, 19.
(2) Sour. LII, 24 ; voir aussi LVI, 17.
(3) *Ibid.*, 20.
(4) Sour. LV, 72.
(5) *Ibid.*, 56 ; XXXVIII, 52.
(6) Sour. XXXVII, 47 ; accoudées sur des trônes, XXXVI, 55.
(7) Sour. LXXVIII, 31.
(8) Sour. LII, 20 ; LVI, 22 ; LV, 72 ; XXXVII, 47 ; XLIV, 54.
(9) Sour. LVI ; XXXVII, 47.
(10) Sour. LV, 58.
(11) *Ibid.*, 74.
(12) *Ibid.*
(13) Sour. XXXVIII, 52 ; LXXVIII, 31 ; LVI, 36.
(14) CHARRON, Sagesse II, 3 ; voir LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, t. I, Paris, 1873, p. 375, article *Bordel*.

par Charron qui caractérise bel et bien le Paradis offert par le juif aux Arabes. (1) Mais dans ce lupanar, vous n'entendrez plus ni les cris, ni les disputes de mâles ivres et passionnés. Toute parole futile et excitante y sera bannie. (2) Ce sera pour vous un séjour de paix et de tranquillité. (3) Vous n'éprouverez aucune fatigue ; (4) il n'y aura plus de disputes, comme celles qui éclatent sous vos tentes de prostitution. Tous les hommes seront amis ; ils seront comme vos frères (5) et vous n'éprouverez plus de mauvais sentiments. (6)

Voilà, Mecquois, le Paradis que Yahwé réserve à ses élus. N'hésitez plus. Reconnaissez la Loi de Moïse et d'Aaron. Dépêchez-vous. Les premiers croyants seront les mieux placés. Réfléchissez sur le bonheur qui vous attend. Surtout, ne le ratez pas :

. . . .

15. Sur des lits tressés
16. S'accoudant et se faisant vis-à-vis.
17. Parmi eux circuleront des éphèbes immortels
18. Avec des cratères, des aiguières et des coupes d'un limpide breuvage.
19. Dont ils ne seront ni entêtés, ni enivrés
20. Avec des fruits qu'ils choisiront
21. Avec de la chair d'oiseaux qu'ils convoiteront.
22. (*Là seront*) des Houris aux grands yeux
    Semblables à la perle cachée,
23. en récompense de ce qu'ils faisaient (*sur la terre*).
24. Ils n'y entendront ni jactance, ni incitation au péché,
25. mais seulement, comme propos : « Paix ! Paix ! »
26. Les Compagnons de la Droite (que sont les Compagnons de la Droite !)
27. seront, parmi des jujubiers sans épines
28. et des acacias alignés,
29. (*dans*) une ombre étendue,
30. (*près d'*) une eau courante
31. et de fruits abondants,
32. ni coupés, ni défendus,
33. (*couchés sur*) des tapis élevés (*au dessus du sol*).

(1) Pour attirer à lui les idolâtres mecquois, le rabbin n'a rien omis de tout ce qui peut exciter et surexciter leurs sens. Il les prend évidemment par leurs côtés faibles. Avec ces descriptions, nous apprenons ainsi tout ce que les Juifs pensent des Arabes et comment ils les jugent. Si les Arabes méprisent les Juifs, ceux-ci le leur rendent avec usure. La description que le rabbin nous donne des plaisirs du Paradis est au fond un authentique portrait des mœurs arabes peint par un juif. Le Paradis qu'il leur offre n'est pas le Paradis juif, mais le Paradis accommodé par un juif aux goûts des Arabes, d'après la connaissance qu'il a de leur mentalité et de leurs passions. Le juif ne professe pas pour ces Mecquois qui l'écoutent une bien grande estime : venez avec moi ; si vous croyez en ma qualité de Prophète, vous aurez à manger et à boire pendant toute l'éternité et « vous ferez l'amour » sans arrêt. C'est l'apologétique la plus basse maniée avec une ruse et une dextérité remarquables. C'est la seule apologétique qui a chance d'avoir quelque succès auprès de ces rustres que sont les Arabes, qui ignorent les délicatesses de l'esprit, les joies de l'intelligence. Et rien n'est changé !

(2) Sour. LXXVIII, 31 ; LVI, 24 ; XIX, 63.

(3) Sour. LVI, 25 ; XXXVI, 58 ; XIX, 63 ; XXXVI, 58 ; XXXIX, 73 ; X, 26 ; VI, 127 ; XIII, 24.

(4) Sour. XV, 48 ; XXXV, 32.

(5) Sour. CV, 47.

(6) Sour. VII, 41.

34. (*Des Houris*) que nous avons formées, en perfection,
35. Et que nous avons gardées vierges,
36. coquettes, d'égale jeunesse
37. appartiendront aux Compagnons de la Droite,
38. multitude parmi les Premiers
39. Et multitude parmi les Derniers (1)

Comme l'Enfer, le Paradis est éternel : (2) « Ceux, au contraire qui sont heureux, seront dans le Jardin et, don infini, ils y seront immortels, tant que dureront les cieux et la terre, à moins que Yahwé ne *(le)* veuille *(autrement)*. » (3) Mais les jouissances réservées aux croyants ne seront pas nécessairement immuables. Si les peines de l'Enfer ne diminuent jamais ni en intensité, ni en durée, (4) par contre, Yahwé pourra sans cesse ajouter aux joies du Paradis. Yahwé est grand et magnanime : « Ils y auront ce qu'ils désireront et Nous ajouterons encore (à leur félicité) ». (5)

Les rôles seront renversés dans la vie de l'au-delà. Tel qui était heureux, arrogant ici-bas, sera plongé dans les souffrances et humilié, et celui dont les incroyants se moquèrent sur cette terre, règnera dans le bonheur. (6) Les damnés en voyant les élus réfléchiront sur leur sort, mais il sera trop tard. Ils diront : « Pourquoi ne voyons-nous pas dans l'Enfer des hommes que nous étions habitués à compter parmi les pervers et dont nous avions l'habitude de nous moquer ? » (7) Et maintenant, oh ! retour des choses, ce sont ces pervers qui sont dans la félicité et qui se moquent de nous : « Aujourd'hui, ceux qui croient se moqueront de ceux qui ne croient pas ! (Étendus) sur des lits de parade, ils regarderont (à droite et à gauche) ». (8) Ce sera un des plaisirs des élus que de narguer les infidèles. « Les Compagnons du feu crieront aux hôtes du Jardin : « Répandez sur nous de l'eau et de ce que Yahwé vous a attribué ! » Ils répondront : « Yahwé les a interdits aux Impies qui ont pris leur religion comme distraction et jeu, et que la Vie Immédiate a trompés ». En ce jour, Nous les oublierons comme ils ont oublié qu'ils rencontreraient ce jour que voici, et parce qu'ils niaient Nos signes ». (9) Non, la religion, n'est pas un jeu (10) et ce n'est pas pour rire que Yahwé a créé. La vie de ce monde a des résonnances éternelles. (11) Écou-

(1) Sour. LVI, 15-39.
(2) Sour. L, 33 ; XX, 78 ; XV, 48 ; XXXVIII, 54 ; XLIII, 70 ; XVIII, 33 ; XL, 42 ; XXXIX, 73 ; XXXI, 8 ; XLVI, 13 ; VII, 40.
(3) Sour. XI, 110.
(4) Voir plus haut, p. 322, n. 8, 10, 11 ; 332 ; 333, n. 1.
(5) Sour. L, 33 ; voir aussi XI, 110.
(6) Voir Cohen, *op. cit.*, p. 454. D'après le Talmud, « la principale caractéristique de ce céleste séjour résulte du fait que le pieux fidèle qui subit sur cette terre des privations y entrera en possession de son bien. « En ce monde, les méchants sont riches et savourent confort et repos, pendant que les justes souffrent de la pauvreté. Dans l'au-delà, quand le Saint Unique (béni soit-il !) ouvrira aux justes les trésors du jardin d'Eden, les méchants qui pratiquaient l'usure mordront leur propre chair avec leurs dents, comme il est dit : « L'insensé se croise les mains et mange sa propre chair », (Ecclés. 4, 5) et ils s'écriront : « Que n'avons-nous été laboureurs, portefaix ou esclaves ; notre sort serait le leur ».
(7) Sour. XXXVIII, 61-62.
(8) Sour. LXXXIII, 34-35 ; voir Ps. LII, 8-9.
(9) Sour. VII, 48-49 ; voir aussi XXXVII, 48-55.
(10) Sour. VII, 49.
(11) Sour. XXXVIII, 26 ; XXIII, 117 ; XXI, 16-17.

tez cette comparaison : « La vie de ce monde est comme l'eau que Nous faisons descendre du ciel et dont se gorgent les plantes de la terre. Celles-ci deviennent herbage desséché que dispersent les vents. Yahwé sur toute chose est Tout-Puissant. Les biens, les fils sont la parure (éphémère) de la vie de ce monde. Cependant les œuvres impérissables, les œuvres pies ont meilleure récompense auprès de ton Seigneur et meilleure espérance au jour où Nous mettons les montagnes en marche, où tu verras la terre *(rasée)* comme une plaine, où Nous rassemblerons les Humains sans laisser personne parmi eux. *(Le jour où)* ils seront exposés à ton Seigneur, en rangs, *(il leur sera dit):* « Vous venez à Nous comme Nous vous avons créés à votre naissance. Pourtant, ne prétendiez-vous pas que Nous ne saurions tenir *(Notre)* promesse ? » (1)

Si vous manquez cette vie, vous manquez le Paradis, « dont l'étendue est comme l'étendue du ciel et de la terre ». Et que devez-vous faire pour ne pas manquer votre vie et obtenir le Paradis ? Il faut croire et faire le bien. (2) Nous retrouvons dans cette formule un enseignement spécifiquement rabbinique, très fidèle écho de la morale biblique. Dans la prédication du rabbin, croire est synonyme de craindre : « Quand à ceux qui craignent Dieu, ils seront parmi jardins et sources. » (3) « En vérité pour ceux qui craignent, il y aura un excellent séjour ». (4)

Le Paradis est ouvert à ceux qui croient et qui font le bien. Ce sont nos pères dans la foi qui nous l'ont enseigné :

> Vous qui craignez le Seigneur, comptez sur sa miséricorde
> Ne vous écartez pas du chemin, de peur de tomber
> Vous qui craignez le Seigneur, ayez confiance en lui
> et votre récompense ne saurait faillir
> Vous qui craignez le Seigneur, espérez ses bienfaits
> le bonheur éternel et la miséricorde
> Considérez les générations passées et voyez :
> qui donc, confiant dans le Seigneur, a été confondu ?
> ou qui, persévérant dans sa crainte, a été abandonné ? (5)
>
> Toute sagesse consiste dans la crainte du Seigneur
> Et dans toute la Sagesse est l'accomplissement de la loi. (6)

(1) Sour. XVIII, 43-46.
(2) Sour. XXX, 14 ; X, 9, 27 ; XXXIV, 36; voir plus haut, p. 319, n. 3.
(3) Sour. XV, 45 ; voir plus haut, p. 55.
(4) Sour. XXXVIII, 49 ; voir plus haut, p. 337. Blachère remplace généralement l'expression très biblique de *craignants-Dieu*, par le terme *pieux*, qui n'a certainement pas la même résonnance ; voir XIX, 24 : « Tel est le Jardin que Nous donnons en héritage à celui de Nos serviteurs *qui nous craint* » = BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 233 : « Voilà le Jardin que Nous donnons en apanage à ceux de Nos serviteurs qui furent *pieux* » ; XIX, 73 : « Puis nous sauverons ceux qui *ont craint* » = BLACHÈRE, p. 234 : « Ensuite, nous sauverons ceux qui furent *pieux* » ; XXXIX, 21 : « Mais pour ceux qui craignent leur Seigneur » = BLACHÈRE, p. 513 : « Ceux au contraire qui auront été *pieux* envers leur Seigneur » ; XLIII, 67 : « Les amis intimes, en ce jour-là, deviendront ennemis les uns des autres, excepté ceux *qui craignent* » = BLACHÈRE, p. 265 : « Les amis, en ce jour-là, seront les uns pour les autres, des ennemis. Exception faite des *Pieux* ».
(5) Ecclé., II, 7-10 ; voir *ibid.*, I, 26-30 ; II, 15-18 ; III, 7 ; XV, 1.
(6) *Ibid.*, XIX, 18-21 ; voir aussi XXIII, 27.

La richesse et la force donnent un cœur assuré ;
mieux encore la crainte du Seigneur,
Avec la crainte du Seigneur, rien ne manque
Avec elle, on n'a pas à chercher d'appui
La crainte du Seigneur est comme un paradis de bénédiction
mieux que toute gloire elle protège (1)

C'est le sentiment de crainte qui, dans l'A. T., relie la créature à son Créateur Tout-Puissant. Et c'est exactement le même sentiment que développe le rabbin devant les Mecquois. La crainte pour notre juif est un des éléments essentiel de sa théologie, telle qu'il l'expose dans les sourates mecquoises du Coran arabe.

Iront au Paradis les *craignants-Dieu*, et ceux qui font le Bien : « O notre Seigneur ! introduis-les dans les jardins d'Eden, que Tu leur as promis, eux ainsi que ceux de leurs pères, de leurs épouses et de leur descendance qui auront fait le bien. » (2) Faire le bien, donner aux pauvres, (3) sont avec la prière les manifestations essentielles de la crainte de Dieu qui domine toute la piété des croyants, piété basée sur la contemplation de la Toute-Puissance de Yahwé.

Il nous faudrait à chaque instant comparer les sourates mecquoises à l'A. T., comparer non seulement les textes, mais aussi et surtout l'ambiance, l'atmosphère générale. Nous laissons cette besogne à d'honnêtes travailleurs. Ce qui nous incombe dans ce travail, c'est de rectifier les positions des différents problèmes, de donner de fermes directives, de planter des jalons. Dans les dernières réflexions que nous venons de faire, ce qu'il importe de retenir, c'est qu'à propos des sourates mecquoises — c'est à celles-là seules que nous nous arrêtons dans ce premier travail — on ne peut du strict point de vue historique parler de théologie « mahométane » ou musulmane. Ce serait un parfait non-sens. Nous n'y trouvons qu'une théologie spécifiquement rabbinique, théologie nourrie de l'A. T. et du Talmud.

(1) *Ibid.*, XL, 26 ; voir aussi Ps. II, 11 ; XVIII, 10 ; XXXIII, 12 ; XXXV, 2 ; CX, 10 ; etc. etc...

(2) Sour. XL, 8 : « Ainsi qu'à ceux qui auront fait le bien. Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 484 traduit : ainsi qu'à ceux « qui auront été vertueux ». Blachère, plus linguiste qu'historien et théologien, ne prend jamais conscience des affinités entre Coran et A. T. (Pour nous, il y a d'ailleurs plus que des affinités. Le Coran, *c'est* l'A. T. exposé aux Mecquois par un rabbin). Et de ce chef, il serait impossible de se servir de sa traduction pour une étude historico-religieuse des sourates mecquoises ; voir aussi sour. LXX, 22-35 ; XVIII, 29.

(3) Ecclé., III, 30 : « L'eau éteint les flammes et l'aumône remet les péchés » ; voir aussi IV, 2, etc. etc...

CONCLUSION

Pour les lecteurs qui voudraient étudier plus spécialement le Paradis présenté par le rabbin aux Mecquois idolâtres, nous signalerons les sourates suivantes :

Première période	Deuxième période	Troisième période
LXXXI, 13	LIV, 54	XIV, 33
LXXVII, 41-44	XXXVII, 39-53	XXX, 14
	LXXVI, 12-20	
LXXVIII, 31-36	XLIV, 51-57	XI, 10
LXXXVIII, 10-17	L, 30-34	XL, 8, 42-43
LXXXIII, 18-36	XX, 77-78	XXXI, 7-8
LXIX, 21-24	XV, 45-48	XLII, 5
LII, 20		
LVI, 22-29	XXXVIII, 49-55	X, 9-11, 26-27
LXX, 22-35	XXXVI, 55-58	XXXIV, 36
LV, 46-76	XLIII, 70-73	XXXV, 30-32
	XVIII, 29	VII, 40-42
		XLVI, 12-13, 15
		VI, 127
		XIII, 20-24, 35

Et pour que ces lecteurs puissent se mouvoir en parfaite aisance dans toutes ces sourates, nous leur rappellerons quelques points essentiels et absolument indispensables pour une intelligence réelle du « Coran » mecquois.

1. — Il s'agit pour le rabbin de La Mecque d'essayer de convertir les Arabes au judaïsme. C'est à cette tâche qu'il s'est attelé. Or, cette tâche n'est pas facile. Les Arabes opposent brutalement à la prédication du juif une fin de non-recevoir. Tout cela, disent-ils, est pur mensonge. Le rabbin, sans se décourager, épuise tout l'arsenal de ses arguments. Je suis envoyé auprès de vous par Dieu, pour vous révéler la vérité religieuse et vous faire renoncer aux idoles de la Ka'ba. Je suis votre Prophète. Si vous refusez de me croire et de reconnaître comme vraie la religion d'Israël, vous serez éternellement brûlés. Si, par contre, vous devenez mes disciples, c'est le Paradis qui vous attend. Les peuples qui ont refusé de marcher sous la Loi de Moïse ont été frappés par Dieu. Vous le serez, vous aussi, sur cette terre ou dans l'au-delà. Yahwé est patient. Sa justice s'accomplira tôt ou tard.

2. — Le rabbin, dans les vrais principes de sa vision eschatologique, reste absolument fidèle à la théologie postexilienne de l'Ancien Testament : certitude du Jugement ; sanction pour les incroyants, récompense pour les craignants-Dieu. La théologie est uniquement biblique.

3. — Si la théologie eschatologique du rabbin est authentiquement biblique, par contre, la description même de l'Enfer et du Paradis s'écarte et de l'A. T.

et du Talmud. Certes, beaucoup de points fondamentaux restent communs entre le « Coran » mecquois, A. T. et Talmud, qu'il serait bien facile d'énumérer. Qu'on se rappelle seulement les notions de feu pour l'Enfer ; de Jardin, d'Eden, de ruisseaux, d'arbres, de banquet, de couronnes, de miel pour le Paradis. Mais en dehors de ces données communes, on relève dans les descriptions eschatologiques du Coran des caractéristiques bien définies : les houris, en particulier, constituent un aspect nouveau dans la conception du Paradis.

4. — Cet aspect nouveau et cette donnée différentielle mériterait de notre part beaucoup de réflexion. Souvenons-nous constamment — nous ne le répèterons jamais assez — que Mohammed n'est pour rien, ni directement ni indirectement — dans ces descriptions de l'Enfer et du Paradis. C'est le rabbin qui s'évertue par menaces et par promesses à convertir les Mecquois — Mohammed y compris — à la religion d'Israël. Et c'est dans la psychologie même de ses adversaires qu'il va chercher les arguments les plus propres à les convaincre. Vous aimez les boissons claires, limpides et rafraîchissantes, les fruits suintant de fraîcheur. Si vous n'obéissez pas aux commandements de Moïse, non seulement vous n'aurez rien de tout cela, mais vous mangerez des épines pendant toute l'éternité et vous boirez du pus et du métal fondu. Toute cette imagerie est spécifiquement rabbinique. Elle ne constitue que paroles pour rustres. Le juif instruit et lettré spécule sur la naïveté et les appétits sensuels des Arabes, qu'il connaît bien. Par contre, écoutez encore, Mecquois : vous aimez les femmes, voire même les « maisons » de prostitution et les petits garçons. Vous aurez tout cela, en abondance, si après avoir abandonné vos idoles, vous adoptez la religion d'Israël ! Ces descriptions du Paradis dénotent chez le juif une idée juste du caractère arabe ; elles constituent, de sa part, un jugement de valeur sur les mœurs mecquoises. C'est par les plaisirs « d'au-dessous du ventre » que le rabbin espère briser l'entêtement des Arabes et forcer leur conversion. De la part d'un juif, élevé dans le culte de Yahwé, dans les grandes traditions religieuses d'Israël, cette apologétique par « l'amour des femmes », dénote chez lui non seulement une idée exacte du piteux caractère arabe, mais constitue aussi et surtout un véritable blasphème envers Yahwé. Il sait bien, ce juif astucieux et psychologue, qu'il n'y a plus dans le Paradis d'amour sexuel. Il n'a jamais lu rien de semblable ni dans les Livres saints, ni dans le Talmud. C'est donc de lui-même, d'une façon consciente, qu'il introduit les Houris dans le Paradis réservé aux judéo-arabes. Et s'il les introduit, c'est parce qu'il sait qu'un Paradis sans femmes n'attirera jamais les Arabes. Ces notes différentielles dans les descriptions eschatologiques du rabbin constituent, comme nous l'avons dit, une véritable page d'histoire des mœurs arabes. C'est par le ventre que le rabbin cherche à se faire des adeptes ! L'historien n'y peut rien. Il y a plus encore : ce que le rabbin ne dit pas est aussi significatif que ce qu'il dit. Le Talmud parlait des joies spirituelles des Élus : « Les délices suprêmes qui seront leur partage consisteront à posséder la présence réelle de Dieu. « Dans l'au-delà, le Saint Unique (béni soit-il) préparera un banquet pour les justes dans le jardin d'Eden, et il n'y aura pas besoin de se procurer des aromates et des parfums, car un vent du nord et un vent du midi y souffleront, chargés de tous les aromes du jardin d'Eden, qui répandront leur saveur. Les Israélites diront devant le Saint Unique (béni soit-il !) : « Un hôte prépare-t-il un repas pour des voyageurs

sans s'y asseoir avec eux ? Un garçon d'honneur dispose-t-il un banquet pour les invités sans en prendre part lui-même ? Si telle est ta volonté, « que mon bien-aimé vienne dans son jardin et en mange les fruits précieux » (Cant. IV, 16). Alors le Saint Unique (béni soit-il !) leur répondra : « Je ferai comme vous le désirez », Il entrera dans le jardin d'Eden, ainsi qu'il est écrit : « Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse ». (Cant. V, 1). (1) Or, sauf à la troisième période mecquoise, (2) le rabbin n'a jamais évoqué cette perspective de joies spirituelles : son Paradis consiste à manger, à boire, à déflorer des vierges et à exciter des éphèbes. C'est donc que le rabbin jugeait les Arabes indignes de ces joies intimes et toutes spirituelles dont ils ne soupçonnent même pas l'existence. Pour lui, les Arabes auxquels il s'adresse, ne sont que des matérialistes plongés dans les plaisirs de la bouche et du sexe.

Le Talmud parlait aussi de joies intellectuelles : « Le roi Jokhanan b. Zakkaï disait au roi José le prêtre : « J'ai vu en rêve que tous deux nous nous reposions sur le mont Sinaï, et là, une *bath Kol* (Fille d'une voix) venue du ciel nous disait : Montez plus haut ! Montez plus haut ! Des lits spacieux pour le banquet et de somptueux couvre-pieds sont préparés pour vous. Vous, vos disciples et les disciples de vos disciples, vous êtes invités dans la troisième classe (réservée aux grands docteurs). Leur récompense spéciale sera d'obtenir la solution des difficultés intellectuelles qui les ont tourmentés sur la terre. Aux disciples des sages qui, en ce moment, se creusaient la tête à étudier la *tora*, le Saint Unique (béni soit-il !) leur révèlera les mystères dans le monde à venir ». (3)

Le rabbin de La Mecque connaissait bien la Tora et les Commentaires des Livres Saints. Il aurait pu parler aux Mecquois des joies intellectuelles qu'ils éprouveraient dans le Paradis. Jamais, jamais dans aucun texte, il n'y fit la moindre allusion. Et cette absence totale peut fournir un beau sujet de méditation aux arabisants qui parlent de la grande culture arabe antéislamique. On a pu rencontrer en Arabie et à La Mecque quelques conteurs, quelques poètes, ce qui d'ailleurs n'est pas certain. Mais cela suffit-il pour parler de culture d'une race et d'un pays ? Le rabbin connaissait bien le milieu et ne croyait pas les Arabes de La Mecque capables de préoccupations ni intellectuelles, ni spirituelles, ni religieuses.

5. — Les coranisants qui regardent Mohammed comme l'auteur de ces sensuelles descriptions, qui ne s'accommodent guère avec le caractère religieux d'un prétendu fondateur, sont évidemment dans l'embarras. Il leur faut sauver Mohammed, ce qui prouve au moins qu'ils trouvent objectivement indécentes toute cette eschatologie coranique. Ils proposent en conséquence d'y chercher un sens analogique ou spirituel. L'« ineffable » M. Montet soulève le problème sans y répondre : « Mahomet, en dépeignant, sous ces traits accusés et ces images saisissantes, le paradis et l'enfer, croyait-il à la matérialité de sa description ? Ce langage figuré, qui nous paraît exprimer des représentations et des idées si grossières et si charnelles, n'est-il, au contraire, qu'une traduction, en parler populaire et comparaisons facilement saisissables par une foule

(1) A. Cohen, *op. cit.*, p. 455.
(2) Nous en parlerons un peu plus loin.
(3) A. Cohen, *op cit.*, p. 456.

ignorante, d'une conception plus pure et plus élevée ? Il est impossible de répondre à cette question. » (1) Gaston Wiet est moins réservé. Il faut nécessairement trouver un sens symbolique à cette eschatologie si sensuelle présentée par le « Prophète »! : « Le Coran promet donc aux Musulmans fidèles une félicité éternelle : le Livre « Saint » (?) y revient souvent et s'attache à procurer des détails, sur lesquels une certaine littérature européenne a cru bon d'exercer sa raillerie... C'est encore une valeur symbolique qu'il convient de donner au passage suivant : « Les hommes de la droite trouveront au Paradis des beautés aux grands yeux noirs ; Nous les créâmes d'une création à part et Nous avons conservé leur virginité. Chéries de leurs époux, d'un âge égal au leur, elles seront destinées aux hommes de la droite. » (Coran LVI, 22, 24-37) (2) Nous verrons plus loin ce qu'il faut comprendre par l'expression de *Livre Saint*, appliqué au Coran. Remarquons simplement ici que les affirmations contenues dans la phrase que nous venons de citer — affirmations toutes livresques — n'ont pour nous aucun sens. Mohammed, comme nous le voyons à chacune de nos démarches, n'a pris jusqu'ici aucune initiative religieuse. Ce n'est pas lui qui a décrit le Paradis sous des couleurs si alléchantes. C'est le rabbin qui cherche à séduire ses auditeurs. On peut désormais se représenter l'exacte situation : un juif zélé, instruit, cherche à convertir les Arabes au judaïsme. Connaissant la naïveté, la rusticité et la lubricité des Mecquois, il en profite largement. Si vous ne voulez pas devenir juifs de religion, vous irez en Enfer et nous connaissons maintenant les descriptions de son Enfer. Par contre, vous aimez les femmes et les petits garçons. Eh bien, si vous adoptez le Dieu d'Israël, vous en aurez autant que vous en désirez et pendant toute l'éternité. Ce ne sont pas des femmes éthérées qu'il leur promet ; mais des femmes avec lesquelles ils pourront s'unir dans un commerce éternel, qui conservera aux houris aux seins ronds, une perpétuelle virginité. Il ne s'agit pas là de symbole, ni d'analogie, mais de la plus matérielle réalité. Nous défions tous les coranisants de nous apporter un seul texte qui pourrait permettre de concevoir ses houris d'une manière symbolique ou analogique. Pareille interprétation ne peut reposer sur *aucun* texte coranique et ne peut d'aucune façon concorder avec l'exacte situation que nous venons de décrire, d'après le Coran lui-même.

De plus, qu'on n'aille surtout pas dire aux Musulmans d'aujourd'hui, qu'ils n'auront pas de femmes dans le Paradis. Ce serait un coup de massue porté à leur foi !

Nos coranisants ne se reconnaissent point battus pour si peu ! Ils sont inénarrables et font vraiment la joie des véritables exégètes. Même si Mohammed, disent-ils, n'a point parlé par métaphore, même s'il a consciemment promis aux musulmans toutes les femmes qu'ils convoiteraient — s'imagine-t-on le nombre de femmes qui seront nécessaires pour le bonheur de ces élus polygames ! — nous n'avons aucun motif de tourner ces perspectives en ridicule. Les occidentaux ont réputation de légèreté et ils la méritent bien. Mohammed est un prophète, le plus grand des prophètes et puisqu'il promet des femmes aux élus, c'est qu'il y aura des femmes dans le Paradis et qu'on pourra y faire l'amour tant qu'on voudra. Voilà du moins un Paradis fort

(1) MONTET, *op. cit.*, p. 37.
(2) G. WIET, *Histoire Générale des Religions, loc. cit.*, p. 353-354.

agréable et personne — ni homme ni femme — ne se plaindra jamais de son éternité. Allah est un Dieu magnifique ! Les chrétiens font mine de ne pas comprendre. Ils ont tort, car chez eux aussi, certains docteurs ont décrit les joies du Paradis sous les formes les plus sensuelles. Si on veut ridiculiser Mohammed, il n'y a aucune raison d'en exempter ces chrétiens. Et Tor Andrae — qui a cherché son petit succès dans un rapprochement impossible entre Mohammed et les chrétiens syriaques — thèse qui fut jadis préconisée par Fr. Nau — s'est mis en devoir de sauver ce brave Mohammed en démontrant qu'au fond il ne disait pas autre chose que saint Ephrem ! Saint Ephrem, affirme Tor Andrae, « peint, lui aussi, les joies des Bienheureux sous des couleurs fort terrestres : « J'ai vu les demeures des justes, et les justes eux-mêmes, oints d'onguents, baignés de parfums, couronnés de fleurs et de fruits... Quand ils sont à table, les arbres leur dispensent l'ombre dans l'air clair. Les fleurs poussent au-dessus. Leur toit est de fruits et de fleurs leur tapis. — Des vents rapides se tiennent devant les bienheureux pour les servir. L'un souffle la satiété, l'autre fait couler des boissons. Un zéphir apporte des huiles, un autre le nard. Qui vit jamais les vents servir ainsi ? Et des zéphyrs que l'on peut manger et boire ? Là, les vents donnent aux âmes une nourriture spirituelle. C'est un repas sans fatigue, les mains ne se lassent jamais. Pense, vieillard, au Paradis ! Quand son parfum te rafraîchira, quand ses arômes te rajeuniront, tes flétrissures disparaîtront dans la beauté environnante. « Vois l'exemple de Moïse : ses joues qui étaient bouffies de rides, devinrent belles et rayonnantes. » Tel est le symbole mystique du rajeunissement dans le Paradis. Le vin que dégustent les Bienheureux ne manque non plus dans le Paradis chrétien, et l'on peut même reconnaître une allusion discrète aux hourris dans ces paroles d'Ephrem : « Celui qui, sur terre, se sera abstenu de vin, verra les vignes du Paradis, se pencher vers lui, et lui tendre chacune une grappe de raisin. Et celui qui aura vécu dans la chasteté, le moine qui n'aura pas succombé aux amours terrestres, sera reçu par les bras purs des femmes ». (1) Voici donc le texte de saint Ephrem qu'on met en parallèle avec les descriptions eschatologiques développées par un juif devant les Mecquois. Nous sommes à l'origine d'une légende et désormais tous nos grands coranisants excuseront pour ainsi dire Mohammed de la sexualité de son Paradis, en alléguant le sermon de saint Ephrem qu'ils représenteront bientôt comme beaucoup plus sensuel que Mohammed qui, d'ailleurs, n'est pour rien dans ces descriptions coraniques, puisqu'elles sont l'œuvre d'un pinceau juif. M. Gaston Wiet, professeur au Collège de France, à Paris, emboîte le pas et courageusement écrit ces lignes dans l'*Histoire Générale des Religions* : (2) « Voici comment saint Ephrem décrivait le Paradis, suivant l'analyse de MM. Tor Andrae et Gaudefroy-Demombynes : « Dans les montagnes paradisiaques aux divers étages, parmi les eaux courantes et les parfums, les bienheureux, toujours jeunes, sont en une continuelle fête ; les fruits, le lait, le vin, le miel s'offrent à eux, dans l'éclat des perles et des pierres précieuses ; s'abstenant de vin durant la vie terrestre, l'homme pieux aura toujours sous sa main les grappes pendantes d'une vigne ; quiconque aura vécu en virginité,

(1) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 87.
(2) *Loc. cit.*, p. 354.

elles *(sic)* le recevront dans leur sein, puisque moine il ne fut point dans le lit et le sein d'un amour terrestre ».

A supposer même que ces citations de saint Ephrem soient rigoureusement exactes, on ne pourrait tout de même pas mettre sur le même pied les descriptions eschatologiques du rabbin avec le procédé purement littéraire de saint Ephrem. Le rabbin pour attirer à la foi d'Israël les Arabes de La Mecque, leur prouve qu'ils trouveront dans le ciel tout ce qu'ils aiment sur terre, c'est-à-dire des femmes et des petits garçons, des femmes bien réelles, bien plantées en chair. Les Arabes, ceux d'aujourd'hui comme ceux du VII^e^ siècle, n'évoluant pas dans des désirs spirituels, ce ne sont pas des femmes « de vapeur » et spiritualisées qu'ils veulent pour leur bonheur, même leur bonheur ultra-terrestre, mais des femmes de passion. Dans les descriptions proposées par le rabbin à l'usage des Arabes, il n'y a pas l'ombre de symbole, tandis que saint Ephrem prend la précaution d'avertir ses auditeurs, d'après Tor Andrae lui-même, (1) « que tout ce qu'il dit n'est qu'un essai de donner une idée des joies célestes que nul entendement terrestre ne peut concevoir ». Avec ce docteur nous sommes dans un cadre purement littéraire et suggestif, qui constraste avec le caractère réaliste de l'eschatologie rabbinique à l'usage externe et interne des Arabes.

De plus, les textes qu'on nous cite sont loin d'être aussi formels qu'on nous les présente et n'ont ni de près ni de loin la saveur sexuelle que le rabbin donne à ses descriptions pour mieux allécher les Arabes enfouis dans leur sensualité : « Ei qui a vino se abstinuit cum prudentia, lætius occurrunt vites Paradisi et singulæ uvas suas porrigunt ut dent ei. Et si insuper virgo est, introducunt eum in sinum suum purum, quia (ut) eremita non cecidit in sinum et lectum matrimonium = les vignes du Paradis se précipiteront avec joie vers celui qui avec prudence se sera abstenu de vin et chaque vigne lui offrira ses raisins. Et s'il est vierge, pareil à l'ermite qui n'a connu ni le sein (des femmes) ni le lit matrimonial, il sera introduit dans son sein pur ». (2) Où sont donc les Houris que le rabbin promettait aux Arabes pour prix de leur conversion ? Qu'on réponde avec probité, sans le souci de sauver Mohammed du « crime de sexualité » dont, en l'occurrence, il est complètement indemne ! Le fait, d'ailleurs, est assez rare pour que l'exégète prenne plaisir à le souligner. Entre le rabbin de La Mecque et saint Ephrem, il n'y a aucun point de commun et la mentalité est complètement différente.

Saint Ephrem mourait en 373, après avoir dirigé l'école d'Edesse. En 350 naissait Théodore de Mopsueste, ou d'Antioche, lui aussi syrien. D'après Tor Andrae, « la ressemblance entre la piété de Mahomet *(sic)* et celle du Christianisme syrien, non seulement pour la concordance générale des idées, mais pour les expressions, les formules et le style de prédication, est infiniment *(sic)* plus grande que nous ne pouvons l'indiquer par ces brèves allusions ». (3) En parcourant un des ouvrages de Théodore, peut-être pourrions-

(1) TOR ANDRAE, *ibid.*, p. 88.
(2) Sancti patris nostri Ephræm Syri Opera omnia quæ exstant græce, syriace, latine, Romæ, J. M. H. Salvioni, 1732-1736, Hymnes sur le Paradis, t. III, p. 563-598 ; voir aussi EPHRAEUS, *Hymnen über das Paradies*, übersetz. u. Komm. von EDM. BECK, Romæ, 1951 (Studia Anselmiana, Fascic. XXVI), VII, 18.
(3) TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 86.

nous trouver confirmation de cette affirmation générale ? Ouvrons les *Homélies Catéchétiques*. (1) Nous y rencontrons un passage sur le Paradis réservé aux Élus qui va sans doute donner raison à Tor Andrae : « A ceux », écrit Théodore de Mopsueste, « dont la vie est absolument libre du mariage, il convient de mépriser les choses terrestres, de viser en tout temps aux célestes et de se souvenir de la parole du bienheureux Paul : Celui qui n'est pas marié s'occupe des choses de son Seigneur, comment il plaira à son Seigneur, tandis que celui qui est marié s'occupe des choses du monde, comment il plaira à sa femme (I Cor. VII, 32-33). Voici en effet ce qu'il montre qui convienne à qui n'est pas marié : d'être libéré de toute sollicitude séculière et que toute son application soit à ce qui plaît à Dieu, auquel il s'est lié aussi par promesse. A celui donc qui s'est approché de ce sacrement et est appelé au ciel, OÙ IL N'Y A NI MARIAGE NI MANGER NI BOIRE, il sied de se conduire dès maintenant d'une manière qui convienne à ce monde-là, à l'imitation duquel il a choisi d'être non-marié. Mais à ceux qui sont mariés aussi, il convient de n'être pas enchaînés aux soins du monde, puisque par le moyen du sacrement, ils ont reçu l'espérance de jouir du monde à venir, DANS LEQUEL NOUS NOUS DÉPOUILLERONS DU MARIAGE et, pour le dire brièvement, de toutes les affaires de ce monde-ci ». (2)

Que devient devant pareil texte la théorie toute imaginative d'un contact entre le Christianisme syrien et la piété de Mohammed qui ne fut jamais que la piété du rabbin. Nous espérons que cette théorie va disparaître à tout jamais des ouvrages d'Initiation à l'Islam, à moins qu'il ne prenne fantaisie à nos coranisants toujours si ingénieux de lancer une nouvelle hypothèse sur les rapports entre la dogmatique, la spiritualité et la liturgie du rabbin de La Mecque, instructeur de Mohammed et le Christianisme syrien. Qui sait ? Dans ce domaine de l'érudition coranique, il faut s'attendre à tout !

(1) TONNEAU (R.), Reproduction phototypique de Ms. Mingane syr. 561, dans la la collection *Studi e Testi* n. 145, Città del Vaticano, 1949.

(2) *Ibid.*, p. 585-587, II[e] Homélie sur la Messe ; voir aussi Homélie XV, n. 3, *ibid.*, p. 467 ; voir aussi, 1-2, p. 465.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

DE L'IDOLATRIE AU JUDAISME
CONVERSION DE MOHAMMED

LIVRE II

LES GRANDS ENSEIGNEMENTS DU RABBIN A MOHAMMED

PRINTED IN FRANCE IMPRIMÉ EN FRANCE

Dépôt légal : 1er trimestre 1956.